LÉONARD CHODZKO.

HISTOIRE DE POLOGNE

SEPTIÈME SÉRIE DE LA GUERRE D'ORIENT

ILLUSTRÉE

PAR JANET-LANGE ET GUSTAVE JANET

ORNÉE D'UNE CARTE DE LA POLOGNE

PAR A.-H. DUFOUR.

PRIX : 1 FRANC 50 CENTIMES.



PARIS,

PUBLIE PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,

RUE DE SEINE, 31.

64.



OEUVRES DE LÉONARD CHODZKO

1° **HISTOIRE DES LÉGIONS POLONAISES EN ITALIE** sous le commandement du général Dombrowski. Paris, 1829, deuxième édition, 2 volumes in-8, ornés de gravures.

2° **LES POLONAIS EN ITALIE**, tableau historique, chronologique et géographique des efforts des Polonais en Italie pour la régénération de leur patrie. Paris, 1829. Carte synoptique et géographique.

3° **ESQUISSES CHRONOLOGIQUES** de l'histoire de la littérature polonaise. Paris, 1829. Feuille synoptique.

4° **TABLEAU DE LA POLOGNE ANCIENNE ET MODERNE**, sous les rapports géographiques, statistiques, géologiques, politiques, moraux, historiques, législatifs, scientifiques et littéraires. Paris, 1830, 2 vol. in-8, avec cartes. Édition de Bruxelles, 1 vol. grand in-8 à deux colonnes.

Cet ouvrage a été traduit et publié en 1831 en italien à Livourne, en allemand à Leipzig, en anglais à Londres et en Amérique.

5° **COUP D'ŒIL HISTORIQUE ET MILITAIRE** sur la guerre actuelle entre la Russie et la Pologne. Paris, 1831, in-8.

6° **HISTOIRE POLITIQUE DE LA LITVANIE**, depuis sa réunion à la Pologne en 1836, jusqu'à son insurrection en 1831. Paris, 1831, in-8.

7° **TABLEAU HISTORIQUE ET CHRONOLOGIQUE** des révolutions nationales de Pologne, Paris, 1831-1832. Feuille synoptique, cinquième éditon. Traduit en Anglais.

8° **CARTE GÉOGRAPHIQUE, STATISTIQUE ET ROUTIÈRE DE LA POLOGNE**, et atlas des six partages de ce pays. Paris, 1831.

9° **NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR JOACHIM LELEWEL**. Paris, 1834, cinquième édition.

10° **LA POLOGNE HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, MONUMENTALE ET PITTORESQUE**, ou scènes historiques, monuments, monnaies, médailles, costumes, armes, portraits, esquisses biographiques, éphémérides, sites pittoresques, châteaux, édifices, églises, monastères, cultes religieux, curiosités naturelles, peintures de mœurs, coutumes, usages, cérémonies civiles, militaires et religieuses, chants, danses, contes, légendes, traditions populaires, impressions de voyages, législations, établissements scientifiques, géographie, statistique, finances, industrie, commerce, littérature, poésie, beaux-arts, théâtre, musique, Paris. 2 volumes grand in-8 avec gravures sur acier. 1835-1838.

L'histoire de Pologne contenue dans ces deux volumes, commence au VIe siècle et se termine à la fin du XVIIe siècle, c'est-à-dire à la mort de Sobieski.

Cet ouvrage a été traduit en anglais en Amérique, sous le titre: POLAND, HISTORICAL, LITERARY, MONUMENTAL AND PICTURESQUE, *dedicated to the people of the U. S. of America*. New-York, 1841.

11° **LA POLOGNE HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, MONUMENTALE ET ILLUSTRÉE**, etc. Paris, 1 vol. grand in-8° avec gravures sur acier. 1839-1845.

L'histoire de Pologne contenue dans ce volume embrasse le XVIIIe siècle et le commencement du XIXe.





L. CHODZKO

ILLUSTRÉ

PAR JANET-LANGE.

HISTOIRE DE POLOGNE

SEPTIÈME SÉRIE

DE

LA GUERRE D'ORIENT

ORNÉE D'UNE CARTE DE LA POLOGNE

PAR A.-H. DUFOUR.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

L'histoire de la Russie, à toutes les époques, prouve d'une façon absolue que cette puissance doit son extension et sa grandeur aux démembrements successifs de la Pologne. C'est par la Pologne qu'elle domine la Suède et la Turquie, et c'est encore par la Pologne qu'elle inquiète l'Europe par sa politique envahissante. Aussi le tzar Nicolas, fidèle aux enseignements que ses prédécesseurs lui avaient laissés, recommanda, en mourant, à son successeur de garder la Pologne à tout prix ; dans ce but il lui disait : « Défendez la Krimée et la Finlande aussi longtemps que vous pourrez : abandonnez-les cependant » si l'intérêt de la Russie l'exige; mais à aucune condition, sous aucun prétexte ne rendez la Pologne, car les trésors, les magasins » et les armées de la Russie nous viennent de là; dans cette lutte » vous devez sacrifier jusqu'à votre dernier homme et jusqu'à votre » dernier rouble ! »

En effet, quand l'arrogante diplomatie russe fait éclater aux yeux de tous les projets liberticides de ses souverains, l'Europe instinctivement jette les yeux sur la Pologne, parce que là est le point vulnérable de la Russie. Le rétablissement de la Pologne est la clef de voûte de la sécurité et de la paix générale. Aujourd'hui dans cette lutte suprême où la civilisation combat contre la barbarie, il est impossible de ne pas évoquer le concours des Polonais, qui ont toujours été les plus anciens et les plus fidèles alliés de la France, et seuls ils ne nous ont jamais abandonnés, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune !...

Jusqu'ici nous avons offert au public la description des contrées baignées par les mers Noire et Baltique, où les trésors et le sang le plus précieux de la France coulent pour le salut de tous ; jusqu'ici nous marchions sur le terrain des deux extrémités au nord et au midi des usurpations de la Russie. Aujourd'hui nous abordons le centre, le point culminant de la puissance russe, et nous offrons à nos lecteurs l'histoire de la Pologne, comme suite indispensable de nos séries. Mais ce n'est pas seulement l'histoire contemporaine de ce pays que nous avons voulu présenter au public ; nous lui donnons le tableau complet de treize siècles des annales de la glorieuse et héroïque Pologne. On doit connaître cet ensemble pour mieux admirer le passé, pour plaindre le présent et pour espérer dans l'avenir !...

Mais pour traiter cet important sujet, nous avons dû nous adresser à l'écrivain le plus compétent en ces matières. En conséquence, nous avons fait appel au talent et au patriotisme de M. Léonard Chodzko. Ce savant historien est le premier Polonais qui, depuis trente ans qu'il habite la France, fait connaître sa patrie sous toutes les formes et dans diverses publications. Fidèle à ses principes, fidèle à l'honneur de la Pologne et de la France, M. Chodzko s'est acquis dans notre pays un nom populaire. En lui confiant le soin d'écrire l'*Histoire populaire* de la Pologne, nous avons tout lieu d'espérer que le succès littéraire répondra à l'intérêt général et sympathique qui s'attache à la cause polonaise.

GUSTAVE BARBA.

INTRODUCTION.

I

De tous les émigrants de l'Asie vers l'Europe, à l'époque de la grande pérégrination des peuples, les Slaves se trouvèrent les plus anciens, les plus nombreux et les plus intelligents. Faute de notions chronologiques pour ces temps si reculés, il est difficile de préciser exactement les époques auxquelles ces peuples prirent tour à tour les dénominations de Scythes, de Vénèdes, de Sarmates et bien d'autres encore ; mais ce qui est positif, c'est que le nom du peuple *Polanien* ou *Polonais* est des plus anciens ; que de tout temps ce peuple fut remarquable entre tous ; que de tout temps il habita et domina entre l'est et l'ouest les territoires arrosés par le Dniéper, la Dzwina et l'Oder ; que du nord au midi il s'étendit de la Baltique à la mer Noire et au Danube. Et comme la suprématie slavo-polonaise exerçait son influence au loin, l'esprit et le langage polonais se retrouvent aujourd'hui encore dans toutes les contrées de l'Europe méridionale et occidentale.

En traçant le vaste et rapide tableau de treize siècles de l'histoire populaire de la Pologne dans un cadre resserré, nous ne pouvons nous arrêter ni aux recherches des origines archéologiques, épigraphiques et ethnographiques, ni aux analogies frappantes des noms propres de provinces, de villes, de rivières, sortant ou se rapprochant de la langue polonaise et se retrouvant dans toute l'Europe : il nous suffira de dire que les antiquaires et les archéologues européens ne sauraient arriver à la parfaite connaissance des origines et des analogies géographiques sans apprendre d'abord les idiomes slaves. Ils seront étonnés de trouver dans les inscriptions sanscrites, assyriennes, phéniciennes, grecques, romaines, etc., les sons et les mots slavo-polonais ; et cependant il n'y a en cela rien d'étrange, car les premières et par conséquent les plus profondes couches sont slavo-polonaises...

Revenons sur le territoire spécialement polonais, et nous verrons que les Slavo-Polonais fondent à l'est et au nord : Kiiow, Czerniéchow, Starodub, Smolensk, Novogrod la Grande ; à l'ouest, ils élèvent Krakovie, Wroçlaw (Breslau), Glogau, Szczycin (Stettin), Gdansk (Danzig), Krolewieç (Kœnisberg), et que, placés aux confins de ce vaste cercle, ils combattent courageusement les invasions des Varégo-Russes, des Tatars et des Allemands. Et cette lutte des Polonais est séculaire, incessante, car ils combattent pour l'unité et l'indépendance de leur patrie ; ils ne sont jamais conquérants, ils n'aspirent jamais à la possession des biens d'autrui, et cependant tous leurs voisins ne pensent qu'à s'approprier les lambeaux de la Pologne ! Les projets et l'accomplissement des démembrements de ce pays sont aussi anciens que l'existence des copartageants. Dans cette lutte gigantesque l'aigle blanc et le cavalier armé de Litvanie montant le cheval blanc, ces antiques emblèmes héraldiques de la nationalité polono-litvanienne, cette couleur blanche représentant l'ange du bien, la justice, la bienveillance, la liberté, luttent toujours contre les aigles noires, contre les monstres à deux têtes de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse, contre cette couleur noire représentant l'ange du mal, l'injustice, la rapacité, le despotisme !...

II

Ce qui prouve le mieux l'antiquité des Polonais et leur supériorité sur les autres races slaves, c'est que chez eux seuls on trouve les traces lointaines d'une langue cultivée, d'une civilisation avancée, de titres écrits littéraires et scientifiques, et de relations commerciales avec l'orient, le midi et l'occident de l'Europe. Aussi l'évêque Dittmar, qui accompagna l'empereur Othon III dans le voyage que ce prince fit en Pologne en l'an 1000, quoique ennemi acharné de la Pologne et de Boleslas le Grand, dit cependant qu'il a vu dans ce pays de telles richesses, qu'elles sont incroyables et iné-narrables (*incred bilia ac ineffabilia*).

Déjà, dès l'année 965, le roi Miéczyslas avait propagé la religion chrétienne en Pologne ; en 997, Boleslas le Grand établit les moines de Saint-Romuald ; en 1008 il confia aux bénédictins, à Sieciechow, à Lysa-Gora, à Tyniec, le soin de propager l'instruction publique. Depuis cette époque le clergé polonais, formé en majorité de régnicoles, fidèle aux véritables doctrines de l'Evangile, chercha à réaliser l'alliance féconde de la religion, de la liberté et de l'égalité. Dès le onzième siècle on formait des bibliothèques. En 1166, l'historien Mathieu Cholewa, évêque de Krakovie, cite sans cesse les Digestes et les Institutions romaines, qu'on avait découverts trente ans auparavant en Italie. On trouve aussi chez cet évêque des citations de Valère, historien romain, qu'on ne connaît plus aujourd'hui ; quant aux autres classiques latins, ils étaient aussi familiers alors qu'aujourd'hui. Aussi les écoles et les bibliothèques polonaises étaient au douzième siècle dans un état aussi florissant que celles des peuples de la race latine. Au treizième siècle, la jeunesse polonaise fréquentait les universités de France et d'Italie et s'y fit remarquer par son application et par son intelligence. Le clergé polonais, aussi sage qu'éclairé, resta étranger aux débats oiseux scolastiques si fréquents dans l'Occident ; et seul dans la chrétienté entière sut préserver son esprit de la contagion universelle, et tourner toute son activité à propager les saines doctrines. Ce fut à cause de cela que les Polonais, fréquentant en foule les universités de Padoue et de Bologne, y furent très-appréciés, y remplirent des fonctions académiques, et devinrent même recteurs sans être naturalisés. Souvent aussi ils furent appelés comme arbitres dans les débats des savants des nations ultramontaines.

Après les historiens Gallus, Nestor, Cholewa, qui ont vécu entre 1050 et 1167, surgit l'historien Vincent Kadlubek (1160-1223), qui ayant terminé ses études à l'université de Paris, parvint en 1207 à l'évêché de Krakovie, et écrivit à cette époque l'histoire ancienne de Pologne et celle de son temps ; il les soumit à la critique de l'historien et du philosophe. Après lui, Martin Strzepski, connu sous le nom de *Martinus Polonus* (1210-1280), historien de Pologne, est le premier écrivain connu qui ait composé un travail important sur l'histoire universelle. Ses manuscrits furent copiés et propagés, et les premiers qui occupèrent les presses lors de l'invention de l'imprimerie. La première édition parut à Turin en 1477 ; sept éditions parurent à Strasbourg, entre les années 1484 et 1685 ; les autres réimpressions parurent à Prague, à Paris, à Lyon, à Bâle, à Anvers, à Venise, à Cologne, entre les années 1488 et 1616. Bayle, dans son Dictionnaire, a consacré un article à Strzepski sous le nom de *Polonus*.

Et pendant que *Martin le Polonais* s'occupait ainsi des sciences historiques, Erazme Ciolek, latinisé en *Vitellio* (1210-1285) enseignait à l'Europe les lois de l'optique, qu'elle n'avait pas connues jusqu'alors.

Sous le règne de Kasimir le Grand, l'année 1347 fut doublement mémorable ; d'un côté ce roi, en réunissant les différentes lois anciennes et en les corrigeant, en fit un code compact, tout en s'occupant de la fondation de l'université de Krakovie. Quoique la fameuse *Bulle d'or* de l'empereur Charles IV n'ait été proclamée que neuf ans plus tard, en 1356, elle offre cependant une divergence bien étrange avec le *Statut de Wisliça* de 1347. Ce dernier sert de base aux constitutions futures de la Pologne plus développées. Ici, on voit l'assemblée législative composée de sages évêques, ayant à leur tête le grand roi, et dont le langage sévère ne se souille jamais d'aucune absurdité. En Allemagne, au contraire, ses législateurs, l'Apocalypse à la main, rédigent la constitution du saint-empire, et forment sept électorats qui ne sont que les sept chandeliers mystiques !

Quant à l'université de Krakovie, c'est la plus ancienne de toutes les écoles de ce genre dans le nord-est de l'Europe ; car celle de Prague, en Bohême, ne fut fondée qu'en 13[illegible]0, celle de Vienne qu'en 1365, et celle de Leipzig qu'en 1409. En 1364 le pape Urbain V l'égala à toutes les autres universités de l'Europe. Cette université, créée sur le modèle de celle de Paris, acclimata sur les bords de la Wistule toutes les sciences connues alors en France. Les progrès de l'université furent immenses, et les docteurs de Krakovie envoyés, en 1431, au concile de Bâle, eurent la première place après ceux de Bologne.

C'est sous de pareils auspices que Krakovie devint au quinzième siècle le centre de la civilisation et en même temps de la puissance politique des Slaves ; c'est ainsi qu'en tout temps et en toute circonstance brillait toujours et se montrait supérieure, parmi toutes les autres races slaves, notre Pologne, et cela se comprend, car elle y est la plus ancienne, la plus homogène et la plus civilisatrice. C'est encore en Pologne que fut fondée, en 1474, la première imprimerie, peu d'années après son invention sur les bords du Rhin. De tous côtés la jeunesse étrangère arrivait à Krakovie pour y puiser des lumières ; toutes les sciences y étaient florissantes. Kopernik, né en 1473, y fit ses études ; c'est donc encore en Pologne que surgit le premier révélateur du véritable système du monde. Kopernik précéda de quatre-vingt-onze ans Galilée, de quatre-vingt-dix-huit ans Kepler, de cent vingt-trois ans Descartes, de cent soixante-dix ans Newton, et de trois cent soixante-seize ans Laplace !

C'est encore dans cette même université de Krakovie que Grégoire Sanoçki, né en 1402, d'abord professeur de philosophie, ensuite archevêque de Léopol, et mort en 1479, qui appelait haute-

ment la dialectique scolastique : des rêves de veillants (*vigilantium somnia*) ; qui disait de l'astrologie : « Que ceux qui veulent prévoir » l'avenir non-seulement se trompent eux-mêmes, mais tourmen- » tent encore ceux qui envient le bonheur promis ou qui ont peur du » malheur prévu. » C'est encore lui qui épura la langue latine, que les nouveaux grammairiens étrangers ont souillée, et qui l'enseigna en Pologne dans toute sa pureté romaine; aussi, lorsqu'il expliquait dans sa chaire les Bucoliques de Virgile, l'affluence des auditeurs était immense.

Et tout cela se passait en Pologne au moyen âge ! Il n'est donc pas étonnant qu'à l'époque de la renaissance la Pologne brillât d'un éclat si vif, et que le commencement du seizième siècle ait été l'âge d'or de la littérature polonaise, de la tolérance religieuse et de la civilisation la plus avancée.

En 1520, la sainte inquisition, à la suite de l'influence étrangère, se glissa pour un instant sur cette terre de liberté; mais elle ne compta que dix sacrifices, et fut bientôt supprimée par les évêques polonais eux-mêmes. Aussi des milliers d'étrangers persécutés pour leurs doctrines y trouvèrent un asile sûr : l'Angleterre, la Suède, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne comptaient des émigrés aux bords de la Wistule, du Niémen, du Dnieper. Pendant ce temps-là la religion catholique romaine dominait toujours, et la tolérance polonaise lui acquérait un triomphe durable; chaque jour davantage la nationalité s'incarnait dans ce culte, ce qui explique pourquoi jusque de nos jours, la réforme et le schisme s'acharnent à frapper la Pologne fidèle à ses traditions séculaires !...

Il était rare aux quinzième et seizième siècles de rencontrer un Polonais qui ne parlât trois ou quatre langues, pendant que le latin était général. C'est pour cela qu'Érasme de Rotterdam dit des Polonais, dans sa lettre à Séverin Bonar : « C'est dans ce pays que la philosophie possède d'excellents disciples, c'est là qu'elle forme ces citoyens polonais qui osent être savants. »

Le célèbre Muret, comparant les nations alors réputées les plus polies et les plus savantes, les Italiens et les Polonais, se demande : « Quelle est, entre ces deux nations, celle qui mérite qu'on la loue davantage sous le rapport des sciences et des arts ? Sont-ce les Italiens, dont la centième partie à peine étudie le grec et le latin, et montre quelque goût pour les sciences; ou les Polonais, dont un grand nombre connaissent parfaitement les deux langues, et qui paraissent animés d'une telle ardeur pour les sciences, qu'ils y consacrent leur vie entière? »

Juste Lipse, en écrivant à l'un de ses amis résidant en Pologne, dit entre autres : « Je ne devrais point m'étonner de votre science. Vous vivez au milieu de ces hommes qui ont été réputés barbares, et aujourd'hui c'est nous qui sommes barbares à côté d'eux. C'est la Pologne qui ouvrit ses bras hospitaliers à la Grèce et au Latium, méconnus, et aux Muses, qui avaient été si méprisées. »

Lorsqu'en 1560 Buoncompagni, évêque de Camerie, vint en Pologne comme nonce du pape, et lorsqu'il visita le cabinet de curiosités du roi Sigismond-Auguste, rempli de médailles, monnaies antiques et modernes, camées, bijoux, il en fut tellement émerveillé, qu'il s'écria « qu'il n'a rien vu de pareil ni à Rome, ni à Florence, ni à Venise ! »

La première diète d'élection où la noblesse, représentant toute la république, se trouva réunie, on ne vit pas là cette turbulence, ces coups de sabre du dix-septième siècle lorsque les intrigues des cours voisines y fomentaient des divisions, aspirant sans cesse aux démembrements de la Pologne. En 1572 l'esprit de liberté sage y régnait, les citoyens étaient fiers de la grandeur de leur pays et dignes de la représenter. Le cardinal Commendoni, nonce du pape à Warsovie, atteste « qu'il n'a jamais vu rien de si beau, et qu'au milieu de quelque cent mille hommes armés, pas une rixe, pas un accident n'eut lieu; que tout se passa dans l'ordre et l'harmonie la plus parfaite. »

L'historien de France, le président de Thou, en parlant de la Pologne, l'appelle « pays fertile, plein de villes, de châteaux, rempli d'une noblesse courageuse qui joint ordinairement l'amour des lettres à l'exercice des armes. » Et plus bas, il parle de sa surprise à la vue des gentilshommes polonais qui vinrent à Paris, en 1573, offrir la couronne élective à Henri de Valois. « On ne peut exprimer l'étonnement de tout le peuple français quand il vit ces ambassadeurs avec des robes longues, des bonnets de fourrure, des sabres, des flèches et des carquois; mais l'admiration fut extrême lorsqu'on vit la somptuosité de leurs équipages, les fourreaux de leurs sabres garnis de pierreries, les brides, les selles, les housses de leurs chevaux enrichies de même, et un air d'assurance et de dignité qui les distinguait particulièrement... Ce qu'on remarqua le plus, ce fut leur facilité de s'énoncer en latin, en français et en italien : ces quatre langues leur étaient aussi familières que la langue même de leur pays. Il ne se trouva à la cour que deux hommes de condition qui pussent leur répondre en latin, le baron de Milhau et le marquis de Castelnau-Maurissière; ils avaient été mandés exprès pour soutenir en ce point l'honneur de la noblesse française, qui rougit alors de son ignorance. Pour ce temps-là, c'était beaucoup que d'en rougir... Les Polonais parlaient notre langue avec tant de pureté, qu'on les eût plutôt pris pour des hommes élevés sur les bords de la Seine et de la Loire que pour des habitants des contrées qu'arrose la Wistule ou le Dnieper, ce qui fit grande honte à nos courtisans, qui ne savent rien et qui sont ennemis déclarés de ce qu'on appelle science; aussi quand les nouveaux hôtes les interrogeaient, ils ne répondaient que par des signes ou en rougissant... »

Malheureusement tant de gloire, tant de supériorité en tous genres attirèrent sur la Pologne l'envie et la jalousie, et enfin les convoitises des puissances étrangères voisines. Jusqu'en 1652, les Polonais combattirent glorieusement et efficacement différentes invasions, les unes après les autres; mais dans cette fatale année 1652, le *liberum veto*, regardé comme la *prunelle de la liberté d'or polonaise*, fut implanté, et avec lui l'anarchie; alors les luttes de l'aristocratie amenèrent l'intervention extérieure, au point que dès l'année 1654 tous ses ennemis voisins à la fois envahirent la Pologne : au nord, les Suédois; au nord-est, les Moskovites, les Tatars, les Kosaks; au midi, les Turks, les Transylvains, les Hongrois; à l'ouest, les Allemands. Alors l'édifice politique fut ébranlé dans ses bases, les monuments des lettres et des arts, les bibliothèques, les archives et les écoles, les églises et les châteaux, les arsenaux et les forts, tout fut attaqué, brûlé, miné ou emporté comme butin par et chez les envahisseurs. Le courage des soldats et le génie de plusieurs généraux, et surtout du célèbre Etienne Czarniecki, parvinrent à sauver une partie de la Pologne; mais depuis 1660, les démembrements de ses territoires l'amoindrirent sans cesse, et la décadence ne s'arrêta plus.

Cependant, au milieu de malheurs continuels, au milieu de l'épuisement moral et intellectuel, les Polonais repoussèrent toujours avec horreur la barbarie asiatique de la Moskovie, les lumières trompeuses du Brandebourg, et la prétendue légitimité de l'Autriche ! Et c'est lorsque ce pays, qui par un privilége particulier avait devancé le travail des siècles, eut succombé sous tant et de si fatales influences, que les historiens et les publicistes étrangers, prenant les faits pour les idées, donnèrent à la Pologne le nom de *barbare!* Comme si le sommeil était la mort !

En effet, dans le courant du dix-huitième siècle, pendant que la Russie, la Prusse et l'Autriche s'unissaient pour semer la discorde et l'anarchie en Pologne, et la travaillaient infernalement afin de la subjuguer plus facilement, les Polonais cherchaient sérieusement à introduire chez eux des réformes salutaires. Mais les trois puissances voisines, devinant que les menaces et la corruption ne pourraient empêcher les Polonais d'opérer leur régénération, lancèrent alors leurs soldatesques, et la Pologne politique disparut au milieu du carnage, du sang, et du vaste système de dénationalisation.

Mais malgré tous ces malheurs, l'espoir des Polonais ne s'est point découragé; malgré toutes les difficultés, ils n'ont jamais cessé de cultiver leur littérature, les sciences et les arts, et jamais le cortége des savants et artistes polonais en tout genre n'a été plus nombreux et plus brillant que dans les soixante dernières années !

III

Une fois de plus nous venons offrir à la France, qui depuis trente ans a toujours si sympathiquement encouragé nos publications, un nouvel ouvrage qui retrace les annales de la Pologne heureuse ou opprimée. Quand on s'adresse au grand peuple français, on vient toujours à propos en parlant de gloire et de luttes généreuses. L'union entre les deux nations est indépendante des traités et des circonstances politiques. Ce n'est pas seulement à la fin du dix-huitième siècle que les Polonais fraternisèrent avec la France, ce n'est pas non plus en 1830, lorsqu'ils brisèrent la nouvelle coalition liberticide formée contre la France de juillet, ce sont des siècles qui ont cimenté l'union sainte et sacrée des deux peuples amis.

Pendant son existence historique de treize siècles, après avoir passé par toutes les splendeurs de ce monde, dans son intérieur, la grande mission de la Pologne a toujours été de préserver l'Occident et le midi de l'Europe contre les invasions de la barbarie du Nord et de l'Orient. En effet, trois peuplades orientales rapaces et envahissantes cherchèrent toujours à pénétrer dans l'Europe occidentale pour y établir leurs dominations et leurs croyances, et toujours la Pologne civilisatrice et religieuse présenta sa mâle et noble poitrine pour sauver la civilisation et la chrétienté !

D'abord ce furent les hordes tatares païennes, qui, s'étant brisées dans cent invasions en Pologne, et ne pouvant atteindre leur but, s'unirent à l'orient aux Ottomans, et au nord aux Moskovites, pour recommencer leurs invasions désastreuses.

Depuis, la Pologne, et avec elle la Litvanie, durent lutter contre les deux envahisseurs à la fois, contre la Moskovie et contre la Turquie. Après quatre siècles de lutte contre la Turquie, celle-ci se brisa devant la Pologne de Sobieski, et depuis lors la Turquie cessa à jamais d'être redoutable à l'Europe.

Enfin, dans la lutte plus longue et plus terrible contre la barbarie tataro-moskovite, les Polono-Litvaniens furent toujours victorieux; ils auraient suffi seuls à leur grande mission si les deux autres puissances allemandes, l'Autriche et la Prusse, ne se fussent unies aux Moskovites contre l'infortunée Pologne pour tomber sur elle par derrière, l'accabler d'abord et la calomnier ensuite. Ces trois puissances

s'efforcèrent de prouver à l'Europe que la Pologne était inutile, qu'elle ne pouvait et qu'elle ne devait pas exister. Et il s'est trouvé en Europe des Etats, des cabinets et des publicistes qui ont répété cette iniquité pour justifier l'abandon de la Pologne !

Depuis cette époque, si la Pologne et sa cause rencontrèrent des détracteurs intéressés, soudoyés, il ne leur manqua pas non plus de défenseurs généreux. Si nous n'étions restreint dans le cadre qui nous est tracé, nous pourrions citer plus d'un de ces défenseurs ; mais nous nous contentons de rapporter quelques passages d'un discours prononcé du haut de la tribune française en 1846, parce que ce passage s'adapte ici parfaitement à notre sujet, qu'il sera éternellement vrai, et qu'il exprime les sentiments de la France entière. Voici les paroles prononcées par le vicomte Victor Hugo, pair de France :

« ...Toutes les fois qu'il s'agit devant cette noble assemblée de débattre la question polonaise, cette question cesse d'être ordinaire, car elle dépasse la portée des questions politiques ; elle réunit dans une commune et universelle adhésion les dissidences les plus déclarées, les opinions les plus contraires, car dans la question polonaise c'est la civilisation même qui est compromise...

» Deux nations entre toutes, depuis quatre siècles, ont joué dans la civilisation européenne un rôle désintéressé : ces deux nations sont la France et la Pologne. La France dissipait les ténèbres, la Pologne repoussait la barbarie ; la France répandait les idées, la Pologne couvrait la frontière. Le peuple français a été le missionnaire de la civilisation en Europe, le peuple polonais en a été le chevalier.

» Si le peuple polonais n'avait pas accompli son œuvre, le peuple français n'aurait pu accomplir la sienne. A un certain jour, à une certaine heure, devant une invasion formidable de la barbarie, la Pologne a eu Sobieski, comme la Grèce avait eu Léonidas.

» Ce sont là des faits qui ne peuvent s'effacer de la mémoire des nations. Quand un peuple a travaillé pour les autres peuples, il est comme un homme qui a travaillé pour les autres hommes : la reconnaissance de tous l'entoure, la sympathie de tous lui est acquise ; il est glorifié dans sa puissance, il est respecté dans son malheur ; et si, par la dureté des temps, ce peuple, qui n'a jamais eu l'égoïsme pour loi, qui n'a jamais consulté que sa générosité, que les nobles et puissants instincts qui le portaient à défendre la civilisation, si ce peuple devient un petit peuple, il reste une grande nation.

» C'est là, messieurs, la destinée de la Pologne. Mais la Pologne, messieurs les pairs, est grande encore parmi vous ; elle est grande dans les sympathies de la France, elle est grande dans les respects de l'Europe ! Pourquoi ? C'est qu'elle a servi la communauté européenne, c'est qu'à certains jours elle a rendu à toute l'Europe de ces services qui ne s'oublient pas.

» Aussi lorsque, il y a quatre-vingts ans, cette nation a été rayée du nombre des nations, un sentiment douloureux, un sentiment de profond regret s'est manifesté dans l'Europe entière. En 1772, la Pologne est démembrée ; quatre-vingts ans ont passé, et personne ne pourrait dire que ce fait soit accompli. Au bout de quatre-vingts ans ce grave fait de la radiation d'un peuple, non, ce n'est point un fait accompli ! Avoir démembré la Pologne, c'était le remords de Frédéric II ; n'avoir pas relevé la Pologne, c'était le regret de Napoléon. Je le répète, lorsqu'une nation a rendu au groupe des autres nations de ces services éclatants, elle ne peut plus disparaître ; elle vit, elle vit à jamais ! Opprimée ou heureuse, elle rencontre la sympathie, elle la trouve toutes les fois qu'elle se lève.

» ...L'unité des peuples s'incarne de deux façons dans les dynasties et dans les nationalités. C'est de cette manière, sous cette double forme, que s'accomplit ce difficile labeur de la civilisation, œuvre commune de l'humanité ; c'est de cette manière que se produisent les rois illustres et les peuples puissants. C'est en se faisant nationalité ou dynastie que le passé d'un empire devient fécond et peut produire l'avenir. Aussi c'est une chose fatale quand les peuples brisent des dynasties, c'est une chose plus fatale encore quand les princes brisent des nationalités.

» Messieurs, la nationalité polonaise était illustre ; elle eût dû être respectée. Que la France en avertisse les princes, qu'elle mette un terme et qu'elle fasse obstacle aux barbaries. Quand la France parle, le monde écoute ; quand la France conseille, il se fait un travail mystérieux dans les esprits, et les idées de droit et de liberté, d'humanité et de raison, germent chez tous les peuples.

» Dans tous les temps, à toutes les époques, la France a joué dans la civilisation ce rôle considérable, et ceci n'est que du pouvoir spirituel ; c'est le pouvoir qu'exerçait Rome au moyen âge. Rome était alors un État de quatrième rang, mais une puissance de premier ordre. Pourquoi ? C'est que Rome s'appuyait sur la religion des peuples, sur une chose d'où toutes les civilisations découlent.

» Voilà, messieurs, ce qui a fait Rome catholique puissante, à une époque où l'Europe était barbare.

» Aujourd'hui la France a hérité d'une partie de cette puissance spirituelle de Rome ; la France a, dans les choses de la civilisation, l'autorité que Rome avait et a encore dans les choses de la religion.

» Ne vous étonnez pas, messieurs, de m'entendre mêler ces mots : civilisation et religion ; la civilisation, c'est la religion appliquée.

» La France a été et est encore plus que jamais la nation qui préside au développement des autres peuples.

» Les princes qui possèdent des peuples ne les possèdent pas comme maîtres, mais comme pères ; le seul maître, le vrai maître, est ailleurs ; la souveraineté n'est pas dans les dynasties, elle n'est pas dans les princes, elle n'est pas dans les peuples non plus, elle est plus haut ; la souveraineté est dans toutes les idées d'ordre et de justice, la souveraineté est dans la vérité.

» Quand un peuple est opprimé, la justice souffre, la vérité, la souveraineté du droit est offensée ; quand un prince est injustement outragé ou précipité du trône, la justice souffre également, la civilisation souffre également. Il y a une éternelle solidarité entre les idées de justice qui font le droit des peuples et les idées de justice qui font le droit des princes. Dites-le aujourd'hui aux têtes couronnées comme vous le diriez aux peuples dans l'occasion. Que les hommes qui gouvernent les autres hommes le sachent, le pouvoir moral de la France est immense. Autrefois, la malédiction de Rome pouvait placer un empire en dehors du monde religieux ; aujourd'hui l'indignation de la France peut jeter les oppresseurs de la Pologne en dehors du monde civilisé.

» Il faut donc que la nation française élève toujours en faveur de la nation polonaise une voix désintéressée et indépendante ; qu'elle proclame, en toute occasion, les éternelles idées d'ordre et de justice, et que ce soit au nom des idées et de stabilité et de civilisation qu'elle défende la cause de la Pologne opprimée. Après toutes nos discordes et toutes nos guerres, les deux nations, cette France qui a grandi et mûri la civilisation de l'Europe, cette Pologne qui l'a défendue, ont subi des destinées diverses ; l'une a été amoindrie, mais elle est restée grande ; l'autre a été enchaînée, mais elle est restée fière. Ces deux nations doivent avoir l'une pour l'autre cette sympathie profonde de deux sœurs qui ont lutté ensemble. Toutes deux, je l'ai dit, je le répète, ont beaucoup fait pour l'Europe ; l'une s'est prodiguée, l'autre s'est dévouée.... »

IV

C'est un fait connu, avéré, parce que c'est un fait accompli, que depuis et à cause de la chute de la Pologne, l'Europe est dans des révolutions et dans des guerres interminables. Nulle part rien n'est assis solidement, parce que durant cette longue et désastreuse période, les cabinets occidentaux n'ont pas voulu s'occuper *sérieusement* de la question polonaise.

Si avec la chute de la Pologne se terminaient son présent et son avenir ; si les Polonais avaient accepté le système et le but de leurs envahisseurs partageurs, s'ils avaient cessé de protester par leur parole, par leur plume, par leurs armes et par leurs martyrs contre l'anéantissement politique, intellectuel et religieux de leur patrie, on pourrait peut-être dire que tout est fini, et que la Pologne n'est plus ni possible ni utile. Mais l'univers entier est témoin de faits tout contraires ! L'univers sait et voit constamment que les Polonais n'ont jamais transigé avec leurs oppresseurs ; qu'ils saisissent toutes les occasions possibles pour protester par les armes, par la plume ou par la parole contre les violateurs de leur antique et glorieuse nationalité, de cette nationalité polonaise qui défie toutes les entreprises, décourage toutes les oppressions, survit à tous les cataclysmes ; ils prouvent enfin, avec la dernière évidence, que sans l'existence libre et indépendante de la Pologne la civilisation et la paix de l'Europe est un problème insoluble !

En effet, aux deux extrémités de l'Europe libérale et civilisatrice, la grande date de 89 marque une ère nouvelle, et nous voyons les assemblées nationales respectives accomplissant des réformes intérieures qui amènent, en Pologne, la constitution du 3 mai 1791, et en France celle du 3 septembre de la même année et sanctionnée par le roi le 14. Comme l'attestent les dates, la Pologne a devancé la France, non-seulement en fait de constitutions, mais encore par les débats préliminaires : car la diète constituante polonaise s'ouvrit le 7 octobre 1788, tandis que les états généraux français ne s'ouvrirent que le 5 mai 1789.

C'est encore dans la même année 1792 que la Pologne et la France combattent les armes à la main contre leurs communs envahisseurs, pour défendre les travaux et les résultats de leurs assemblées législatives. Si, dans une lutte inégale, la Pologne succombe en 1792 et en 1794, et si la France triomphe, c'est encore la Pologne qui se sacrifie et qui sauve la France ! En effet, la Russie, la Prusse et l'Autriche, occupées à combattre la Pologne et à s'en arracher les lambeaux, affaiblissent leurs forces sur le Rhin et au delà des Alpes et permettaient ainsi au génie des généraux français et à l'admirable vaillance des enfants de la France, d'accomplir des miracles. Mais ces mêmes miracles ne s'accomplissaient-ils pas avec la coopération directe, fidèle et patriotique des légions polonaises fraternisant partout et toujours avec les légions françaises?...

En effet, lorsqu'en 1795 la Pologne politique disparut de la carte de l'Europe ; lorsque sur les débris fumants et sanglants de la Pologne, les trois puissances co-partageantes formèrent des coalitions liberticides contre la France républicaine, consulaire et impériale ;

lorsque avec les trésors de la Pologne et avec des recrues polonaises ces puissances levèrent et augmentèrent leurs contingents; ne vit-on pas les Polonais, en toute occasion, et au moindre contact avec les Français, quitter les rangs de leurs oppresseurs, passer dans ceux de leurs frères les Français et les aider à vaincre leurs communs ennemis?

Et ces Polonais ne sont point des *déserteurs;* ils passent fièrement et au grand jour, car ce sont les représentants de leur patrie subjuguée; ces Polonais sont des frères, des alliés et des soldats qui, sous le drapeau tricolore, combattent pour les principes de la liberté et de l'indépendance des nations. Ils n'ont jamais été, ne peuvent et ne doivent être regardés comme *troupes mercenaires et étrangères au service de France*, mais comme des alliés; c'est en cela que consiste ce dévouement et cette fidélité à toute épreuve des Polonais pour les Français. Lorsque tant de nations, tant de troupes mercenaires au service de France trahissaient ou abandonnaient la France et Napoléon, les Polonais seuls emportèrent leurs drapeaux et leurs aigles blancs purs de toute souillure, de tout reproche!...

En 1830, les Polonais sauvèrent encore la liberté, l'indépendance et la civilisation de l'Occident, en brisant la nouvelle coalition liberticide qui s'était déjà formée à Pétersbourg, à Berlin et à Vienne pour rétablir, à Paris et à Bruxelles, les fatals traités de 1815 dans leur intégrité primitive.

Depuis 1848 jusqu'à ce jour, les Polonais ont prouvé qu'ils sont prêts à se dévouer toujours et partout, et pour leur patrie, et pour la liberté, et pour la civilisation de l'Europe. Eux, ils remplissent toujours leur devoir, leur mission.... C'est à l'Europe maintenant à voir, à juger, à agir!...

Oui, l'Europe peut compter sur les Polonais; les paroles éloquentes du comte Charles de Montalembert, pair de France, nous l'attestent:

« La Pologne occupe depuis longtemps le premier rang parmi les peuples victimes. Elle a toujours souffert, et toujours elle a persisté à souffrir. Toujours envahie, dévastée, trahie, elle n'en a pas moins toujours jeté le gant aux oppresseurs, et marché la poitrine à jour contre eux. La résignation à cette haute mais dure mission est empreinte dans son histoire, dans ses traditions, dans ses mœurs, dans toute son existence nationale, depuis le touchant sacrifice d'Hedwige jusqu'aux dévouements héroïques de Sobieski pour l'ingrate Autriche et des légions pour la France. Le sacrifice a été sa vie, son métier, et pour ainsi dire son industrie; c'est de ce pain-là qu'elle s'est nourrie, et rien n'annonce qu'elle en soit rassasiée. Ses anciens preux ne bâtissaient pas de châteaux indestructibles comme les nôtres; ils n'habitaient que des maisons de bois, afin de les abandonner et de les laisser brûler sans regret quand le service de la patrie les en éloignait. Ses ambassadeurs se ruinaient de fond en comble à l'étranger, ne voulant ni appauvrir le trésor public ni laisser éclipser par personne l'éclat du nom polonais. Ses budgets étaient votés par enthousiasme, et ses impôts se nommaient *secours d'amour* (subsidium charitativum).

» Toutes ses antiques richesses, toute sa force primitive, elle les possède encore; ses enfants exilés comme ses enfants esclaves ont hérité d'un double trésor: l'esprit de sacrifice et l'esprit de foi. Avec un pareil héritage, que ne peut-on espérer, que ne peut-on reconquérir?

» N'est-ce pas la foi qui donne et redonne la vie? n'est-ce pas le sacrifice qui l'entretient? Par cette foi inébranlable en leur cause, ils déjoueront toutes les intrigues de leurs adversaires secrets, comme ils ont bravé tous les forfaits de leurs tyrans avoués. Par cette héroïque manie de tout sacrifier pour elle, ils lui assurent une durée éternelle, une inépuisable fécondité. Le double caractère que nous leur reconnaissons n'est point une illusion.

» Doutez-vous de leur dévouement? Mais cherchez donc parmi ces réfugiés qui ont tout perdu pour la patrie, biens, foyers, dignités, santé, femmes, enfants, tout ce que l'homme a le droit et le besoin de défendre et d'aimer; cherchez-en un seul qui ne soit prêt à recommencer demain, et cela sans hésitation, sans peine, sans surprise même. Ces hommes-là ne s'étonnent que d'une chose, c'est que nous soyons, nous, étonnés de leur dévouement!

» Doutez-vous de leur foi? Mais voici cinquante années qu'ils viennent parmi nous nous montrer leurs blessures et les tronçons de leurs chaînes. Vous ont-ils jamais montré la moindre apparence de découragement? Ont-ils jamais cessé de croire à l'affranchissement de leur pays, au châtiment de leurs oppresseurs, à la tardive mais sûre justice d'en haut?

» Lorsque laissant loin derrière eux la patrie, et unis à nos armées républicaines, ils les aidaient à chasser les Autrichiens de l'Italie, leur poitrine gonflée laissait échapper ce chant célèbre: *Non! la Pologne n'a point péri puisque nous vivons encore!* Ceux qui le chantèrent les premiers sont morts, morts pour nous sur les plaines de la Lombardie, dans les montagnes de la Calabre, au pied des Pyramides, aux champs de Hohenlinden ou sur les plages de Saint-Domingue: mais le chant, et l'âme qui le dicta, et la foi qui l'inspira, ont survécu, et leurs enfants le répètent chaque jour; et un jour viendra, s'il plaît au ciel, où ils le répèteront encore une fois sur les bords de la Wistule affranchis.

» Le triomphe de la Pologne sera le triomphe de la liberté et de la justice: or, la justice et la liberté sont les filles aînées de Dieu! »

V

Si les divers gouvernements de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, la république de 1792, l'empire, la restauration, Louis-Philippe Ier et la république de 1848, qui durent forcément et logiquement s'occuper de la question polonaise comme d'une question vitale pour la politique française, n'ont pas réalisé les légitimes espérances des Polonais, il n'en est pas moins certain qu'en tout temps et en toute circonstance l'importance de cette question fut comprise par les hommes éminents. On connaît des voix puissantes qui s'élevèrent en sa faveur, comme on connaît aussi les regrets, malheureusement tardifs, de ceux qui pouvaient et devaient relever la Pologne et qui ne l'ont pas voulu.

Entre tant de témoignages que nous pourrions citer ici avec profusion, il nous suffira de rapporter deux exemples pris dans l'histoire même de la France, à des époques bien éloignées l'une de l'autre, mais toujours identiques et toujours applicables lorsqu'il s'agit de la Pologne. En 1666, lorsqu'il fut question de rétablir les affaires de la Pologne, en l'aidant efficacement dans l'intérêt même de la France, voici ce que le grand Colbert disait à Louis XIV:

« Je déclare à Votre Majesté qu'un repas inutile de trois mille livres me fait une peine incroyable, et lorsqu'il est question de millions d'or pour la Pologne, je vendrais tout mon bien, j'engagerais celui de ma femme et de mes enfants, et j'irais à pied toute ma vie pour y fournir, s'il était nécessaire. »

A cent cinquante ans de distance, voici quelques extraits des dictées ou des improvisations de Napoléon Ier, prononcées en 1816 à l'île de Sainte-Hélène; paroles de regrets tardifs, mais qui sont des prophéties étonnantes, et qui se vérifient sous nos yeux d'une manière si extraordinaire et si coûteuse pour la Turquie, pour l'Angleterre et pour la France.

« Après Austerlitz, j'ai laissé la liberté à l'Autriche, et à Alexandre, » que je pouvais faire mon prisonnier.

» Après Iéna, j'ai laissé le trône à la maison de Prusse, que j'en » avais abattue... Comme caractère privé le roi de Prusse est bon et » honnête homme, mais avec lui on est le maître tant qu'on a la force » et que la main est levée... Mon plus grand tort a été, peut-être, de » n'avoir pas détrôné ce roi lorsque je pouvais si aisément le faire. » Après Friedland, j'aurais dû retirer la Silésie à la Prusse, et aban- » donner ces provinces à la Saxe...

» Après Wagram, j'ai négligé de morceler la monarchie autri- » chienne, et je fis une grande faute, celle de ne pas l'abattre da- » vantage; c'est elle qui nous a perdus. Par mon mariage, l'Autriche » est devenue bourgeoisement ma famille, et cependant c'est ce ma- » riage qui m'a perdu... J'ai posé le pied sur un abîme recouvert de » fleurs.

» La guerre de 1812 était celle de bon sens et de vrais intérêts, » celle du repos et de la sécurité de tous. Son succès allait consacrer » une balance des combinaisons nouvelles qui eussent fait disparaître » les périls du temps pour les remplacer par un avenir tranquille... » Cette guerre allait décider sans retour la question qui se débattait » depuis vingt ans, puisqu'elle devait être la dernière; car au delà » de la Russie le monde finit. Nos ennemis n'avaient plus qu'un mo- » ment, c'est pourquoi ils tentèrent leur dernier effort... La cour » d'Autriche commença à Dresde par déranger mes plans sur la Po- » logne, en refusant de rendre ce qu'elle avait pris. J'ai cru être tenu » à des égards pour elle, et cette seule faiblesse a perdu mes affaires; » car du moment que j'avais cédé sur ce point, il me fut impossible » d'aborder franchement la question de l'indépendance polonaise. Je » fus obligé de maintenir le morcellement de ce pays, sur lequel re- » pose cependant la sécurité de l'Europe. J'ai donné, par ma fai- » blesse, du mécontentement et surtout de la méfiance aux Polonais, » car ils virent que je les sacrifiais à mes convenances. J'ai senti ma » faute et j'en eus honte; je ne voulus pas aller à Warsovie, je n'y » avais plus rien à faire pour le moment. Je n'avais plus d'autre parti » à prendre que celui de confier aux victoires à venir le sort de cette » nation... Depuis le Niémen jusqu'à Smolensk (c'est-à-dire sur le » territoire de l'ancienne Pologne) je manœuvrais sur un pays aussi » bien disposé que la France même; les populations, les autorités » étaient pour moi: je pouvais y lever des hommes, des chevaux, » des vivres... Les Polonais m'étaient très-attachés... La nation po- » lonaise est brave et fait de bons soldats; ils valent mieux que les » Français pour résister au froid des pays du Nord. Les Polonais » seuls, pendant notre désastreuse retraite, sauvèrent beaucoup de » leurs chevaux et leur artillerie, mais les Français et les soldats des » autres nations n'étaient plus les mêmes hommes.

» L'ambition n'entrait pour rien dans mes vues lors de cette expé- » dition de Moskou... Croirait-on que ce dût être là où j'échouerais » et trouverais ma perte? Jamais je n'avais mieux fait, jamais je ne » méritais davantage; mais, comme si l'opinion avait aussi ses épi- » démies, voilà qu'en un instant il n'y eut plus qu'un cri, qu'un » sentiment contre moi: on me proclama le tyran des rois, moi qui

» avais retrempé leur existence; je ne fus plus que le destructeur des » droits des peuples, moi qui avais tant fait, et qui allais tant entre» prendre pour eux. Et les peuples et les rois, ces ennemis irréconciliables, se sont alliés, ont conspiré de concert contre moi!...

» La Russie est une véritable hydre à plusieurs têtes, elle est » l'Antée de la fable antique... Ceux qui ont consenti à la réunion de » la Pologne à la Russie encourront le blâme de la postérité, quand » le sud de l'Europe sera la proie des barbares du Nord... Un jour, » toutes les nations de l'Europe reconnaîtront que j'ai adopté la plus » saine politique en cherchant à rétablir la Pologne; c'était le seul » moyen efficace d'arrêter les progrès de la puissance russe; c'était » mettre une barrière, une digue à ce formidable empire, qui pro» bablement va bientôt envahir l'Europe. Je ne pense pas vivre assez » pour en être témoin; mais les plus jeunes que moi le verront peut» être... Je vois dans l'avenir plus loin que les autres; aussi je vou» lais opposer une barrière à ces barbares en rétablissant la Pologne, » et en faisant Poniatowski roi de Pologne... Il en réunissait tous les » titres, il en avait tous les talents... C'était un homme d'un noble » caractère, rempli d'honneur et de bravoure. Je me proposais de le » faire roi de Pologne, si j'avais réussi en Russie...

» Ces canailles de Russes ont tout ce qu'il faut pour la conquête: » ils sont braves, actifs, patients, pauvres, et ne demandent pas » mieux que de s'enrichir... Je pense qu'ils envahiront et prendront » l'Inde, ou ils entreront en Europe avec quatre cent mille Kosaks et » autres habitants des déserts, et deux cent mille véritables Russes... » Il est naturel à l'homme d'améliorer sa condition, et ces sauvages, » en comparant leurs déserts avec les belles provinces qu'ils ont lais» sées, auront toujours le désir d'acquérir ces dernières, sachant » bien qu'aucune nation n'usera de représailles et n'essayera à leur » enlever leurs déserts...

» Mon opinion est que la Russie cherchera à exécuter l'un ou l'au» tre des deux projets dont je viens de parler, et je pense cependant » que ce sera probablement plutôt le dernier... L'Europe, et l'Angle» terre en particulier, auraient dû s'opposer à la réunion de la Polo» gne et de la Russie... Si j'avais réussi dans mon expédition de Mos» kou, j'aurais contraint Alexandre d'accéder au système continental » contre l'Angleterre, et par là j'aurais forcé cette dernière à la paix. » J'aurais fait de la Pologne un royaume séparé et indépendant... » C'est par la sottise des ministres anglais que la Russie a été agran» die, au lieu d'agrandir leur propre pays.

» Dans la nouvelle combinaison politique de l'Europe, son sort ne » tient plus qu'à la capacité, qu'aux dispositions d'un seul homme. » Qu'il se trouve un empereur de Russie vaillant, impétueux, capable, » en un mot un tzar qui ait les c ...... au c.. et la barbe au menton, » et l'Europe est à lui. Il peut commencer ses opérations sur le sol » allemand, même à cent lieues de deux capitales, Berlin et Vienne, » dont les souverains sont les seuls obstacles. Il enlève l'alliance de » l'un, et, avec son concours, abat l'autre d'un revers, et dès cet » instant il est au cœur de l'Allemagne, au milieu des princes du » second ordre, dont la plupart sont ses parents, en attendant tout » de lui. Au besoin, si le cas le requiert, il jette en passant par-dessus » les Alpes quelques tisons enflammés sur le sol italien, prêt pour » l'explosion, et marche triomphant sur la France, dont il se pro» clamera de nouveau le libérateur... Je pense cependant que tout » dépend de la Pologne. Si Alexandre réussit à incorporer la Polo» gne à la Russie, je veux dire en réconciliant les Polonais avec son » gouvernement, et non pas simplement en subjuguant le pays, il » aurait fait de plus grands pas vers la conquête des Indes... D'ici à » quelques années, la Russie s'emparera de Constantinople, de la » plus grande partie de la Turquie et de toute la Grèce. Je regarde » cela comme aussi certain que si la chose était déjà arrivée. Presque » toutes les cajoleries dont Alexandre, ce véritable grec du Bas-Em» pire, faisait usage envers moi, avaient pour but d'obtenir mon con» sentement à cette entreprise. Je ne voulais pas l'accorder, prévoyant » que l'équilibre de l'Europe serait par là détruit. D'après le cours » naturel des choses, la Turquie doit tomber au pouvoir de la Russie. » Les puissances à qui cet agrandissement de la Russie peut nuire, et » qui sont dans le cas de s'y opposer, sont l'Angleterre, la France et » l'Autriche... Une fois maîtresse de Constantinople, la Russie aura » tout le commerce sur la Méditerranée; elle deviendra une grande » puissance maritime, et Dieu sait ce qui s'ensuivra!... J'ai prévu » tout cela. Je vois dans l'avenir plus loin que les autres, et j'ai voulu » opposer une barrière à ces barbares, en rétablissant le trône de » Pologne, et en mettant Poniatowski, comme roi, à la tête de cet » Etat... Si jamais la France et l'Angleterre s'allient de bonne foi, » ce sera pour empêcher l'exécution de ces projets russes; mais cette » alliance même ne suffirait pas... Avant tout, il faudrait faire de la » Pologne un royaume séparé et indépendant... Mais, je le répète, » les imbéciles ministres anglais n'ont pas voulu y consentir... Dans » cent ans, on m'encensera, et l'Europe, surtout l'Angleterre, re» gretteront que mon projet n'ait pas réussi. Quand on verra l'Eu» rope envahie devenir la proie des barbares du Nord, on dira: *Na» poléon avait raison*! Les Russes commencent déjà par l'Angleterre. » L'Angleterre est en décadence!... Les deux grands objets de ma » politique étaient d'abord de rétablir le royaume de Pologne, élever » une barrière contre les Russes, et ensuite d'établir en Espagne une » constitution qui eût rendu la nation libre; j'aurais détruit l'Inqui» sition, anéanti la superstition, les droits féodaux et les priviléges...

» Les puissances, je le répète encore une fois, à qui l'agrandisse» ment de la Russie peut nuire directement, et qui sont dans le cas » de s'y opposer, sont l'Angleterre, la France et l'Autriche... Si la » Russie réussissait à s'attacher la brave nation polonaise, elle n'au» rait de ce moment plus de rivale, parce qu'elle arrêterait l'Angle» terre en menaçant les Indes; et en Autriche, par la grande supé» riorité morale de ses troupes et par les partisans de l'Eglise grecque, » qui sont en si grand nombre en Hongrie et en Galicie; et que » selon toute apparence, un patriarche grec officierait un jour à » Sainte-Sophie...

» Il paraît que ma chute n'a pas servi à grand'chose à l'Angleterre. » Je ne connais rien de pis que lord Castlereagh, et cependant c'est » lui qui gouverne l'Angleterre et maîtrise jusqu'au prince régent » même, à l'aide de ses intrigues et de son audace. Fort d'une majo» rité qu'il a lui-même composée, il est toujours prêt à s'escrimer » au parlement, et avec la dernière impudeur contre la raison, le » droit, la justice, la vérité; nul mensonge ne lui coûte, rien ne l'ar» rête, tout lui est égal; il sait que les votes sont constamment là » pour tout applaudir et tout légitimer...

» Il prend pour base la légitimité dont il prétend faire un dogme » politique, lorsqu'elle saperait dans ses fondements le trône de son » propre maître; et néanmoins:

» Il reconnaît Bernadotte, en opposition au légitime Gustave IV, » qui s'est immolé pour l'Angleterre;

» Il reconnaît l'usurpateur Ferdinand VII, au détriment de son vé» nérable père Charles IV;

» Il proclame avec les alliés, comme une autre base fondamentale, » le rétablissement de l'ancien ordre de choses, le redressement de » ce qu'ils appellent les torts, les injustices, les déprédations passées, » enfin le retour de la morale publique;

» Il sacrifie la république de Venise, qu'il abandonne à l'Autriche;

» Il sacrifie Gênes dont il accommode le Piémont;

» Il agrandit de la Pologne, la Russie, son ennemie naturelle;

» Il dépouille le roi de Saxe en faveur de la Prusse, qui ne peut » plus lui être de secours aucun;

» Il enlève la Norwége au Danemark, qui, plus indépendant de la » Russie, pourrait lui ouvrir la clef de la Baltique, pour en enrichir » la Suède tombée, par la perte de la Finlande et des îles de la Bal» tique, tout à fait sous la sujétion de la Russie;

» Enfin, en violation des premiers éléments de la politique géné» rale, il néglige, dans sa situation toute-puissante, de ressusciter » l'indépendance de la Pologne, et par là livre Constantinople, expose » toute l'Europe et prépare mille embarras à l'Angleterre.

» On ne comprend pas qu'une nation sage se soit laissé gouverner » par un tel fou!...

» Après vingt ans de guerre, après tant de trésors prodigués, tant » de secours fournis à la cause commune, après un triomphe au-des» sus de toute espérance, quelle paix pourtant a signé l'Angleterre en » 1815? Castlereagh a eu le continent à sa disposition, quel grand » avantage, quelles justes indemnités a-t-il stipulées pour son pays? » Il a fait la paix comme s'il eût été vaincu. Le misérable! je ne » l'eusse guère plus maltraité, si je fusse demeuré victorieux. Ou » bien encore, serait-ce qu'il s'estimait assez heureux de m'avoir » renversé; dans ce cas la haine m'a vengé... Il a fait don de terri» toires immenses; la Russie, la Prusse, l'Autriche ont acquis des » millions de population. Où se trouve l'équivalent de l'Angleterre, » elle qui pourtant avait été l'âme de ces succès, elle qui en avait » payé tous les frais? Des milliers d'années s'écouleront avant qu'il » se présente une telle occasion pour le bien-être, la véritable » grandeur de l'Angleterre!... Les Anglais seront réduits à pleurer » un jour d'avoir vaincu à Waterloo! L'Angleterre et la France ont » tenu dans leurs mains le sort de la terre, celui surtout de la civi» lisation. Que de mal nous nous sommes fait, que de bien nous » pouvions faire!... »

Après avoir ainsi envisagé sous toutes ses faces cette question polonaise qui d'après Napoléon lui-même touche directement, forcément, indispensablement à toutes les questions de la politique générale de l'Europe, et par conséquent reste toujours la première et principale dans le système européen, Napoléon finit par prononcer ce résumé mémorable, le 25 octobre 1816: « En relevant la Pologne, CETTE » VÉRITABLE CLEF DE TOUTE LA VOUTE, je ne prétendais » rien acquérir; je ne me réservais que la gloire du bien et les béné» dictions de l'avenir! »

Eh bien, malgré ces graves et prophétiques avertissements, l'Europe a permis à la Russie d'accomplir son œuvre de destruction. Au moment où nous traçons ces lignes, tout semble annoncer que le restaurateur de la dynastie napoléonienne accomplira sa mission en réparant les fautes du passé et en réalisant les projets de son prédécesseur, et qu'ainsi il pourra « se réserver la gloire du bien et les bénédictions de l'avenir. »

Paris, 3 mai 1855.

LÉONARD BOREYKO-CHODZKO.

HISTOIRE DE POLOGNE.

DYNASTIE DES LECHS.

(550 — 860.)

Quoique les Polaniens ou les Polonais existassent plusieurs siècles avant la naissance de Jésus-Christ, comme nous l'avons déjà dit, toutefois c'est à l'année 550 de l'ère nouvelle que la tradition attribue le commencement de la première dynastie fondée par Lech ou Lekh. Ce chef éleva une ville appelée *Gniézno*, nom qui trouve son origine dans un nid (gniazdo) d'aiglons blancs, qu'on avait trouvé en commençant à la construire : à cela, dit-on, se rattache aussi l'origine des armoiries polonaises de l'*aigle blanc dans un fond rouge*. D'autres disent que Gniezno ou Gnèzne vient de : *Nichons-nous ici*, mots que Lech prononça en s'arrêtant dans cette contrée.

Après la mort de Lech Ier, son fils lui succéda ; il se distingua dans les guerres contre les Danois. Wizimir vint ensuite, et triompha de l'invasion danoise. Il fut le fondateur de la ville de *Wismar* dans le Mecklenbourg, près la Baltique.

La dynastie de Lech régna pendant cent ans, puis douze palatins ou *voïévodes*, chefs de guerre, gouvernaient l'État, sans pouvoir maintenir la tranquillité publique ; alors l'un de ces palatins, nommé Krakus, gouverna seul et sut maintenir la puissance nationale avec force et dignité. Vers l'année 700, il avait fondé la ville de Krakovie, qui devint la seconde capitale de la Pologne. Il fut enterré au delà de la Wistule, dans un lieu où l'on voit encore un grand tertre portant son nom. Son fils Krakus II, qui lui succéda, fut assassiné à la chasse par son frère Lech III, qui cacha son crime en disant que Krakus avait été tué par un sanglier; mais on découvrit la vérité, et il fut déposé et banni. Sa sœur Wanda, célèbre par ses charmes et ses vertus, lui succéda, régna avec bonheur. Aussi après sa mort on l'enterra sous un grand tertre dans le village de Mogila près la Wistule, à une lieue de Krakovie. Ce tertre existe encore.

La race de Krakus se trouvant éteinte par la mort de la belle Wanda, les Polonais eurent encore recours au gouvernement des douze palatins. Ceux-ci, faibles, indécis ou timides, n'étaient pas en état de bien gouverner. Profitant des troubles intérieurs, les voisins de la Pologne l'envahirent ; les palatins ne savaient comment se débarrasser des ennemis, lorsqu'un orfèvre, nommé Przémyslas, conçut le projet de sauver la patrie par un stratagème de son invention. A la faveur d'une nuit obscure il exposa sur une hauteur, vis-à-vis le camp ennemi, des mannequins habillés en soldats, armés de lances et de boucliers. Puis il manœuvra si bien avec ces mannequins, qu'il attira les ennemis à l'endroit où les Polonais se trouvaient rassemblés, et remporta une victoire complète. En récompense de ce service, Przémyslas fut élevé au trône et régna sous le nom de Leszek Ier ou Lestko.

La mort de Leszek fut d'autant plus regrettée, que n'ayant point laissé d'enfant, les palatins prétendaient lui succéder. Désunis entre eux, les Polonais s'en remirent à la fortune pour le choix d'un souverain. On convint d'assigner une course de chevaux, et l'on déclara que celui qui arriverait le premier au but proposé, aurait la couronne. Un des concurrents, nommé Leszek, pour mieux assurer ses succès, eut recours à l'artifice. La lice était marquée dans une vaste plaine sur les bords du Prondnik, non loin de Krakovie : il la sema de fers pointus qu'il couvrit de sable, et se traça lui-même une route où il pouvait courir sans danger. Il ferra même son cheval en employant des fers entiers et épais, dans la crainte de tomber lui-même dans les piéges qu'il avait tendus. Deux jeunes gens inconnus les aperçurent. Cherchant à s'amuser, ils s'exerçaient à pied dans la carrière, en attendant que le peuple fût assemblé. Surpris de ce qu'ils voyaient, et fouillant plus avant, ils reconnurent le sentier que s'était réservé l'auteur du stratagème. La crainte empêcha l'un de révéler ce mystère, mais l'autre conçut le dessein d'en profiter.

Les candidats arrivent. Le peuple attend le moment qui va lui donner un souverain. Leszek court avec force; personne ne peut le devancer. Le jeune homme courant à pied cherche à lutter avec lui. On rit de ses efforts. Il poursuit sa route jusqu'à ce que, arrivé à la borne, et voyant le cavalier prêt à recevoir la couronne, il découvre sa trahison. Ceux qui étaient restés en chemin l'avaient déjà reconnue. Leszek fut massacré immédiatement ; le peuple acclama le jeune homme; les palatins eux-mêmes approuvèrent ce choix, et il régna sous le nom de Leszek. Il eut douze fils de concubines, et un d'une épouse légitime qui fut nommé Popiel Ier. Celui-ci, s'abandonnant à la mollesse, transféra d'abord sa résidence à Gnèzne et ensuite à Kruswiça. Popiel II succéda à son père, et le dépassa dans ses excès. Dominé par sa femme, Allemande d'origine, il devint complice de ses crimes, et il fit périr par le poison ses oncles. Les cadavres jetés dans le lac Goplo engendrèrent, dit la légende, une infinité de souris, qui fondirent sur Popiel et sa famille, et les dévorèrent dans le château de Kruswiça : les souris signifient le peuple qui punit de mort ses oppresseurs. Ainsi finit, en 860, la dynastie des Lech, à laquelle vint succéder celle des Piast.

DYNASTIE DES PIASTS.

(860 — 1386.)

Parmi les gouverneurs d'une des provinces se trouvait un homme probe et estimé nommé Piast. Les Polonais le trouvant digne de régner sur eux lui offrirent le pouvoir suprême, mais Piast s'en excusa. Pressé par les Polonais, il finit par consentir à accepter le pouvoir pour son fils Ziemowit. Ce dernier étant très-jeune, Piast devint régent; mais lorsqu'en 884 il atteignit sa majorité, il gouverna seul. Comme la Pologne eut toujours à lutter contre les agressions des Allemands, Ziemowit introduisit le régime militaire; il favorisa l'unité de l'Etat, ou plutôt des populations slaves dont la Pologne a toujours été la tête et le cœur. Après lui vinrent les règnes de Leszek Ier et de Ziemomysl, qui continuèrent le même système.

Mieczyslas Ier, fils et successeur de Ziemomysl, monte au trône en 958, et, en 965, il embrasse la religion chrétienne, après avoir épousé Dombrowka, fille de Boleslas, duc régnant de Bohême. Il fonda des églises et créa des diocèses. Des théologiens habiles furent appelés d'Italie, de France et d'Allemagne, pour remplir les fonctions sacerdotales. Les Polonais se montrèrent zélés partisans de la religion nouvelle, et pour prouver qu'ils étaient prêts à la servir comme à la défendre, ils établirent l'usage de tirer à demi le sabre hors du fourreau pendant le saint sacrifice de la messe, au moment où le prêtre récite l'Evangile, et de ne l'y faire rentrer qu'après l'antienne *Gloire à toi, Seigneur!* Ce roi eut à soutenir des guerres fréquentes contre les Allemands, à l'ouest, et à l'est, contre les Varego-Skandinaves. Mieczyslas mourut en 992, en laissant le trône à son fils Boleslas Ier.

Boleslas fut pour la Pologne ce qu'ont été pour la France Charlemagne et Napoléon. Guerrier intrépide, il attacha aux armes polonaises une renommée que rien n'a surpassé; législateur, il organisa la Pologne judiciaire; politique et administrateur, il donna la richesse et la prospérité à sa nation. Grand dans la victoire, grand dans la défaite, il était toujours immense de génie, de puissance et de volonté.

Dès la première année de son avénement, en 992, Boleslas fut obligé de combattre Vladimir, duc de Kiiovie, dont les ancêtres, tirant leur origine de Rurik, avaient envahi les territoires appartenant aux Polaniens. Cette guerre d'un moment fut terminée par la paix entre Vladimir et Boleslas, car ce dernier avait d'autres ennemis à combattre. Dès l'année 994, les Bohémiens envahirent la Silésie polonaise, et s'emparèrent même de Krakovie. Boleslas se prépara si bien à cette campagne, qu'en 999 il chassa les Bohémiens, reprit Krakovie; et pour consolider ses possessions méridionales, il franchit les Karpates, ne s'arrête qu'au Danube et à la Theisse, et dans leurs eaux il fait élever des colonnes en fer, qui marquent ainsi les frontières de l'antique Pologne.

L'empereur Othon III avait une grande admiration pour le héros polonais, et il voulut contempler de ses propres yeux cette grandeur presque fabuleuse. Boleslas alla au-devant de l'empereur à Posen. Les deux souverains en arrivant à Gnèzne y furent reçus par le clergé, les grands du royaume richement revêtus, et une brillante armée. Des femmes éblouissantes d'or et de pierreries complétaient l'ensemble de cet imposant cortége. Aux repas figuraient des vases d'or et d'argent que Boleslas faisait porter chaque jour chez l'empereur à l'issue du festin. Il lui fit présent de trois cents cavaliers vêtus de riches cuirasses, et combla les courtisans de somptueux souvenirs. De son côté, Othon III fit présent au roi d'une flèche de saint Maurice, enchâssée dans une lance, d'un clou tiré de la croix de Jésus-Christ et d'un sabre magnifique. Enfin, à son retour à Aix-la-Chapelle, Othon envoya à Boleslas un fauteuil d'or massif, qu'il fit tirer du tombeau de Charlemagne, et sur lequel ce prince fut trouvé assis ; ainsi le

fauteuil du plus grand monarque de France servit de trône au plus grand souverain de la Pologne.

L'empereur Othon III mourut en 1002. Henri de Bavière, moins reconnaissant et moins généreux que son prédécesseur, porta envie à la puissance de Boleslas le Grand et à la faveur dont jouissait à la cour le margrave d'Autriche : il jura d'immoler ces deux princes à son ambition. Pour arriver à ce but, il invita Boleslas et le margrave à se rendre à Mersebourg. Henri les reçoit avec les cérémonies d'usage; mais au moment où ils quittaient le palais, ils se voient assaillis par des gens armés; on tombe sur eux avec une telle impétuosité, qu'ils sont forcés de briser les portes pour échapper à ce guet-apens. Le roi des Polonais fut miraculeusement épargné, mais sa colère fut terrible. Dans une nouvelle campagne il enlève la Luzace et la Misnie, et punit ainsi la trahison de Henri.

A peine cette guerre est-elle terminée, qu'une autre se présente. Boleslas III, duc de Bohême, désolait son pays par des cruautés inouïes; les Bohêmes supplièrent le roi de Pologne de les soustraire

étrangère aux Slaves, mourut à Kiiow le 15 juillet 1015. Ce duc, ayant partagé ses usurpations sur la Pologne entre ses douze fils, fut la cause des guerres intestines qui les ravagèrent. A sa mort tous ses fils prirent les armes contre Sviatopolk, leur frère aîné. Ce prince, pour échapper à leur fureur, se réfugia à Gnezne, et supplia Boleslas le Grand, son beau-père, de soutenir ses droits les armes à la main. Ce roi, qui n'avait pas oublié les agressions de Vladimir sous le règne de Mieczyslas Ier et sous le sien, profita de cette occasion pour ressaisir la suprématie sur ces antiques possessions polonaises.

L'un des douze fils de Vladimir, Yaroslaf, envahit la Wolynie en 1017, croyant les forces de Boleslas concentrées sur un autre point. Mais la volonté de Boleslas répondait à l'infini de sa pensée. Une armée polonaise marche à l'instant contre l'envahisseur, et dans une bataille sanglante livrée sur les bords du Bug, tout plie devant l'intrépidité des Polonais. Yaroslaf, si fier avant le combat, fut le premier à s'enfuir. Boleslas occupe la Wolynie, la Podolie et l'Ukraine, et campe sous les murs de Kiiow. Au moment où il se prépare à faire



Boleslas le Grand à Kiiow, en septembre 1018.

à ces cruautés, et il les en délivra. Dès lors l'empereur Henri devint plus que jamais jaloux de la prépondérance polonaise. De là des guerres longues et sanglantes entre ces deux princes. Boleslas, avec sa promptitude ordinaire, franchit l'Oder et la Sprée, et prévient ainsi la réunion des forces allemandes à Dobrilug. Il remporte une grande victoire le 24 septembre 1005, et pour n'en pas perdre le fruit, il feint de se retirer en Pologne. Les Allemands, ne se doutant pas du piége qu'il leur tend, s'approchent par Miedzyrzec jusqu'aux environs de Posen; là, ils sont entourés par les Polonais, sans pouvoir leur échapper, et Henri est obligé de conclure une trêve. Malgré cela les Allemands cherchent encore à soulever les esprits contre Boleslas; le grand roi leur répond par une nouvelle guerre, et sept ans de victoires, de 1006 à 1013, leur prouvent que rien n'est impossible au courage polonais.

De tout temps la Poméranie et la Prusse faisaient partie du royaume de Pologne, mais comme les habitants de ces provinces tenaient opiniâtrement au paganisme, Boleslas fut obligé de les convertir à la religion chrétienne par les armes en 1013 et 1014, et en mémoire de cette guerre, il fit planter des colonnes de fer dans les eaux de l'Ossa, qui se jette dans la Wistule près de Grudziondz (Graudenz).

Boleslas espérait pouvoir vaquer tranquillement aux soins de la prospérité intérieure de la Pologne, lorsqu'une nouvelle guerre surgit du côté de l'est. Vladimir Ier, de la race envahissante de Rurik et

le siége de cette ville, il apprend que les Allemands forment une nouvelle coalition pour attaquer la Pologne. Mais il avait prévenu la trahison germanique, et une partie de son armée était prête à tenir tête à l'invasion. Ainsi fit Napoléon allant du camp de Boulogne à Austerlitz, ou d'Espagne à Wagram pour écraser les descendants de ces mêmes Allemands que Boleslas combattait huit cents ans auparavant. En effet, Boleslas quitte les bords du Dniéper, accourt sur ceux de l'Oder et de l'Elbe. Partout et toujours victorieux, Boleslas marque encore ses frontières en faisant élever des colonnes de fer dans la Saala, qui se jette dans l'Elbe. La rivière de la Saala baigne les murs d'Iéna. Les siècles s'écoulent, et les aigles d'or de Napoléon succèdent aux aigles blancs et aux colonnes de fer de Boleslas !

L'empereur Henri, voyant que rien ne peut résister à la supériorité des Polonais, demande en grâce la paix à Boleslas. Un congrès général fut convoqué en janvier 1018, à Budziszyn (Bautzen). Dans ces conférences, Boleslas impose à l'Allemagne ses conditions, rentre ensuite à Gnezne, et au mois de juillet de la même année 1018, il ouvre la campagne contre les ducs russiens. Il remporte d'abord une victoire sur le Bug, et avec sa rapidité ordinaire il assiége Kiiow. C'était alors une ville immense et rivalisant de prééminence avec Constantinople : elle possédait quatre cents temples, huit cents marchés, et une population nombreuse. Le siége se prolongeant

amena la famine, et la ville fut contrainte de se rendre. Boleslas, prêt à y faire son entrée (septembre 1018), éprouva un tel mouvement d'impatience qu'il frappa la *porte d'or* avec le sabre que lui avait offert à Gnezne l'empereur Othon III. Ce sabre fut appelé par la suite *sabre ébréché*, de la brèche qu'il reçut dans ce choc; il fut religieusement conservé jusqu'en 1795 dans le trésor royal de Krakovie. Pendant la cérémonie des couronnements des rois de Pologne, il était attaché au côté de chacun d'eux; huit siècles ont été témoins de ces cérémonies. Jusqu'à présent la *couronne de Boleslas* et son *sabre ébréché* ont pu échapper aux convoitises des souverains de Vienne, de Berlin et de Pétersbourg!... Ces glorieuses antiquités nationales reparaîtront à l'époque de la renaissance de la Pologne libre, indépendante et dans son ancienne intégrité!...

Sviatopolk avait recouvré son trône et régnait à Kiiow par la grâce de Boleslas. Parmi les innombrables dépouilles que Boleslas emportait du trésor des descendants de Rurik, se trouvait une grande porte en bronze enlevée à Constantinople par les Kiioviens. Depuis, elle fut déposée dans la cathédrale de Gnezne, en y sculptant le martyre de saint Adalbert.



Wladislas-Jagellon, vainqueur des Teutoniques à Tanenberg et Grunewald — le 10 juillet 1410.

Boleslas, en revenant dans sa capitale, fut surpris au passage du Bug par l'armée de Yaroslaf; mais la valeur des Polonais fit tant de prodiges que les Russiens furent complétement battus; émerveillés du courage du roi, ils le surnommèrent *Chrobry* (le vaillant).

Après avoir tant fait pour la gloire extérieure des Polonais, Boleslas, rentré dans ses Etats, s'occupa du gouvernement intérieur. Il entoura son trône de différentes dignités curiales; ses officiers étaient chargés de mettre sous les yeux du souverain les affaires examinées par les magistrats des districts. Il forma sous sa présidence un conseil de douze citoyens respectables par leur âge et leur probité; ils avaient mission de visiter les provinces, d'écouter les plaintes du paysan, et de veiller au maintien des lois qui ordonnaient de respecter la personne et les propriétés de l'agriculteur.

Boleslas avait encore un acte à accomplir. Dans ce temps les empereurs de l'Allemagne envoyaient des couronnes aux rois nouvellement convertis à la foi chrétienne, et le pape seul s'attribuait le droit de consentir au sacre. Boleslas essaya de s'adresser au pape; mais comme il reçut des conditions incompatibles avec son autorité temporelle, et comme de son côté l'empereur intriguait contre les désirs du roi, celui-ci réunit à Gnezne ses évêques et ses autres dignitaires, et posa en 1024 le diadème sur son front, comme Napoléon devait le faire huit cent vingt ans plus tard en présence du pape et des évêques, dans l'église de Notre-Dame de Paris.

Boleslas le Grand mourut le 3 avril 1025, à Posen, dans sa cinquante-huitième année et la vingt-sixième de son règne. Son corps fut déposé à côté de celui de Mieczyslas, son père. En 1806, Napoléon, lors de son passage de Berlin à Warsovie, visita ces tombeaux, mais pourquoi cet enseignement resta-t-il stérile pour le rétablissement du royaume boleslavien et pour la sécurité de la France!...

Mieczyslas II, faible d'esprit et de caractère, succéda à son père Boleslas le Grand, et ne sut pas gouverner. Les voisins de la Pologne profitèrent de cette faiblesse et envahirent le pays de plusieurs côtés. Son fils Kasimir, en lui succédant en 1041, refoula les envahisseurs et répara le mal du passé. Le fils de Kasimir, Boleslas II, surnommé le *Hardi*, se montra à la hauteur de sa mission par son généreux empressement à défendre la cause des princes voisins qui venaient réclamer sa protection. Bela, prince de Hongrie, Yaromir, duc de Bohême, Yaroslaf, duc russien, vinrent demander asile en Pologne, à la suite des troubles survenus dans leurs Etats. Les Polonais de cette époque tranchaient de grandes difficultés, et dans les immenses régions slavonnes rien ne se faisait sans la puissante influence de la cour de Gnezne ou de Krakovie. Boleslas II fut heureux dans les campagnes qu'il fit en Hongrie en 1061, en Bohême en 1062, et à deux reprises à Kiiow en 1068 et en 1077. Maître de tous les territoires arrosés par le Dniéper, la Bérézyna et la Dzwina, tous les ducs ou kniazs russiens étaient à ses pieds; mais Boleslas voulut les relever de leur abaissement momentané, et il leur donna à chacun un duché, en se réservant la suprématie. Isaslaf et ses fils eurent le duché de Kiiovie, Yaropolk le duché de Wyszogrod, Vladimir le duché de Smolensk, Sviatopolk les duchés de Polotsk et de Novogrod. Isaslaf pénétré de reconnaissance demanda au roi des Polonais, comme une grâce, de l'honorer d'une visite solennelle. Il lui offrit en échange autant de marcs d'argent que son cheval pourrait faire de pas pour arriver à son château. Boleslas se prêta aux dessins du duc et se rendit chez lui. Isaslaf l'embrassa affectueusement, et le prenant par la barbe, il dit au peuple qui était accouru pour voir cette entrevue: « Voilà une tête terrible, vous devez la craindre et la respecter! »

Après son retour en Pologne, Boleslas, à la suite d'un conflit entre son autorité temporelle et l'autorité spirituelle de l'évêque de Krakovie (Stanislas Szczepanowski), qui s'immisçait dans sa politique, fut

assassiné par le roi en 1079. A la suite de quoi Boleslas quitta la Pologne et mourut dans l'obscurité à Ossiah, en Karynthie.

Wladislas Ier, frère de Boleslas, lui succéda au trône; il eut à repousser pendant son règne les invasions sur plusieurs points. Il eut un fils nommé Boleslas, qui, n'étant âgé que de neuf ans, accompagnait déjà son père dans les combats, où il déployait un courage précoce. En effet, lorsqu'il succéda à son père en 1102 avec le titre de Boleslas III *Bouche de travers*, surnom qu'on lui donna à la suite d'une maladie, il devint l'un des plus grands rois de Pologne, et digne descendant de Boleslas Ier et de Boleslas II. Pendant trente-sept ans de son règne il soutint des guerres presque incessantes contre les Allemands, les Poméraniens, les Bohémiens et les Russiens, et fut victorieux dans quarante-sept batailles. En 1112 et 1113 il suivit les croisés français en Palestine, et en 1130 il se rendit en France pour faire un pèlerinage au tombeau de saint Gilles et y laissa des traces de sa munificence. Ce grand roi mourut en 1139 et divisa l'Etat en quatre parties pour donner un duché à chacun de ses fils. Ce morcellement amena nécessairement des calamités, pendant les règnes suivants de Wladislas II, de Mieczyslas III, de Kasimir II, de Leszek II, de Wladislas III et de Boleslas V. C'est sous le règne de ce dernier que commencèrent en 1240 les terribles invasions des Tatars, qui, du fond de l'Asie, vinrent se jeter sur la Pologne, armés de cimeterres, de flèches et de torches, et c'est à la Pologne que revient l'éternel honneur d'avoir préservé l'Europe occidentale de ces nouvelles hordes dévastatrices, comme plus tard elle l'a préservée pendant des siècles des hordes moskovites et musulmanes! C'est vers cette même époque que la Litvanie se présente fière et valeureuse sur la scène politique de l'Europe pour agir et contre les Tatars, et contre les Moskovites. Déjà en 1048 comme en 1105, les braves Litvaniens se levèrent en masse contre les Varégo-Russiens; une fois la lutte engagée, ils se répandirent impétueusement entre le Niémen, le Dniéper et la Dzwina, conduits par leurs grands-ducs Ringold, Mendog, et plus tard par Lutunwer, Witenes, Gedymin, Olgerd, Kieystut, Witold et leurs lieutenants.

A Boleslas V succéda Leszek le Noir, son neveu. Mais dans l'espace de dix-sept ans (1289-1306) la Pologne eut plusieurs guerres, et fut gouvernée par plusieurs rois qui se disputaient le pouvoir à différents titres. Ces rois furent Boleslas VI, Henri Ier dit le Probe, Wladislas IV dit le Bref, Przemyslas Ier et Winceslas de Bohême. Ces luttes furent terminées par Wladislas IV, frère de Leszek le Noir, qui surmonta tous les obstacles et prit possession du trône en 1306, en rendant la Pologne redoutable et glorieuse. En 1319, il fut couronné à Krakovie, et prit le nom de Wladislas Ier. L'aigle blanc redevint l'écusson de l'Etat. Il combattait vigoureusement les chevaliers teutons, qui abusaient de l'hospitalité polonaise, et jeta les bases de la prochaine union de la Pologne avec la Litvanie, en faisant épouser en 1325 à son fils Kasimir la fille de Gedymin, grand-duc de Litvanie, comme il se rapprocha davantage de la Hongrie en faisant épouser sa sœur Elisabeth au roi de Hongrie Charles Ier.

Wladislas le Bref, en mourant en 1333, laissa à son fils Kasimir III, mais qui voulut s'appeler Ier, une couronne brillante, que le nouveau monarque sut rendre encore plus brillante, et à qui la postérité accorda le titre de *Grand*. Ce que son père avait commencé à la diète législative de Chenciny en 1331, Kasimir le consolida à la diète de Wisliça en 1347 par un statut ou code qui assurait la propriété aux paysans comme à la noblesse, et les assujettissait aux mêmes tribunaux et aux mêmes arrêts. Il organisa un vaste système de défense en entourant de remparts et de murailles soixante-douze villes ou bourgs. Protecteur des sciences, il fonda l'université de Krakovie, qui devint si célèbre plus tard.

Avec Kasimir le Grand s'éteignit la lignée masculine des Piast de Pologne. Ce roi n'avait eu que deux filles; mais, conformément aux conventions qui avaient été faites de son vivant, Louis de Hongrie, fils de sa sœur Elisabeth, lui succéda. Louis descendait des Capets par les ducs d'Anjou, issus de Charles frère de saint Louis. Confirmé en 1370 par les suffrages de la noblesse polonaise, il régna sur la Pologne.

Louis mourut en 1382, sa fille Hedwige fut appelée au trône de Pologne. Belle et vertueuse, elle sut rendre la Pologne heureuse. Parmi plusieurs prétendants à sa main, Jagellon-Olgerdowicz, grand-duc de Litvanie, l'emporta; il l'épousa à Krakovie en 1386, et le règne de sa dynastie fut pour les deux peuples, unis fraternellement, volontairement, une époque de gloire et de puissance.

DYNASTIE DES JAGELLONS.

(1386 — 1572.)

Gedymin, grand-père de Wadislas-Jagellon, éleva la Litvanie au rang des Etats prépondérants de l'Europe. Il maria ses filles aux Piast de Mazovie et de Krakovie, et ses fils à des duchesses russiennes. Il éleva des villes et des forts, et reprit les anciennes possessions polono-slaves arrosées par la Dzwina et le Dniéper, et en 1321 reconquit Kiiow sur les usurpations des ducs warego-russiens qui s'étaient réfugiés dans les déserts du Wolga et créaient le tzarat de Moskovie. Gedymin combat à outrance les Teutoniques félons. Il accorde des privilèges aux cités qu'il élève, établit des relations avec la cour de Rome et avec les villes anséatiques. Il fonde une nouvelle capitale, Wilno, et y permet de prêcher la religion catholique; aussi les artisans, les industriels étrangers viennent en foule, et se colonisent sur les bords du Niémen et de la Wilia. Les soldats litvaniens, alliés des Polonais, combattent jusque sur les bords de l'Oder. Enfin, en 1338, il succombe sur le champ de bataille contre les Teutons.

Parmi les sept fils de Gedymin, Olgerd, son successeur, et Keystut, son frère, se distinguent particulièrement. Dans l'espace de trente-six ans, les deux frères combattent les Teutons, les Tatars, le Russiens et les Moskovites. Les ducs de Smolensk et de Tver servent sous les ordres d'Olgerd, et fournissent à son armée leur contingent. Il parcourt la Krimée en vainqueur en 1363, et pour se venger des invasions des grands-ducs de Moskovie, il marche trois fois contre eux; trois fois il assiége Moskou et s'en empare (1368, 1370, 1372). Les républiques de Pskow et de Novogrod la Grande, pour se soustraire à la rapacité moskovite, s'unissent avec la Litvanie, à ses lois, à sa civilisation, et sont gouvernées par les lieutenants litvaniens pendant plus de cent trente ans (1346-1479). De cette manière la puissance litvanienne, au nord-est, s'étend aux bords de la Néva, vers la mer Blanche, passe près de Mojaïsk, Bransk, Koursk, touche aux rives du Donietz, et s'étend aux bords de la mer d'Azof et de la mer Noire. Les possessions d'Olgerd étaient assez vastes pour satisfaire l'ambition de ses douze fils; mais Olgerd avait une prédilection particulière pour son fils Jagellon, et ce fut à lui qu'il confia le pouvoir suprême. Ce fut donc en cette qualité qu'il épousa la reine Hedwige, et que s'accomplit en 1386 la grande, solennelle et volontaire union politique des deux nations. Désormais le royaume de Pologne et le grand-duché litvano-ruthénien ne formeront plus qu'un même peuple, et si les Moskovites cherchent toujours à les désunir, rien ne pourra jamais les séparer; ils combattront ou succomberont ensemble, comme ils cherchent toujours à renaître ensemble.

Wladislas eut à soutenir plusieurs guerres contre les Teutoniques, les Tatars et les Moskovites; mais en cela il fut aidé par son cousin germain Witold, l'un des plus célèbres guerriers de l'époque. Quant aux Teutoniques, ils furent tellement battus le 10 juillet 1410 entre Tanenberg et Grunewald (situés au midi d'Eylau et de Friedland), que dès lors leur puissance fut sapée dans sa base. Cinquante mille Teutons (parmi lesquels il y avait beaucoup de Brandebourgeois) furent tués ou blessés, et quarante mille prisonniers tombèrent au pouvoir des Polonais. Cinquante et un drapeaux et deux pièces d'artillerie, les seules qu'eussent les Teutons, leur furent pris et envoyés à Krakovie: les Polonais n'avaient pas encore de canons. Le grand maître des chevaliers fut tué. A la suite de cette victoire, la plus grande partie des pays usurpés par les Teutons rentra sous la domination de la mère patrie.

De son côté, le grand-duc Witold repoussait victorieusement les ennemis de la Litvanie. La puissance polono-litvanienne devenait si compacte et si prépondérante, que l'empereur d'Allemagne Sigismond chercha à l'amoindrir en la divisant. A cet effet, il promit son aide à Witold pour le faire roi absolu de la Litvanie, en séparant cette dernière de la Pologne. L'ambitieux Witold fut sur le point de tomber dans le piége. L'empereur, confiant dans ses intrigues, proposa d'assembler un congrès où ostensiblement on devait traiter de la formation d'une ligue contre les Turks, qui devenaient tous les jours plus puissants; mais réellement il visait à la désunion entre le roi Wadislas-Jagellon et Witold. Ce congrès s'ouvrit le 6 janvier 1429 à Luçk en Wolynie. Cette réunion de souverains est une des plus nombreuses que cite l'histoire du monde. L'empereur Sigismond et l'impératrice sa femme, le roi Wladislas-Jagellon, le roi Erik XIII de Danemark, les ducs de Mazovie, le grand-duc de Moskovie, Bazile III, les ducs de Tver, de Rezan, les princes de Suède, les grands maîtres des chevaliers porte-glaive et des chevaliers teutons, les khans des Tatars, les ambassadeurs de l'empereur Paléologue, les boyars moldo-valaques, les grands de Pologne, de Litvanie et des terres ruthéniennes, remplissaient avec leur suite la ville de Luçk et les villages environnants. Les uns étaient venus au congrès pour faire de la diplomatie, les autres pour voir Witold, ce guerrier dont le nom répandait la terreur dans tout le Nord et dans l'Orient. Witold traita les monarques avec une libéralité inouïe; chaque jour on consommait sept cents tonneaux de liquides, sept cents bœufs ou génisses, quatorze cents élans et brebis, et cent sangliers. Ces repas homériques se répétèrent pendant sept semaines, et aux frais de Witold. Witold espérait qu'il serait proclamé roi de Litvanie, il prolongeait le congrès dans ce dessein; mais les Polonais, et surtout Zbigniew-Olenicki et Jean Tarnowski, surent déjouer les intrigues autrichiennes.

Witold, désolé de sa déception, pria Wadislas de venir à Wilno,

et de lui accorder momentanément au moins la couronne de Litvanie pour le sauver d'un affront qu'il avait subi aux yeux de l'Europe; mais la fermeté du roi résista devant les intérêts d'Etat. Cependant Sigismond ne renonçait pas à son projet; envers et contre tous, il envoya ses ambassadeurs à Wilno : ils devaient précéder l'arrivée de la couronne et du sceptre dont il voulait gratifier Witold. Mais encore une fois les Polonais déjouèrent le complot de l'empereur, et Witold mourut à Troki le 27 octobre 1430, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Quant à Wladislas-Jagellon, il termina sa glorieuse carrière en 1434 à l'âge de quatre-vingt-six ans, et dans la quarante-huitième année de son règne.

Wladislas laissa deux fils, Wladislas et Kasimir. Le premier n'était âgé que de dix ans, mais la noblesse polonaise l'éleva au trône, le couronna le 29 juillet 1434 à Krakovie, et forma une tutelle composée de sa mère et de plusieurs dignitaires religieux et séculiers; lorsqu'il eut atteint sa quinzième année, en 1439, époque fixée pour sa majorité, il gouverna seul.

Les talents et le courage du jeune Wladislas étaient si transcendants, que les Hongrois l'élurent pour leur roi en 1440. Le célèbre Jean Hunyade se dévoua alors à Wladislas. A cette époque, les Osmanlis s'étaient déjà emparés de plusieurs provinces de l'empire grec tant en Asie qu'en Europe. Le Bas-Empire ne possédait plus que Constantinople, sa capitale, et quelques contrées environnantes. Les empereurs Paléologue avaient besoin de secours. La cour de Rome promit de leur en obtenir, sous la condition qu'ils donneraient leur adhésion à l'Eglise latine. Le pape Eugène IV, ne pouvant rien obtenir des monarques de l'Europe, tourna ses yeux vers la Pologne et la Hongrie. Or, peu d'années avant, en 1436, la mort d'Alexandre, hospodar de Walaquie, et le partage de ses Etats avaient donné lieu à de vives contestations entre ses deux fils Elie et Etienne. Le roi Wladislas était intervenu comme suzerain, et avait terminé le différend en donnant la Walaquie à Elie et la Moldavie à Etienne. Dans les conjonctures actuelles, les deux provinces danubiennes étaient d'une importance extrême pour la chrétienté, et le soin de leur défense détermina Wladislas à prendre part à la guerre. Il s'adressa d'abord à l'empereur Frédéric, et demanda son appui; mais ce dernier refusa, quoiqu'il eût été de son intérêt de s'unir au roi de Pologne et de Hongrie. Les chevaliers teutons s'excusèrent aussi, eux qui, par leur mission et leur exemple, auraient dû animer toute l'Europe à prendre les armes contre les infidèles. Ainsi Wladislas ne dut compter que sur les Polonais et sur les Hongrois.

Jean Hunyade, palatin de Transylvanie, qui s'était couvert de gloire dans les expéditions précédentes, s'unit à Wladislas. Le gros de l'armée confédérée partit d'Ofen le 22 juillet 1443, et passa le Danube près de Semendra. Hunyade, à la tête de 12,000 cavaliers d'élite, envahit la Serbie, et s'avança jusqu'aux murs de Nissa. Le roi Wladislas et le cardinal Cesarini, légat du pape, suivaient avec 20,000 hommes. Après les deux batailles livrées à Nissa le 3 novembre et à Slatitza le 24 décembre, les Ottomans de Mourad furent battus, et les vainqueurs saluèrent, des hauteurs de l'Hæmus (les Balkans), les riantes campagnes qui se déroulaient sous leurs yeux. Les Polono-Hongrois livrèrent une nouvelle bataille au pied du mont Kunobizza, et les Turks furent encore battus. Après cette expédition, les troupes victorieuses de Wladislas rentrèrent à Ofen. Le 15 juillet 1444 fut conclue une paix utile à la Hongrie et plus encore aux Polonais, qui, se trouvant inquiétés par les Tatars, pressaient vivement leur roi de venir à leur secours.

Mais toute nécessaire et sacrée que fût la paix avec le sultan, elle déplut au pape. Le cardinal Cesarini conjurait le roi de la rompre; il soutint la thèse qu'on n'était pas obligé de tenir une parole donnée à des infidèles; que, d'ailleurs, la Hongrie n'avait pas le droit de rien conclure avec les Turks sans le consentement du Vatican et des autres puissances de la chrétienté. Le roi avait beau répondre qu'il voulait rester fidèle au serment qu'il avait prêté sur l'Evangile en signant cette paix; mais la majorité du conseil fut d'un autre avis.

L'armée polono-hongroise fut commandée par Wladislas et par Hunyade. Pour éviter les défilés des Balkans, on résolut de se diriger vers les bords de la mer Noire en passant par la vallée du Danube. A Nikeboli, Drakul, prince de Walaquie, se joignit à l'expédition chrétienne. Cet habile guerrier inclinait pour la prudence. Il tirait moins ses arguments, contre cette campagne, des forces supérieures du sultan que d'une sinistre prédiction d'une femme bulgare qui annonçait la mort de Wladislas et la destruction de son armée, et du tremblement de terre qui, presque aussitôt après la rupture du traité, s'était fait sentir dans toute la Hongrie, comme si les éléments s'étaient indignés de cette violation d'un serment prêté au nom du ciel.

Les nouveaux croisés s'établirent près de Varna. Le sultan Mourad était venu à marches forcées et avait assis son camp à quatre mille pas de celui de Wladislas. A l'aile droite des Hongrois on voyait flotter le grand étendard noir de Hongrie; les Polonais avaient arboré l'étendard de Saint-Ladislas. Mourad occupait le centre des janissaires. Sur le bord des palissades était placé au bout d'une lance le traité de paix violé par l'ordre du pape. Immédiatement avant le commencement du combat, il s'éleva un tourbillon si violent que les drapeaux hongrois furent déchirés, à l'exception de celui du roi; et cet accident fut considéré comme un sinistre présage pour l'armée chrétienne.

La bataille commença par les archers, et l'air fut un instant obscurci par les flèches qui se croisaient en tous sens; puis les combattants se mêlèrent, et on se battit à l'arme blanche. Le carnage fut épouvantable, les Turcs commençaient à se débander; et il y eut un instant où il ne resta près du sultan qu'un petit nombre de janissaires et quelques beys très-âgés. Le roi Wladislas, à la tête d'un détachement de Polonais emportés comme lui par leur ardeur, fondit sur la tente impériale. Mourad cria à ses janissaires : « Séparez ce pré» somptueux damné de son corps, et son attaque personnelle sera » cause de sa perte. Quand il se trouvera à notre portée, il tombera » sur nous comme un sanglier blessé furieux; alors écartez-vous, et » en un clin d'œil faites un mouvement pour l'enfermer dans votre » cercle; tuez-le, et vous ferez une action belle devant Dieu et son » prophète. »

Le roi avançait toujours, combattant avec un courage héroïque, lorsque son cheval, blessé au pied d'un coup de hache, le renversa au milieu de la mêlée. Un vieux janissaire, nommé Khodja-Khazir, lui coupa la tête et la piqua sur une lance, imitation terrible de cette autre pique au bout de laquelle Mourad avait mis le traité violé. Ce spectacle jeta la consternation dans l'armée hongroise et fut le signal d'une déroute complète. Hunyade, revenu de la poursuite de l'ennemi, fit en vain des prodiges de courage pour arracher aux vainqueurs le corps de l'infortuné monarque et l'horrible trophée qu'ils étalaient; mais enfin il dut désespérer du sort de la bataille et put se sauver vers le soir avec les troupes walaques.

Après cette victoire, Mourad alla visiter le champ de bataille accompagné d'un de ses confidents, et il s'écria : « N'est-ce pas une » chose étonnante! Voilà toute une armée de jeunes gens, et parmi » eux pas un seul vieillard? » Et le confident répondit : « S'il y en » avait eu un seul, ils n'auraient pas tenté une si folle entreprise! »

Le sultan annonça immédiatement sa victoire au sultan d'Egypte, et pour mieux lui faire comprendre quels hommes de fer il avait vaincus, il lui envoya vingt-cinq hussards hongrois et autant de pancernes (cuirassiers) polonais d'une taille gigantesque armés de pied en cap et portant des ailes fixées au-dessus des épaules, tradition militaire qui se transmettait chez les Polonais depuis le règne de Boleslas le Grand. Les populations de l'Asie et de l'Afrique accouraient de toutes parts pour contempler ces êtres extraordinaires pour elles. Outre cela Mourad envoya la tête du roi conservée dans du miel au gouverneur de Broussa, alors capitale des Ottomans. Les habitants de cette ville, instruits de ce message, se portèrent en foule à la rencontre de l'envoyé du sultan, et après avoir lavé la tête de Wladislas dans les eaux de Niloufer, ils la portèrent en triomphe par toutes les rues au bout d'une pique, comme firent autrefois les Parthes de celle de Crassus.

Cette mémorable bataille fut livrée le 11 novembre 1444, jour de la Saint-Martin ou le 9 du mois de redjeb, l'an 848 de l'hégire. Depuis resta appliqué à Wladislas le surnom de *Varnénien*. Avec cette mort s'évanouit le dernier soutien de l'empire grec. Dix ans après Constantinople tombait sous le sabre de Mouhammed II. Dès lors les Turks commencèrent à exercer leur empire sur la mer Noire. Les Tatars de Pérécop se soumirent à la Turquie et cessèrent d'appartenir à la Litvanie. La Moldo-Walaquie fut menacée et les frontières polono-litvano-russiennes elles-mêmes exposées à des invasions incessantes. Le désastre des chrétiens à Varna et la perte d'un monarque vaillant jetèrent toute l'Europe dans l'accablement et l'épouvante; et cette épouvante, qui dura pendant deux cent quarante ans, ne cessa que devant le courage d'un autre monarque polonais, le grand Sobieski!

Kasimir IV, frère de Wladislas le Varnénien, lui succéda. Son règne, qui dura quarante-six ans, se fait remarquer par des guerres contre les Moskovites, les Tatars et surtout contre les chevaliers teutons. Ces derniers cherchaient par tous les moyens de prouver la justice de leurs prétentions sur les possessions polonaises, mais ils furent toujours victorieusement combattus par les faits historiques irréfutables. Les hostilités contre les Teutons furent poussées si vigoureusement, que les chevaliers en furent alarmés et demandèrent à entrer en arrangement. Les envoyés des deux parties belligérantes se réunirent à Thorn sur la Wistule le 3 juillet 1464. Jacques de Szadek, savant et versé dans l'histoire, prit la parole au nom du roi Kasimir IV et prouva les quinze propositions suivantes :

1° Que la Poméranie, les terres de Culm et de Michalow étaient habitées et gouvernées par des Polonais qui avaient donné en leur langue des noms aux montagnes, rivières, villes et villages bien avant l'existence et l'établissement de l'ordre Teutonique;

2° Que le premier souverain de la Pologne, Lech et ses successeurs avaient peuplé ces contrées, et qu'elles étaient soumises en tout à la domination polonaise;

3° Qu'il résulte de la position et de la configuration géographique de ces provinces qu'elles ont nécessairement et de tout temps fait partie du royaume de Pologne;

4° Que les rois et ducs de Pologne, jusqu'au moment où on leur ravit ces provinces, y avaient leurs cours et tribunaux, et y nommaient aux emplois administratifs de tout grade;

5° Que les souverains de la Pologne y fondèrent des églises cathédrales et collégiales, des couvents et des paroisses, tant à Culm qu'à Włocławek et Kamin, comme le prouvent les actes authentiques déposés aux archives;

6° Que lesdites terres, dès le commencement de l'introduction du christianisme, avaient toujours payé les impôts de l'Eglise dits deniers de Saint-Pierre, à l'instar d'autres provinces du royaume de Pologne;

7° et 8° Que le grand maître des Teutoniques et son ordre s'emparèrent violemment et traîtreusement de ces terres;

9° et 10° Qu'en conséquence de la décision des deux papes Jean XXII et Benoît XII, deux décrets solennellement proclamés adjugèrent sans aucun appel la vieille et incontestable possession des susdites terres aux monarques polonais;

11° Que la terre prussienne orientale et les contrées voisines de la mer, étant comprises dans les frontières du royaume de Pologne, lui avaient toujours payé les impôts et fourni les prestations particulières auxquelles étaient soumis les sujets polonais;

12° Que le grand maître teutonique, après s'être emparé des terres prussiennes, non-seulement n'avait pas voulu payer d'impôts aux rois de Pologne, mais envahissait et ravageait continuellement, avec ses troupes mercenaires, les possessions polonaises intérieures, et cela au moment où les rois de Pologne étaient occupés d'une guerre contre les infidèles;

13° Que la noblesse, les bourgeois et sujets de toute espèce desdites terres, ne pouvant pas supporter le gouvernement tyrannique, oppressif et usurpateur des grands maîtres, étaient retournés à leurs droits et usages antérieurs et primitifs, obéissant en cela aux lois divines et humaines;

14° Que le grand maître actuel, Louis de Erlichausen, tyrannisait, opprimait et persécutait tous ceux d'entre les habitants desdites terres prussiennes qui voulaient rentrer sous la protection légale et primitive du roi de Pologne, et qu'il les en empêchait par tous les moyens possibles;

15° Qu'enfin, pour corroborer et consolider tous les droits primitifs et légaux que les monarques polonais avaient sur ces terres, le roi avait consenti à payer quatre cent mille soixantaines de gros de Prague à l'ordre Teutonique, et qu'ainsi par cet achat il avait acquis un droit réel, incontestable et incommutable aux terres prussiennes.

Les chevaliers, voyant que la discussion historique tournait à leur désavantage, rompirent brusquement les conférences et en appelèrent de nouveau au sort des armes. Mais battus partout, ils furent les premiers à demander la paix, et elle fut conclue à Thorn, le 19 octobre 1466, aux conditions suivantes : la Prusse occidentale ou la Prusse polonaise, composée des palatinats de Poméranie, de Malborg, de Culm et de l'évêché de Warmie, était à jamais réunie à la Pologne; et la Prusse orientale ou la Prusse ducale, ayant pour capitale Krolewieç (Königsberg), restait provisoirement en la possession des Teutons, à condition que chaque grand maître nouvellement élu en recevrait personnellement l'investiture du roi de Pologne, comme chef réel et héréditaire de cette antique province polonaise; que le grand maître le seconderait contre tout ennemi; enfin, qu'il aurait place dans le sénat polonais à la gauche du roi.

Le courage des Polonais sauvait le pays de l'envahissement des ennemis extérieurs; malheureusement les abus de l'intérieur se développaient chaque jour davantage. On modifia les règlements concernant les diètes, et ces assemblées s'arrogèrent le droit de se constituer sans la présidence du roi, et quelquefois même sans ordre de convocation émanant de lui. Sous ce règne encore les intérêts des paysans furent négligés, et la noblesse ne pensa qu'à défendre ses prérogatives : le servage prenait plus d'extension, et tout ce qui n'était pas *noble* n'était pas *citoyen*.

Kasimir IV, en mourant, en 1492, laissa six fils et sept filles; trois de ses fils, Jean-Albert, Alexandre et Sigismond, régnèrent successivement. Jean-Albert eut à soutenir plusieurs guerres contre les Tatars, les Walaques et les Turks. En 1497, les Polonais subirent une grande défaite dans la Boukovine. En 1498, les Turks envahirent la Podolie et la Wolynie; en cette année les Ottomans enlevèrent en Pologne près de cent mille jeunes gens et jeunes filles, car ils massacraient les vieillards et les vieilles femmes; les harems de la Turquie d'Europe, d'Asie et d'Egypte furent peuplés de ces innocentes victimes.

Alexandre, succédant en 1501 à son frère Jean-Albert, eut à combattre les invasions des Moskovites et surtout des Tatars, qu'il finit par vaincre. Il s'occupa, en véritable législateur, de la rédaction d'un code des lois analogue à tous les ordres. Ces lois furent discutées aux diètes de Piotrkow et de Radom, en 1503, 1504 et 1505; on y révisa celles instituées par Wladislas le Bref, Kasimir le Grand, Wladislas-Jagellon, Kasimir IV et Jean-Albert. Tout cela fut confondu dans un même statut, sous la direction de Jean Laski, chanoine de Krakovie, secrétaire du roi, et ensuite chancelier. Ce code, imprimé en 1506, est appelé tantôt *Statut d'Alexandre*, tantôt *Statut de Laski*.

SIGISMOND Ier. (1506-1548). — A l'époque de la mort d'Alexandre Ier, à Wilno, Sigismond Ier, son frère, gouvernait la Silésie. A cette nouvelle, Sigismond accourut d'abord dans la capitale de la Litvanie et puis à Krakovie, où il fut couronné le 24 janvier 1507.

Jusqu'à cette époque les souverains de la Pologne disaient : « Je suis appelé au trône par la grâce de Dieu et du Sauveur. » Ce qui ne les empêchait pas d'être soumis au vote d'une élection, à chaque interrègne. Sigismond, cédant à la susceptibilité de la noblesse, formula ainsi son serment : « Nous, Sigismond, faisons savoir qu'avec » le consentement de tous, des prélats, des grands de toute la no- » blesse et du *peuple*, la couronne polonaise vient d'être placée sur » notre tête. » Cette formule, quasi-démocratique, affirmait qu'un roi de Pologne n'était que le premier citoyen de la république. Sigismond, en mêlant le nom du *peuple* avec les nobles, voulait amener une fusion dans l'Etat; mais ses bonnes intentions furent toujours traversées, et la condition du peuple ne s'améliora point. Cependant Sigismond cherchait, dès le début de son règne, à rendre la Pologne forte et respectée. Il améliora l'état financier qui avait tant souffert sous les deux règnes précédents. Il rendit à la couronne ce qui lui appartenait, sans établir de nouveaux impôts; il mit fin aux brigandages qui désolaient le pays, et s'occupa avec sollicitude de l'administration civile et militaire; il voulait donner une organisation forte à l'intérieur, parce qu'il prévoyait l'orage qui allait venir du côté de la Moskovie et de la Turquie. Les tzars, insatiables dans leurs conquêtes et leurs usurpations, cherchaient à envahir plusieurs des provinces dépendant de la Litvanie. Le tzar visait plus loin encore. Aussitôt qu'il eut appris le décès d'Alexandre, il proposa à la noblesse litvanienne son élection au trône de Pologne en promettant la réunion de la Litvanie à la Moskovie. Mais une pareille proposition fut repoussée avec indignation, et Sigismond, de son côté, en signifiant son avénement au tzar, lui demandait la restitution des pays envahis sur la Litvanie, et le retour des prisonniers litvaniens. A une demande si juste le tzar répondit avec arrogance, et la Pologne dut soutenir une guerre qui dura près de dix ans. La campagne de 1508 fut heureuse pour les Polonais, et le tzar dut conclure une trêve. En 1509 l'hospodar de Walaquie ayant envahi la Podolie, Sigismond le battit, et à la suite d'une paix conclue en 1510, la Moldo-Walaquie se soumit à la Pologne; malheureusement ce traité a été dans la suite la source de ces guerres sanglantes que la Pologne soutint contre les Turks pour se maintenir dans son droit.

A peine cette guerre fut-elle terminée, que les Tatars, poussés par le tzar de Moskou, envahirent la Podolie et la Wolynie; mais dans une grande bataille livrée près de Wisniowietz, en 1512, les Polonais les écrasèrent. Cette victoire, qui, un moment, fit réfléchir le tzar, ne l'empêcha point d'intriguer contre la Pologne et d'amener sur elle de nouveaux orages. Pendant que Sigismond se livrait à l'administration intérieure pour consolider le bonheur de la nation, il pensait aussi à maintenir sa couronne par un mariage. Il épousa donc Barbe, fille d'Etienne Zapolay, prince palatin de Transylvanie et comte de Spiz (Zips dans les Karpates). Ce mariage pouvant amener la famille Zapolay au trône de Hongrie, inquiéta les desseins de l'empereur Maximilien, qui cherchait, par des moyens secrets, à s'emparer de la Hongrie. Pour mieux réussir, le perfide cabinet de Vienne expédie à Moskou un ambassadeur qui lui offre son alliance. Là, en février 1513, les deux souverains se promettent de concert d'écraser la Pologne, à l'aide de leurs armées et de celles des chevaliers teutons, et de s'en partager les lambeaux. En effet, en dépit de la trêve de 1508, le tzar envahit en 1514 les possessions polonaises, s'empare par trahison de la ville de Smolensk, gouvernée paisiblement depuis cent dix ans par les palatins polonais.

Dans cette guerre, Sigismond devait s'entendre avec Glinski, qui se repentit de sa trahison, Une telle mission exigeait un homme intelligent et discret. Un brave militaire, nommé Trepka, s'en chargea; malheureusement les Moskovites le découvrirent. Trepka fut interrogé, et résistant à toutes les menaces, ne voulant pas avouer le motif de sa mission, on le fit brûler à petit feu. Le nouveau Scévola soutint jusquà la fin la cruelle épreuve sans se plaindre et sans trahir son secret!

Sur ces entrefaites, les Moskovites s'avançaient en force, le long du Dniéper. Le 8 septembre 1514 les deux armées se rencontrèrent entre Orsza et Dombrowna. Les vingt-neuf mille Polono-Litvaniens étaient commandés par Constantin Ostrogski, George Radziwill et Albert Sampolinski. Les Moskovites, au nombre de quatre-vingt mille, étaient sous les ordres de Boulghakoff et Tschéladnine. On se battit depuis midi jusqu'au coucher du soleil. La victoire des Polonais fut complète. Toute la plaine, l'espace de sept lieues de France, était jonchée de cadavres et de chevaux tués. Les deux chefs moskovites, liés et garrottés, marchaient à la tête des prisonniers de guerre, victimes de l'ambition de leur tzar. Outre ces deux chefs, six voïévodes, trente-sept kniazs (princes), et mille cinq cents officiers supérieurs et autres employés de la cour, présents dans le camp, furent envoyés à Wilno et dans d'autres villes de la Litvanie. Tous les drapeaux,

armes et canons tombèrent au pouvoir des Polonais. Trente mille Moskovites furent tués, grâce à la supériorité de l'artillerie et de la cavalerie polono-litvanienne ; six mille furent faits prisonniers ; quarante-quatre mille restant se dispersèrent à la faveur de la nuit et des bois.

Toutes les cours de l'Europe et les peuples de tous les pays lisaient avec admiration et étonnement le récit de cette brillante campagne. La gloire qui en rejaillit sur Sigismond fit taire ses ennemis, et parmi eux, l'empereur Maximilien Ier, qui parut s'attacher à la fortune du roi des Polonais, et chercha à lui faire accroire qu'il l'*aimait sincèrement*. Pour preuve, il feignit d'*abandonner entièrement* ses relations avec la Moskovie, et leurra Sigismond de sa perfide amitié. Pour cacher mieux ses véritables intentions, Maximilien proposa un congrès; car, ne pouvant nuire à Sigismond par les guerres qu'il lui avait suscitées, il affecta d'arriver à ses fins par la voie des négociations diplomatiques, par les protocoles et les conférences! Arrivé à Presbourg, avec son frère Wladislas, roi de Hongrie et de Bohême, Sigismond fut sollicité par plusieurs Polonais, qui pénétraient ce machiavélisme, de ne pas partir pour les *conférences de Vienne;* mais Sigismond ignorait jusqu'où pouvait aller la perfidie autrichienne, et il arriva dans la capitale. Le résultat ne vérifia que trop la prophétie de ceux qui étaient en défiance contre l'empereur, et le congrès ne couronna que les vœux de Maximilien, en lui donnant accès à la couronne de Hongrie et de Bohême, par le mariage de son neveu avec Anna, nièce du roi Wladislas. Maximilien promit seulement à Sigismond d'engager le tzar à la paix, et de réduire les chevaliers teutoniques à lui rendre hommage. On voulut engager Sigismond dans une guerre contre la Turquie, mais de bons conseils prévalurent, et il s'y refusa.

Les siècles passent, tant de nationalités voisines de l'Autriche tombent, et elle, elle réussit toujours dans ses *congrès*, dans ses *conférences!* Les conférences de 1515 ont-elles été autrement menées que celles qui devaient y avoir lieu en 1815, et les conférences de 1855 peuvent-elles avoir un résultat qui ne soit profitable à l'Autriche ?...

Malgré les assurances *sincères* et *amicales* données par l'empereur à Sigismond, que le tzar se tiendra désormais tranquille, à peine le roi était-il de retour à Krakovie, que les Moskovites envahissaient la Litvanie et assiégeaient Witebsk; ils se répandirent jusqu'aux contrées voisines de Wilno; mais ils furent repoussés, et en 1520 le roi conclut avec le tzar un armistice.

Toutes les perfidies politiques et diplomatiques du cabinet de Vienne envers la Pologne ne suffisaient point encore à l'empereur Maximilien. Sigismond ayant perdu sa vertueuse femme, Barbe, l'empereur, sous le prétexte de *consoler* le roi, lui proposa d'épouser Bona-Sforza, fille de Jean Galeazzi, duc de Milan, et nièce de Ferdinand II, roi de Naples et de Sicile. Dès que cette femme fut en Pologne (1519), elle s'empara de toute l'autorité, envahit tout, et chercha à perdre dans l'esprit du roi les grands citoyens, les hommes honnêtes qui avaient fait la gloire de son règne. Dans sa jeunesse, Bona avait été belle, spirituelle, portée aux plaisirs, orgueilleuse, avide de gouverner, d'une cupidité insatiable, sacrifiant à cette passion le bonheur de son époux et les intérêts de l'Etat. Elle grossit ses coffres des revenus destinés aux besoins de la république ; elle s'ingéra dans l'administration, elle sema la discorde et les soupçons, et trafiqua de toutes les charges. Pareille en tout à Catherine de Médicis, à la différence près que les institutions et les usages du pays l'empêchaient d'exercer sur la Pologne une influence aussi nuisible que le fut celle de Catherine sur la France. Ces deux Italiennes, assises sur les principaux trônes de l'Europe, marquèrent leur passage par les mêmes malheurs. Environnée d'une foule d'étrangers dont le désordre, l'impiété et l'effronterie donnaient l'exemple de tous les



Wladislas, roi de Pologne et de Hongrie, à Warna le 11 novembre 1444.

scandales, Bona remplit la Pologne de troubles et de divisions, n'aimant parmi les indigènes que les usuriers, les gens sans mœurs et sans aveu. Voilà le présent que l'Autriche fit à la Pologne.

C'est dans la même année 1519 que mourut l'empereur Maximilien Ier. La maison d'Autriche était en danger de perdre la prépondérance qu'elle s'était acquise dans le corps germanique. Maximilien n'avait pu réussir à faire nommer un de ses petits-fils roi des Romains; ainsi les électeurs se trouvaient maîtres de donner pour chef à l'Allemagne celui des princes de l'Europe qu'ils jugeraient le plus capable de la bien gouverner. Parmi les nombreux candidats, ce furent Charles d'Autriche, roi d'Espagne, petit-fils du dernier empereur, et François Ier, roi de France, qui eurent le plus de chance de succès. Comme Sigismond avait une grande influence sur la Bohême, Jean de Langeac vint en Pologne pour demander au roi de favoriser François Ier. Mais le roi d'Espagne eut recours à l'argent, et comme il avait dépensé pour son élection huit cent cinquante-deux mille cent quatre-vingt-neuf florins, somme énorme pour l'époque, il finit par triompher; c'est dès lors qu'apparut sur la scène du monde ce Charles-Quint qui fut fidèle dans son amitié pour le roi des Polonais. Pendant que Charles achetait les votes des électeurs et que François ne s'adressait qu'à leur conscience, ce dernier répétait: « Nous faisons la cour à la même maîtresse, employons l'un et l'autre tous nos soins pour réussir; mais dès que le sort aura nommé le rival heureux, c'est à l'autre à se soumettre et à rester en paix. » Malgré ces belles paroles, l'élection de Charles, proclamée le 28 juin 1519, mortifia profondément le roi de France, et une rupture fut inévitable.

L'élection germanique étant accomplie, Albert, grand maître des chevaliers teutoniques et neveu de Sigismond, manifesta l'intention d'envahir la Prusse royale ou polonaise; mais Nicolas Firley, palatin de Sandomir, battit les Teutons. Albert demanda grâce et alla trouver à Thorn le roi Sigismond; mais dès qu'il apprit que quatre mille Danois, débarqués à Klaypéda (Memel), étaient entrés dans Krolewieç (Kœnigsberg), et qu'il lui venait d'autres renforts d'Allemagne, il rompit les négociations. Les hostilités recommencèrent donc. Danzig fut assiégée, mais son commandant Jean Zaremba repoussa les Allemands. Albert fut humilié; Sigismond voulut bien pour cette fois oublier le passé, et il lui accorda une trêve de quatre ans.

Plusieurs motifs avaient déterminé le roi dans cette démarche. Les Tatars et les Moskovites inquiétaient toujours les possessions polonaises. Les doctrines de Luther, qui agitaient toute l'Allemagne, commençaient à pénétrer en Pologne. La ville de Danzig fut la première à embrasser en 1521 le protestantisme, et, par un zele exagéré, destitua d'anciens magistrats, profana les églises et les couvents catholiques. Sigismond se rendit en personne à Danzig, condamna à la peine capitale quatorze des principaux bourgeois, moins comme protestants que comme traîtres à leur patrie, et conspirant sa perte par les intrigues des Allemands. Malheureusement, l'exemple du roi ne fut pas imité, car la plupart des Teutons, dont la mission principale était la défense du catholicisme, et le grand maître lui-même, infidèle à sa conscience et à ses serments, abjura ses vœux, se maria en 1524, et se fit luthérien!

Dans cette position délicate, Sigismond, sage et tolérant, aima mieux laisser à chacun la liberté de conscience que de se charger des intérêts du ciel, et de remplir la république polonaise de sang, de carnage, suites inévitables des persécutions religieuses. La paix définitive fut conclue en 1525. Albert, issu des marquis de Brandebourg, résignant le titre de grand maître, fut créé duc de la Prusse polonaise orientale, depuis nommée *ducale*, ayant siége à Krolewieç (*Kœnigsberg* en allemand, *Regiomontanum* en latin). Albert se rendit à Krakovie; il y portait encore la croix catholique de l'ordre, et il rejeta sur les Teutons le retard de la prestation d'hommages et la guerre qui s'en était suivie; il prêta serment de fidélité à la Pologne sur la grande place de Krakovie le 10 avril 1525, en se réservant le fief pour lui et ses enfants mâles. On accorda à ce nouveau feudataire place au sénat polonais; en retour il devait fournir des forces armées à la première réquisition du roi. Ainsi finit en Pologne l'ordre teutonique, après s'être déshonoré par l'ingratitude, et après avoir attiré sur ses bienfaiteurs des calamités qui durèrent trois siecles sans interruption (1225-1525); alors prit naissance ce duché de Prusse, qui se transformera un jour en royaume, et qui deviendra l'un des instruments des malheurs et de la chute politique de la Pologne entière!...

Toute fatale que fût pour le pays l'élévation d'Albert, il faut mettre cet événement sur le compte du temps, où existait encore la coutume de donner des fiefs à des princes appartenant aux familles royales. Par la même cause, Sigismond donna, à titre de fiefs, les districts polonais de Bütow et de Lauenbourg, en Poméranie, à ses neveux Georges et Barnim, ducs d'une partie de cette même Poméranie.

La Pologne, tranquillisée au nord, se trouva encore raffermie par la réunion définitive de la Mazovie, après la mort en 1525 de son dernier duc Janus, issu des Piast.

Mais pendant que cela se passait au centre de l'Europe, la Hongrie était envahie par le sultan Soliman dès l'année 1521. Sigismond y envoya six mille Polonais commandés par Jean Tarnowski et Gnoinski au secours des Hongrois et de leur roi Louis II et neveu de Sigismond. Soliman avait déjà passé le Danube et était venu jusqu'à Mohatsch. Louis demanda du secours à la chrétienté; Ferdinand, duc d'Autriche, n'envoya que trois mille fantassins, et les autres souverains refusèrent tout secours. Sigismond se montra au-dessus d'un lâche égoïsme, et en dépit des Tatars qui le menaçaient, il fit marcher en Hongrie un corps de cavalerie polonaise d'élite; mais, malgré le brillant courage déployé par les chrétiens, les Ottomans les vainquirent dans la mémorable bataille de Mohatsch, le 28 août 1526, et le roi Louis II y trouva la mort.

La modération, la force, la générosité et la loyauté de Sigismond étaient telles que plusieurs nations voisines lui offrirent la couronne, mais il refusa, parce qu'il trouvait celle de Pologne préférable à toute autre. Dès l'année 1519, le pape Léon X, par ses bulles du 27 mars et du 13 mai, lui avait promis son appui pour l'obtention de la couronne impériale d'Allemagne. En 1522 et en 1526, il refusa à deux reprises la couronne de Suède. Après la mort de Louis II, les Hongrois offrirent à Sigismond le sceptre, mais il le déclina.

Durant cinq ans la Pologne jouissait en paix des résultats de la sagesse de son roi, lorsqu'en 1531 Pierre, hospodar de Walaquie, envahit la Pokutie et s'empara de Sniatyn. A cette irruption soudaine, Jean Tarnowshi eut ordre de marcher contre l'ennemi. Le chef des Polonais n'avait que six mille hommes, mais bien aguerris, tandis que les Moldo-Walaques en avaient vingt-deux mille, et occupaient une position avantageuse sur les hauteurs près d'Obertyn (entre Stanislawow et Czerniowieç). Le combat s'engagea le 24 août 1531; le courage et le sang-froid des Polonais furent tels que l'ennemi fut complétement battu. Sigismond, pour prix de tant de gloire, de talents et d'intrépidité, décerna à Tarnowski les honneurs du triomphe. Le héros fit son entrée à Krakovie (1532), amenant à sa suite un grand nombre de prisonniers, quarante-huit canons, parmi lesquels on voyait aussi ceux qui avaient été enlevés sous Jean-Albert dans la bataille de Bukowina. Le roi honora Tarnowski d'une distinction qu'il n'avait encore accordée à aucun de ses généraux. Lorsque le cortége s'approchait de la cour du château, Sigismond se leva de son trône, et alla au devant du vainqueur pour le remercier publiquement et le presser contre son cœur. Dans les années suivantes, les Walaques cherchèrent à envahir la Pologne, mais Tarnowski les battit. Pour gage de reconnaissance, la noblesse réunie à Piotrkow vota un impôt extraordinaire de deux gros par arpent pour en offrir le montant à Tarnowski. Le héros accepta la récompense, mais pour la distribuer ensuite à ses compagnons d'armes.

Dans les années de 1534 à 1536, le tzar chercha à envahir de nouveau les provinces litvaniennes. Tarnowski va au-devant des Moskovites, les bat, et restitue à la Pologne Homel, Starodub et les contrées voisines.

En 1544, le roi confia à son fils Sigismond-Auguste le gouvernement de la Litvanie, et en 1548 celui de la Prusse, avant qu'il lui succédât sur tout le royaume. Il espérait vivre encore quelque temps, mais les amertumes et les chagrins domestiques, causés par la conduite inqualifiable de Bona, hâtèrent ses derniers jours. En effet, il mourut à Krakovie le 1er avril 1548, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, et la quarante-deuxième année de son règne. Sigismond Ier, dit *le Vieux*, avait un visage d'un aspect imposant, et sa force physique était si extraordinaire, qu'il rompait des cordes et brisait les fers d'un cheval. Sa taille était de six pieds quatre pouces. Le deuil qui suivit sa mort dura un an. Sigismond fut tour à tour ou craint ou estimé de toute l'Europe. Partisan de la tranquillité et de la concorde, Sigismond en offrait le modèle à ses concitoyens. Les générations futures se formaient sous lui pour le service de la patrie; tous les ordres avaient du bien-être, mais la noblesse dominait sur les autres. Cette noblesse, qui prêchait l'égalité fraternelle, regardait comme au-dessous d'elle les bourgeois et les paysans. Elle seule voulait être libre, parce qu'elle était appelée à la défense de la patrie, les autres Etats n'étant obligés de s'enrôler que dans des cas urgents. Elle commença sous Sigismond à se partager, d'une manière plus sensible, en haute et en petite noblesse, et s'empara des titres féodaux, qui sont en Pologne une importation étrangère. Les grands avaient en outre les moyens de se mettre au-dessus de la petite noblesse par l'acquisition des starosties ou terres domaniales, données temporairement, à vie, et quelquefois à tout jamais. L'aristocratie cherchait encore à se distinguer des gentilshommes par son crédit et par son concours aux diètes, où elle n'agissait que dans son intérêt. La chambre des nonces avait la prépondérance; le silence de la chambre était une approbation, et le bruit une opposition. Les grands fomentaient tant de discordes, que le roi, pour leur arracher une décision, était obligé de recourir aux largesses ou à la menace. Voilà les difficultés contre lesquelles Sigismond avait à lutter, et cependant lui songeait à relever la condition des classes moyennes. Cette sollicitude du roi augmenta le nombre des constitutions, et son règne en offre autant à lui seul que tous ceux de ses prédécesseurs. Il voulut qu'un même code fût obligatoire pour la Pologne et pour la Litvanie; il assimila le *Statut de Litvanie* à celui de Pologne. Ainsi la Litvanie

devenait tous les jours plus puissante en ne faisant plus qu'un même tout avec sa sœur la Pologne.

SIGISMOND-AUGUSTE (1548-1572).—Le principe électif, maintenu avec des chances diverses sous les Piast, prit sous la dynastie des Jagellons un développement plus grand. Mais, en dépit de cette révolution dans le système constitutionnel, Sigismond Ier voulut assurer à son fils unique la succession au trône. En effet, il lui obtint des Litvaniens, le 18 octobre 1529, le titre de grand-duc d'autant plus facilement, que ce titre était héréditaire dans cette province, et des Polonais celui de roi le 18 décembre de la même année, sous la condition toutefois que, du vivant de son père, il ne se mêlerait pas du gouvernement. Le jeune prince n'avait alors que dix ans. Sigismond Ier, qui redoutait les irrésolutions et la turbulence de l'aristocratie, se hâta de faire couronner son fils à Krakovie le 20 février 1530; mais, avant de procéder à cette cérémonie, il donna à la noblesse l'assurance solennelle que cet événement exceptionnel ne changerait en rien, dans l'avenir, le principe constitutif du royaume, qui abandonnait à l'élection le choix des souverains.

Sigismond II-Auguste Ier, élevé par sa mère Bona, qui l'idolâtrait, mais qui était dévorée de la soif du pouvoir, mena pendant longtemps une existence perdue dans la mollesse et entourée d'exemples dangereux. Le sénat et la noblesse, dont il était l'unique espoir, faisaient de vains efforts pour le retirer de la tutelle pernicieuse de Bona. Le vieux roi lui-même ne put l'en arracher qu'à l'âge de dix-sept ans.

Le jeune Sigismond épousa en 1543 l'archiduchesse Elisabeth, fille de l'empereur Ferdinand Ier; mais elle mourut en 1545. Resté veuf, il devint éperdument amoureux de Barbe Radziwill, mariée à Stanislas Gasztold, palatin de Troki, qui mourut à cette époque. Barbe était remarquable par sa beauté et sa jeunesse, distinguée par son esprit et ses grâces, mais plus encore par la bonté de son cœur et les qualités de son caractère. Sigismond, voyant qu'il n'arriverait au but de ses désirs qu'en faisant partager son trône avec Barbe, l'épousa en 1546, mais très-secrètement, car il aurait eu à redouter la haine de sa mère et les jalousies des familles opposées aux Radziwill.

Sigismond Ier mourut, comme on l'a vu plus haut, le 1er avril 1548 à Krakovie. Sigismond-Auguste, qui se trouvait alors à Wilno, fit cacher le courrier qui lui en apportait la nouvelle, et se hâta de proclamer son mariage. Trois jours après, le courrier caché par Auguste donna la nouvelle de la mort du vieux roi, et le mariage de Barbe eut ainsi l'air d'être un événement spontané, entièrement indépendant de la mort de Sigismond Ier.

Après les fêtes du mariage, Sigismond et Barbe partirent pour Krakovie, où se trouvaient Bona, ses filles, le marquis de Brandebourg, des députés de l'empereur d'Autriche et les grands du royaume. Tous étaient consternés du mariage inopiné du nouveau roi. La cérémonie des obsèques étant terminée, le roi indiqua une diète à Warsovie pour le mois de novembre. La noblesse s'éleva véhémentement contre son mariage. Le roi répondit à tout et montra autant de calme que de fermeté, et la diète fut dissoute. Mais l'aristocratie inquiète et jalouse ne se tint pas pour battue, et prépara des attaques nouvelles pour la prochaine diète. En effet, la diete de 1549 s'ouvrit à Piotrkow, et avec elle des débats d'une violence extrême. Après plusieurs discours prononcés par les nonces, Sigismond, inébranlable dans sa résolution, leur répondit : « Ce qui est fait est fait, et je suis » bien surpris de vos demandes. Quoi! vous convient-il de me prier » que je viole la foi que j'ai jurée à mon épouse? Ne devriez-vous » pas, au contraire, insister auprès de moi pour que je l'observe en- » vers tout homme? J'ai juré à mon épouse que je ne l'abandonnerais » jamais tant que je vivrai : sachez que ma foi m'est encore plus chère » que ne le sont tous les royaumes du monde! »

L'archevêque de Gnezne cria au despotisme, et supplia la diète de se hâter d'étouffer de pareils germes d'indépendance avant qu'ils eussent jeté de plus profondes racines dans l'Etat. L'évêque de Przémysl pensa que, « quelle que fût la bonne foi qui avait fait contracter » ce mariage, rien ne devait empêcher de l'annuler. » Jean Tenczynski dit qu'il aimerait mieux voir un Turk couronné au château que la reine Barbe. André Gorka, castellan de Poznanie, s'écria : « On nous a » vus, du temps de Jagellon, votre bisaïeul, déchirer sous ses yeux » avec nos sabres un acte émané de son trône, et que nous estimions » contraire à nos droits. A Dieu ne plaise que nous en venions à » présent à ces extrémités! Nous n'employons que nos prières, et » c'est d'elles seules que nous attendons l'heureux succès de nos » vœux! »

Pierre Kmita, palatin de Krakovie, soudoyé par Bona, prit la parole à son tour, et voulut se répandre en invectives; mais le roi, dont la patience était à bout, lui imposa silence. Cet acte d'autorité produisit sur les membres de la diète une stupéfaction incroyable, et ils se regardaient entre eux, comme pour se demander conseil l'un à l'autre, lorsque le palatin Raphaël Leszczynski se leva, et prononça au milieu d'un profond silence ces mots : « Sire, oubliez-vous à quels » hommes vous prétendez commander? Nous sommes Polonais, et les » Polonais, si vous ne les connaissez, se font autant de gloire d'ho- » norer les rois qui respectent les lois que d'abaisser la hauteur de » ceux qui les méprisent. Prenez garde, sire, qu'en trahissant vos » serments vous ne nous rendiez les nôtres; le roi votre père écou- » tait nos avis, et c'est à nous à faire en sorte que désormais vous » vous prêtiez à ceux d'une république dont vous paraissez ignorer » que vous n'êtes que le premier citoyen! »

L'assemblée applaudissant à cette menace, le roi ne se déconcerta point, et répondit avec un calme imposant : « Ma conscience, ma » foi, l'éclat de ma couronne, et mon glorieux titre de roi de Pologne, » me feront toujours respecter ma dignité, et j'avais le droit d'ôter » brusquement la parole au palatin Kmita. Les paroles que je viens » d'entendre de la bouche du palatin Leszczynski ne m'effrayent nul- » lement; dans tout cela je ne vois point la défense des intérêts de la » patrie, qui ne sont menacés en rien, mais la défense des caprices » d'une aristocratie jalouse et envieuse de la position actuelle de la » reine ma femme. Je le répète encore une fois : j'aimerais mieux re- » noncer à la couronne que de violer la foi que j'ai jurée à mon » épouse! » La douleur et la fermeté du roi firent beaucoup d'impression sur l'assemblée. De leur côté, Jean Tarnowski, ce glorieux héros d'Obertyn, ainsi que Macieiowski, évêque de Krakovie et grand chancelier de la couronne, défendirent l'autorité du roi et cherchèrent à rapprocher les esprits. Macieiowski soutenait que le mariage avec une Polonaise était préférable à une union avec une princesse étrangère; car cela fermait le territoire de la république aux intrigues des cabinets extérieurs. Il citait l'exemple de Wladislas Jagellon et de Sigismond Ier, qui épousèrent l'un Elisabeth Pilecka, et l'autre Barbe Zapolay, et qui n'eurent qu'à s'applaudir de leur choix. Tarnowski insista sur la contradiction qu'il y aurait à reconnaître le roi et à lui ravir la faculté de disposer de ses affections; il peignit les dangers de l'anarchie, et le désordre qu'entraînerait dans l'Etat la prétention de chaque dignitaire de s'ériger en maître souverain.

Ces sages discours produisant beaucoup d'impression, le roi reprit la parole en ces termes : « Pour prévenir les désordres qui pourraient » éclater, j'exercerai mes fonctions dans toute la rigueur des lois » existantes. Ceux qui croient que je m'endormirai sur le trône se » trompent étrangement : ce n'est pas moi qui laisserai détruire les » fondements de l'Etat, et je maintiendrai jusqu'à la mort l'empire » qui est entre mes mains et que je tiens autant de Dieu que des » libres suffrages du pays. Je supplie tout bon Polonais de m'éclairer, » de m'aider à gouverner la république avec justice et gloire; mais » j'abaisserai, j'écraserai l'insolence, la perversité, la corruption, les » abus qui existent dans certaines castes. »

Kmita déposa à l'instant le bâton de maréchal et sortit accompagné de plusieurs sénateurs et nonces. Le roi savait mieux que personne le secret de cette brutale opposition de l'aristocratie anarchique, et il frappa juste en faisant publier sur-le-champ des universaux (circulaires) dans lesquels il dévoilait les desseins cachés de la plupart des grands, qui ne cherchaient à troubler l'Etat que pour augmenter leur puissance; il prouvait qu'une épouse choisie au sein de la noblesse ne pouvait déshonorer un trône qui dépend de cette même noblesse, et auquel chacun de ses membres peut aspirer. En effet, les seigneurs cupides tremblèrent pour leurs places; les hommes si arrogants naguère vinrent ramper aux pieds du roi. Ainsi l'échafaudage d'une opposition coupable dans son principe et intéressée dans ses vues fut anéanti; et non-seulement les murmures contre le mariage du roi cessèrent, mais les opposants eux-mêmes demandèrent que l'on ne différât point la cérémonie du couronnement. Kmita fut un des premiers à s'y rendre, et le primat lui-même couronna Barbe à Krakovie le 9 décembre 1550.

Jamais femme ne fut plus digne d'occuper le trône de Pologne; elle formait, sans le vouloir, contraste avec Bona et les autres femmes de la cour. Bona gémissait tout haut de s'être opposée au bonheur de son fils, et parlait sans cesse du regret qu'elle éprouvait d'avoir si opiniâtrément refusé son estime à Barbe; mais ces démonstrations extérieures cachaient un crime, et l'infortunée Barbe dépérissait à la suite des soins d'un médecin italien placé auprès d'elle par l'Italienne Bona. Le 12 mai 1551 elle mourut, et les traces du poison apparurent sur les restes inanimés de la malheureuse reine! Le désespoir du roi et des bons citoyens fut immense, et pour que rien ne manquât à l'horreur de la position du roi, il fut obligé de prendre des précautions pour sa sécurité personnelle!

Bona sentit que la position n'était plus tenable en Pologne pour elle et pour ses deux favoris italiens Papagoda et Brancaccio. Mais avant de partir, elle employa les cinq années qui suivirent la mort de Barbe à pressurer la Pologne, et lorsqu'elle la quitta, en 1556, elle se fit précéder de vingt-quatre fourgons, attelés chacun de six chevaux, et chargés d'or, d'argent et d'objets précieux. Wilga, staroste d'Ostrolenka, fut chargé par le roi d'escorter le cortége de Bona. Le staroste, indigné de voir tant de trésors soustraits à l'Etat, fit savoir en secret que si quelqu'un voulait l'attaquer pour rendre au trésor royal ces richesses, lui, Wilga, ne ferait qu'une défense simulée. Mais la loyauté du caractère national repoussa cette proposition; on répondit au staroste que Bona ne jouirait pas longtemps de ces richesses, que la Pologne ne s'appauvrirait pas pour cela, et

qu'il fallait montrer à l'univers la supériorité du caractère national dans une circonstance aussi grave.

Bona passa par Vienne, Venise, Florence, Rome et Naples. Elle s'établit à Bari, dans la Pouille. Elle prêta 433,000 ducats de Hollande en numéraire à Philippe II, roi d'Espagne, somme énorme pour l'époque! Bona, livrée à elle-même et au pouvoir de son amant Papadoga, qui, avide de richesses, ne tarda pas à l'empoisonner. Il profita du délire de la vieille reine, et de ses remords, pour lui faire signer un testament autre que celui qu'elle avait d'abord préparé en faveur du roi Sigismond-Auguste. Par ce nouveau testament, elle donnait le duché de Bari au roi d'Espagne, et l'argent comptant avec tous les objets précieux volés en Pologne, à Papadoga! Cette femme criminelle expira le 20 novembre 1557. Après cette mort, Sigismond-Auguste réclama la restitution de la somme de 433,000 ducats, mais Philippe II déféra cette réclamation aux tribunaux de Naples, qui ne prononcèrent jamais; et depuis cette époque, le montant de la réclamation est connu sous la dénomination de *sommes napolitaines*.

Paç, luttèrent glorieusement, et en 1565 on signa une trêve avec le tzar.

Mais pendant la lutte contre les Moskovites, la Pologne fut menacée d'une guerre avec la Turquie. Les Moldo-Walaques et les Polonais se disputaient le pouvoir d'hospodar entre Tomza et Wisniowiecki. Tomza ayant le dessus, fit prisonniers Wisniowiecki, Piasecki et plusieurs autres seigneurs polonais et russiens, et les envoya à Constantinople. C'était en 1563. Wisniowiecki et ses compagnons furent condamnés à être précipités du haut d'une tour sur des crocs de fer; la plupart d'entre eux moururent instantanément, sans beaucoup de souffrances; mais Wisniowiecki, qui était resté accroché par une côte, vécut pendant trois jours dans les plus horribles tourments. Une soif ardente le dévorait, et il ne pouvait obtenir un peu d'eau pour l'étancher. Dans cet affreux moment, il conserva du moins assez de calme pour savoir comment il pourrait abréger son martyre; et s'étant mis à blasphémer contre Mahomet, un Turk indigné lui lança une flèche au cœur et le tua.



Trepka, le Scévola de la Pologne, brûlé par les Moskovites en 1514.

Pendant tout ce temps, Sigismond-Auguste ne cessait de s'occuper des intérêts de la Pologne. En 1552 il se rendit à Danzig, où il calma l'effervescence religieuse soulevée par les protestants contre les catholiques. Puis il partit pour Krolewieç (Kœnigsberg), où il fut reçu avec les honneurs dus au roi par le duc Albert, vassal de la Pologne. Arrivé à Wilno, capitale de la Litvanie, la noblesse le supplia de se remarier; son choix tomba sur la sœur de sa première femme, Catherine, archiduchesse d'Autriche, veuve de François de Gonzague, duc de Mantoue, et ce mariage s'accomplit à Krakovie en janvier 1553. Puis le roi résolut d'accorder sa puissante protection à la Livonie.

Cette belle et riche province, occupée longtemps par les chevaliers porte-glaive, était convoitée et par la Suède et par la Moskovie; pour se soustraire à cette double invasion, les Livoniens conclurent avec le roi, le 5 septembre 1557, une paix en vertu de laquelle ils se soumirent à la Pologne. Ce traité obtint une nouvelle et plus solennelle consécration lorsque l'archevêque de Riga, les dignitaires et la noblesse de Livonie et de Kourlande s'assemblèrent en 1561 à Wilno; alors ces provinces se soumirent complétement à la Pologne, et les garnisons polono-litvaniennes s'établirent dans tous les forts.

La prépondérance polonaise en Livonie réveilla la jalousie de la Suède et de la Moskovie. Sigismond et ses lieutenants Radziwill, Chodkiewicz, Zenowicz, Chlebowicz, Polubinski, Kmita, Oscik,

En 1566, le roi Sigismond-Auguste avait appris les intrigues qui se tramaient dans la Prusse ducale, et dont la source partait des Allemands de Brandebourg. Le vieux duc de Prusse était tombé dans l'imbécillité; son fils était trop jeune pour lui succéder; l'intrigue voulut profiter de cet état de choses pour soulever le duché contre la Pologne, contre la mère patrie; mais le roi nomma promptement une commission polonaise, qui se rendit à Kœnigsberg, et les brouillons allemands furent mis à mort ou bannis; l'ancien conseil fut rétabli, et avec lui l'ordre et l'obéissance envers la république polonaise.

Cette affaire étant terminée, le roi réunit une forte armée en Litvanie, et en imposa au tzar, qui fut forcé de suspendre ses projets rapaces contre la Pologne. Rassuré ainsi de tous les côtés, Sigismond-Auguste s'adonna tout entier à mettre à exécution l'idée qui l'occupait constamment. Se trouvant le dernier des Jagellons, et n'ayant point eu d'enfant de ses trois épouses; prévoyant que la couronne de Pologne serait livrée aux hasards de la pure élection, il voulut au moins consommer l'union intime et définitive de la Pologne et de la Litvanie. Depuis 1386, à plusieurs reprises cette union se resserrait chaque fois davantage, mais aujourd'hui il la voulait une, indivisible, compacte. Aussitôt que le roi annonça qu'il allait convoquer à Lublin la diète de 1568, l'attention publique se concentra tout entière sur ce grand objet. Il était vital dans le présent et dans

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

l'avenir. C'est un des points culminants dans l'histoire de Pologne, et pour mieux l'apprécier, nous devons lui consacrer quelques considérations préliminaires.

Les affaires de la Livonie, qui allumèrent, comme on l'a vu, une guerre longue et sanglante, donnèrent lieu à de notables changements tant en Litvanie qu'en Pologne, et hâtèrent l'organisation définitive de la domination de la démocratie nobiliaire dans les deux pays, et leur réunion dans un corps politique, ce qui avait jusqu'alors éprouvé beaucoup d'obstacles. Le roi ne trouvant pas en Pologne assez de docilité à ses vues, se rendit à Wilno, et pour rattacher la Litvanie aux affaires de la Livonie, il accorda à la noblesse plusieurs franchises promises à Horodlo en 1413, par Wladislas-Jagellon, et jusqu'ici non réalisées. Déjà en 1560, à la diète de Wilno, Sigismond-Auguste avait donné à la noblesse le droit d'élire des nonces et des juges. Depuis cette époque, la représentation litvanienne commença à se former : la diète se composait de deux chambres, et les tribunaux de province furent organisés à l'instar de ceux de la Pologne, pour faciliter l'administration de la justice et l'application des articles du *Statut de Litvanie*.

Blessés du zèle avec lequel le roi s'occupait des intérêts de la Litvanie, les Polonais renouvelèrent les vœux qu'ils avaient émis du vivant de Sigismond Ier le Vieux, de réformer la constitution de la république, et de réunir, par des liens intimes, la Litvanie, les terres russiennes et la Prusse à la Pologne. On envoya au roi une députation pour le prier de revenir à Krakovie, afin d'accomplir cette grande œuvre, qui demandait non moins de persévérance que d'adresse et de ménagements.

Auguste arriva à la diète de Piotrkow dans l'hiver de 1562 ou 1563. Il s'y livra avec ardeur à l'accomplissement de cette fusion. Mais avant tout il demandait des sacrifices. Les possesseurs des starosties furent obligés de les restituer à la couronne. L'ancienne constitution du roi Alexandre, qui défendait d'aliéner ces biens, fut mise à exécution. L'armée reçut une meilleure organisation. On créa un tribunal suprême pour juger les causes arriérées qui s'étaient accumulées au milieu des dissensions religieuses entre catholiques et protestants, et les embarras politiques amenés par les guerres extérieures. C'est à cette époque aussi que Jean Herburt traduisit en polonais les lois polonaises, écrites jusqu'ici en latin. La Litvanie était plus docile, et le roi obtint facilement la promulgation du deuxième *Statut litvanien*, publié en 1564. Dans la même année, à la diète de Warsovie, il se désista de ses droits héréditaires sur toute la Litvanie, et en 1566 il abandonna tous les priviléges féodaux qu'il avait conservés sur les propriétés des nobles.

Malgré tant de changements accomplis à l'intérieur, il y avait encore bien des obstacles à vaincre pour arriver une fusion complète, qui trouvait pour adversaires la famille des Radziwill. Mais le moment approchait où cette union devait se consommer et les négociations qui furent entamées à Molodeczno, en septembre 1567, entre les Polonais et les Litvaniens influents, amenèrent de bons résultats ; et enfin la célèbre diète de Lublin, ouverte le 23 décembre 1568 et terminée le 11 août 1569, couronna l'œuvre de l'union.

Cette période de huit mois vit de longs et solennels débats. Tous les Etats y furent réunis, le roi, le sénat, les nonces terriens et les députés des villes, différents fonctionnaires, et presque toute la haute noblesse de Pologne, de Litvanie, des terres russiennes et des terret prussiennes; les ambassadeurs des cours étrangères y assistèrent aussi. Outre le principal objet des débats de cette diète, qui étais l'union intime des quatre nations, on s'occupa de la sanction définitive de la réunion de la Livonie à la république, et de l'investiture du jeune prince de Prusse de Kœnigsberg. La journée du 19 juillet 1569 fut destinée à cette dernière cérémonie. Le roi, portant les insignes de la royauté, reçut l'hommage du prince Albert-Frédéric, qui embrassa les pieds du monarque. Sigismond lui remit un étendard blanc, orné d'un aigle noir portant sur sa poitrine les deux lettres S-A (Sigismundus-Augustus), et prononça ces mots : « En exauçant vos prières et celles de nos sujets de la Prusse, nous vous donnons en fief, comme mon père avait fait au vôtre, les terres, villes, bourgs, villages et forteresses de la Prusse. Nous vous investissons par la remise de ce drapeau, et nous vous instituons par notre grâce et bonté comme notre cher et bien-aimé neveu, persuadé que nous sommes que vous vous rappellerez toujours ce bienfait, et que vous nous resterez fidèle à nous et à la république de Pologne ! » De son côté, le duc tenant d'une main le drapeau, et l'autre posant sur l'Evangile, jura en ces mots : « Moi, Albert-Frédéric, margrave de Brandebourg, duc de Prusse, duc de Stettin en Poméranie, de Slavie, de Kassubie, prince de Rügen, burgrave de Nuremberg, promets et jure que je serai fidèle et obéissant au sérénissime prince et seigneur mon maître, Sigismond-Auguste, roi invincible de Pologne, grand-duc de Litvanie, duc et héritier de Ruthenie et de toutes les terres prussiennes, comme à mon naturel et héréditaire seigneur et aux héritiers de Sa



Les ambassadeurs polonais offrant la couronne à Henri de Valois en 1573.

Sacrée Majesté, à ses successeurs rois au royaume de Pologne. Je jure de procurer le bien à Sa Majesté, de ses héritiers et de tout le royaume de Pologne, je les défendrai de tout dommage, et ferai tout ce qui appartient à un fidèle et féal vassal. Ainsi Dieu m'aide et ce saint Évangile. » Puis, le roi ceignit trois fois au côté du prince une épée à deux tranchants, fit trois signes de croix au-dessus de sa tête, et lui suspendit ensuite au cou une chaîne d'or, conformément aux usages de la chevalerie. Les anciens priviléges accordés à la Prusse ducale furent de nouveau confirmés, et le roi y ajouta la liberté de professer ouvertement la confession d'Augsbourg dans toute l'étendue de la Prusse, et abolit les appellations ordinaires des causes de ce pays au tribunal de la république polonaise. En outre, Sigismond permit aux envoyés de Joachim II, électeur de Brandebourg, de toucher de la main le drapeau que tenait le duc Albert-Frédéric, vassal agenouillé, en signe de réversibilité du fief sur l'autre branche. C'est ainsi que la magnanimité polonaise préparait la grandeur future des marquis de Brandebourg, qui un jour devaient se rendre coupables de la plus noire ingratitude !

Lorsque les débats relatifs à l'union entre la Litvanie et la Pologne touchaient à leur terme, plusieurs Litvaniens de l'opposition abandonnèrent Lublin ; mais les autres, cédant aux instances de Constantin Ostrogski, palatin de Kiiovie, et d'Alexandre Czartoryski, palatin de Wolynie, souscrivirent à tout. Dès lors fut arrêtée une nouvelle division politique du territoire. La république polonaise se composa indivisiblement de deux nations : la couronne et la Litvanie. La première embrassait la Prusse polonaise, la Grande-Pologne, la Mazovie, la Petite-Pologne, la Podlaquie et les terres russiennes ou ruthéniennes, c'est-à-dire les palatinats de Russie Rouge, de Podolie, de Wolynie, de Kiiovie, de Czerniechow (ce dernier palatinat forme aujourd'hui trois goubernies russes, de Czerniechow, de Poltawa et de Kharkov). Le grand-duché de Litvanie embrassait les palatinats de Kourlande, de Livonie, de Samogitie, de Troki, de Wilno, de Nowogrodek, de Brzesc-Litewski (Russie Noire), de Minsk, de Polotsk, de Witebsk, de Mscislaw, de Smolensk (Russie Blanche). A la suite de cette union intime, l'élection des rois devait se faire à Krakovie par les communs suffrages des Polonais, des Prussiens, des Litvaniens et des Russiens; les convocations des diètes devaient être universelles et jamais spéciales à l'une des provinces; les diètes devaient être tenues à Warsovie, ville plus centrale que Krakovie. Les sénateurs religieux et séculiers furent confondus, toutes les dignités durent être dédoublées et occupées dans chaque pays par des nationaux locaux. L'acte de cette union fut dressé par la diète le 1er juillet, et confirmé par le roi le 11 août 1569.

Le discours de clôture de la diète prononcé par le roi émut profondément l'assemblée, car il fut la vive expression d'une sagesse, d'une tolérance et d'une civilisation dont on trouvait peu d'exemples dans le reste de l'Europe occidentale et méridionale à cette époque. Quant à la Moskovie, à sa politique et à sa civilisation d'alors, il suffit de prononcer le nom de son souverain, Yvan IV le Terrible ou le Cruel, dont la cruauté n'a pas d'égale dans les annales des autres nations!... Dans ce discours du roi, on remarquait ces passages : « Après avoir rapporté à Dieu le succès de toutes les choses terrestres, et après l'avoir remercié de la persévérance qu'il avait bien voulu accorder à lui et à tous ceux qui avaient concouru à l'accomplissement de la réunion des deux nations, le roi témoigna au sénat et aux nonces toute sa gratitude de l'avoir aidé de leurs lumières; il les conjura de donner de la stabilité à cette fusion, de pourvoir à l'élection d'un nouveau roi pendant l'interrègne, de remettre ce choix au vœu réel de la majorité, et de ne pas abandonner la chose publique à une minorité factieuse. Il disait que c'est de la bonté du mode d'élection que dépendait le salut ou la ruine de la république. Il proposa que le grand général (connétable) fût assermenté, et ne pût servir d'instrument aveugle aux factions liberticides en leur procurant l'appui de la force armée. Il supplia tous les fonctionnaires et dignitaires d'administrer à tous les habitants indistinctement bonne et loyale justice, sans laquelle les plus vastes États ne sauraient subsister. Il recommanda l'observation de la douceur et de la tolérance religieuse, rappelant que si les lois doivent protéger les innocents et punir les coupables, c'est à Dieu seul, au Saint-Esprit qu'il faut laisser le soin de juger la conscience des hommes; qu'on ne devait troubler personne dans l'exercice des devoirs religieux, pourvu que tous les citoyens maintinssent la concorde dans leurs délibérations sur les intérêts réels de la patrie, et qu'ils fussent toujours prêts à la défendre de leurs corps et de leurs biens. »

C'est à cette diète encore que les protestants et les schismatiques furent déclarés capables de parvenir à toutes les dignités de la république; puis le roi, deux mois avant sa mort, signa, le 2 avril 1572, un acte autorisant les protestants à bâtir un temple à Krakovie. Aussi, pour montrer à nos lecteurs ce qu'étaient la civilisation, les lumières et la tolérance polonaises à l'époque où en France on aiguisait les poignards de la Saint-Barthélemy, nous citerons le préambule de cet acte : « Considérant les calamités et les maux que les royaumes » les plus puissants de la chrétienté ont éprouvés dans ces derniers » temps, parce que leurs rois et princes se sont efforcés d'opprimer » diverses opinions religieuses récemment nées, nous avons cru de» voir, pour la tranquillité et la sûreté de notre royaume, prévenir » ces dangers qui menacent toute la chrétienté, mais qui sont immi» nents pour notre royaume, à cause de la proximité des barbares et » des ennemis des chrétiens, et empêcher que l'exaspération des » esprits ne produise une guerre civile; ayant au surplus, par l'exemple » d'autres pays où tant de sang chrétien a été versé sans produire le » moindre effet salutaire, acquis la conviction qu'une telle sévérité » non-seulement est parfaitement inutile, mais qu'elle est très-nui» sible... Nous ordonnons... », etc.

Le roi Sigismond-Auguste put encore assister aux diètes de Warsovie en 1570 et en 1572, mais en revenant en Litvanie, il fut atteint de la maladie dont il mourut à Knyszyn, dans le palatinat de Podlaquie, le 7 juillet 1572, âgé de cinquante-deux ans, et la vingt-cinquième de son règne glorieux. Avec lui s'éteignit la descendance mâle des Jagellons, comme la branche féminine s'éteindra en 1596 dans la personne de sa sœur Anna.

RÉPUBLIQUE DE BABIN.

C'est encore sous les règnes des deux Sigismond que la vie intérieure de la Pologne devint remarquable par sa physionomie littéraire et morale, par ses mœurs élégantes, le bon goût et la fine plaisanterie. Alors se forma une république d'un genre particulier, une république littéraire, une académie satirique, instituée pour surveiller les mœurs nationales et pour redresser les abus du gouvernement. Cette république prit pour devise : *Ridendo castigo mores.* Je corrige les mœurs en riant.

Vers l'année 1548, Stanislas Pszonka, juge au tribunal de Lublin, propriétaire d'une terre appelée Babin (entre Lublin et Belzycé), forma une société satirique et littéraire dont firent partie ses amis les plus distingués par leur probité, leurs lumières et la gaieté de leur caractère. Bientôt se trouva un cofondateur, Pierre Kaszowski, autre juge au tribunal de Lublin; et ces deux amis étaient tellement recherchés, qu'aucune fête, aucune réunion de famille n'avaient lieu dans les environs sans qu'ils y fussent conviés. Cette société, qui se rassemblait à Babin, avait pour but de faire la satire de toutes les actions blâmables des grands personnages. Pour rehausser son éclat, Pszonka et Kaszowski lui donnèrent le nom de *république de Babin*, et la modelèrent sur celle de Pologne, en choisissant un roi, des palatins, des castellans, des archevêques, des évêques, des starostes, des grands-généraux, des chanceliers, des maréchaux, des trésoriers; enfin, en parodiant toutes les magistratures établies en Pologne.

Dans l'origine, les amis de Pszonka se partagèrent ces divers emplois, pour donner quelque consistance à leur gouvernement. Le fondateur lui-même se contentait du titre de *préfet*, et Kaszowski de celui de *grand chancelier*. Le nombre des emplois était illimité; ces républicains d'un nouveau genre se les distribuaient si libéralement, qu'il n'était personne parmi eux qui n'eût une dignité. Pour que la critique eût plus de prise, on donnait ensuite les charges titulaires aux personnes qui étaient étrangères à la société elle-même; dans ce cas, on avait toujours égard aux défauts des individus, et on leur conférait un titre tout à fait opposé à leur caractère et aux qualités qu'on exigeait dans la véritable république.

Si quelqu'un dans les assemblées nationales parlait de choses audessus de sa portée ou qui ne le regardaient pas, il recevait le titre d'archevêque de la *république de Babin,* par un diplôme revêtu des signatures et des sceaux du joyeux gouvernement. Un individu avançait-il dans la chambre des députés un fait extraordinaire et difficile à croire, on lui expédiait le diplôme d'orateur ou de chancelier de Babin. Celui qui faisait à contre-temps parade de son courage était créé chevalier de Babin, ou bien grand-général de la république de Babin. Un individu avait-il parlé sans respect de la religion, il était nommé prédicateur ou saint-inquisiteur de cette république. Ces joyeux amis savaient se tenir au courant de ce qui se passait dans toute la Pologne, au point qu'aucun personnage possédant une place un peu élevée ne pouvait soustraire ses défauts aux plaisanteries de la république. Elle montra toujours la plus grande impartialité dans ses critiques qui n'atteignirent jamais que des coupables, qui n'osaient s'en offenser dans la crainte de devenir l'objet de la risée publique. Cette manière de faire la guerre aux vices ne put que tourner au profit du pays ; car si elle ne les corrigea pas toujours, du moins elle força à les bien cacher, et à ne pas scandaliser la jeunesse.

Cette société était renommée par son habileté à rendre ridicule tout ce qui pouvait être nuisible à la patrie. Elle se maintint avec d'autant plus d'éclat, que jamais on ne put lui reprocher d'avoir employé l'arme de la calomnie, ou d'avoir reçu un membre capable de s'en servir. Tout individu, pour être admis dans la société, était obligé de donner des preuves de la délicatesse de ses sentiments, d'un esprit cultivé et d'un jugement juste des choses et des hommes. Elle attira dans son sein les premiers personnages du pays, tels que les palatins, les ministres, les évêques, etc., afin que dans le cas où

il faudrait punir un coupable dans la vraie république, celui-ci ne pût se trouver offensé en recevant son diplôme des mains d'une personne non moins respectable dans la république de Pologne que dans celle de Babin, et pour que le châtiment produisît un effet plus salutaire.

Sigismond-Auguste, sous le règne duquel les deux républiques jouirent de leur plus grande splendeur, était spirituel, éclairé, libéral, tolérant et ennemi de la tristesse. Il aimait à entendre parler de la république de Babin, et étant un jour entouré de plusieurs de ses membres, parmi lesquels se trouvait Pszonka, il leur demanda s'ils avaient un roi parmi eux. Et Pszonka répondit : « Non, sire, de « votre vivant nous ne songerons pas à en choisir un. Régnez dans la « république de Babin comme vous régnez dans celle de Pologne ! » Le roi reçut cette réponse en riant; il en manifesta sa satisfaction, et calma ainsi le ressentiment excité chez plusieurs personnages par le châtiment que leur avait infligé la *république de Babin*, par l'entremise de ses diplômes.

Cette association exerça un grand empire sur l'esprit national et sur les mœurs du seizième siècle. Les jeunes gens qui faisaient le premier pas dans la carrière publique, tremblaient devant ce tribunal, dans la crainte d'encourir sa censure, et ceux-là faisaient tous leurs efforts pour y échapper qui occupaient des charges. C'est ainsi que cette république satirique et inoffensive au premier coup d'œil rendit des services réels à l'Etat en attaquant le vice, et eut une influence bienfaisante sur la conduite et les démarches des membres du sénat, du conseil du roi, du clergé et de la chambre des députés. C'est à cette époque aussi que se rapporte l'âge d'or de la littérature polonaise, tant par l'exquise pureté de la langue, que par les représentants qu'elle eut dans toutes les branches des sciences. Des imprimeurs célèbres rivalisèrent de goût et de soins pour se rendre dignes de leur époque, et c'est avec de pareils titres que la Pologne des quinzième et seizième siècles se présente à l'admiration de tous ceux qui veulent bien connaître et apprécier son état politique, moral, intellectuel et scientifique.

LES ROIS DE POLOGNE ÉLECTIFS.

(1572 — 1795.)

CHAPITRE PREMIER.

Diète de convocation. — Diète d'élection. — Candidats à la couronne de Pologne. — Conduite de Jean Zamoyski. — Envoyés de Charles IX, roi de France, pour préparer l'élection de son frère Henri de Valois.

Pendant l'existence des trois dynasties polonaises des Lechs, des Piasts et des Jagellons, qui durèrent mille vingt-deux ans, le trône de Pologne fut moitié électif, moitié héréditaire, mais depuis le décès du dernier rejeton de la famille des Jagellons, en 1572, le trône devint purement électif. Dès lors l'aristocratie polonaise arriva à l'apogée de son influence et de sa prépondérance dans les affaires publiques.

Les nobles s'agitèrent et se réunirent dans les diétines ou colléges électoraux; ils créèrent une nouvelle espèce de confédération qu'ils appelèrent *Kaptur* (le froc ou le capuchon) en signe de douleur et de tristesse, à l'occasion de l'interrègne; mais ils ne purent convenir du temps et du lieu où l'on devait s'assembler pour tenir la grande diète.

L'archevêque de Gniezno et primat du royaume prit donc l'initiative, et invita les états à s'assembler à Warsovie pour le 9 octobre 1572; mais la diète ne put encore avoir lieu, les sénateurs n'étant pas en nombre suffisant. Après une nouvelle délibération, le primat fut encore forcé d'ajourner les diétines au 13 décembre et celle de la diète au 6 janvier 1573.

Aux diétines, l'ordre équestre, c'est-à-dire les gentilshommes formant la chambre des nonces ou députés, choisissait deux nonces de chaque palatinat, chargés du pouvoir d'établir une nouvelle forme de gouvernement et de subvenir à tous les besoins de la république. Cette diète préliminaire, qui avait lieu à la suite de la mort du roi, fut appelée *diète de convocation*, et devait toujours se tenir à Warsovie. Cette diète fut ouverte par une discussion sur les pouvoirs du primat pendant la vacance du trône. On éleva la question de savoir si le primat avait le droit d'assembler les diétines et les diètes, et ce droit, le grand maréchal de la couronne, charge répondant au ministre de l'intérieur et de la police générale, prétendait se l'arroger. Les états assemblés tranchèrent cette question, en adjugeant au primat le droit de convoquer les diétines, les diètes, et de proclamer le nouveau roi élu par la noblesse, et au maréchal de la couronne de le faire connaître au pays. On fixa au 5 avril 1573 la tenue de la *diète d'élection*, et toute la noblesse élective dut se réunir sur les plaines de Grochow et de Praga, sur la rive droite de la Wistule, en face de Warsovie.

L'un des gentilshommes ayant élevé la question de savoir si chaque noble avait le droit de voter, ou si cette faculté était seulement l'apanage des nonces pris dans chaque palatinat, Jean Zamoyski, nonce de Belz, trancha ainsi la question en disant « que les sénateurs et » les nobles, étant égaux selon les lois polonaises, tous, sans exception, devaient participer aux immunités et aux franchises de la noblesse, à plus forte raison devaient-ils participer au plus essentiel » des priviléges, celui de l'élection d'un roi; que, puisque tous étaient » appelés à défendre la patrie, tous devaient concourir à l'élection » de leur chef souverain, et chacun avoir le droit d'être éligible. »

Zamoyski ne tarda pas à gagner une immense popularité. Ses expressions parurent pleines de sagesse; mais lui et les siens oubliaient qu'ils ne formaient que la vingtième partie de la population, et les dix-neuf autres parties, composées de roturiers, restaient sous l'oppression !... Doué de brillantes qualités, il fut administrateur habile, excellent militaire et littérateur de mérite. Dès l'année 1563, ses études en Italie terminées, il publia sur le *Sénat Romain* un ouvrage rempli de savants parallèles entre la république de la Pologne et celle de Rome : ce rapprochement flatta l'amour-propre polonais. Quelques années plus tard, il se trouva dans une réunion composée d'hommes considérables étrangers, princes, ducs, marquis, comtes et barons. Lorsqu'il s'agit de signer le procès-verbal de la séance, on offrit à Zamoyski la plume pour qu'il signât le premier. Il refusa : il voulait que tous énumérassent leurs titres et leurs qualités. Puis, pour prouver qu'il n'y avait pas de gloire comparable à celle d'être *gentilhomme polonais*, il signa le dernier et en ces termes : *Joannes Zamoyski, eques polonus, par omnibus*.

Certes c'était beau, mais encore une fois cette égalité, cette démocratie nobiliaire, ne s'exerçaient que dans un nombre restreint et dans une caste, tandis que l'immense majorité en était exclue.... Aussi un célèbre publiciste polonais, Hugues Kollontay, en publiant en 1788, c'est-à-dire 215 ans plus tard, un projet de réforme sur le gouvernement polonais, a dit : « Toi, ô Jean Zamoyski, qui as vécu » dans des temps plus heureux que les nôtres, tu aurais pu être le » fondateur d'une république parfaite. Quand je vois des Polonais » jeter des fleurs sur ta tombe, je m'étonne, car je n'ai que des plaintes » à t'adresser et des regrets à exprimer. Tu as implanté l'anarchie, » en laissant le champ libre aux abus de l'aristocratie, et les Polonais, » ne voulant point renoncer à la forme de gouvernement que tu as » créée, ont préparé leur perte. »

Mais revenons à l'année 1573.

Après la clôture de la *diète de convocation*, et lorsque la *diète d'élection* approchait du terme fixé, les nobles qui arrivaient de toutes parts à Warsovie trouvèrent marqués au-delà de Praga, les divers quartiers qu'ils devaient occuper durant l'élection. On les avait disposés par palatinats, et trois lieues suffisaient à peine pour les contenir : ils étaient tous armés.

Le lieu du conseil, appelé depuis Szopa (Chopa), espèce de pavillon, était au centre de la plaine, où on déploya la tente du feu roi Sigismond-Auguste. Tout autour on dressa un grand édifice qui pouvait contenir près de 6,000 personnes; il n'avait proprement qu'un toit et des piliers assez régulièrement espacés pour le soutenir; à l'entour était un fossé qui ne laissait qu'un petit espace de terre au milieu de chaque face, pour servir d'entrée aux piétons. Les sénateurs et les ministres délibéraient sous la tente, et cette place s'appela depuis *Kolo* (le Cercle). Les gentilshommes électeurs arrivés des palatinats furent rangés loin des places des sénateurs et des nonces sur la plaine et sous des tentes, ce qui donnait à ce lieu l'aspect d'un immense camp.

Sur quatorze candidats avoués, il y en avait cinq polonais et neuf étrangers. Jean Tomicki, castellan de Gniezno, l'un des candidats avoués, prit la parole et dit : « Pourquoi aurions-nous moins de confiance au zèle et aux talents d'un d'entre nous, qu'à ceux d'un » étranger qui, par cela même qu'il désire nous gouverner, montre » plus d'ambition que de modestie? Qui peut mieux qu'un Polonais » être instruit des vrais intérêts de la république, et former de plus » grands et de plus sages desseins pour sa gloire, les suivre avec plus

» d'ardeur et d'expérience, saisir plus à propos les circonstances d'un » moment? »

A ce discours Zamoyski opposa un veto formel; il désirait avant toute chose porter la couronne de Pologne, mais ayant perdu tout espoir d'y arriver, il sut dissimuler avec un art infini ses désirs brûlants, et voici comment il répondit au discours de Tomicki : « Je » connais la république, et je prévois que sa liberté périra du moment » qu'elle aura un Polonais pour maître. Et quelle ne serait pas la va- » nité des frères, des neveux, des parents de celui que nous aurions » la faiblesse d'élire? Ces hommes ne se croiraient plus semblables à » nous, et leur orgueil augmenterait par les basses flatteries de ceux » qui, pour mériter leurs faveurs, auraient la faiblesse de les croire » au-dessus d'eux et de ne plus juger la naissance que par l'élévation » du rang. On verrait donc les dignités fondre dans la maison du » prince. Elle seule engloutirait tous les biens, et ces fortunes ra- » pides, loin d'exciter l'émulation dans l'État, y enflammeraient la » cupidité, la plus dangereuse de toutes les passions dans un pays où » les lois n'en répriment aucune.... Après tout, quelque difficile que » soit un choix où peuvent prétendre tous ceux qui ont droit de le » faire, et où celui qui doit être élu est du nombre même de ceux qui » élisent, prenons pour roi un citoyen polonais, j'y consens; mais du » moins que ceux-là se présentent qui se croient dignes de régner; » qu'ils demandent eux-mêmes nos suffrages, ainsi qu'ont déjà fait » les princes étrangers, et qu'ils se retirent ensuite, pour nous laisser » la liberté de balancer leurs vertus et leurs vices : discussion néces- » saire, et peut-être aussi peu flatteuse pour celui à qui nous adju- » gerons le trône que pour chacun de ceux à qui nous serons forcés » de le refuser. » Personne n'osa se proposer explicitement; il ne fut plus question des candidats polonais.

Quant aux discussions relatives aux candidats étrangers, plusieurs de ces derniers se trouvant écartés, la question sérieuse fut partagée entre l'Autriche et la France. Et comme les ambassadeurs de cette dernière puissance surent déployer la grâce, l'adresse et les promesses exagérées, la majorité se trouva en faveur du duc d'Anjou, Henri de Valois, frère de Charles IX.

Cette candidature fut d'ailleurs préparée de longue main et au milieu de circonstances assez étranges.

Jean Krassowski, gentilhomme polonais, fut le premier qui fit connaître en Pologne le nom du duc d'Anjou; il inspira au roi Charles IX et à Catherine de Médicis, sa mère, le dessein de mettre la couronne de Pologne sur la tête de ce jeune prince. Ce Krassowski était un nain spirituel et intrigant; il flattait, il devint riche. Rentré en Pologne, Sigismond-Auguste et tous les seigneurs eurent la curiosité de s'entretenir de la cour de France, où il avait vécu longtemps. Il était de leurs repas et parlait continuellement de Henri de Valois, dont il faisait un portrait si avantageux, qu'après la mort de Sigismond-Auguste ils s'imaginèrent qu'on ne pouvait trouver un prince plus accompli. Krassowski repassa en France, avertit la cour que, si on voulait envoyer des ambassadeurs, le parti de Henri était déjà assez fort pour supplanter tous ses compétiteurs. On renvoya Krassowski en Pologne aussi promptement qu'il était venu, et le petit bonhomme continua sa négociation.

Charles IX avait attiré auprès de lui l'amiral de Coligny : ce fut ce dernier qui détermina le roi à profiter des offres de l'aristocratie polonaise. Ce conseil, inspiré à l'amiral par l'intérêt des huguenots qu'il délivrait ainsi de leur plus redoutable ennemi, agréait également à Charles IX, dont il flattait la jalousie ombrageuse envers son frère. Catherine de Médicis ne goûta pas moins cet avis, et les Guise, qui ne souffraient leurs supérieurs qu'avec impatience, applaudirent à l'éloignement du seul homme qui couvrait le crédit immense auquel ils aspiraient dans l'administration de l'État. Ainsi l'avis de l'amiral, quoique donné par un ennemi, fut adopté unanimement par les partis les plus acharnés les uns contre les autres. Charles IX choisit pour son ambassadeur Jean de Montluc, évêque et comte de Valence, à qui il donna pour collègues Gilles de Noailles, abbé de Lille; Guy de Saint-Gelais, seigneur de Lansac, et de Malloc, conseiller au parlement de Grenoble.

Le discours de Montluc et son habileté triomphèrent à la *diète d'élection* du parti autrichien. La cour de Vienne dépensa 500,000 écus, somme énorme pour l'époque, et n'atteignit pas son but. Ses ministres tenaient une table magnifique et n'admettaient que les grands seigneurs : le plus pauvre gentilhomme était reçu à celle de Montluc; de cette manière la pluralité des voix se trouva pour Henri.

CHAPITRE II.

Proclamation de Henri de Valois, roi de Pologne. — Les *Pacta conventa*. — Henri quitte le siége de la Rochelle, et arrive à Paris pour y recevoir les ambassadeurs polonais.

Ce fut le 14 mai 1573 que le primat proclama à trois reprises le duc d'Anjou roi de Pologne et grand-duc de Litvanie : ses ambassadeurs jurèrent et signèrent les articles suivants :

« Le roi ne doit ni nommer ni choisir de son vivant le successeur » à la royauté, ni pour cette fois convoquer la diète, ni favoriser » personne, ni en faire mention sous quelque prétexte que ce soit, » pour qu'il soit toujours loisible aux états assemblés d'élire un » nouveau roi à la suite de la mort du premier. Le roi ne portera pas » le titre de maître et d'héritier, usité jusqu'à Sigismond-Auguste. » Le roi maintiendra la paix avec les dissidents en religion; il ne » déclarera pas la guerre, il n'appellera la noblesse à aucune expé- » dition générale; il n'imposera pas d'impôts, il n'instituera pas de » nouvelles tailles; il n'enverra pas des ambassadeurs aux cours » étrangères sans le concours des états de la république. En cas de » partage d'avis pendant les délibérations du sénat, le roi s'associera » à celui qui sera le plus conforme aux lois et aux avantages de la » nation. Il aura à ses côtés un conseil permanent, composé de sé- » nateurs, qui seront changés tous les six mois; pour cette fin, il » sera destiné de diète en diète seize sénateurs, savoir : quatre évê- » ques, quatre palatins et huit castellans. Les diètes générales seront » convoquées tous les deux ans, et même plus souvent, selon l'ur- » gente nécessité de l'Etat. Les diètes ne dureront que six semaines. » Les charges, les dignités, les starosties et les terres royales seront » conférées aux indigènes et non aux étrangers. Le roi ne pourra ni » prendre femme ni divorcer à l'insu et sans le consentement du » sénat. En cas que le roi dérogeât aux lois, à la liberté, aux con- » ventions, aux articles et au serment, les citoyens seront par là » même déliés de la fidélité et de l'obéissance jurées par eux. »

Telles furent les conditions imposées aux rois électifs, qu'on appela *pacta conventa*, et dont il est si souvent question dans l'histoire de Pologne. Leur origine remonte à l'année 1339, car alors le roi Kasimir le Grand obtint des Polonais que Louis de Hongrie, issu de la sœur de Kasimir, lui succéderait en Pologne; à cette occasion on dressa aussi des conditions ou *pactes* qui liaient cet héritier présomptif; mais les *pactes* de 1573 furent beaucoup plus explicites et plus restrictifs de la royauté polonaise.

Outre ces conventions générales, chaque roi s'engageait à remplir les obligations spéciales; ainsi on convint « que la France équipe- » rait une flotte pour rendre les Polonais maîtres de la mer Baltique » et leur redonner le port et la ville de Narva; que, dans le cas » d'une guerre avec les Moskovites, elle leur fournirait quatre mille » hommes de ses meilleures troupes; que Henri, tant qu'il vivrait, » ferait passer tous les ans en Pologne 450,000 florins de ses revenus, » et les consacrerait uniquement au bien du royaume; qu'il acquit- » terait les dettes d'Etat contractées du vivant et après la mort de » Sigismond-Auguste; qu'on admettrait aux écoles de Paris cent » jeunes Polonais aux frais du gouvernement. »

Lorsque tout cela fut convenu, une brillante ambassade polonaise fut envoyée à Paris pour y chercher le nouveau roi. De son côté, Henri, informé de son élection, quitta le siége de la Rochelle et revint à Paris pour y attendre l'arrivée de cette ambassade.

De tout temps avaient existé des relations plus ou moins directes entre la Pologne et la France, mais depuis l'élection du roi Henri elles sont devenues intimes. La publication actuelle, tout en s'occupant de l'histoire générale de la Pologne, a néanmoins pour but de relater surtout ces relations entre les deux pays, et à ce titre nous donnons ici une bien curieuse description de l'arrivée et du séjour des ambassadeurs polonais offrant la couronne au roi Henri. Cette description a d'autant plus d'intérêt qu'elle a été faite par un témoin oculaire; nous conservons donc le style de l'époque, pour ne rien ôter au charme de la vérité.

CHAPITRE III.

Arrivée des ambassadeurs polonais à Paris; leurs visites au Louvre; cérémonies religieuses à Notre-Dame; remise du diplôme d'élection dans la salle des Pas perdus au palais de justice; départ des ambassadeurs polonais.

« Etant averties Leurs Majestés françaises de la venue des ambassadeurs polonais, qui étaient proches de leur arrivée à Metz, on manda au sieur de Thevalle, gouverneur de ladite ville, de les recevoir dignement, et on envoya au-devant l'évêque de Langres et le comte de Brienne, pour ainsi les recevoir au nom du roi et les accompagner par les chemins; et M. le duc de Lorraine, sachant qu'ils passaient par ses pays, les alla recevoir à Pont-à-Mousson et les y fit très-bien traiter.

» Et quand ils furent à trois lieues de Paris, le roi de Pologne envoya au-devant d'eux sa maison et sa famille, conduite par M. de Villequier, son premier chambellan, ses autres chambellans, gentilshommes de la chambre, et autres de sadite maison, ensemble ses pages jusqu'au nombre de cinquante, montés tous sur chevaux d'Espagne ou chevaux turks, qui furent à Pantin. Et quelque peu après y arrivèrent les princes que le roi très-chrétien envoyait au-devant d'eux pour les recevoir; c'est à savoir comment ils étaient complimentés et conduits :

» Adam Konarski, évêque de Poznanie, par le prince Dauphin, fils aîné du duc de Montpensier;

» Albert Laski, palatin de Sieradie, par le duc de Guise;

» Jean Lodzia-Tomięki, castellan de Gniezno, par le marquis du Maine;

» Jean Herburt de Felsztyn, castellan de Sanok, et staroste de Przemysl, par le marquis d'Elbeuf;

» André Gorka, castellan de Miedzyrzecz, staroste de Gniezno et de Iaworow, par le duc d'Aumale;

» Stanislas Prawdzię-Krzyski, castellan de Racionz, par M. le Grand;

» Nicolas Sierota-Radziwill, maréchal de la cour de Litvanie, par M. le comte de Maulevrier;

» Nicolas Firley, staroste de Kazimiérz, par le comte de Tende;

» Jean Sarius-Zamoyski, staroste de Belz, par le vicomte de Turenne;

» Jean Zborowski, staroste d'Odolanow, par M. de Piennes;

» Nicolas Tomięki, fils du castellan de Gniezno, par M. de Bonvyns;

» Alexandre Pronski, fils du palatin de Kiiovie, par M. de Humières.

» Le sieur de Foix, conseiller au privé conseil, porta la parole de la bienvenue. Et à la rencontre descendirent tous de leurs chariots, pour saluer lesdits princes et comtes qui allaient au-devant d'eux; et après en chacun chariot des ambassadeurs qui sont jusqu'à onze, entra un prince ou seigneur pour leur faire compagnie. Allèrent aussi au-devant le prévôt des marchands et échevins avec les archers de la ville, et se trouva à la porte Saint-Martin, par laquelle ils entrèrent, mille ou douze cents arquebusiers pour faire une salve avec l'artillerie qui fut tirée.

» En cette sorte entrèrent en la ville le mercredi, 19e du mois d'août 1573, environ les trois heures après midi, étant en nombre d'environ trois cents personnes, et de cinquante chariots faits à la polonaise, tirés, les uns par quatre, les autres par six chevaux. Passant tout du long de la rue Saint-Martin, allèrent descendre au logis de l'évêque de Poznanie, logé à la maison de Nantouillet, prévôt de Paris; et après furent conduits les autres, chacun en leurs maisons aux environs des Augustins et rue de Buci, par gentilshommes députés pour les accompagner, et autres gens ordonnés pour les faire servir à leurs maisons, tant valets de chambre du roi qu'autres.

» On ne peut exprimer l'étonnement de tout le peuple, quand il vit ces ambassadeurs avec des robes longues, des bonnets de fourrure, des sabres, des flèches et des carquois; mais l'admiration fut extrême lorsqu'on vit la somptuosité de leurs équipages, les fourreaux de leurs sabres garnis de pierreries, les brides, les selles, les housses de leurs chevaux enrichies de même, et cet air d'assurance et de dignité qui les distinguait supérieurement, et qui n'est bien naturel que dans des hommes libres. Leur taille, leur figure, leur bonne mine, tout imposait en eux et rappelait l'idée de ces anciens sénateurs romains qui, maîtres de divers peuples, ne savaient obéir qu'à leurs propres lois, et qui trouvaient plus de gloire à donner des couronnes qu'à les porter.

» Le jeudi tout le long du jour, parce qu'ils étaient las, se reposèrent à leurs maisons, et furent envoyés visiter de la part du roi, par M. de Lanssac, pour savoir de leurs nouvelles et dispositions, et s'ils avaient besoin d'aucune chose.

» Comme le lendemain, vendredi 21e matin, furent aussi envoyés visiter, de la part du roi de Pologne par MM. de Villequier et de Cheverny, pour les congratuler de leur venue, et leur offrir toute la faveur et bienveillance de la part dudit roi de Pologne. L'après-dînée, lesdits sieurs ambassadeurs demandèrent à être ouïs du roi Très-Chrétien. Ils passèrent l'eau de la Seine dedans quelques bateaux, qui leur furent apprêtés pour venir au Louvre, où ils trouvèrent le roi dans la grande salle d'en haut, accompagné des princes, cardinaux et gens de son conseil; et là, lesdits sieurs Polonais et autres de leur compagnie vinrent baiser la main du roi. Il fut porté la parole par l'évêque de Poznanie, de la cause de leur venue; à laquelle fut fait réponse par le sieur de Birague, chancelier de France; et puis, allèrent trouver la reine mère en sa chambre, à laquelle ledit sieur évêque fit harangue, et parce que ladite dame sut que ledit évêque parlait bien italien, lui fit elle-même la réponse si à-propos, répondant à chacun point de ce qu'elle avait entendu par son chancelier, l'évêque du Puy, que contenait l'oraison dudit sieur évêque, la réponse de ladite dame fut grandement louée et estimée par les sieurs ambassadeurs. Après s'en allèrent saluer la reine, pour laquelle fut fait réponse par l'évêque de Paris, et après s'en retournèrent lesdits sieurs ambassadeurs passer l'eau pour aller en leur logis, ne voulant pas ledit jour voir le roi de Pologne, leur roi, parce qu'ils disaient le vouloir voir un jour à part pour lui faire plus d'honneur, comme ils devaient.

» Qu'il fut cause de les remettre au samedi 22e, lequel jour l'après-dînée et pour venir avec plus d'apparence, délibérèrent de monter tous à cheval sur chevaux fort richement enharnachés, et chacun desdits ambassadeurs menant sa famille, paré chacun de diverses couleurs, de riches habillements la plupart à la façon polonaise, et quelques-uns habillés à la française. Et pensaient de venir trouver leur roi en sa chambre du Louvre; mais quand on vit la compagnie si grande, ledit roi fut contraint, pour avoir lieu plus capable, d'aller la recevoir en la grande salle d'en haut, ce qui fut fait avec bel ordre. Et au-devant d'eux marchait ledit roi jusqu'au milieu de ladite salle, puis les mena en haut près la cheminée, et là furent présentées les lettres qui furent lues par le sieur Brulart, secrétaire. Et après ledit sieur Konarski, évêque de Poznanie, commença à faire son oraison : « Que le roi ne devait qu'à son mérite la couronne qu'ils » venaient lui offrir; et qu'ils ne doutaient point qu'il n'ajoutât à » ses premières vertus toutes celles que l'honneur et le devoir allaient » bientôt lui rendre nécessaires. Quant au décret d'élection, ils ne » pouvaient s'en dessaisir, que le roi son frère et lui n'eussent con- » firmé, par leurs serments, tous les articles dont les ambassadeurs » de France étaient convenus avec le sénat et les nonces de la répu- » blique. »

» Le roi de Pologne, leur répondant en latin, les remercia de l'élection qu'ils avaient faite de lui, et donna après charge audit sieur de Cheverny, son chancelier, de répondre plus amplement. Après laquelle réponse finie, ledit roi les remercia encore en latin de tant de peine qu'ils avaient prise de le venir trouver; ce qu'étant fait, tous lesdits sieurs ambassadeurs, et après eux tous les gentilshommes de leur suite, vinrent baiser la main de leur roi, qui les reçut fort humainement au très grand contentement desdits sieurs Polonais et de leur suite. Et après ledit roi, prenant l'évêque par la main, suivi des autres ambassadeurs, le fit entrer en l'antichambre, puis en la chambre du roi, où ils trouvèrent ledit sieur roi, avec lequel, après avoir eu quelques propos, prirent congé, pour eux retirer en leurs maisons. Étant descendus en la cour, trouvèrent des grands chevaux des écuries du roi Très-Chrétien et du roi de Pologne, prêts pour monter dessus pour eux en retourner.

» Le 23e jour, lesdits sieurs Polonais voulaient aller faire la révérence à monsieur le duc, ce qu'ils ne purent faire, parce que ledit sieur s'était assez mal trouvé, la nuit, de sa fièvre. Qui les fit aller saluer le roi et la reine de Navarre, et après messieurs les cardinaux de Bourbon et de Lorraine.

» Le 24e, ledit sieur de Cheverny et de Villequier furent envoyés de la part du roi de Pologne vers ledit sieur Konarski pour savoir et entendre quand lesdits sieurs ambassadeurs prendraient plaisir de commencer à traiter du fait de leur légation. Et pour cet effet, ledit sieur roi eût bien désiré d'avoir la copie des articles qu'ils entendaient être confirmés et jurés par lui. A quoi le sieur Konarski fit réponse qu'il ne pouvait aucunement déterminer de ladite affaire ni aucune réponse sans le communiquer à ses collègues ambassadeurs; que l'après-dînée ils s'assembleraient chez lui pour aviser.

» Le lendemain 25e, ledit sieur roi avec la reine sa mère et quelques-uns qu'ils ont appelés, ont entendu du sieur évêque de Valence et abbé Delisle, qui ont été envoyés ambassadeurs en Pologne, quelles avaient été les promesses faites et signées par eux, accordant avec les Polonais pour le fait de l'élection. Et après en avoir longuement conféré, a été ordonné au sieur Delisle d'avertir les ambassadeurs que quand il leur plairait venir trouver le roi de Pologne il leur donnerait telle audience qu'ils voudraient.

» Le 26e, l'après-dîner, sur les deux heures, lesdits ambassadeurs sont venus trouver ledit sieur roi en son hôtel d'Anjou. Après avoir été reçus par Sa Majesté, les a retirés en une chambre à part et leur a commandé de s'asseoir, ce qu'ils n'ont voulu faire qu'après beaucoup de commandements, se tenant toutefois toujours découverts. La parole a été portée par l'évêque Konarski, en latin, qu'ils avaient apporté les articles convenus et signés avec les ambassadeurs du roi Très-Chrétien, lesquels ont été lus par le secrétaire Brulart; et après que lecture en a été faite, le roi de Pologne préféra à parler français. Et s'étant trouvés trois d'eux qui entendaient et parlaient français, savoir : Zamoyski, Laski et Pronski, se sont approchés et leur a été dit par ledit sieur roi : « Qu'en la lecture desdits articles, » il en avait remarqué un faisant mention de la demeure des Fran- » çais avec lui en Pologne pour le servir domestiquement, lequel il » trouvait fort dur : attendu qu'il avait toujours été permis à ses » prédécesseurs rois de se servir près de leurs personnes de toutes » personnes de diverses nations, et que la considération et amitié » qui se ferait des Français et Polonais requérait qu'il y eût des » Français nourris en Pologne, comme des Polonais en France, » n'entendant toutefois parler des charges, dignités et bienfaits qu'il » voulait seulement être baillés à ceux de Pologne et non aux étran- » gers, et qu'il les priait de corriger cet article, ou à tout le moins » de certifier quand ils seraient au pays ce qu'il leur en avait dit. » Sur quoi, tous lesdits sieurs ambassadeurs s'étant levés, se sont retirés en un coin de ladite chambre pour en aviser; et, après en avoir communiqué ensemble, un d'iceux, nommé le sieur Zamoyski, a porté la parole en latin, que leur pouvoir et mandement étaient limités, auquel ils ne pouvaient ni ajouter ni diminuer, et que toutefois la volonté du roi étant juste, qu'elle serait reçue telle au pays. Ladite conférence a duré deux bonnes heures.

» Le 29e jour, l'après-dînée, lesdits ambassadeurs eurent audience en l'hôtel d'Anjou. Et parce que ledit sieur de Cheverny avait su qu'ils devaient proposer beaucoup de choses concernant l'autorité du roi de Pologne, alla prier la reine de commander à messieurs les chanceliers et au sieur de Morvilliers de se trouver à l'audience qui

se donnerait auxdits ambassadeurs, ce qu'ils firent. Et après qu'ils furent arrivés, Herburt porta la parole et dit au nom de tous : « Qu'il suppliait le roi de confirmer les articles qui avaient été arrê» tés par le sénat et de faire le serment qui avait été avisé. » Lequel serment fut présenté par Tomicki; et après que lesdits articles et serment ne devaient être observés comme choses qui n'avaient point été passées par tous les états du pays et contraires aux libertés ecclésiastiques et à l'autorité du roi. Et après lui le palatin Laski protesta pour les catholiques de Pologne, et le maréchal Radziwill pour tous les catholiques de Litvanie en la même forme que l'évêque auquel il se remit. Sur quoi les autres se trouvant offensés, firent plusieurs remontrances. Le staroste Zborowski, plus impatient, s'approcha de Montluc et lui demanda s'il n'avait pas consenti lui-même à cet article. « Vraiment, ajouta-t-il, si vous et vos collègues ne » l'eussiez approuvé, jamais votre prince n'aurait eu nos suffrages. » Ledit sieur roi s'aperçut de la vivacité de cet ambassadeur et voulut savoir ce dont il s'agissait entre lui et l'évêque de Valence. Celui ci, plus confus qu'il ne l'avait encore été, feignant de ne rien entendre, Zborowski prit la parole, et s'adressant au roi, le surprit bien davantage par ces mots : « Je disais, sire, à l'ambassadeur de Votre Ma» jesté, que s'il ne s'était engagé à vous faire agréer cet article, vous » n'auriez pas été élu roi de Pologne; et je dis plus à présent : si » vous ne l'acceptez comme tous les autres, vous ne le serez jamais ! » Ces paroles irritèrent les courtisans français. Les murmures allaient éclater. Le roi les réprima par un sourire gracieux qui semblait approuver ce qu'il venait d'entendre; mais son cœur ulcéré ne se sentit plus dès ce moment le même goût pour le trône qu'on lui préparait. Il continua cependant à montrer de la confiance aux Polonais et résolut de ne leur rien refuser. Enfin le roi, prenant la protestation par écrit par ledit évêque, leur dit à tous que puisqu'il voyait qu'ils n'étaient d'accord il valait mieux qu'il vît à loisir lesdits articles, serment et protestation, et que de leur part ils regarderaient à s'accorder.

» Le lendemain 30 au matin, ledit sieur de Cheverny fut envoyé vers le castellan Tomicki, où il trouva qu'avec lui étaient assemblés Gorka, Zborowski et autres protestants, qui étaient fort courroucés de ce que l'on faisait difficulté de confirmer leurs articles, et s'excusa de venir seul trouver le roi de Pologne, disant que cela serait suspect à ses compagnons, et qu'il ne le pouvait faire par le devoir de sa charge, jusqu'à ce que leur légation fût parachevée.

» Qui fut cause que le lendemain matin 31 août MM. de Morvilliers et de Valence, et le sieur de Cheverny furent envoyés vers eux pour entendre les raisons desdits sieurs avec lesquels traitèrent par l'espace d'environ trois heures.

» Et le lendemain premier jour de septembre, lesdits ambassadeurs ont eu audience à l'hôtel d'Anjou, où après avoir été ouïs longtemps, l'évêque a déclaré qu'il n'entendait avoir protesté, sinon que ce qui concernait le fait de sa religion, et non pour les autres articles, suppliant le roi de les autoriser et confirmer. Après, ledit sieur roi ayant vu qu'ils étaient d'accord leur a dit en français, qui depuis leur a été interprété par le staroste Zamoyski, qu'il ne désire rien tant que l'amitié et union de ses sujets, et qu'il entretiendrait toujours tout ce qui serait bon pour le bien et l'utilité du pays, estimant son bien et autorité de lui étaient conjoints à présent avec le bien dudit pays. Lesdits ambassadeurs se retirant fort contents et satisfaits de l'honnête réponse de leur roi, furent menés promener au jardin dudit hôtel d'Anjou, et *après voir les lions, ours et autres bêtes que le roi fait nourrir.*

» Le deuxième jour de septembre, le roi de Pologne attendait l'après-dînée les ambassadeurs pour être encore ouïs; mais ils députèrent trois d'entre eux : Herburt, qui prit la parole; Zamoyski et Laski, qui excusèrent le reste des ambassadeurs, et apportèrent de leur part un mémoire portant interprétation aux articles qui avaient été par eux baillés; lequel mémoire ensemble d'autres mémoires ils laissèrent et furent mis ès-mains de MM. de Limoges, de Foix, Bellièvre et de Pibrac, avocat du roi, pour les voir et traduire du latin en français, à cette fin que le lendemain tout fût lu au roi et à la reine.

» Et le lendemain troisième jour, le tout fut rapporté par M. de Pibrac, en présence des rois de France, de Pologne, de la reine mère, les cardinaux de Bourbon, Lorraine et autres du conseil du roi. Sur quoi les conseillers allèrent trouver les ambassadeurs, qui s'assemblèrent chez l'évêque Konarski. Là ledit mémoire fut lu et fort contesté, tant sur le fait des quatre mille Gascons que les ambassadeurs français ont promis, avec le payement pour six mois qu'ils demandent pour un an entier, de la navigation et armée de mer, du port des deniers du revenu du roi de Pologne, avec les promesses et serment des rois de France et de Pologne, à laquelle conférence a été remis par eux à faire le lendemain réponse.

» Le lendemain quatrième jour, les ambassadeurs polonais sont venus trouver leur roi à l'hôtel d'Anjou, sur les trois heures, où ils sont demeurés jusqu'à sept heures. Ils protestaient de l'obéissance que les Polonais voulaient rendre à leur roi, puisque volontairement ils avaient élu, s'étaient soumis, leurs biens, leurs vies et leurs fortunes; mais qu'ils auraient la puissance d'élire un autre roi, au cas qu'il ne gardât les lois, les statuts et priviléges du pays. Et après, le roi de Pologne fit une longue et très-honnête réponse, qu'il ne voudrait qu'il eût aucunement moindre autorité que les autres rois ses prédécesseurs, de laquelle elle ne voudrait abuser, et de conserver les coutumes, priviléges, droits et autorités du pays, ce qu'il espère de leur faire mieux connaître par effets que de paroles. Après cela, l'évêque Konarski commença à requérir qu'il plût au roi entendre au mariage de dame Anna, infante de Pologne, sœur du feu roi Sigismond, comme chose qui serait très-utile pour le bien du pays.

» Le sixième jour, les ambassadeurs sont venus à l'hôtel d'Anjou. Le castellan Herburt suppliant le roi que les confirmations fussent passées en la forme qui avait été baillée par eux, sans qu'il fût aucune chose changée ni immiscée. Enfin quand c'est venu à tomber sur l'article du transport des deniers du roi de Pologne, ont insisté précisément qu'il fût promis et assuré par le roi de Pologne que la somme de 450,000 florins fût portée à certains termes dedans le château de Krakovie, sur quoi le roi a fait réponse par sa bouche : « Qu'ils ne » devaient douter qu'il ne portât tout ce qu'il avait en Pologne, que » puisque lui-même y était, qu'il ne voulait rien avoir qui n'y fût » porté; mais de s'obliger de le mettre dans le trésor, et de n'avoir » point la disposition de que lui appartient, qu'il n'était pas raison» nable; que puisqu'il leur avait accordé tous les autres articles, il » les priait de ne plus faire d'instances sur celui-ci, et de s'en fier à » lui. » Sur quoi lesdits ambassadeurs se sont levés et retirés à un coin de la chambre pour délibérer, et ils déclarèrent qu'ils ne pouvaient aucunement changer; le roi déclara de son côté qu'il ne pouvait pas non plus, et on se sépara.

» Le septième jour, les négociations recommencèrent, et le roi de Pologne déclara qu'il était content pour faire connaître auxdits ambassadeurs que sa volonté est de faire porter toute ladite somme en Pologne, mais qu'il l'aurait distribuée à son bon plaisir et volonté. Sur quoi les ambassadeurs répondirent, qu'ils n'entendaient aucunement empêcher que tout ne fût disposé à la volonté du roi; que ladite république avait longuement été sans lesdites choses, que toutefois avait toujours été grande et florissante, et qu'ils suppliaient le roi de leur donner seulement acte de la remontrance qu'ils avaient faite pour leur décharge envers les états du pays; suppliant le roi de s'avancer le plutôt qu'il pourrait pour s'y acheminer. Le roi de Pologne fit une réponse favorable.

» Le mercredi neuvième, les ambassadeurs arrivèrent sur les onze heures. Incontinent après le roi de Pologne s'est assis *en une table qu'il a fait mettre au-dessus, et joignant une autre longue table où tous lesdits ambassadeurs se sont assis pour dîner,* et après lequel ledit sieur roi s'est retiré en la chambre pour traiter et parachever avec eux. Et les quinze articles accordés ont été au commencement lus; et après s'est résolu le fait du serment avec le consentement de l'évêque Konarski, lequel s'est accordé qu'il ferait une protestation en l'Église qui lui pût servir de décharge, tant en sa conscience qu'envers le pape. Et après, ledit évêque a demandé réponse sur le fait du mariage. Le roi a répondu qu'il avait entendu beaucoup de grandes vertus et louanges de la princesse de Pologne, Anna, et qu'il était si proche de s'acheminer au pays qu'il espérait bientôt la voir et connaître, et après faire tout ce qui serait avisé et résolu par les états du pays, sans lesquels il n'entend contracter aucun mariage. Et après, a été avisé le lendemain d'aller à Notre-Dame de Paris ouïr la messe et là faire le serment, tant par le roi de France que par le roi de Pologne son frère, des articles accordés par les ambassadeurs et de l'interprétation faite sur iceux.

» Le jeudi, 10e septembre, sur les onze heures du matin, le roi et le roi de Pologne, accompagnés du roi de Navarre et autres princes du sang et seigneurs, sont allés à la grande église de Notre-Dame, et aussi les reines, princesses et dames, et tous les ambassadeurs, assis en un siége couvert de drap d'or au-dessus de l'oratoire du roi, tout près du grand-autel, et à côté de l'autel messieurs les cardinaux; et derrière eux les évêques; et de l'autre part à main gauche, vis-à-vis des ambassadeurs, les chanceliers de France et de Pologne; et après eux, ceux du conseil du roi; et à côté de l'autel, à l'endroit gauche, vis-à-vis les cardinaux, les ambassadeurs du pape, d'Espagne, d'Écosse et de Venise. Et après que la messe a été dite, les rois de France et de Pologne se sont approchés du grand-autel où était Pierre de Gondi, évêque de Paris, qui avait dit la messe, comme se sont aussi approchés les ambassadeurs pour faire le serment convenu et accordé. Et avant que commencer à faire ledit serment, l'évêque Konarski a fait sa protestation audit roi de Pologne, et l'a baillée par écrit au sieur de Cheverny, son chancelier, par laquelle il proteste de la nouvelle forme de serment touchant le fait de la religion dont a été ordonné par ledit sieur roi qu'il aurait acte. Et après, les rois de France et de Pologne se sont mis à genoux, et le castellan Herburt a pris la forme de serment que le roi de Pologne devait faire, laquelle il a lue de mot à mot comme ledit sieur roi en a autant fait de sa part, et l'a ainsi juré sur les Evangiles. Et après, le roi a lu son autre serment comme faisait aussi le chancelier, lequel roi a fait aussi serment sur lesdits Evangiles d'entretenir de bonne foi ce qui a été accordé par ses ambassadeurs et depuis avec le roi de Pologne, son frère. Et après lesdits sieurs rois, ambassadeurs et tous autres, se sont

retirés, le hérault criant en signe de joie et d'allégresse comme on a accoutumé. Et le roi s'en est allé dîner à l'évêché, où il a mené lesdits ambassadeurs dîner avec lui.

» Le dimanche, 13e septembre, le tout a été préparé en la grande salle (de pas perdus) de parlement du palais de justice, pour y présenter et recevoir le décret de l'élection, où chacun s'est trouvé sur le midi ou une heure après. Et parce que c'est un acte qui est si solennel, qu'il n'est mémoire qu'il s'en soit fait un tel en France, il sera bon de le décrire.

» La grande salle du palais qui est divisée en deux à cause des piliers; l'un des côtés d'icelle vers la chambre dorée, a été mis tout en échafauds par degrés, en façon de théâtre; l'autre côté a été resserré de siéges des deux côtés, et en haut d'une galerie de bois; et, approchant près de la table de marbre, un échafaud, étant de sept ou huit degrés, tout couvert de tapis richement ornés, et trois grands dais, et au-dessus de celui du milieu était le roi assis dans une chaise; à la main droite, sous un autre dais, près de lui, était la reine sa mère, et au-dessous de la reine, le roi de Pologne, assis chacun en une chaise. A main gauche, joignant ledit roi de France, était la reine sa femme; après elle, monsieur le duc, assis seulement dessus une escabelle couverte de toile d'or. Après lui, le roi et la reine de Navarre, dedans deux chaises; et au-dessous, une petite escabelle plus basse, madame la princesse de Navarre. A côté gauche, traversant jusqu'à un pilier, y avait deux chaises en façon de forme, l'un pour les princes du sang, savoir : MM. les princes de Condé, de Montpensier, princesse de la Roche-sur-Yon, de Nemours et de Guise; et en des échafauds, faits par degrés au-dessus, les dames de la cour. Du côté droit du roi, y avait aussi une forme sur laquelle étaient assis messieurs les cardinaux de Lorraine, Bourbon, de Guise, et d'Este. Derrière eux un autre siége, sur lequel étaient assis ceux du conseil du roi, à savoir : MM. de Morvilliers, de Valence, Limoges, de Foix, de Roissy et Bellièvre, et derrière ledit siége, étaient assis les archevêques et évêques, et au-dessus, aux échafauds, étaient les ambassadeurs du pape, d'Espagne, d'Ecosse et de Venise. Un autre long siége élevé, où étaient les ambassadeurs polonais, et devant le premier ambassadeur, qui est l'évêque Konarski, y avait un petit siége à part pour le sieur de Cheverny, et auprès, une petite table couverte de velours cramoisi en broderie avec un oreiller pour y recevoir et asseoir le coffre dedans lequel était le décret de l'élection.

» De l'autre côté, auprès d'un pilier, un autre petit siége à part, sur lequel était assis le chancelier René de Birague, et plus bas de deux degrés, de grands siéges, depuis ladite table de marbre jusqu'au bas de la salle, sur lesquels six présidents de la cour de parlement, et les conseillers dudit parlement étaient assis; derrière eux, MM. les recteurs de l'Université de la chambre des comptes, et les autres compagnies en suivant : M. de Guise, comme grand maître, donna ordre à ce qui était nécessaire. Aux pieds du roi était couché le duc du Maine, comme grand chambellan; et dedans la salle, de dix à douze mille personnes; ladite salle, richement parée de tapisseries, et un fond de lierres et armoiries des rois, reines, et de leurs alliances.

» A l'arrivée des rois et reines susdits, qui a été environ une heure, les trompettes ont commencé à sonner, et depuis les hautbois. Et après que le roi a été là plus d'une grande demi-heure, les ambassadeurs de Pologne sont arrivés. L'évêque Konarski a commencé à adresser la parole au roi de France, lui faisant entendre que, à sa prière et requête, ils avaient élu un frère pour leur roi, et qu'ils suppliaient trouver bon qu'ils lui présentassent le décret de l'élection; à quoi a été répondu par le chancelier, au nom du roi; et après, ledit évêque a adressé la parole au roi de Pologne, lui faisant entendre : « Les Polonais vous ont élu par vos mérites, et ils vous supplient » d'accepter cette élection et de vouloir s'acheminer, pour le bien » du royaume, le plus tôt que vous pourrez. Nous sommes sûrs que » vous conserverez les deux nations de la Pologne et de la Litvanie, » et ne violerez jamais leurs anciennes libertés comme vous l'avez » promis, que vous garderez et défendrez vos peuples envers et » contre tous; et pour ce, que le Moskovite est notre proche voisin » et perpétuel ennemi, qui, voyant la Pologne sans chef, pourrait envahir notre pays; d'autant que c'est le temps auquel il commence » à nous faire la guerre. » Et après, ont présenté ledit décret, qui a été lu par le castellan Herburt, accompagnés des castellans Tomicki et Gorka, qui tenaient les deux bouts du décret, scellé de vingt-six sceaux. Et après la lecture faite, Konarski et Radziwill parlèrent. Après les réponses des chanceliers on a commencé à chanter le *Te Deum* en musique, et après, le décret qui était dedans un coffre d'argent doré, mis dedans une gaîne de velours vert et couvert d'un drap d'or frisé, a été repris sur ladite table et porté par les castellans Tomicki et Gorka, qui le portèrent sur leurs épaules jusque dedans la Sainte-Chapelle, où l'on a dit vêpres. A la fin, l'artillerie a tiré de toutes parts, tant à l'arsenal qu'à l'hôtel de ville, et la cloche du palais sonna. Le roi a mené souper au Louvre tous lesdits sieurs ambassadeurs polonais.

» Le lendemain, 14 septembre, le roi de France voulut que son frère fît son entrée dans Paris. Le nouveau roi de Pologne étant sorti de Paris, y rentra par le faubourg Saint-Antoine précédé de deux mille hommes de pied et deux cent cinquante maîtres. A la porte de la ville, tout le magistrat en corps lui présenta les clefs, et remontant à cheval, se hâta de marcher avant les membres du parlement, qui étaient tous en robe rouge, et que suivaient les gentilshommes de la famille des ambassadeurs polonais. Tous les domestiques des deux rois, les premiers officiers de la couronne, le chancelier lui-même portant les sceaux, tous les ministres étrangers venaient ensuite. Le duc de Guise portait le sceptre devant le roi Henri, qui, armé de toutes pièces, marchait sous un dais, ayant à ses côtés le duc d'Alençon et le roi de Navarre, et après lui les princes du sang et les ambassadeurs de la république de Pologne, accompagnés chacun d'un des premiers seigneurs de l'Etat.

» Cette pompeuse cavalcade se rendit au palais parmi les acclamations d'une foule de citoyens, qui, entraînés les uns par les autres, ne cessaient de faire des vœux pour la prospérité du roi de Pologne. D'espace en espace, on voyait dans les rues des arcs de triomphe ornés de statues, d'emblèmes et d'inscriptions. Quelques-uns étaient à la gloire de la Pologne, et la plupart représentaient l'union de deux rois. »

CHAPITRE IV.

Départ du roi Henri de Paris pour la Pologne. — Préoccupations du nouveau roi sur les portes secrètes du château de Krakovie; ses arrières-pensées. — Arrivée de Henri à Krakovie, et son couronnement. — Il apprend là mort de son frère Charles IX, et se sauve nuitamment pour gagner la France.

Au mois de décembre de la même année 1573, le nouveau roi de Pologne, Henri Ier, franchit les frontières de la France en prenant la route de Krakovie. Etant encore en Allemagne, Henri dressa son plan de conduite à l'égard de la Pologne; aussi en écrivant ses dispositions secrètes à son confident le sieur de Rambouillet, il lui mandait de Torgau sur l'Elbe, en date du 13 janvier 1574 : « J'ai » entendu que le bâtiment de mon château de Krakovie est fort com» mode pour logis; mais d'autant que le procureur qui en a la charge » ne sait pas quelle est ma coutume de loger et d'approprier les » chambres et les cabinets à la façon de France, je vous prie, regar» dez à faire dresser et approprier mon logis comme vous savez que » je le désire et que j'ai accoutumé de l'être, montrant cette lettre » audit procureur, afin qu'il ne fasse point de difficulté de suivre en » cela votre avis et l'instruction que vous lui en baillerez, comme je » lui écris par la lettre que je vous envoie. »

Dans une autre lettre toute confidentielle il écrivit : « Je vous prie » de regarder pour mon logis que je sois accommodé à Krakovie tant » de chambre qu'autres appartements et principalement de cabinets; » pour avoir entendu qu'il est commode ledit logis de ces choses-là » même pour sortir et entrer, à ce que j'ai entendu dans la ville, » sans que l'on le vît. Vous savez l'envie qu'a en cela la reine ma » mère; j'en suis de même. Mais faites-le si dextrement, qu'ils ne » connaissent que ce soit pour cela. Je vous en écris une lettre que » vous montrerez au procureur, non celle-ci. »

Voilà les préoccupations du nouveau roi élu! Nous allons voir bientôt à quoi les portes secrètes serviront à Henri et à ses confidents français!

En passant par Posen, Henri arriva à Krakovie le 18 février 1574, et le 21 du même mois on fit la cérémonie du couronnement. Au lieu d'étudier l'esprit et les habitudes du pays sur lequel il devait régner, au lieu de rester fidèle aux serments qu'il avait prêtés, Henri et ses favoris français persiflaient les usages et les coutumes des Polonais, et passaient avec leur maître leurs jours en festins, bals et débauches. Au milieu d'un mécontentement mutuel qui augmentait chaque jour, et à peine dans le cinquième mois de son règne, le roi apprit secrètement la mort de son frère Charles IX, arrivée au château de Vincennes le 30 mai 1574; dès lors il n'eut d'autre pensée que de rentrer le plus tôt possible en France.

Comme Henri ne pouvait point quitter le royaume sans le consentement de la noblesse polonaise réunie en assemblée, il préféra se sauver nuitamment de Krakovie. « Le dessein de Henri, dit un écri» vain français, était de s'enfuir secrètement et le plus tôt qu'il lui » serait possible. Jamais prince n'avait donné une pareille scène à » l'univers. La nécessité même pouvait à peine en effacer le blâme. Il » fixa son départ à la nuit du 18 juin 1574, et s'occupa d'abord à dis» poser des relais sur la route qu'il avait résolu de prendre. »

Le jour de son départ, le roi donna un festin suivi d'un grand bal à la sœur du feu roi Sigismond-Auguste, et quand tout dormait après la fatigue et la danse, Souvray et Larchant, capitaines des gardes, emmenèrent Henri, et l'ayant fait sortir par une porte secrète, le conduisirent à pied jusqu'à une chapelle où des domestiques affidés l'attendaient avec des chevaux. Monté sur un cheval bien dressé, le roi gagna au plus vite la frontière autrichienne.

Grande fut l'alarme de la cour et de la ville à la disparition du roi à qui les Polonais avaient offert le sceptre. On alla à sa poursuite, mais il était déjà sur le territoire étranger. En passant par Vienne,

Venise et Lyon, il arriva à Paris et succéda à son frère Charles IX sous le nom de Henri III.

Le 10 septembre 1574, la noblesse réunie à Warsovie décida que si le roi ne revenait pas en Pologne pour le 12 mai 1575, on procéderait à l'élection d'un nouveau roi. Ce décret fut envoyé à Henri, qui promit de se présenter avant même l'expiration du terme assigné; mais les troubles qui éclatèrent en France à son arrivée le mirent en défaut; son ambassadeur arriva aussi trop tard et sans argent, de manière que le 15 juillet la Pologne se délia de ses serments envers Henri; le 3 octobre le trône fut déclaré vacant, et le primat convoqua une nouvelle diète d'élection pour le 4 novembre 1575.

Souvray et Larchant, ses capitaines des gardes; mais du nombre des fuyards étaient aussi René de Villequier, Caylus, Beauvais-Nangis, Liancourt et de Pibrac. Or ceux-là s'égarèrent à cause de l'obscurité de la nuit; mais ce fut Guy du Faur, seigneur de Pibrac, qui subit l'aventure la plus désagréable du monde. Voici comme en parle Charles Paschal, auteur latin de la *Vie de Pybrac*, écrite en 1585 et traduite en français par Guy du Faur, seigneur d'Hermay: nous conservons le style naïf de l'époque.

« Le bien dire que plusieurs affectent tant, et qu'ils acquièrent par étude et travail, lui était comme propre et naturel. Que l'antiquité



Henri de Valois, roi de Pologne et de France (1551+1589).

CHAPITRE V.

Impressions fâcheuses parmi les Polonais sur la fuite de Henri. — Il gagne heureusement la France, mais l'un de ses confidents, M. de Pibrac, s'égare. — Aventures et malheurs de Pibrac en Pologne; son arrivée en France; son nouveau départ pour la Pologne; ses nouvelles aventures près Montbeillard; son arrivée en Pologne, et ses insuccès pour conserver le trône à Henri. — Mort de Henri assassiné par Jacques Clément.

Le règne court et éphémère de Henri en Pologne ne pouvait rien laisser de remarquable, mais nous ne devons pas priver nos lecteurs des aventures étranges qui accompagnèrent la fuite du roi et les malheurs par lesquels passa un de ses confidents intimes, le sieur de Pibrac, lors de sa fuite et quand il revint de nouveau en Pologne pour supplier les Polonais de ne pas déposer Henri du trône de ce pays. D'ailleurs, dans cette histoire populaire notre but est d'instruire et d'amuser, et il nous a semblé que nous atteindrions ce but en donnant des extraits vrais et naïfs d'un auteur contemporain.

Nous avons déjà dit que Henri, lors de sa sortie secrète du château de Krakovie, dans la nuit du 18 juin 1574, fut accompagné par

aille maintenant chanter ses éloges ampoulés en l'honneur de son Orphée, de son Nestor ou de son Ulysse, lesquels ont été si hautement loués par les Grecs, que leur vanité en est ennuyeuse à tout le monde. Pour moi, je ne ferai cas que d'un Pybrac, non pas pour avoir amolli par son chant les rochers et attiré à soi les forêts, mais

Pour avoir surpassé par son esprit divin
Tous les autres mortels, ainsi que le matin,
Quand Phœbus est levé, nous voyons les étoiles
Sans lueur se cacher dessous leurs sombres voiles.

» Par telles vertus il s'acquit le crédit et autorité dans le royaume qu'il avait mérité. Il n'en fut pas pour cela plus glorieux; on ne le vit jamais abuser de la faveur ni s'attacher à son intérêt particulier. Au contraire, recherchant les occasions de bien faire à un chacun, il s'étudiait toujours d'avancer les gens de mérite qui avaient bien servi le roi, prenait grande compassion du pauvre peuple, rendait universellement à ceux qui l'en requéraient tous les bons offices qu'il pouvait, avec un merveilleux soin et avec une certaine grâce et douceur qui le faisaient aimer et bien vouloir de tout le monde.

» Pour s'être comporté de la façon, et s'être rendu officieux au

uns et autres, il en remporta au moins cet avantage que, n'étant auparavant connu que de quelques principaux seigneurs par réputation, il le fut par après de tous par ses déportements. Cette douceur et abord gracieux qui lui étaient propres laissa dans les affections d'un chacun un amour et une bienveillance universelle en son endroit, de façon qu'il n'y eut si petit, quand il eût le cœur d'acier, qui n'aimât comme à l'envi celui qui les avait tous aimés.

» Cette rare et insigne vertu expérimentée en tant d'occasions signalées s'exerçait parmi cette diversité d'affaires, lorsque les destins rappelant le roi de France, il en fallut parler et délibérer secrètement; car comme la nouvelle fut venue en Pologne de la mort du aussi bien avait-il couru un bruit en France que le roi était arrêté en Pologne, et qu'on ne pouvait donner de raisons assez fortes aux Polonais pour leur faire trouver bon le retour du roi en France, et que, quand même ils y consentiraient, les formes du pays et l'ordre du royaume de Pologne voulaient plus d'un an devant qu'on pût terminer cette affaire; que, comme ce retardement pouvait être profitable aux Polonais, il ne serait pas moins agréable à ceux qui ne demandaient des nouveautés en France, très-dommageable au roi etpréjudiciable au nom français; que si une fois les ennemis du roi se voyaient déchus de cette espérance, toutes choses se rendraient faciles à Sa Majesté; car la paix étant assurée en France, qui serait celui si mal



Etienne de Somlio Batory, roi de Pologne (1533+1580).

roi Charles IX, on ne savait que trop combien les affaires de France étaient en mauvais état, à cause des factions et divisions des grands, des différentes volontés et inclinations des peuples, et de la guerre civile nourrie et fomentée dans ses entrailles, allumée depuis tant de temps en un si beau et si grand royaume, et dont le remède ne se pouvait attendre d'autre part que de la présence du roi.

» Partant, l'affaire ayant été mise sur le tapis, agitée de part et d'autre entre les principaux et plus confidents serviteurs de Sa Majesté, chacun trouva bon l'avis qu'il avait le premier proposé, qui était tel :

» Que, sans avoir égard à tout ce qu'on pourrait dire, tout de même que les amitiés et affections particulières et la nature enseignent de préférer toujours les personnes qui touchent de plus près, aussi que la France, comme plus proche, le devrait emporter sur la Pologne, et qu'il fallait courir à celle qui lui tendait les bras.

» Qu'en ce point seul consistait le salut de l'Etat et l'autorité du roi, si une fois les Français apprenaient que le roi fût hors de la Pologne; que cette nouvelle était de telle importance qu'elle serait suffisante pour divertir et dissiper toutes les pratiques et menées en quelque part que ce fût (si d'aventure il s'en faisait quelqu'une); car avisé qui osât ou pût troubler la Pologne? ou, d'autre part, la France une fois travaillée et perdue, qui ne voyait que la Pologne serait en grand branle? que, par ce conseil, l'autorité du roi s'affermirait et se conserverait en l'un et l'autre royaume; que les Polonais n'auraient aucune occasion de se plaindre avec raison, s'ils connaissaient une fois ce qui était de leur bien, desquels l'intérêt était principalement de ne pas changer si souvent de rois; qu'il les fallait rendre capables de ces raisons-là, et travailler seulement à faire qu'ils pesassent et considérassent les causes qui les avaient portés à faire choix d'un Français pour leur prince, afin de n'éprouver à leur dommage le mal qui s'ensuit d'un fréquent changement; que l'absence du roi (qui serait la seule chose qu'on pourrait par aventure blâmer) serait un sujet pour l'inciter de prendre un soin plus particulier du royaume; finalement, qu'il donnerait ordre, par l'avis même des Polonais, que l'Etat de Pologne ne recevrait aucun dommage; que sitôt qu'on serait arrivé en France, voire même en Italie, le roi enverrait des ambassadeurs en Pologne pour excuser la nécessité de son départ si subit et offrir aux Polonais les bonnes et honnêtes conditions pour l'administration et gouvernement du royaume; partant, qu'il n'y avait plus de moyen de retarder; que tout consistait

à tenir l'affaire secrète et y apporter de la diligence; qu'il n'était plus temps de délibérer lorsqu'il était question d'exécuter, parce que ce qui s'entreprenait était de telle condition qu'il ne pouvait être approuvé ni trouvé bon s'il n'était entièrement parachevé.

» Chacun fut de cet avis; aussi ne tarda-t-on pas davantage : car, le jour pris pour le voyage, le roi sortit de Krakovie la nuit, lorsque tout est plus coi et tranquille, avec bien peu des siens; le jour ensuivant arriva aux confins de Moravie.

» M. de Pybrac, qui était parti quelques heures auparavant, attendait le roi près d'une certaine chapelle ruinée assez proche du chemin. Ce lieu avait été donné pour rendez-vous par ceux que Sa Majesté avait employés en cette affaire, et auxquels elle avait confié la conduite de l'entreprise.

» Etant là en telle obscurité qu'on ne voyait goutte quelconque (pour ce qu'il ne faisait point de lune), mettant l'oreille contre terre, il ouït un bruit de chevaux venant au grand trot à travers champs, qui lui fit croire que ce serait le roi (comme en effet ce l'était) qui s'en allait droit son chemin. Il remonte à l'heure même à cheval, et en toute diligence se met, lui troisième, à suivre le roi de loin. Ils avaient déjà fait beaucoup de chemin lorsqu'il ouït le bruit de quelque homme à cheval qui les suivait; celui-ci était Polonais, et parce que M. de Pybrac craignait qu'étant suivi d'une troupe d'autres gens il n'entreprît de faire quelque méchant tour (comme en un tel temps, en un tel lieu on l'eût estimé une brave action), il commanda à l'un des deux qui l'accompagnaient, lequel était armé et monté sur un bon et vite cheval, de se tenir derrière pour empêcher que celui-ci ne pût s'avancer pendant qu'il gagnerait pays avec celui qui lui restait pour compagnon; ainsi il continue son chemin.

» Il pouvait être environ le point du jour, lorsque par malheur, se fourvoyant de son chemin, il prit à main gauche au lieu de tourner à main droite, et se trouva dans des landes et marécages, où (comme d'une vitesse incroyable la nouvelle du partement du roi fût déjà parvenue) quelques paysans, ayant aperçu M. de Pybrac, firent une huée, et grands cris et voix commencèrent à appeler le voisinage; ceux-ci aussitôt, prenant les premières armes qu'ils rencontrèrent, accourent pêle-mêle de toutes parts, et se rendent au lieu d'où venait la voix, sans savoir pourquoi ils y vont, et encore tout hors d'haleine s'inquiètent de ce que c'est; les uns répondent qu'ils ont vu des Français se cacher en ces lieux-là; quelques autres, à tout hasard, assuraient avoir vu le roi, les autres s'en imaginaient quelque autre. Bref, en moins de rien s'étant ramassée une troupe de gens rudes et barbares, ils se ruent avec impétuosité sur lui et sur son compagnon, lequel d'abord ils assomment.

» M. de Pybrac, ayant vu devant ses yeux un tel spectacle, abandonne son cheval (duquel aussi bien il ne se pouvait aider en ces lieux fangeux et pleins de broussailles); il se cache du commencement dans le plus épais du bois pour se sauver de la fureur de ceux qui le poursuivaient; puis aussitôt, pendant qu'ils courent et broussent par la forêt, ne laissant ni buisson ni endroit, pour peu couvert qu'il fût de feuillages, qu'avec leurs piques et gaules ils ne battent et ne revisitent, ni plus ni moins que s'ils eussent poursuivi quelque bête sauvage, il se jette dans une mare toute proche de là, et se cache dans l'eau jusqu'aux épaules. Etant là, environné et couvert de roseaux et de joncs, il se tenait coi, quand ces rustauts, soupçonnant qu'il était dans cette mare, après avoir bouché tous les passages par où il se pouvait sauver, et s'être emparés de la chaussée et garni son avenue de force gens, en même temps à grands traits d'arbalètes, d'arcs et de frondes tirent leurs flèches, leurs javelots et leurs pierres (sans regarder à quoi ils visent), tous ensemble pour en offenser un seul.

» M. de Pybrac n'oyait pas seulement la furie et l arbarie de ces gens-là, mais la voyait, et plusieurs fois se plongea dans cette eau sale et limoneuse pour n'être en butte aux coups qu'on lui tirait. Il demeura bien quinze heures en ces angoisses et dans le fort du péril, quand, la nuit venue, ces paysans, harassés d'avoir été si longtemps sur pied, et las de tant crier et tirer après lui, se retirèrent petit à petit dans leurs chaumières.

» Comme M. de Pybrac vit toutes ces choses en silence et en assurance, enfin il se retire de ce paluz si bourbeux qu'il y laissa ses bottes et ses bas de chausses (vous eussiez dit que ce lieu voulait cela comme pour gage et pour récompense de la vie qu'il lui avait conservée). Ainsi la tête découverte, les pieds et jambes nus, il se remet à travers des bois, des épines et des ronces, passant par des lieux affreux et horribles, marche tout seul durant le silence de la nuit, qui lui redoublait parfois faussement et parfois trop véritablement ses craintes et frayeurs, n'ayant que le ciel seul pour témoin d'une solitude si épouvantable où il se fourvoyait. A peine sorti des mains des hommes et presque tombé dans la gueule des bêtes sauvages, ne connaissant et discernant les régions de la terre que par la seule lueur des étoiles, il s'achemine comme il peut par des lieux écartés et raboteux vers l'occident, où il savait qu'était la France.

» Le jour commençant à poindre, il arrive à une rivière (la Skawa) fort rapide dont il ne peut pour tout reconnaître le gué. Ce fut là, où, élevant les yeux au ciel, les mains jointes, les yeux baignés de larmes, il commença à implorer le secours d'en haut, et quant à quant s'appuyant sur une branche qu'il avait arrachée d'un arbre, il se mit à la merci du courant; mais comme il ne pouvait assurer ses pas au travers des cailloux tous moussus et glissants, étant par deux fois renversé de l'impétuosité du torrent, et pour la troisième fois quasi abîmé dans les gouffres et tourneboulé dans les ondes, s'en allait à vau l'eau, lorsque prenant courage et se bandant ferme sur cette branche, et même se relevant avec effort, il se trouva, par la seule assistance et grâce de Dieu, échappé de ce fleuve qui n'était pas guéable et passé heureusement à l'autre bord.

» De là, comme le soleil fut levé, et qu'il eut séché ses habits tout mouillés, ayant mesuré de ses pieds l'étendue d'une longue campagne, il aperçoit enfin une petite cabane, à laquelle il va droit. Là étaient quelques bouviers, et telle sorte de gens rudes et grossiers, qui, voyant cet homme à demi nu, jugèrent facilement à sa façon (parce que aussi il ne parlait point la langue polonaise) qu'il devait être Français. Du commencement ils ne firent que rire de son malheur et de s'être ainsi fourvoyé; puis, ne pouvant contenir leurs mains, lui firent assez mauvais traitement; enfin, comme sa patience et son silence les eussent échauffés et irrités, peu s'en fallut qu'ils ne lui défigurassent le visage, quand par le moyen d'une pauvre vieille qui survint, il fut délivré de la barbarie de ces pâtres et renfermé au plus haut étage de la cabane. Cette bonne vieille, émue de compassion, présenta à cet homme las et recru du travail (pour la peine qu'il avait eue à échapper à tant de dangers) ce qu'elle avait de meilleur et de plus délicieux, comme vous pourriez dire du pain de seigle et de la bière, de laquelle il rafraîchit et arrosa sa gorge si sèche et brûlante de soif, et comme collée de l'ardeur du chaud, qu'à peine pouvait-il desserrer les lèvres.

» Comme après cela M. de Pybrac eut un peu reposé (et non pas beaucoup toutefois pour une telle lassitude), et qu'il sentit ces gens endormis, il sort de cette logette sur le minuit sans sonner mot, et, à la faveur de la nuit se voyant échappé, commence son chemin à toute aventure. Par bonne fortune, sortant le matin de la forêt, il s'égarait et allait à travers champs, quand, apercevant un carrosse, il y accourt en diligence.

» Le maître de carrosse, voyant de loin un homme venir droit à lui, commande au carrossier d'arrêter. Aussitôt ayant reconnu que c'était M. de Pybrac, plaignant le misérable état où il voyait un tel personnage, et détestant la mauvaise fortune de son ami, le met en son carrosse.

» Ce seigneur avait nom Stanislas Sendziwoy de Czarnkow, référendaire du royaume de Pologne (personnage de qualité, plein de courtoisie et intime ami du sieur de Pybrac, qui lui fut toujours fidèle au besoin), lequel s'en allait en diligence sur la frontière du royaume, où s'étaient pareillement rendus quelques sénateurs pour la nouveauté du cas, et pour l'étonnement et diverses volontés et affections des uns et des autres.

» Comme ils furent arrivés, et que M. de Pybrac eut ouï dire que le roi était parvenu sain et sauf en Moravie, oubliant tous les travaux passés, il se mit à pleurer de joie. Mais comme venant à descendre de carrosse, il fut par malheur reconnu de quelques-uns qui se trouvèrent là présents, voilà à l'heure même un bruit qui se soulève parmi tout ce qui était là de peuple, qui lui fit juger qu'il n'y avait point d'autre remède à tant de maux que le présent péril où il se trouvait, et qu'il n'avait échappé à la barbarie de ces pâtres que pour être exposé à l'inclémence et nouvelle haine de quelques sénateurs; car, tous furieux, l'ayant fait appeler, commencent à lui user de menaces, pensant l'intimider, lui disent qu'il n'avait pas traité avec eux de bonne foi ni en homme de bien, qu'il avait été l'auteur de ce conseil que le roi avait écouté et reçu avec tant d'ardeur.

» Que Sa Majesté, sans dire adieu au sénat, ayant méprisé les seigneurs et tous les ordres du royaume (desquels elle avait été chérie et honorée par-dessus tous les hommes du monde), elle aurait mis en grand danger sa personne, le royaume de Pologne en de grands troubles, et en toute façon fait grand préjudice à sa réputation; et pourtant qu'il avisât aux moyens de défendre sa cause à Krakovie, où l'on s'allait remener, et où il recevrait (comme l'auteur d'une telle faute) la peine endue à ces démérites.

» A cela M. de Pybrac (qui ne se sentait en aucune façon coupable) répondit, non point un visage étonné ni avec une voix tremblante, mais assurée d'une conscience nette, et comme s'il eût été le juge par-devant qui ces messieurs eussent plaidé leur cause, purgeant la réputation de son roi de la calomnie, et sauvant sa vie de la fureur, leur prononça un discours superbe.

» La grande assurance et résolution de ce discours détourna le péril (où sans doute il était, s'il eût témoigné quelque timidité); car ces sénateurs, tous étonnés, et tout ce peuple qui de fortune s'était là rencontré un peu auparavant, étaient devenus tout autres, de façon que ceux qu'on avait vus transportés de fureur et de rage furent adoucis par le repentir, et, se levant de leurs siéges, supplient M. de Pybrac et le conjurent de ne se pas souvenir de ce que l'ennui de l'absence de leur prince et l'amour de la patrie leur a fait dire; mais que, de même qu'il a toujours été reconnu pour fort affectionné à l'Etat, il veuille ci-après leur rendre auprès du roi tous les bons offices qu'il pourra, en entreprenant la protection et défense de tout

le royaume près de Sa Majesté, et de ce pas le font retirer en cachette.

» M. de Pybrac continua son voyage dans le même carrosse dans lequel il était venu avec le seigneur Czarnkowski, et atteignit le roi à Vienne en Autriche chez l'empereur Maximilien. Du depuis en tout ce long voyage d'Allemagne et d'Italie, et jusqu'à ce que le roi fût arrivé en France (où il était tant souhaité et attendu), il n'y en eut point de plus assidu ni qui fût plus volontiers vu ni admis au cabinet et aux affaires, ou qui fût plus souvent appelé aux plus étroits et plus importants conseils que lui. Les princes d'Allemagne et d'Italie n'admiraient rien tant en toute la cour du roi que M. de Pybrac, à qui les dangers et les périls tout récents, et dont il venait d'échapper, n'apportèrent pas peu de gloire et de réputation.

» Au surplus, bien qu'en tout ce voyage de Pologne il ne manquât pas d'occupation, et que les affaires allaient de jour en jour croissant par une entresuite et liaison des unes aux autres, comme chaînons qui s'entretiennent (et que difficilement arrive-t-il qu'un homme qui est beaucoup employé puisse bien faire quelque autre chose), toutefois il avait cela de propre que, trouvant toujours (je ne sais comment) quelque lieu retiré au beau milieu de la foule, il caressait les Muses tout ainsi que s'il eût été dans les bois à l'écart.

» C'est là qu'il commença à composer ces quatrins, qui contiennent une sorte de doctrine utile et nécessaire (voire que l'on peut dire être seule nécessaire à toutes sortes de personnes), en quoi il n'y a rien d'écrit obscurément, rien de couvert ou de caché sous le voile de quelques vieilles fables, mais tous préceptes de piété et de justice enseignés en termes propres et significatifs; un vers plus abondant en substance qu'en paroles, tout parsemé de l'or et pureté de sagesse, admirable pour plusieurs respects, ou parce qu'il enseigne ou qu'il encourage, ou parce qu'il reprend le vice et qu'il loue la vertu; un poëme à la vérité rare et excellent, et sur lequel la rouille ni le temps ne trouveront que mordre, et que l'âge ne consommera jamais, œuvre qu'il a laissée au monde comme un témoignage irréprochable de ses mœurs et de son esprit; car il n'a pas dit d'un et pensé d'autre, ni fait le contraire de ce qu'il a écrit; son âme conduisait sa main, son esprit commandait à sa langue, et sa conscience s'est toujours accordée avec sa vie.

» Le roi, qui le connaissait très-bien, ne s'arrêtant pas tant à la réputation comme à la vérité, ni tant à ce que les autres estimaient comme à la créance qu'il en avait conçue de longtemps (pesant à la balance de son royal jugement les mœurs et actions des hommes), faisait telle estime de M. de Pybrac, comme de celui dont l'Etat recevait journellement de grands et signalés services, et le tenait en ce rang auquel un chacun tient celui à qui il ouvre son cœur et découvre ses plus secrètes pensées : qui me fait moins étonner si Sa Majesté eut de la peine à consentir qu'un tel homme s'éloignât d'elle, combien que les affaires et la nécessité du temps le requissent de la sorte; car, presque aussitôt que le roi fut parti de la Pologne, les seigneurs du royaume dépêchèrent une ambassade en France, par laquelle ils protestaient que comme sans le chef les membres désunis ne peuvent subsister, de même ils ne savaient que trop à leurs dépens, et par les maux qu'ils avaient soufferts, combien la longue absence de Sa Majesté était préjudiciable à l'Etat; partant, lui faisaient leurs supplications comme ils s'y sentaient obligés selon la nécessité des affaires, qui contenaient à peu près ce qui s'ensuit :

» Qu'il plût à Sa Majesté se rendre dans le 12 de mai en un bourg de la Pologne appelé Stenzyça, afin que là, par son autorité et par un commun consentement des Etats, on pût remédier aux maux publics qui allaient de jour en jour croissant, et éviter ceux qui les semblaient menacer; que si cela ne se faisait, ils appelaient Dieu et les hommes à témoin que, de cette heure-là, ils rentraient en la même liberté qu'ils étaient lorsqu'ils l'élurent pour leur roi (c'est-à-dire personnes libres, au pouvoir de qui serait de faire élection d'un autre).

» Pour toute réponse le roi ne leur dit autre chose, sinon qu'il était engagé et attaché aux guerres de la France; qu'il ne pouvait parler encore assurément du temps de son retour en Pologne, mais qu'il y enverrait ses ambassadeurs, personnes de qualité et de mérite, qui se trouveraient à l'assemblée à jour nommé pour y donner le même ordre aux affaires du pays, et pareil contentement aux seigneurs et ordres du royaume (ou peu s'en faudrait) qu'il eût pu donner lui-même s'il y était en personne.

» Cette ambassade fut donnée, quelque temps après, à messire Roger de Bellegarde, maréchal de France, et à notre Pybrac. M. de Bellegarde prend son chemin par l'Italie, pour traiter et négocier en passant quelques affaires importantes et concernant sa légation.

» Pour M. de Pybrac, il eut commandement de s'en aller par l'Allemagne et tirer droit en Pologne. Il avait déjà fait du chemin et était arrivé aux confins de l'Allemagne, comme il lui survint un accident fâcheux et inopiné. (Vous diriez qu'exprès ce personnage avait eu affaire tant de fois avec la mauvaise fortune, pour faire voir comme il savait rabattre ses coups par son courage.) Le péril ne l'étonnait point; il ne se laissait point abattre par les adversités, mais demeurait immobile et invincible; et bien que toutes ces choses lui fussent, en les expérimentant, grandement difficiles à supporter, fâcheuses et déplaisantes à ses amis, toutes et quantes fois qu'ils viennent à y penser, et à moi, qui vous raconte les aventures étranges qu'a couru un tant excellent homme, si sensibles que quasi d'horreur les cheveux m'en dressent à la tête, toutefois, pour ne rien laisser de ce qui pourrait servir de lustre à sa gloire (parce qu'en nulles occasions les hommes ne peuvent faire preuve de leur courage ni se signaler davantage que dans les rencontres hasardeuses et douteuses), écoutez, je vous supplie, encore celle-ci.

» Notre Pybrac était arrivé à Montbeillard, dernière ville de la Bourgogne, limitrophe de l'Allemagne; il y avait là toute sorte de gens ramassés; même s'y étaient retirés force voleurs, à cause des troubles qui étaient en France, et à cause des édits nouvellement publiés contre ceux de la religion prétendue réformée. Une troupe de ces larrons firent complot de voler le sieur de Pybrac, qui avait le bruit de porter quant et soi *deux cent mille* écus, que le roi envoyait en Pologne, pour payer la gendarmerie de la Litvanie de leurs appointements, et pour quelques autres affaires de la Pologne. Ces brigands, béant après la proie, séparèrent leurs troupes de çà de là par les lieux où il fallait de nécessité qu'il passât (comme ils avaient appris des espions envoyés pour découvrir quelle route il prenait). Ils se disposent de telle façon et d'un tel ordre, que, de quelque côté qu'il voulût prendre son chemin, il ne leur pouvait échapper. C'est un grand fait de dire que même les plus méchants desseins ne peuvent pas succéder heureusement, si l'on n'y observe quelque ordre et discipline.

» M. de Pybrac n'était pas presque hors des faubourgs, et à peine avait-il fait demi-lieue française (sans se douter en façon du monde de ce qui lui devait arriver), que voici qu'on commence à découvrir premièrement quelque trente hommes de cheval courant à toute bride après lui, et quasi bien autant de gens de pied qu'un chacun d'eux portait en croupe; puis en même temps on voit sortir de la forêt une autre troupe encore plus grande. Une partie environne le carrosse dans lequel il était, une autre partie attaque ses gens, et se rue sur ceux qui l'accompagnaient en son voyage, fort peu préparés au combat, et (comme vous pouvez penser) fort peu prêts à soutenir cet assaut. Tous les lieux d'alentour retentissent de voix effroyables et de menaces cruelles. Il n'y a celui d'entre eux qui ne se voie à deux doigts de sa mort. Les capitaines de ces bandoliers crient principalement à Pybrac, le menacent, lui portent la dague à la gorge et le pistolet à la tête.

» Pour dire vrai, il fut d'abord un peu effrayé; mais ayant repris ses esprits (qui reviennent même aux plus épouvantés, lorsqu'il y va de la vie), commença à dire qu'il s'émerveillait de la façon de laquelle ils étaient venus à une personne qui ne leur avait jamais fait de tort. Après cela, comme la rage et la fureur s'allaient augmentant, et qu'il eut reconnu que ce n'étaient pas tant soldats huguenots (dont il avait eu quelque soupçon du commencement) que d'insignes voleurs, il leur parla avec plus de douceur, et les pria de lui laisser la vie (ayant offert le prix de sa rançon, le plus présent remède à la fureur), laquelle il obtint de la sorte qu'eux, qui ne pouvaient bonnement s'accorder en leurs opinions, consentirent, non qu'on lui donnât la vie, mais qu'on différât sa mort jusqu'à ce qu'on eut appris de lui ce qu'on en voulait savoir. Ils lui commandent de descendre de carrosse, de monter à cheval et de les suivre.

» Cependant les uns lui demandaient qu'il eût à montrer ce paquet qu'il portait en Allemagne pour y faire des levées de gens de guerre (quoique en apparence on voulût faire croire qu'il les portait en Pologne); les autres fouillent dans les carrosses, brisent, pillent, dérobent, emportent l'argent qu'ils trouvent (comme vous pourrez dire ce qu'il fallait pour la dépense du voyage, le service de vaisselle d'argent, et tout ce qu'il y avait de meilleurs meubles), ouvrent à grands coups de couteaux et de dagues les valises et les malles, jettent ce qui ne valait pas la peine de s'emporter, et ce qu'ils trouvent de bon en chargent en partie sur le dos de huit chevaux de carrosse qu'il y avait, et une partie sur les épaules de leurs gens de pied.

» Ceux qui avaient eu la commission de faire le carnage tuèrent d'abord deux des gens du sieur de Pybrac, et se préparaient à n'en faire pas moins aux autres, quand, enviant la condition de ceux qui faisaient le vol (de peur aussi que tout le profit de la peine qu'ils prenaient ne fût pour d'autres), quittent la prise, et vont prendre leur part du pillage. Comme ils se virent les mains pleines du butin, après que cette première impétuosité et fureur fut un peu rassise, laissèrent (avec regret néanmoins) la vie à tous ceux de la suite du sieur de Pybrac.

» Pour sa personne, ils l'emmenèrent dans la forêt, afin qu'il ne fût pas tué à la chaude, mais pour lui faire endurer devant la mort des ignominies et opprobres plus sensibles mille fois que la mort même. Ainsi, après avoir bien tourné et promené ce personnage d'honneur par des sentiers détournés, tantôt de çà, tantôt de là, depuis le midi jusqu'à la minuit, toujours assailli d'extrêmes frayeurs, ils l'emmènent enfin en un certain village. Arrivés qu'ils y sont (comme les paysans étaient déjà avertis, par le gouverneur du château du Montbeillard, de la prise de l'ambassadeur de France et du malheur qui lui était survenu, car il avait passé par là avec quelques gens de cheval sans les avoir pu rencontrer), on court de tous côtés

aux armes, et se met-on aux avenues. Sitôt que l'on sut qu'ils étaient là, on ne les laissa pas longtemps en repos; car comme ils commençaient à mettre ordre pour le logement et d'eux et de leurs chevaux, ayant ouï le bruit, et soupçonnant qu'on leur en voulait (comme c'était la vérité), et que de toutes parts on venait à eux, recommencent de nouveau à menacer M. de Pybrac, et lui dire résolument que si le moindre d'entre eux reçoit aucun déplaisir, sans plus tarder ils le feront mourir, et qu'il s'en assure. Ainsi, ceux qui accouraient pour le sauver l'engagent davantage dans le péril.

» Cependant ces brigands ne s'endorment pas; c'est à qui sortira le premier son cheval de l'étable; les uns courent aux armes, les autres s'en vont aux avenues du village pour prévenir le danger, où ils assommèrent un pauvre homme sorti à la mal'heure de sa maison ; ils emmènent M. de Pybrac quand et eux par des lieux égarés et couverts, lui donnant à chaque bout de champ de nouvelles frayeurs et appréhensions de la mort.

» Lui qui, le jour précédent, par la douceur de son parler et par cette grâce et majesté qu'il avait naturellement dans le visage, avait commencé à gagner Brisach (ainsi se nommait le capitaine de ces voleurs), continua, toutes choses étant presque désespérées, encore ce jour-là, et lui succéda heureusement; car la fureur de ce brigand commença à se refroidir tellement, que celui qui avait été le plus porté à la mort du sieur de Pybrac, ce fut celui qu'il trouva le plus disposé à lui sauver la vie.

» Sitôt que le soleil fut levé, ces voleurs, voyant bien qu'on les envelopperait facilement s'ils allaient toujours en troupe, s'avisent (ayant fait auparavant demeurer le sieur de Pybrac un peu derrière) de descendre en un petit vallon renfermé, sans toutefois s'éloigner beaucoup, pour partager entre eux le butin, et consultent par même moyen et mettent en délibération ce qu'ils feront du sieur de Pybrac. Plusieurs étaient d'avis de le poignarder. Brisach (qui avait bien plus de crédit pour en commander l'exécution que pour en empêcher la résolution), ayant été présent à la délibération, s'approche en diligence de M. de Pybrac, et, lui donnant un petit coup d'une houssine qu'il tenait à la main, lui dit : « Sauve-toi où tu voudras, et te souviens » que tu tiens aujourd'hui la vie de moi ! »

» Ainsi délivré contre toute espérance d'un péril si présent, s'en retourna à Montbeillard sans être ni en furie ou colère, ni aucunement changé de visage, pour tant de maux qu'il venait de souffrir, mais avec cette même grâce et contenance qu'il voulait avoir, si bien qu'il n'avait besoin d'aucune consolation, mais laissait dans les esprits de tous ceux qui le considéraient une admiration de sa grande constance, tant il supportait patiemment et doucement les afflictions dont il se servait et aidait pour exercer sa vertu.

» De là il va à Bâle et à Soleure, d'où ayant avant toute chose dépêché en diligence vers les principaux seigneurs de la Pologne qui tenaient les Etats, il continue son voyage à grandes journées ; et, après avoir passé la Bohême et vu l'empereur Maximilien à Prague, qui l'y reçut avec beaucoup d'honneur, il arrive finalement en Pologne.

» Etant à Poznan, ville de la Grande-Pologne, il fit une autre dépêche aux mêmes seigneurs, par laquelle il les suppliait très-affectueusement de ne vouloir pas rompre la diète, puisqu'il était si proche d'eux, jusqu'à ce qu'il leur eût exposé en une si honorable compagnie de tant de seigneurs la charge qu'il avait de son maître, se promettant que, quand il aurait été ouï, ils ne songeraient à rien moins qu'à faire élection d'un autre roi. Ces lettres (pour n'avoir été présentées au sénat que sur la rupture de l'assemblée), furent bien lues publiquement, mais pour tout cela mal reçues. On ne lui voulut rien accorder de ce qu'il désirait, et vous en toucherai les raisons en peu de mots.

« L'empereur Maximilien, ayant été refusé en la diète de Warsovie, nonobstant la grande brigue qu'il y avait faite, aussitôt qu'il vit le roi parti de Pologne, jugea que ce départ, ainsi fait à l'insu et contre le gré des Polonais, serait un grand acheminement pour se faire élire en son lieu, commença d'essayer par tous les moyens dont il se put aviser de venir à bout de ce qu'il désirait.

» Aussitôt que les Etats de Pologne se réunirent à Stenzyça, dès l'ouverture il se fait un décret, par lequel on cesse et rend nulle l'élection ci-devant faite de Henri III pour roi de Pologne; aussi les impérialistes, pensant être au-dessus de leurs prétentions, n'ayant plus de bride qui les retînt, et se trouvant en entreprenant quasi plus puissants que les autres, s'en vont tout de suite de ce pas donner leurs voix en faveur de l'empereur Maximilien ou de l'archiduc Ernest.

» Les Polonais, dont les conseils n'étaient pas encore bien dirigés, se jettent au beau milieu de l'assemblée, représentent les anciennes haines et encore toutes récentes de leur nation avec les Allemands, et résistent opiniâtrément aux impérialistes.

» Le nombre cependant n'était point à mépriser de ceux qui demeuraient, pendant l'incertitude des affaires, au parti de la France; mais d'un côté les impérialistes, et de l'autre côté les Polonais qui voulaient élire l'un d'entre eux, commencèrent premièrement à dire tout haut que le roi Henri les avait méprisés jusque-là, qu'il n'avait pas seulement envoyé ses ambassadeurs en Pologne (car pour ceux que l'on disait être en chemin, il n'y en avait point; c'étaient noms supposés et forgés à plaisir), et comme on apporta la nouvelle de l'accident survenu à M. de Pybrac, ils se moquèrent des courriers. « Vraiment, disaient-ils, voilà un étrange cas, que de tant d'am- » bassadeurs du roi de France qui sont venus en ce royaume, il n'y » en a jamais eu que le sieur de Pybrac qui soit tombé entre les » mains des voleurs, chose merveilleuse que ce seul argent que le » roi envoyait en Pologne, comme on veut faire croire, n'ait pu être » conduit sinon par un chemin dangereux et plein de brigands, vu » que le roi de France envoie tous les jours de grandes sommes de » deniers en Allemagne, pour y faire des levées de reistres. Eh ! qui » ne connaît les finesses et artifices de ces Français? Premièrement » on nous assurait assez hardiment que le roi reviendrait, puis après » qu'il ne pouvait venir, mais qu'il nous enverrait des ambassadeurs, » mais qui ont été arrêtés et pris par des voleurs. Tous contes que » cela, et qui ne sont bons qu'à amuser les petits enfants. Quant à » eux, qu'ils étaient résolus de parachever ce qu'ils avaient com- » mencé, et qu'ils voulaient faire élection d'un roi qui n'eût pas » tant d'occupation et d'affaires sur les bras, mais qui pût prendre » la conduite et gouvernement du royaume de Pologne et s'y donner » entièrement. »

» Ainsi l'une et l'autre faction s'oppose vivement au parti de France, et pendant qu'elle consomme et emploie tout le temps en ces disputes, les impérialistes ont avis de l'empereur, et les polonistes purs d'un autre endroit, que le maréchal de Bellegarde est passé en Italie et que M. de Pybrac s'approche. Sur cette nouvelle, les voilà les uns et les autres hors de doute.

» Les impérialistes pressent l'affaire, afin qu'avant que M. de Pybrac arrivât, on procédât à une nouvelle élection. A l'opposite, les Polonais purs, ne trouvant bon ni que l'empereur soit élu, ni que le roi de France soit confirmé, ne veulent que tirer l'affaire en longueur.

» Messire Jacques Faye, sieur d'Espesses, depuis avocat du roi et président au parlement de Paris, était pour lors ambassadeur ordinaire en Pologne pour Sa Majesté, personnage de mérite et en réputation de fort homme de bien, fort vigilant et éloquent. Il s'employa pour faire que l'on attendît M. de Pybrac, qui n'était éloigné de Stenzyça que de trois journées.

» Le sieur Pybrac, ayant su tout ce qui s'était passé, cherchait à se rendre la fortune favorable pendant qu'elle ne penchait encore de nul côté. Pour y parvenir, il dépêche et écrit de tous les côtés, et se plaint que l'ambassadeur du roi leur apportant la paix et la sûreté (qui sont les plus grands biens que les hommes peuvent souhaiter au monde), il n'avait pas été attendu à Stenzyça par ceux qui reçoivent avec tant d'humanité, voire écoutent avec attention et douceur les ambassadeurs des Moskovites et des Scythes; qu'il était à craindre que dans peu de temps les affaires de Pologne seraient réduites à tel point, qu'on n'y pourrait plus donner aucun remède, qu'il leur avait rapporté de la part du roi des conditions dont voici un sommaire :

» Que le roi chérit et affectionne tellement l'Etat de Pologne, que, » pour son bien et repos, voire même pour sa grandeur, il emploiera » tout ce que Dieu lui a donné, qu'il n'épargnera ni son crédit, ni » ses amis et alliés, ni ses sujets, ni ses moyens et richesses, ni ses » vaisseaux, ni ses armées; qu'il a songé avant toute autre chose à la » sûreté de l'Etat de Pologne, et traité soigneusement avec le Turk, » et fait en sorte qu'il gardera inviolablement l'alliance qu'il a avec » le royaume de Pologne. Davantage que l'Empereur et le roi de » Suède (qui sont les princes les plus voisins de la Pologne), n'in- » noveront aucune chose au préjudice des anciens traités; qu'il leur » en avait écrit et reçu la réponse telle qu'il la pouvait désirer. Pour » le regard du Moskovite, s'il faisait le fol, il lui mettrait en tête de » si grandes forces, qu'il lui ferait bien voir qu'il avait entrepris une » mauvaise querelle contre deux si puissants royaumes; qu'il était » résolu de soudoyer les Tatars. Par ce moyen, le roi assurait l'Etat » au dehors. Quant à mettre la paix au dedans, laquelle pût produire » un solide et assuré repos, unir les royaumes et les rendre floris- » sants; finalement, le roi voulait tellement unir et joindre la France » et la Pologne par intérêts mutuels et réciproques, que les commo- » dités des deux royaumes venant à se mêler, les biens fussent com- » muns entre eux sans toutefois que le mal de l'un fût en aucune « façon communicable ni préjudiciable à l'autre. » Voilà à peu près ce que M. de Pybrac leur écrivit, et dont souvent il discourut en particulier avec les sénateurs, chevaliers et seigneurs du pays.

» Mais tout cela ne put rien auprès des gens qui faisaient la sourde oreille. M. de Pybrac voyant qu'il n'avançait rien pour quelque remontrance qu'il leur eût faite, qu'au contraire il les animait contre lui ; que ce peuple était si las de l'état présent des affaires qu'à quelque prix que ce fût il voulait une autre forme de gouvernement ; il apercevait même déjà que la haine croissait contre lui et contre le nom français, ayant jugé enfin qu'il serait honteux qu'en sa présence on nommât en cette assemblée un autre roi que son maître, il s'en retourna en France. »

Telle fut la fin des négociations et des aventures de Pibrac. Quant au roi Henri, il termina ses jours à Saint-Cloud, le 31 juillet 1589, sous le poignard de Jacques Clément !

CHAPITRE VI.

Nouvelle diète d'élection à Wola près Warsovie. — Candidats au trône. — Etienne Batory, prince de Transylvanie, est élu roi de Pologne. — Couronnement du roi ; ses premières occupations et ses préparatifs de guerre contre le tzar de Moskovie, envahisseur de la Pologne.

Ce fut le 15 juillet 1575 que la Pologne se délia de ses serments envers Henri. Cet acte fut confirmé le 3 octobre, et le trône de Pologne déclaré vacant ; le primat convoqua une nouvelle *diète d'élection* pour le 4 novembre.

Sur douze candidats polonais ou étrangers qui se présentèrent aux suffrages de la noblesse, Jean Zamoyski espérait pouvoir parvenir à la dignité royale ; aussi cette fois il proposa lui-même les régnicoles ; mais ne voyant pas assez de chances, il se résigna.

Parmi les candidats étrangers, on discuta le plus longuement sur les candidats autrichiens, mais leurs partisans furent éconduits d'autant plus facilement que des Polonais prévoyants avertirent publiquement la diète : « Que la maison d'Autriche était une des plus redoutables ennemies de la Pologne ; qu'ils ne souffriraient pas qu'un prince de cette famille perfide fût leur souverain ; que les royaumes de Hongrie et de Bohême étaient de terribles exemples pour la Pologne ; que ces peuples, après avoir perdu leurs libertés et leur indépendance, gémissaient sous le joug de la maison d'Autriche ! » Aussi, dans la séance du 14 décembre 1575, Jean Zamoyski avec tout l'ordre équestre proclama chef de l'Etat Anna-Jagellone, sœur de Sigismond-Auguste, en lui assignant pour époux Etienne Batory de Somlio, prince de Transylvanie, qu'on nomma en même temps roi de Pologne, grand-duc de Litvanie, etc.; et les ambassadeurs de Batory signèrent les *pacta conventa*.

Le primat ayant abandonné le champ d'élection se transporta avec le parti autrichien dans un autre lieu, et y nomma l'empereur Maximilien roi de Pologne, après quoi le maréchal de la couronne le proclama ; mais le parti de Zamoyski se présenta dans une attitude menaçante, et l'Autriche recula. Batory arriva à Krakovie le 18 avril 1576 ; le 1er mai il fut couronné et épousa Anna-Jagellon.

Les deux interrègnes à des distances si rapprochées et le règne éphémère de Henri ébranlaient les forces de la Pologne, mais heureusement elle trouva dans Etienne Batory un homme supérieur en tout genre.

Les intrigues allemandes des Brandebourgeois parvinrent à révolter les habitants de Danzig contre l'autorité polonaise, mais le roi Etienne en fit le siége, et le 12 décembre 1577, la ville se soumit et la révolte fut punie. En 1578, à la diète de Warsovie, le roi institua le tribunal suprême de la couronne; en conséquence on élut dans chaque palatinat des magistrats qui devaient juger à Piotrkow les affaires de la Grande-Pologne, et à Lublin celles de la Petite-Pologne. Puis, au mois de mars 1578, à Varsovie, la Prusse ducale prêta hommage de vassalité dans la personne de Georges Frédéric, markgrave de Brandebourg-d'Anspach, tuteur d'Albert-Frédéric, qui était tombé dans l'imbécillité. Après cela, le roi s'occupa de mettre de l'ordre dans les finances et d'organiser l'armée sur un pied respectable. Ces précau tions étaient d'autant plus importantes à prendre, que l'insolence et les envahissements des tzars de Moskovie ne s'arrêtaient devant rien.

On va bientôt voir avec quels succès le génie de Batory uni au courage militaire des Polonais sut réprimer les insolences et les empiètements moskovites ; mais pour que nos lecteurs soient mieux initiés à l'appréciation des faits, au système moskovite et à la différence qui existe entre les terres russiennes ou la Ruthenie et le *tzarat de Moskovie*, transformé depuis en ce qu'on appelle aujourd'hui l'*Empire de toutes les Russies*, nous croyons devoir en faire un tableau précis et rapide.

CHAPITRE VII.

Coup d'œil historique et politique sur les duchés russiens ou ruthéniens; différence qui existe entre ces duchés et le grand-duché de Souzdal, transformé en tzarat de Moskovie, et en dernier lieu en un empire de toutes les Russies. — Principes de politique russe et moyens de son agrandissement depuis 1154 jusqu'en 1533, année de la mort du tzar Vassili IV Yvanovitsch. — Lettre remarquable de Hélène à son père le tzar Yvan.

Les peuples slavo-polonais, dispersés dans les vastes régions entre la mer Baltique et la mer Noire, avaient différentes dénominations. Les Varégo-Normands, établis en Skandinavie, en franchissant la mer Baltique, envahissaient volontiers les côtes opposées ; peu à peu ils s'avancèrent dans le pays et inquiétèrent la ville de Novogrod, sur le lac d'Ilmen. Les richesses de cette ville puissante par son commerce excitaient l'envie de ses voisins d'outre-mer, en entretenaient la jalousie et semaient la discorde entre ses propres habitants. Cet état de choses favorisait les projets des Varègues barbares et audacieux, qui parvinrent à se faire inviter comme médiateurs et protecteurs ! Ils établirent rapidement leur puissance et se mirent à rançonner les Novogrodiens et leurs voisins immédiats. C'est ce qui arrive presque toujours à deux ennemis, qui en appellent un troisième à leur aide ; celui-ci bat d'abord l'un par l'autre, et plus tard les opprime tous deux.

Rurik, l'un des chefs varégo-skandinavo-russes, sorti des environs d'Upsala, entra à Novogrod en 862, et s'y établit en maître. Ses lieutenants, nommés Oskold et Dir, cherchant aventure, suivirent le courant du Dniéper, et s'établirent parmi les Polaniens, à Kiiow, ville riche, populeuse et célèbre par son commerce avec Byzance. Mais peu de temps après, en 879, Oleg, autre lieutenant et favori de Rurik, après avoir égorgé son maître et bienfaiteur, se partagea d'abord avec son fils Igor le gouvernement de l'Etat, se rendit ensuite à Kiiow. Là, il attira Oskold et Dir dans un guet-apens, les fit massacrer, et s'imposa aux Polaniens ou Polonais. Ce système d'assassinat et de rapt des biens d'autrui servit de modèle à tous les successeurs d'Oleg, comme plus tard aux futurs créateurs du tzarat de Moskovie et à tous leurs descendants jusqu'à nos jours.

Après Oleg le trône ducal fut livré aux convoitises des frères et cousins, qui se détruisaient mutuellement, lorsqu'en 980 surgit Vladimir, qui tua son frère Yaropolk, ses deux fils, et força ensuite la femme de Yaropolk à recevoir sa main. Mais cette épouse ne lui suffisait pas ; il avait cinq autres femmes soi-disant légitimes ; il entretenait huit cents concubines, établies dans trois villes principales, et en outre s'emparait de toutes les jeunes filles qui lui plaisaient. Avide de biens d'autrui, il envahit du côté de l'ouest les terres polono-slaves de Wolynie et de Podolie ; pendant que du côté du midi il s'emparait de la Krimée, de là menaçait Constantinople, et y forçait l'empereur Bazile de lui donner sa sœur Anna en mariage. — Ce mariage s'accomplit en 988, à Khersonèse, ville florissante alors, dont on retrouve quelques vestiges près de Sébastopol, et où en 1854 fut établi le quartier général français de l'armée d'Orient. A l'occasion de ce mariage, Vladimir se fit chrétien, mais sans renoncer ni à ses débauches ni à ses rapines. Cet homme, qui termina ses jours en 1015, obtint chez les Russes non-seulement le titre de *Grand*, mais de plus il figure dans le calendrier gréco-russe comme un *saint* et *orthodoxe* par excellence !...

Les douze fils et successeurs de Vladimir, dignes de leur prédécesseur, s'entr'égorgeant, amenèrent l'intervention de Boleslas le Grand et de Boleslas le Hardi, rois de Pologne. Entre les années 1018 et 1070, ces deux souverains vinrent donc à Kiiow, d'abord comme dans le pays dépendant de la suprématie polonaise, et ensuite pour y rétablir l'ordre ébranlé par les Varego-Russiens. Enfin, à la suite de guerres civiles et de massacres perpétuels entre ces ducs russiens, il s'en trouva un, nommé George Dolgorouky, qui, entre les années 1154 et 1157, se rendit si atroce, et son fils, André Bogoloubsky, déploya, en outre, dès cette dernière année 1157, un système d'oppression telle, que la patience des Kiiowiens et des Novogrodiens fut poussée à bout. Alors André réunit des bandes nombreuses d'hommes les plus vils presque tous étrangers aux véritables Slaves, marcha, en 1169, contre Kiiow, la pilla et la détruisit. Puis il se tourna contre Novogrod-la-Grande, qui heureusement résista ! C'est alors qu'André s'enfonça dans les déserts septentrionaux, établit d'abord son siége à Souzdal, puis à Vladimir-sur-la-Klazma, puis enfin à Moskou.

De cette époque date l'origine de cette Moskovie, étrangère, comme on le voit, aux Slaves et par conséquent au système européen. C'est cette même Moskovie, qui, depuis Pierre Ier, prend arbitrairement et mensongèrement le titre de l'*Empire de toutes les Russies !*

Comme dans l'histoire de cet empire tout est étrange, fatal et barbare, la fondation et l'agrandissement de la ville de Moskou elle-même ne dut son origine qu'à un crime. En effet lorsqu'en 1157 George Dolgorouky, en parcourant les contrées arrosées par la Moskva, s'arrêta à une ferme située dans une belle position, et qui lui plut infiniment, il voulut en connaître le propriétaire, qui s'appelait Etienne Koutschko. George voulut s'emparer de cette propriété, Etienne s'y refusa à juste titre, et George, sans autre procédé, le fit mourir atrocement et jeter son corps dans un étang voisin. Il fit ensuite entourer de palissades un monticule sur lequel fut bâti, depuis, le Kremlin, et la ville prit le nom de la rivière, la Moskva, qui coulait auprès. Depuis l'année 1328, Yvan Ier Kalita y établit définitivement la capitale. Alors *tout cet empire* n'embrassait dans son enceinte que les villes de Moskou, Vladimir, Péréiaslavl-sur-le-Lac, Kolomna, Zvenigorod, Mojaïsk, Serpoukhov et Pérémyschl. Les agrandissements ultérieurs ne furent donc que le résultat de conquêtes violentes et d'usurpations incessantes.

Cette nouvelle horde moskovite, plus asiatique qu'européenne, et son chef André, au lieu de vivre tranquille chez elle, n'aspirait cependant qu'à subjuguer ses voisins ; or, parmi ces voisins, qui n'étaient même pas immédiats, il y avait des Litvaniens, qui vivaient tranquillement dans leurs forêts impénétrables, mais qui, lorsque l'oppression étrangère vint à les menacer, se présentèrent fiers et valeureux sur la scène politique de l'Europe. Dès l'année 1183, ils s'engagèrent non-seulement dans une lutte contre les Moskovites, mais aussi contre d'autres ducs russiens, et plus tard contre les Tatars et les Turcs. Partout les opprimés trouvaient aide et protection

chez les ducs de Litvanie, aussi d'un jour à l'autre la puissance litvanienne s'implantait au point que le sceptre de Gédymin commandait aux républiques de Novogrod et de Pskow, et aux duchés de Polotsk, de Witebsk et de Smolensk. Dans une campagne victorieuse il soumit les ducs russiens qui gouvernaient encore les pays situés entre le Bug et le Dnieper, puis Kiiow, qui, s'étant relevée de sa destruction de 1169, ouvrit ses portes à Gédymin en 1321. Enfin les villes de Bransk et de Péréiaslaw l'appelèrent à leur secours, et Gédymin marqua les limites de ses Etats à la rivière du Putywl. Tout cela se fit beaucoup plus par la loi de protection que par droit de conquête. C'est ainsi que finit à jamais, dans ces contrées, la puissance barbare et envahissante des Varego-Skandinaves; cependant elles conservèrent désormais le nom de *Terres Russiennes* ou *Ruthéniennes*, nom que plus tard les Polonais ne lui ôtèrent pas. Aussi ce pays, par l'esprit qui le dominait, par sa langue, par la source de sa civilisation polono-litvanienne, est toujours resté attaché à la Pologne, à la mère patrie jusqu'à l'époque où les envahissements des tzars de Moskovie déchirèrent ce pays par la force et par la perfidie! Ce sont ces *envahissements* que les écrivains officiels ou officieux, régnicoles ou étrangers, payés par les tzars, décorent du nom de *reprises !*

Gédymin, en mourant, laissa sept fils, parmi lesquels on remarqua Olgerd et Kieystut. Dans l'espace de trente-six ans, les deux frères combattirent les Teutoniques, les Russiens, les Moskovites et les Tatars. Ces derniers dominaient déjà en maîtres sur les Moskovites, depuis l'année 1224, après avoir gagné la bataille de la Kalka. Les républiques de Novogrod et de Pskow, depuis 1346, furent gouvernées par les lieutenants litvaniens. Les ducs de Smolensk et de Tver, heureux de pouvoir se soustraire à la rapacité des Moskovites, servaient sous les ordres d'Olgerd, qui avait parcouru triomphant la Krimée en 1363. Enfin, pour se venger des invasions des grands-ducs de Moskovie, Olgerd marcha à trois reprises différentes contre eux, et trois fois, en 1368, 1370 et 1372, il assiégea Moskou ou s'en empara! Sous le règne d'Olgerd, la puissance litvano-russienne devint immense ; au nord-est elle avait pour frontières la Néva, le lac de Ladoga, Bialozersk, Tver, Mojaïsk, Bransk, Koursk, le Doniétz, et les bords de la mer d'Azof et de la mer Noire. Les possessions d'Olgerd étaient assez vastes pour satisfaire l'ambition de ses douze fils. C'est dans cet état de choses que l'un de ses fils, Wladislas-Jagellon, accomplit en 1386 l'union entre la Litvanie et la Pologne, union à jamais indissoluble!

Quant aux ducs moskovites, qui se succédaient par l'assassinat, il s'en trouva un, nommé Yvan III Vassiliévitsch, monté au trône de Moskou en 1461, qui parvint en 1468 à se délivrer de la soumission des Tatars, qui avaient régné en maîtres absolus sur les Moskovites durant deux cent quarante-quatre ans (1224-1468). C'est de cette époque seulement que date la véritable puissance du zarat; mais cette puissance n'a pas cessé un seul jour d'employer des moyens iniques pour s'agrandir. Envahissement des Etats voisins, assassinats des chefs, massacres des populations, corruption des agents, intimidation, dénationalisation, transplantation des familles, telles furent constamment les conditions d'existence, de progrès et d'agrandissement continuel de l'empire russe!

Vainqueur des Tatars, Yvan III pensa à subjuguer Novogrod-la-Grande, et à la détacher de la Litvanie. La noblesse se laissa corrompre; mais la résistance du peuple apporta à l'exécution des projets moskovites un obstacle invincible, et le conseil de Moskou se décida à courir aux armes avant l'arrivée des troupes polono-litvaniennes. En effet, Novogrod et ses libertés républicaines succombèrent en 1471. Kasimir IV, roi de Pologne et grand-duc de Litvanie, occupé de graves démêlés avec la Hongrie, ne put venir au secours des Novogrodiens.

Veuf depuis quelques années, Yvan III pensa à se remarier. Il savait que Sophie, petite-fille de Constantin Paléologue, dernier empereur de Constantinople, mort en 1453 au siége de cette ville par les Turks, vivait à Rome des bienfaits du pape Paul II. Yvan entama des négociations dans lesquelles toutes les parties se livrèrent à un combat d'habileté, où le plus fourbe devait rester vainqueur. Yvan se flattait que ce mariage donnerait aux tzars de Moskovie les droits des empereurs grecs; il adopta même, sans tarder, leurs armes, l'aigle noire à deux têtes, et, pour tirer la princesse des mains du pape, il fit croire à ce pontife qu'il adhérerait au décret d'union des deux Eglises orientale et occidentale, émané du concile de Florence du 6 juillet 1439. Le pape, de son côté, avait pour but avoué d'armer les Moskovites et les Tatars contre les Turks, et pour but secret d'amener insensiblement les Moskovites à une entière soumission au saint-siége. Se croyant sûr de Sophie, il comptait exploiter son influence d'épouse sur Yvan pour amener ce dernier à ses fins; et, quoiqu'il crût Sophie sincèrement convertie au catholicisme, il protestait hautement au tzar qu'elle était restée grecque. Mais le pontife avait affaire à forte partie, car Sophie, pour conserver sa pension et la protection du Vatican, affectait la plus grande ferveur pour la foi catholique; et pour devenir tzarine elle se laissa, sans opposition, donner pour grecque au grec Yvan, qui lui-même se donnait pour catholique. Le pape Paul II ouvrit, en 1469, cette négociation, qui ne fut terminée qu'en juin 1472, par Sixte IV, dans une assemblée de cardinaux. La princesse entra processionnellement sur le territoire moskovite, conduite par un légat du pape, devant lequel on portait la croix latine. Mais cette croix latine soulevait les scrupules des schismatiques; et Sophie, qui n'avait plus à feindre, ordonna au légat de la cacher, et un message d'Yvan vint confirmer cet ordre. Sophie entra à Moskou le 12 novembre 1472. Le mariage fut célébré par le métropolitain, suivant le rit grec, en présence du légat du pape. Et lorsque ensuite celui-ci réclama l'exécution convenue du décret d'union, Yvan lui ferma la bouche, en déclarant qu'il ne voulait pas en entendre parler. Voilà comment depuis trois cent quatre-vingt-deux ans (1472-1854) les tzars ont dupé les papes, les rois et les diplomaties de l'Europe!

La république de Pskow eut le sort de celle de Novogrod. Quant à la ville elle-même de Novogrod, elle cherchait à conserver au moins quelques restes de ses anciennes franchises; mais ses tentatives ne servirent qu'à irriter Yvan, et à lui donner un prétexte pour asservir en 1479 plus complétement la malheureuse république, qui périt après plus de six siècles d'une existence glorieuse. Une partie de la Sévérie et de la Russie ou Ruthénie-Blanche fut aussi la même année détachée de la Litvanie.

Malgré sa volonté bien connue d'envahir tous les apanages, Yvan, par respect pour sa mère, n'osa encore se déclarer contre ses trois frères, Boris, André et Youri ou Georges. Mais à la mort de cette princesse, ses fils, se voyant menacés, s'entourèrent de tous les mécontents du système autocratique. Yvan les rassura par un traité qui, en garantissant leurs domaines, leur interdisait toutes relations avec les ennemis intérieurs et extérieurs. Peu de temps après, André, le plus remuant, fut dupe d'un piége que le tzar lui tendit; il l'attira au Kremlin en 1493, l'emprisonna, et son apanage fut réuni au tzarat. Quant à Boris, il mourut bientôt après.

Cependant les relations diplomatiques embrassaient tous les Etats voisins. Les ambassades se succédaient entre la Moskovie, la Krimée, le Danemark et l'Autriche. L'empereur Frédéric III, offrant une ligue contre le roi de Pologne Kasimir IV, demanda une duchesse moskovite pour son fils Maximilien, roi des Romains. Yvan, de son côté, pria ce monarque de lui envoyer des artistes et des mineurs pour exploiter les mines de son pays. Mais les négociations traînèrent; la duplicité autrichienne, redoutant la fourberie kremlinoise, traita avec le roi de Pologne; Maximilien se fiança à Anne de Bretagne; le Danemark se lia avec Moskou. Rebutés par d'intolérables avanies, et peut-être retenus par le tzar, les marchands du pays avaient cessé de fréquenter Azof et Kaffa, soumises aux Turks. Le pacha en accusa la mauvaise influence du tzar sur Mengli-Ghiray; Mengli pria Yvan de le justifier devant le sultan. A cette occasion, Yvan écrivit à Bayazid II, rejeta toute la faute sur les rapines et le despotisme du pacha, et ouvrit entre les deux Etats les voies aux négociations. Le sultan voulut répondre par une ambassade; mais les Litvaniens ne lui permirent point de dépasser Kiiow.

Les relations diplomatiques n'étaient pas tout à fait interrompues entre Yvan et le roi de Pologne Kasimir : leurs négociations allaient souvent de l'un à l'autre; mais les hostilités, réduites à des courses de brigands, continuaient toujours, et le tzar se gardait bien d'étouffer les intrigues qui suffisaient pour inquiéter Kasimir. La désunion qui existait entre Jean-Albert, successeur de Kasimir, et son frère Alexandre, grand-duc de Litvanie, servait malheureusement les intérêts du tzar. Yvan dirigea à la fois contre la Litvanie ses troupes et celles de ses alliés, Etienne de Moldavie et Mengli-Ghiray. Le grand-duc Alexandre se sentait faible, et le roi Jean-Albert trop circonspect pour pousser cette guerre. Après de longues négociations, on fit, en 1493, un traité qui confirma la possession du duché de Novogrod-Siewierski, envahi par le tzar. Ainsi se démembrait le grand-duché litvano-russien. Comme pour consoler Alexandre, Yvan promit de lui donner en mariage sa fille Hélène, espérant par là exercer directement son influence dans les affaires de Pologne. Il l'envoya, en effet, à Wilno en 1495. Yvan entendait qu'elle restât fidèle à la religion schismatique, qu'elle eût un temple dans son palais, et aussi qu'elle lui servît d'espion et d'instrument auprès de son mari, rôle odieux qu'elle sut décliner avec une noble adresse.

Mais rien ne rebutait Yvan. Comme s'il n'avait pas assez d'air pour respirer dans ses Etats, d'une étendue déjà bien respectable, il convoitait toujours les possessions litvaniennes. En s'appuyant sur des motifs frivoles, il accusait le grand-duc Alexandre d'avoir négligé de bâtir une chapelle dans son palais pour Hélène ; il se plaignait aussi qu'Alexandre, en lui écrivant, avait omis quelquefois de lui donner les titres qui lui étaient dus. Ensuite, disant que la rivière de l'Ougra était la véritable frontière de ses Etats, il s'en empara ; plus tard, il soutenait que le Dniéper devait servir de frontières pour mettre un terme à toutes les incertitudes ; une autre fois, il disait que la Bérézyna lui était indispensable, et, prenant par avance le titre de monarque de *toutes les Russies*, il affirmait qu'ayant complété ses Etats, ni lui ni ses descendants ne pourraient jamais rien exiger de plus. Eh bien, plus tard les tzars diront que le Niémen et le Bug sont des fleuves moskovites; ils déclareront que la Wistule, la Prosna et la Warta leur appartiennent très-légitimement. Ils soutiennent que puis-

que l'Elbe et la Saala, où Boleslas le Grand élevait des colonnes de fer, arrosent les anciens pays slaves, ces rivières leur appartiennent aussi. En 1799, les hordes de Souvoroff, du haut des Alpes, convoitaient même la France; en 1814 et en 1815 elles envahirent ce beau pays, et campèrent au Louvre et aux Champs-Elysées! Le sénateur Nicolas Novossiltzoff, mort comme président du conseil de l'empire russe, répétait sans cesse sous Alexandre I[er] et sous Nicolas I[er], que l'*ordre*, la *paix* et le *bonheur* ne pourront régner en Europe que lorsque les oukases partis de Pétersbourg seront exécutés à Stockholm, à Constantinople, à Vienne, à Berlin et à Paris! Déjà depuis longtemps Constantinople s'appelle en langue russe *Tzarogrod* (la ville des tzars) et le désir exprimé publiquement par les purs Moskovites est de donner à la ville de Paris l'un de ces noms: Nicolaïgrod, Alexandrogrod ou Constantinogrod, selon que la conquête de Paris devra se faire sous le règne d'un de ses noms!...

Comme avant-goût, les tzars n'ont-ils pas, en Pologne, russifié plusieurs noms de villes; celles de Demblin, Pulawy, Modlin, en vertu des oukases s'appellent maintenant Yvangorod, Novaïa-Alexandria, et Novo-Georghiefsk!... Tous les projets engendrés par les Moskovites pour la conquête et le bouleversement du monde, dépassent les imaginations les plus exaltées et les rêves des cerveaux en délire. Et tout cela, selon les tzars, est *simple, juste* et *logique!* Les Polonais, en tout temps et à toutes les époques, ont cherché à éclairer l'Europe sur les tendances russes, ils le prouvaient par les faits historiques et par leur martyre; depuis cent cinquante ans ils se présentent devant l'Europe comme victimes immolées à la politique moskovite; et cependant ne les a-t-on pas taxés d'exagération? Il a fallu que l'Europe attendît jusqu'en 1853 pour que le tzarisme lui-même découvrît dans toute sa nudité et dans toute l'horreur de son cynisme ce qu'il réservait à l'imprévoyance de l'Europe!...

Mais revenons à l'année 1499. Alors Alexandre de Litvanie mit vainement en usage tous les moyens propres à apaiser Yvan; mais celui-ci voulait la discorde à tout prix, et il envahit le reste de la Sévérie, Starodub et Czerniechow. La guerre dura deux ans, et elle se termina par un armistice. Toutefois les intrigues et les exigences du tzar ne s'arrêtaient pas; les choses arrivèrent à ce point, que la propre fille d'Yvan fut obligée de lui écrire de Wilno, en 1502, la lettre suivante: « Alexandre, roi de Pologne, grand-duc » de Litvanie, mon époux et seigneur, a envoyé ses ambassadeurs à » Votre Sérénité, pour se plaindre des tribulations que ses domaines, » ainsi que ses nombreuses villes et campagnes, ont à souffrir de vos » sujets. Par la permission de Dieu et l'audace des méchants, beau- » coup de sang a été versé déjà et est versé encore, des femmes et » des enfants sont emmenés en esclavage, la sainte foi dépérit et les » églises deviennent désertes, et tout cela de par vos traités, ser- » ments et alliances, monarques chrétiens! Rappelle-toi, seigneur et » père, que je suis ta servante et ta fille, et que tu m'as donnée en » mariage à un roi qui est ton frère et ton égal. Tu sais, seigneur et » père, ce que je lui ai apporté en dot, et malgré cela il m'a prise de » bonne grâce de chez toi, il m'a tenue durant toutes ces années en » abondance, respect et amour; il m'accorde la liberté de professer » ma religion selon le rit grec, d'avoir à ma cour des popes, des » diaks et des chantres, de fréquenter les églises de ma communion, » de suivre enfin notre liturgie aussi bien en Litvanie qu'en Pologne, » à Krakovie, comme dans toutes les autres villes polonaises, et en » cela, comme en chaque autre chose, je ne puis découvrir qu'il ait » contrevenu aux traités. Le seigneur mon roi, sa mère, et tous ici, » croyaient que je leur amenais de Moskou des biens de toute sorte: » la paix, l'affection, l'alliance, des secours contre les païens, mais » on s'aperçoit aujourd'hui, seigneur et père, que mon unique cor- » tége a été le meurtre, la rapine, la violence, l'effusion du sang » chrétien; les femmes sont devenues veuves, les enfants sont de- » venus orphelins; l'esclavage, l'oppression, les pleurs, les gémisse- » ments éclatent de tous les côtés. Est-ce là ton amour pour moi, » seigneur et père? Moi, ta servante et ta fille, j'aurais préféré » mourir dans ton pays, à tes pieds, que d'entendre dire ici: *Il n'a* » *envoyé sa fille en Litvanie que pour mieux sonder et asservir cette* » *contrée!...* Rentre en toi, seigneur et père, cesse de nourrir un in- » juste courroux contre ton frère et gendre, reviens à l'ancien amour » et à la fraternité que tu lui as jurés par des traités, afin que les » païens et les traîtres, dont les pères ont jadis trahi tes aïeux » comme les fils nous trahissent en ce moment, n'aient plus de sujet » de joie. Ce sont eux qui ont tout brouillé parmi vous, témoin ce » Sémène Bielsky, second Judas qui, lors de son séjour en Litvanie, » a attiré son frère Théodore dans le parti de l'étranger. Considère » seulement, seigneur, s'il est permis de se fier à ces nouveaux Caïns, » qui ont massacré leurs propres frères et qui se sont plongés dans » le sang jusqu'au cou. Vous apprendrez, seigneur et père, par les » ambassadeurs qui vous sont envoyés, que le roi de Pologne, grand- » duc de Litvanie, n'a en rien enfreint les traités. Rendez-lui donc » votre ancien amour comme à un frère et à un gendre, et que mes » larmes amères se changent en joie! »

Et l'historiographe tzarien lui-même, le Moskovite Karamzine, est forcé de dire naïvement, quoique sans fournir la moindre preuve des persécutions excercées contre le traître Bielsky: « Yvan violait, à la » vérité, les clauses du traité de paix en recevant l'hommage des » princes litvaniens, mais il y voyait une excuse assez valable dans » la nécessité de protéger ses frères en religion. » Ainsi, au dire des historiens russes, les tzars sont purs de toute ambition, dédaigneux des grandeurs de ce monde, ne pensant qu'aux intérêts spirituels orthodoxes!...

Lorsqu'après le décès d'Alexandre, Sigismond I[er] monta sur le trône de Pologne, en 1506, les Moskovites, toujours insatiables dans leurs conquêtes, cherchèrent à envahir les provinces dépendantes de la Litvanie. Vassili IV Yvanovitsch, qui venait de succéder nouvellement à Yvan III, visait même plus loin. Aussitôt qu'il eut appris le décès d'Alexandre, il envoya à Wilno un confident avec une lettre de condoléance à la reine Hélène, veuve du roi, et proposa à la noblesse litvanienne son élection et la réunion de la Litvanie à la Moskovie; mais ces démarches furent inutiles, et Sigismond I[er], en lui signifiant son avénement au trône de Pologne, lui demanda la restitution des pays envahis sur la Litvanie et le retour des prisonniers litvaniens; mais le tzar refusa tout, et recommença même la guerre. Le roi des Polonais marcha donc contre lui, le battit en 1508, près d'Orsza, et le tzar effrayé s'empressa de conclure la paix.

Mais la politique envahissante des tzars méditait de nouveaux forfaits contre la Pologne. Voulant l'affaiblir de tous les côtés à la fois, Vassili IV se ligua, en avril 1509, avec la Livonie et prépara ainsi l'asservissement et le renversement des dernières libertés de la république de Pskow. Pskow avait le tort d'être attachée à la Litvanie. Quoique soumise dès 1479 aux grands-ducs de Moskovie, Pskow avait dû, à force de prudence et de sacrifices, conserver son conseil national, investi du pouvoir législatif, ses magistrats élus par le peuple, enfin toute son organisation intérieure, et former une véritable république calquée sur celle de Novogrod, dont elle avait été la sujette d'abord et ensuite l'affranchie et la sœur cadette. La ruine de Pskow, ajournée sous Yvan III, fut exécutée sous son fils Vassili IV; l'intrigue prépara l'œuvre qu'achevèrent la trahison et la terreur.

Yvan Obolenskoï, gouverneur de Pskow, fomenta la discorde entre les diverses classes de citoyens, et se plaignit ensuite de leur turbulence et des abus de pouvoir des magistrats; c'était le prétexte demandé pour justifier l'intervention meurtrière des Moskovites.

Dans l'automne de 1509, pendant que la Pologne était occupée de la guerre contre les Moldo-Walaques, Vassili IV se rendit à Novogrod avec un cortége imposant et des forces considérables; là, il reçut *avec bonté* une nombreuse députation de Pskoviens, chargée de le féliciter et de lui offrir un présent en argent, puis il envoya dans la cité prendre des informations sur les plaintes d'Obolenskoï. On lui rapporta que ce fonctionnaire et les citoyens s'accusaient réciproquement; et, en effet, une nouvelle députation vint demander la destitution d'Obolenskoï. Vassili le fit appeler à Novogrod, avec tous les Pskoviens qui avaient à s'en plaindre. Ils arrivèrent en grand nombre, mais une foule de boïars et de fonctionnaires vinrent aussi s'accuser les uns les autres. Vassili exigea de plus que les neuf possadniks (juges et maires) et les prévôts des marchands de tous les quartiers comparussent avec Obolenskoï, sinon le pays serait déclaré en *état de révolte*. Les dociles Pskoviens se présentèrent, en janvier 1510, devant le tzar. Les fonctionnaires et les marchands, introduits dans la salle d'audience, se préparaient à plaider leur cause, lorsqu'on les prévint en les déclarant prisonniers.

Cette fatale nouvelle arrive à Pskow, le conseil national s'assemble, on ne comprend rien à cette perfidie, on gémit, et on envoie une députation à Vassili pour éclaircir l'affaire. Alors le despote tataro-moskovite déclare à ses prisonniers qu'ayant méconnu l'autorité de son lieutenant et *opprimé le peuple*, ils méritent une punition rigoureuse; mais qu'ils peuvent recouvrer ses *bonnes grâces*, et conserver leurs propriétés, en abolissant, pour jamais, le conseil national, et en recevant ses juges à Pskow et autres villes et bourgs de la province.

Attirés dans cet épouvantable guet-apens, les députés envoyèrent l'un d'eux avec Dolmatoff, secrétaire de Vassili, porter aux Pskoviens cette terrible nouvelle. Le député pskovien dit alors au peuple assemblé: « Nous avons juré pour nous et pour vous d'obéir aux vo- » lontés du monarque; n'allez pas nous parjurer, autrement nous » péririons tous! »

Le délai fatal expirant le 28 janvier, Dolmatoff transmet les ordres et les menaces de Vassili, et va s'asseoir sur un gradin de la place publique, pour attendre la réponse. La consternation était profonde, on le supplie d'attendre jusqu'au lendemain. Le lendemain redouté arriva, et les cris de désespoir retentirent dans toute la ville; pour la dernière fois la cloche convoqua le peuple et annonça lugubrement la fin de la liberté pskovienne. Après cela on descendit de la tour de la Sainte-Trinité la cloche du conseil national, que Dolmatoff alla porter à son maître la nuit suivante. Vassili entra triomphant à Pskow, et s'empara des bâtiments des faubourgs pour y loger une garnison; il relégua dans le fond de la Moskovie les fonctionnaires et les notables; il distribua leurs propriétés, qu'il avait promis de leur conserver, à ses boïars et à trois cents familles moskovites qui les remplacèrent à Pskow.

Ainsi finit cette république, qui reconnaissait la suprématie polonaise depuis plus de cent ans! Karamsine lui-même, en décrivant ces événements, ne put s'empêcher de flétrir cette invasion, et il cite ce passage remarquable tiré d'une chronique russienne du temps : « Ainsi périt la gloire de Pskow, envahie non pas par des hérétiques, » mais par des croyants, par ses propres frères en Jésus-Christ! O ville » jadis grande, tu t'attristes de ton abaissement. Un aigle aux larges » ailes s'éleva au-dessus de toi armé des griffes du lion, il a arraché de » ton sein les trois cèdres du Liban : il t'a ravi ta beauté, tes richesses » et tes citoyens ; il a bouleversé tes marchés et n'a laissé que des dé- » combres. Il a transporté nos frères et nos sœurs dans des contrées » éloignées où n'étaient jamais allés ni vos aïeux ni vos pères ! » Nos lecteurs savent déjà de quelle manière ont été détruites les trois plus célèbres et les plus populeuses villes de Kiiow, de Novogrod et de Pskow, par les ducs sortis de l'antre moskovite, et cependant les écrivains stipendiés régnicoles ou étrangers ne cessent de tromper l'Europe et de mentir à l'histoire, en soutenant que ce ne sont que des *reconquêtes*, des *reprises* et des *retours* à la sainte et orthodoxe Moskou !...

Vassili IV, encouragé par l'anéantissement de Pskow et rompant avec la Pologne le traité de 1508, envahit les possessions litvaniennes, assiégea la ville de Smolensk et s'en empara au mois d'août 1514, à l'aide de trahison ; mais ses armées furent détruites le 8 novembre de la même année entre Orsza et Dombrowna par les Polono-Litvaniens, commandés par Constantin Ostrogski, George Radziwill, Jean Swierczowski et Albert Sampolinski.

Après cette grande victoire, les Moskovites mirent trois ans pour se refaire, et entre les années 1517 et 1520 ils recommencèrent leurs envahissements, que les Polonais repoussaient toujours.

C'était à la même époque que Vassili IV concluait des traités offensifs et défensifs avec les chevaliers teutons et le roi de Danemark contre la Suède et contre la Pologne, pour subjuguer plus facilement ces deux Etats. Il entretenait des relations suivies avec l'Angleterre, qui lui fournissait les moyens de se fortifier. Aussi n'était-ce pas sans raison que le roi Sigismond-Auguste, successeur de Sigismond Ier, en écrivant à la reine Elisabeth, disait ces paroles prophétiques, qui se vérifient si fatalement jusqu'à nos jours.

Voici la lettre du roi de Pologne à la reine d'Angleterre, en date de Knyszyn, 13 juillet 1567 :

« Sérénissime princesse, très-chère soeur et cousine,

» Dans la guerre très-onéreuse et pleine de périls que nous soute- » nons présentement contre le roi de Suède et surtout contre le duc » de Moskovie, homme barbare et schismatique, nous avions dès les » premiers temps défendu par un édit de faire passer par nos do- » maines sur les terres de l'ennemi quoi que ce soit qui pût servir » contre nous la férocité de ce barbare et ennemi de la foi. Ce dé- » cret, nous l'avons porté et sanctionné sous les peines les plus » graves, car nous sentions fort bien que, plus s'accroîtrait la puis- » sance moskovite, plus elle deviendrait formidable non-seulement » à nous-mêmes, mais bientôt à toute la chrétienté. Cependant des » marchands de plusieurs nations voisines, par l'appât du gain, ont » osé, malgré nos défenses, se livrer témérairement à cette naviga- » tion, préférant leurs profits particuliers à la sécurité et aux inté- » rêts de notre royaume et de toute la république chrétienne. Des » vaisseaux placés en observation par nos ordres dans le but d'em- » pêcher ce transit les ont repoussés, et ont retenu à titre de gages » un certain nombre de bâtiments. Il est probable que cela est ar- » rivé à plusieurs des sujets de Votre Majesté. Les honorables pro- » consuls et consuls de notre ville de Danzig nous ayant exposé qu'ils » avaient encouru, par cet acte, le mécontentement de Votre Ma- » jesté, nous avons été vivement contrariés. Plus nous avons eu à » cœur de nous concilier l'amitié non moins de vos illustres prédé- » cesseurs que celle de Votre Majesté elle-même, plus nous désirons » de même que tous nos sujets fassent leur commerce librement et » en bonne intelligence avec les rois et les princes leurs voisins, plus » nous ressentons un grand chagrin d'apprendre que la ville de » Danzig, qui nous est particulièrement chère, se soit, bien inno- » cemment, attiré le mécontentement de Votre Majesté. C'est pour- » quoi nous la prions très-affectueusement de conserver à la ville de » Danzig son ancienne amitié et de ne point se laisser entraîner en- » vers elle à aucun sentiment de suspicion. Mais au contraire, après » avoir examiné attentivement tous les motifs et toutes les raisons » qui nous ont porté à empêcher ce commerce avec les barbares, nos » ennemis, que Votre Majesté défende à ses sujets de fournir à ce » peuple barbare, schismatique et ennemi de toute la chrétienté, des » armes, des munitions, enfin des ingénieurs propres à rendre la » guerre encore plus destructive ; ce qu'elle aimera mieux sans doute » plutôt que de nous accuser lorsque nous empêchons ce genre de


Aventures de Pibrac en Pologne et en France en 1574.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

» trafic. Quant à nous, nous garantissons toujours, comme cela s'est » fait jusqu'à ce jour, pour le présent et l'avenir, à tous ceux des » sujets de Votre Majesté, qui se livrent à un commerce licite et » honnête, le droit d'entrée, de séjour, de passage et de départ dans » toutes nos possessions. Votre Majesté se persuadera facilement que » ce ne sont pas seulement nos intérêts privés qui nous font défendre » le commerce avec la Moskovie, mais aussi ceux de la religion et » de toute la république chrétienne. En effet, comme nous l'avons » dit, on leur fournit des munitions de guerre, on leur fournit des » armes dont ils ignoraient l'usage; et, ce qui nous paraît le plus » dangereux, on leur procure d'habiles ingénieurs. D'où il suit que, » quand même on n'importerait rien de plus chez eux, ces ingénieurs » parviendraient sans obstacle, si le passage était libre, à fabriquer » et à construire facilement, même dans ce pays barbare, toutes les » machines que demande la guerre et qui sont restées jusqu'à pré- » sent inconnues à ce peuple. Il est donc à craindre que, plus tôt » qu'on ne le pense généralement, ces travaux ne soient exécutés » pour la ruine des Etats chrétiens. Or, le seul moyen d'éviter ce » malheur, ce serait que, par les édits les plus sévères, tous les » princes chrétiens interdissent les transports de ce genre; c'est » pourquoi nous prions Votre Majesté de vouloir bien agir de même » en vue des intérêts de la chrétienté tout entière. Si pourtant quel- » qu'un de vos sujets se plaint d'avoir été lésé et arrêté à tort par » nos officiers d'observation, nous nous empresserons de faire droit » à ses réclamations avec cette bienveillance affectueuse que nous » ressentons pour Votre Majesté et pour ses sujets. »

Malheureusement, ces avertissements ne servirent à rien, et l'Angleterre en concluant avec Yvan le traité du 2 juillet 1569, n'a-t-elle pas été la cause la plus directe des agrandissements et de la puissance russe; et plus tard l'Angleterre aussi ne l'empêchait point d'exercer son influence en Pologne; elle approuvait les démembrements de ce pays; enfin elle soudoyait par des milliards de subsides les coalitions contre la France et renversait impolitiquement Napoléon Ier? Maintenant, mais après trois cents ans de calamités, elle semble s'apercevoir de sa faute; elle envoie ses armées, ses flottes et prodigue ses trésors pour abattre la Russie! Ira-t-elle jusqu'au bout ?... croit-elle qu'en détruisant les flottes russes, en incendiant ses ports et ses chantiers, elle parviendra à abattre la Russie? Voudra-t-elle se persuader que si elle ne contribue pas réellement et efficacement au rétablissement de la Pologne dans son ancienne intégrité, la Russie se relèvera plus irritée, plus vivace et plus décidée que jamais à faire réaliser ses projets séculaires et son système tataro-moskovite, qu'aucun événement, aucun revers ne modifie ni ne modifiera jamais?

CHAPITRE VIII.

Suite du système politique des tzars de Moskovie vis-à-vis de l'Europe, et particulièrement vis-à-vis la Pologne. — Biographie du tzar Yvan IV, Vassiliévitsch le Cruel. — Expéditions du roi Etienne Batory contre ce tzar.

Le tzar Vassili IV Yvanovitsch mourut à Moskou en 1533; il laissa un fils mineur, qui sera connu un jour sous le nom d'Yvan IV Vassiliévitsch, *le Terrible* ou plutôt *le Cruel*. Lorsque son père, dont la vie, comme nos lecteurs viennent de le voir, se lie à l'histoire des malheurs de la Pologne, conçut le projet de se marier, il déclara dans tous ses Etats qu'il voulait qu'on choisît cinq cents jeunes filles des plus belles, n'importe à quelle condition et classe qu'elles appartinssent. Les accoucheuses en choisirent d'abord trois cents, ensuite deux cents, ensuite cent. Passant de plus belle à plus belle, elles s'arrêtèrent à faire un choix de dix filles d'une grande beauté; parmi celles-ci Vassili en choisit une qui s'appelait Salomonée. Le monarque vécut avec elle vingt ans, sans avoir d'enfants. Un jour de l'année 1525, se promenant avec des courtisans, il s'arrête devant un nid d'oiseaux, et s'écrie : « Ah! ces oiseaux sont plus heureux que » moi, ils ont au moins des enfants! Que deviendra mon héritage? » Et les flatteurs de répondre : « On abat le figuier stérile pour en » planter un autre dans le verger! »

Vassili entendit parfaitement ce conseil, qu'il avait probablement provoqué et commandé; il répudia Salomonée. Mais avant, il voulut avoir l'avis du clergé. Marc, métropolitain de Jérusalem, réprouva le divorce, et répondit en ces termes à Vassili : « Si tu » épouses une autre femme, tu auras des enfants monstrueux; ton » empire sera la proie de la terreur et de la misère, il y aura des ri- » vières de sang; les têtes des seigneurs tomberont sous la hache, et » les villes disparaîtront dans les flammes! » Malgré cela, la belle et vertueuse Salomonée fut forcée de prendre l'habit monastique, et Vassili choisit dans les métropolitains un certain Daniel, gras, vermeil, jeune ambitieux qui lui dit que le métropolitain de Jérusalem



Jean Zamoysky fait prisonnier l'archiduc d'Autriche Maximilien à Byczyna, en janvier 1588.

radotait, et qu'il fallait passer outre. Daniel prouva ensuite que le divorce de Vassili était louable, quoique contraire à la morale publique et religieuse, et qu'il devait se remarier, en dépit des canons de l'Église. Vassili épousa bientôt Hélène Glinska. Les Moskovites rigides en furent scandalisés ; mais le maître le voulait ainsi ; son métropolitain gras et vermeil avait parlé, et l'opinion devait se taire.

Trois ans s'étaient écoulés depuis ce mariage, lorsque enfin Hélène accoucha, en 1530, d'un fils. Le métropolitain Daniel, en contredisant les prophéties du métropolitain Marc, et s'appuyant sur celle qu'il fabriqua lui-même, dit au contraire que le nouveau-né serait *un Titus doué d'un vaste génie*. Avant sa mort, arrivée en 1533, Vassili désigna pour successeur Yvan le *futur Titus*, qu'il plaça sous la tutelle de sa veuve Hélène, et sous la *sainte* protection du *saint* métropolitain Daniel !

Arrivé, en 1547, à l'âge de dix-sept ans, Yvan IV saisit les rênes du gouvernement, et il ne tarda pas à se livrer à tous les genres de cruauté. Cet homme offre le tableau le plus complet de toutes les vertus du tzarisme, de l'habileté transcendante en politique et en diplomatie, et des bienfaits de cette monarchie russe considérée comme éminemment conservatrice et protectrice de l'ordre et des légitimités européennes. A tous ces titres la biographie d'un tzar de Moskovie appartient à notre sujet, et doit être connue particulièrement de nos nombreux lecteurs. Aujourd'hui surtout, en présence de la gravité des événements, les souvenirs du passé moskovite doivent plus que jamais être mis en parallèle avec le présent du même empire, d'autant plus que la *sainte* Russie, ses tendances, ses projets, ses hommes d'Etat et de guerre ne changent jamais, et suivent *religieusement* leurs *glorieuses* et *orthodoxes* traditions !

Parmi les hommes probes de la cour du tzar Yvan, il y avait Alexis Adascheff et le métropolitain Sylvestre, conseillers d'Yvan. Le premier, qui avait occupé jusqu'alors la place la plus importante au conseil, accepta le rang de voïévode et partit pour la Livonie. Quant à Sylvestre, il se retira dans la solitude d'un monastère ; mais l'ombrageux Yvan fit enfermer Adascheff à Dorpat, où il succomba empoisonné, et Sylvestre fut exilé au monastère isolé de Solovetzk, dans une île sauvage de la mer Blanche. Depuis, c'est-à-dire dès l'année 1560 à 1584, durant vingt-quatre ans, il ne cessa de franchir tous les degrés du crime et d'une cruauté sans bornes.

Non content d'empoisonner Adascheff, il persécuta ses parents : ils furent privés de leurs biens et relégués dans des régions lointaines. Le peuple déplorait le sort de ces innocents ; il maudissait les flatteurs, les nouveaux conseillers du tzar, et le tzar irrité voulut étouffer le mécontentement général par la terreur.

Il y avait alors à Moskou une femme de condition, nommée Marie, connue par la pratique des vertus chrétiennes autant que par son amitié pour Adascheff. On l'accusa de haïr le tzar et de vouloir le faire périr par ses sorcelleries ; elle fut punie de mort avec ses cinq fils et un grand nombre d'autres personnes accusées du même crime.

Le prince Démétrius Obolenskoï, fils du voïévode mort prisonnier de guerre en Litvanie, périt pour une parole indiscrète. Offensé de l'orgueil du jeune Basmanoff, favori d'Yvan, il osa lui dire : « C'est » par des actions utiles que nous prouvons notre dévouement au » souverain, et non pas comme toi par les dissolutions de Sodome. » Basmanoff porta ses plaintes au tzar, qui le fit étouffer dans un caveau après l'avoir forcé de boire une coupe d'hydromel très-capiteux à la santé d'Yvan.

Le prince Repnine assista au palais à une scène scandaleuse, où le tzar, ivre d'hydromel, dansait avec ses favoris masqués. Repnine ne put retenir des larmes de douleur. Yvan ayant voulu lui mettre un masque, Repnine l'arrache, le foule aux pieds et s'écrie : « Convient- » il à un monarque de faire l'histrion ? Quant à moi, boïar et mem- » bre du conseil, je rougirais d'agir comme un insensé ! » Le tzar le chassa aussitôt de sa présence, et quelques jours après ce boïar agenouillé dans une église fut poignardé dans cette position.

Les princes Kaschine et Kourlatieff furent condamnés à mort avec toute leur famille. Le prince Vorotignskoï, premier seigneur de la cour, vainqueur de Kazanais, fut exilé avec sa famille à Bielo-Ozéro. Le voïévode Schérémétieff fut jeté dans un affreux cachot, mis à la question, chargé de chaînes. Le tzar vint le visiter et lui demanda froidement : « Où sont tes trésors, tu passes pour riche ? — » Mes trésors, je les ai envoyés à Jésus-Christ, mon Sauveur, par » les mains des pauvres. » Le frère de Schérémétieff, membre du conseil et voïévode, fut étranglé par ordre d'Yvan.

La terreur régnait dans la capitale arrosée de sang ; les prisons, les monastères regorgeaient de victimes. Parmi tant d'autres, le prince André Kourbsky se distingue particulièrement. Couvert, dès sa jeunesse, de blessures dans les combats à Toula, à Kazan, en Tatarie, en Livonie, et en même temps homme d'Etat, ce prince est menacé sur une misérable délation d'une mort atroce et ignominieuse. Frémissant à cette idée, il expose à son épouse qu'il ne lui restait que deux partis à prendre, ou de mourir bientôt sous ses yeux, ou d'avoir le courage de la quitter pour toujours. Cette femme généreuse répondit qu'elle était prête à sacrifier son bonheur pour sauver les jours de son époux, et le prince, baigné de larmes, prend congé d'elle ; il donne sa bénédiction à un fils âgé de neuf ans, profite de la nuit pour sortir secrètement de sa maison, franchit les murailles de la ville de Dorpat, et, au moyen de deux chevaux préparés par un domestique affidé, il arrive heureusement à Wolmar, chez les Polonais, et se confie à leur loyale et généreuse hospitalité.

Avant tout, Kourbsky voulut expliquer au tzar les motifs de sa démarche, épancher la douleur, l'indignation qui remplissaient son âme, et, cédant à l'impulsion du sentiment, il lui écrivit une lettre que son fidèle serviteur Schibanoff, l'unique compagnon de sa fuite, se chargea de remettre lui-même. Il tint parole : arrivé à Moskou, il trouve le tzar à l'entrée du palais, et lui présente sa dépêche cachetée en disant : « C'est de la part de mon maître, maintenant exilé, » le prince André Kourbsky. » Le tzar, transporté de courroux, lui donne dans les jambes un coup de son bâton ferré, et le sang coule de la blessure. Immobile, l'envoyé garde le silence, tandis qu'appuyé sur ce bâton, Yvan le Cruel se fait lire la lettre de Kourbsky, conçue en ces termes :

« Monarque autrefois illustre, jadis béni du Seigneur, mais, pour » la punition de nos péchés, consumé aujourd'hui d'une fureur in- » fernale, corrompu jusqu'au fond de la conscience, tyran dont les » plus infidèles souverains de la terre n'offrent point de modèle, » écoute-moi !

» Dans le trouble qui bouleverse mon cœur affligé, je dirai peu, » mais avec l'accent de la vérité. Pourquoi, au milieu d'affreux sup- » plices, as-tu déchiré *les forts dans Israel*, ces illustres guerriers » que le ciel t'avait donnés? Pourquoi as-tu versé leur sang précieux » et sacré dans les temples du Très-Haut? N'étaient-ils pas en- » flammés de zèle pour leur souverain, pour leur patrie? Habile à » forger des calomnies, tu donnes aux fidèles le nom de traîtres, aux » chrétiens celui de sorciers; à tes yeux les vertus sont des vices, la » lumière n'est que ténèbres. Et en quoi ces dignes protecteurs de la » Russie t'avaient-ils offensé? Ne sont-ils pas les héros qui ont dé- » truit les royaumes de Bati-Khan, où nos ancêtres gémissaient dans » un cruel esclavage? N'ont-ils pas couvert de gloire et ton règne et » ton nom en faisant tomber devant toi les forteresses des Germains- » Livoniens? Quelle est la récompense de ces infortunés? la mort!...

» Eh quoi ! te croiras-tu donc immortel ? N'est-il pas un Dieu et » un tribunal suprême pour les rois? Je ne détaillerai pas ici ce qu'il » m'a fallu souffrir de tes cruautés; mon âme en est encore trop for- » tement navrée; je n'ai qu'une chose à dire : tu m'as contraint d'a- » bandonner la sainte Russie! mon sang, répandu pour toi, crie ven- » geance au Tout-Puissant, qui lit au fond des cœurs. J'ai cherché à » découvrir en quoi je puis m'être rendu coupable soit dans mes ac- » tions, soit dans mes pensées les plus secrètes; j'ai scrupuleusement » interrogé ma conscience, et j'ignore mon crime envers toi. Ja- » mais sous ma conduite tes bataillons n'ont tourné le dos à l'en- » nemi : ma gloire a rejailli sur toi! Mes services ne se bornent pas » à un ou deux ans passés dans les fatigues consacrées aux exploits » guerriers; pendant un grand nombre d'années j'ai souffert le be- » soin, la maladie, loin de ma mère, de mon épouse, de ma patrie. » Compte mes combats et mes blessures! je n'en veux pas tirer va- » nité, mais Dieu sait tout : c'est à lui que je me confie, plein d'es- » poir dans l'intercession des saints et de mon aïeul le prince Fédor » de Yaroslaf...

» Adieu, nous voilà séparés pour jamais, et tu ne me reverras » plus qu'au jour du jugement dernier; mais les pleurs des victimes » innocentes préparent le supplice du tyran. Crains les morts eux- » mêmes! Ceux que tu as massacrés sont auprès du trône du souve- » rain juge et demandent vengeance ; tes armées ne te sauveront pas : » de vils flatteurs, ces indignes boïars, compagnons de tes festins et » de tes débauches, corrupteurs de ton âme, t'apportent leurs enfants » en sacrifice ; toutefois ils ne te rendront pas immortel.

» Cette lettre arrosée de mes larmes sera déposée dans ma tombe ; » je paraîtrai avec elle au jugement de Dieu. *Amen*.

» Écrit dans la ville de Wolmar, l'an 1561, domaine du roi de Po- » logne Sigismond-Auguste, mon souverain, de qui, avec l'aide du » Tout-Puissant, j'espère les bontés et j'attends des consolations dans » ma douleur.

» Prince André Kourbsky. »

Le tzar, ayant écouté la lecture de cette lettre, questionna Schibanoff sur les circonstances de la fuite du prince. Le vertueux serviteur ne dévoila rien; il fut torturé et se trouva heureux de mourir pour son maître. Tant de grandeur d'âme excita la surprise de tous les spectateurs, le tzar lui-même en témoigna son admiration.

Mais le cœur d'Yvan était en proie à de vives inquiétudes, qui ne lui laissaient aucun calme; de noirs soupçons l'agitaient sans cesse, et tous les bons boïars lui paraissaient autant d'ennemis secrets, partisans de Kourbsky. Tout à coup le bruit se répand dans Moskou que, sans faire connaître le but de son voyage, le tzar allait partir, accompagné de sa famille, de ses gentilshommes, de ses gens de robe et de guerre, convoqués à cet effet des villes même éloignées, avec leurs femmes et leurs enfants.

Le 3 décembre 1561 on voit arriver, de grand matin, sur la place du Kremlin, quantité de traîneaux dans lesquels on transporte aussitôt de l'or, de l'argent, des images, des croix, des vases précieux, des

vêtements, etc. Le tzar se rend à l'église de l'Assomption, il ordonne au métropolitain de célébrer l'office, prie avec ferveur, reçoit la bénédiction d'Athanase, et présente sa main à baiser aux boïars, aux officiers et aux marchands. Ensuite il monte en traîneau avec sa famille et toute sa cour, et arrive à la Sloboda-Alexandrovskaïa.

Le 3 janvier 1565, l'officier Polevanoff apporta à Moskou, au métropolitain, une lettre du tzar, dans laquelle il détaillait les séditions et les prétendus crimes des boïars pendant sa minorité. La consternation fut grande, et les Moskovites *supplièrent le tzar de rentrer en ville pour se prosterner aux pieds du souverain et le fléchir par leurs larmes!* Une députation se rendit à Alexandrovskaïa; le tzar la reçut, et après avoir adressé de vifs reproches aux boïars, il termina ainsi : « Je veux bien consentir à reprendre mon sceptre, sous des » conditions que je vous ferai connaître. » Ces conditions étaient qu'Yvan serait entièrement libre de châtier les soi-disant *traîtres* par la disgrâce, par la mort, par la confiscation de leurs biens, sans avoir à supporter ni représentations ni importunités de la part du clergé.

Le 2 février 1565, le tzar entra solennellement à Moskou; dès le lendemain, il convoqua le clergé, les boïars, les gentilshommes et les magistrats. Son aspect excita dans l'assemblée un profond étonnement. Avant son départ de Moskou, il avait les épaules hautes, les bras musculeux, la poitrine large, de beaux cheveux, de longues moustaches, de petits yeux gris pleins de feu. A son retour, il était tellement changé, qu'à peine on pouvait le reconnaître, une sombre férocité se peignait dans ses traits déformés, il avait l'œil éteint, il était presque chauve, et il ne lui restait plus que quelques poils à la barbe.

Après une nouvelle énumération de ses griefs, il annonça qu'il allait former une légion d'élus sous le nom d'*opritschnina*, et qui devait servir auprès de sa personne de garde particulière. Il nomma dix-neuf principales villes dont il se rendit propriétaire, ainsi que les dépendances de Moskou, et plusieurs autres bourgs avec leurs revenus. Il annonça qu'il choisirait mille satellites parmi les princes, les gentilshommes et les enfants boïars, et qu'il leur donnerait dans ces districts les fiefs dont les propriétaires seraient transférés en d'autres lieux. Il s'empara dans Moskou même de plusieurs rues d'où il fallut chasser tous les gentilshommes et employés qui ne se trouvaient pas inscrits dans le *millier* du tzar. Il éleva une nouvelle citadelle. Enfin il se fit payer une somme de 100,000 roubles pour les frais occasionés par son voyage de Moskou à Alexandrovskaïa.

Le lendemain, 4 février, il ordonna les exécutions. Parmi plusieurs victimes choisies entre les familles les plus considérables, il y avait le fameux voïévode prince Alexandre Garbaty-Schouiskoï, et son fils Pierre, âgé de dix-sept ans. Ils se rendirent tous deux au lieu du supplice avec calme et dignité et se tenant par la main. Afin de ne pas être témoin de la mort de l'auteur de ses jours, Pierre présenta le premier la tête au glaive, mais son père le fit reculer en disant avec émotion : « Non, mon fils, que je ne te voie pas mourir! » Le jeune homme lui cède la place, et aussitôt la tête du prince est détachée du corps; son fils la prend entre ses mains, la couvre de baisers, et, levant les yeux au ciel, il se livre d'un air serein entre les mains du bourreau.

Après les massacres et les proscriptions, le tzar s'occupa immédiatement de la formation de sa nouvelle garde. On amenait des jeunes gens dans lesquels on ne cherchait qu'une certaine audace; on préférait ceux qui étaient cités par leurs débauches et une corruption qui les rendait propres à tout entreprendre. Le tzar porta leur nombre jusqu'à 6,000 hommes, qui lui prêtèrent *serment* de le servir envers et contre tous. En récompense, le tzar leur abandonna non-seulement les terres, mais encore les maisons et les biens meubles de douze mille propriétaires qui furent chassés, les mains vides, des lieux affectés à la légion.

Lorsque Yvan retournait à Sloboda-Alexandrovskaïa, dans ce château menaçant, environné de sombres forêts, il consacrait au service divin la plus grande partie de son temps : il imagina même de transformer son palais en monastère et ses favoris en moines. Il donna le nom de *frères* à trois cents légionnaires choisis parmi les plus dépravés, prit le titre d'*abbé*, puis institua le prince Athanase Viazemskoï *trésorier*, et Malouta-Skouratoff *sacristain*. Après leur avoir distribué des calottes et des soutanes noires, sous lesquelles ils portaient des habits éclatants d'or, garnis de fourrures de martre, il composa la règle du couvent, et prêcha l'exemple dans son étroite observance.

A trois heures du matin, le tzar, accompagné de ses enfants et de Skouratoff, allait au clocher pour sonner matines; aussitôt tous les *frères* se rendaient à l'église : celui qui manquait à ce devoir était puni par huit jours de prison. Pendant le service, qui durait jusque vers sept heures, le tzar chantait, lisait, priait avec tant de ferveur, que toujours il lui restait sur le front des marques de ses prosternations. A huit heures on se réunissait de nouveau pour entendre la messe, et à dix tout le monde se mettait à table, excepté Yvan, qui lisait debout et à haute voix des salutaires instructions. L'abondance régnait dans les repas : on y prodiguait le vin et l'hydromel. L'*abbé*, c'est-à-dire le tzar, dînait après les autres. Il s'entretenait avec ses favoris des choses de la religion, sommeillait ensuite, ou bien allait dans les prisons pour faire appliquer quelques malheureux à la torture. Ce spectacle horrible semblait l'amuser; il en revenait chaque fois avec une physionomie rayonnante de contentement. Il plaisantait, il causait avec plus de gaieté que d'ordinaire. A huit heures on allait aux vêpres; enfin, à dix, Yvan se retirait dans sa chambre à coucher, où, l'un après l'autre, trois aveugles lui faisaient des contes qui l'endormaient pour quelques heures. A minuit il se levait et commençait sa journée par la prière. Quelquefois on lui faisait des rapports sur les affaires du gouvernement; quelquefois les ordres les plus sanguinaires étaient donnés au chant des matines ou pendant la messe! Pour rompre l'uniformité de cette vie, Yvan faisait ce qu'il appelait des *tournées*. Il visitait alors les monastères voisins et éloignés, allait inspecter les forteresses sur les frontières ou poursuivre les bêtes sauvages dans les forêts et les déserts de la Moskovie, préférant à toutes la chasse de l'ours.

Un jour de l'année 1567, les dénonciateurs s'en prirent à Fédoroff, grand écuyer de la cour, blanchi dans l'administration de l'Etat, et accusèrent ce débile vieillard de songer à détrôner le tzar. En présence de toute sa cour, Yvan revêtit Fédoroff des ornements royaux, plaça la couronne sur sa tête, le fit asseoir sur le trône un sceptre dans la main, puis se découvrant, il lui fit une profonde révérence, et dit : « Salut, ô grand tzar de Russie! tu reçois de moi l'honneur que tu » ambitionnais; mais si j'ai eu la puissance de te créer souverain, » j'ai aussi celle de te précipiter du trône! » A ces mots, il lui enfonce un poignard dans le cœur. Ses satellites achèvent le vieillard, traînent hors du palais son corps défiguré, et l'abandonnent aux chiens La femme de cet infortuné fut également égorgée, et leurs biens devinrent la *propriété légitime* du tzar! Enfin on massacra plusieurs autres prétendus complices de Fédoroff, tels que Kourakine, Rostoffsky, etc. Le prince Tschéniatieff crut pouvoir éviter la mort en se renfermant dans un monastère; mais les *opritschniks* de la garde du tzar l'arrachèrent de sa cellule, le grillèrent dans une poêle, et lui enfoncèrent des aiguilles sous les ongles. Toutine, trésorier de la cour, connu par ses richesses, fut haché en morceaux avec sa femme, ses deux jeunes filles, ses deux fils en bas âge, et cet horrible supplice fut exécuté par le prince Tscherkasskoï, frère de la tzarine!... Les *opritschniks*, armés de longs poignards, de haches, parcouraient les villes pour chercher des victimes, immolant publiquement une vingtaine de personnes par jour. Dans les rues, sur les places, on voyait partout des cadavres auxquels personne n'osait donner la sépulture; car les citoyens craignaient de sortir de leurs maisons, et le lugubre silence qui régnait dans Moskou n'était interrompu que par les cris féroces des bourreaux du tzar.

Pour mettre un terme à tant d'atrocités, le métropolitain Philippe, qui espérait pouvoir ramener à la raison un tel monstre, promit au peuple de ne pas épargner sa vie pour sauver celle de ses compatriotes innocents. Un dimanche de l'année 1568, accompagné de quelques boïars et d'une foule de satellites, Yvan se présente dans la cathédrale de l'Assomption, couvert, lui et sa suite, de soutanes noires et de bonnets élevés. Le métropolitain occupait sa place ordinaire. Le tzar s'approche de lui et attend sa bénédiction, mais sans proférer une parole. Le prélat avait les yeux fixés sur l'image du Sauveur. Les boïars lui disent : « Saint père, voici le tzar, donnez- » lui votre bénédiction. » Alors le métropolitain Philippe, jetant un regard sur Yvan, répondit : « Non. Dans cet appareil, sous ces » étranges vêtements, je ne puis reconnaître le tzar orthodoxe. Je ne » le reconnais pas davantage dans le gouvernement de la Moskovie... » O prince, nous offrons en ces lieux des sacrifices au Seigneur, et » derrière l'autel le sang des chrétiens innocents coule à grands » flots. Jamais, depuis que le soleil luit aux yeux des mortels, on n'a » vu un monarque éclairé de la vraie foi déchirer aussi cruellement » ses propres Etats! Chez les païens eux-mêmes, dans les pays infi- » dèles, on trouve des lois, de la justice, de la compassion pour les » hommes; il n'en existe point en Russie! Les biens, la vie des ci- » toyens n'ont plus de garantie; on ne voit que meurtres, que bri- » gandages, et tous ces crimes se commettent au nom du tzar! Vous » êtes élevé sur le trône; mais il est un Etre suprême, notre juge et » le vôtre. Comment paraîtrez-vous devant son tribunal couvert du » sang des justes, étourdi de leurs cris de douleur; car les pierres que » vous foulez aux pieds crient vengeance au ciel! O prince, je vous » parle comme pasteur des âmes, et je ne crains que Dieu seul! »

Yvan, frémissant de rage, frappe de son bâton ferré le pavé du temple, et s'écrie d'une voix terrible, et hurlant comme un tigre des déserts : « Moines audacieux, jusqu'ici je vous ai trop épargnés, re- » belles que vous êtes! à dater de ce jour, je serai tel que vous me » représentez! » A ces mots, il sort de l'église le regard menaçant, et dès le lendemain les assassinats, les bûchers, les noyades, les empalements, les pendaisons, l'écartèlement recommencent. Les principaux officiers du métropolitain furent tous arrêtés, torturés, à l'effet de leur faire avouer les secrets desseins de Philippe, tourments inutiles qui ne produisirent aucune découverte.

Pendant quelque temps il retarda sa vengeance contre le métropolitain lui-même, mais pour lui prouver que ces remontrances avaient été impuissantes. Au mois de juillet de la même année 1568, à minuit, les favoris du tzar, Viazemskoï, Malouta-Skouratoff et Griaz-

noï, à la tête de la *légion des élus*, enfoncent les maisons d'un grand nombre de seigneurs, de négociants, enlèvent les femmes connues par leur beauté, et les conduisent hors de la ville. Au lever du soleil, ils sont rejoints par le tzar en personne, escorté de mille satellites. On se met en route. A la première couchée on lui présente des femmes, parmi lesquelles il en choisit quelques-unes, abandonnant les autres à ses favoris. Ensuite il fait avec eux le tour des murs de Moskou, brûlant les maisons des boïards disgraciés, mettant a mort leurs fidèles serviteurs, exterminant jusqu'aux bestiaux, surtout dans les villages de Kolomna, qui appartenaient au grand écuyer Fédoroff. Il y découvrit une chambre à l'étage le plus élevé d'un bâtiment, où s'étaient réfugiées plusieurs personnes ; il donna ordre de placer sous cette chambre, comme sous celles qui l'entouraient, plusieurs tonneaux de poudre; il se mit alors à une grande distance avec ses troupes en ordre de bataille, comme devant une ville assiégée, et attendit le moment de l'explosion.

Dès que l'édifice eut sauté, il se précipita au grand galop à travers les débris, suivi de sa troupe de démons, qui poussaient de grands cris, et avides comme lui de voir les membres déchirés de ceux qu'il avait fait enfermer dans l'édifice. Alors on trouva un nommé Yvan Kolytscheff attaché par le bras à une grande poutre, assis sur la terre sain et sauf, et louant Dieu!... au dire de l'historien russe Karamzine. Aussitôt un des *élus* poussant son cheval de son côté lui trancha la tête d'un coup de sabre et l'apporta au tzar comme un présent agréable. Rentré dans Moskou, le tzar fit reconduire chez elles les femmes enlevées, dont plusieurs moururent de honte et de douleur.

Mais il restait encore l'inopportun métropolitain Philippe ; le tzar fit dresser contre lui un acte d'accusation, et le força d'officier le jour de Saint-Michel archange ; mais au moment où Philippe, revêtu de ses habits sacerdotaux, disait la messe dans la cathédrale de l'Assomption, les *opritschniks* pénètrent dans le sanctuaire, saisissent le métropolitain, lui arrachent les marques de sa dignité, le revêtent d'une soutane grossière, le chassent de l'église à coups de balais, et l'enferment d'abord au couvent de l'Epiphanie : plus tard le tzar l'exila au monastère d'Otrotsch dans le gouvernement de Tver. Puis enfin il ordonna l'élection d'un nouveau métropolitain, nommé Cyrille, archimandrite de Troïtskaïa, digne favori du tzar.

Yvan se trouva libre de s'abandonner désormais à sa férocité autocratique. Jusque-là il avait fait périr des individus, il commença à exterminer des villes entières. Torjok, Kolomna et autres furent les premiers théâtres de ces meurtres. Quoique les villes de Novogrod et de Pskow, comme on l'a vu plus haut, fussent déjà domptées par l'autocratie moskovite, elles conservaient cependant encore une ombre de leur existence civile. Imitant l'exemple de son aïeul et de son père, il fit transporter au printemps de 1569 à Moskou cinq cents familles de Pskow et cent cinquante de Novogrod. Ceux qu'on arrachait à leur patrie versaient des larmes amères ; ceux qu'on y laissait tremblaient dans l'attente des événements qu'annonçaient ces premières mesures.

Nos lecteurs savent déjà que Novogrod doit son origine aux Slavo-Polonais ; qu'aux différentes époques les rois et grands-ducs polono-litvaniens y exerçaient leur suprématie, et que par conséquent les habitants des deux républiques de Novogrod et de Pskow se rappelaient avec bonheur la bonté, la liberté civilisatrice de la Pologne et de la Litvanie. Quoiqu'à l'époque dont nous parlons les Novogrodiens et les Pskoviens n'eussent plus aucune relation avec la Pologne, les menaces moskovites ne leur laissaient pas de repos, et le tzar résolut d'exterminer jusqu'aux souvenirs du passé.

Un misérable, nommé Pierre, ayant reçu le châtiment de sa mauvaise conduite, résolut de s'en venger sur les habitants de Novogrod. Il fabriqua, sous le nom de l'archevêque et des habitants de cette ville, une lettre de soumission pour le roi de Pologne; il la cacha derrière l'image de la Vierge, dans l'église de Sainte-Sophie, puis il se réfugia à Moskou, et alla déclarer au tzar la prétendue trahison de Novogrod.

Au mois de décembre 1569, le tzar, accompagné de son fils Yvan-Yvanovitsch, de toute sa cour et de sa légion favorite, quitta la Slobode-Alexandrovskaïa. Arrivé à Kline, il donne à sa légion le signal des meurtres, et depuis Kline jusqu'à Gorodnia ces monstres marchent le glaive nu, couverts du sang des infortunés habitants; ils arrivent ainsi à Tver. Là, dans une étroite cellule du monastère d'Otrotsch, respirait encore le saint vieillard Philippe; le tzar envoie son favori, l'odieux Skouratoff (l'Orloff de l'époque), qui étouffa de ses mains le saint homme. Pendant cinq jours, la ville de Tver fut livrée au pillage. Les prisonniers de guerre polonais détenus dans les prisons de cette ville furent égorgés ou noyés dans les trous faits dans la glace du Volga. Toute la contrée qui s'étend jusqu'au lac Ilmen fut mise à feu et à sang. Tous ceux que l'on rencontrait sur la route étaient massacrés sous le prétexte que l'expédition d'Yvan devait être un secret pour la Russie.

Le 2 janvier 1570, la nombreuse avant-garde du tzar entra dans Novogrod; elle avait eu soin d'entourer la ville de fortes barrières, afin qu'il ne pût s'en échapper un seul homme. On commença par fermer les églises et les couvents pour garrotter les moines et les prêtres, exigeant d'eux vingt roubles par tête. Celui qui se trouvait hors d'état de payer cette amende était fustigé publiquement. On mit sous les scellés les maisons des plus riches citoyens, en même temps que l'on chargeait de fers les négociants, les marchands, les gens de robe, dont les familles étaient mises en surveillance dans leurs habitations. Le silence de la terreur régnait dans Novogrod. Ne pouvant deviner la cause ou le prétexte de ce châtiment, les citoyens tremblants attendaient l'arrivée du tzar.

Le 6 janvier, jour de l'Epiphanie, Yvan s'arrêta avec sa troupe à Gorodistsché, bourg situé à deux verstes (kilomètres) de Novogrod. Le lendemain on mit à mort tous les religieux qui n'avaient point payé l'amende : ils furent assommés à coups de massue, et transportés ensuite dans leurs monastères respectifs pour y être enterrés. Pour justifier ces massacres, les dénonciateurs et le tzar disaient que ces prêtres, quoique schismatiques, étaient prêts à embrasser la religion des Polonais, c'est-à-dire le catholicisme romain.

Le 8, le tzar, accompagné de son fils et de sa légion, fit son entrée à Novogrod. L'archevêque Pimène avec le clergé et les panagias miraculeuses l'attendaient sur le grand pont : il voulut lui donner sa bénédiction; Yvan refusa de la recevoir et lui dit d'un ton menaçant : « Homme impie, ce n'est pas la croix vivifiante que je vois entre tes » mains, c'est une arme meurtrière que tu veux m'enfoncer dans le » cœur. Je connais tes perfides projets et ceux de cette vile population. » Je sais que vous êtes prêts à vous livrer à Sigismond-Auguste, roi de » Pologne! Dès ce moment tu n'es plus à mes yeux le pasteur des » chrétiens, mais un ennemi de l'Eglise orthodoxe et de Sainte-Sophie, » un loup carnassier, destructeur, un misérable acharné contre la » couronne de monomaques! » Après ces invectives, il lui ordonna de reporter le crucifix et les images dans l'église de Sainte-Sophie, où il alla entendre la messe!

En sortant de l'église, Yvan se rendit au palais épiscopal, se mit à table avec tous ses boïars, et commença à dîner; tout à coup il se lève et pousse un cri effroyable!... A ce signal, ses satellites paraissent; ils saisissent l'archevêque, ses officiers, ses gens de service. Le palais, les cellules, sont à l'instant livrés au pillage. Le prince Léon Soltykoff, maréchal de la cour, et Eustache, confesseur du tzar, enlevèrent le trésor, les vases sacrés, les images, les cloches; ils dépouillèrent également les églises des riches monastères.

Après ces sacriléges, commencèrent les jugements, les soi-disant arrêts de justice! Ils étaient rendus par Yvan et son fils de la manière suivante : tous les jours on amenait devant eux un millier de Novogrodiens, qui étaient aussitôt assommés, torturés ou brûlés. Quelquefois ces malheureux, attachés à des traîneaux par la tête ou par les pieds, étaient traînés sur la rive du Volkhov, à l'endroit où cette rivière ne se couvre pas de glace en hiver même. Là, de la hauteur du pont, on les précipitait dans l'eau par familles entières, les femmes avec leurs maris, les mères avec leurs enfants à la mamelle, tandis que les Moskovites, armés de pieux, de lances et de haches, se promenaient en bateaux sur la riviere, perçant, mettant en pièces ceux des infortunés qui surnageaient à la surface de l'eau.

Puis Yvan, suivi de sa légion, visita tous les monastères des environs. Des bandes de ces brigands furent aussi envoyées dans les domaines de Novogrod pour y piller et exterminer les prétendus amis et partisans de la Pologne, sans distinction, sans examen! Et ces scènes durèrent sans interruption pendant SIX SEMAINES ENTIÈRES!

Le 12 février, lundi de la seconde semaine du grand carême, au lever du soleil, le tzar fit appeler devant lui ceux des Novogrodiens de distinction qui restaient encore vivants, un par chaque rue. Ils parurent semblables à des spectres, pâles, exténués par le désespoir et la terreur, attendant le coup de la mort. Il leur dit avec *douceur* : « Habitants de Novogrod qui avez conservé la vie, priez Dieu pour » qu'il nous accorde un règne heureux; priez pour nos soldats, fidèles » serviteurs de Jésus-Christ, afin que nous triomphions de nos enne- » mis visibles et invisibles. Que le Tout-Puissant juge votre arche- » vêque, le traître Pimène, et ses abominables complices; c'est sur » eux que doit retomber le sang qui a coulé dans ces lieux. Mainte- » nant que les pleurs et les gémissements cessent, que la douleur et » les regrets se calment, vivez et prospérez dans Novogrod. Je vous » laisse pour me représenter mon boïar et voïevode, le prince Pron- » skoï, en qualité de gouverneur. Retournez en paix dans vos habita- » tions. »

Le sort de l'archevêque n'était pas encore décidé : on le fit monter sur une jument blanche couvert de haillons, tenant dans les mains une musette et un tambour de basque, affublé comme un vil histrion; on le promena de rue en rue; ensuite on le fit partir pour Moskou.

Yvan quitta Novogrod et se dirigea sur Pskow, après avoir expédié à Moskou la proie acquise par le sacrilége et le pillage. La famine et les maladies vinrent achever la furie tzarienne; pendant sept mois, les prêtres ne pouvaient suffire à donner la sépulture aux morts. La ville n'était plus qu'un désert. Une partie considérable du quartier des marchands, jadis si populeux, fut convertie en une grande place; après avoir démoli tous les bâtiments devenus inhabités, on y jeta les fondements d'*un palais pour les tzars!*...

Les historiens pensionnés, cordonnés, gratifiés de tabatières ou de bagues en diamants, nommés membres des académies moskovites, ne

cessent de répéter que Novogrod est le berceau de l'empire russe, que tous ses souverains sont légitimes, glorieux, essentiellement orthodoxes! Mais si Novogrod ou Kiiow sont le berceau de l'empire; si ces villes et provinces ne font que *retourner*, *rentrer* et se *rattacher* historiquement, légitimement, naturellement au tronc principal de Moskou, pourquoi donc démolir de fond en comble, exterminer des populations entières, qui, selon les tzars, sont parfaitement moskovites, nationales, orthodoxes, et représentent dans une union compacte et dans un magnifique ensemble le panslavisme! Si le berceau de l'empire, si ses plus belles et ses plus riches possessions: Novogrod, Pskow, Kiiow, etc., ont été traitées comme on vient de le voir, que réservaient les tzars *paternels* et *magnanimes* à la Finlande, à la Pologne et à la Turquie!...

Yvan réservait à Pskow le sort de Novogrod. Il passa la nuit du samedi dans le couvent de Saint-Nicolas, à Lubatow. De là il découvrit cette ville, dont les citoyens, effrayés à l'approche de la tempête, faisaient leurs adieux à la vie. A minuit, le son des cloches de toutes les églises de Pskow retentit aux oreilles du tzar. Son imagination lui représenta vivement avec quel sentiment douloureux les citoyens allaient aux matines prier pour la dernière fois. Aussi, dans un inexplicable élan de pitié, il dit à ses généraux: « Emoussez vos glaives sur la pierre; » que les meurtres cessent! » Le lendemain il entra dans la ville, et vit avec étonnement, devant toutes les maisons, des tables dressées et couvertes de mets, d'après les conseils du gouverneur prince Tokmakoff. Le tzar se dirigea vers l'église; après le *Te Deum*, il visita la cellule du solitaire Nicolas. Celui-ci offrit à Yvan un morceau de viande crue, et le tzar lui ayant dit: « Je suis chrétien, et je ne » mange point de viande au grand carême, » l'anachorète lui répondit: « Tu fais pis: tu te nourris de sang et de chair humaine, ou» bliant non-seulement le carême, mais Dieu lui-même. Je te » prédis à toi et à ton empire d'épouvantables malheurs. Les hommes » de ta race ont commencé par des crimes et finiront de même! » Le tzar, saisi de terreur, sortit immédiatement de Pskow, mais il demeura pendant quelques jours dans les faubourgs, permettant à ses *opritschniks* de piller les propriétés des plus riches habitants; il avait défendu de toucher aux biens immeubles des prêtres et des moines; néanmoins il enleva les trésors des couvents, des vases sacrés, des images, des livres. Il reprit le chemin de Moskou pour assouvir dans de nouveaux carnages son insatiable soif de sang.

Le moment était venu où les satellites les plus dévoués du tzar, longtemps calomniateurs, allaient périr eux-mêmes victimes d'une calomnie. Parmi les favoris, le prince Athanase Viazemskoï était seul confident des projets du tzar, qui les lui communiquait, dans sa chambre à coucher, pendant le silence des nuits. Un jeune enfant boïar, nommé Féodoroff-Lovtschikoff, comblé de bienfaits par Viazemskoï, l'accusa d'avoir prévenu les Novogrodiens de la colère du tzar, et par ce moyen d'avoir privé Yvan de la possession de plus grandes richesses en or et en argent; il n'en fallut pas davantage pour le perdre.

Yvan dissimula quelques jours; puis tout à coup ayant fait appeler Viazemskoï pour lui parler des affaires de l'Etat avec sa confiance accoutumée, il donna ordre d'assassiner, pendant ce temps, tous les serviteurs dévoués au prince. En rentrant chez lui, celui-ci aperçoit leurs cadavres ensanglantés. Sans laisser paraître ni émotion ni surprise, il revient dans son appartement, espérant calmer le courroux du tyran par cette preuve de soumission; mais à l'instant il est arrêté avec d'autres amis et jeté dans un cachot. Tous les prévenus subirent la question; celui qui n'avait point la force d'en supporter les douleurs faisait des aveux mensongers qui le compromettaient, ainsi que ses compagnons, torturés également pour découvrir des secrets qu'ils ignoraient eux-mêmes.

Les procès-verbaux contenant les déclarations de ces malheureux formèrent un acte d'accusation énorme qui fut présenté au tzar et à son fils. Aussitôt les prétendus traîtres sont condamnés à mort. Leur supplice devait offrir aux regards des habitants de Moskou, déjà habitués aux horreurs, un spectacle capable de les étonner encore!

Le 25 juillet 1570, on vit dresser dix-huit potences au milieu de la grande place du marché, dans le quartier de Kitaï-Gorod; étaler des instruments de torture, allumer un énorme bûcher au-dessus duquel était suspendue une grande cuve remplie d'eau. A ces épouvantables apprêts, les Moskovites furent persuadés que leur dernier jour était arrivé, et que le tzar allait exterminer à la fois la capitale et ses habitants. Eperdus de terreur, ils fuient et se cachent partout où ils le peuvent, abandonnant dans les boutiques ouvertes leurs marchandises, leur argent. Bientôt la place est déserte; on n'y voyait qu'une troupe d'*opritschniks* rangés autour du gibet et du bûcher embrasé, dans un profond silence.

Tout à coup l'air retentit du roulement des tambours: on aperçoit le tzar à cheval avec son fils. Il était accompagné des boïards et de sa légion marchant dans le plus grand ordre, suivie des condamnés, au nombre de plus de trois cents, semblables à des spectres, meurtris, déchirés, ensanglantés, pouvant à peine se traîner.

Arrivé au pied des gibets, Yvan promène ses regards autour de lui: étonné de n'apercevoir aucun spectateur, il ordonne aux légionnaires de rassembler les habitants et de les amener sur la place. Impatienté de leur lenteur, il court lui-même sur leurs pas, appelant les Moskovites au spectacle qu'il leur avait préparé, leur promettant *grâce* et *sûreté*. Les Moskovites n'osèrent point désobéir: ils sortent des caves, des souterrains où ils s'étaient cachés, et se rendent, tremblants de frayeur, sur la place des exécutions, qu'ils remplissent en peu d'instants; il y avait du monde aux croisées et jusque sur les toits. Alors élevant la voix, le tzar leur dit: « Peuple de Moskou, » vous allez voir des tortures et des supplices; mais je punis des » traîtres. Répondez-moi, mon jugement vous paraît il juste? » A ces mots de bruyantes acclamations partent de tous côtés: « Vive le tzar, » notre seigneur et maître! périssent ses ennemis! »

Yvan fit retirer de la foule des condamnés cent quatre-vingts personnes auxquelles il accorda la vie comme aux moins coupables; ensuite le secrétaire du conseil privé, déployant un rouleau de parchemin, publia le nom des victimes. Le conseiller Viskovaty fut le premier sur qui les sicaires s'élancent, lui ferment la bouche, le pendent par les pieds, et le taillent en pièces: Malouta Skouratoff, descendu de cheval, coupa le premier une oreille au martyr. Après cela on saisit le trésorier Tounikoff; on versait alternativement de l'eau bouillante et de l'eau glacée sur le corps de ce malheureux, qui expira dans d'horribles souffrances. Les autres furent égorgés, pendus ou hachés en morceaux.

Le tzar lui-même, à cheval, d'un air tranquille, perça un vieillard de sa lance: dans l'espace de quatre heures, on mit à mort environ deux cents hommes! Enfin les meurtriers, baignés de sang, brandissant leurs sabres fumants, vinrent se ranger devant le tzar en poussant leurs cris de joie: *Hoïdà! hoïdà!* cris des Tatars pour animer leurs chevaux, et glorifiant la *justice tzarienne!* Yvan, parcourant la place, examina les amas de cadavres en souriant. Quant au prince Viazemskoï, il expira dans la prison au milieu des tortures.

Le tyran se reposa pendant trois jours, car il était indispensable d'inhumer les cadavres; mais le quatrième, on amena sur la place de nouveaux condamnés; cette fois ces sanglantes victimes, privées de sépulture, restèrent huit jours exposées à la voracité des chiens, qui se les disputaient. Les femmes des gentilshommes égorgés, au nombre de quatre-vingts, furent noyées dans la Moskova. Les princes Obolenskoï, Prozoroffskoï, les boïars Vorontzoff, Boutourline, etc., furent égorgés. Le voïévode Golokhvastoff, qui se réfugia dans un monastère, en fut retiré; le tzar le fit placer sur un baril de poudre à canon, qu'il fit sauter, et dit en plaisantant: « Les cénobites sont des anges » qui doivent s'envoler au ciel! » Le prince Schakhoffskoï fut tué de la propre main du tzar, d'un coup de masse d'armes. Il va sans dire que les biens des victimes furent confisqués et devinrent apanages du tzar.

Outre les poêles ardents, on construisit, pour la torture, des fourneaux d'une espèce particulière; on fabriqua des tenailles, des griffes de fer, de longues aiguilles. On coupait aux malheureux patients les membres l'un après l'autre; on les sciait en deux parties, au moyen de cordeaux; on les écorchait tout vifs; on leur tailladait la peau du dos par longues tranches!...

Lorsqu'au milieu des horreurs du carnage la Russie était comme pétrifiée par la terreur, le palais d'Yvan retentissait du bruit de joyeux festins. Le tzar s'y livrait au plaisir, entouré de ses satellites et d'histrions qu'on leur envoyait avec des ours. Il se servait de ces animaux pour la chasse aux hommes dans ses moments de fureur, ou comme simple divertissement. Quelquefois, apercevant près du palais un groupe de citoyens paisiblement rassemblés, il faisait lâcher deux ou trois ours, et riait aux éclats de l'épouvante que causaient ces bêtes féroces déchirant quelques malheureux.

L'un des principaux amusements du tzar était une nombreuse troupe de bouffons, dont les fonctions étaient de le faire rire avant et après les meurtres. Souvent ils payaient de leur vie un bon mot hasardé. On distinguait parmi eux un prince Gvozdieff, qui occupait un rang élevé à la cour. Un jour, mécontent d'une de ses plaisanteries, le tzar lui versa sur la tête une écuelle de soupe bouillante; le malheureux, poussant un cri de douleur, veut prendre la fuite; mais Yvan lui porte un coup de couteau, et Gvozdieff, baigné dans son sang, tombe sans connaissance. On appelle sur-le-champ le docteur Arnolphe, et le tzar lui dit: « Sauvez mon bon serviteur, j'ai » plaisanté avec lui un peu trop rudement. » — « Si rudement, » répondit le docteur, que Dieu seul et Votre Majesté pourraient » le rendre à la vie. Il ne respire plus! » Le tzar fit un geste de mépris, donna au mort l'épithète de chien, et continua de s'amuser.

Un autre jour, au moment où il était à table, le voïévode Boris Titoff se présente devant lui, s'incline jusqu'à terre et lui adresse les compliments accoutumés. Le tzar lui dit: « Dieu te conserve, mon » cher voïévode, tu mérites une grâce de ma part; » et prenant un couteau, il lui coupe une oreille! Titoff, sans laisser paraître la moindre douleur, sans changer de visage, remercia le tzar de sa *gracieuseté*, et lui souhaita un heureux règne!...

Quelquefois le tyran, bien que plongé dans la sensualité, semblait en oublier les plaisirs; il repoussait soudain les mets et les liqueurs, abandonnait les festins, puis d'une voix de tonnerre appelant sa lé-

gion, il s'élançait sur un cheval et courait se baigner dans le sang. C'est ainsi que, quittant un dîner somptueux, il sortit un jour de son palais pour aller massacrer les prisonniers de guerre polonais, enfermés dans Moskou. Cette fois-ci l'épreuve fut dure : il n'avait point affaire à de vils sujets moskovites, qui souffraient si ignominieusement tant d'horreurs, mais à des Polonais libres et civilisés. Le Polonais Bykowski arracha la lance des mains du tzar, et allait l'en percer lui-même, lorsqu'il reçut la mort d'un coup porté par le tzarévitsch Yvan-Yvanovitsch ; car, dans de semblables occasions, ce jeune prince secondait son père avec ardeur, afin de maintenir purs et intacts les principes tzariens sans lesquels l'existence de la Russie n'est pas possible. *Sint ut sint aut non sint!*... Après avoir assassiné plus de cent Polonais enchaînés, le farouche exterminateur s'en retourna triomphant dans son palais, aux cris ordinaires de ses satellites, *hoïda! hoïda!* et se remit à table.

Un ambassadeur italien s'étant un jour présenté devant le tzar sans se découvrir, Yvan lui fit clouer son chapeau sur la tête. Malgré ce terrible exemple, Jérôme de Boze, ambassadeur de la reine d'Angleterre, osa encore mettre son chapeau en présence du tyran, qui lui dit : « Sais-tu quel traitement a subi un autre ambassadeur pour » une semblable hardiesse ? » — « Oui, mais si l'on fait une insulte » à son ministre, Sa Majesté la reine Elisabeth saura bien en tirer » une vengeance éclatante ! » Et le tzar, se tournant vers ses courtisans, s'écria : « Voilà un brave ! qui de vous eût agi et parlé de la » sorte pour soutenir mon honneur et mes intérêts ? »

C'est un grand malheur pour l'Europe et pour la civilisation, que le tzar ait reculé devant la fermeté de Boze, car s'il en eût été autrement l'Angleterre n'aurait pas soutenu, protégé et enrichi pendant plus de trois cents ans l'épouvantable Moskovie.

Une autre fois, le tzar ayant appris que deux dames s'étaient permis quelques plaisanteries sur son compte, ordonna de les amener dans son palais; là, les ayant fait dépouiller de tous leurs vêtements, il versa un boisseau de pois sur le parquet et les obligea de les ramasser un à un. Ce ne fut qu'après avoir accompli cette singulière pénitence qu'il leur fut permis de s'habiller et de retourner chez elles.

Ennuyé de son veuvage, bien que peu scrupuleux sur les lois de la chasteté, Yvan cherchait depuis longtemps une troisième épouse. On amena au tzar, dans la Slobode Alexandrovskaïa, des jeunes filles de toutes les villes des possessions moskovites, sans distinction de naissance et au nombre de plus de deux mille. Chacune lui ayant été présentée séparément, il en choisit d'abord vingt-quatre, et parmi celles-ci douze, que les médecins et les sages-femmes eurent ordre de visiter. Il compara longtemps leur beauté, leurs grâces, leur esprit, et donna enfin la préférence à Marfa Sabakine, fille d'un marchand de Novogrod. Il choisit en même temps une fille pour son fils aîné, nommée Eudoxie Sabouroff.

Tout à coup la fiancée du tzar tomba malade et commença à maigrir d'une manière surprenante. On répandit le bruit qu'elle avait été ensorcelée par de secrets ennemis, jaloux du bonheur domestique d'Yvan. Les soupçons se portèrent aussitôt sur les proches parents des défuntes tzarines, Anastasie et Marie. On ordonna une enquête, et avec elle recommencèrent les massacres. Le prince Michel Temgroukhovitsch, beau-frère d'Yvan, fut empalé. Les Yakovleff et Sabouroff périrent par le knout. Léon Soltykoff fut étouffé dans une prison. On imagina alors un nouveau genre de supplice. Elisée Bomélius, médecin, proposa au tzar d'employer le poison avec un art si infernal, que l'homme empoisonné expirait précisément à l'instant indiqué par l'autocrate. Ainsi périrent le prince Gvozdieff-Rostoffskoï, Griaznoï et autres.

Cependant, le 28 octobre 1571, le tzar épousa la malade, espérant, comme il le disait lui-même « l'arracher à la mort par cet acte » d'amour et de *confiance dans la miséricorde du Tout-Puissant!* » Six jours après son mariage, il ordonna celui de son fils avec Eudoxie; mais le banquet nuptial fut terminé par des funérailles : Marfa expira le 13 novembre.

Depuis, le tzar n'aperçut plus une ombre de résistance, le moindre danger pour sa personne : il avait exterminé ce qu'il appelait les *ambitieux;* leurs richesses étaient partagées entre le trésor du tzar et les hommes muets complaisants de sa cruauté. Rassuré de la sorte, il abolit en 1572 l'odieuse légion d'*opritschniks* qui depuis sept années faisait trembler toute la Moskovie. Mais ces élus, quoique privés de leur uniforme, devinrent néanmoins courtisans ordinaires et fonctionnaires d'Etat; ainsi le nom d'*opritschniks* n'existait plus, mais la tyrannie n'était pas rassasiée de victimes; seulement elles tombaient plus rarement.

Le premier des voïévodes, le prince Michel Vorotinskoï, fut livré aux supplices dix mois après ses triomphes. Il était accusé, par un de ses esclaves, de sortilèges; délation absurde et toujours agréable au tyran. Ce fameux guerrier, chargé de fers, fut amené devant le tzar. A l'aspect du délateur, à la lecture de l'accusation, Vorotinskoï dit avec douceur : « Majesté, mon aïeul et mon père m'ont appris à » servir avec zèle Dieu et mon souverain; à recourir dans mes chagrins aux autels du Très-Haut, et non pas aux sorcières. Ce calomniateur est mon esclave; il est fugitif et convaincu de vol. Pourriez- » vous ajouter foi au témoignage d'un scélérat? » Pour toute réponse, le guerrier sexagénaire, couché, lié sur une bûche, fut placé entre deux brasiers ardents! L'autocrate de la Moskovie lui-même se servit de son bâton ensanglanté pour approcher des tisons enflammés du corps de ce martyr.

On fit périr en même temps le voïévode prince Odoïeffskoï, frère de la malheureuse Eudoxie, belle-fille d'Yvan. Le vieux boïar Morozoff fut mis à mort avec ses deux fils et Eudoxie son épouse, fille du prince Bielskoï. Le prince Pierre Kourakine, Yvan Boutourline, Pierre Zaïtzoff, l'un des plus zélés *opritschniks;* Grégoire Sabakine, oncle de la feu tzarine Marfa; le prince Touloupoff favori du tzar; Borissoff, l'échanson Caliste Sabakine, beau-frère du tzar; l'écuyer prince Yvan Dénételévitsch, furent brûlés, dépecés, étranglés, tailladés... Yvan suivait constamment son *système de fusion.* S'il achevait d'exterminer les anciens boïars condamnés par sa politique, il n'épargnait pas davantage les nouveaux, qu'il proscrivait *impartialement.* A la même époque il fit mettre à mort un saint homme nommé Cornélius, abbé de Pskow, avec l'un de ses disciples; ils furent écrasés au moyen d'un instrument de torture. Léonidas, archevêque de Novogrod, soupçonné d'être favorable à la cause polonaise, fut mis dans une peau d'ours; on lâcha contre lui des chiens qui le mirent en pièces. Le médecin Bomélius, cet odieux instigateur des empoisonnements à terme, fut brûlé vif sur la place de Moskou.

Enfin, quelques signes extraordinaires qu'on apercevait au ciel ébranlèrent l'esprit du tzar. L'apparition d'une comète avait, disait-on, présagé de nouvelles calamités. Le jour de Noël, par un ciel éclairé des rayons du soleil, la foudre avait embrasé la chambre à coucher d'Yvan, dans le repaire d'Alexandrovskaïa. On avait entendu aux environs de Moskou une voix terrible qui criait : *Fuyez, fuyez, Moskovites!...* Dans les mêmes lieux, une pierre sépulcrale en marbre, sur laquelle se trouvait une inscription mystérieuse et inexplicable, était tombée du ciel; le tzar étonné avait ordonné à ses gardes de la briser, après l'avoir examinée lui-même.

Mais la mesure des crimes n'était pas encore comblée, il lui restait à consommer le plus épouvantable pour son cœur paternel, et l'infanticide couronna l'horrible série des forfaits du système autocratique des tzars, système et crime qui s'accompliront fidèlement deux cent trente-six ans plus tard par Pierre Ier, dit le *grand* et l'*orthodoxe*, sur son propre fils Alexis-Pétrovitsch!

Yvan préparait, comme on l'a vu, à la Russie *un autre lui-même* dans la personne de son fils, qui était en tout point digne de son père. En 1582, lorsque le roi de Pologne Etienne Batory écrasait les Moskovites et reprenait sur eux les anciennes provinces lituaniennes, le tzarévitsch va trouver son père et lui demande d'être envoyé à Pskow, assiégée par les Polonais. A cette proposition, Yvan tout furieux s'écrie : « Rebelle, tu veux me détrôner de concert avec les » boïars! » Et il lève le bras contre son fils. Boris Godounoff essaye en vain de l'arrêter; le tzar, avec son bâton ferré (que les tzars ont conservé *religieusement* jusqu'ici dans le musée *national* des curiosités *nationales* à Moskou), fait plusieurs blessures sur la tête du tzarévitsch, et renverse l'infortuné baigné dans son sang.

A cet aspect, la fureur d'Yvan s'évanouit. Frappé de terreur, pâle, tremblant, il s'écrie avec l'accent du désespoir : « Malheureux, j'ai tué » mon fils!... » Il se jette sur lui en versant des larmes; il l'embrasse, essayant d'arrêter le sang qui coulait d'une profonde blessure; il appelle à grands cris le secours des médecins; il implore la *miséricorde divine* et le pardon de son fils... Mais cette fois enfin la justice céleste venait d'accomplir ses décrets!... Le tzar atterré, l'œil hagard, resta plusieurs jours assis auprès du cadavre de sa victime sans prendre de nourriture, sans goûter un instant de sommeil...

Aux funérailles, le tzar, dépouillé des marques de sa dignité, couvert de lugubres vêtements, poussait des cris déchirants et se frappait la tête contre le cercueil de son malheureux fils... Pendant quelques jours, abandonné aux plus violentes angoisses, il ne connut plus le sommeil. Au milieu des nuits, comme épouvanté par des spectres, il se réveillait en sursaut, tombait de son lit, se roulait par terre en poussant de lamentables cris.

Enfin les derniers instants du monstre approchaient; mais il mourut comme il avait vécu, en exterminant les hommes. Il croyait pouvoir vivre longtemps, il était dans sa cinquante-quatrième année; mais il commença à s'affaiblir visiblement dans l'hiver de 1584.

A cette époque parut une comète dont la queue avait la forme d'une croix. Le tzar s'étant rendu pour la voir sur l'*escalier rouge* du Kremlin, l'observa longtemps, et dit à ceux qui l'entouraient : « Voilà » le présage de ma mort! » Poursuivi par cette idée, il fit chercher en Moskovie, en Sibérie et en Laponie des astrologues ou des devins, en rassembla une soixantaine, et leur assigna pour résidence une maison dans Moskou. Tous les jours son favori Bielskoï allait discuter avec eux au sujet de la comète. Bientôt Yvan fut attaqué d'une maladie alarmante. Ses entrailles commençaient à se corrompre et son corps s'enflait; les astrologues lui ayant annoncé qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, c'est-à-dire jusqu'au 18 mars, il leur imposa silence, les menaçant de les faire brûler vifs s'ils avaient l'audace de répandre cette prédiction.

Dans le courant de février il s'était encore occupé d'affaires; mais

le 10 mars il se sentit plus mal; le 15 mars il contempla ses trésors, les pierres précieuses, fruit de ses rapines; il relut avec volupté la liste de ses victimes innombrables... Sa belle-fille, l'épouse de Fédor, s'étant approchée du malade pour lui prodiguer de tendres consolations, recula d'horreur et s'enfuit épouvantée de sa lubricité....

Déjà les forces du tzar diminuaient sensiblement, et le délire de la fièvre égarait ses idées. Etendu sans connaissance, il appelait à haute voix le fils qu'il avait tué; il le voyait et lui parlait... Toutefois, le 17 mars, il se sentit un peu mieux, par l'effet d'un bain tiède; le lendemain il dit à Bielskoï: « Allez annoncer la mort à ces imposteurs d'astrologues. D'après leurs contes, c'est aujourd'hui que je dois mourir, et je sens renaître mes forces. — Attendez, répondirent les astrologues, la journée n'est pas encore écoulée. »

On prépara un second bain dans lequel il resta environ trois heures; ensuite il se coucha et prit quelque repos. Un instant après, il se lève, il demande un jeu d'échecs, et, assis sur son lit, il arrange lui-même les pièces pour jouer avec Bielskoï... Tout à coup il tombe, et ferme les yeux pour toujours!

Telle fut la fin du monstre autocratique. Tels étaient et le tzar et ses sujets! Qui de lui ou d'eux étonneront l'histoire et l'humanité?...

Les souverains soit temporels, soit spirituels semblèrent tolérer les crimes d'Yvan. Les rois de Pologne Sigismond-Auguste et Etienne Batory élevèrent seuls en vain leur voix royale et humaine. Le pape Grégoire XIII, dans le but louable de pouvoir réunir les schismatiques à l'Eglise romaine, eut cependant le malheur de flatter Yvan. En effet, en envoyant au tzar en 1576 le prêtre Rodolphe Klenchen, qui connaissait la langue et les usages moskovites, il lui avait donné une instruction écrite et l'avait chargé de déclarer aux boïars: « Que Sa Sainteté le pape ayant beaucoup entendu parler de la puissance, des conquêtes, de l'héroïsme, de la piété, des qualités étonnantes et aimables que possédait le tzar Yvan Vassiliévitsch, s'empressait de satisfaire enfin le désir qu'il nourrissait depuis longtemps, celui de témoigner à un monarque aussi extraordinaire l'amitié la plus cordiale, espérant qu'il voudrait bien réprimer les Ottomans et garantir l'intégrité de la religion de Jésus-Christ sur tout le globe.... »

Depuis bien longtemps la Pologne des Piasts, des Jagellons, des rois électifs, aussi bien que la Pologne tombée, renaissante, proscrite ou réfugiée n'ont jamais cessé d'avertir l'Europe sur les dangers qui la menacent du côté du Nord, et de lui apprendre ce qu'était, est et sera le système autocratique des tzars, si l'on ne réprime pas son audace. Les Polonais n'ont jamais cessé de dire et de répéter que les Rurik, les Romanoff, les Holstein-Gottorp, sont tout un; qu'ils s'appellent Yvan, Pierre Ier, Catherine II ou Nicolas Ier, leur but constant est de subjuguer l'Europe!...

CHAPITRE IX.

Ouverture de la première campagne contre le tzar de Moskovie. — Manifeste du roi Etienne Batory du 12 juillet 1579.

Nous avons fait suffisamment connaître le tzar de Moskovie, et on a pu juger quel était l'adversaire d'Etienne Batory. Nous avons laissé ce dernier au moment qu'il faisait ses préparatifs de guerre pour combattre les invasions et les empiétements du tzar sur les possessions polonaises. Maintenant nous allons le voir marchant à la tête d'une belle armée. Après avoir quitté Krakovie, il passa par Warsovie, Grodno et Wilno. En arrivant à Swir, où était indiquée la réunion de l'armée, le roi y publia le 12 juillet 1579, le mémorable manifeste suivant, qui doit être précieusement conservé dans les annales de l'Europe civilisée:

« Il n'est assurément personne qui ne connaisse toute l'étendue des dommages que le grand-duc de Moskovie a fait éprouver de nouveau à notre royaume de Pologne et à notre grand-duché de Litvanie, et qui ne soit persuadé que nous prenons aujourd'hui les armes non pas trop tôt, mais peut-être même trop tard, et par les plus justes motifs. Cependant, comme nous ne saurions trop satisfaire notre désir de prouver que nos entreprises et nos actions sont appuyées sur l'équité et la justice, nous tenons à en convaincre ceux que cette guerre intéresse. Nous avons donc pensé qu'il était de notre devoir d'informer nos armées composées de soldats de notre royaume de Pologne, du grand-duché de Litvanie, de Hongrie, de Germanie et d'autres nations étrangères, de tous les demêlés même les plus récents, qui se sont élevés depuis notre avénement au trône, entre nous et le grand-duc de Moskovie. Ils verront clairement que nous n'avons rien négligé, suivant notre devoir de prince catholique, pour éviter l'effusion du sang chrétien, et rétablir sur les bases de l'équité la bonne intelligence entre nous et notre ennemi, mais que toutes ses entreprises et tous ses actes, accompagnés d'injures contre nous, ont eu pour but la conquête et la ruine de nos forteresses, de nos villes, des pays soumis à notre domination et notre propre déshonneur.

» Aussitôt que nous fumes monté sur ce trône, nous en informâmes les autres princes chrétiens, au nom des ordres de l'Etat. Nous envoyâmes au grand duc de Moskovie nos ambassadeurs, pour lui apprendre l'accroissement de notre dignité et de notre puissance, et lui témoigner notre vif désir de rétablir la paix entre les deux royaumes et de la conserver. Il les assura verbalement de ses bonnes dispositions, de sa bienveillance pour le nom et le sang chrétien, et leur remit un sauf-conduit pour une ambassade plus considérable. Il nous informa en outre par une lettre particulière, qui est encore en ce moment entre nos mains, qu'il avait donné ordre à ses sujets de s'abstenir de toute injure et méfait à notre égard tant que dureraient les négociations, en nous priant d'en agir de même dans nos Etats. Bien qu'il ne pût si adroitement dissimuler, qu'il ne se trahît par des expressions blessantes pour notre dignité, nous pensâmes que là se bornerait son orgueil, qu'il reviendrait dans la suite à de meilleurs sentiments et songerait à la paix publique et au salut de ses sujets. Nous ajoutâmes foi à ses affirmations. En conséquence, ordre fut donné à nos sujets de suspendre toute hostilité avec les Moskovites, et nous envoyâmes au duc de Moskovie lui-même une ambassade composée des plus hauts dignitaires de notre couronne, l'illustre Stanislas Kryski, palatin de Mazovie; Nicolas Sapieha, palatin de Minsk, et Théodore Skumin, trésorier de notre cour de Litvanie.

» Tandis que nous prenions ces mesures, il violait ses promesses. Pour nous, comptant sur sa bonne foi, nous étions bien éloignés de craindre quelque hostilité, lors du départ de nos ambassadeurs, et nous nous regardâmes comme à l'abri de tout danger. Tout à coup, sans déclarer ni la trêve rompue ni la guerre commencée, lui-même, accompagné de son fils aîné, il envahit la Livonie à la tête de ses troupes. Il soumet nos sujets par la ruse et la trahison; et le fer et la flamme à la main, il marche contre les chrétiens, auxquels il ravit leurs femmes, leurs enfants, leur liberté et leur vie. Il profite de la nécessité qui nous retient sur les frontières de notre royaume pour surprendre quelques-unes de nos places fortes. Dirai-je les cruautés qui marquent le passage de ses soldats? Raconterai-je comment ils faisaient mourir leurs prisonniers au milieu des plus affreux supplices, les infamies auxquelles ils condamnèrent les femmes les plus nobles et les plus vertueuses, avec quelle joie féroce ils se baignaient dans le sang des chrétiens, et toutes les cruautés auxquelles ils s'abandonnèrent? Le temps ne me le permet pas, et ceux qui ont survécu à ces tourments ou qui ont échappé de quelque manière à leur barbarie vous les attesteront.

» Déjà nos envoyés atteignaient les frontières de la Moskovie, lorsqu'ils reçoivent la nouvelle inattendue des hostilités. Ils s'arrêtent sur les confins mêmes de la Moskovie, et s'empressent de nous instruire de la rupture de la paix, que le grand-duc jurait de respecter dans ses lettres. Cependant, bien que nous ayons ressenti vivement cette injure, nous avons cédé au désir d'épargner le sang des chrétiens et de rétablir la paix et la tranquillité, sans que des provinces chrétiennes, de part et d'autre, aient à l'acheter au prix de nouveaux ravages et de plus grands désastres. Nous avons ordonné à nos ambassadeurs de poursuivre leur route et de parvenir jusqu'au grand-duc de Moskovie, pour savoir de lui-même comment il entendait conserver la paix avec nous, pour réclamer les provinces qu'il nous avait enlevées à cette époque, contrairement aux termes de ses lettres; enfin pour lui demander entière réparation des maux qu'il avait attirés sur nos sujets.

» Qu'arrive-t-il? Nos ambassadeurs étaient en sa présence, le Moskovite avait commencé à conférer avec eux par l'intermédiaire de quelques-uns de ses favoris, lorsque tout à coup il s'abandonna à l'orgueil et à la violence de son caractère. Il ne voulut pas entendre parler d'accommodement au sujet de la Livonie, et défendit même de faire mention de cette province. Il insulta, soit verbalement, soit par écrit, notre personne et notre dignité en termes dont la violence ne convient ni à un roi, prince chrétien, ni même à un simple particulier. Il fit valoir ses prétendus droits sur notre royaume de Pologne et sur le grand-duché de Litvanie, par je ne sais quels titres sans valeur. Ces droits, il les réclamait comme étant le quatorzième descendant d'un Prussus, dont personne n'a jamais entendu parler et qui n'a même pas existé, qui était, disait-il, le frère d'Octave César et le fondateur de sa famille! C'était au nom de cette prétendue descendance qu'il réclamait le royaume de Pologne tout entier et le grand-duché de Litvanie. Il fit cette revendication de notre couronne, lorsque déjà nos ambassadeurs, après de longues et nombreuses conférences avec les conseillers moskovites, qu'il avait désignés pour cet objet, avaient réglé les conditions d'une nouvelle trêve, lorsqu'ils avaient rédigé les lettres dans lesquelles ils reconnaissaient ce qui avait été stipulé de part et d'autre; et enfin, lorsque déjà le grand-duc de Moskovie les avait reçues. Mais, bien loin de leur remettre une copie exacte des lettres qu'il avait entre les mains et qui renfermaient les véritables conventions reconnues par ses ambassadeurs et les conseillers moskovites, il modifia les clauses du traité à son gré et à sa fantaisie. Il ne voulut pas que la trêve regardât la Livonie; de plus il exigea que dorénavant nous le reconnussions pour le maître de cette province, y compris le duché de Kourlande, et de tous les pays soumis à notre domination jusqu'aux frontières de la Prusse, c'est-à-dire d'une partie de la Litvanie elle-même. Ces lettres

ainsi modifiées, il jura d'en respecter les clauses, et contraignit par la force nos ambassadeurs à les prendre.

» Instruit de ce fait par nos ambassadeurs avant leur départ de Moskou, nous expédiâmes au grand-duc un envoyé choisi parmi nos gentilshommes : le noble Pierre Haraburda, qui lui porta l'assurance par écrit que nous voulions rester en paix et en bonne harmonie avec lui dans l'intérêt des chrétiens. Nous lui prouvions clairement que, s'il voulait que chacun de nous prononçât le même serment, il fallait comprendre dans une même paix et nous et nos provinces, car il n'était conforme ni à l'honnêteté ni à la raison qu'un serment, dont le but était la paix entre deux princes, amenât la guerre au sujet de telle ou telle province. Ce qui est le gage le plus respectable de la bonne harmonie devait-il laisser place à des causes d'hostilités? Il deurs moskovites. On y voyait, en ce moment, une foule considérable d'hommes appartenant à presque toutes les nations chrétiennes, et les ambassadeurs des rois, des princes et des peuples étrangers. Mais ni leur présence dans notre sénat, où nous reçûmes les Moskovites avec tous les honneurs que se doivent les princes entre eux, ni les conseils ne purent fléchir leur orgueil et les rappeler au respect qu'ils nous devaient. Ils refusèrent d'exposer l'objet de leur mission, sous prétexte que le grand-duc leur avait défendu de prendre la parole en notre présence, à moins que nous ne leur eussions rendu certains honneurs, auxquels nous ne pouvions consentir sans déroger à notre dignité. Nous les leur refusâmes, et comme on ne put les décider ni à renoncer à leurs orgueilleuses prétentions ni à prendre la parole, ils sortirent du sénat et en même temps de Krakovie sans avoir



Stanislas de Zolkiew Zolkiewski (1547 † 1620).

convenait à des princes chrétiens de ne jamais varier ni dans leurs paroles ni dans leurs actes, surtout lorsqu'ils s'étaient engagés par un serment. Il fallait donc veiller à ce que rien ne vînt troubler notre conviction d'avoir agi avec probité et d'être restés fidèles à nos engagements.

» Ces conseils que nous dictaient l'amour de l'équité et notre bienveillance furent bien loin d'avoir quelque influence sur l'esprit du Moskovite. Car, après avoir entendu notre envoyé, il exigea qu'il s'éloignât de la cour, et le retint contre son désir dans une sorte de captivité; puis, après nous avoir expédié ses ambassadeurs (et déjà une première ambassade était auprès de nous en Livonie), il mit le siége devant quelques-unes de nos places fortes, et notamment deux fois devant Wenda. Cette injure ne tarda pas à être punie. Notre armée, renforcée de secours que nous avait envoyés la Suède, battit entièrement avec l'aide de Dieu les troupes moskovites ; les canons et les autres machines de siége tombèrent entre nos mains.

» Ce fut dans ces circonstances que nous reçûmes à Krakovie, dans la capitale même de notre empire et dans notre palais, les ambassa- rien fait. Ainsi donc, aucune négociation n'avait été réglée ni même entamée, lorsque nous leur permîmes de retourner en Moskovie.

» Tous ces faits montrent clairement combien nous avons désiré de conserver la paix et la bonne harmonie avec notre ennemi ; combien nous avons fait d'efforts pour épargner le sang des chrétiens et assurer leur tranquillité. Ils montrent aussi avec la dernière évidence que le grand-duc de Moskovie, par ses procédés et par ses insultes, s'est uniquement occupé, a mis tous ses soins et toutes ses pensées à être en dissentiment avec nous, et qu'il a voulu que nous renoncions et à nos provinces et à la dignité de notre nom.

» Il nous expédia ensuite par son envoyé une lettre dans laquelle il nous demande de prêter serment pour la trêve dont les clauses, comme nous l'avons montré, avaient été rédigées contre le gré de nos ambassadeurs ; de permettre à ses ambassadeurs de revenir en Moskovie, et de lui envoyer, s'il nous semblait bon, des ambassadeurs qui règleraient nos débats au sujet de la Livonie.

» Mais qui ne voit combien il serait contraire à l'équité, à notre

devoir et à notre dignité, de reconnaître par un serment une trêve dont les clauses non-seulement n'avaient pas été consenties par nous, mais auxquelles nous n'avons jamais songé? Pourrions-nous abandonner à sa tyrannie la Livonie, le duché de Kourlande, et les autres pays de notre domination, intermédiaires entre la Livonie et les frontières de la Prusse, qui suivent les lois de la Litvanie? N'avons-nous pas juré solennellement en montant sur le trône de protéger ces pays avec toute la fidélité et tout le zèle dont nous sommes capables, de les garantir au péril même de la vie des attaques de l'étranger? Cette partie de nos fonctions royales nous a toujours été la plus chère, et jamais nous n'avons donné la preuve d'un sentiment contraire. Jamais non plus nos ambassadeurs n'ont pu rien promettre, et tout prouve qu'ils n'ont rien promis qui ne fût d'accord avec notre manière de voir à ce sujet, car le serment par lequel ils se sont engagés à respecter la trêve ne renferme aucune concession de cette nature. D'un autre côté, lorsqu'il s'agit d'une paix conclue entre des princes ou d'une convention passée entre des particuliers, quelle raison, quelle puissance, quelle nécessité peut contraindre l'une des deux parties à l'accepter, si, bien loin d'y consentir et d'y adhérer, elle n'y a même pas songé? Pour conclure une affaire, il faut commencer par mettre d'accord les intentions des deux parties, et ensuite les exprimer par écrit, de manière que non-seulement les pensées mais les mots soient conformes à leurs intentions.

» Le grand-duc, notre ennemi, ne peut certainement ignorer comment se traitent d'habitude les affaires. Il lui suffit, je ne dirai pas de se souvenir du droit et de l'équité, mais de se rappeler ce que nos augustes prédécesseurs, ce que ses ancêtres, ce que lui-même faisait autrefois constamment lorsqu'il s'agissait soit d'une trêve à signer, soit d'une paix à conclure.

» L'obligation que nous impose le grand-duc de Moskovie de prêter serment d'après la formule prescrite dans ses lettres n'est pas un acte moins inique que les précédents. Eussent-elles été écrites d'après notre volonté et notre consentement réciproques, eussent-elles été conformes à celles de nos ambassadeurs, il convenait encore que chacun de nous prêtât serment, lui selon sa formule, et nous selon la nôtre. Tant s'en faut qu'il ait le droit d'exiger de nous un serment formulé dans des lettres qu'il a écrites lui-même et à sa fantaisie contre notre pensée intime, contrairement à nos volontés et à celles de nos ambassadeurs.

» Il est bien évident pour tout le monde qu'il a agi dans des circonstances avec injustice et mauvaise foi. Du reste, rien ne le montre mieux que la conduite de ses ambassadeurs, qui, arrivés à Krakovie, refusent d'exposer et de faire connaître ce qui avait été discuté, arrangé et convenu entre nos envoyés et ceux qui avaient reçu mission du grand-duc de conférer avec eux, et ce que lui-même avait décidé.



Jean-Charles Boreyko-Choukiewicz (1560+1621).

» A ces ruses et à ces artifices se joignirent des insultes publiques et des hostilités ouvertes. Non-seulement il ravageait la Livonie par de continuelles incursions, mais il élevait sur les frontières du palatinat de Witebsk, c'est-à-dire dans une province dépendante de notre grand-duché de Litvanie, une forteresse, d'où ses officiers se répandaient dans les campagnes, pillant et massacrant nos malheureux sujets. Lui-même faisait de grandes levées dans ses Etats et se préparait sérieusement à la guerre. Des plaintes nous arrivaient de toutes parts, soit par des lettres, soit par des messages de l'illustre duc de Kourlande, des habitants de Riga et des commandants de nos places en Livonie. Tous imploraient notre intervention et notre appui. Rien ne pouvait plus et ne devait plus nous permettre de différer la guerre. C'est pourquoi nous nous décidâmes par de justes et sérieux motifs à ne pas recevoir les lettres du Moskovite et à refuser notre serment pour des conditions qu'il avait prescrites de lui-même, de son plein gré. Notre envoyé retourna auprès du grand-duc

à Moskou, et après lui avoir exposé nos raisons lui déclara la guerre, guerre juste et légitime, puisque déjà il avait rassemblé contre nous une armée considérable sous Pskow.

» Quant à ses ambassadeurs, qu'il nous redemandait, nous les laissâmes retourner en Moskovie, sans avoir rien pu obtenir d'eux, car ils persistèrent toujours dans leur silence. Nous étions en droit de les considérer plutôt comme des espions que comme des envoyés, car ils ne nous avaient pas dit un mot sur l'objet de leur mission. Néanmoins nos ambassadeurs en Moskovie, nous ayant appris que c'était une véritable ambassade, nous leur fîmes rendre tous les honneurs dus à leur titre, et donner tous les présents accoutumés dans les pays soumis à notre pouvoir. Quant à la seconde ambassade qu'il nous demandait d'envoyer en Moskovie, après avoir juré la trêve d'après la formule prescrite dans ses lettres pour régler les affaires de la Livonie, il nous a semblé qu'elle était inutile. A quoi serviraient des orateurs dans notre différend au sujet de la Livonie, si nous nous engagions par serment (et ce sont les conditions qu'il nous pose) non-seulement à lui abandonner la Livonie et la Kourlande, mais encore une partie des pays dépendant de la Litvanie, qui séparent la Kourlande de la Prusse? Nous n'avons donc pas cru devoir nous engager par cette nouvelle ambassade à consentir à la perte de nos provinces et à notre déshonneur.

» Ainsi donc, soldats! nous croyons vous avoir convaincus par l'exposé des faits précédents, que nous avons toujours voulu éviter toute effusion du sang chrétien, que nous avons toujours désiré la paix et à la tranquillité, et que ce désir nous a poussé à tenter les moyens de conciliation dont je vous ai entretenus. Tous les outrages que le grand-duc de Moskovie a faits à Notre Majesté Royale, nous les avons oubliés; nous avons sacrifié avec plaisir nos ressentiments à la paix et à la fortune de nos sujets chrétiens. Mais toute l'ardeur que nous avons montrée pour le maintien de la paix et de la bonne entente entre nos deux Etats, loin de nous avoir fait obtenir de lui quelque chose de juste et d'équitable, semble avoir redoublé son orgueil et son insolence. Il n'a cessé de chercher les occasions de nous blesser personnellement, et de nuire à notre royaume de Pologne et à notre grand-duché de Litvanie.

» D'ailleurs, la conduite analogue qu'il a toujours suivie à l'égard de nos augustes prédécesseurs ne nous permet pas d'espérer qu'il mette jamais de lui-même des bornes à ses excès de toute nature. L'injure qu'il a faite à notre prédécesseur Sigismond-Auguste, de glorieuse mémoire, vous permettra de l'apprécier. Il abreuva d'humiliations et traita de la manière la plus indigne, contre le droit des gens, des ambassadeurs du plus haut rang choisis parmi les sénateurs que ce prince lui avait envoyés, le palatin d'Inowloçlaw et le castellan de Samogitie. Il rançonna un gentilhomme polonais attaché à la cour de notre auguste prédécesseur, et s'arrogea orgueilleusement plusieurs objets précieux qui ne lui avaient été confiés que pour qu'il les examinât. Il enleva aux marchands qui l'accompagnaient une grande partie de les marchandises, et fit mutiler les chevaux sous les yeux mêmes de nos ambassadeurs. La mort inopinée du roi Sigismond-Auguste ne lui permit pas de punir cet outrage. Nous lui avons demandé réparation de ses insultes d'alors, sans qu'il se soit nullement soucié de faire droit à notre demande. Que dirai-je de cet engagement par écrit de respecter la paix qu'il donna à notre auguste prédécesseur Henri? N'est-ce pas après qu'il violait ses promesses, s'emparait de Pernau, et soumettait d'autres places fortes de la Livonie?

» Au reste, nous voyons que ses ancêtres ont été presque tous d'aussi mauvaise foi dans leurs rapports avec nos prédécesseurs. Toutes les personnes exactement informées des faits sont unanimes à cet égard, et il est facile de prouver par les lettres des ancêtres du duc actuel de Moskovie, conservées aux archives de notre grand-duché de Litvanie, combien de fois, lorsque les rois de Pologne, se reposant sur les traités conclus et jurés par les Moskovites, et croyant laisser leur royaume à l'abri de tout danger, s'engageaient dans des expéditions contre les peuples barbares et ennemis du nom chrétien, les Moskovites ont été parjures et sacriléges; combien de fois ils ont rompu les traités, repris les armes et tombé sur nos prédécesseurs au moment où ils réprimaient les incursions des païens; combien de fois ils les ont forcés de renoncer aux projets de guerre formés dans l'intérêt du monde chrétien pour venir repousser leurs attaques.

» Cet Yvan, fils de Vassili, notre ennemi, l'imite dans ses écrits et dans ses paroles, il surpasse même la versatilité, la ruse et la perfidie de ses ancêtres. C'est ainsi que, tandis qu'il envoyait à Sigismond-Auguste, notre prédécesseur de glorieuse mémoire, des lettres de sauvegarde pour les envoyés qui devaient régler les conditions de la paix, il envahissait tout d'un coup et occupait Polotsk. Il se servit du même stratagème contre nous, lorsque, après nous avoir donné l'assurance de la paix, il attaqua subitement la Livonie, et cependant il avait essayé de nous détourner, nous, notre royaume de Pologne et le grand-duché de Litvanie, de songer à la défense de cette province.

» Ainsi donc, comme rien ne peut plus nous faire espérer de voir le grand-duc de Moskovie revenir à la bonne foi et à de meilleurs sentiments, et que, bien loin de nous offrir les garanties d'une paix certaine, il ajoute aux anciennes et aux dernières injures chaque jour de nouveaux outrages, cherche tous les moyens de nous tromper et de porter atteinte soit à l'honneur de notre nom, soit à l'intégrité de de notre empire, nous croyons devoir nous en rapporter au jugement du Dieu tout-puissant, qui a tout vu de ses yeux équitables, et en appeler à une juste vengeance, après avoir inutilement employé et épuisé tous les moyens qui pouvaient nous donner une paix honorable et assurée, et épargner ainsi les biens et la vie de nos sujets chrétiens. En conséquence, nous avons fait remettre ses lettres trompeuses, et déclarer une guerre juste et légitime à Yvan, fils de Vassili, grand-duc de Moskovie.

» Cette guerre a pour but de venger et de repousser loin de nous la double insulte qui nous a été faite soit par lui-même dans ses discours et dans ses lettres, soit par ses ambassadeurs; les maux cruels qu'il fait subir depuis tant d'années à nos sujets, et tous les dommages que notre royaume de Pologne en a ressentis. Mais afin que tous sachent combien nous désirons peu la ruine et le malheur des sujets chrétiens du grand duc, nous déclarons qu'il ne sera fait de mal (autant du moins qu'il sera en notre pouvoir de l'empêcher) à aucun de ceux d'entre eux qui ne combattront pas contre nous, soit dans les places fortes, soit sur le champ de bataille. Car nous savons bien que tous les motifs de cette guerre nous ont été fournis par le grand-duc lui-même et par lui seul. Seul, il nous attaque dans notre honneur et dans notre dignité; seul, il ne cesse de convoiter nos provinces avec une ambitieuse avidité. C'est de lui seul que nous voulons réprimer l'audace effrénée, arrêter les cruautés et les brigandages, afin de rendre (si nous le pouvons) dans la suite la paix et la tranquillité aux chrétiens.

» Nous espérons, ou plutôt nous croyons fermement que le Dieu très-grand et très-bon nous favorisera, nous, nos armees et notre royaume, dans une guerre entreprise avec des motifs si justes et si sérieux, qu'elle est pour nous une nécessité. Nous pensons aussi que les princes chrétiens et tous les hommes qui seront instruits de ces faits n'hésiteront pas de verser le sang des chrétiens, que nous avons toujours défendus, protégés et garantis de tout mal, qui nous font entreprendre cette guerre, mais que nous y avons été poussé par tant d'injures accompagnées depuis si longtemps de cruautés et de barbaries, par la nécessité de défendre notre dignité, par le triste état de nos provinces et de notre grand-duché de Litvanie, par le besoin de veiller sur le bonheur, sur les biens, sur la vie de nos sujets depuis si longtemps victimes des atrocités moskovites; enfin, par le conseil et l'avis de tous les ordres de notre royaume et du grand-duché de Litvanie, qui demandent une paix certaine, durable et le rétablissement de la tranquillité parmi les peuples de nom chrétien.

» Ce n'est pas avec de tels motifs et avec les intentions qui nous animent dans cette guerre que nous pouvons douter du zèle, de l'ardeur et de la fidélité de nos troupes; cependant nous les exhortons à montrer dans cette campagne, sous nos ordres, un courage au-dessus de tout péril et à penser à la gloire et au bonheur qui les attendent en combattant pour une si bonne et si juste cause.

» Que nos sujets se préparent à combattre avec la vaillance habituelle à notre nation, avec l'intrépidité de nos ancêtres pour se venger et se garantir à jamais des injures continuelles que leurs concitoyens ou eux-mêmes ont eu à souffrir.

» Que les étrangers qui servent sous nos drapeaux songent que s'il est beau se dévouer pour le salut de ses voisins, de se mettre en danger pour eux, il n'est pas moins important à leur sûreté particulière qu'à celle de leurs concitoyens d'éteindre l'incendie qui dévore la demeure du voisin.

» Que tous en général apportent dans une guerre si juste le plus vif désir de s'illustrer par de hauts faits. Chacun y acquerra une gloire et un mérite d'autant plus grand, qu'il aura à faire une guerre plus sérieuse et plus difficile contre l'ennemi le plus cruel du genre humain.

» Pour nous, nous allons récompenser généreusement le courage, la fidélité, le zèle, les efforts de chacun de nos soldats par notre bienveillance, notre faveur et nos largesses, de telle sorte que personne n'ait à se repentir de ses exploits, et que tous voient que nous aimons à glorifier et à honorer la valeur et les belles actions selon leur mérite.

» Fait à Swir, le 12 juillet de l'année du Seigneur 1579, et de notre règne la quatrième.

» Etienne, roi. »

CHAPITRE X.

Deux nouvelles campagnes contre le tzar de Moskovie. — Intervention du pape Grégoire XIII; le pere jésuite Antoine Possevin. — Négociations diplomatico-religieuses. — La paix de Kniverova-Gorka. — Préparatifs du roi pour la quatrième campagne contre Moskou. — Mort du roi Etienne.

A la lecture du manifeste de Batory, la Pologne et sa brave armée furent électrisées; de son côté, toute l'Europe civilisée attendait

avec impatience les résultats de cette expédition. On commença par le siége de Polotsk, qui fut reprise le 29 août 1579. Sokol, Turowla, Susza, châteaux fortifiés, eurent le même sort et rentrèrent dans la possession légitime des Polonais.

A la suite de tant de victoires, le roi donna à Dzisna, à Gothard, l'investiture du duché de Kourlande, envoya ses troupes en quartiers d'hiver, revint à Wilno, où il fut reçu en triomphe; là, il convoqua, pour le 23 novembre, une diète pour aviser aux moyens de prolonger la guerre.

La seconde campagne commença par la réunion des troupes polono-litvaniennes à Czaszniki sur l'Ula en juin 1580. Partout où le roi apparut il fut victorieux, les Moskovites fur nt battus, et les villes de Wieliz, Uswiata, Newel, Zawolocz, Jezierzyszе, Porchow, Opoka, Starodubow, furent reconquises. Lorsque le roi se trouva au siége de Wielkie-Luki, le grand-duc Yvan expédia en toute hâte deux plénipotentiaires d'un haut rang, Sitzkoï et Piroff, pour obtenir des négociations. L'historiographe moskovite Karamzine dit à ce sujet : « Les envoyés d'Yvan, en se rendant au camp des Polonais, furent obligés d'entamer d'humiliantes négociations. Le roi Etienne les reçut dans sa tente d'un air plein de hauteur. Il resta assis et couvert lorsqu'ils le saluèrent au nom du tzar, et ne daigna pas leur adresser une seule parole de bienveillance. Ils exigeaient d'abord que le roi levât le siége de Wielkie-Luki, lorsqu'ils furent interrompus tout à coup par une salve d'artillerie polonaise; ils montrèrent alors plus de condescendance. C'était, disaient ils, pour la première fois que leur maître entamait des négociations avec la Pologne hors de Moskou. Ils consentaient, en son nom, à concéder le titre de frère à Etienne si celui-ci voulait rendre Polotsk à la Russie. Ces propositions ayant été rejetées, ils allèrent même jusqu'à renoncer à cette ville et à offrir la cession de la Kourlande avec vingt-quatre places de la Livonie; Etienne exigeait, outre la Livonie entière, l'abandon de Wielkie-Luki, Smolensk, Pskow et Novogrod. Sitzkoï et Piroff déclarèrent alors qu'il leur était impossible de faire d'aussi grands sacrifices, et sollicitèrent leur congé ou la permission d'écrire au tzar. On expédia aussitôt un courrier à Moskou, et le même jour, 5 septembre, le feu ayant pris dans une tour remplie de poudre, l'explosion fit sauter une partie de la forteresse; la flamme acheva la destruction des murailles, et les Russes tombèrent sous le fer des Polonais... »

Cette nouvelle victoire termina la seconde campagne. Le roi souffrant repartit pour Warsovie, et distribua son armée dans les quartiers d'hiver.

A la diète de Warsovie (février-mars 1581), le roi dit aux représentants de la république : « Réjouissez-vous du triomphe de nos » armes, mais sachons en profiter. Le destin semble nous livrer tout » le tzarat de Moskovie : le courage et l'espérance mènent à la » gloire. Voulez-vous suivre un système de modération, suivez-le, » mais sachez qu'avec les Moskovites la modération et les négocia- » tions ne servent à rien! Faites au moins la reconquête de la Livo- » nie, principal but de cette guerre; réunie à jamais au royaume de » Pologne, elle sera pour la postérité un glorieux monument de votre » valeur. Jusque-là nous ne devons pas songer à la paix..... »

Yvan apprit la chute de Wielkie-Luki dans son repaire d'Alexandrovskaïa, que nos lecteurs connaissent déjà si bien. Tout aussitôt il expédia de nouvelles instructions à ses envoyés Sitzkoï et Piroff, qui suivaient Etienne d'un lieu à l'autre jusqu'à Warsovie. Là ils lui offrirent d'ajouter encore à leurs concessions quelques districts de la Livonie, le conjurant de suspendre les hostilités et d'envoyer ses ambassadeurs à Moskou pour traiter de la paix. Mais le roi leur répondit : « Retournez chez vous : vos négociations n'ont pour but que » de gagner du temps; je n'accorderai ni ambassade ni paix, ni » trêve jusqu'à ce que l'armée moskovite ait évacué toute la Livo- » nie. »

Le tzar, courageux avec les esclaves et les désarmés, mais lâche avec les hommes libres et les glorieux soldats de la Pologne, adressa une lettre *amicale* à Étienne : « Il l'appelait cette fois son *frère*, et le » suppliait de ne pas rassembler ses troupes pour l'été suivant. » Il fit partir sur-le-champ deux boïars, Pouschkine et Pissenskoï, membres de son conseil tzarien, pour aller trouver le roi de Pologne, avec des instructions qui leur prescrivaient « la douceur et l'humilité dans » les négociations; de supporter non-seulement des injures, mais jus- » qu'à des voies de fait, des coups de poing et de bâton, pourvu » qu'ils obtiennent la paix. »

Avec cela Yvan consentait à confirmer encore à Étienne, la possession perpétuelle de toutes les forteresses conquises par les Polonais, ne se réservant que la partie orientale de l'Esthonie et de la Livonie, c'est-à-dire Narva, Bialy-Kamien (Weissenstein) et Dorpat. A ces conditions, il proposait une trêve de sept ans.

Mais le roi des Polonais connaissait parfaitement la duplicité de la politique des tzars, pour qui rien n'est sacré. La réponse du roi aux propositions d'Yvan fut une troisième campagne. Il congédia les envoyés russes, il méprisa d'employer *les coups de poing et de bâton*, mais il leur remit pour le tzar des livres latins, allemands et polonais, publiés en Allemagne et en Pologne, et où on prouvait historiquement que les anciens souverains de Moskovie étaient des vassaux des khans de Tauride (Krimée), et non pas les descendants de César-Auguste! Avec cela Étienne écrivit à Yvan une lettre où on remarquait ces passages : « ... Mais où êtes-vous donc, Dieu du pays des » Russes, ainsi que vous vous faites appeler par vos malheureux es- » claves? Nous n'avons aperçu encore ni votre personne ni la ban- » nière de la croix dont vous parlez sans cesse, effrayant seulement » les Moskovites avec vos crucifix et non pas les Polonais. S'il est » vrai que vous ayez pitié du sang des chrétiens, je vous offre un » combat singulier : désignez vous-même le temps et le lieu; parais- » sez-y à cheval, et nous combattrons seuls, afin que Dieu accorde la » victoire au plus juste !... »

On devine que les crimes et la lâcheté reculèrent devant les vertus et la vaillance de Batory.

La troisième campagne s'ouvrit au mois d'août 1581 par le siége de Pskow. Malgré la longueur du siége la ville aurait fini par succomber, si les *intrigues diplomatiques*, toujours si fatales aux Polonais, n'étaient venues en aide au tzar. Celui-ci, effrayé des succès de ses adversaires, envoya une ambassade et de l'argent au pape Grégoire XIII, pour lui demander sa médiation entre la Moskovie et la Pologne, et dans une note secrète il fit entendre qu'il embrasserait le catholicisme avec son pays, si le pape accédait à sa demande. Quoique ce même pape n'ait obtenu aucun succès à ce sujet en 1576, comme on l'a vu, il saisit cette nouvelle occasion, et expédia le père Antoine Possevin, jésuite, qui était connu pour son habileté transcendante.

Lorsque Possevin se présenta devant Batory, celui-ci lui dit : « Le » grand-duc de Moskovie veut en imposer au saint-père : à l'aspect » de l'orage qui le menace, il est homme à tout promettre, et la » réunion des cultes, et la guerre contre les Turks : quant à moi, il » ne me trompera pas. Cependant allez, agissez; seulement je suis » convaincu que pour obtenir une paix honorable et avantageuse, la » guerre est indispensable. »

Le roi revint en Litvanie qui réclamait sa présence, et Jean Zamoyski commandait l'armée victorieuse, lorsque les *conférences diplomatiques*, présidées par Possevin et ouvertes le 13 décembre 1581, aboutirent le 15 janvier 1582 à une paix signée à Khiverova-Gorka. Si le roi rendit les villes prises dans la province de Pskow, il garda à jamais Polotsk, Wieliz et Witebsk, ainsi que toute la Livonie, qu'il divisa en trois palatinats de Wenda, Dorpat et Pernau.

Certes, cette paix était bonne, mais elle aurait pu être beaucoup plus avantageuse sans l'intervention étrangère. Quant aux résultats qui en revinrent au Vatican, et lorsque Possevin voulut rappeler au tzar sa *promesse solennelle* de conversion, celui-ci se mit à rire, lui tourna le dos sans rien répondre. Possevin demanda alors au moins l'autorisation d'établir les jésuites en Russie, mais le tzar lui répondit : « Cette demande me paraît inopportune et inutile pour votre compa- » gnie : d'abord parce que vous ne parviendrez jamais à convertir les » Russes à votre religion, et puis, parce qu'il faudrait vingt jésuites » pour tromper ou venir à bout d'un seul Russe; ainsi toutes vos peines » seraient perdues. »

Cette réponse, qui confirmait malheuseusement les prévisions du roi, ne se borna pas à tromper seulement le pape, mais la mauvaise foi moskovite recommença de nouvelles intrigues contre la Pologne, ne voulant pas exécuter fidèlement les clauses du traité; aussi en 1586, pendant que le roi était à Grodno, il envoya une ambassade à Rome, composée d'André Batory, son neveu, et de Solikowski, archevêque de Léopol, pour communiquer au pape Sixte V le projet de faire la guerre aux Moskovites. Le pape promit de l'assister. Etienne, pour obtenir encore l'assentiment des états, fixa pour le mois de décembre l'ouverture de la diète de Warsovie. En attendant, il commença d'un côté à faire des préparatifs de guerre, et comme de l'autre côté l'aristocratie abusait tous les jours davantage de ses priviléges et tendait à affaiblir l'autorité royale, le roi résolut d'introduire la question de l'hérédité du trône. La masse de la noblesse, qui avait une grande confiance en Batory, qui trouvait en lui et un citoyen roi, un homme tolérant dans les questions religieuses et un héros de premier ordre, secondait ses projets dans les diétines réunies déjà dans tous les palatinats, lorsqu'il mourut subitement à Grodno, le 1 décembre 1586, à la suite du poison administré par les influences qui partaient de Moskou et de quelques mécontents de l'intérieur.

Ainsi finit ce grand roi dans sa 54e année, après un règne de dix ans, et à l'époque où sa tête et son bras étaient si nécessaires au bonheur de la Pologne!

CHAPITRE XI.

Election de Sigismond III, roi de Suède. — L'archiduc d'Autriche Maximilien s'arroge le titre de roi; il est battu par Jean Zamoyski et fait prisonnier de guerre. — Guerre entre la Suède et la Pologne. — Bataille de Kirchholm en 1605. — La Livonie rentre sous la domination polonaise.

Aussitôt que la fatale nouvelle de la mort de Batory parvint à la connaissance du primat Stanislas Karnkowski, celui-ci convoqua la diète à Warsovie, où on fixa le 30 juin 1587 pour l'ouverture de la diète d'élection.

Cette fois sur quatre candidats il n'y en eut que deux de sérieux : c'étaient l'archiduc d'Autriche Maximilien et Sigismond-Wasa, fils de Jean III, roi de Suède, et de Catherine Jagellone, sœur de Sigismond-Auguste. Le parti autrichien étant peu nombreux, le 19 août 1587, la majorité se déclara pour Sigismond III, et la journée du 5 octobre fut destinée pour la diète du couronnement. Néanmoins, dès le 22 août le parti autrichien proclama Maximilien roi, et lui envoya des ambassadeurs, comme s'il était l'interprète de la majorité.

Pendant que Sigismond débarquait le 8 octobre à Danzig, l'archiduc Maximilien, à la tête d'une armée, arrivait en vue de Krakovie. Mais la vigilance et les talents de Jean Zamoyski déjouèrent les projets autrichiens. Au moment où Zamoyski battait Maximilien le 25 novembre, près d'un des faubourgs de Krakovie, Sigismond entrait le 1er décembre dans cette capitale, où il fut couronné le 28.

L'archiduc Maximilien, battu sur tous les points, et voyant que son compétiteur l'emportait, quitta les environs de Krakovie, et se porta vers Wielun en faisant de grands dégats. Zamoyski quitte, le 13 janvier 1588, les séances de la diète de couronnement, et marche à la poursuite des Autrichiens. Maximilien, étonné de la célérité de cette marche, et croyant que Zamoyski n'oserait le poursuivre, s'arrêta à Byczyna (Pitschen) en Silésie. Là, l'envahisseur, battu le 24 janvier, s'enferma dans la forteresse. Désespérant de résister à la bravoure polonaise, l'archiduc Maximilien, le prétendu roi de Pologne, l'élu des factieux, se rendit prisonnier avec ses troupes et ses bagages. Il eut recours à la générosité nationale des vainqueurs; il obtint qu'il ne serait pas conduit à Krakovie, mais gardé dans un château.

La veille de l'attaque de Krakovie, dont nous avons parlé plus haut, Maximilien rêva que Jacques Sobieski, grand enseigne de la couronne, ramassait à terre un diadême enrichi de pierreries, et en ceignait le front du prétendant. En se réveillant, il crut à la réalité de ce songe; mais il fut cruellement détrompé, car à la suite de ses défaites, le hasard voulût que ce même Sobieski fût chargé de la garde de l'auguste prisonnier. Toutefois il était réservé à Jean Sobieski, fils de Jacques, de sauver l'empire et l'ingrat Léopold!

Jean Zamoyski conduisit Maximilien prisonnier au château de Krasnystaw (entre Lublin et Zamosc). L'archiduc fut traité avec égards, mais il conserva son orgueil, et refusa de manger à la même table que Zamoyski; alors ce héros le fit servir à part, mais on entoura la table d'une chaîne d'or. La captivité de l'archiduc dura près d'un an; pendant ce temps, le pape Sixte V et l'empereur Rodolphe II négociaient l'élargissement de Maximilien. Celui ci ayant renoncé officiellement et solennellement au trône de Pologne, quitta sa prison le 9 mars 1589.

Lorsque parvint à Warsovie la nouvelle de la mort du roi de Suède Jean III, décédé à Stockholm le 17 novembre 1592, Sigismond III, successeur légitime à la couronne de Suède, se prépara à partir. Il quitta Warsovie le 3 août, et arriva à Stockholm le 30 septembre 1593. Sur ces entrefaites, Charles, duc de Sudermanie, oncle de Sigismond, résolut d'usurper la couronne de Suède; mais il fut déçu dans ce projet. Sigismond fut couronné le 19 février 1594, confia toutefois la régence à Charles, et s'embarqua pour revenir en Pologne au mois d'août.

Entre les années 1594 et 1596, les Tatars, les Moldo-Walaques et les Transylvains cherchèrent à envahir les possessions polonaises; mais Jean Zamoyski et Stanislas Zolkiewski les battirent et les repoussèrent sur différents points.

Les soins que Sigismond III ne cessait de prendre pour propager en Suède la religion catholique, facilitèrent au duc de Sudermanie les moyens de s'emparer de l'autorité suprême en dépit du roi de Pologne. Enfin, à la diète d'Abroga, en février 1597, Charles leva le masque, désavoua Sigismond, et entra en Finlande pour en expulser les partisans du roi. Sigismond essaya de négocier avec Charles, mais cela ne servit à rien. Alors Sigismond demanda et obtint la permission à la diète de Warsovie de partir pour la Suède. Zamoyski lui conseillait de prendre une armée imposante; mais il répondit que la persuasion et ses droits étaient plus forts que les armes.

Débarqué à Kalmar le 8 août 1598, le roi eut plusieurs rencontres avec Charles; mais ce dernier étant plus fort, gagna la bataille de Strengbroo, près Linkoping, le 25 septembre. Sigismond fut contraint de signer des conditions humiliantes, et débarqua à Danzig le 30 octobre.

En 1600, Charles de Sudermanie ne mettant plus de bornes à son ambition, fut cause que Sigismond réunit l'Esthonie à la Pologne. Charles conçut donc le projet d'envahir la Livonie. Les généraux polonais Radziwill, Dembinski, Chodkiewicz et Zamoyski battirent partout les envahisseurs. Le 18 décembre 1601, Jean Zamoyski s'empara de Wolmar, et fit prisonnier Carolosin, fils de Charles, et le général en chef Pontus de la Gardie. Le premier, envoyé à Rawa en Pologne, y mourut en captivité.

Au lieu d'argent et de munitions à envoyer aux Polonais, Sigismond III envoyait des promesses. Irrité de cette coupable incurie, Zamoyski distribua aux troupes ses propres fonds, se démit du commandement en faveur de Jean-Charles Boreyko-Chodkiewicz, et se retira dans sa terre de Zamosc en décembre 1602 : son âge et ses blessures le forçaient au repos.

Pendant ce temps, Sigismond III s'occupait plus d'intriguer avec la cour de Vienne que de la guerre de Livonie; il réunissait des trésors pour entourer son prochain mariage de luxe et de magnificence. A la diète de Warsovie (janvier et mars 1603), Zamoyski avertit le roi des dangers d'une union avec l'Autriche; mais il fut sourd à ce conseil. Aussi, Charles de Sudermanie profita de l'apathie de son neveu, et se fit proclamer, le 22 mars 1604, roi de Suède, sous le nom de Charles IX; puis il débarqua en Livonie, remporta sur Chodkiewicz, le 21 septembre, une victoire près de Bialykamien (Weissenstein), et revint à Stockholm.

Zamoyski, qui touchait à sa dernière heure, assista cependant à la diète de Warsovie (janvier-mars 1605). Dans un long discours, il apostropha le roi sur sa conduite privée et sur sa politique. En terminant, il s'écria : « Sire, je vois qu'un danger imminent menace et » notre patrie et Votre Majesté. La Suède vous a vu naître, mais c'est » la Pologne qui vous nourrit, vous vivifie, vous protége, et c'est elle, » par Dieu! qui vous supplie : corrigez-vous. Si vous voulez être heu- » reux, vous devez nous aimer tous également; pensez à la Pologne, » si vous voulez arriver à une longue vie et si vous est chère votre » royauté! »

Sigismond ne put contenir sa colère; il parla avec fureur, et se levant de son trône, il posa la main sur son épée. Les murmures partent alors de tous côtés; les sénateurs et les nonces quittent leurs places. Zamoyski fait signe de la main, un profond silence s'établit, et il prononce ces mots : « Sire, ne touchez point à votre épée, pour que la » postérité ne vous appelle pas Caïus César, et nous Brutus. Nous » faisons les rois, mais nous écrasons les tyrans. Régnez, mais ne » gouvernez pas! » Tout s'apaisa alors. Zamoyski, qui fut en même temps grand général (connétable) et grand chancelier de la couronne, rentra à Zamosc, où il mourut le 3 juin 1605.

Charles IX ayant tout préparé pour une nouvelle expédition, envahit la Livonie. Il assiégea en vain Riga, et apprenant que Chodkiewicz, posté à Kirchholm sur la Dzwina, n'avait plus que 3,400 hommes sous ses ordres, Charles, à la tête de 17,000 Suédois d'excellente troupe, vint cerner le général litvanien le 27 septembre 1605.

En visitant les rangs, Chodkiewicz parla de la supériorité disproportionnée des forces de l'ennemi; alors un de ses compagnons d'armes et son parent, Paul Boreyko-Chodzko, qui s'était déjà distingué sous Batory, au siége de Pskow, en 1581, lui dit : « Nous compte- » rons les Suédois apres les avoir vaincus! » Et le général réplique : « Plaise à Dieu que ta prédiction s'accomplisse. Quoi qu'il en soit, » elle est de bon augure! »

Le combat commence, on se bat en désespéré pendant quatre heures. Chodkiewicz paye partout de sa personne. Pendant le carnage, un dragon suédois s'élance sur cet illustre Litvanien, et tue son aide de camp en croyant frapper le chef; mais à son tour, celui-ci tranche la tête du dragon d'un coup de sabre. Enfin, l'ennemi succombe sous la bravoure polono-litvanienne. Les Suédois laissèrent 9,000 morts sur le champ de bataille. Charles IX lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval.

Le bulletin de cette victoire fut lu et admiré dans toute l'Europe. Parmi les lettres de félicitations qui arrivaient de toutes parts à Sigismond III et à Chodkiewicz, celle du pape Paul V, de la maison de Borghèse, datée de Rome le 9 décembre 1605, était la plus flatteuse. C'est sous de tels auspices que Sigismond épousa, le 11 décembre, à Warsovie, l'archiduchesse d'Autriche Constance, sœur d'Anna, sa première femme.

Malgré la victoire de Kirchholm, les Suédois envahirent de nouveau, en 1608, la Livonie, et s'emparèrent de Dunamunde, de Kokenhausen et de Fellin; mais Chodkiewicz, arrivant avec de nouvelles troupes, reprit en 1609, sur les Suédois, les châteaux forts de la Livonie, et s'unit étroitement avec les Esthoniens.

Depuis, la Livonie commença à se calmer, et le théâtre de la guerre se transporta en Moskovie, livrée aux usurpations des tzars, qui s'entre-tuaient pour régner sur les peuples de ces contrées.

CHAPITRE XII.

Assassinats des derniers rejetons de Rurik à Moskou. — Les faux Démétrius. — Guerre entre la Pologne et la Russie. — Bataille de Klouschino en 1610. — Election de Wladislas de Pologne au trône de Moskovie. — Les Schouiskoï usurpent le tzarat; ils sont faits prisonniers par Zolkiewski, qui les présente à Warsovie devant le roi Sigismond III et les dignitaires de la Pologne. — Mort du tzar Schouïskoï et de ses frères; détails historiques relatifs à cet événement.

Le tzar Yvan-Vassiliévitsch le Cruel mourut, comme on le sait, le 18 mars 1584; il laissa deux fils, Fédor et Démétrius. Fédor, valétudinaire et dévot, était gouverné par Borys Godounoff, grand écuyer et gouverneur de Vladimir-sur-la-Klazma. Borys fit périr, en 1594, à Ouglitsch, le tzarévitsch Démétrius, et en 1598 il jeta dans un cachot inconnu le tzar Fédor, et s'empara de Moskou.

Léon Sapiéha, grand chancelier de Litvanie, conclut avec le nouveau tzar Borys Godounoff, en 1601, au nom de Sigismond III, une

paix pour vingt ans; mais comme Borys favorisait Charles IX, Sigismond attendait impatiemment l'occasion de s'en venger, et cette occasion arriva.

Dès l'année 1603, il se présenta un homme qui se disait le tzarévitsch Démétrius, échappé par substitution à l'assassinat d'Ouglitsch. Il était protégé par George Mniszech, seigneur polonais, à qui il promit d'épouser sa fille Marina quand il arriverait au tzarat de Moskovie. En effet, Mniszech et Démétrius réunissent une troupe de volontaires, franchissent en novembre 1604 le Dniéper à Kiiow; ils rencontrent Yvan Godounoff, frère du tzar Borys, et les princes Schouiskoï, qui sont battus.

Sur ces entrefaites le tzar Borys meurt subitement à Moskou, Démétrius y entre triomphalement et se trouve élevé au tzarat, et Marina Mniszech devient son épouse en 1606. Les fêtes de mariage et de couronnement durèrent dix-huit jours. Vassili Schouïskoï profite de ce moment d'ivresse, forme une conjuration, fait assassiner Démétrius et massacrer un grand nombre de Polonais inoffensifs, et qui ne pouvaient pas s'attendre à tant de perfidie. Schouïskoï envoie George et Marina Mniszech au fond de la Moskovie, et se proclame tzar. Il fit exposer sur la place publique les restes inanimés de Démétrius pour prémunir les Moskovites contre les séductions d'une nouvelle intrigue. Mais vaine précaution : il se présente en 1607 un nouveau Démétrius, qui, ressemblant au premier, soutient qu'il a été préservé par un coup du ciel..

Le nouveau prétendant réunit autour de lui une troupe, s'établit à Touschino, près de Moskou, et bat les Moskovites de Schouïskoï. Marina parvient à le rejoindre, et avoue que le nouveau Démétrius est son époux légitime. Les Polonais, qui devaient venger la mort de leurs compatriotes assassinés si lâchement à Moskou, embrassèrent le parti du tzar Démétrius. Leur attitude en imposa tellement aux Moskovites, que d'un côté ces derniers appelèrent le roi de Suède Charles IX à leur secours, et que de l'autre ils offrirent la couronne tzarienne à Vladislas, fils de Sigismond III. C'est en présence de ces événements que la diète, réunie à Warsovie au commencement de 1609, vota les fonds nécessaires pour soutenir la guerre contre la Moskovie.

Pendant que les Suédois guerroyaient du côté de Pskow et de Novogrod pour la cause de Schouïskoï, Sigismond III se mit à la tête d'une armée et dès le 29 septembre 1609 assiégea Smolensk, livrée aux Moskovites traîtreusement par Glinski, du temps de Sigismond Ier. Le siége se prolongeant, les négociateurs se croisaient entre Smolensk, Moskou et le camp de Touschino sans amener aucun résultat. Enfin la conduite déréglée de Démétrius le força de se sauver à Kalouga, et le tzar Schouïskoï, aidé par les Suédois, put réunir des forces pour dégager Smolensk et repousser Sigismond III.

L'irrésolution du roi força Stanislas Zolkiewski à tenter un coup de main hardi. Les Moskovites et les Suédois étaient au nombre de quarante mille hommes; et les Polono-Litvaniens au nombre de huit mille. Zolkiewski fait une marche rapide, arrive inattendu sur le terrain, à Klouschino (au-dessus de Gjatsk), dans la matinée du 4 juillet 1610, attaque l'ennemi stupéfait, et remporte une des victoires les plus mémorables dont les annales de Pologne fassent mention. Les Moskovites écrasés et épouvantés déposent, le 27 juillet, leur tzar Vassili Schouïskoï. Zolkiewski établit son quartier général aux portes de Moskou, et, après des pourparlers, il signe, le 27 août, conjointement avec les plénipotentiaires moskovites, le diplôme de l'élection de Wladislas au tzarat. Ensuite Zolkiewski repousse au loin le faux Démétrius, revient à Moskou, et établit en octobre son quartier général au Kremlin. Il confia pour quelque temps la garde particulière de cette place à Adam Chodzko, fils de Paul, pour récompenser le courage qu'il avait déployé à la bataille de Klouschino.

Le 28 octobre une ambassade moskovite se présenta chez Sigismond III, près de Smolensk. Le diplôme de l'élection de Wladislas portait qu'il partirait à l'instant, qu'il observerait les mœurs et les usages de ses nouveaux sujets, et qu'en se couronnant il embrasserait le rit grec. Ce dernier point, qui était contraire aux vues de ceux qui voulaient la conversion immédiate des schismatiques au catholicisme, força Sigismond à se ranger du côté de ces derniers; et il revendiqua pour lui-même la couronne tzarienne, et c'est dans ce but qu'il retardait à donner sa réponse aussi vite qu'il devait le faire.

Zolkiewski, dont la gloire inspirait de la jalousie à quelques mauvais courtisans, fatigué d'attendre la réponse du roi, et atterré de voir méprisés ses excellents conseils, laissa à Moskou le commandement d'une partie de ses troupes à Vincent Gosiewski, et se rendit auprès de Sigismond, menant prisonniers le tzar Schouïskoï et ses deux frères, dont l'un commandait en chef les Moskovites à Klouschino.

Sur ces entrefaites le faux Démétrius fut tué par ses soldats en décembre, et Marina fut emprisonnée. Il n'y eut jamais de circonstances plus favorables pour unir deux peuples rivaux. Sigismond III tenait entre ses mains le sort de toute la Slavonie; s'il s'en fût servi pour répandre la liberté et la civilisation, la Pologne aurait changé toute la politique du Nord; mais la stupide indolence du roi et les intrigues de l'impatiente camarilla gâtèrent tout.

Zolkiewski, navré de douleur, quitta la Moskovie, et alla en Podolie pour surveiller les mauvaises intentions des Moldo-Walaques. Chodkiewicz le remplaça dans le commandement supérieur. Smolensk rentra le 13 juin 1611 sous la domination polonaise, et quand Sigismond revint à Warsovie, Zolkiewski lui amena ses prisonniers le tzar Schouïskoï et ses deux frères. Cette imposante et mémorable cérémonie eut lieu le 29 octobre 1611, au château royal de Warsovie, devant une nombreuse réunion des dignitaires de toute la république polonaise.

Le tableau de cette scène historique fut peint d'après nature par Dolabella, et conservé dans le château royal. Quant aux prisonniers russes, ils demeurèrent à Gostynin sur la Wistule, où ils moururent; mais leurs corps furent transportés à Warsovie, déposés dans l'église des Dominicains dans une chapelle nommée depuis *chapelle moskovite*. Le mausolée était orné d'une table de marbre portant une inscription funéraire. En 1634, le tzar Michel-Fédorovitsch obtint du roi Wladislas IV qu'on lui rendît les cendres des Schouïsky, qui furent transportées à Moskou. En 1717, Pierre Ier obtint du roi Auguste II l'enlèvement du tableau de Dolabella. En 1766, Catherine II obtint du roi Stanislas-Auguste, par l'entremise de Repnine, de briser la table de marbre de l'église des Dominicains. Après tout cela, le tzar Alexandre Ier et son frère le grand-duc Constantin ne purent même pas supporter l'existence de l'église des Dominicains. En 1819, un des moines dominicains ayant eu le malheur de se brûler la cervelle dans une des cellules du couvent attenant, la police moskovite fit courir le bruit qu'il avait commis ce suicide sur l'autel même de l'église. On tira de cette profanation la conséquence qu'il fallait détruire entièrement l'église; on mit la main à l'œuvre : en 1820, ce souvenir historique disparut. Sur cette place s'éleva depuis le château de la société des Amis des sciences de Warsovie, et une statue en bronze de Kopernik, œuvre de Thorwaldsen. En 1832, le tzar Nicolas Ier abolit la société littéraire, et plaça dans le château l'administration de la loterie. Comme on le voit, tout disparaît sous la main dévastatrice des Moskovites, mais rien ne périra dans les souvenirs de l'histoire et dans la mémoire des Polonais, et l'époque viendra immanquablement où les Polonais reprendront à Moskou, à Pétersbourg et autres villes de la Russie, tout ce qui leur appartient!...

Revenons à l'année 1611.

CHAPITRE XIII.

Continuation de la guerre entre la Pologne et la Russie. — Massacres des Polonais à Moskou. — Michel Romanoff est proclamé tzar. — Trêve de Diwlina de 1618. — Guerre avec la Turquie; mort de Zolkiewski en 1620, et celle de Chodkiewicz en 1621. — Paix avec la Turquie. — Guerre avec Gustave-Adolphe. — Mort de Sigismond III.

Après la cérémonie de la présentation des tzars devant Sigismond III, le roi ouvrit la diète le 9 novembre 1611. On donna alors l'investiture de la Prusse ducale à Jean-Sigismond, marquis de Brandebourg après la mort d'Albert-Frédéric d'Anspach, on prescrivit les conditions de l'hommage qu'il jura à l'issue de la diète, et il reçut incontinent l'investiture ordinaire.

Quant aux affaires moskovites, on en délibéra avec mollesse, et on n'établit qu'un faible impôt, à peine suffisant pour payer les troupes à Moskou. Les Moskovites voyant que Sigismond les abusait, se révoltèrent. Pojarskoï et Minine se mirent à la tête de cette rébellion. Un combat terrible dura trois jours (28, 29, 30 mars 1611). Ce dernier jour un incendie détruisit les deux tiers de Moskou. Enfin les Polonais se maintinrent dans les environs plus ou moins éloignés de cette capitale jusqu'au 7 janvier 1612. Mais fatigués d'attendre inutilement des secours, les uns évacuèrent la capitale, firent une confédération militaire, revinrent en Pologne et prirent de force leur solde arriérée sur les domaines du roi et du clergé; les autres qui restèrent en Moskovie formèrent aussi une confédération, car aux lettres pressantes de Chodkiewicz Sigismond III répondait par des promesses mensongères.

Enfin une nouvelle diète s'assembla en juin 1612 à Warsovie, et quand elle eut terminé ses travaux, Sigismond et Wladislas quittèrent cette ville et arrivèrent à Orsza. Mais il était trop tard, les Moskovites avaient élu au trône Michel Romanoff, et le roi retourna en Pologne. Marina Mniszech et son fils, poursuivis par les ordres du nouveau tzar, furent noyés dans le Wolga au mois de décembre 1612.

Cependant la Pologne ne pouvait pas renoncer à ses droits, et en 1617 le prince royal Wladislas marcha contre les Moskovites. Arrivé à Viazma, il y fut reconnu le 29 octobre comme tzar légitimement élu. Le parti dévoué à Michel Romanoff s'y opposait, il est vrai, mais Wladislas et Chodkiewicz arrivèrent en vue de Moskou, où Pierre Konasczwize, attaman des Kosaks, s'unit aux Polonais. Les deux armées au lieu de se battre à outrance, préférèrent négocier; on négocia longtemps, mais on finit par conclure à Diwlina, le 11 décembre 1618, une trêve de quatorze ans qui était avantageuse à la Pologne, et la Russie restitua les provinces de Smolensk, de Sévérie et de Czerniechow, en reconnaissant la validité légitime et historique de ce retour des provinces polonaises à la mère patrie.

A peine la Pologne obtenait-elle du repos du côté du Nord, que

dans le Midi les Tatars, les Moldo-Walaques et les Turcs l'inquiétaient. Stanislas Zolkiewski prit le commandement des Polonais ; il fut d'abord victorieux, mais trahi par Gratien, hospodar de Moldavie; il fut attaqué près de Cécora sur le Pruth. Après une retraite de huit jours à travers des flots de Turcs et des Tatars, Zolkiewski arrive vers le Dniester. Quelques-uns de ses compagnons lui conseillent de négocier, mais le chef répond : « Dieu m'a confié » l'honneur des Polonais, c'est à lui seul que j'en dois compte. Mou» rons, mais ne nous soumettons pas! » Il se jette au milieu de l'ennemi, son sabre tranche encore quelques têtes, et bientôt il succombe lui-même le 7 octobre 1620. Stanislas Koniecpolski, qui commandait en second, malgré sa bravoure fut conduit prisonnier à Constantinople. Les Tatars ne trouvant plus de résistance, dévastèrent les terres russiennes, et le sultan, fier de cette victoire, annonça qu'il reviendrait l'été suivant avec des forces plus imposantes pour subjuguer la Pologne.

En effet, au mois d'août 1621, le sultan Osman, à la tête de 120,000 hommes, s'établit en vue de Chocim sur les bords du Dniester, où Chodkiewicz avait à peine 30,000 combattants à lui opposer. Plusieurs combats furent livrés, et les Ottomans ne purent parvenir à ébranler la ténacité des Polonais. Chodkiewicz, âgé de soixante-trois ans, et quoique fatigué par tant de glorieuses campagnes, paye néanmoins de sa personne, et répand la terreur jusque dans le camp du sultan. Cependant sentant sa fin approcher, Chodkiewicz se fit transporter dans sa tente, et là, sur son lit de mort, il se démit du commandement en faveur de Lubomirski. En exhortant ses compagnons d'armes à la persévérance, le héros rendit son dernier soupir le 24 septembre 1621.

Enflammés par cette exhortation, les Polonais revinrent à la charge, et couronnèrent leur victoire en réduisant les Ottomans à demander une paix avantageuse à la Pologne. Cette paix fut signée le 9 octobre. Le sultan Osman retourna à Constantinople, où les janissaires l'assassinèrent, pour le punir d'avoir perdu soixante mille hommes dans cette campagne!

Le jeune Gustave-Adolphe, roi de Suède, profitant des embarras de Sigismond, avait envahi la Pologne jusqu'à sept reprises différentes entre les années 1621 et 1629. Dans ces circonstances, le duc de Prusse, en même temps électeur de Brandebourg, trahissait la Pologne en s'unissant aux Suédois, mais le courage des Polonais parvint à vaincre leurs ennemis. Gustave-Adolphe, battu à Stum le 28 juin 1629 par Koniecpolski, proposa la paix, en promettant de renoncer à toutes ses prétentions sur l'Esthonie et la Livonie, à condition que Sigismond renoncerait à la couronne de Suède. En effet, le 26 septembre, on signa une trêve de six ans, pendant laquelle on poserait des conditions plus explicites.

Sigismond III mourut à Warsovie le 30 avril 1532, à l'âge de soixante-six ans, dans la quarante-quatrième année de son règne, et sans s'être jamais trouvé, pendant ce règne si extraordinairement long, à la hauteur de sa mission. La Pologne alors ne dut sa gloire et son salut qu'aux grands hommes de guerre qui surgissaient en foule de tous côtés!

CHAPITRE XIV.

Election de Wladislas IV au trône de Pologne. — Expédition de Moskou. — Victoires des Polonais. — Paix de la Polanowka de 1634. — Ambassade de Trzebinski à Constantinople. — Mariage du roi Wladislas IV avec Marie-Louise de Gonzague. — Ambassade polonaise à Paris en 1645. — Mort du roi Wladislas IV.

Quoique Sigismond III fût certain que la plupart des suffrages de la noblesse polonaise appartiendraient à son fils Wladislas, néanmoins cette noblesse voulut que l'élection se fît dans toutes les formes usitées.

Le primat indiqua donc pour le 22 juin 1632 la diète de convocation ; celle-ci destina le 27 septembre pour la diète d'élection. Dans cette dernière, les mésintelligences commencèrent à éclater, mais comme survinrent les nouvelles fâcheuses de l'invasion des Moskovites, du siége de Smolensk, et d'autre part de la mort de Gustave-Adolphe tué à Lutzen ; la diète s'en alarma et proclama Wladislas dans la journée du 3 novembre. Le nouveau roi jura les *pacta conventa*, et le 6 fevrier 1633 il fut couronné à Krakovie.

Afin de presser les préparatifs de la guerre contre le tzar, violateur des traités qu'il avait cependant jurés si solennellement, le roi Wladislas IV, accompagné de son frere Jean Kasimir, quitta Krakovie le 9 mai et arriva à Wilno, où il reçut hommage de fidélité de la part du duc de Kourlande.

L'armée polono-litvanienne, avide de gloire et de juste vengeance pour les éternels méfaits des tzars, se pressa autour du roi. Christophe Radziwill, grand général de Litvanie, se mit en avant-garde. Il marcha directement sur Smolensk, attaqua les Moskovites avec tant d'impétuosité, qu'il les enfonça partout et prépara au roi de nouveaux triomphes. En effet, Wladislas arriva à Smolensk le 2 septembre ; il confia le commandement de cette ville au palatin Gosiewski et se mit à la poursuite de l'ennemi. Sehin ou Schein, commandait en chef les troupes composées de Moskovites, de Kosaks et d'Allemands, car le tzar ramassait partout des mercenaires. Ces troupes étaient fortes de 46,000 hommes, tandis que les Polono-Litvaniens n'en avaient que 20,000 ; néanmoins Sehin se retrancha dans son camp, certain que la disette et l'intensité du froid empêcheraient Wladislas de soutenir cette guerre. Mais le Moskovite se trompa fort : les Polonais, malgré les neiges et le froid le plus rigoureux, se battirent pendant cinq mois consécutifs (octobre 1633 - février 1634), avec un courage admirable. Sur ces entrefaites, le roi apprit que Koniecpolski avait remporté le 22 octobre à Paniowcé, sur le Dniester, une nouvelle victoire sur les Turcs et sur les Tatars. Ainsi de tous côtés le sabre polonais vengeait les outrages des envahisseurs.

L'armée de Wladislas diminuait, mais la persévérance de ses soldats était telle, que Sehin, malgré les secours et les ressources qui lui arrivaient toujours, fut obligé de se rendre à discrétion le 1er mars 1634. Une quantité de munitions, de canons, d'armes furent les trophées de cette journée. Sehin s'agenouilla devant le roi, et demeura dans cette attitude jusqu'à ce que Radziwill lui donnât l'ordre de monter à cheval et de se mettre en route.

Après cette capitulation, le roi prit Dorogobouje, Viazma, Kalouga, Mojaïsk, et menaça même Moskou. Effrayé et abattu par la rapidité des succès des Polonais, le tzar Michel Fédorovitsch demanda avec instance la paix, et le roi la lui accorda. Elle fut conclue le 5-15 juin 1634, sur les bords de la Polanowka, près de Viazma. En vertu de ce traité, le roi des Polonais renonça « au droit et au titre » de tzar que les Moskovites lui avaient décerné le 27 août 1610. Il » reconnaît Michel pour tzar de Moskovie et autocrate des Russies, » sans que ce titre puisse lui donner un droit quelconque à ces Rus» sies qui appartiennent *ab antiquo* à la Pologne. De son côté, le tzar » Michel, avec l'assentiment de son conseil, des boiars et d'autres » personnes de tout état, cède et rend à la Pologne les villes avec » leurs districts qui lui ont déjà été cédées par la trève de 1617, sa» voir. Smolensk, Bielaïa, Dorogobouje, Roslavl, Morovsk, Czer» niechow, Starodub, Poczep, Troubczewsk, Newel, Sebiez, Krasno » et le district de Wieliz. Il reconnaît l'Esthonie, la Livonie, la » Kourlande pour possessions légitimes de la Pologne, et s'engage à » interdire le passage par ces territoires à quiconque voudrait les en» vahir. Il reconnait au roi le titre de duc de Russie. Les captifs des » deux côtés seront mis en liberté. Les frais de guerre seront sup» portés par le tzar. Les Polonais recevront beaucoup de fourrures de » martres zibelines. » Ce traité perpetuel fut ratifié à Moskou le 19 mars, et à Warsovie le 3 mai 1635.

Si la bonne foi, si la fidélité aux engagements, si l'esprit et la lettre de l'Evangile étaient possibles chez les tzars et dans la politique de leur cabinet, la tranquillité et le repos de l'Europe pourraient se perpétuer; mais rien n'est sacré pour la Russie; dans le malheur, elle s'humilie, elle signe les traités, elle promet tout; mais au moindre succès, elle oublie tout, elle renie tout, elle envahit et dénationalise!...

A l'époque des négociations de la paix avec Moskou, Wladislas IV étant certain de sa conclusion, tourna ses yeux sur la Turquie. Sans égard pour le traité conclu à Chocim le 9 octobre 1621, les Turcs influencés sous main par le tzar cherchèrent à rompre ce traité. En conséquence André Trzebinski, chambellan de Léopol, fut envoyé de la part de Wladislas vers Amourad IV.

Après bien des obstacles, l'ambassadeur polonais fut présenté au sultan le 29 mars 1634. Le Grand Turc lui demanda d'un ton impérieux :

« Dans quel dessein es-tu venu à Stamboul?

— Je suis venu assurer Votre Hautesse, suivant l'ancienne coutume, de l'amitié de mon auguste maitre le roi Wadislas IV, et cimenter l'alliance conclue avec Soliman.

— Il n'est plus question ni de paix ni d'alliance, mais d'une guerre sanglante. Il n'y aura pas de vraie amitié ni de voisinage entre moi et le roi du Lehistan, s'il n'embrasse, de concert avec toute la nation, la foi du grand Mahomet, s'il ne paye un tribut annuel, s'il ne fait démolir les forteresses sur les frontières, et s'il ne supprime pas entièrement les Kosaks.

— Apprenez, seigneur, que pour des Polonais, pour une nation libre, l'idée seule de changer de religion, de payer le tribut et de démolir les forteresses est outrageante, surtout quand leurs bras peuvent encore porter les armes. Et, quoique seul devant vous, souffrez, seigneur, que je vous dise que mon cœur répugne à ces conditions, et que je regarde la guerre comme le meilleur argument pour trancher la question.

— Vous oubliez que je suis un monarque qui fait trembler toutes les nations du monde!

— Je n'oublie pas que vous êtes un grand potentat; mais je sais aussi que je vous parle, seigneur, de la part d'un roi qui est l'égal de tous les souverains du monde.

— En ce cas j'inonderai la Pologne de mes troupes, je tirerai mon cimeterre, et je détruirai votre pays par le fer et par le feu!

— Vous êtes maitre, seigneur, de déclarer la guerre; mais c'est à Dieu à disposer de la victoire. Le roi Wladislas aussi tirera son cimeterre; le monarque agira contre le monarque, la force se mesurera avec la force, et la Pologne est sûre de la victoire : les champs de

Chocim, de Sasowy-Rog, de Paniowce, les défilés de la Moldavie, sont des preuves vivantes qui parlent en notre faveur. »

Le sultan et ses ministres tressaillirent de colère à ces sanglants souvenirs. Le sultan, étonné des reparties de l'ambassadeur polonais, se tourna vers les siens et dit : « Je voudrais que vous suivissiez » l'exemple d'un tel ministre! » Il salua l'ambassadeur, et ordonna de le faire escorter avec honneur.

Depuis, les Turcs firent de grands préparatifs de guerre; mais cet orage se dissipa devant l'étoile de Wladislas. Le sultan ayant appris que les Moskovites étaient contraints de conclure la paix de la Polanowka, envoya une ambassade pour traiter avec le roi. La diète de Warsovie s'occupa, en juillet, de cette affaire. Les Turks, traînant en longueur les négociations, forcèrent Wladislas à faire les préparatifs; à cet effet il se mit en route pour Léopol, lorsque le sultan, effrayé, finit par signer la paix, en septembre 1634, avec des conditions avantageuses à la Pologne.

Après ces événements, Wladislas arrangea les affaires avec la Suède, en vertu du traité de Sztumdorf du 12 septembre 1635, et accorda sa protection aux Kosaks, envers lesquels l'aristocratie polonaise abusait de ses prérogatives.

Le 24 mars 1644, l'archiduchesse d'Autriche Cécile-Renata, épouse du roi, étant morte, et le gouvernement français désirant étendre son influence sur la Pologne, envoya un ambassadeur, le sieur de Flecelles, vicomte de Brégy, pour offrir au roi Marie-Louise, fille de Charles de Gonzague, duc de Mantoue. Le contrat de mariage fut signé à Fontainebleau, le 26 septembre 1645. Une magnifique ambassade polonaise vint chercher la nouvelle reine à Paris; le 5 novembre, les fiançailles par procuration eurent lieu en présence de Louis XIV, âgé alors de huit ans, et le 10 mars 1646, Wladislas épousa la reine à Warsovie, et le 15 juillet suivant elle fut couronnée à Krakovie.

Notre but principal, dans cette publication populaire, étant de rappeler les événements qui ont uni les deux nations de France et de Pologne à différentes époques, nous donnons la narration contemporaine de l'arrivée des ambassadeurs polonais à Paris, et le départ de Marie-Louise de Gonzague pour la Pologne.

« Le dimanche 29 octobre 1645, M. de Berlize, l'un des introducteurs, se rendit à onze heures du matin, avec les carrosses du roi, à l'hôtel d'Elbeuf, parce que le duc de ce nom et le prince d'Harcourt, son fils, avaient ordre de recevoir les ambassadeurs polonais qui avaient dîné à Reully, à la maison appartenant au sieur de Rambouillet. Un différend survint entre les ambassadeurs et le duc d'Elbeuf; celui-ci prétendait les rencontrer en chemin, et les ambassadeurs ne voulurent point partir ni monter à cheval avant que le duc les eût salués à Reully. Quoique la prétention du duc fût nouvelle, il fallut la régler, et le jour était sur son déclin lorsque les ambassadeurs entrèrent à Paris par la porte Saint-Antoine.

» Girault, adjoint des introducteurs, fit ranger la troupe, qui était à cheval, se plaça à la tête, et la fit marcher dans l'ordre suivant :

» Le capitaine des heïduques (ou gardes du palatin de Poznanie) était aussi ambassadeur; il se présenta le premier, et ouvrit le cortége.

» Il était revêtu d'un dolman ou justaucorps de satin jaune, recouvert d'un long manteau doublé de martre zibeline; le bonnet qu'il portait sur la tête était de drap d'or, fourré ainsi que le manteau, et orné de plumes de héron, soutenues et attachées avec une agrafe de pierres fines. Il tenait à la main un *busdigan*, espèce de massue dont chaque extrémité était garnie d'argent doré. Un cimeterre magnifique, chargé de grosses turquoises, pendait à son côté. Son cheval était sellé et houssé de drap semé de broderies d'or; les deux étriers à la polonaise étaient larges et d'argent massif; la bride, le poitrail et la croupière, enlacés de chaînons d'argent admirablement travaillés. Une longue épée tombait d'un côté de la selle. Sa compagnie, composée de trente hommes, marchait à pied. Ils étaient vêtus d'un *zupan* de drap rouge. Les manches de l'habillement, ouvertes sur l'épaule, flottaient gracieusement; le manteau, de la même couleur et de la même étoffe, était retroussé sur l'épaule et ret nu par huit boucles d'argent; ils avaient le bonnet en tête, garni de fourrure, au-dessus de laquelle on voyait une lame d'argent au lieu de plumes. Pour armes ils portaient une carabine sur l'épaule droite, et une lourde hache sur la gauche. Leur tête était rasée; une longue mèche de cheveux était conservée au sommet pour ornement du chef; leurs moustaches étaient très-longues.

» Quatre hommes marchaient dans le même costume, portant chacun une enseigne de deux couleurs également partagées, jaune et rouge. Six fifres suivaient ceux-ci, puis marchait l'évêque de Warmie (Venceslas Leszczynski). Un autre ambassadeur suivait, couvert d'un *zupan* de satin cramoisi et d'un manteau en velours de la même couleur, fourré de martre zibeline; son bonnet, aussi richement orné que celui du premier capitaine, son cheval, le reste de l'équipage, ainsi que sa compagnie, ressemblaient parfaitement à ceux du précédent. L'habillement différait seulement par la couleur, et au lieu de huit boucles d'argent, ils en portaient seize de chaque côté.

» Del Campo les suivait avec les gentilshommes de son académie. Immédiatement après venait le capitaine des carabiniers de l'ambassadeur palatin, vêtu d'un justaucorps d'étoffe en soie incarnat; le manteau, en velours vert, était magnifiquement brodé d'or; le bonnet vert garni d'une aigrette assez touffue. Il montait un cheval admirablement harnaché; un riche cimeterre pendait d'un côté, et un autre aussi beau était attaché à la selle. Sa compagnie, composée de vingt-six hommes habillés de drap rouge galonné, le suivait à une certaine distance; ils étaient armés de carabines, l'épée à la ceinture et le grand cimeterre attaché à la selle.

» L'écuyer de Vaux marchait avec les gentilshommes de son académie; leurs chevaux superbes étaient parés de glands d'or.

» Trzeciecki, premier gentilhomme de la chambre du même ambassadeur, s'avançait vêtu d'un *zupan* de satin violet; son manteau sans collet était en tabis de la même couleur, doublé de martre. Il tenait à la main un marteau d'acier, dont le manche était doré. Son épée et son cimeterre couverts de pierres fines ajoutaient à l'éclat qui l'entourait; la selle, en drap de soie violet, couverte de broderies d'argent, ainsi que la housse qui tombait jusqu'à terre, ne laissait pas moins voir l'élégance du cheval. Il conduisait vingt-quatre hommes de la chambre de l'ambassadeur, et cette marche si brillante paraissait devenir de plus en plus magnifique à mesure que le cortége avançait.

» La compagnie de Trzeciecki était habillée de dolmans de satin jaune très-amples, allant à merveille à ceux qui les portaient; le manteau fait en velours cramoisi, doublé ainsi que le dolman; il était garni de boutons d'or à queues d'un fil du même métal; tous montés sur des chevaux choisis, superbement harnachés. Ils étaient porteurs d'un arc et d'un carquois de velours garni de flèches dorées.

» Hornolfini et son académie suivaient Trzeciecki; ils étaient devancés par le premier gentilhomme de l'évêque de Warmie. Celui-ci vêtu d'un *zupan* de satin blanc bordé d'une large bande de fourrure, surmontée d'une lame d'argent. Son manteau de velours amarante doublé de toile d'argent. A la main il tenait une massue d'or élégamment ciselée. Seize gentilshommes formaient la suite; leur *zupan* était de satin gris de lin parsemé de broderies argentées; le bonnet de velours vert avec un bouquet de plumes d'autruche; leur monture ne différait pas de celle des autres; leurs armes étaient étincelantes d'or et de pierreries, et l'admiration croissait à chaque pas des nouvelles compagnies.

» Un peu plus loin on aperçut Memon avec son académie; puis six trompettes, dont trois du palatin, vêtus de *zupans* de satin jaune; bonnets et manteaux de drap rouge accompagnés de broderies. Les trois autres trompettes avaient des *zupans* de satin blanc, bonnets et manteaux en drap vert. Les banderoles des trompettes, parsemées d'or et de soie, portaient les armes de leur maître.

» Bilinski, écuyer du palatin, faisait mener devant lui un cheval turk blanc de toute beauté. Il marchait lentement en balançant sa tête chargée d'un bouquet de plumes de héron. Une énorme rose de rubis entourée d'autres pierres fines couronnait son front, et éblouissait les yeux des spectateurs. Bilinski portait un costume d'une magnificence extrême, quoique les couleurs en fussent plus sérieuses. Son *zupan*, en satin d'un rouge pourpre, était bordé de martre brune à reflets argentés; le manteau jeté sur ses épaules était d'un velours gris de fer, fourré de la même martre, et retenu par des ganses d'or; de gros glands pendaient aux extrémités de ces mêmes torsades, et son bonnet était d'or mat.

» La selle de son cheval turk, de brocart d'or, était parsemée d'une grande quantité de turquoises et de diamants; la housse en broderies d'or gracieusement dispersées çà et là sur le fond; la bride, la croupière et le poitrail étaient couverts de chaînons et de lames dorées si ingénieusement travaillés, qu'ils étaient aussi souples et aussi flexibles que s'ils eussent été de cuir. Ce modèle des coursiers était fourré d'argent, et portait à sa selle une épée de grande dimension, dont le fourreau d'argent massif était incrusté d'émeraudes et de rubis.

» A quelque distance, trois musiciens, habillés de satin de diverses couleurs, ouvraient la marche de plusieurs gentilshommes polonais, se trouvant à Paris comme voyageurs; ceux-ci étaient vêtus à la française.

» Le comte de Noailles, que la princesse Marie-Louise de Gonzague avait envoyé à la rencontre des ambassadeurs, se trouvait à la tête de la moitié de l'académie du maréchal de Poix, conduite par le baron de Biron en l'absence de l'écuyer. L'autre moitié marchait sous les ordres du comte de Barrault, envoyé par la même princesse.

» Le colonel polonais Szodrowski, capitaine des gentilshommes d'honneur du palatin de Poznanie (Jean Opalinski) se présenta après la cour de la princesse. Il montait un cheval turk dont la robe était moitié blanche et moitié isabeline, selle de broderies couvertes de petits croissants d'argent doré. Le colonel, vêtu de toile d'argent très-brillante, était coiffé d'un bonnet en même tissu, doublé de martre zibeline, garni de deux superbes plumes de héron; de riches pierreries en forme d'étoile, placées au-dessous du bouquet de plumes, paraissaient le soutenir.

» Trois hommes marchaient à pied à ses côtés; leurs casaques dorées à la turque ne formaient également qu'une nappe d'or éblouissante; ils avaient pour armes une longue hache, dont le manche était incrusté de turquoises et d'une infinité de pierres aussi rares.

» Jamais Paris n'avait vu tant de magnificence : tout le luxe somptueux d'Orient semblait s'être réuni dans cette capitale, et de quelque côté que les regards se tournassent, ils ne découvraient que l'or et les pierreries les plus étincelantes.

» Alors se firent voir des seigneurs que le roi, la reine, le duc d'Orléans, le prince de Condé et le duc d'Enghien avaient envoyés au-devant des ambassadeurs. Immédiatement après parurent Opalinski, cousin du palatin; Alexandre S'elski, maître d'hôtel de l'évêque, et Stanislas Kostka, comte de Steinberg. Ils étaient habillés de justaucorps verts; par-dessus, une veste de brocart d'or à fleurs, garnie, depuis le haut jusqu'à la taille, de boutons enrichis de diamants, d'émeraudes et de rubis; leurs bonnets étaient chargés de grandes aigrettes. Ils montaient des chevaux turks harnachés en lames d'or couvertes de diamants, ayant au cou des chaînes d'argent doré, qui les entouraient plusieurs fois.

» Adrien Slupecki, neveu de l'évêque, Evariste Belzki, François Ciszewski, Stanislas Watta, camérier du palatinat de Poznanie et maréchal de l'ambassade, étaient montés et vêtus aussi élégamment que les précédents.

» Jean Traginski était couvert d'une veste de brocart d'or fourrée de zibeline, ainsi que le bonnet orné d'un bouquet de plumes de héron, dont le bas resplendissait de diamants. Son cheval turk avait une bride d'or toute façonnée; la selle et la housse de velours cramoisi étaient semées de croissants d'étoiles dorées et argentées. Son front était orné d'une enseigne de diamants et d'une touffe de plumes. Le coursier fut encore plus admiré par son adresse et son agilité, que par sa beauté et ses ornements. Son cavalier le fit mettre à genoux; il baissa la tête jusqu'à terre en passant devant le Palais-Royal; il agita son élégant panache, et parut saluer avec respect le roi et la reine, placés à l'un des balcons pour jouir du brillant spectacle de cette majestueuse cavalcade.

» On admira aussi plusieurs autres grands seigneurs, parmi lesquels se trouvèrent Morsztyn, Jean-Czarny Zawisza, Orzechowski, neveu de l'évêque, et Dienheim-Chotomski.

» Le secrétaire de l'ambassade, vêtu avec magnificence, et fort avantageusement doté par la nature, accompagnait Roncagli, ministre résident de Pologne, dont le cheval, harnaché de velours noir, était conduit par le marquis de Miossens, lieutenant des gens d'armes du du roi.

» On vit encore Cieklinski, noble sénateur de la république de Pologne, vêtu de toile d'or fourrée de lynx, le bonnet en velours gros bleu, et monté sur un cheval arabe supérieurement paré.

» Le prince Radziwill et Zamoyski, fils du grand chancelier de la couronne de Pologne, suivaient Cieklinski, et étaient tous deux habillés à la française d'une manière fort recherchée.

» Ce fut alors que parurent les deux ambassadeurs, ayant devant eux le sieur de Berlize, et à leurs côtés le duc d'Elbeuf et le prince d'Harcourt son fils.

» L'évêque, la main appuyée sur son collègue, était revêtu de ses habits les plus beaux. Une robe de soie violette, la plus magnifique qu'on puisse voir, tombait jusqu'à ses pieds; il portait un bonnet gris sur la tête, et avait sur l'épaule une large fourrure d'hermine doublée de satin blanc. Autour de son cou était un collier de diamants, et sur sa poitrine brillait une croix d'or admirablement travaillée.

» Le palatin avait une casaque de brocart d'or, couverte de pierreries si étincelantes, qu'elles paraissaient surpasser l'éclat de celles que nous avons déjà tant admirées. Son sabre et ses étriers, couverts de saphirs d'un bleu céleste, se détachaient de la housse qui couvrait un cheval d'une rare beauté. Ses pieds avaient quatre fers d'or massif, dont l'un se détacha dans la rue, n'ayant été cloué peu solidement que pour faire preuve de luxe. Puis venaient des carrosses, parmi lesquels on en remarqua six plus extraordinaires que les autres par l'équipage et la richesse les harnais.

» Les voitures étaient remplies par les personnes de la suite de l'ambassadeur, telles que les confesseurs, les médecins, quelques jésuites et autres ecclésiastiques tant allemands que polonais, tous élevés aux grandes dignités.

» Parmi les chevaux, il y en avait quatre turks; vingt-trois étaient ferrés d'argent et tous magnifiquement ornés.

» Ce fut dans cet ordre éclatant et unique que les ambassadeurs polonais traversèrent presque toute la ville de Paris; c'est-à-dire depuis la porte Saint-Antoine jusqu'à la rue Neuve-Saint-Honoré, où ils descendirent à l'hôtel de Vendôme. Dès qu'ils furent arrivés, le roi les envoya complimenter par M. de Liancourt, premier gentilhomme de la chambre du roi, et la reine leur adressa le comte d'Orval, son premier écuyer.

» Deux jours après cette entrée triomphale, les ambassadeurs obtinrent leur première audience; elle fut accompagnée des mêmes cérémonies qu'à leur entrée; à l'exception cependant que les princi-



Stanislas Zolkiewski présente les tzars de Moskovie a Sigismond III à Warsovie, le 29 octobre 1611.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

paux seigneurs furent choisis et invités par le duc de Joyeuse à monter dans les carrosses de la cour.

» Tous les princes et tous les grands de la cour de Sa Majesté Louis XIV furent prévenus de se rendre au Louvre, où résidaient Leurs Majestés. Le grand maître des cérémonies de Rhodes accueillit l'ambassade tambour battant. Cent Suisses, commandés par le lieutenant Sainte-Marthe, étaient rangés avec un ordre parfait au pied du grand escalier du Palais-Royal. Les ambassadeurs y rencontrèrent le marquis de Chaudenier, capitaine des gardes écossaises; il se plaça devant le grand maître des cérémonies, et les deux ambassadeurs de Sa Majesté Polonaise Wladislas, conduits par le duc de Joyeuse, entrèrent dans la galerie. A mesure que les seigneurs polonais pénétraient dans la galerie, le grand maître des cérémonies royales les faisait placer en haie, afin de laisser un libre passage aux envoyés du roi de Pologne.

» Ceux-ci, après avoir respectueusement salué le roi et la reine, prononcèrent des discours en latin, et présentèrent leurs lettres de créance. Le comte de Brienne, secrétaire d'Etat, les prit des mains de Leurs Majestés, et fut chargé par elles de les déposer dans les archives du royaume.

» Au sortir du Palais-Royal, les ambassadeurs se rendirent à l'hôtel de Nevers pour présenter leurs hommages à la belle princesse de Mantoue, qui voulut bien les recevoir à l'entrée d'une salle richement décorée. Ils lui parlèrent en latin, et la prièrent humblement d'accepter une croix en diamants de la valeur de cent mille écus.

» L'évêque d'Orange répondit à la harangue des ambassadeurs, et la princesse leur future reine les conduisit jusqu'au milieu de la salle, où elle les quitta. Le 27 novembre 1645, elle était déjà sur la route de Pologne. »

Comme on l'a vu, Marie-Louise épousa à Warsovie, le 10 mars 1646, le roi Wladislas IV; mais cette union ne dura pas longtemps, car le roi mourut le 20 mai 1648. Plus tard la veuve épousa Jean-Kasimir, frère de Wladislas.

CHAPITRE XV.

La Pologne, la France et la Russie en 1654. — Ambassade russe à Paris. — Parallèle des deux civilisations polonaise et moskovite.

Les deux ambassades polonaises en France, celle de 1573, que nous avons décrite précédemment, et celle de 1645, donnent une idée exacte et complète du degré de civilisation de la Pologne à une époque où, dans les mêmes circonstances, la Moskovie se montrait toujours barbare.

Les ambassadeurs polonais déploient à la cour de Charles IX et à la cour de Louis XIV un luxe, une magnificence, une splendeur qui rivalisent avec le goût exquis de la cour du grand roi. Les hommes marquants qui représentent la Pologne se montrent instruits dans toutes les sciences; ils parlent plusieurs langues, ils sont élégants, courtois, et obtiennent le titre de *Français du Nord*.

Jetons maintenant les yeux sur une ambassade russe de 1654. Il n'y a ni parallèle, ni comparaison, ni panégyrique, ni critique à faire. Il nous suffit de présenter les faits, parce que la vérité est la suprême éloquence de l'historien.

Les gouvernements choisissent l'élite de leurs hommes d'Etat pour se faire représenter auprès des cours étrangères; le gouvernement russe envoya donc l'expression de sa civilisation et de son progrès. Malheureusement il paraît que cette civilisation et ce progrès sont bien lents à venir en Russie, car au commencement du dix-huitième siècle l'inimitable fabuliste la Fontaine n'a pu dire autre chose de ce pays que ces mots :

Quiconque est loup agit en loup.

Ou, comme l'a dit Napoléon Ier au dix-neuvième siècle : « Grattez » l'épiderme russe, et c'est toujours l'ours ou le Tatar qu'on y » trouvera ! »

On ne pourra mettre en doute l'impartialité de la description que nous donnons ici, car ces détails sont rapportés par un Français, témoin oculaire, maître des cérémonies et introducteur des ambassadeurs au Louvre.

A cette époque, le tzar Alexis Mikhaïlovitsch, qui était sur le point d'envahir la Pologne, demanda à Louis XIV d'intervenir auprès de sa parente Marie-Louise de Gonzague, mariée en secondes noces à Jean Kasimir, roi de Pologne et frère de Wladislas IV, afin que cette princesse ne s'opposât pas aux vues du tzar, et le laissât agir en Pologne au gré de sa politique.

La mission diplomatique fut confiée au *kniaz*, ou prince Constantin Meschtschersky. La Russie, comme nous l'avons dit, avait choisi le plus illustre de ses hommes d'Etat, et pour accompagner le grand diplomate, elle avait nommé secrétaire d'ambassade André Bogda-


Héroïsme de madame Chrzanowska à Trembowla en 1675.

noff, autre illustration de la cour de Moskou. Outre cela, il y avait un interprète et quelques serfs faisant le service de laquais.

L'ambassade, ainsi organisée, se rendit d'abord en Hollande. Chanut, ministre plénipotentiaire de France auprès des États-Généraux, informa sa cour de l'arrivée des Moskovites et de l'objet de leur mission.

Pour un tzar, une ambassade était chose peu coûteuse; la Russie suivait en cela la coutume orientale, qui s'en remettait à la munificence des cours étrangères pour défrayer ses envoyés. Au lieu de deniers comptants, le tzar Alexis donna à son ambassadeur une lettre pour le roi de France, et un *mémorandum* où étaient expliqués longuement les motifs qui lui faisaient déclarer la guerre à la Pologne, et où il se plaignit de l'abandon des Kosaks, qui, après s'être d'abord révoltés contre le roi de Pologne, passèrent à la Russie, et ensuite avaient trahi cette dernière puissance pour se remettre de nouveau sous la suzeraineté polonaise.

Quelque temps après avoir reçu la communication de son envoyé en Hollande Chanut, le comte de Brienne, ministre des affaires étrangères, reçut la visite d'un inconnu, accompagné d'un homme que la ville de Rouen avait mis auprès de lui pour lui servir de guide et de truchement. L'un de ces deux personnages était Jean Wilner, l'interprète de l'ambassade moskovite ; l'autre était l'interprète de l'interprète; et quand on pense que cela ne suffisait pas encore ! Wilner, nés de parents flamands établis en Moskovie, savait le russe et le flamand ; mais personne à Paris ne comprenant les deux langues, on finit par découvrir le banquier Frisse, qui parlait flamand et français. A l'aide de ces deux truchements mis bout à bout, on s'entendit tant bien que mal.

Le comte de Brienne arriva à comprendre ce dont il s'agissait; il s'agissait d'envoyer au Havre-de-Grâce des fonds à l'ambassadeur russe pour qu'il pût venir à Paris remplir sa mission diplomatique. On fit entendre au truchement qu'on ne donnerait rien quant à présent, mais qu'à l'arrivée de l'ambassadeur on aviserait.

Le comte de Brienne chargea un maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs, d'arranger la réception de ces Moskovites, et c'est d'après ce maître des cérémonies que nos lecteurs verront, par extrait, comment se passa cette ambassade :

« Sur l'avis reçu de Paris, l'ambassadeur s'était mis avec sa suite et était arrivé à Saint-Denis, à l'auberge de l'*Epée royale*. Là il fit une nouvelle halte, attendant toujours qu'on voulût bien payer sa dépense. On le fit attendre huit jours, pendant lesquels on tint conseil chez le cardinal Mazarin, chez la reine régente et le jeune roi, enfin chez M. Servien, qui en sa qualité de surintendant des finances serrait bien les cordons de la bourse. A force de délibérations, on tomba d'accord, et on décida qu'une somme de deux mille quatre cents livres serait dépensée pour le séjour de l'ambassade moskovite à Paris, mais qu'on n'entrerait pour rien dans les comptes de frais antérieurs. C'est-à-dire qu'il fut résolu avec M. Servien qu'on dépenserait cent livres tant pour leur logement et nourriture que pour toute autre chose par jour, et que pour la dépense que cette ambassade aurait faite au Havre et depuis jusqu'au jour où elle entrait dans le carrosse du roi, elle n'aurait rien. »

» Le maître des cérémonies se rendit donc à Saint-Denis avec le carrosse du roi et avec celui de la reine mère. Étant arrivé à l'auberge de l'*Epée royale*, il prit l'envoyé moskovite et se mit avec lui et ses deux truchements dans le premier carrosse, laissant le second à un commis des affaires étrangères, au secrétaire de l'ambassade, et à deux Hollandais qui étaient venus d'Amsterdam avec elle. Huit laquais en costume moskovite de couleur verte montèrent derrière les carrosses, mais à l'entrée de la ville ils descendirent pour marcher aux portières. Les Parisiens furent ébahis à la vue de ces étrangers à longue barbe et à longs cheveux, revêtus de caftans et de bonnets de velours bordés de martre.

» Le maître des cérémonies les déposa dans un hôtel garni de la rue Dauphine, et leur envoya son cuisinier et un maître d'hôtel. Quatre jours après, les deux carrosses revinrent devant cette maison pour conduire le kniaz à l'audience du roi. Cette fois le secrétaire se mit avec son maître, avec l'introducteur et avec les deux truchements dans le principal carrosse, tenant en l'air, comme un ciboire, la lettre du tzar, enveloppée de taffetas rouge. Il conserva cette attitude pendant tout le trajet, et jusqu'à la remise de la lettre.

» Sa Majesté, ayant auprès de lui le comte de Brienne et les officiers de sa maison, attendait dans le grand salon du palais, l'ambassade du tzar de Moskovie. L'envoyé prit des mains de son secrétaire la lettre de son maître et la présenta au roi, en récitant tous les titres du tzar. Il n'était pas permis d'en retrancher la moindre chose, et comme on ne pouvait retenir dans la mémoire ces titres, les orateurs publics étaient obligés de se munir toujours d'un papier contenant le protocole de cour. Après la lecture des titres, l'ambassadeur ajouta qu'il était chargé de demander des nouvelles de la santé du roi de France.

» Les deux truchements répétèrent successivement tous ces titres et la harangue très-courte de l'ambassadeur; après quoi le roi, à son tour, demanda des nouvelles de la santé du grand-duc de Moskovie. Sa demande, à l'inverse de celle de l'ambassadeur, fut traduite successivement en flamand et en russe. Mais au lieu de répondre, le kniaz manifesta un grand malaise, et on lui demanda ce qu'il avait. Il déclara être douloureusement affecté de voir que Sa Majesté le roi de France ne s'était levée ni en entendant les noms et titres du tzar ni en prononçant elle-même ces noms, attendu que c'était une étiquette invariable des cours de se lever au nom de son maître, et que ni le sultan ottoman, ni l'empereur d'Allemagne, ni le schah de Perse, ni le grand khan des Tatars n'y manquaient jamais. Quand ce sujet de mécontentement fut parvenu jusqu'aux oreilles du roi par la double traduction flamande et française, le roi fit répondre par le comte de Brienne que ce n'était point la coutume en France, mais que pour témoigner sa haute estime envers le grand-duc de Moskovie, il allait se découvrir la tête. En effet, il ôta gravement son chapeau, puis il le remit. L'ambassadeur déclara être satisfait.

» On le conduisit de là chez la reine-mère; comme il n'avait pas de lettre pour elle, le maître des cérémonies lui dit en chemin qu'il fallait faire une révérence et adresser un compliment à la princesse. L'ambassadeur fit bien la révérence ; mais, pour tout compliment, il demanda à la reine, de la part de son maître, comment elle se portait. Il fit faire lecture, comme chez le roi, de tous les titres du tzar; son lecteur, ne voyant plus clair, ne put s'en tirer ; l'ambassadeur se fâcha tout rouge. Mais la reine dit qu'elle le dispensait de la peine de lire les titres.

» L'ambassadeur ne fut pas capable de dire de quelle famille étaient issues la mère et la femme de son maître. Ils ne font cas, en ce pays-là, ni des mères ni de toutes les femmes, et ne s'enquêtent jamais d'elles ; et quand le grand-duc a eu deux filles consécutives d'une femme, si elle fait encore la troisième fois une fille, il la répudie et fait bâtir un couvent où il la met et ses filles avec elles, et se remarie à une autre.

» Le lendemain, l'ambassadeur voulut retourner à la cour pour présenter au roi le livre des raisons qu'avait son maître pour faire la guerre à la Pologne. L'introducteur lui fit observer qu'on n'obtenait pas d'audience du roi tous les jours, et qu'il suffisait de remettre le livre au comte de Brienne, chargé de prendre connaissance des affaires étrangères. L'ambassadeur répondit qu'il avait ordre exprès de son maître de ne communiquer qu'avec le roi, et qu'il n'avait aucunement affaire au comte de Brienne. On disputa toute la journée, sans que le maître des cérémonies pût faire comprendre au Moskovite qu'en France, c'est à un secrétaire d'État qu'on parle de diplomatie; le kniaz objecta sans cesse les ordres de son maître. Il était tellement esclave de ses ordres, qu'il n'avait pas voulu faire une visite au secrétaire d'État avant l'audience royale, ni même envoyer chez lui son secrétaire avec ses lettres de créance. Le lendemain nouvelle dispute aussi infructueuse que celle de la veille; et le livre ne fut pas présenté au roi.

» Quinze jours se passèrent sans que l'ambassadeur moskovite quittât son hôtel garni de la rue Dauphine. Le maître des cérémonies lui avait poliment offert son carrosse pour qu'il pût se promener dans Paris, voir le Louvre et les autres grands édifices de la capitale. L'ambassadeur, en le remerciant, l'avait assuré qu'il ne voulait rien voir du tout. En effet, il préférait passer toutes les après-midi à s'enivrer avec son secrétaire et un autre attaché; à eux trois ils consommaient huit pintes d'eau-de-vie par jour, et dans leur ivresse, ils se querellaient et même se battaient à coups de poing. Plus d'une fois l'ambassadeur ivre avait maltraité ses gens. Lorsqu'il était à Amsterdam, l'un d'eux tomba même victime de sa brutalité. Dans ces rixes, le secrétaire lui rendait coup pour coup. Une fois, s'étant pris aux cheveux, ils firent un vacarme tel, que les Suisses, qu'on avait placés dans l'hôtel pour écarter la foule des curieux et des importuns, se crurent obligés d'accourir pour les séparer. L'ambassadeur et son secrétaire s'apaisèrent enfin, et se remirent à boire jusqu'à minuit, en gardant avec eux ces bons Suisses, qui s'acquittèrent très-bien de leur nouvelle tâche. Comme l'ambassadeur ne fit pas la moindre disposition pour un départ prochain, on craignit qu'il n'eût envie de s'enivrer longtemps encore aux dépens du trésor royal. En conséquence, le maître des cérémonies alla lui dire, qu'il était libre de partir quand il lui plairait. Loin de s'en fâcher, l'ambassadeur répliqua qu'il ne le pouvait, parce qu'il n'avait pas reçu des mains du roi la réponse à la lettre de son maître. On lui dit qu'il recevrait cette réponse par le secrétaire d'État; mais l'ambassadeur s'écria : « O » ciel ! mon maître me ferait couper la tête, si j'osais recevoir la » lettre du roi d'autres mains que des siennes propres. »

» Ayant une grande envie de se débarrasser de lui le plus promptement possible, on le mena dès le lendemain à l'audience du roi. Sa Majesté remit entre ses mains la lettre pour le tzar écrite sur parchemin, et le secrétaire d'ambassade porta ce document, les bras levés, jusqu'au logis de la légation.

» On ne pouvait se dispenser de faire un présent à l'ambassadeur partant. On choisit donc une chaîne en or de la valeur de 3,600 livres; le secrétaire devait avoir cent écus, l'interprète flamand autant et l'autre interprète 200 livres. On pensa qu'on ne se débarrasserait de l'ambassade moskovite qu'en la défrayant jusqu'au Havre ; on fixa la dépense à 600 livres, ce qui avec le prix de la chaîne ferait une somme de 4,200 livres, sans compter les cadeaux à distribuer au se-

crétaire et aux interprètes. Cependant M. Servien déclara ne pouvoir donner que 3,600 livres pour le cadeau et pour les frais de route. On porta la chaîne chez le sieur Lescot, orfévre de la cour, avec ordre d'en enlever un bout de la valeur de 600 livres. L'orfévre raccourcit la chaîne, et retenant le bout avec son droit de commission, il donna 544 livres; c'est avec cette somme que les Moskovites durent faire le voyage du Hâvre. »

CHAPITRE XVI.

Election de Jean Kasimir. — Guerre contre les Kosaks et les Tatars. — Emploi du *liberum veto* pour rompre les diètes. — Invasion des Suédois sous Charles-Gustave. — Invasion des Moskovites. — Invasion des Transylvains. — Victoires de Czarnieçki, en Pologne et en Danemark. — Discours du roi Jean Kasimir sur les futurs partages de la Pologne.

Aussitôt que le primat apprit la nouvelle du décès de Wladislas IV, il fixa au 16 juillet 1648 la diète de convocation, et celle-ci indiqua le 6 octobre pour l'ouverture de la diète d'élection. Cette fois il n'y avait que trois candidats, mais la majorité porta ses voix sur Jean Kasimir, frère de Wladislas, qui fut proclamé le 22 novembre. Après cela, le nouveau roi quitta Warsovie, se rendit à Krakovie où il fut couronné le 17 janvier 1649. Enfin, au mois de juin, il épousa Marie-Louise, veuve de son frère.

Dix ans avant cette époque, Jean Kasimir avait été persécuté en France. Au mois de janvier 1638, il quitta Warsovie, alla à Gênes, avec l'intention d'aller en Espagne pour rendre visite à Philippe IV et revendiquer les *sommes napolitaines*, que Naples devait par droit de succession à Catherine Jagellonne, aïeule de Kasimir.

En passant par Marseille, il examinait son port, par un motif de simple curiosité, lorsqu'il fut arrêté (le 9 mai 1638), emprisonné au château de Sisteron, et puis transporté à Vincennes. Sa captivité dura deux ans. Le roi Louis XIII avait voulu se venger sur le prince polonais de l'alliance intime de Wladislas IV avec l'Autriche; à ce grief se joignirent d'injustes accusations d'espionnage pour le compte de l'Espagne, qui était alors en guerre avec la France.

Après de longues négociations, Jean Kasimir fut rendu à la liberté en 1640. En 1643 il partit pour l'Italie, où il entra dans la compagnie des jésuites; puis il quitta cette compagnie et fut fait cardinal. Enfin il abandonna cette dernière dignité pour prendre la couronne de Pologne.

Les révoltes des Kosaks agitèrent les premières années du règne de Jean Kasimir. Malgré les concessions que Wladislas IV leur avait faites, dans l'intérêt de la paix publique, elles déplurent à l'aristocratie polonaise. Bogdan Chmielniçki, chef des Kosaks, ne pouvant pas trouver justice auprès de quelques seigneurs polonais, et profitant de l'interrègne, conduisit, dès le mois d'août 1648, les Kosaks au cœur de la Pologne; il y fit main basse sur la noblesse, mais épargna les paysans. Le 23 septembre il battit les Polonais à Pilawcé, non loin d'Olesko. Puis il assiégea Léopol et Zamosç, qui se rachetèrent à prix d'or, et enfin il rentra dans l'Ukraine.

Au mois de février 1649, la Pologne ouvrit des négociations avec Bogdan, qui se trouvait alors à Peréaslaw, au delà du Dniéper; mais on ne put rien conclure, car le tzar de Moskovie intriguait déjà, et poussait Bogdan à une nouvelle révolte contre les Polonais.

La noblesse sollicitait Jean Kasimir de se mettre à la tête d'une armée; ce roi voulait ramener par la douceur les Kosaks, jadis si dévoués et si utiles à la Pologne; mais la noblesse voulut se servir de la force; elle prit les armes, et se fit battre dans la basse Wolynie et sur les bords du Boh. Après ces défaites, Bogdan cerna les Polonais à Zbaraz, au nord de Tarnopol: il les tint assiégés durant tout le mois de juillet. Les Kosaks tentèrent vingt assauts, et les Polonais firent soixante-quinze sorties heureuses.

Il était temps que le roi s'emparât du commandement de l'armée. Bogdan apprenant la marche du roi va au-devant de lui, le trouve à Zborow (entre Zloczow et Tarnopol). Le combat dura plusieurs jours: mais la victoire abandonna Bogdan, qui s'humilia devant le roi, et signa le 19 août 1649 un traité favorable à la Pologne. D'un autre côté, Janus Radziwill battit les Kosaks à Loïow, sur le Dniéper.

Le traité de paix de Zborow fit murmurer la noblesse, parce qu'il contenait quelques conditions équitables aux Kosaks; mais le roi voulait les ménager, et leur prouver que tôt ou tard ils deviendraient victimes de la perfidie des tzars de Moskovie, s'ils avaient le malheur de s'attacher à eux.

Bogdan crut enfin à la sincérité de Jean Kasimir, mais le clergé ultramontain et l'aristocratie, qui avaient de vastes terres en Ukraine, s'opposèrent à l'exécution du traité de Zborow, en disant que ce traité était contraire à leurs intérêts et priviléges particuliers, et d'ailleurs que les Kosaks cachaient des intentions perfides contre la République.

En conséquence, Bogdan reprit les hostilités; le roi lui-même fut obligé de se mettre à la tête d'une armée. On se rencontra à Beresteczko, sur le Styr (entre Olesko et Luçk); on se battit pendant trois jours, les 28, 29 et 30 juin 1651. Les Kosaks et leurs alliés les Tatars furent complétement défaits. Le roi Jean Kasimir, ainsi que ses lieutenants principaux Etienne Czarnieçki et Jean Sobieski s'y couvrirent de gloire. Bogdan se sauva tout honteux.

Il ne restait plus qu'à poursuivre l'ennemi, mais les mésintelligences de quelques seigneurs empêchèrent le roi de profiter ultérieurement de ses succès.

Sur d'autres points Janus Radziwill remporta de nouveaux avantages sur les Kosaks, et les expulsa de Kiiow; puis, à la tête de ses braves cohortes litvano-russiennes, il s'unit à Nicolas Potoçki, qui conduisait les légions victorieuses de la Pologne. Bogdan assiégé à Bialacerkiew dut capituler et signa le 28 septembre 1651, une paix désavantageuse. Malheureusement cette paix ne pouvait être de longue durée, car la Moskovie, la Turquie et jusqu'à la Suède, s'unirent pour exciter incessamment les Kosaks contre la Pologne.

Ce fut sous de tels auspices que commença l'année 1652, fatale à jamais dans les destinées de la Pologne. Avec cette année arriva l'époque désastreuse de la décadence qui amena nécessairement la chute de ce pays. Alors les moyens gouvernementaux, l'autorité royale, l'exécution des lois devinrent impuissants à réprimer les abus de la haute noblesse. Le *liberum veto* (nie pozwalam) fut mis en vigueur. Cette initiative audacieuse avait été employée à la diète de Warsovie, en 1652, par Sicinski, nonce d'Upita, qui par sa seule voix empêcha la diète de voter les impôts pour continuer la guerre. Le *liberum veto* c'est-à-dire la faculté de braver la majorité et d'annihiler le bon vouloir de tous par la volonté d'un seul, ouvrit la porte à toutes les calamités, aux malheurs particuliers et généraux, aux guerres civiles, aux confédérations turbulentes et liberticides. Comme dans tant d'autres choses, dans celle-ci c'est encore la Russie qui suscita, sous main d'abord, l'usage de ce fatal privilége de la prétendue liberté polonaise, et plus tard elle le maintint tout haut, en s'opposant constamment à son abolition. Lorsque après cent quarante ans de malheurs, la Pologne parvint à abolir à jamais ce *liberum veto* par la constitution du 3 mai 1791, c'est encore la Russie, furieuse de cette abolition, qui déchaîna ses hordes et anéantit la Pologne!...

Profitant de l'anarchie de 1652, Thimothée Chmielniçki, fils de Bogdan, envahit la Pologne, et remporta, les 1er et 2 juin 1652, une sanglante victoire sur le Boh, à Batog, non loin de Hubnik Dans le courant de l'année 1653, le roi lui-même marcha contre les Kosaks et les Tatars; mais en 1654, Bogdan s'allie imprudemment avec le tzar Alexis Mikhaïlovitsch, qui envahit avec sa soldatesque barbare le grand-duché de Litvanie, et il s'empara de Smolensk, de Witebsk, de Polotsk et de Mohilew sur le Dniéper.

En attendant, le roi convoquait des diètes qui succédaient à d'autres diètes sans obtenir de résultat. Voyant que tout lui échappe, il se rend à Grodno; mais tandis qu'il se trouve privé des moyens de repousser les envahissements des Moskovites, il voit surgir un nouvel orage qui arrivait du côté de la Baltique!

Le roi de Suède Charles Gustave, en succédant à la reine Christine, et brûlant d'envie d'exécuter les plans que la mort de Gustave-Adolphe avait ajournés, conçut le projet d'envahir la Pologne. Il débarqua au mois de juillet 1655; le 30 août il entra à Warsovie, et le 17 octobre, malgré la glorieuse défense d'Etienne Czarnieçki, Krakovie dut capituler.

Simultanément les Moskovites s'emparent de Wilno et de Grodno. A Wilno, ils dressent sous leurs baïonnettes et leur knout l'acte d'élection du tzar au royaume de Pologne et au grand-duché de Litvanie, qu'ils font signer par quelques nobles de cette dernière province. Et cet acte fut placé dans les archives de Moskou, comme titre *valable*, *authentique* et *légitime* des droits des tzars à la glorieuse couronne de Pologne!...

De son côté, Charles Gustave, après avoir quitté Krakovie, alla dans la Prusse polonaise; étant à Kœnigsberg, il conclut le 17 janvier 1656, avec le duc de Prusse vassal de la Pologne, un traité contre cet Etat. Puis il s'entend avec George Rakoczy, duc de Transylvanie, lui promet la possession d'une partie de la Pologne et des terres russiennes, et ce nouvel ennemi pénètre dans le pays à la tête de 50,000 envahisseurs.

Dans ces fatales circonstances, le palatin Etienne Czarnieçki faisait des prodiges, et tenait en respect tous les ennemis à la fois. Rakoczy fut vaincu par lui, et les Suédois et les Moskovites ne purent triompher de la constance, des talents et du courage du héros polonais.

Sur ces entrefaites, le roi de Danemark déclara la guerre à Charles-Gustave, qui dut marcher vers ce pays. Au nord, les Moskovites, profitant de ses embarras, envahirent la Livonie, l'Ingrie, la Karélie et la Finlande. Le roi de Suède put comprendre alors la faute immense qu'il avait faite en accordant sa confiance au tzar, en envahissant la Pologne, qui ne lui avait jamais été hostile. Ce fut à la même époque (15 août 1657) que mourut Bogdan Chmielniçki, dévoré de remords de s'être soumis aux Moskovites. Cette impolitique soumission fut une des causes déterminantes de la chute de la Pologne; mais les Kosaks expièrent chèrement leur faute quand ils se virent asservis, dispersés et décimés sous le joug des tzars!

Le roi de Danemark ne pouvant résister au roi de Suède, demanda secours à la Pologne, à la Prusse et à l'Autriche. Jean-Kasimir fut alors obligé de conclure avec Frédéric-Guillaume, duc de Prusse,

le 19 septembre 1657, le traité de Wehlau, en vertu duquel il fut affranchi de vasselage à l'égard de la République, sans cependant que celle-ci renonçât au droit de renouveler les hommages de prestation de serment à chaque élection d'un roi de Pologne.

L'Autriche et la Prusse se disant ostensiblement ennemies de la Suède, mais secrètement dévouées à Charles-Gustave, mirent tant de lenteur à secourir le Danemark, que tout le poids de la défense retomba sur la Pologne. C'est encore à Czarniecki que fut confiée cette expédition qui devait porter si loin la gloire militaire des Polonais.

Le palatin Czarniecki arriva à Schleswig le 14 novembre 1658. Les Polonais devaient s'embarquer pour l'Alsen et de là pour la Fionie, afin d'y attaquer les Suédois, qui assiégeaient Kopenhague. Le duc de Prusse, qui fut en même temps électeur de Brandebourg, agissant mollement, et Czarniecki voyant la nécessité d'appuyer ses opérations, résolut de franchir le golfe maritime; mais il n'y avait pour cela aucune embarcation. Alors Czarniecki dit aux hommes qu'il commandait : « Polonais, jusqu'ici nous avons franchi les rivières et » les fleuves sans ponts ni pontons; aujourd'hui nous allons franchir » la mer sans vaisseaux! Montrons que le courage surmonte tous les » obstacles! » Les Suédois, qui ne s'attendaient pas à cette audace surhumaine, se rallièrent du côté opposé du golfe et se mirent à tirer; mais voyant que malgré leur feu les Polonais sortaient de la mer, ils s'enfuirent. Les prisonniers, tout étourdis de l'attaque et de la défaite, disaient : « Les Polonais ne sont pas des créatures hu- » maines, ce sont des diables. Jamais on n'a vu une cavalerie traverser » un bras de mer pour aller chercher son ennemi. »

La terreur que Czarniecki avait jetée dans l'armée suédoise contribua puissamment au succès de l'expédition qui obtint de bons résultats; malheureusement le chef polonais et son armée furent rappelés en Pologne pour repousser une nouvelle invasion moskovite.

Sur ces entrefaites, Charles-Gustave mourut. Cette mort hâta la conclusion de la paix entre la Suède et la Pologne, qui fut signée à Oliwa, près de Danzig, le 3 mai 1660; mais Jean Kasimir fut obligé de renoncer à ses droits sur la Suède, la Livonie et l'Esthonie.

Avant de suivre Czarniecki dans ses expéditions en Pologne, nous nous arrêterons sur les principaux épisodes de sa campagne en Danemark. Nous les puisons dans les *Mémoires* écrits en polonais par Jean-Chrysostome Passek, acteur et témoin oculaire de cet événement. Passek n'avait point la prétention d'être auteur, il raconte ses impressions, il fait de l'histoire intime. Officier supérieur dans l'armée de Czarniecki, il assiste à tous les combats, et il fait l'amour chemin faisant; amour très-sérieux un jour, et qu'il oublie ou qu'il sacrifie après un joyeux souper. Les *Mémoires de Passek* sont une peinture de l'esprit et des mœurs des Polonais, des Allemands et des Danois au dix-septième siècle. Passek n'omet rien : il donne la description d'une bataille, l'attaque d'un fort et l'aspect d'un pays; il parle de tout à propos de tout et à propos de rien.

CHAPITRE XVII.

Extraits des *Mémoires* de Jean-Chrysostôme Passek relatifs à l'expédition des Polonais en Danemark contre les Suédois en 1658 et 1659.

« Notre armée était divisée en trois corps : le roi Jean Kasimir campait sous Thorn; le second corps était en Ukraine, et le troisième était commandé par Czarniecki.

» Nous séjournâmes trois mois à Drahim en Poméranie polonaise, et à la fin d'août nous allâmes en Danemark pour secourir le roi de ce pays. La reconnaissance, disait-on, nous y forçait; car, lors de notre guerre avec la Suède, le roi de Danemark avait fait diversion en notre faveur. Les traditions écrites attestent la vieille amitié des Danois; mais leur diversion m'a toujours semblé avoir un caractère plus intéressé que dévoué, car ils étaient ennemis des Suédois, et en nous secondant contre le roi de Suède, qui guerroyait en Pologne, ils vengeaient leur propre cause.

» Le roi de Danemark se jeta en Suède avec son armée; il battait, il décapitait, il tuait tout ce qui tombait sous sa main. Le roi Gustave, qui était un grand guerrier et un heureux soldat, quitta bientôt la Pologne; mais il mit des garnisons dans plusieurs places de la Prusse, et pressa si furieusement les Danois, qu'il finit par leur reprendre tout ce qu'ils lui avaient pris; et non content, il s'empara de leurs possessions.

» Le roi de Danemark se voyant ainsi poursuivi, harcelé, demanda des secours aux Polonais, en leur disant que c'était par amour pour leur nation qu'il avait rompu la trêve avec les Suédois et qu'il leur avait déclaré la guerre; c'est de cette manière qu'il voulait se rendre intéressant à leurs yeux. En même temps il demanda aussi des secours à l'empereur d'Allemagne; mais celui-ci s'excusa en disant qu'un traité le liait à la Suède, et que, outre ce motif, il n'avait pas assez de troupes disponibles, car il avait permis à ses sujets de s'enrôler dans les armées du roi de Pologne. Après ce refus, notre roi Jean Kasimir resta donc le seul auxiliaire des Danois, et l'armée expéditionnaire, qui était forte de six mille hommes, fut confiée au palatin Czarniecki. J'ai dit le seul auxiliaire, mais enfin les Allemands, après avoir réfléchi, envoyèrent une division impériale commandée par le général Montecuculli, et dont Guillaume, électeur du Brandebourg, était généralissime.

» La nouvelle de cette expédition causa une grande agitation dans notre armée : les uns appréhendaient une campagne d'outre-mer, les autres redoutaient un ennemi que nous n'avions pu vaincre dans notre propre pays et avec toutes nos ressources. Les pères écrivaient à leurs fils, les femmes à leurs maris, pour les dissuader de faire l'expédition de Danemark, en disant : « Perdez votre solde, renoncez » à votre avancement, mais n'allez pas dans ce pays, où vous périrez » tous! » Mon père cependant différait des autres, car dans ses lettres il m'ordonnait d'aller courageusement où m'appelait la volonté du chef. Il ajoutait : « Je prierai Dieu, et avec son aide, pas un cheveu » de ta tête ne tombera. »

» Lorsque nous eûmes franchi la frontière polonaise, chacun en particulier fit sa prière, puis, selon l'antique usage, toute la division entonna ensemble et à haute voix le chant : *O gloriosa Domina!* Au moment où cela se fit entendre, nos chevaux éternuèrent presque tous et se mirent à piaffer. La joie ranima nos cœurs : c'était d'un bon augure; et en effet, nos pressentiments se vérifièrent.

» Arrivés sur un monticule, nous nous retournâmes encore une fois pour regarder nos villes et nos villages; chacun disait : « Chère » patrie, te reverrai-je jamais?... » Une tristesse profonde nous saisit; mais dès que nous eûmes franchi l'Oder, la gaieté nous revint, et nous marchâmes pleins d'espoir.

» Les Prussiens nous reçurent cordialement, et leurs commissaires vinrent au-devant de nous en deçà de l'Oder. On nous distribua nos premières rations à Custrin, et nos logements étaient faits d'avance. Quand nous passions par les villes, on voulait que, selon l'usage allemand, nos officiers eussent le sabre hors du fourreau, les sous-officiers le pistolet en main, et les soldats la lance en arrêt. On ne décapitait plus, on ne fusillait plus pour punir les fautes d'insubordination; mais quand un soldat était pris en flagrant délit, on l'attachait à la queue d'un cheval qu'on lançait à travers champs. De prime abord cette punition paraît moins dure, mais dans le fait il n'y a rien de pis, car les habits et le corps tombent en lambeaux, et il ne reste plus que les os.

» Nous cheminions toujours, et nous occupâmes les villes de Nibol, Aabenraae, Hadersleben, Kolding et Horsens dans le Schleswig et le Jutland. Le palatin Czarniecki voulait que nous prissions nos quartiers d'hiver dans les possessions suédoises, pour épargner le pain et les vivres des Danois. En effet, nos soldats tombaient dans les villages suédois, comme pour se venger des atrocités que ces derniers avaient commises chez nous lors de leur invasion.

» Nous regorgions de brebis et de toute espèce de bétail. On pouvait se procurer un bœuf pour un écu (5 francs). Nous avions du miel en abondance. Le pain est excellent et le poisson a la chair très-délicate. Le vin est détestable, mais l'hydromel est au moins potable. La rareté du bois fait qu'on se chauffe avec de la tourbe et du charbon de terre.

» Il y a beaucoup de cerfs, de daims et de lièvres, et ils ne sont pas trop sauvages, car la chasse ici est privilégiée, si j'en excepte les loups, qui sont poursuivis à outrance : aussi les autres animaux vivent en paix. Quand nous voulions faire la chasse aux cerfs, nous partions à cheval et nous tombions sur eux à l'improviste; les pauvres bêtes, pour nous échapper, se jetaient dans les fossés à tourbe, et c'est de là que nous les tirions pour les tuer et les manger.

» J'ai parlé tout à l'heure des loups, mais il n'y en a guère, car dès qu'on en aperçoit un, tout le monde court sus; on le tue quelquefois sur place, ou on le pend à une potence ou à un arbre, et on l'y laisse jusqu'à ce qu'il soit pourri. Les habitants ne permettent pas à un loup de passer impunément une nuit dans la forêt. L'odeur du cerf l'attire, mais il ne sait comment aborder, car d'un côté il y a la mer Baltique et de l'autre l'Océan; il faudrait que le pauvre loup payât grassement à M. le président de Danzig, pour que celui-ci l'autorisât à fréter un bâtiment, et voilà pourquoi les forêts abondent en gibier. Quant aux perdrix, il n'y en a point; ce volatile est si bête, si peureux, qu'au moindre bruit il s'envole et va tomber dans la mer où il se noie.

» Les Danois sont en général bien faits; les femmes sont belles et ont la peau très-blanche; leur costume est gracieux, mais elles portent des sabots, et quand elles marchent sur le pavé, elles font un bruit si effroyable que deux hommes ne s'entendraient pas parler. Les femmes de qualité portent des souliers. Celles qu'on appelle de qualité sont beaucoup moins retenues dans leurs affections que les Polonaises. Au premier abord on les croit modestes jusqu'à l'austérité, mais dès qu'on leur fait tant soit peu la cour, elles deviennent amoureuses folles de vous, et ne se donnent plus la peine de le cacher. Une jeune fille quitte père, mère, fortune, pour suivre son amant au bout du monde.

» Les lits dans ce pays, sont faits comme des armoires; le soir on tire les planches pour se coucher, le matin on les referme, et il n'y paraît plus. On est ici d'un laisser-aller inconcevable : hommes et femmes font leur toilette de nuit devant tout le monde, et cette toilette, si toilette il y a, consiste à se débarrasser de tous ses vêtements,

même du dernier. Quand une femme s'est ainsi déshabillée, elle pend ses robes à un portemanteau, puis elle éteint les lumières et se met dans son armoire. Tout cela se passait devant nous. Un jour, je manifestai mon étonnement à une femme, et lui dis qu'une Polonaise ne ferait pas en présence de son mari ce qu'une Danoise fait devant des étrangers. Elle me répondit : « C'est un usage général. » D'ailleurs, pourquoi avoir honte de ce qui a été créé par Dieu ! Les » chemises et les robes s'usent bien assez pendant la journée, il n'est » pas nécessaire de les user encore la nuit; puis, il n'est pas propre » de garder sa chemise la nuit, car si elle a des puces, on les emporte » avec soi ! » Mes camarades se moquaient d'elles et leur faisaient mille plaisanteries, mais il fut impossible de changer les habitudes de ces femmes.

» La manière de vivre est pour le moins aussi bizarre que la manière de dormir. Les Danois font leur cuisine pour huit jours, et ils mangent presque tout froid.

» Il n'y a que les nobles, et qui plus est, les riches, qui peuvent avoir des poêles dans leurs maisons, car il faut payer au roi un impôt de cent écus (500 fr.) par an pour acheter le droit d'avoir un poêle ; aussi les pauvres ou les gens qui n'ont qu'une petite fortune ont des cheminées pour se chauffer.

» Les églises où on célébrait autrefois le culte catholique sont belles, plus belles que nos églises calvinistes, car elles ont des autels et des images. Nous assistions souvent aux sermons, que les prêtres protestants prononçaient exprès pour nous en latin, et ils avaient une si grande crainte de nous déplaire, qu'ils n'articulaient pas un mot, un seul mot, qui fût contraire à notre religion catholique-romaine; aussi ils nous disaient avec un certain air d'orgueil : « Vous avez tort de » nous appeler schismatiques, car nous avons la même foi que vous. » Malgré l'orthodoxie de ces sermons, notre abbé Piekarski, de la compagnie de Jésus, nous grondait fort d'y assister, et nous défendait même d'entrer dans les temples; mais nous n'avions garde de lui obéir, car nous y allions pour voir les femmes.

» Quand les hommes sont dans le temple, ils se couvrent la figure avec leurs chapeaux, et les femmes baissent leurs voiles et cachent leurs visages sous leurs bancs; alors quelques-uns de nos plaisants, qu'on rencontre dans toutes les armées, s'amusaient à leur prendre leurs livres de prières et leurs mouchoirs. Un jour le ministre protestant s'en aperçut, il se prit à rire, mais à rire si fort en nous regardant, qu'il ne put continuer son sermon. Nos rires scandalisèrent beaucoup les luthériens, et ils nous le dirent; le prédicateur leur conta à ce sujet l'anecdote suivante : « Un jour un soldat de» manda à un ermite de prier Dieu pour lui : l'ermite s'agenouilla et » pria; pendant ce temps-là le soldat s'empara du mouton qui portait » le léger bagage de l'ermite, et se sauva avec. » En finissant sa parabole, le prédicateur s'écria : « O piété, piété! l'un prie Dieu, et l'autre » vole! » Depuis lors, les femmes serraient leurs livres et leurs mouchoirs avant de se cacher le visage; mais tout en prenant cette précaution, elles nous regardaient en riant.

» Quand je demandais à ces pauvres femmes pourquoi elles se cachaient la figure, car ni Jésus-Christ ni les apôtres ne l'avaient enseigné, elles ne savaient que répondre; un homme, en voyant leur embarras, me dit : « Nous nous cachons le visage en mémoire » de la toile que les Juifs ont jetée sur la face sainte de Jésus-Christ, » quand ils lui disaient de prophétiser sans voir. — Mais, répondis-je, » pour que la chose fût complète, il faudrait aussi vous donner des » coups de poing sur le dos, et vous fustiger comme on a fustigé le » Sauveur. » Mon explication ne trouva point d'amateurs.

» L'électeur de Brandebourg ayant eu connaissance de nos assiduités dans le temple, dit au staroste de Kaniow : « Pour l'amour de » Dieu, avertissez M. le palatin Czarniecki afin qu'il défende à ses » Polonais de fréquenter les temples, car bon nombre d'entre eux » se convertiront au luthérianisme. On m'a dit qu'ils priaient avec » tant de ferveur qu'ils enlevaient, sans y faire attention, les livres et » les mouchoirs de nos belles dames. » Le dévot avertissement de M. l'électeur divertit beaucoup notre palatin.

» Le susdit électeur Guillaume nous faisait force gracieusetés; il nous traitait bien et s'habillait à la polonaise. Quand notre corps d'armée défilait, il tenait chapeau bas, et nous saluait le plus courtoisement du monde. Guillaume caressait notre couronne : il espérait que ses cajoleries le feraient élire roi de Pologne à la mort de Jean-Kasimir; et sans la gaucherie de l'ambassadeur de Guillaume, cet événement se serait peut-être accompli. Dans l'assemblée où on discutait l'élection, un sénateur polonais dit à l'envoyé brandebourgeois : » Que l'électeur se convertisse à la foi catholique, et nous l'élirons » roi. » Mais l'envoyé assura que son maître ne le ferait même pas pour devenir empereur. Cette réplique déplut fort à Guillaume, et il fit une verte remontrance à son envoyé, qui se permettait de disposer de sa conscience sans sa permission.

» Nous avons dans l'armée les Impériaux et les Prussiens; nous fraternisons de préférence avec ces derniers, car ils nous envoient dans notre camp de jolies couturières. Que de fois il nous est arrivé de voir une femme jeune, belle, mais souffrante et amaigrie, venir à nous, et nous dire d'un air suppliant : « Monsieur le Polonais, don» nez-moi un morceau de pain; je ferai vos chemises si vous en avez » à faire, et je raccommoderai votre linge. » En jetant les yeux sur la pauvre créature, la pitié nous prenait au cœur : certes on ne pouvait refuser une aumône; puis nous achetions de la toile pour faire faire des chemises, et nous l'occupions ainsi pendant quinze jours; c'était une bonne œuvre, n'est-ce pas? Mais nous en étions récompensés, car les Prussiennes sont charmantes, et nous n'avions dans toute notre division qu'une femme, l'épouse d'un trompette. Mais ce qui paraîtra inconcevable, c'est que les Prussiens, qui ne manquaient de rien, nous envoyaient leurs femmes pour mendier. Cependant, quand nous les gardions trop longtemps, ils venaient les chercher, mais en nous remerciant, et en nous faisant force salutations pour nos bontés. Quand l'ouvrage n'était pas fini, ils permettaient à leurs femmes de rester pour le finir; et celles-ci, pour les exhorter à la patience, leur donnaient des biscuits. Ils s'en allaient donc contents, remerciaient de plus belle, et revenaient de temps en temps pour voir leur chère moitié. En quinze jours elles devenaient si grasses, si alertes, si gaillardes, que leurs maris avaient peine à les reconnaître.

» Enfin, après toutes ces distractions plus ou moins distrayantes, il fallut se battre, faire des siéges et des assauts à coups de hache, et pour comble de malheur, point de haches! On envoya à deux, trois, six lieues à la ronde pour chercher des haches. Un matin, il nous en arriva cinq cents. La trompette sonna, le chef de notre détachement nous passa en revue, on fit distribuer les haches, et on nous donna l'ordre de nous tenir prêts, car dans une heure on allait attaquer la forteresse de Kolding. Notre chef nous recommanda de courir, pour arriver bien vite sous les remparts, et de mettre des gerbes de paille sur nos poitrines pour empêcher les balles de nous atteindre.

» Avant le jour on se mit en marche. Pendant que nos troupes défilaient, je dis au chapelain : « Le lieutenant Charlewski vous demande » la permission d'aller en avant avec son détachement. » Il me répondit : « Eh bien, qu'il aille; mais vous, vous resterez ici avec moi. — Impossible, on dirait que je suis un poltron; j'irai. » Aussi, Koszowski, Lonçki et moi nous mîmes pied à terre et nous prîmes le commandement, après avoir fait nos prières à Dieu et à la sainte Vierge.

» L'abbé Piekarski nous fit avant notre départ une touchante exhortation, qu'il termina par ces mots : « ..... Comme Isaac, vous vous » dévouez à la mort, et comme lui vous serez sauvés. Mais si quel» ques-uns doivent mourir pour Dieu et pour la patrie, c'est obtenir » la rémission des péchés et le salut éternel. Offrez votre âme à Jé» sus, au saint enfant qui gisait dans la crèche. Saluez avec ferveur » la journée de demain; demain, mes frères, c'est la grande fête de » Noël! Au nom de Jésus-Christ et de Marie, marchez au combat, et » vous vaincrez, et la patrie comptera une victoire de plus! Recevez » ma sainte bénédiction, allez en paix, et quand je vous reverrai, » nous rendrons à Dieu des actions de grâces! » Après ces mots, l'abbé récita les prières des morts. Je m'approchai de lui, et lui dis : « Mon révérend père, donnez-moi votre bénédiction particulière! » Il me serra la tête dans ses deux mains, m'attacha au cou une relique, et me dit : « Ne craignez rien, mon fils, vous reviendrez sain et sauf! »

» Un trompette, qui avait été en avant, revint en toute hâte pour nous annoncer que les Suédois avaient dit : « Si votre humeur che» valeresque vous engage à nous attaquer, ne vous gênez point, car » nous ne vous redoutons pas plus ici qu'en Pologne. » Et tout aussitôt, en effet, ils commencèrent à tirer. Ils n'avaient guère peur d'un ennemi qui ne possédait pas une seule pauvre pièce de canon; toutes nos forces sur ce point consistaient en un régiment d'infanterie, quatre escadrons et trois cents volontaires. Mais cette poignée d'hommes était brave au delà de toute expression.

» Nous sûmes depuis, par les prisonniers suédois, qu'avant l'attaque ils étaient sûrs de notre perte. La cavalerie polonaise, disaient-ils, ne les aidera pas à prendre un fort; au premier coup de feu, leurs chevaux s'en iront à tous les diables.

» Nos soldats avaient la poitrine recouverte de paille, et les officiers avaient des cuirasses et étaient armés d'un pistolet. Le palatin Czarniecki nous voyant ainsi disposés, nous dit : « Que le bon Dieu » vous ait en sa sainte et digne garde; marchez et courez vite en » franchissant les fossés, quand vous serez sous les murs, l'en» nemi ne pourra plus vous atteindre. »

» Je me mis à la tête de mon détachement, et je chantai à haute voix : *Louanges à vous, ô notre glorieux maître!* Et Paul Wolski, chef de l'escadron du roi, en fit autant, et Dieu nous préserva si bien que pas un de nous n'a péri; je parle de ceux qui ont invoqué Dieu avant le danger, car les autres détachements furent décimés.

» La paille que nous avions contre nos poitrines nous réchauffait si terriblement que plusieurs soldats la jetèrent avant d'avoir franchi les fossés; mais ceux qui ont eu le courage de la garder jusqu'au bout, et qui ont pu grimper avec sur les remparts, ont trouvé après des balles qui s'étaient arrêtées dans la paille.

» En sortant du fossé, j'ordonnai à mon détachement de crier bien fort : « *Jésus! Marie!* » Mais d'autres criaient à tue-tête : « *Hou, hou, hou!* » Nous courûmes en pleine carrière au pied du mur; on entendait des gémissements affreux, les balles pleuvaient, c'était à n'y plus voir clair; plusieurs hommes restèrent sur la place. Je me trouvai devant

une tour qui avait une ouverture grillée; mes soldats se mirent en devoir de l'enfoncer. Au-dessus de cette ouverture il y en avait une autre, grillée aussi, et de là on tirait sur nous avec des pistolets, mais avec peine, car le grillage était serré. Je fis diriger des carabines sur le point d'où on tirait, et chaque fois qu'une main s'avançait, on l'abattait. Il arriva donc qu'un pistolet tomba à nos pieds; ceci découragea les assiégés, et, faute de mieux, ils nous jetèrent des pierres. Pour nous c'était moins dangereux, et mes soldats donnaient des coups de hache sans que les Suédois pussent les en empêcher. Enfin la brèche fut assez grande, et je donnai l'ordre qu'on y entrât un à un. Wolski, qui était brave et téméraire au suprême degré, voulut être le premier, et se mit à crier : « J'entrerai! » Mais à peine eut-il passé la tête, qu'un Suédois le saisit aux cheveux : moi je me mis à le tirer par les pieds, mais plus je les tirais, plus le Suédois tirait la tête. Wolski s'écria : « Pour l'amour de Dieu, lâchez-moi, car vous allez me séparer en deux! » Je commandai à mes hommes de faire feu dans l'ouverture; alors les Suédois lâchèrent prise, et nous entrâmes l'un après l'autre par la brèche. Cent cinquante étaient déjà passés, lorsque nous aperçûmes quelques compagnies de Suédois, les mêmes sans doute qui venaient de tirer sur nous. Au moment où nous les vîmes, ils étaient sur le point de gagner l'ouverture d'une cave, mais on ne leur en laissa pas le temps; nous fîmes feu, six furent tués, et les autres se sauvèrent dans la cour.

» Nous nous formâmes en bataille dans le milieu de le cour : nos soldats entraient toujours par la lucarne, et bientôt nous fûmes très-nombreux. La garnison suédoise, en s'apercevant de notre surprise, se mit à sonner la trompette et à agiter le drapeau blanc en signe de soumission, c'est-à-dire soumission entière et sans condition. Messieurs les Suédois dérogeaient à leur usage, car ils se vantaient de n'avoir jamais demandé merci. Je donnai ordre à mes troupes de ne pas se débander avant d'avoir poussé à bout nos ennemis. Wolski donna le même ordre aux siennes.

» Mais voilà que les mousquetaires suédois descendent de l'habitation du commandant. Aussitôt je dis à mon détachement : « Je vois de nouveaux hôtes, attention! » Nous nous formâmes en demi-lune, après avoir fait feu, nous attaquâmes immédiatement à l'arme blanche.

» Pendant ce temps-là nous entendions les timbales, les gémissements, la musique, un tonnerre d'armes à feu, qui venaient de l'autre côté; nous fîmes volte-face, et, à la pointe du sabre, nous avons enlevé, terrassé, renversé tout ce qui se présentait; ceux qui voulaient fuir tombaient dans nos *fourches caudines* : en un moment nous pûmes faire un pont avec les cadavres, et nos braves envahirent les issues du château fort et tuèrent tous les Suédois qui voulaient encore se défendre.

» Au milieu de cette bagarre, l'ober-lieutenant Tetwin arriva avec ses dragons : il croyait être le premier qui pénétrait dans l'intérieur, mais il se heurtait à chaque pas sur des monceaux de cadavres. « Qui » donc a tué tant d'hommes? » s'écria-t-il en faisant un signe de croix. — « C'est nous, » reprit Wolski. Pourtant nous n'étions que quinze officiers à la besogne, tous nos soldats se répandirent dans la forteresse pour piller. « Mais rassurez-vous, tout n'est pas fini; tenez, re- » gardez toutes ces têtes suédoises qui montrent leur nez par l'ouver- » ture de la tour. »

» Sur ces entrefaites, un de nos blancs-becs amena un gros officier suédois. « Donne-moi ta capture, lui dis-je, je vais lui trancher la » tête. — Son uniforme vaut mieux que lui, me répondit le soldat, » il faut d'abord le lui ôter. »

» Pendant qu'on le déshabillait, nos soldats étaient descendus dans les caves à poudre, et chacun en mettait dans ses poches, dans son bonnet et dans son mouchoir. Un dragon, ô la stupide créature! approche une mèche allumée d'un baril de poudre à canon; aussitôt le feu prend, et nous entendons la plus effroyable explosion. Les murs, les figures en plâtre, les statues en marbre et en albâtre sautent en l'air et éclatent en mille morceaux.

» A l'extrémité du château s'élevait une tour ayant une plate-forme recouverte en plomb; cette tour était ornée de statues en bronze doré en en marbre blanc du plus beau travail. Une de ces statues échappe miraculeusement à l'explosion, mais elle va tomber à une grande distance. De loin, cela avait l'air d'un corps de femme, et nous le crûmes tout de bon! « C'est la femme du commandant, » s'écria-t-on en approchant; mais en touchant du doigt nous vîmes que c'était du marbre et rien de plus. Ce marbre était si bien travaillé qu'on aurait cru que ce corps de femme venait d'expirer. C'est dans la grande salle de cette tour que les rois de Suède dansaient, festoyaient et se livraient à toute espèce de plaisirs. La position de la tour est des plus pittoresques : de là on découvre presque toutes les provinces du royaume et même une grande partie de la Suède. Au moment de l'explosion, le commandant et sa troupe étaient dans la tour, et ils sautèrent presque tous en l'air, ou disparurent dans la fumée pour aller retomber dans la mer comme des grenouilles.

» Les armées impériales et brandebourgeoises, en voyant de loin l'explosion, crurent que les Polonais célébraient joyeusement le jour de Noël; le roi de Suède crut la même chose, mais ceux d'entre les Polonais qui étaient encore auprès du roi lui dirent que les Polonais ne faisaient des feux de joie que le jour de Pâques. Trois jours après l'événement, le palatin Czarniecki nomma le capitaine Wonsowicz commandant du fort, et chacun se rendit au poste qui lui était assigné.

» En attendant, comme c'était le jour de Noël, il fallait se disposer à entendre la messe; nous avions bien des prêtres avec nous, mais nous n'avions ni autels ni ce qui est nécessaire pour le sacrifice de la messe. Nous nous rendîmes dans la forêt voisine pour dresser un autel sur le pied d'un chêne abattu, et au moment que nous nous apprêtions à y planter la croix, nous vîmes venir un homme qui apportait les habits sacerdotaux de l'abbé Piekarski. Enfin la messe put être dignement célébrée. L'armée se rangea en bataille, on fit du feu pour chauffer le vin dans le calice, car le froid était atroce, et le prêtre entonna le *Te Deum laudamus*. Ces pieux accents se répandirent en échos dans la forêt.

» Je me mis à genoux pour servir la messe; le palatin s'approcha de moi et me dit : « Mon frère, lavez au moins vos mains avant de » commencer; elles sont trop noircies par la poudre. » L'abbé reprit : « Cela ne fait rien, Dieu ne réprouve pas le sang qui a été » versé en son nom pour la défense et la gloire de la Pologne! »

» Après la messe, nos camarades qui étaient allés à la recherche des vivres nous apportèrent de quoi manger. Chacun se plaça comme il put, et se mit à dévorer : nous en avions besoin, il y avait vingt-quatre heures que nous n'avions rien mis sous la dent. Le palatin se promenait à cheval au milieu de nous; il était radieux, et certes il y avait de quoi : prendre une forteresse sans artillerie et sans infanterie, c'est un fait sans exemple dans les annales militaires. Le palatin, s'il l'eût voulu, aurait pu demander du secours à l'électeur, qui n'était pas éloigné du champ de bataille; mais il ne voulait rien devoir aux étrangers, il s'en reposait sur le courage des Polonais. C'est lui qui conçut le projet de l'attaque, et qui le mit à exécution.

» Nous avons commencé l'année 1659 à Hadersleben; nous y sommes au milieu des fêtes du carnaval, mais cela ne vaut pas notre gaieté polonaise.

» Après l'affaire de Kolding, nous devions nous emparer de l'île d'Alsen, car les Suédois y campaient et causaient de grands dommages sur les derrières de notre armée. Les troupes brandebourgeoises longèrent cette île, mais elles n'osèrent ou ne voulurent pas l'attaquer, et, comme dit le proverbe, les loups ne se mangent pas entre eux.

» Un beau soir, le palatin Czarniecki, avec trois cents cavaliers, fit une promenade ou plutôt une reconnaissance de ce côté; puis tout à coup il fit sonner la trompette pour nous prévenir d'être à cheval le lendemain matin. A la pointe du jour nous cheminions sur les bords du Belt, mais pour frayer le chemin nous fûmes obligés de casser la glace à coups de hache; cependant le froid n'était pas intense et la journée était belle. Le bras de mer était à peu près large d'une lieue, et pendant que nous travaillions sur un bord, les dragons travaillaient sur le bord opposé; cette distance n'était pas énorme, et au milieu on trouvait un gué où les chevaux pouvaient se reposer.

» Quand la glace fut cassée, le palatin fit un signe de croix et se jeta le premier à l'eau; une partie de notre division, c'est-à-dire trois régiments, le suivirent. Nous avions enveloppé nos pistolets et nos gibernes pour qu'ils ne fussent pas mouillés. Quand nous touchâmes à l'endroit où était le gué, le palatin fit faire halte : nous nous reposâmes un moment, puis nous poursuivîmes.

» Les chevaux que nous montions avaient été mis d'avance à l'épreuve, et ceux qui étaient rétifs à l'eau étaient placés entre deux bons nageurs qui les soutenaient pour qu'ils ne se noyassent pas. Par bonheur il faisait un temps calme et même chaud pour la saison; mais bientôt les gelées reprirent de plus belle.

» Les Suédois, qui ne s'attendaient pas à tant d'audace, se rallièrent en toute hâte et se mirent à tirer sur nous quand nous voulûmes aborder; mais de l'autre côté nos dragons gagnaient du terrain et les attaquaient impétueusement. Les Suédois, voyant que malgré leur feu nous sortions de la mer, furent tellement effrayés, qu'ils lâchèrent pied; alors nous les sabrâmes impitoyablement. Nous fîmes quelques prisonniers, et ces hommes, encore tout étourdis de l'attaque et de la défaite, nous disaient : « Les Polonais ne sont point » des créatures humaines, ce sont des diables. Jamais on n'a vu la » cavalerie traverser un bras de mer pour aller chercher son en- » nemi. » Le roi de Danemark voulut qu'on lui envoyât vivant le commandant suédois; j'ignore ce qu'il en fit et comment il le traita.

» Une fois maîtres de l'île, nos troupes entrèrent dans les maisons pour se sécher et se réchauffer. Il fallait les voir se jeter sur les habitants, hommes ou femmes sans distinction, pour leur prendre leurs habits et se rechanger. Le palatin fit prisonnier tout ce qui restait de la garnison suédoise, et nomma un commandant danois, auquel il donna de nouvelles recrues; car il était d'usage de faire entrer dans les cadres de l'armée active les vieux soldats, et de mettre les jeunes gens dans les places que nous prenions. Quand ces mesures furent exécutées, le palatin choisit dans la garnison cent Suédois, mais des meilleurs, et les répartit dans nos escadrons; ce renfort n'était pas inutile, nos rangs commençaient à s'éclaircir, et, comme on dit, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs.

» Nous ne restâmes pas longtemps dans l'île : bientôt nous reçû-

mes l'ordre de regagner nos quartiers ; mais cette fois nous traversâmes la mer dans des barques. Ainsi nous avons terminé l'année dernière par la prise de Kolding, et nous commençons celle-ci par la conquête d'Alsen. Pendant plusieurs semaines nous nous reposâmes.

» Plus tard nous attaquâmes une forteresse formidable ; certes on aurait pu s'effrayer de sa position, mais l'expérience nous avait appris que nous pouvions tenter l'impossible. Tout confiants dans notre bonne étoile, nous portâmes nos forces sur ce point; les Suédois tiraient sur nous avec des pièces qui portaient très-loin, mais ils faisaient des sorties, et nous les battions toujours. A la fin du printemps la forteresse se rendit, mais d'une manière singulière et sans grande effusion de sang.

» Après cela nous entrâmes dans le Jutland, et nous occupâmes Arhusen ou Aarhus : c'est une belle ville, mais on nous donna une rue dont les maisons n'avaient point d'écuries, et il n'y avait même pas moyen d'en faire à la hâte, car cette ville est bâtie sur pilotis. Nous demandâmes la permission d'aller dans les campagnes voisines, ce qui nous fut accordé ; mais quelques-uns de nous restèrent à Arhusen.

» Notre régiment fut logé dans la petite ville de Holm et dans les environs : elle est située entre la mer Baltique et l'Océan ; toute cette province s'appelle le Jutland, et celle où est située Hadersleben s'appelle Suder-Jutland. Le régiment se plaisait beaucoup à Holm ; mais les chefs pensèrent qu'étant éloigné de l'état-major, il pourrait être coupé par l'ennemi. Kopenhague est à dix milles de mer, et les Suédois pouvaient franchir cette distance en très-peu de temps.

» Mais pour changer de destination il fallait s'aboucher avec les autorités du lieu. Comme je parle latin, on m'envoya en députation, car dans le Jutland on parle beaucoup latin, très-peu entendent l'allemand, et pas un le polonais. J'allais m'enfoncer dans un pays qui m'était inconnu, et je dirai franchement que cela ne m'amusait pas du tout; mais ma mission m'y forçait, et je me mis en route. J'emmenai avec moi quinze soldats.

» Quand je fus à ma destination, je fis semblant de ne pas savoir un mot de latin. Je me rendis auprès du commissaire de la province, qui me demanda en allemand si je parlais cette langue ; je répondis *nix;* alors on m'amena un employé qui parlait l'italien, celui-ci me dit : *Parla italiano?* et moi de répondre un *nix* gros comme le bras. Les pauvres diables perdaient la tête; ils me firent encore d'autres questions, tantôt en allemand, tantôt en italien, et au lieu de *nix* je leur répondis *gueld* (de l'argent). Ils me demandèrent si je voulais manger : *Gueld;* ils me demandèrent si je voulais boire, et toujours je répondais *gueld*. Voyant que je n'entendais ni l'allemand ni l'italien, ils firent venir un gentilhomme, un savant réputé, qui avait servi dans les armées de Frédéric, et qui avait beaucoup voyagé. Le gentilhomme m'aborda en me disant : *Ego saluto dominationem vestram.* Je lui lâchai mon imperturbable *gueld*, et rien de plus. Le savant, sans se décourager, me dit : *Parla italiano? — Gueld*, repris-je d'un ton doucereux. « Décidément il ne comprend aucune langue » humaine, » s'écrièrent les assistants; et moi je m'amusai à les laisser toute la journée dans l'embarras.

» Plusieurs paysans se décidèrent le lendemain à aller chez les Prussiens pour leur demander un interprète; mais avant de partir ils vinrent me trouver, ils apportèrent un gros esturgeon tout vivant, amenèrent un bœuf gras et un cerf apprivoisé; outre cela, ils placèrent sur ma table une coupe qui contenait cent écus, puis ils me dirent dans leur langage : « Tout cela est pour vous, c'est un cadeau » que nous vous faisons. » Alors, montrant du doigt la coupe, je leur dis en excellent latin : « Voilà une chose que je comprends à mer- » veille. » Les Danois, en voyant ce miracle, ne se possédaient pas de joie : ils se jetaient sur moi, ils m'embrassaient, ils me serraient à m'étouffer; puis ils coururent dans tout le village en criant : « Notre » maître a parlé ! » L'allégresse fut au comble; nous passâmes la journée à rire, à jaser et à boire.

» Le lendemain j'entamai mes négociations. Je montrai l'état des terres dressé par le commissaire du gouvernement. Les Danois ne pouvaient nier, car le recensement était exact ; de plus nous venions en amis : il fallait donc obéir. Après deux jours, on vint m'apporter la contribution d'un mois; et toutes les fois qu'il était question d'écus dans nos pourparlers, on les appelait des *interprètes*. Je donnai l'ordre qu'on expédiât l'argent à l'état-major de mon régiment, ensuite je voulus partir; mais les habitants me supplièrent de rester encore, car ils craignaient les Brandebourgeois, qui n'étaient éloignés que de six lieues. En effet, quelques maraudeurs s'approchèrent du village et enlevèrent le bétail; mais quand ils aperçurent un Polonais, ils se sauvèrent à toutes jambes en abandonnant leur butin.

» Après ces aventures, je revins à Aarhus. Le palatin, en me voyant, dit au lieutenant Polanowski : « Je vous présente M. Passek, qui parle » toutes les langues; mais il ne desserre pas les dents avant qu'on lui » présente une coupe d'argent remplie d'écus. » Polanowski ne comprenait rien à cette plaisanterie; je la lui expliquai, et depuis les écus s'appelèrent des *interprètes*.

Le lendemain du dimanche de la Quasimodo, le palatin Czarniecki tomba malade dangereusement. Nous fûmes très-alarmés. On appela plusieurs médecins, et l'électeur envoya les siens. L'amiral hollandais, voulant témoigner son intérêt au héros polonais, envoya aussi son médecin. Il y eut une grande consultation qui décida qu'une musique devait faire entendre du matin au soir des airs doux et mélancoliques dans la chambre attenante à celle du palatin. Ce moyen eut le plus grand succès. Au bout de quelques jours de musique, le palatin alla mieux, et toute l'armée fut heureuse de son rétablissement.

» Quelque temps après, toutes les troupes eurent l'ordre de se trouver réunies dans un grand camp. La division polonaise arriva ponctuellement; elle était là à son poste, pendant que les Impériaux étaient encore en route. Les troupes alliées furent cantonnées à deux lieues l'une de l'autre. Le général Montecuculli gardait une grosse rancune à notre palatin; il était jaloux, l'Autrichien, en voyant toutes les recrues danoises se ranger sous le drapeau polonais; enfin à la première entrevue on se fâcha fort.

» Le palatin lui dit : « Il ne faut point s'emporter pour une chose » que le fer peut décider. Tu es militaire, moi aussi; tu es général, » moi aussi : à demain donc pour vider notre différend. »

» Le lieutenant Skoraszewski et l'écuyer tranchant de la couronne Leszczynski vinrent provoquer en duel Montecuculli. Les deux armées ne se mêlèrent en rien de cette affaire. L'Autrichien dépêcha deux de ses officiers au palatin; quand celui-ci les aperçut, il courut droit à eux, pensant qu'ils venaient lui proposer le combat. Les envoyés venaient porter des paroles de paix, d'excuses et de pardon au nom de leur général.

» L'électeur de Brandebourg, en apprenant cette nouvelle, dit à Montecuculli : « Vous avez bien fait de ne pas vous battre avec Czar- » niecki, car, si vous l'aviez blessé, vous auriez eu affaire à moi; sa- » chez, monsieur, que je représente ici le roi de Pologne. »

» Pendant deux hivers, la division de Montecuculli avait mangé du pain et fait très-peu de besogne, car le général avait été très-passif dans toutes les affaires. Un beau jour, il se ravisa : il alla au-devant des Suédois, mais sans nous, car il voulait ne devoir son triomphe qu'à lui-même. Il rencontra l'ennemi entre la Fionie et Frédérichs-Odde, et là il fut si bien arrangé, qu'il s'en revint tout confus. La conquête de Frédérichs-Odde était réservée aux Polonais; Dieu voulait que notre sabre vengeât les malheurs que les Suédois nous avaient fait éprouver chez nous. En effet, après notre assaut, la forteresse fut emportée. Dans un autre temps, les Suédois avaient perdu neuf mille hommes en l'attaquant, et les Danois onze mille en la défendant.

» Les Suédois abandonnèrent cette place, et se réfugièrent en Fionie. Le palatin mit dans le fort une garnison danoise et un commandant danois; aussitôt les vaisseaux hollandais entrèrent dans le port, et on discuta sur les moyens à employer pour chasser les Suédois de la Fionie.

» Notre division campait aux environs, mais elle ne perdait pas son temps. Nos soldats se mettaient dans des barques, et ils allaient en Fionie pour inquiéter les Suédois. Les dragons de la compagnie de Semenow réussissaient merveilleusement dans cette guerre d'escarmouche. Ces dragons n'étaient que trois cents, mais si braves, si forts, si grands, si ressemblants par la taille, qu'on les aurait crus les enfants de la même mère. Dieu nous bénissait, nous n'avions que des victoires à compter, nos ennemis nous redoutaient. Quant aux Impériaux, ils donnaient moins de souci aux Suédois.

» Un jour, dans une reconnaissance, les Suédois firent prisonnier Myliszowski, un de nos officiers, et ils l'envoyèrent à Kopenhague au roi Gustave. Celui-ci lui fit mille questions; entre autres il lui dit :

» — Quelle est la troupe qui est sous les ordres de Czarniecki ?

» — C'est toujours la même, toujours celle qui a fait partie de son corps d'armée.

» — Où étiez-vous donc quand j'étais en Pologne?

» — Nous nous battions contre les troupes de Votre Majesté.

» — Pourquoi alors ne nous avez-vous pas vaincus comme à présent?

» — Telle a été la volonté de Dieu!

» — Oui, la Providence s'en est mêlée sans doute; mais il y a encore un autre motif, et il n'est pas le moins puissant : ici vous êtes loin de vos foyers, et vous n'avez de salut que dans la victoire; cette pensée vous anime, redouble votre courage, et vous vous battez comme des diables!

» Quoi qu'il en soit, les prisonniers suédois nous disaient : « La » fortune nous a abandonnés, nos efforts sont impuissants ! »

» Sur ces entrefaites, on reçut des lettres du roi Jean-Kasimir, qui annonçaient que de nouveaux dangers menaçaient notre patrie du côté de la Moskovie, et que nous devions nous tenir prêts à partir à la première nouvelle. En effet, nous quittâmes les possessions danoises et nous rentrâmes chez nous. »

CHAPITRE XVIII.

Nouvelle campagne contre les Moskovites. — Victoires de Czarniecki. — Prédictions du roi Jean Kasimir sur les partages futurs de la Pologne. — Mort de

Czarnieçki. — Abdication du roi Jean Kasimir; son départ pour la France, sa mort à Nevers. — Mausolée du roi à l'église de Saint-Germain des Prés, à Paris.

L'armée polonaise, en quittant le Danemark, rentra en Pologne avec de glorieux trophées; mais à peine est-elle au sein de ses foyers, qu'un ennemi plus implacable, plus barbare que celui qu'elle venait de combattre, l'appela de nouveau au combat. Les Moskovites étaient au cœur de la Litvanie et campaient à Polonka, près Slonim. Czarnieçki et Sapieha n'avaient que huit mille hommes de troupes; mais ces troupes aguerries et parfaitement organisées comptent pour peu l'infériorité du nombre, et le 26 juin 1660, ils se jettent au-devant des Moskovites, dont l'armée était forte de trente mille hommes et munie d'une formidable artillerie. Rien ne résiste à l'intrépidité des Polonais, quarante canons, cent quarante-six drapeaux, la caisse, tombent en leur pouvoir. Dans ce mémorable combat, quinze mille Russes sont tués ou faits prisonniers. Khavanskoï, général en chef russe, se sauva jusqu'à Smolensk. Le lendemain Czarnieçki dégagea Lachowiczé, vaillamment défendue par Michel Iudyçki, et poursuivit les Moskovites jusqu'à Mohylew sur le Dnieper, et vint ensuite assiéger Polotsk, qui était encore au pouvoir du tzar.

A la même époque, Stanislas Potoçki et Georges Lubomirski battaient les Moskovites et leur allié Georges Chmielnicki, en Wolynie, en Podolie et en Ukraine, où trente-sept mille Moskovites et Kosaks furent tués, dispersés, et leur généralissime Schérémétieff fait prisonnier.

La diète de Warsovie du mois de mai 1661 s'ouvrit cette fois sous d'heureux auspices, parce que Czarnieçki obtint la starostie de Tykocin; c'était le moins qu'on pouvait faire pour ce grand homme. Mais quand le roi demanda des fonds pour continuer la guerre, la diète fut inflexible, et montra son indifférence pour la chose nationale. L'armée, qui se sentait forte de son courage et de son patriotisme, se révolta. Le roi tenta un dernier effort, et dans la séance de la diète du 4 juin 1661, il prononça avec une émotion profonde le discours suivant :

« Dieu veuille que je sois un faux prophète; mais je vous dis que » si vous ne remédiez pas au mal, si vous ne réformez pas vos élec- » tions prétendues libres, si vous ne renoncez pas à vos privilèges » personnels, la république deviendra la proie des nations étrangè- » res, les Moskovites s'efforceront à détacher les terres russiennes et » le grand-duché de Litvanie, jusqu'au Bug, au Narew et peut-être » jusqu'à la Wistule. L'expectante maison de Brandebourg voudra » s'emparer de la Grande-Pologne et de la Prusse-polonaise. L'Au- » triche, voyant les autres se partager vos dépouilles, se jettera sur » Krakovie et les palatinats voisins. Chacune de ces puissances pré- » férera envahir une portion de la république que de la posséder » tout entière avec vos libertés d'aujourd'hui ! »


Etienne de Czarnca-Czarnieçki (1599 † 1665).

Ces avis salutaires, loin de calmer les esprits, amenèrent de nouveaux désordres; l'égoïsme des grands s'irrita et taxa de despotisme les avertissements du roi. Les confédérations militaires devinrent plus insolentes. Les Moskovites, profitant de cette anarchie, envahirent de nouveau Wilno, Kowno et Grodno.

Malgré l'épuisement du trésor, le roi, auquel se joignirent les patriotes dévoués, organise une armée. Czarnieçki en prend le commandement, va au-devant de Khavanskoï, campé à Glembokié, l'attaque le 6 novembre 1661, le bat et le repousse jusqu'à Polotsk; puis il revient sur ses pas et délivre Wilno, Kowno et Grodno.

Après ces victoires, la diète de Warsovie de 1662 accorda une capitation extraordinaire dite *subsidium charitativum;* on paya en partie les arrérages aux troupes.

En 1663, le roi entreprit une nouvelle expédition; ayant sous ses ordres Czarnieçki, Sobieski, Paç et autres chefs habiles, battit les

Tatars et les Kosaks à Podhaycé, entre Halicz et Tarnopol, puis il franchit le Dniéper à Kiiow, et reprend aux Moskovites et à leurs alliés les Kosaks dix-sept villes situées entre le Dniéper et la Vorskla.

La présence du roi Jean-Kasimir étant nécessaire à Wilno, Czarniecki le ramène par Mohilew jusqu'à Minsk, revient de nouveau sur le Dniéper, parcourt incognito et à cheval la Krimée et la Bessarabie, afin de gagner les Tatars et les Kosaks à la cause de la Pologne, revient en Ukraine, où il maintint la tranquillité en 1664 et 1665.

Cependant les fatigues, les luttes et les chagrins brisèrent ce corps de fer, cette âme sublime et indomptable; Czarniecki devint malade. On le transportait à Czarnça, dans le palatinat de Sandomir, lieu de sa naissance : arrivé à Sokolowka, près de Dubno sur le Styr, sa maladie s'aggrava. C'est là qu'il reçut le bâton de grand général de la couronne (connétable.) En le recevant il prononça ces paroles : « N'avais-je pas prédit plus d'une fois qu'on me donnerait ce titre quand » je ne serais plus en état de le porter ! N'importe; si j'en reviens, » je n'en servirai pour la défense de la patrie, on en déposera les » insignes sur ma tombe ! » Après quelques jours de souffrances, le célèbre guerrier, le patriote par excellence, expira à l'âge de soixante-six ans.

Jean Sobieski continua la mission de Czarniecki; mais la guerre civile, entravant les opérations de Sobieski, força le roi à conclure avec le tzar, à Androssovo, le 30 janvier 1667, une trêve pour treize ans, en vertu de laquelle les Moskovites gardèrent les provinces de Smolensk, de Czerniéchow, et la ville de Kiiow. Cette dernière ville ne devait rester entre leurs mains que pendant deux ans; mais ils ne voulurent plus la rendre. Enfin le roi Jean-Kasimir, accablé par les événements et désolé de la mort de sa femme, qu'il perdit le 16 mai 1667, conçut le projet d'abdiquer. Le sénat et l'ordre équestre le supplièrent de ne pas le faire; mais il fut inébranlable. Le 27 août 1668, le roi ouvrit la diète à Warsovie, et le 16 septembre il prononça un discours touchant et déposa le sceptre et la couronne. Il se retira en France en 1669, où Louis XIV lui donna l'abbaye de Saint-Germain des Prés et celle de Saint-Martin de Nevers. C'est là qu'il mourut le 16 décembre 1672. Son corps fut transporté à Krakovie, et son cœur fut déposé au fond du mausolée élevé dans l'église de Saint-Germain des Prés à Paris. Un bas-relief en cuivre d'un beau travail, représentant la mémorable bataille de Beresteczko de 1651, orne ce mausolée. Lorsque la terreur de 1793 détruisait les monuments des premiers rois de France élevés dans cette même église, elle respecta la statue de Jean-Kasimir parce qu'il était Polonais!



Jean III Sobieski (1624 ÷ 1665).

CHAPITRE XIX.

Election du prince Michel Wisniowieçki au trône de Pologne. — Les Tatars et les Kosaks envahissent la Pologne. — Victoires de Jean Sobieski à Kaluza et à Chocim. — Mort du roi Michel en 1673.

Pendant son règne, Jean Kasimir fut blâmé ; les seigneurs l'appelaient despote, parce que ce roi, honnête homme, disait la vérité ; on l'accusait de despotisme, car il ne savait pas ménager les mauvaises passions : mais quand il eut abdiqué, on devint juste; l'abdication a cela de commun avec la mort ! Aussi la noblesse, sentant la perte qu'elle avait faite, décida le 2 mai 1669, dans la diète d'élection, qu'un roi de Pologne n'aurait plus le droit d'abdiquer ni de nommer un successeur.

Trois candidats se présentèrent aux suffrages des Polonais : le prince de Condé, père du duc d'Enghien ; Philippe Guillaume, prince de Neubourg, et Charles de Lorraine.

Le prince de Condé échoua dans ses prétentions malgré l'appui du

primat Nicolas Prazmowski, et de Jean Sobieski, qui avait quitté l'Ukraine pour venir grossir le parti de ce prince. Les suffrages se trouvèrent donc partagés entre le prince de Neubourg et le duc de Lorraine ; mais le 19 juin, dans les plaines de Wola, le nom de Michel prince Wisniowieçki retentit pour la première fois et fut répété presque unanimement.

Michel, étonné de cet honneur inattendu, se sauva du champ d'élection ; on le poursuivit et on le fit roi malgré lui. Il n'avait pour toute fortune que trois mille francs de rente que lui avait légués la reine Marie-Louise ; le père de Michel avait sacrifié toute sa fortune dans les guerres contre les Kosaks, les Tatars et les Moskovites. La gloire du père et la pauvreté du fils furent donc un titre de plus pour la petite et pauvre noblesse qui voyait en Michel un égal dans un roi. Le château royal de Warsovie, où devait régner le nouveau souverain, était tellement dégarni par les rapines des Suédois et des Brandebourgeois, que plusieurs seigneurs se réunirent pour le meubler convenablement.

Michel fut couronné à Krakovie le 29 septembre 1669 ; la diète qui suivit le couronnement fut très-orageuse. Les Kosaks et les Turks profitant de l'état précaire où se trouvait la Pologne l'envahirent en juillet 1672. Sobieski rallie ses amis et arme ses paysans, forme une troupe de six mille hommes ; mais dès le 29 août les Turks s'emparèrent de l'importante place de Kamienieç-Podolski, et le 27 septembre ils assiégèrent Léopol et Buczaç. Dans ces circonstances critiques Sobieski déploie les ressources de son génie militaire et tient en échec les hordes tatares et musulmanes. Le 15 octobre Sobieski surprend l'ennemi près de Kaluza (entre Stryi et Halicz), le poursuit, tue ou fait prisonniers quinze mille hommes ; il arrive devant un groupe nombreux de ses concitoyens, pères de famille, jeunes femmes, prêtres, nobles, que les Mahométans emmenaient en esclavage. Ces infortunés étaient au nombre de vingt mille. Leurs chaînes tombent, et ils bénissent leur libérateur.

Mais Sobieski ne se repose pas après ses triomphes. Le gros de l'armée turke était sous Léopol, et le sultan campait à Buczaç, au-dessus de Jazlowieç. Le héros polonais dérobe sa marche, se glisse à travers les rivières, fond à l'improviste sur ce camp enivré de plaisirs et de pillages, y sème la terreur, pénètre jusqu'aux tentes impériales, et s'empare du quartier même de ses femmes.

Le roi Michel, âme faible, esprit indécis, ne sut pas profiter des victoires de Sobieski, et prenant conseil de sa faiblesse et des hommes qui envient la gloire de Sobieski, il signa le 18 octobre, à Buczaç même, une paix honteuse pour la Pologne. Sobieski, plus navré des malheurs de la patrie que des injustices dont il était l'objet, se retira dans ses terres pour y attendre des jours meilleurs, c'est-à-dire l'occasion de se dévouer, de donner son sang pour la Pologne. Louis XIV lui avait offert une retraite dans ses Etats, une duché-pairie et le bâton de maréchal de France; mais Sobieski semblait pressentir les destinées qui l'attendaient, et il refusa.

Pendant cet intervalle le désordre intérieur augmentait et les confédérations se formaient pour se combattre. Un jour, un pauvre gentilhomme, dans une diète convoquée *ad hoc* à Warsovie en janvier 1673, prit la parole et déclara qu'il avait d'importantes révélations à faire ; que la patrie avait été vendue aux infidèles, qu'un homme avait livré Kamienieç-Podolski moyennant douze millions de florins, et que cet homme était Jean Sobieski !

A ce nom, l'assemblée se lève indignée. Elle demande que le calomniateur soit jugé. Sobieski accourt à Warsovie. La convocation se change en une diète régulière. Le calomniateur confessa sa calomnie, et dit qu'une somme de deux mille florins (1,300 francs), et la promesse de n'être pas abandonné l'avaient porté à cet attentat. Les seigneurs qui avaient conspiré rampèrent aux pieds de Sobieski. La diète fut close le 13 avril. On déclara la rupture du traité de Buczaç, et on se prépara à une nouvelle campagne.

Le grand vizir, Akhmet Kiuperli, fut donc de nouveau obligé de porter en avant les troupes qu'il avait rappelées sur le Danube, et le sultan lui-même s'avança aussitôt vers ce fleuve. Sept ponts furent jetés sur le Dniester.

Après bien des difficultés, trente mille Polono-Litvaniens se trouvèrent réunis. Sobieski commanda en chef ; Martin Kontski avait sous ses ordres l'artillerie. Les Turks, retranchés derrière Chocim, étaient prêts à soutenir l'attaque désespérée des chrétiens. Ce jour-là (10 novembre 1673), veille de la Saint-Martin de Tours, le temps était affreux : la neige tombait à flots. A pied et le sabre à la main, couvert de frimas, Sobieski guidait ses braves, et en peu d'instants l'étendard de la croix, l'aigle blanc de Pologne et le cavalier blanc de Litvanie flottaient sur les hauteurs du camp escaladé. Vingt mille Musulmans tombent soit sur la grève, soit dans les flots rapides et à demi-glacés du Dniester. Sobieski s'était saisi de l'étendard vert de Hussein, présent du sultan, que le vainqueur envoya comme un hommage au chef de l'Eglise, et qui orne aujourd'hui encore les voûtes de Saint-Pierre à Rome.

Sobieski, maître de la Moldo-Walaquie, était en pleine marche pour planter sur les bords du Danube les drapeaux de la Pologne, lorsque survint tout à coup la nouvelle de la mort du roi Michel, arrivée à Léopol la veille même de la bataille de Chocim !

Voici comme parle de cette mémorable bataille l'éloquent historien de notre héros, l'ami et le défenseur généreux de la Pologne, le comte de N. A. de Salvandy : « Parmi les combattants s'était signalé, aux côtés du grand hetman, son jeune beau-frère le comte Maligny-la-Grange d'Arquien : il ne peut se tirer un coup de canon dans aucun coin du monde sans qu'un Français ne s'y rencontre pour en jouir. Les Polonais entouraient le frère de madame Sobieska, en le félicitant de la gloire que saint Martin de Tours et Jean Sobieski s'étaient acquise. Modestes dans la victoire, tous en rapportaient l'honneur à l'apôtre de France et au grand hetman.

» De cette immense armée ottomane qui tenait la Moskovie, la Pologne, la Hongrie, l'Allemagne en alarme, rien ne restait que le château de Chocim et des monceaux de ruines. Le vainqueur employa le jour saint (12 novembre) à ensevelir ces débris sanglants sous des tertres, sorte de montagnes et de sépulture triomphale, que les Polonais imitaient des races du Nord, dont ils étaient les derniers représentants. Le grand Zolkiewski, du fond de son tombeau, put se sentir vengé....

» A la nouvelle de ce désastre, Kaplan-Pacha, qui venait grossir l'armée de Chocim, mit le feu à son camp de Cécora, sur le Pruth, et s'enfuit au delà du Dunube. Toutes les garnisons turques se replièrent, en laissant pour monuments de leur passage la dévastation et l'incendie. Yassy fut saccagé en même temps qu'affranchi ; les Moldo-Valaques offrirent au vainqueur le protectorat de leurs provinces, et l'Europe, instruite de ces merveilles, rendit grâce dans tous les temples de la plus mémorable bataille qui se fût gagnée, comme disait la *Gazette de France* de 1673, sur les infidèles, depuis trois cents ans. La chrétienté s'émut de joie et d'admiration, comme si elle échappait tout entière à l'ignominie du tribut et à des chances de servitude. »

CHAPITRE XX.

Election de Jean Sobieski au trône de Pologne en 1674. — Ses victoires contre les Turks en Podolie et en Ukraine. — Intrigues de la reine Marie Kasimire d'Arquien. — Fausse politique de Louis XIV. — L'empereur d'Autriche Léopold I[er] et le pape Innocent XI implorent le secours de la Pologne contre les Ottomans. — Délivrance de Vienne par Sobieski en 1683. — Nouvelles expéditions en Moldavie en 1686 et 1691. — Mort de Jean Sobieski en 1696.

Après la mort du roi Michel, et pendant l'interrègne, la noblesse fut appelée à élire le nouveau chef de la république polonaise. L'évêque Michel Florian Czartoryski convoqua la diète pour le 15 janvier 1674, et cette assemblée décréta que la diète d'élection aurait lieu le 20 avril.

La gloire qui rejaillissait sur la Pologne à la suite de tant de campagnes mémorables éveilla l'ambition des princes de l'Europe, et dix-sept candidats se présentèrent aux suffrages de la diète. Parmi les Français se trouvaient les ducs de Vendôme et de Soissons, et le prince de Condé.

Les débats et les intrigues se prolongèrent près d'un mois au camp d'élection, lorsque, le 19 mai, Stanislas Iablonowski, palatin de la Russie Rouge (Léopol), ami et compagnon d'armes de Sobieski, prononça un discours, en disant que personne n'était plus digne du trône que Sobieski. Cinq palatinats se levant comme un seul homme, s'écrièrent après ce discours : « *Vive Jean Sobieski ! ou nous périrons, ou il sera notre roi* ! » Et le 21 mai 1674, Jean III Sobieski fut proclamé roi des Polonais, grand-duc de Litvanie, de Russie et de Prusse.

Les Turks et les Tatars, profitant de l'absence de Sobieski sur le Dniester et le Pruth, menacèrent de nouveau la Pologne. Aussi après avoir juré à Warsovie les *pacta conventa*, le 5 juin, la diète et les électeurs proposèrent au nouveau roi de recevoir l'onction sacrée et la couronne des Piasts et des Jagellons : mais il répondit à tous : « Les dépenses et les préparatifs d'un couronnement s'accordent mal » avec les dangers d'une invasion étrangère. En de telles circon- » stances le casque ira mieux à mon front que le diadème. Je sais » bien pourquoi les Polonais m'ont mis sur le trône. Ce n'est pas » pour représenter, c'est pour combattre. Ma mission est de faire la » guerre aux Turks : c'est ma consigne de roi. Je la remplirai d'a- » bord, à plus tard les fêtes! » Bussy-Rabutin ne flattait pas, il était vrai et juste quand le 14 juin 1674 il écrivait ces paroles : « Quand » je serais maréchal de France, duc et pair, enfin tout ce que je de- » vrais être aussi bien que les autres, je regarderais toujours Sobieski » à cent piques au-dessus de moi. »

Le 22 août 1674 Sobieski se met à la tête de ses troupes, bat les Turks en Podolie, et hiverne en Ukraine. Puis il arrive à Léopol, qu'il fortifie. Au mois d'août 1675, une nouvelle armée musulmane plus forte que la précédente fit une nouvelle invasion. La petite armée de Sobieski campait dans la vallée tout près de Léopol, appuyée aux montagnes qui couvraient son artillerie. Le 24 août une tempête de neige et de grêle, venant des Karpates, porta l'ouragan sur le camp des Osmanlis. Cette miraculeuse apparition de la neige dans la canicule produisit un effet merveilleux sur les Polonais et effraya les Turks. So-

bieski en profita, culbuta tout sur son passage et arriva à temps pour dégager Trembowla, illustrée par l'héroïsme de madame Chrzanowska. Cette femme sublime, épouse du commandant de la place, apercevant l'hésitation de son mari, prêt à livrer la place aux Turks, s'arme de deux poignards, arrive dans la salle du conseil, et déclare à son mari qu'elle tuera quiconque parlera de la reddition. Par cette conduite elle ranima les esprits, et s'élança sur les remparts même. Peu de jours après, la présence de Sobieski éloignait l'ennemi de la place!

La Pologne, délivrée encore une fois, envoyait des députations au libérateur de la république. Jean III se trouvait, dès le 9 novembre, dans ses terres de Zolkiew, et on le pressait de venir enfin recevoir la couronne qu'il avait si bien méritée.

Le 30 janvier 1676, Jean III arriva à Krakovie, assista aux cérémonies funèbres de Jean II Kasimir et de Wladislas IV, et le 2 février il fut couronné dans la cathédrale de Krakovie. Sa femme, Marie-Kasimire, marquise d'Arquien, fut également couronnée.

Malgré tant de désastres, les Turks revinrent à la charge, croyant Sobieski tout occupé de sa royauté. Les Ottomans remontaient, à marches forcées, les rives du Dniester, au mois d'août 1676. Le roi des Polonais arrive sur le champ de bataille, et le 19 septembre attaque l'ennemi à Zurawno, sur le Dniester. Le 29 septembre et le 8 octobre eurent lieu des combats sanglants. Le 11 octobre, Sobieski, à cheval, parcourt les fronts des lignes et s'écrie : « Camarades! je » vous ai tirés de pas plus mauvais que celui-ci. Quelqu'un croit-il » par hasard que ma tête se soit affaiblie, parce que vous y avez mis » une couronne? » A cette voix si connue, l'armée se ranime, et les musulmans troublés fléchissent. Sans risquer une dernière bataille, le grand vizir demande la paix, et le 17 octobre elle est signée à Zurawno. Cette paix effaça sans retour les humiliations du traité de Buzcaç, du 18 octobre 1672, consenti par Michel. Depuis cette époque, les peuples de l'Europe, dans leur reconnaissance, ont appelé la Pologne le boulevard de la chrétienté. Par l'article 8 du traité, les Lieux saints, protégés spécialement par la Pologne, furent remis aux franciscains, et les schismatiques furent éloignés.

Voici comment la *Gazette de France* de ce temps rendait compte de ces événements : « Ceux de la postérité qui liront dans l'histoire de » la Pologne les campagnes de cette année, ne pourront s'imaginer » qu'un roi, manquant de toutes sortes de secours, et tirant toute sa » fortune de sa prudence et de sa valeur, ait eu le courage de se camper, avec 4 ou 5,000 hommes, à onze lieues de 150,000 Turks et » Tatars; qu'il ait eu le bonheur de les empêcher pendant six semaines d'entreprendre l'attaque de ses avant-postes; qu'il ait pu » enfin vaincre des ennemis si puissants par sa merveilleuse conduite, » réduisant les infidèles à une fuite si précipitée, qu'ils firent en une » seule nuit, dans leur retraite, plus de chemin qu'en trois jours » pour venir attaquer Sa Majesté Polonaise!... »

Voici maintenant comment l'historien de Sobieski, le comte de Salvandy, apprécie les résultats des victoires des Polonais pour le reste de l'Europe. « Ce que Jean Sobieski était pour son pays, la nation » polonaise l'avait été pour le reste du monde. Les peuples, dans leur » reconnaissance, la nommèrent avec raison le boulevard de la chrétienté. Comment dire en effet ce qui serait advenu, si les Ottomans, alors au plus haut point de leur splendeur, ne s'étaient pas » usés trente ans, comme le dragon sur la lime, au glaive de la Pologne; s'ils n'avaient pas été empêchés par cette guerre obstinée de » tourner toutes leurs forces sur les Vénitiens ou sur les Impériaux » pendant la longue conflagration de l'Occident? Maîtres de Bude et » de presque toute la Hongrie, ils n'avaient qu'un pas à faire pour » écraser l'Autriche ou Venise. Bientôt ils le voudront. Mais la face » du monde sera changée : la paix régnera en Europe; Achmet Kiuperli n'aura pas survécu au traité de Zurawno, et Jean Sobieski » sera toujours plein de vie. »

Ce fut le 30 novembre 1676 que le marquis de Béthune apporta à Sobieski, à Zolkiew, les décorations de Saint-Michel et du Saint-Esprit, de la part de Louis XIV.

Pendant que cela se passait dans le midi de la Pologne, la conduite équivoque du tzar de Moskovie, au nord, donnait des inquiétudes aux Polonais. Pour se garantir donc d'une nouvelle invasion de ce côté, Michel Czartoryski et Kasimir-Jean Sapiéha furent envoyé à Moskou. Là, le 17 août 1678, fut signée une trêve qui devait durer jusqu'au mois de juin 1693. Le tzar restitua à la Pologne quelques places de la Russie Blanche, et promit de payer deux millions de florins.

Au milieu des préoccupations causées par la politique extérieure, les ennemis intérieurs aigrissaient l'esprit du roi. Marie-Kasimire remplissait le palais et la république de ses complots ou de ses intrigues. Sobieski avait la volonté de suivre la politique de Louis XIV à l'endroit de l'Autriche. S'il eût agi dans les vues du roi de France, il aurait pu réparer les pertes qu'il avait faites du côté de la Turquie, et ébranler la puissance de l'Autriche, si fatale à la Pologne. Mais le roi subit l'influence et les conseils de Marie-Kasimire! La Turquie était tellement effrayée, que lorsque l'ambassadeur de la Porte Ottomane vint en Pologne, en juin 1681, portant des propositions nouvelles dans une bourse de brocard d'or, cet ambassadeur se jeta le visage contre terre en s'écriant qu'il remerciait le grand Dieu et Mahomet son prophète de la grâce qu'il lui avait faite de lui laisser voir la face d'un si grand roi!

Le marquis de Béthune, ambassadeur de France à Warsovie, excitait, par ordre de Louis XIV, Tekely et les Hongrois contre l'Autriche, et en mars 1682, les Hongrois formèrent une alliance avec la Turquie. Louis XIV parvint à mettre Sobieski dans ses intérêts. La restitution à la Pologne de la Podolie et de Kamienieç, jusqu'ici aux mains des Turks, devait être le prix de ce service; mais de vaines susceptibilités de la reine Marie-Kasimire firent échouer ce projet.

Fière de son élévation, Marie-Kasimire avait formé le désir de visiter la France pour déployer son luxe royal. Dans cette vue, elle demanda à Louis XIV d'honorer son père d'une duché-pairie, et de la recevoir elle-même avec le cérémonial égal à celui qu'on avait déployé pour la reine d'Angleterre. Louis XIV fit la faute de refuser l'une et l'autre demande en disant : « Je sais la différence qu'on doit » faire entre une reine héréditaire et une reine élective. » Cette réponse impolitique piqua au vif Sobieski, mais surtout sa femme, qui jura de se venger de cet outrage gratuit. Elle amena le roi Jean III à conclure une alliance avec l'Autriche contre la Turquie, alliance diamétralement opposée à la politique de la France et de la Pologne. Le pape Innocent XI (Benoît Odescalchi) approuva complétement les projets de la reine élective.

Pour mieux tromper le cabinet de Warsovie et pour tirer parti des ressources de la Pologne, et pour profiter de la terreur qu'inspirait aux Turcs le nom de Sobieski, les cours de Rome et de Vienne firent des promesses éphémères de faire épouser au prince Louis-Jacques Sobieski l'archiduchesse Marie-Antoinette, fille de Léopold, héritière de la couronne d'Espagne par le chef de sa mère; par ce moyen on espérait aussi de rendre héréditaire la couronne de Pologne dans la famille autrichienne.

Plusieurs seigneurs polonais s'élevèrent contre ces intrigues en disant hautement : « Jamais nous n'avons voulu des princes du sang » d'Autriche pour chefs, et nous prendrions les armes afin de con- » server leur joug à nos frères de Hongrie, de Kroatie, de Moravie » et de Bohême? Les Turks vont soumettre à leur empire le cours » entier du Danube! que nous importe? Quand, il y a deux ans, l'em- » pereur pouvait espérer que l'orage fondrait sur nous; quand il » pouvait croire que la Wistule passerait sous la loi de l'infidèle, » vola-t-il aux armes? Non, il nous refusa durement ses secours; » et aujourd'hui nous lui porterions les nôtres, alors que le Grand » Seigneur nous propose une paix éternelle! Les Turks après tout ne » sont pas nos ennemis nécessaires; ils ont au midi des proies meil- » leures à dévorer : nos éternels ennemis sont l'Autriche, le Brande- » bourg et la Moskovie, qui ont osé faire des traités pour partager la » république, qui ne peuvent s'agrandir qu'à nos dépens. Aussi nos » pères ont-ils cultivé par-dessus tout l'amitié de la France, la » France, qui, placée à trois cents lieues de nous, peut toujours nous » défendre, nous opprimer, jamais! Et c'est cette alliance tutélaire » que nous foulerions aux pieds pour nous jeter dans les bras de » princes qui sont doublement nos ennemis, car ils en veulent à nos » institutions autant qu'à notre territoire! Notre liberté est de mau- » vais exemple pour tous ces Slaves qu'ils tiennent assujettis. Voyez » si notre cabinet s'est jamais approché des leurs sans se montrer » bientôt despotique; on peut prédire à coup sûr qu'en devenant » leur ami, tout autre qu'un roi tel que le nôtre serait devenu déjà » l'ennemi de la liberté. »

Le marquis de Vitry, ambassadeur de Louis XIV à Warsovie, promit alors de l'argent et les titres de duc et pair au père de Marie-Kasimire; mais celle-ci répondit qu'il *était trop tard*. C'est sous de tels auspices que fut conclu à Warsovie, le 31 mars 1683, entre le roi Jean III et l'empereur Léopold Ier, un traité d'alliance offensive et défensive.

L'indolent Léopold Ier, abandonné des princes de l'empire, implore le secours de la Pologne. Son ambassadeur Wilczek, le nonce du pape, Pallavicini, se jettent aux pieds de Sobieski. L'un s'écrie : « Sire, sauvez l'empire! » L'autre ajoute : « Sire, faites plus encore, » sauvez la chrétienté! »

Le prince Charles, duc de Lorraine, ouvrit la campagne dès le 6 mai 1683. Lubomirski, avec quatre mille Polonais était sous ses ordres. Le grand vizir Kara-Moustapha évitait, dépassait les forteresses, et marchait directement sur Vienne. L'empereur Léopold Ier perdit tête et courage. Le 10 juillet, lui et toute sa cour quitta sa capitale, et soixante mille habitants suivirent l'exemple de cette honteuse fuite. Cependant le général Stahremberg restait avec quatorze mille hommes de garnison.

Le 14 juillet une nuée de mulsumans se répandit autour de Vienne en forme de croissant. Les assiégés étaient aux abois. L'empereur écrit de Passau, le 3 août, une lettre des plus pressantes à Sobieski, et pendant que l'empereur et sa femme Eléonore, grosse de six mois, élevaient des plaintes contre leurs conseillers et contre les jésuites, qui les avaient poussés à la persécution des Hongrois, unis aujourd'hui aux Turks, pendant que le marquis de Vitry, ambassadeur de France en Pologne, notifiait à Louis XIV que l'extrême embonpoint de Jean III ne lui permettrait pas de se mettre en campagne; Sobieski

quitta le 15 août Krakovie, et partit à la tête de vingt-cinq mille Polono-Litvaniens et trente bouches à feu, commandés par Martin Kontski.

Le 27 août, ils atteignirent Berno (Brunn). Le 31, les troupes alliées se groupent et se soumettent au roi des Polonais. A cette occasion, Voltaire écrivit dans son histoire : « L'empire était là tout entier, » il n'y manquait que l'empereur. »

Le Danube fut franchi du 5 au 9 septembre à Krems et à Tuln, et l'on se remit en route. Le 11, Sobieski et ses braves occupèrent les hauteurs de Kahlenberg (Mont-Chauve) qui dominent Vienne à l'ouest. Entouré des principaux chefs de l'armée, il fit une reconnaissance. Voici ce qu'il en dit dans une lettre confidentielle, immédiatement adressée à la reine Marie-Kasimire :

« ... Les généraux alliés m'avaient assuré qu'aussitôt que nous au» rions franchi le mont Kahlenberg, les difficultés seraient aplanies, » que le chemin de Vienne ne serait plus qu'une pente douce le long » des vignobles. Arrivés ici, nous avons d'abord aperçu l'immense » camp des Turks, puis Vienne, qui se dessinait dans le lointain; » mais les champs qu'on m'avait annoncés, ce sont des forêts épaisses, » des précipices affreux, et une immense montagne qui s'élève en » face et dont personne n'avait parlé. Nous sommes en conséquence » obligés de changer notre ordre de bataille, de faire la guerre à la » manière de Maurice Spinola et autres qui s'avancent à la *secura*, » gagnent peu à peu du terrain. Toutefois, humainement parlant, et » en mettant d'ailleurs tout espoir en Dieu, un chef d'armée qui n'a » pensé ni à se retrancher ni à se concentrer, mais qui a jeté son » camp, comme si nous étions à cent lieues de lui, est destiné à être » battu. Déjà le commandant de Vienne nous a aperçus, puisqu'il » lâche des fusées et tire sans cesse. Quant aux Turks, ils ont l'air » de vouloir défendre le défilé; je vais m'y rendre, car il s'agit de » savoir s'ils n'y ont pas fait quelque retranchement, ce qui serait » fâcheux. Les vivres et fourrages qu'on devait fournir ne l'ont pas » été; cependant la population est de très-bonne volonté. Les batail» lons d'infanterie allemande qui ont été réunis à la nôtre servent » avec une docilité que je n'ai jamais vue dans les miens. Nos troupes » regardent d'un œil de convoitise le camp des Turks, et paraissent » impatientes de s'y établir. »

Le 12 septembre 1683, on commença par célébrer la messe : les électeurs, les princes se pressèrent pour l'entendre; elle fut servie par Jean Sobieski. A genoux tout le temps sur les marches de l'autel, la tête inclinée, les mains en croix, le héros priait avec ferveur; il communia, puis il se releva pour armer chevalier le prince Jacques son fils et dit : « Marchons présentement avec assurance, Dieu nous » assistera ! »

Sobieski, habillé à la polonaise, couvert d'une cotte de mailles en acier poli parsemée de petites croix d'or, monté sur un cheval alezan, se fit devancer par un écuyer portant un grand bouclier à armoiries, et par un enseigne qui, pour faire reconnaître la place où se trouvait le roi, avait attaché un panache au bout de sa lance.

La bataille commence. Le grand vizir doutait encore de l'approche de l'armée polonaise. Le khan des Tatars s'écrie : « Sobieski est à leur » tête ! » Ces paroles remplissent le vizir d'inquiétude et de terreur. Les Polonais, exaltés par la victoire, poussent en avant et arrivent sur les glacis du camp. Déjà l'œil ardent du roi mesure la profondeur des lignes ennemies. Il cherche à en démêler le côté faible, et prononce ces mots : « Ils sont perdus ! »

Le roi ordonne au duc de Lorraine d'attaquer brusquement au centre, tandis que lui-même va renverser ces masses ébranlées. Le bouclier homérique de Sobieski brille à travers les fumées de la poudre à canon et des poussières soulevées, et donne signe que Sobieski est toujours là où le danger est imminent. Les Turks le reconnaissent enfin; ils voient que c'était bien Sobieski en personne. Son nom vole de bouche en bouche, glace tous les courages. Tous répètent : « Par » Allah, il est avec les siens ! » A six heures du soir, Sobieski arrive le premier au quartier du grand vizir, qui avait fui. Après être demeuré quatorze heures à cheval, le roi descendit et s'endormit au pied d'un arbre. Ainsi fut délivrée la cité impériale, après soixante jours de tranchée ouverte!

Les Polonais eurent à déplorer la mort glorieuse d'Urbanski, Modrzeiowski, Woyna, Stanislas Potocki et plusieurs autres; parmi les gravement blessés étaient Doenhoff, Wielopolski, Zamoyski, Stanislas Malachowski, Zbrozek, Dobczyç, Félix Potocki, Paul Borzewski, Elie Chodzko et autres.

Maintenant laissons parler le héros. Voici ce que Sobieski écrivit à Marie-Kasimire des tentes du vizir et de Vienne :

« Seule joie de mon âme, charmante et bien-aimée Mariette!

» Dieu soit béni à jamais! Il a donné la victoire à notre nation, il » lui a donné un triomphe tel, que les siècles passés n'en virent ja» mais de semblable. Toute l'artillerie, tout le camp des musulmans, » des richesses infinies, nous sont tombés dans les mains. Les ap» proches de la ville, les champs d'alentour sont couverts des morts » de l'armée infidèle, et le reste fuit dans la consternation. Nos gens » nous amènent à tous moments des chameaux, des mulets, des bœufs, » des brebis, que l'ennemi avait avec lui, et en outre une multitude » innombrable de prisonniers. De plus, il nous arrive un grand nom» bre de transfuges, la plupart renégats, bien habillés et bien montés. » La victoire a été si subite et si extraordinaire, que, dans la ville » comme dans notre camp, on était toujours en alarme; on croyait » voir l'ennemi revenir à tout moment. Il a laissé, en poudre et mu» nitions, pour la valeur d'un million de florins.

» J'ai été témoin cette nuit d'un spectacle que j'avais désiré depuis » longtemps. Nos gens du train ont mis le feu aux poudres en plu» sieurs endroits; l'explosion a été comme celle du jugement dernier, » cependant sans blesser personne. J'ai pu voir en cette occasion de » quelle manière les nuages se forment dans l'atmosphère; mais c'est » une mésaventure : il y a là certainement pour plus d'un demi-mil» lion de perte.

» Le vizir a tout abandonné dans sa fuite; il n'a gardé que son » habit et son cheval. C'est moi qui me suis établi son héritier, car la » plus grande partie de ses richesses me sont tombées dans les mains.

» Avançant avec la première ligne, et poussant le vizir devant moi, » j'ai rencontré un de ses domestiques, qui m'a conduit dans les » tentes de sa cour privée; ces tentes occupent à elles seules un es» pace grand comme la ville de Warsovie ou de Léopol. Je me suis » emparé de toutes les décorations et drapeaux qu'on a coutume de » porter devant le vizir. Quant au grand étendard de Mahomet, que » son souverain lui a confié pour cette guerre, je l'ai envoyé au saint» père par Talenti. De plus, nous avons de riches tentes, de superbes » équipages, et mille autres hochets fort beaux et fort riches. Je n'ai » pas encore tout vu; mais il n'y a pas de comparaison avec ce que » nous avons vu à Chocim. Rien que quatre ou cinq carquois montés » de rubis et de saphirs équivalent seuls à quelques milliers de du» cats. Vous ne me direz donc pas, mon cœur, comme les femmes » tatares à leurs maris, lorsqu'ils reviennent sans butin : *Tu n'es pas » un guerrier, puisque tu ne m'as rien rapporté; car il n'y a que » l'homme qui se met en avant qui peut attraper quelque chose.*

» J'ai aussi un cheval du vizir avec tout le harnais. Lui-même a » été poursuivi de fort près; mais il a échappé. Son kihag, ou pre» mier lieutenant, a été tué, ainsi que nombre d'autres des principaux » officiers. Nos soldats se sont emparés de beaucoup de sabres mon» tés en or. La nuit a mis fin à la poursuite; et d'ailleurs, tout en » fuyant, les Turks se défendent avec acharnement. A cet égard, ils » ont fait la plus belle retirade du monde. Cependant, les janissaires » ont été oubliés dans les tranchées, et la nuit on les a tous taillés » en pièces.

» Tels étaient l'orgueil et la présomption des Turks, que, tandis » qu'une partie de l'armée nous présentait la bataille, une autre don» nait l'assaut à la ville. Aussi avaient-ils de quoi fournir à tout cela. » Je les estime, sans les Tatars, à trois cent mille combattants; d'au» tres ont compté trois cent mille tentes, ce qui composerait un » nombre d'hommes au delà de toute proportion connue. Pour moi, » je compte à peu près cent mille tentes; car ils occupaient trois » camps immenses.

» Depuis deux nuits et un jour, s'en empare qui veut; ceux même » de la ville sont venus prendre part au butin ; je suis sûr qu'ils en » ont pour huit jours. Les Turks ont laissé en fuyant beaucoup de » captifs du pays, surtout des femmes, mais après en avoir massacré » tout ce qu'ils ont pu. Il y a donc par conséquent beaucoup de fem» mes tuées ; mais aussi beaucoup ne sont que blessées, et elles peu» vent encore se rétablir. J'ai rencontré hier un enfant de trois ans, » un charmant petit garçon, à qui un de ces lâches a hideusement » fendu la tête par la bouche. Le vizir s'était emparé, dans un des » châteaux de l'empereur, d'une très-belle autruche vivante; mais il » lui a aussi fait couper la tête; pour qu'elle ne retombât point au » pouvoir des chrétiens. Il est impossible de détailler tous les raffine» ments de luxe que le vizir réunissait dans ses tentes. Il y avait là » des bains, des petits jardins avec des jets d'eau, des garennes à » lapins, enfin jusqu'à un perroquet à qui nos soldats ont fait la » chasse, mais qu'ils n'ont pu saisir.

» Aujourd'hui, je suis allé voir la ville ; elle n'aurait pu tenir au » delà de cinq jours. Le palais impérial est criblé de boulets; ces im» menses bastions, crevassés et à moitié croulés, ont un aspect épou» vantable; on dirait de grands quartiers de roc.

» Toutes les troupes ont bien fait leur devoir; elles attribuent à » Dieu et à nous la victoire. Au moment où l'ennemi a commencé de » plier (et le plus grand choc a eu lieu là où je me trouvais, vis-à-vis » le vizir), toute la cavalerie du reste de l'armée s'est portée vers moi » à l'aile droite, le centre et l'aile gauche ayant déjà fort peu à faire; » j'ai vu alors accourir M. de Bavière, le prince de Waldeck et » autres ; ils m'embrassaient, ils me baisaient le visage; les géné» raux me baisaient les mains et les pieds ; les soldats, les officiers à » pied et à cheval, s'écriaient : *Ah! unser brave könig!* (Ah! notre » vaillant roi). Tous m'obéissaient encore mieux que les miens.

» Ce n'est que ce matin que j'ai revu le prince de Lorraine et M. de » Saxe ; nous n'avons pas pu nous rencontrer hier, parce qu'ils étaient » à l'extrême gauche ; je leur avais donné quelques escadrons de nos » hussards, commandés par le maréchal de la cour, le chevalier Jé» rôme Lubomirski. Le commandant de la ville Stahremberg est aussi » venu me voir aujourd'hui. Tout cela m'a embrassé en me donnant » le nom de sauveur.

» J'ai été dans deux églises où le peuple m'a baisé les mains, les

» pieds, les habits ; d'autres, qui n'y pouvaient toucher que de loin » s'écriaient : « Ah ! donnez-nous à baiser vos mains victorieuses! » » Ils avaient l'air de vouloir crier *vivat;* mais ils étaient retenus par » la crainte des officiers et autres supérieurs. Cependant un gros du » peuple fit entendre une espèce de *vivat!* Je remarquai que les su- » périeurs allemands le voyaient de mauvais œil; aussi, après avoir » dîné chez le commandant, me hâtai-je de quitter la ville et de re- » venir au camp. La foule m'a reconduit jusqu'aux portes. Je vois que » Stahremberg est en mauvaise intelligence avec le magistrat de la » ville. En me recevant, il ne m'a présenté aucun des employés civils. » L'empereur m'a fait savoir qu'il était à deux lieues d'ici...

» Mais voilà le jour qui commence à poindre; il faut que je finisse » cette lettre. On ne me laisse plus la faculté d'écrire et de jouir plus » longtemps de votre aimable tête-à-tête.

» Nous avons perdu beaucoup des nôtres dans la bataille. Parmi » les étrangers, le prince de Croy a été tué, son frère est blessé, et » ils ont encore perdu quelques autres personnages de marque.

» *Il padre d'Aviano* m'a embrassé un million de fois dans l'effusion » de sa joie; il prétend avoir vu pendant la bataille une colombe » blanche planer sur nos armées. Nous nous mettons en marche dès » aujourd'hui pour poursuivre l'ennemi en Hongrie. Les électeurs » m'ont dit qu'ils m'accompagneraient.

» C'est vraiment une grande bénédiction de Dieu. Honneur et » gloire lui en soient rendus à présent et à jamais!

» Dès que le visir se fut aperçu qu'il ne pouvait plus tenir, il fit » appeler ses fils auprès de lui, et se mit à pleurer comme un enfant. » Il dit ensuite au khan des Tatars : « *Sauve-moi si tu peux!* » Le » khan lui répondit : « *Nous le connaissons bien, le roi de Pologne; il* » *est impossible de lui résister ; songeons plutôt à nous tirer de là!* »

» Nous avons des chaleurs si accablantes, que nous n'existons plus » qu'à force de boire. On vient de découvrir encore une grande quan- » tité de munitions de guerre. Je ne sais vraiment pas ce qui leur » sera resté, et avec quoi ils feront la campagne. Je reçois dans ce » moment le rapport que l'ennemi a abandonné une quinzaine de pe- » tits canons dans sa fuite.

» Je suis au moment de monter à cheval pour marcher en Hongrie, » et j'espère, comme je vous l'ai dit en vous quittant, vous revoir à » Stryi. Que Wyszynski y fasse réparer les cheminées et préparer les » appartements.

» Cette lettre est la meilleure gazette, et vous pouvez vous en servir » à cette fin en prévenant que c'est la lettre du roi à la reine.

» Les princes de Bavière et de Saxe (Maximilien-Emmanuel et Jean- » George III) sont décidés à me suivre jusqu'au bout du monde. Il » nous faudra doubler le pas pendant les trois premières lieues, à » cause de l'insupportable infection des cadavres, tant d'hommes que » de chevaux et de chameaux.

» J'ai écrit au roi de France; je lui ai dit que c'était à lui particu- » lièrement, comme au roi très-chrétien, qu'il me convenait de faire » mon rapport de la bataille gagnée et du salut de la chrétienté.

» L'empereur Léopold est à deux lieues d'ici. Il descend le Danube » en chaloupe; mais je m'aperçois qu'il n'a pas grande envie de me » voir, peut-être à cause de l'étiquette. Il se presse d'arriver à Vienne » pour faire chanter le *Te Deum;* voilà pourquoi je lui cède la place. » Je suis fort aise d'éviter toutes ces cérémonies; on ne nous a ré- » galés que de cela jusqu'à ce jour. Notre Fanfan (Jacques Sobieski) » est brave au dernier point.

Plus tard Jean III écrivait encore :

»... Les Turks ont défendu quelque temps leur camp et leurs » tentes. Au moment où ils les eurent évacuées, je fis publier la peine » de mort contre tout cavalier qui descendrait de cheval et tout » fantassin qui s'écarterait des rangs : nous nous attendions à tout » moment à voir revenir l'ennemi sur nous, dès que nous serions » disséminés pour le pillage. Bientôt la nuit est survenue, on ne se » voyait plus; alors les soldats ont allumé les flambeaux turks, et » c'est avec leur secours qu'ils ont commencé à chercher et piller, » surtout les officiers qui avaient des valets à leur suite ou des gens » assez déterminés pour ne pas se laisser arracher les tentes une fois » qu'ils les avaient occupées... Ces valets se sont emparés la nuit » d'une quantité de belles choses qui se trouvaient dans les tentes » du vizir. On avait beau en défendre l'entrée, ils faisaient une ou- » verture du côté opposé et emportaient ce qu'ils voulaient. Un petit » Kosak, marmiton d'un enseigne, a apporté à son maître pour plus » de quatre mille ducats de bijoux...

» Je vous envoie, mon amie, la liste des munitions qu'on a prises » dans le camp turk, et dont nous devons faire le partage. Outre les » prisonniers et les étendards nous avons pris soixante canons de » 48 livres, soixante de 24, cent cinquante de moindre calibre, » quarante mortiers, neuf mille chariots de munitions, un million » deux cent cinquante mille tentes, cinq millions de livres de poudre. » C'est une chose inconcevable que l'immensité de leurs préparatifs » et des trésors qu'ils y ont prodigués. Notez que la moitié avait déjà » été gaspillée par notre armée, car on n'a commencé à faire la liste » qu'après trois jours de pillage. Jusque-là, chacun prenait ce qu'il » voulait. On a brûlé trois fois plus de poudre qu'il n'en est resté... » Quant à mon butin, il n'y a pas moyen de tout écrire; mais les » choses principales sont : une ceinture de diamants, deux montres » de diamants, quatre ou cinq couteaux fort riches, cinq carquois de » rubis, de saphirs et de perles fort riches; des couvertures, des » tapis et mille autres bagatelles, des fourrures de martres zibelines, » les plus belles du monde. Il y a beaucoup de ceintures en diamants » parmi les soldats : je ne conçois pas ce que les Turks en voulaient » faire, car ils n'ont pas l'habitude d'en porter; peut-être voulaient- » ils en parer les dames de Vienne qui seraient tombées en leur pou- » voir...

» Au moment où la déroute a commencé, le vizir est entré dans » sa tente et a ordonné à sa suite de se saisir de tous les sacs d'ar- » gent. Aussi y avait-il des transfuges qui apportaient avec eux jus- » qu'à deux et trois mille ducats. J'ai une cassette d'or massif, dans » laquelle sont enfermées trois feuilles d'or de l'épaisseur d'un par- » chemin. Ces feuilles sont couvertes de figures qui ont l'air d'être » cabalistiques. C'est dans cette cassette que je garde l'image de la » sainte Vierge dont vous m'avez fait présent. Quant au grand trésor, » il est impossible d'apprendre ce qu'il est devenu ; je suis arrivé le » premier dans les tentes du vizir, et je n'ai vu personne s'en em- » parer. Il faut ou qu'il ait été distribué aux troupes, ou qu'on ne » nous l'ait pas encore amené, ou qu'il ait été envoyé sur les der- » rières avant la bataille. »

Toute la chrétienté, les rois, les princes, les hommes distingués en tout genre s'empressèrent d'écrire à Sobieski pour le féliciter d'une victoire si extraordinaire. Il nous suffira de citer ici pour exemple une de ces lettres. Voici comment la reine de Suède Christine, fille de Gustave-Adolphe, et retirée alors à Rome, écrivait au roi des Polonais :

« C'est un grand et digne spectacle que celui qui a été donné au » monde par Votre Majesté dans cette mémorable et glorieuse jour- » née, pour laquelle le saint-siége et l'univers tout entier vous doi- » vent tant, que c'est une obligation personnelle pour tout chrétien » d'applaudir à votre gloire et de témoigner sa joie. Dans cet heu- » reux jour Votre Majesté s'est montrée digne non-seulement de la » couronne de Pologne, mais de celle de l'univers. L'empire du » monde vous serait dû si le ciel l'eût réservé à un seul potentat. » J'ose dire que personne ne met à plus haut prix que moi votre » gloire, vos travaux, votre dévouement, votre victoire sur les » maîtres de l'Asie, et je m'en fais gloire; c'est que personne n'a » mieux connu les dangers que nous avons courus, mieux jugé la » ruine et l'extermination dont cette formidable puissance nous » menaçait. C'est à Votre Majesté, après Dieu, que désormais tous » les autres rois doivent la conservation de leurs royaumes. Moi, » qui ne possède plus de royaume, je me reconnais redevable à » vos exploits de ma vie, de ma liberté, de mon repos, ce bien que » j'estime au-dessus de tous les empires de la terre. Je dois pourtant » avouer mes torts envers un si grand roi que l'est Votre Majesté. Je » suis tourmentée de la passion de l'envie, mal d'autant moins tolé- » rable qu'il m'est plus nouveau. Je n'ai envié jusqu'à ce jour aucun » de mes contemporains. Votre Majesté seule m'est un objet d'envie, » m'apprend que je suis sujette à ce sentiment, dont je me croyais » entièrement incapable. Au reste, ce que j'envie à Votre Majesté, » ce n'est ni sa couronne ni ses trophées : ce sont ses privations et » ses dangers, c'est le titre de libérateur de la chrétienté, c'est la » gloire et la satisfaction d'avoir, on peut le dire, donné la vie et la » liberté à vos amis et à vos ennemis, car c'est là ce que vous avez » fait. Puisse Dieu, seul digne prix des actions héroïques, vous tenir » compte de vos travaux dans ce monde et dans l'éternité! Il n'y a » que lui qui puisse dignement vous récompenser. »

Mais pendant que Sobieski recevait des témoignages éclatants et de si loin de la part des personnes qui n'étaient menacées que très-indirectement par la puissance ottomane, quelle reconnaissance devaient éprouver ceux qui lui devaient directement et immédiatement leur salut? Voyons maintenant comment se conduisit Léopold Ier et sa cour.

Ce ne fut que le 14 septembre, lorsque tout le danger était complétement passé, que Léopold arriva à Vienne. Il délibéra longtemps avant de savoir comment il devait saluer le héros qui venait de sauver son empire. Le duc de Lorraine, étouffant son ressentiment pour Sobieski, qui l'avait fait débouter du sceptre de Pologne, s'écria : « Sire, saluez votre sauveur sans cérémonie et les bras » ouverts! »

Fatigué de ces misérables discussions d'étiquette, Jean III voulait repartir sans voir l'Empereur, lorsqu'il fut décidé que les deux monarques se verraient en plein champ. En effet le 15 septembre, eut lieu cette entrevue à Schwechat, à deux lieues de Vienne, sur la route de Presbourg.

Les deux souverains s'approchaient chacun du côté opposé, et quand ils se trouvèrent à une petite distance, Sobieski, voyant que l'empereur ne faisait aucun mouvement, lève son bras pour caresser sa grande moustache; l'empereur, croyant que c'était pour ôter le bonnet à la polonaise que portait le roi, mit alors la main à son tricorne et se découvrit, après avoir balbutié quelques mots de reconnaissance d'un air embarrassé. Le roi toucha alors à son bonnet mais sans l'ôter, et dit d'une voix calme mais forte à pouvoir

être entendue de tout le monde : « Mon frère, je suis bien aise de » vous avoir rendu ce petit service! » Ensuite, prenant son fils Jacques par la main, il le présenta à Léopold en disant : « Voilà mon » fils, que j'ai élevé pour la chrétienté! «

L'empereur inclina à peine la tête et ne répondit rien. Outré de la morgue autrichienne, Sobieski tourna la bride de son cheval et dit : « Je vais rejoindre le gros de l'armée ; j'ai donné ordre à mes » généraux de vous la montrer, s'il vous plaît de la voir. »

Le lendemain, Léopold envoyant une épée richement montée au prince Jacques, lui écrivit une lettre d'excuse, où il attribuait son embarras à la stupeur que lui avait causée la vue de son père, sauveur de son empire. Sobieski, pour ne rien devoir à Léopold, envoya, le 19, des cadeaux plus riches que ceux que son fils et les généraux polonais avaient reçus de l'empereur.

Malgré tous les dégoûts qui l'entouraient, Sobieski crut devoir profiter militairement de sa victoire, et il poursuivit les Ottomans en Hongrie. Le 7 octobre, il fut surpris à Parkan et battu, mais le 9, il répara brillamment cet échec à Gran. Cependant les Polonais, abandonnés par l'Autriche, prirent la route des Karpates, au milieu des neiges et essuyant des pertes plus sensibles que celles qu'ils avaient essuyées pendant toute cette campagne. Le roi Jean III, en passant par Lubowla dans la starostie polonaise de Spiz (Zips), arriva à Krakovie le 23 décembre 1683.

Ainsi se vérifièrent les prévisions de ceux qui avaient juré de ne jamais croire au perfide cabinet de Vienne. Il n'était plus question du mariage du prince Jacques avec l'archiduchesse, et les ministres autrichiens refusaient jusqu'aux vivres, logement et solde aux troupes polonaises qui restaient encore pour protéger l'Autriche!

Pendant cent ans les Viennois célébrèrent l'anniversaire de ces événements, mais particulièrement le 14 septembre, jour de la soi-disant *arrivée triomphale* de Léopold ! Malgré ce mensonge officiel, cet anniversaire parut encore inopportun à l'empereur Joseph II, qui l'abolit en 1783 !

Les lâchetés et les iniquités se sont reproduites à toutes les époques comme les malheurs de la Pologne. Des écrivains à gages ont insulté à ce pays quand ses ennemis le menaçaient et l'opprimaient. Mais si nous avons à déplorer souvent les écrits et les faits relatifs à une cause qui intéresse toute l'humanité, nous nous faisons un devoir de citer les écrivains, à quelque opinion qu'ils appartiennent, quand ils rendent justice à la Pologne et aux Polonais. Ainsi M. Charles de Montalembert publia, dans le journal l'*Avenir* de 1831, un article à propos de l'anniversaire de la délivrance de Vienne, et lorsque les nouvelles de la chute de Warsovie n'étaient pas encore connues à Paris.

FRANCE.

LE DOUZE SEPTEMBRE 1683-1831.

« A pareil jour, il y a cent quarante-huit ans, la chrétienté fut sauvée, et sauvée par l'héroïque nation qui meurt aujourd'hui pour elle; à pareil jour, la Pologne remporta la victoire de Dieu et de la liberté sur la barbarie et le despotisme ; à pareil jour, il fut signé, sous les murs de Vienne, avec le sang des Ottomans, un contrat éternel entre la victorieuse Pologne et l'Europe sauvée par elle.

» Le 12 septembre 1683, Sobieski, à la tête de ses Polonais, dissipa l'armée des barbares, qui assiégeaient dans Vienne le chef de l'empire, et devant qui tremblait le monde civilisé.

» Aucun danger ne les menaçait, ces braves enfants du Christ, quand sortant de leurs foyers et franchissant leurs frontières, ils vinrent défendre contre les musulmans l'Autriche si souvent perfide envers eux. Mais que leur importait le souvenir de leurs injures ; il s'agissait de sauver la chrétienté, et ils la sauvèrent. Et quand leur roi, couronné une seconde fois par la victoire, eut poursuivi au delà du Danube les débris des armées ottomanes, il voulut annoncer au monde les exploits de son peuple, et pour cela il envoya son sabre au père commun des fidèles, afin que, déposé sur l'autel de Lorette, ce sabre vainqueur y fût un éternel témoignage de ce que la Pologne avait fait pour le Christ et pour l'Europe, un témoignage aussi de son amour pour celle qu'il avait invoquée en allant au combat, pour la mère du Christ, pour celle qu'on nommait hier encore à Warsovie *la douce Mère des mortels*. Le pape Innocent XI, qui occupait alors la chaire de saint Pierre, comprit ce qu'il y avait de saint et de grand dans cette victoire, et voulant que le souvenir en fût éternellement auguste, éternellement chéri par tout cœur catholique, il institua une fête, consacrée à cette vierge que la pieuse Pologne venait d'associer à son triomphe, et il appela cette fête nouvelle *la fête du nom de Marie*.

» Catholiques, serons-nous infidèles à la voix de notre pontife? Laisserons-nous passer dans le silence et l'indifférence ce jour sacré? N'irons-nous pas le fêter aux pieds de Marie, lui confier notre reconnaissance pour ceux à qui nous devons d'avoir conservé ses autels, et la prier d'être pour eux comme pour nous toujours douce, toujours clémente?

» Ah! non, nous n'osons pas prier. Un chant de deuil serait le seul qui pût s'échapper de nos lèvres. Nos prières seraient des prières pour les agonisants et pour les morts, et l'on ne prie pas ainsi pour des martyrs! Le 12 septembre! Ah! savons-nous ce qui se passe aujourd'hui à Warsovie? aujourd'hui, en la plus belle journée de leur histoire? Comme naguère devant Vienne, la barbarie est campée là, guettant sa proie, et nul n'a quitté ses foyers et nul n'a franchi sa frontière pour la lui arracher, sanglante et épuisée. Peut-être est-ce déjà fini, peut-être le cheval du kosak baigne-t-il ses pieds dans le sang des fils de Sobieski; peut-être Praga et Warsovie ne sont plus qu'une ruine où le despote n'a trouvé debout qu'une chapelle pour chanter son *Te Deum* sacrilége là où hier la mourante Pologne priait d'une voix unanime Marie, dont c'est aujourd'hui la fête.

» Que dirait-il le Sauveur de l'Europe, le grand Sobieski, s'il jetait en cet anniversaire de sa gloire un regard sur le monde et sur nous? Qui aurait osé penser sur le champ de bataille où il avait exposé sa vie pour l'Europe, que les descendants de cet empereur qui tremblait alors au fond de son château, de ce Prussien dont l'aïeul était le vassal des rois de Pologne, de ce duc de Moskovie qui venait de mendier à la paix de Munster ce titre d'*Altesse*, et à qui l'Europe civilisée l'avait refusé, que leurs descendants se ligueraient un jour, non-seulement pour trahir et asservir leur libératrice, mais pour être ses bourreaux? Comme si la reconnaissance leur pesait, après un siècle et demi de crimes envers elle, ils ont fait une conjuration pour l'écraser, et tous les autres rois sont devenus leurs complices. Ils ont fait autour d'elle un cercle de fer, et tandis que l'un d'eux s'est chargé du supplice, les autres lui ont fourni des vivres pour que les forces ne lui manquent pas jusqu'à la fin. Ils ont tout fait pour hâter cette fin, tant cette agonie les fatiguait. Il leur répugnait de n'en être que les lâches spectateurs, et ils se sont faits bourreaux.

» Et nous qui aimions cette pauvre Pologne comme une sœur, il ne nous a pas même été permis d'aller mourir pour elle ni de recueillir son dernier soupir : c'est à peine si le bruit de ses gémissements a pu traverser jusqu'à nous. Ah! laissons là ces rois qui ne veulent régner que par *la patience de Dieu*, et non plus par sa *grâce*. En effet, on voit dans une foule de chartes des douzième et treizième siècles que beaucoup de princes et de dignitaires intitulaient leurs actes *Louis* ou *Guillaume par la patience de Dieu*, *duc* ou *abbé*, etc.

» C'est toi, toi seule, noble Pologne, à qui nous voulons penser dans ce jour de ton ancienne gloire et de ta prochaine catastrophe... Mais là même, dans ton sein, nous trouvons encore la honte et l'horreur. Des monstres ont souillé ton beau nom, empoisonné tes derniers instants ; des monstres ont jeté sur ta tête mourante un voile sanglant, comme pour te dérober la vue du seul ami qui te restât, de ton Dieu. Infortunée, ce n'était donc pas assez de la peste, de la famine, du fer de tes bourreaux pour t'achever : il te fallait endurer cette inouïe et dernière épreuve! Infortunée, pas une amertume, pas un supplice ne t'est épargné! Victime expiatoire de notre civilisation impuissante et corrompue, tu arriveras devant Dieu avec tout le poids de nos iniquités et de notre honte ! Tu es comme ces vierges chrétiennes, livrées au déshonneur avant d'être conduites au supplice. Mais, comme elles aussi, tu es attendue devant un autre tribunal, par un autre juge, par Celui qui juge les peuples et les rois; et prosternée devant sa miséricorde, tu sauras que ce n'est pas en vain que tu as bu jusqu'à la lie le calice des souffrances.

» En est-ce donc fait, et faut-il dire un dernier et lugubre adieu à notre héroïque sœur ? Non : car au pied des autels de Marie, où nous nous agenouillerons aujourd'hui, quel homme pourrait bannir de son cœur l'espérance ? Mais si cette dernière espérance est vaine, si les actes de ton martyre sont accomplis, alors réjouis-toi, fille du ciel, car tu auras été la première élue entre les nations du monde, et tu sais que le martyre est la plus belle des victoires. »

Pendant que Sobieski était sous Vienne, André Potocki, castellan de Krakovie, battait les Turks près de Kamiéniec-Podolski, forçait les Kosaks à prendre son parti ; faisait prisonnier Douka Ier, hospodar de Moldavie, et mettait à sa place Pétricéiou Ier (ou Etienne XIII). Quant à Sobieski, il fit encore les expéditions de 1686 et de 1691, en Moldavie ; mais enfin l'époque approchait où cette grande et glorieuse existence devait payer son tribut aux destinées humaines. En effet, le jour de la Fête-Dieu, qui avait été le jour de sa naissance et celui de son élection, fut aussi celui de sa mort. Le 17 juin 1696 il succomba, frappé d'apoplexie, dans son château de Wilanow, près de Warsovie.

Né à Olesko, dans le palatinat de Russie-Rouge, le 2 juin 1624, il vécut 72 ans et régna 22 ans. Son cercueil se trouve entre ceux de Joseph Poniatowski et de Thadé Kosciuszko, dans la chapelle souterraine de l'église cathédrale de Saint-Stanislas, à Krakovie.

CHAPITRE XXI.

Interrègne. — Le prince de Conti est élu par la majorité. — Frédéric Auguste II, électeur de Saxe, quoique élu par la minorité, l'emporte sur son compétiteur. — Influence directe de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche en Pologne. — Considérations sur le parti national ou français, et sur le parti anti-national ou russe.

Le règne glorieux de Sobieski remua toutes les ambitions, et jamais

on ne vit un si grand nombre de candidats briguer la couronne élective.

La diète d'élection eut lieu le 15 mai 1697 ; la majorité des suffrages se porta sur le prince de Conti, et la minorité sur l'électeur de Saxe. Après les débats préliminaires qui se prolongèrent jusqu'au 25 juin, les électeurs fixèrent au 26 l'élection définitive.

La noblesse se rendit en masse compacte dans la plaine de Wola près Warsovie. Chaque palatinat, son étendard en tête, s'était divisé en compagnies; presque tous ces gentilshommes étaient à cheval. Derrière eux marchaient des groupes armés de faux et de sabres : c'étaient de pauvres gentilshommes, mais aussi fiers que les plus riches et les mieux montés, car ils avaient le droit de suffrages. Dans cette vaste plaine de Wola s'échelonnaient au moins cent mille nobles.

Le 26 juin, les grands dignitaires de l'État se rendirent, dès le matin, à l'église cathédrale de Saint-Jean, pour implorer les lumières, les bénédictions du ciel; puis, après avoir accompli ce pieux devoir, ils se dirigèrent, dans l'ordre cérémonial, au champ d'élection. Le cardinal-primat présenta d'abord les titres de plusieurs candidats; mais il appuya particulièrement le prince de Conti, et ce ne fut qu'en dernier lieu que quelques voix s'élevèrent en faveur de l'électeur de Saxe. Cependant l'immense majorité se prononça pour le prince de Conti, qui l'eût certainement emporté sur son compétiteur, si le primat n'eût remis au lendemain le vote définitif. Flemming, ambassadeur de l'électeur de Saxe, profita de cette circonstance, et sans attendre la discussion définitive, jura les *pacta conventa* au nom de l'électeur Frédéric-Auguste.

Tout devint confusion après ce vote précipité, surpris, illégal; et pendant que le primat convoquait la diète pour le 27 août, dans le but de donner la couronne au prince français, l'évêque de Kuïavie fixait la journée du 15 septembre, dans le but aussi de couronner Frédéric-Auguste II roi de Pologne.

L'intrigue avait prévalu. L'électeur de Saxe, aidé sous main par la Russie, la Prusse et l'Autriche, avait répandu des sommes énormes parmi quelques seigneurs, car la majorité saine était incorruptible, et il était venu en personne au milieu des Polonais.

Le prince de Conti n'arrivait pas. L'ambassadeur de France n'employa aucune ressource efficace pour combattre ses adversaires. Le prince de Conti avait des domaines considérables; Louis XIV l'autorisa à lui donner en garantie au trésor, à l'effet d'obtenir les sommes dont il avait besoin. Le prince eut l'argent entre les mains; sa fatale passion pour le jeu lui fit risquer tout l'argent qu'il destinait à son voyage. Il voulut rattraper ces pertes de jeu, et un temps précieux passa dans ces tristes péripéties. Au lieu de quitter Paris au mois de juillet, comme cela avait été convenu, il ne partit que le 3 septembre, perdit vingt-trois jours entiers en ce voyage, et n'arriva à Danzig que le 26, pendant qu'Auguste était déjà couronné à Krakovie le 15 septembre.

Il est vrai que tout ce qui précéda et accompagna l'acte du couronnement fut équivoque ou illégal; mais le fait fut accompli. Des Allemands luthériens se mirent en tête du cortége funèbre qui accompagnait les soi-disant restes mortels du roi Sobieski; cette cérémonie, comme on sait, était une chose d'étiquette que s'imposait le nouveau roi pour le roi défunt; et le corps de Sobieski reposait à Warsovie. Les nonces, c'est-à-dire les seuls ayant droit, ne parurent pas à la cérémonie du couronnement; les avenues de la cathédrale étaient bordées par des troupes saxonnes. Le primat, qui avait pour prérogative de poser la couronne sur le front de l'élu, s'était dispensé de paraître. Mais Auguste II et ses partisans passèrent outre et ne tinrent aucun compte de la légalité.

Ces événements si graves, si douloureux, et qui devaient avoir de si funestes conséquences, furent l'occasion de quolibets et de mots spirituels. On disait : « Savez-vous ce qui se passe à Krakovie? On » y joue une comédie en cinq actes : premier acte, un roi sans » diplôme; second acte, un enterrement sans mort; troisième acte, » un couronnement sans primat; quatrième acte, une diète sans » nonces; et cinquième acte, des protestations sans effet. »

Aussitôt qu'Auguste II eut connaissance de l'arrivée du prince de Conti à Danzig, il fit marcher contre le prince français ses Saxons munis d'artillerie. Un adversaire sans troupes et sans argent était peu redoutable. L'armée polonaise, si belliqueuse pendant le règne de Sobieski, avait été amoindrie et désorganisée par les intrigues de l'interrègne; aussi le parti du prince de Conti n'eut-il rien à opposer aux forces que lui présentait Auguste II. On essaya pourtant de se défendre, mais bientôt les patriotes furent dispersés, et Conti repartit pour la France le 6 novembre en accusant les autres des événements dont il était coupable en partie.

Auguste II quitta Krakovie le 27 décembre 1697, arriva à Warsovie le 3 janvier 1698, puis se rendit à Danzig, où il reçut le 24 mars le serment de fidélité des habitants, et revint à Warsovie le 14 août. Il y assembla une diète dite de *pacification*, et prit les rênes du gouvernement.

Nous décrirons bientôt l'histoire du règne d'Auguste II; mais avant il est indispensable d'entrer dans quelques considérations qui fixeront le point de vue sous lequel on doit envisager la question polonaise à partir du commencement du dix-huitième siècle. Qu'il me soit permis de soulever le voile funèbre qui couvre les malheurs dont la source remonte à cent soixante ans.

Avec le trône électif commence la décadence de la Pologne; cependant le règne plein de force et de sagesse d'Etienne Batory arrête ce pays sur cette pente fatale, et cette période appartient encore à ce qu'on appelle la *Pologne florissante*. Mais sous les règnes de Sigismond III, de Wladislas IV et dans les huit premières années du gouvernement de Jean Kasimir, c'est-à-dire de 1588 à 1652, la décadence politique faisait des progrès sensibles. Malgré la gloire immense qui entourait les armes polonaises, la force vitale de la nation allait en s'affaiblissant. Jean Kasimir, dans les huit dernières années de son règne, chercha à combattre les causes qui portaient en elle les germes de la destruction; mais ses efforts furent vains. Après lui et l'indolent Michel, Jean Sobieski déploya tout ce que le patriotisme, l'amour du bien et du vrai peuvent inspirer, mais il échoua aussi dans cette œuvre nationale. Sobieski, grand roi et grand capitaine, put combattre victorieusement les ennemis du dehors, mais il fut impuissant à réprimer l'anarchie qui désolait l'intérieur du pays. Rien n'exprime mieux ses angoisses, rien ne peint mieux ses inquiétudes pour l'intérêt général que les paroles qu'il prononça en janvier 1688, à la diète de Grodno, où les clameurs et les personnalités furent poussées à la dernière extrémité. Le vieux monarque, indigné et souffrant à la suite des fatigues de la guerre, se lève avec effort et dit :

« Celui-là connaissait bien les peines de l'âme qui a dit que les » petites douleurs aiment à parler, que les grandes sont muettes. L'u» nivers même restera muet en contemplant nous et nos conseils! » Oh! quelle sera un jour la morne surprise de la postérité, de voir » que du faîte de tant de gloire, quand le nom polonais remplissait » l'univers, nous ayons laissé notre patrie tomber en ruines, y tom» ber, hélas! pour jamais peut-être!... Croyez-moi, toute cette élo» quence tribunitienne serait mieux employée contre ceux-là qui » par leurs désordres appellent sur notre patrie le cri du prophète, » que je crois, hélas! entendre déjà retentir au-dessus de nos têtes : » *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite!*... Là où l'on peut » impunément oser tout du vivant du prince, élever autel contre » autel, chercher les dieux étrangers sous l'œil du véritable, là gron» dent déjà les colères du Très-Haut!... »

Lorsqu'en 1696 Sobieski approchait de son dernier jour, l'évêque Zaluski lui parla pour le déterminer à un testament, et le roi répondit: « Vous vous imaginez que les vivants ne sauront pas s'arranger sans » le consentement des morts. Pourquoi ce testament? Pouvez-vous » attendre quelque bien du temps où nous sommes? Voyez le débor» dement des vices, la contagion des folies; et nous croirions à l'exé» cution de notre volonté dernière! Nous ordonnons vivants, et nous » ne sommes pas écoutés; morts, le serions-nous? Qu'on ne m'en » parle plus! »

La fatalité allait s'accomplir, et de 1696 à 1795 la Pologne ressentit ce malheur suprême, qui commença par l'expiation et qui finit par le martyre!

Les sept rois électifs qui régnèrent sur la Pologne de 1573 à 1696, avaient été élus par les suffrages nationaux. Les élections se faisaient encore avec indépendance, du moins en général. L'influence étrangère agissait sourdement, mais elle ne s'attaquait pas encore au vif de la nation. A chaque interrègne on voyait accourir de nouveaux candidats, de tous les points de l'Europe; cet empressement donnait à bon droit de la fierté aux Polonais.

L'influence étrangère, qui avait été timide, ou qui avait agi d'une façon occulte, comme nous l'avons dit plus haut, se montra au grand jour dans les trois dernières élections des rois. La Russie, la Prusse et l'Autriche dirigèrent à leur gré le mouvement électoral. La Pologne succombait sous la pression de ses ennemis extérieurs : ce n'était plus sa décadence ou la décroissance de sa grandeur, c'était la mort qui la menaçait pendant tout le dix-huitième siècle!

Pendant cette période de cent ans, l'Europe accusa la Pologne d'esprit anarchique et de rébellion; cette accusation sert aux uns de prétexte pour abandonner cet infortuné pays, et aux autres de justification pour consommer des partages iniques. Avec le témoignage de l'histoire nous disons que pendant ce laps de temps il n'y avait plus d'anarchie, il y avait lutte, lutte sainte et légitime, quand les Polonais, menacés, vexés, divisés, opprimés, défendaient la foi de leurs pères; lutte légitime, glorieuse, quand les Polonais défendaient leur indépendance, leur existence nationale, le droit sacré, imprescriptible, inaliénable, d'être une nation!

Par justice! n'appelez pas anarchie ces luttes suprêmes d'un patriotisme général aux prises avec la corruption et les trahisons des cabinets de Pétersbourg, de Berlin, de Vienne et de leurs partisans. Par suite il y avait division dans les partis, c'est vrai, mais pour l'honneur éternel de la Pologne et dans l'intérêt de son avenir, nous devons proclamer une vérité que personne ne pourra contester, c'est que le parti national a toujours été le plus nombreux, si le plus influent.

Le parti national devait naturellement s'appuyer sur les puissances qui lui promettaient aide et protection sincère, et qui elles-mêmes devaient forcément lutter contre une des puissances les plus voi-

sines de la Pologne. Donc, durant le dix-huitième siècle, la Suède, la Turquie et la France, quoique dans des conditions différentes, étaient pour nous des Etats amis. Mais la position géographique de la Pologne rendait plus difficile la protection des peuples amis, et rendait facile l'envahissement des ennemis immédiats.

Malgré ces causes fatales et malgré la disproportion immense des envahisseurs et oppresseurs, la Pologne aurait triomphé de tous les obstacles, car son courage n'a jamais mesuré ni le temps, ni l'espace, ni le nombre, si le parti national eût pu maîtriser les intrigues occultes du dehors; mais ces rois imposés par les ennemis du pays attiraient à eux les faibles par des promesses mensongères, et les ambitieux par de vains honneurs.

Pour éclairer ces questions, nous avons signalé deux partis; mais comme élément de discorde, chaque pays n'a-t-il pas les nuances, les ramifications des partis? En Europe il y avait aussi deux partis: l'un qui voulait l'existence de la Pologne, l'autre qui voulait son anéantissement. De là cette divergence dans la façon dont les Polonais et l'Europe envisagent la question nationale. De là vient l'existence du *parti national* et du *parti antinational*.



L'Autriche et le Vatican implorent le secours de Sobieski contre les Turks en 1683.

CHAPITRE XXII.

Intrigues d'Auguste II avec l'électeur de Brandebourg et le tzar de Moskovie. — Traité de Karlovitz de 1699. — Alliance offensive des souverains du Danemark, de Pologne et de Russie, contre la Suède. — Charles XII se défend et bat d'abord les Danois, puis les Moskovites à Narva en 1700. — Lettres de félicitation du sultan Moustapha II au roi Charles XII.

Frédéric-Auguste II, devant sa couronne à l'intrigue, à une minorité factieuse et à l'influence étrangère, dut s'appuyer au début de son règne sur la Russie, la Prusse et l'Autriche. La Pologne n'était pour lui qu'une propriété qu'il léguerait à sa famille, et un trésor dans lequel il puiserait pour enrichir son électorat de Saxe et surtout la ville de Dresde. Son rêve était de rivaliser avec le faste de Louis XIV. Animé de cette ambition, préoccupé de ces projets aussi étranges qu'irréalisables, il mit tout en œuvre pour réussir.

Frédéric III, électeur de Brandebourg, duc de Prusse, ancienne province polonaise, qui méditait déjà la création d'une royauté prussienne au détriment des intérêts de la Pologne, savait qu'il trouverait un aide et un complice dans la personne d'Auguste II. Aussi dès que ce dernier fut intronisé à Warsovie, il lui fit demander une entrevue. Elle eut lieu à Johannisberg, au delà des frontières septentrionales du palatinat de Mazovie. Les deux princes y passèrent quatre jours du 4 au 7 juin 1698. Là, l'électeur put s'assurer de toutes les condescendances du roi.

Après avoir fait bon marché de l'avenir de la Pologne avec le Prussien, Auguste alla au-devant du russe pour gagner ses bonnes grâces. En effet, lui et le tzar Pierre Ier, qui revenait de Vienne, se rencontrèrent à Rawa-Ruska, près Léopol, où ils passèrent les journées du 10 au 13 août 1698 en conférences secrètes non moins fatales pour la Pologne que celles de Johannisberg. Cette dernière entrevue ne tarda pas de porter ses fruits. Le 11 novembre 1699, l'électeur de Brandebourg envahissait Elbing. Auguste eut l'air de protester contre cet envahissement. L'électeur fit retirer ses troupes, mais il savait bien qu'un jour il réussirait dans ses projets.

En vertu des *pacta conventa*, Auguste II s'obligea de restituer Kamieniec-Podolski, occupé encore par les Turks. A cet effet, il marcha avec les troupes saxonnes et avec quelques détachements polonais contre cette forteresse; mais il revint à Warsovie sans avoir obtenu aucun résultat.

Depuis la mémorable délivrance de Vienne par Sobieski, la Turquie était affaiblie, et la Moskovie, l'Autriche et Venise avaient besoin de repos; en conséquence, toutes ces puissances se réunirent en congrès à Karlovitz sur le Danube, où la Turquie fit avec la Pologne une paix, le 26 janvier 1699, par laquelle cette dernière rentra en possession de Kamieniec, et d'autres territoires en Podolie qui étaient encore occupés par les Turks.

La première bataille que se livrèrent les Polonais et les Turks eut lieu dans les champs de Varna en 1444, et depuis cette époque jusqu'au traité de Karlovitz, deux cent cinquante ans s'écoulèrent dans des luttes incessantes; mais alors les deux nations comprirent que leur union aurait une immense influence sur leur avenir, et que pour vaincre leur ennemi commun la Moskovie, il fallait se promettre un appui fraternel.

A la suite de ces événements on pouvait croire que la Pologne allait jouir du repos dont elle avait tant besoin; mais la cause du mal venait d'un roi antinational, et qui portait en lui tous les éléments de troubles et de malheurs.

Le tzar Pierre Ier impatient de dominer dans la mer Baltique se

Paris, Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

lia avec Auguste II pour écraser la Suède, et pour arriver à ce résultat il promit au roi son aide pour reconquérir la Livonie. On verra plus tard la valeur de cette promesse.

Pour augmenter le nombre des ennemis de la Suède, Auguste II conclut, dès le 25 septembre 1699, une alliance offensive avec Frédéric IV, roi du Danemark. Le 21 novembre de la même année, le plénipotentiaire d Auguste signa à Preobragenskoïé près de Moskou, avec Pierre, un autre traité d'alliance contre la Suède. Ce dernier traité développait les conférences de Rawa-Ruska. En vertu de cette alliance, ignorée des états de Pologne, Auguste II s'engageait à attaquer les Suédois en Livonie et en Esthonie. De son côté, le tzar s'engageait à envahir l'Ingrie et la Karélie aussitôt qu'il aurait fait la paix avec la Turquie.

Pendant que se tramait cette ligue occulte et envahissante, Auguste et Pierre envoyaient leurs ambassadeurs respectifs à Stockholm pour assurer le roi Charles XII de *leur amitié sincère* et de *leurs intentions pacifiques et de bon voisinage !*

teux d'espérer moins que lui, ils reçurent avec admiration ses ordres pour la guerre. On fut bien plus surpris quand on le vit renoncer tout d'un coup aux amusements les plus innocents de la jeunesse. Il n'avait alors que dix-huit ans. Du moment où il se prépara à la guerre, il commença une vie toute nouvelle, dont il ne s'est jamais depuis écarté un seul moment. Plein de l'idée d'Alexandre et de César, il se proposa d'imiter ces deux héros, hors leurs vices.

Aussitôt qu'il reçut la nouvelle de l'invasion des Saxons en Livonie, Charles XII écrivit, le 15 mars 1700, au roi de France et à l'électeur de Brandebourg, comme garants de la paix d'Oliwa de 1660; il écrivit aussi à Vienne, pour exprimer son étonnement de cette invasion de la Livonie. Le 13 avril il publia un manifeste en appelant les Livoniens à la fidélité.

Les Polonais, en lisant ces pièces, furent terrifiés de la duplicité d'Auguste. Audace et duplicité, tel était le caractère de cet homme, qui osait entreprendre une guerre sans le concours de la diète!

Le 24 avril, Charles XII quitta Stockholm et ouvrit la campagne



Entrevue de Charles XII et de Stanislas Leszczynski à Heilsberg, en Warmie, en avril 1704.

Après les moyens employés par la diplomatie, ces traités secrets et ces mensonges officiels, le canon devait trancher la question engagée. Les souverains de Danemark, de Pologne et de Russie, qui entouraient les possessions suédoises dans un vaste demi-cercle, pensèrent qu'ils n'avaient rien à redouter de Charles XII, et que la jeunesse et l'inexpérience de ce roi leur laisseraient réaliser leurs ambitieux projets. Mais Charles XII, animé par un ardent patriotisme et par un sentiment généreux pour la Pologne, va se trouver à la hauteur de sa grande mission.

Les bruits de la coalition dano-polono-russe consternent la Suède et alarment le conseil des ministres. Ce pays manquait alors de généraux expérimentés. Charles assistait rarement aux conseils, et quand il y était, il paraissait distrait et indifférent. Un jour le conseil délibéra en sa présence sur le danger présent : quelques conseillers proposaient de détourner la guerre par des négociations; tout d'un coup le jeune prince se lève avec la gravité et l'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti, et dit : « Messieurs, j'ai résolu de ne jamais faire une guerre injuste, mais de n'en finir une légitime que par la perte de mes ennemis. Ma résolution est prise, j'irai attaquer le premier qui se déclarera ; et quand je l'aurai vaincu, j'espère faire quelque peur aux autres! »

Ces paroles étonnèrent tous ces vieux conseillers; ils se regardèrent sans oser répondre. Enfin, étonnés d'avoir un tel roi, et hon-

de Danemark. Les Danois, effrayés du succès des Suédois, et craignant que Kopenhague ne fût bombardée, s'empressèrent de conclure une paix qui fut signée à Ttraventhal le 18 août 1700. Ainsi Charles XII commença et finit cette guerre en moins de six semaines.

Précisément à la même époque les Saxons investissaient la ville de Riga, et les Moskovites s'avançaient avec quatre-vingt mille hommes. Mais comme la paix de Traventhal rompait la triple alliance formée contre la Suède, en forçant le roi de Danemark à s'en retirer, Charles XII put tourner ses forces contre les Moskovites et contre Auguste II, qu'il espérait écraser le premier.

Le commandant suédois de Riga résista aux Saxons, mais ces derniers furent plus heureux du côté de Dünamunde, qui se trouve à l'embouchure de la Dzwina, et s'en emparèrent.

Pendant que ces événements s'accomplissaient, Auguste II publiait à Warsovie, le 24 mars, un manifeste qu'il adressait aux Livoniens dans le but de les soulever contre les Suédois. Le sénat polonais se délara en opposition avec le roi, prévoyant que la guerre serait une source de calamités pour la Pologne. Auguste, désespérant de vaincre la résistance de hauts dignitaires de l'Etat, s'adressa le 7 mai à l'électeur de Brandebourg, en lui demandant une alliance offensive contre la Suède. L'électeur, qui doutait de l'issue de la lutte, déclara qu'il voulait garder la neutralité.

Auguste, qui avait toutes les illusions de l'orgueil, crut que sa seule

présence imposerait aux Suédois, et il se rendit en personne sur les bords de la Dzwina. Le 7 août il somma la forteresse de Riga de se rendre ; les assiégés dédaignent les sommations.

Sur ces entrefaites Pierre Ier adresse une lettre du 19 août au roi de Pologne, dans laquelle il lui promet son appui immédiat; et le 4 septembre il déclare ouvertement la guerre à Charles XII. Pour la première fois la Moskovie employait dans sa déclaration de guerre les formes usitées par la diplomatie européenne.

Après la déclaration, le tzar adressa aux cours étrangères une note-circulaire, dans laquelle il énumérait ses griefs contre les Suédois; ces griefs consistaient dans les faits suivants : « Que le gouverneur » suédois de Riga ne lui avait pas rendu assez d'honneurs lorsqu'il » avait passé *incognito* par cette ville, en 1697, lorsqu'il se rendait » en Hollande; qu'on ne lui avait pas permis à lui et à sa suite de » visiter les fortifications ; qu'on avait vendu trop cher les vivres à » ses ambassadeurs et à leur suite, à Stockholm !... » Et tout cela se passait au moment même où les trois ambassadeurs moskovites résidaient à Stockholm, et y étaient prêts à jurer le renouvellement d'une paix inviolable et à perpétuité !...

Au milieu de ces événements, Auguste, malgré tous les moyens employés par lui, ne pouvait obtenir ni le consentement du sénat ni celui de l'ordre équestre de Pologne pour commencer cette guerre injuste, et qui ne devait profiter réellement qu'aux Moskovites. Le primat de Pologne, qui avait d'abord promis sa coopération à Auguste, crut devoir, à tout événement, se ménager Charles XII. A cet effet il écrivit de Danzig le 3 août 1700, au roi de Suède, une lettre où il protestait de l'amitié de la république, et séparait ses véritables intérêts des vues personnelles d'Auguste. Charles en fut enchanté, et répondit à cette lettre le 13 septembre de Christianstadt, de la manière la plus obligeante.

Auguste II se voyant réduit à ses propres forces, leva le siége de Riga, et laissa le commandement des troupes à Ferdinand duc de Kourlande, et revint à Krakovie, espérant y recevoir la nouvelle des succès du tzar.

Après avoir perdu tout espoir de paix et d'accommodement, Charles XII, en personne, ouvrit la campagne. Le 11 octobre il débarque à Parnawa (Pernau), en Livonie; le 6 novembre il arrive à Revel, en Esthonie, et le 29 novembre il occupe militairement Lagena, tout près de Narwa.

Depuis le 20 septembre, la forteresse de Narva était assiégée par les troupes moskovites. Pierre Ier les rejoint le 1er octobre pour les animer par sa présence; mais, prévenu de l'approche de Charles XII, il quitte son armée et se dirige sur Pskow pour chercher des renforts, croyant qu'il aurait le temps de prendre ses mesures avant que le roi de Suède l'attaquât.

Charles XII n'avait que cinq mille fantassins et trois mille cavaliers sous ses ordres. Les Moskovites avaient quarante mille hommes de vieilles troupes, et le tzar venait chercher un renfort de quarante mille autres pour les diriger sur Narva!

Les Suédois, fatigués par des marches forcées, n'eurent pas le temps de se reposer, car Charles XII donna l'ordre d'attaquer le camp ennemi et le fort, où se trouvaient quarante mille Moskovites et cent cinquante canons. Le mot d'ordre était : *Avec l'aide de Dieu!* Un officier général suédois ayant représenté la grandeur du péril, Charles lui dit : « Quoi! vous doutez qu'avec mes huit mille braves » Suédois je ne passe pas sur le corps de ces nombreux Mosko-» vites? N'ai-je pas deux avantages sur eux : l'un que leur cava-» lerie ne pourra leur servir, et l'autre que le lieu étant resserré, » leur grand nombre ne fera que les incommoder? Et ainsi je serai » réellement plus fort qu'eux! » On marche sur les Moskovites à midi, le 30 novembre 1700; ils plient sur tous les points. Charles reçoit une balle morte à la gorge; elle s'arrête dans les plis de sa cravate noire, et ne lui fait aucun mal. Son cheval est tué sous lui; il saute légèrement sur un autre, et dit à Sparre : « Ces gens-ci me font faire » mes exercices! » La terreur s'empare des Moskovites; ils sont terrassés, culbutés, noyés dans la Narva. L'obscurité de la nuit arrête le combat. Charles, enveloppé dans son manteau, s'endort pendant une couple d'heures d'un sommeil paisible, en attendant qu'il pût fondre au point du jour sur le reste des ennemis. Le sommeil de Charles était comme celui de Napoléon la nuit qui précéda la bataille d'Austerlitz, le 2 décembre 1805. Le soleil du 1er décembre 1700 éclaira l'immense victoire de Narva. Quinze mille Moskovites y moururent : ils perdirent toute l'artillerie, tous les drapeaux; le général en chef duc de Croy, avec une foule de généraux, se rendirent à la discrétion du roi; vingt mille soldats furent faits prisonniers et renvoyés par le roi dans leurs foyers. Pierre Ier s'avançait avec ses quarante mille Moskovites, comptant envelopper les Suédois de tous côtés. Il apprit à moitié chemin l'issue de la bataille, et retourna sur ses pas en disant : « Je sais bien que les Suédois nous battront » longtemps; mais à la fin ils nous apprendront eux-mêmes à les » vaincre. »

Tandis que toute la Moskovie était dans l'épouvante par la nouvelle de cette défaite si inattendue, qu'Auguste perdait toute contenance, le parti national polonais espérait en Charles XII et dans son appui contre les intrigues tzariennes et royales. L'Europe entière était en admiration; les félicitations arrivaient de toute part au jeune et vaillant monarque. Celles du sultan Mustapha II avaient une grande valeur politique, car la Turquie ne doutait pas qu'elle aurait plus tard un ennemi implacable dans le tzar Pierre Ier. Nous rapportons donc ici cette pièce importante :

« Nous ne pouvons pas cacher devant Votre Majesté que nous » avons appris avec une très-parfaite satisfaction la rare et incom-» parable valeur dont elle est douée, et que Votre Majesté a défait » avec tant de gloire les Moskovites près de Narva et remporté un » butin si considérable, comme aussi sur le roi de Pologne, tous les » deux de perfides voisins et ennemis, directement contre les pactes » et traités conclus depuis peu, mais que ce dernier a rompus, sous » prétexte que Votre Majesté n'avait pas en tout satisfait au traité de » paix d'Oliwa. Le roi de Danemark doit, à ce que l'on dit, y avoir » fait un commencement fort considérable. Ainsi, comme nous avons » appris ceci avec une grande admiration, nous congratulons Votre » Majesté et lui souhaitons d'autres heureux progrès, et qu'elle puisse, » avec l'aide de Dieu, gagner un plus grand nombre de victoires, afin » que nous puissions encore apprendre ce qu'un tel jeune monarque » peut faire avec l'assistance de Dieu, en montrant partout sa valeur » héroïque, son courage et son intrépidité pour s'opposer à ce cruel Mos-» kovite. Nous enverrons, à la première occasion, nos ambassadeurs » plénipotentiaires, pour féliciter Votre Majesté, afin que nous puis-» sions être informés avec plus de certitude des véritables circon-» stances d'une affaire si extraordinaire. Nous sommes surtout bien » aise que Votre Majesté ait affaire avec ce Moskovite, qui est si » souvent accoutumé à nous causer de l'inquiétude et de l'embarras, » et dont nous sommes présentement délivré. Nous finissons par » souhaiter que Votre Majesté puisse enfin acquérir une paix favo-» rable et glorieuse avec cet infidèle voisin, qui a procédé avec Votre » Majesté d'une manière si pleine d'artifices et si contraire à toute » équité. »

CHAPITRE XXIII.

Nouvelle alliance entre Auguste II et Pierre Ier. — Charles XII bat les Saxons à Riga; entre en Samogitie, en Litvanie et en Pologne. — Manifeste de Charles XII du 16 mai 1702 sur ses intentions en faveur de la Pologne. — Auguste II se sauve à Krakovie, et Charles XII entre à Warsovie; son admiration pour Jean Sobieski.

Depuis la mort de Sobieski, l'armée polonaise avait été désorganisée; ce malheur venait des mauvais sentiments d'Auguste, qui, se défiant toujours d'une nation qu'il gouvernait et qu'il trahissait, voulait remplacer par ses troupes saxonnes les troupes polonaises. Dans cet état de choses, Auguste prévoyait une attaque de la part de Charles XII, qui venait de vaincre les Danois et les Moskovites. Et qu'avait-il à opposer aux forces des Suédois? Il n'avait trouvé en Litvanie que de l'impuissance dans son parti, de la haine chez les autres citoyens. Pour remédier à cette position difficile, il vint encore une fois se jeter dans les bras de Pierre Ier en lui livrant la Pologne.

A la fin de février 1701, les deux souverains se réunirent à Birze en Litvanie sur les frontières de la Semigalle. Ils y passèrent quinze jours dans l'orgie et dans la débauche. Tous deux se piquaient de bien porter le vin et d'être infatigables dans les plaisirs physiques. Pierre acheva l'œuvre qu'il avait commencée à Rawa-Ruska, et fit d'Auguste un instrument docile à ses volontés. Le 9 mars, ils conclurent un nouveau traité contre la Suède. Pierre promit de l'argent, et offrit vingt mille Moskovites sous les ordres de Repnine pour *garder* la Pologne! Le 11 mars, le tzar prit la route de Pskow et le roi celle de Warsovie.

Tandis que le tzar gouvernait la Pologne par l'influence de son roi corrompu, l'électeur de Brandebourg, duc de Prusse, se faisait couronner roi à Krolewiec (Kœnigsberg) le 18 janvier 1701, et créait ainsi une nouvelle menace pour l'indépendance et l'existence même de la Pologne!

Auguste II aux abois fut obligé de convoquer la diète, qui s'ouvrit le 30 mai. Après des débats animés, on finit par s'accorder sur quatre points : 1° le renvoi des troupes allemandes; 2° le renvoi des conseillers saxons du roi; 3° la conclusion immédiate de la paix avec le roi de Suède; 4° l'opposition à la royauté de l'électeur de Brandebourg. Mais comme ses propositions étaient nationales et justes, le roi refusa de les sanctionner et convoqua une nouvelle diète pour le 22 décembre.

Pendant qu'Auguste leurrait la Pologne, qu'il agissait avec ruse et perfidie, Charles XII, poussé par une volonté que rien ne dompte, concentrait tous ses moyens pour frapper au cœur la diplomatie saxono-russe d'Auguste.

Le 18 juillet 1701, Charles vainquit les troupes saxonnes et russes à Riga. Le 5 août il arriva à Bowsk, où la question polonaise devint pour lui la question principale. Bientôt la victoire de Riga se répand à Warsovie, et Auguste en est terrifié et honteux. Le parti national polonais plaçait donc son espoir en Charles XII. Le primat écrit au roi de Suède pour lui exprimer les sentiments dont le pays est animé.

Charles répond de Bowsk le 9 août en déclarant « qu'il sépare les » intérêts réels et nationaux de la république polonaise de la cause » du roi parjure et étranger au pays; qu'il s'engage à protéger et à » défendre une nation qu'il aime et qu'il estime ; qu'il veut détruire » le mal à sa racine, c'est-à-dire qu'il veut frapper au cœur Pierre I[er] » et Auguste II, et tous ceux qui attenteraient à l'indépendance et » à l'intégrité territoriale de la Suède et de la Pologne. »

Les victoires et les déclarations de Charles XII ranimèrent les espérances des bons Polonais, mais remplirent d'effroi les partisans d'Auguste. Or, ces derniers choisirent une députation, et demandèrent audience au roi de Suède. Ce dernier les reçut le 25 août, mais ne tarda pas à pénétrer les intentions équivoques de cette députation; il sut s'en débarrasser promptement, mais ne put s'empêcher de faire ressortir l'inconvenance de la conduite d'Auguste relativement à la Livonie. Il fit sentir à la députation « que si le roi de » Pologne s'engageait par les *pacta conventa* à reprendre les posses- » sions polonaises, il aurait dû commencer d'abord par les provinces » transboristanes, Kiiow, Czerniechow et Smolensk envahies par les » tzars, et qui étaient plus importantes que la Livonie et détachées de » la république bien plus tard ! » Cette observation si judicieuse et si péremptoire ne supportait pas de réplique.

La fermeté de Charles et la promesse qu'il avait faite de défendre les intérêts de la Pologne grossissaient son cortége, et le parti national avec ses troupes se déclarèrent ouvertement en faveur du roi de Suède. Ce dernier quitta donc la Kourlande, entra en Samogitie, et battit les partisans d'Auguste. Auguste effrayé tenta de faire un traité secret avec Charles XII; et n'osant pas lui envoyer une ambassade avouée officielle, il chargea de cette mission une de ses maîtresses, la comtesse Marie-Aurore de Königsmark. Le célèbre Maurice de Saxe qui commandait en France les armées avec tant de succès, était le fils d'Auguste et de la belle Aurore.

Les lettres qu'Auguste écrivit à cette occasion à Charles étaient flatteuses pour le roi de Suède, mais si contraires aux intérêts de la Pologne et si outrageantes pour les Polonais même partisans d'Auguste, que Charles en fut saisi d'horreur, et refusa tout entretien avec la courtisane d'Auguste.

Le 2 avril 1702 Charles XII arriva à Billewicze en Samogitie, et adressa aux Litvaniens un manifeste, dans lequel il les engageait à s'unir à lui pour le bien réel et général de la patrie. Puis, en passant par Kowno, Merecz, Bialystok, il s'arrêta à Ostrow-Mazowiecki, près Poremby, à quinze lieues de Warsovie. Là, voulant être encore plus explicite à l'endroit de la question polonaise, il publia un nouveau manifeste. Cet acte est d'autant plus remarquable, que rien de semblable n'a été produit depuis cette époque jusqu'ici par les cabinets européens favorables à la Pologne. Voici cet acte tout entier.

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de Suède, etc., à tous ceux qui ces présentes lettres verront, salut :

» Sur la nouvelle qui est venue à nos oreilles qu'un grand nombre de sénateurs, de nobles, de bourgeois et autres habitants de la Pologne, ont été extrêmement consternés à l'approche de notre armée, sous prétexte de faux bruits que la cour de Warsovie et ses partisans ont répandus pour rendre notre conduite odieuse, comme si nos soldats pillaient et ravageaient indifféremment les terres des nobles et des ecclésiastiques, exigeaient partout d'énormes contributions et commettaient toutes sortes d'hostilités.

» Nous avons cru qu'il était de notre honneur de faire connaître que ces bruits ont été malicieusement répandus pour faire diversion dans les esprits, pour les empêcher de réfléchir sur les véritables auteurs de cette guerre, entreprise à l'insu de la république, et de les détourner de faire attention aux maux que le roi de Pologne a attirés sur ses sujets, en conspirant la ruine de leur liberté. Afin donc que ces noires calomnies ne puissent trouver aucun crédit, et que nos bonnes intentions pour la république n'en reçoivent aucune atteinte, nous avons cru devoir répéter ici ce que nous avons déjà déclaré tant de fois, et mettre au jour les dangereuses pratiques du roi de Pologne, que lui et ses partisans s'efforcent avec tant de soin de cacher.

» Chacun sait par quelle invasion Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, s'est élevé sur le trône de Pologne à la faveur des divisions de l'Etat, en y introduisant des troupes étrangères, par le moyen desquelles il a opprimé la liberté des suffrages et violé la principale loi d'une nation libre, chez qui un seul opposant a droit d'arrêter les délibérations. On sait que depuis ce temps-là ce prince, par la continuation de ses violences, s'est uniquement appliqué à détruire la constitution de la république en s'arrogeant lui-même un empire absolu. C'est pour cela qu'ayant fait venir ses troupes saxonnes sans le consentement de la république, non-seulement il s'est obstiné à les garder, mais que pour les entretenir, à la ruine de la république, il a accablé d'impôts et d'exactions toutes les provinces du royaume. Ensuite, voyant que la noblesse, mécontente de ses énormes extorsions, avait ordonné, dans une diète, que ces troupes fussent renvoyées dans l'espace de six semaines, il a fait semblant d'y consentir jusqu'à ce qu'il eût inventé de nouveaux moyens d'éluder l'effet de ces délibérations. Cependant, bien loin d'observer les *pacta conventa* et les promesses solennellement jurées à la république, il a tout fait selon son bon plaisir, et a commencé d'agir comme s'il eût été revêtu d'une autorité absolue et despotique.

» Mais il a envoyé des députations en dehors de la république, quoique sans ordre et à son insu. Il a fait une alliance secrète et contracté une amitié très-intime avec le tzar de Moskovie, le plus dangereux voisin qu'ait la Pologne, afin de mettre par son prétendu secours la république sous le joug.

» D'autre part, pour affaiblir de plus en plus la république, il n'y a point d'artifices qu'il n'ait employés pour se rendre maître de ses fonds, contre la loi solennelle rendue dans la diète de 1631. Ensuite, voyant que le sénat était un obstacle à ses desseins, il lui a peu à peu ôté la connaissance des principales affaires de la république, ayant rempli son conseil de Saxons et autres, la plupart gens notés d'infamie et chassés des royaumes voisins pour leurs crimes. Par les avis de tels conseillers, il n'y a rien qu'il n'ait fait pour abaisser la noblesse polonaise et la faire tomber dans le mépris, jusqu'à la mettre au-dessous des domestiques mêmes de la noblesse saxonne. On a vu ces derniers préférés en toutes occasions aux naturels du pays, comblés de tous les honneurs, établis pour la garde même du prince, pour mortifier d'autant plus les Polonais et les tenir dans une basse servitude.

» Toutes les âmes vénales qu'il a trouvées prêtes à s'attacher à son service et à contribuer à la ruine de la république, il les a élevées autant qu'il a opprimé les autres, et qu'il leur a donné des marques de sa haine. Pour exciter entre les Polonais mêmes des jalousies et des divisions, il a souvent conféré à plusieurs une même dignité, faisant d'un seul emploi vacant plusieurs charges différentes : par là, toute la république s'est vue en proie à la discorde, outre que l'impunité des crimes et le déni de toute justice ont fait régner la licence ouvertement.

» Chacun sait, et tous les bons sujets en gémissent encore aujourd'hui, qu'il est lui seul la cause des troubles de la Litvanie; que c'est lui qui a allumé le flambeau de la dissension dans ce grand-duché en mettant aux mains les plus illustres familles les unes contre les autres, pour les opprimer, en faisant semblant d'en protéger une en particulier. Et il y a si bien réussi, que, soit par le séjour de ses troupes en Litvanie, soit par les rencontres meurtrières des deux partis opposés, ce beau et vaste duché se trouve réduit à un état déplorable.

» De tout cela il s'ensuit manifestement que ce prince n'avait que des intentions sinistres, qui auraient tôt ou tard produit les effets les plus dangereux, s'ils n'eussent été détournés par une main favorable à la république. Il n'est pas moins évident que la Pologne sera toujours en danger tant qu'elle aura pour roi un prince déjà trop fier de sa propre puissance, et que le voisinage de ses pays héréditaires met en état d'exécuter les plus vastes desseins.

» La preuve la plus sensible qu'on puisse donner de ses pernicieuses entreprises, c'est la guerre qu'il a commencée, sans en consulter la république, en levant de sa propre autorité l'étendard, en quoi consiste la souveraine domination. On l'a vu tourner à l'improviste ses armes perfides contre nous, qui avons une paix éternelle avec la république de Pologne, confirmée par le traité d'Oliwa, et scellée par les serments les plus solennels, sans que nous y ayons, de notre part, donné lieu par aucune cause légitime. On l'a vu en pleine paix, pendant que nous nous reposions tranquillement sur nos alliances avec la république, et qu'il offrait d'en renouveler encore avec nous une plus intime, faire une irruption subite de la Litvanie dans nos provinces, les ravager et y commettre toute sortes d'hostilités, s'emparer de quelques-unes de nos places par surprise, ruiner le commerce par terre et par mer, qui était si avantageux aux deux nations, exciter des soulèvements parmi nos sujets, et s'unir furtivement avec le Moskovite pour l'engager à nous prendre au dépourvu, à se jeter sur nous comme un torrent débordé, et à nous accabler dans le temps que nous pensions le moins à nous défier d'une conduite si perfide.

» On sait assez quel était le but d'un si pernicieux conseil : il ne tendait à rien moins qu'à se rendre maître de la Livonie, et à y établir le siége de sa domination, afin que la république polonaise, resserrée de l'autre côté par la Saxe, se vît tout à coup comme mise aux fers, surtout ses forces étant occupées ailleurs dans la guerre qu'elle avait contre le Turk. Mais la providence divine, qui déteste la perfidie et l'injustice, par un effet de sa faveur envers nous et envers la république, a détruit ces noires machinations, et a permis que nous ayons tellement abattu l'orgueilleuse puissance saxonne, que ses armées aient été non-seulement chassées de dessus nos terres, mais de toutes celles de la république.

» Pour achever donc notre ouvrage et affranchir la république, déjà délivrée des troupes étrangères, de toute crainte de la part d'un roi si dangereux; pour la mettre à couvert des embûches de ceux qui ne songent qu'à l'accabler, soit par le motif de leur propre intérêt, soit par un effet de leur haine contre la libre nation polonaise; pour la rétablir dans tous ses droits, tant de fois violés et foulés aux pieds; pour prévenir les prévarications de ses perfides citoyens, et, conformément à cette loi solennelle qui dégage du serment de fidélité les sujets dont les rois sont les premiers à violer leurs capitulations,

et qui met les peuples en droit d'entrer en jugement avec leurs injustes souverains, nous sommes entré en armes dans la Pologne, fondé, d'un côté, sur le droit des gens, qui permet de repousser la force par la force, et de poursuivre son ennemi partout où on le peut trouver; et, de l'autre, plein de confiance que la république, en vertu de nos dispositions favorables à son égard, et nos alliances réciproques, que nous avons toujours cultivées avec un extrême soin, entrera dans nos vues pour tirer raison des injustices atroces que nous avons souffertes de la part de son roi, et pour éloigner cet auteur de tous les maux qui affligent notre royaume et celui de Pologne. Nous l'espérons d'autant plus, que tant que ce prince serait à la tête du gouvernement, nous ne pourrions nous promettre aucune sûreté, ayant tant de fois éprouvé combien il fait peu de cas de la religion du serment, et qu'il ne quitte l'envie de nuire que quand les moyens lui en sont ôtés.

» La république doit se ressouvenir que c'est le sang de nos prédécesseurs, de glorieuse mémoire, qui a passé dans la maison des Jagellons, et qui est monté sur le trône de Pologne, qui a donné lieu, en partie, à l'établissement des principaux droits de la république, et qu'ainsi nous sommes intéressé à les soutenir de toute l'étendue de notre pouvoir.

» Nous avons donné, il n'y a pas longtemps, une preuve de cette disposition où nous sommes envers la république, lorsque le roi Auguste nous fit offrir par la comtesse de Kœnigsmark, et ensuite par M. Witzthum, son conseiller aulique, de traiter avec lui d'une paix secrète sans le consulter. Non-seulement nous n'avons point voulu prêter l'oreille à ses propositions, mais nous avons même refusé d'entendre ces ministres étrangers vers nous, au préjudice des plus illustres membres de l'Etat, quelque considérables que fussent les promesses dont ils étaient chargés, et quelque avantage que nous en pussions tirer aux dépens des fonds de la république.

» C'est pourquoi nous nous trouvons dans la nécessité indispensable et dans la ferme résolution de poursuivre jusqu'à la dernière extrémité cet injuste roi, qui, au mépris des plus saintes alliances, nous a attaqué frauduleusement; en premier lieu par le moyen de ses troupes saxonnes, et ensuite par celles d'Oginski et de Wisniowiecki : protestant solennellement, comme nous le faisons par ces présentes, que nous ne voulons commettre aucune hostilité contre la république ni contre la noblesse de Pologne, moins encore donner atteinte aux droits, priviléges et biens de la nation, affecter en aucune manière le royaume, ni proposer aucune personne pour roi, mais uniquement aider la république à se délivrer d'un joug injurieux à sa liberté, à renoncer à l'obéissance d'un souverain qui a, le premier, violé sa foi et ses promesses, à en élire un autre tel qu'elle voudra par les suffrages libres et unanimes de tous les états assemblés, selon son bon plaisir, à venger l'honneur de ses lois touchant la liberté des élections, si indignement méprisée dans celle qui a mis ce prince sur le trône, et à remettre en vigueur la justice, telle qu'elle était anciennement, afin que le bon droit des citoyens ne soit plus opprimé par la force et par la violence.

» Si nous remarquons que la république soit disposée à donner les mains à ces salutaires conseils, nous déclarons que, dès que nous aurons accompli le dessein pour lequel nous sommes venu, nous sortirons incessamment, nous et notre armée, des terres de la république, sans en rien exiger pour le remboursement des frais que nous aurons faits; et que nous nous retirerons, si elle juge à propos d'en convenir avec nous par un traité, en quelque pays ou province où nous puissions être également utile aux deux royaumes : à condition toutefois que, dans le passage ou durant le séjour, il soit apporté ou fourni les vivres nécessaires à notre camp, afin que le soldat ne soit pas obligé de s'écarter pour en chercher, et que l'on prévienne par ce moyen tout sujet de plainte de part et d'autre. Cet ordre ainsi établi, nous ne craignons point de répondre pour nos soldats, qu'ils se contiendront dans les bornes de la modération, étant accoutumés à une discipline très-sévère, que nous faisons observer avec toute l'exactitude possible.

» Donné dans notre quartier général, à Ostrow-Mazowiecki, le 16 mai 1702. »

» CHARLES.

» Par le roi : le comte Piper. »

Ce manifeste, reproduit en langues latine, polonaise, allemande et française, se répandit dans toute la Pologne; il eut les meilleurs résultats, et ceux qu'une fausse politique avait égarés trop longtemps revinrent au parti national. Auguste II se voyant abandonné, quitta Warsovie, le 20 mai, en prenant la route de Krakovie.

Charles XII arriva à Warsovie le 26 mai; il y eut plusieurs conférences avec le primat et les hauts dignitaires de l'Etat, dans le but de convoquer la diète d'élection à l'effet d'élire un nouveau roi.

En visitant l'église des Capucins, où était déposé le cercueil de Jean Sobieski, il s'écria : » Un si grand roi ne devrait jamais mourir! Je voudrais que ce corps fût à Krakovie : à mon arrivée dans » cette dernière ville, je l'y ferai transporter avec toutes les solennités dues à un monarque! »

La reine Marie Kasimire, qui vivait alors retirée à Rome, saisit cette occasion pour écrire au roi Charles une lettre de remercîments, en recommandant elle et ses fils à l'amitié et aux bonnes grâces du roi. En effet, on verra plus tard que Charles fit tout ce qui dépendait de lui pour élever au trône, l'un des fils de Sobieski, mais Auguste II traversera ce projet.

CHAPITRE XXIV.

Bataille de Kliszow gagnée par Charles XII sur Auguste II. — Confédération de Sandomir formée par le parti anti-national. — Confédération de Warsovie formée par le parti national. — Proclamation de la déchéance d'Auguste II. — Ce dernier fait arrêter traîtreusement les princes Sobieski. — Entrevue entre Charles XII et Stanislas Leszczynski. — Election de ce dernier comme roi de Pologne. — Charles XII poursuit partout l'ennemi, et s'établit à Rawicz dans le palatinat de Kalisz.

Rien ne résistait aux troupes de Charles XII, et Auguste voulait se mesurer en bataille rangée avec le vaillant monarque! Auguste avait attiré à lui la noblesse de Krakovie, quelques troupes de la couronne de Pologne lui restaient avec la fidélité obéissante du soldat; mais, plus que cela, il comptait sur ses régiments saxons.

Auguste quitta Krakovie et alla au-devant de Charles, qui s'avançait vers Krakovie. Les deux armées se rencontrèrent le 19 juillet 1702, à Kliszow sur la Nida. Auguste fut complétement battu, revint à Krakovie, qu'il quitta le 5 août pour se rendre à Sandomir, où il forma, le 22 août, une confédération avec ses partisans. Puis, comme il savait la ville de Warsovie dégarnie de troupes, il crut qu'il lui serait facile de s'en emparer. En effet, le 10 septembre, il était dans la capitale et il y convoquait la diète.

Quant à Charles, il occupait Krakovie dès le 10 août, et se préparait à poursuivre Auguste, lorsqu'en tombant de cheval, il se cassa la jambe gauche au-dessus du genou. Cet événement lui fit perdre quatre mois précieux pour l'exécution de ses plans. Auguste en profita, et forma une nouvelle confédération à Thorn.

Charles XII, complétement guéri, et ayant reçu des renforts de la Suède, rentra à Warsovie le 1er avril 1703; il alla ensuite à la recherche de l'ennemi, le battit à Pultusk, à Ostrolenka, et il assiégea Thorn qui finit par capituler.

Auguste II, après s'être retiré jusqu'à Elbing, quitta cette dernière ville, prit la route de Warmie et arriva à Praga, faubourg de Warsovie; il se logea dans la maison que Charles XII avait occupée peu de temps avant. Enfin il partit pour Lublin, où se trouvaient les confédérés de Sandomir, ses partisans.

Dans les assemblées tumultueuses, les idées saines n'ont point accès; cependant, en dépit de toutes les passions qui se heurtaient, un certain besoin de concorde se faisait sentir dans les cœurs et dans les esprits. Cependant cette disposition ne tarda pas à s'évanouir. La Russie, convaincue de la servilité d'Auguste, lança ses agents; ils étaient porteurs de deux écrits du tzar Pierre; l'un était adressé aux états assemblés, et l'autre au primat. Ces deux pièces diplomatiques assuraient solennellement que « Sa Majesté tzarienne ne ferait la » guerre en Livonie que pour restituer cette province à la Pologne, » et que Pierre n'avait rien tant à cœur que la *bonne harmonie* entre » le roi et la république, et le *bonheur* de cette dernière. »

Ce langage d'insolente et perfide ironie fut compris de quelques Polonais; mais Auguste n'épargnait ni menaces ni promesses pour donner aux affaires la direction que désirait le tzar. Aussi la dernière séance, d'abord très-orageuse, tourna-t-elle au profit du roi. Ce prince, vigilant quand il s'agissait de lui, resta impassible sur son trône depuis huit heures du matin du 9 juillet jusqu'à trois heures après midi du 10 juillet. Auguste et l'assemblée passèrent toute la nuit sur leurs siéges, sans lumière, car en ce mois, en Pologne, les jours sont très-longs et les nuits très-courtes. Pour consommer le mal, Auguste II était persévérant!

De Lublin Auguste revint à Warsovie; là ayant appris la reddition de Thorn aux Suédois, il partit pour Iaworow, non loin de Léopol, où il ouvrit une nouvelle assemblée composée de ses partisans. Puis il envoya Thomas Dzialynski, palatin de Culm, à Moskou, où il fut conclu un nouveau traité entre Pierre et Auguste, et par conséquent fatal à la Pologne.

Auguste quitta Iawonow le 20 décembre, passa les jours de Noël à Krakovie, et vint à Dresde le 2 janvier 1704 pour y chercher des troupes et puiser dans le trésor; mais dans le courant du même mois, il revint en Pologne et publia un manifeste violent contre les Suédois et contre le parti national polonais. Alors la noblesse de la grande Pologne fit éclater ses ressentiments; elle s'adressa au primat, qu'elle conjura de convoquer une assemblée générale à Warsovie, afin d'y délibérer sur les moyens de mettre fin aux maux qui désolaient le pays.

Le primat convoqua donc une confédération générale à Warsovie pour le 14 janvier 1704, mais on n'ouvrit les séances que le 30 janvier. Pierre Bronisz, staroste de Pyzdry, fut nommé maréchal ou président.

Les débats furent animés, mais l'irritation n'eut plus de bornes

quand Charles XII eut communiqué à l'assemblée la correspondance d'Auguste II, de l'année 1702, lors de l'ambassade de la courtisane comtesse de Kœnigsmark, et celle du chambellan Witzthum. Dans cette correspondance secrète, Auguste faisait bon marché des intérêts de la Pologne, se raillait avec cynisme des Polonais en général, et en particulier de ses partisans. Aussi dans la séance du 13 février 1704, la confédération générale rédigea un projet de résolution, qui portait en substance :

« Que l'on ferait l'énumération de tous les maux dont la république » était affligée ; que le roi Auguste II avait fomenté à dessein des » troubles et des dissensions dans le royaume ; qu'il avait animé les » citoyens les uns contre les autres pour faire naître une guerre » civile ; qu'il avait introduit des troupes étrangères saxonnes et mos- » kovites, qui avaient sucé le sang du peuple jusqu'à la dernière » goutte ; qu'il avait foulé aux pieds les lois du royaume et opprimé » la liberté ; qu'il n'avait pas observé un seul article des *pacta con-* » *venta;* qu'il avait violé le droit des gens en la personne de l'envoyé » du roi de France ; qu'il avait commencé la guerre contre la Suède » à l'insu de la république ; qu'il avait fait marcher ses troupes » saxonnes de tous côtés dans le pays, comme si son dessein avait » été de le ruiner entièrement ; qu'il avait formé toutes sortes d'in- » trigues contre la république, comme cela résultait des documents » authentiques dont on n'avait pu sans horreur entendre la lecture ; » qu'il avait contracté clandestinement des alliances avec le tzar, et » qu'il avait formé avec lui des liaisons préjudiciables à la républi- » que ; qu'il avait mis garnison moskovite dans les forts de Bialacer- » kiew, de Bychow, de Birze ; qu'il avait fomenté le soulèvement des » paysans de l'Ukraine contre la noblesse ; qu'il avait entretenu les » troubles en Litvanie, et rompu par là l'union entre ce grand-duché » et le royaume ; que les troupes saxonnes commettaient des vexa- » tions horribles ; que l'on avait envoyé, sans avoir égard aux voix » de la république, des ambassadeurs à différentes cours, et surtout » en dernier lieu au tzar ; que, par ces raisons, l'assemblée excluait » de ses droits le roi Auguste II, et dégageait les citoyens de leur » obéissance. Enfin que le primat expédierait, dans le terme de trois » semaines, ses universaux pour publier l'interrègne et pour indi- » quer l'époque d'une nouvelle élection. »

En effet, le 15 février 1704, l'acte de déchéance de Frédéric-Auguste II fut dressé, et le 19 il fut signé par tous les confédérés.

Cet acte énergique, et qui émanait de bons Polonais, devait déplaire aux agents du tzar, qui, dès le 20 février, publièrent en réponse une déclaration aussi outrageante par la forme que par le fond. La majorité de l'assemblée de Warsovie rejeta avec mépris la déclaration russe, et s'occupa de réaliser la déchéance du roi.

Auguste, averti de ce qui se passait à Warsovie, assembla à Krakovie ses partisans, et répondit par d'autres déclarations. Enfin, pour mettre le comble à ses iniquités, il fit arrêter traîtreusement les deux fils du roi Sobieski, Jacques et Constantin. Il redoutait que ces princes ne devinssent des compétiteurs au trône de Pologne. Il envoya donc trente cavaliers saxons, qui, le 28 février, s'emparèrent des deux princes polonais près de Breslau en Silésie, alors possession autrichienne, au moment où ils revenaient de la chasse. On les fit conduire d'abord à Leipzig, et plus tard on les enferma dans la forteresse de Kœnigstein.

La confédération de Warsovie, indignée de cet acte monstrueux, résolut immédiatement de reprendre les négociations entamées avec Charles XII. Mais, pour mener à bien cette affaire délicate, il fallait un homme qui sût se rendre agréable à Charles et qui sût ménager les intérêts de la république. Tous les yeux se tournèrent sur le palatin de Poznanie, Stanislas Leszczynski ; et à l'unanimité on le plaça à la tête de la députation.

La démarche de Stanislas avait d'autant plus de valeur, qu'il avait espéré un rapprochement dans les deux partis opposés et un accommodement entre les deux rois de Suède et de Pologne. Stanislas, guidé par des sentiments de modération, avait toujours usé de ménagements à l'égard d'Auguste.

La députation polonaise arriva à Heilsberg, en Warmie, le 31 mars 1704, le jour même où Charles établissait son quartier général. Stanislas Leszczynski était doué d'une physionomie heureuse, pleine de hardiesse et de douceur. Il jugea d'un coup d'œil Charles XII, et comprit qu'un roi ennemi du faste devait l'être aussi de la flatterie. En conséquence, au lieu de ces louanges officielles qui signifient peu, on aborda aussitôt l'affaire qui faisait le sujet de son ambassade. Il parla de la situation actuelle du Nord avec tant de sagesse, et surtout avec tant de tact et de modération de la personne d'Auguste II, que Charles XII parut prendre le plus grand plaisir à l'écouter. Puis il lui dit :

« M'apportez-vous, comme je l'avais demandé à la confédération de Warsovie, les noms de ceux qui s'étaient déclarés ouvertement mes ennemis ?

— Sire, répond Stanislas, si c'est un crime à vos yeux d'avoir cherché à être utile au roi Auguste pendant les troubles actuels, j'ose vous avouer que vous trouveriez bien peu d'innocents parmi nos concitoyens ; et peut-être le nom de celui qui a l'honneur de parler à Votre Majesté grossirait la liste des coupables. Mais les Polonais peuvent-ils consentir à la déposition de leur roi sans laisser à l'univers un monument ou de leur inconstance ou de leur peu de discernement dans le choix de leur chef ? »

— Il me semble, monsieur l'ambassadeur, que vous voudriez encore me conseiller de laisser sur le trône de Pologne le prince le plus injuste qui ait jamais régné ?

— Il est vrai, sire, qu'Auguste fut injuste envers Votre Majesté, injuste envers la république, et plus injuste encore envers les fils du roi Sobieski, son prédécesseur ; mais Auguste cependant possède des qualités royales, et peut-être ne serait-il pas indigne de la générosité du vainqueur, qui lui a déjà fait expier ses torts par tant de revers fâcheux, d'user aujourd'hui d'une sage clémence à son égard, en se joignant à la république pour le forcer à cacher ses défauts et à ne montrer que ses vertus.

— J'apprécie, monsieur, la délicatesse de vos procédés, mais je vous assure que je ne me départirai jamais de ma résolution. Il faut qu'Auguste soit déposé. Je n'agis pas ainsi dans mes intérêts personnels. Je ne veux que le bien de la Pologne. Il faut que ses ennemis réels soient vaincus, écrasés, si l'on ne veut pas que la Suède et la Pologne deviennent leurs victimes. J'apprécie le présent et l'avenir avec toute la portée d'un véritable politique. Je ne veux rien pour moi ; je veux tout pour le bonheur et la gloire de la Suède, et je ne sépare pas d'elle votre patrie ; je lui accorderai toutes les conditions favorables qu'elle peut se promettre d'un fidèle allié.

— Mais, sire, comment pourrons-nous faire une élection si les deux princes Jacques et Constantin Sobieski sont captifs ?

— Comment délivrera-t-on la république, si on ne fait pas une élection ? » répliqua Charles XII. Il prolongea exprès la conférence, pour mieux sonder le génie du jeune chef de la députation. Il le congédia et dit aux personnes de sa suite : « Je n'ai jamais vu un homme » plus propre à concilier tous les partis, il sera toujours mon ami. »

Sur ces entrefaites, arriva à Warsovie Alexandre Sobieski. Charles voulut le proposer aux suffrages de la noblesse, mais Alexandre refusa, n'ayant aucun penchant pour la royauté, surtout à cette époque de désorganisation complète et d'influences étrangères.

Ce fut au milieu de ces incertitudes que Stanislas Leszczynski revint à Warsovie, et le 14 avril il annonça officiellement à la confédération « que le roi de Suède ne rechercherait plus ceux qui s'étaient » déclarés contre lui en faveur d'Auguste, qu'il ne prétendrait ja- » mais à aucun démembrement de la Pologne, ni à aucune espèce » d'indemnité de la part de la République pour la guerre actuelle ; » qu'il lui donnerait au contraire 500,000 écus pour payer l'armée » de la couronne ; qu'aussitôt que le nouveau roi serait élu et cou- » ronné, il retirerait ses troupes de la Pologne ; qu'il relâcherait sans » rançon tous les prisonniers polonais qu'il avait faits sur Auguste ; » qu'enfin il soutiendrait la Pologne de toutes ses forces contre le » tzar, leur ennemi commun, et que les avantages qui pourraient ré- » sulter de cette guerre tourneraient uniquement au profit de la Po- » logne. »

Ces conditions furent reçues par acclamation de la part des confédérés. Le 2 mai l'interrègne fut proclamé, et on fixa au 19 juin la diète d'élection.

Charles XII arriva à Warsovie le 3 juillet. Il consulta le primat pour savoir quel serait le candidat qui présenterait le plus de garanties. La majorité déclara que Stanislas inspirait le plus de confiance à la nation. Il n'en fallait pas davantage pour décider Charles à l'appuyer.

Le 12 juillet 1704, les électeurs se réunirent au champ de Wola. Quelques voix d'opposition se firent entendre ; mais la majorité acclama Stanislas, et il fut élu.

A ce moment, Auguste se trouvait près de Léopol. En apprenant l'élection de Stanislas, sa douleur et sa colère furent extrêmes, et par un manifeste du 28 juillet, il protesta contre cette élection. Le tzar Pierre Ier, qui était alors dans les environs de Narva, joignit sa voix à celle d'Auguste, et, pour abuser une fois de plus les Polonais, il fit une déclaration solennelle, dans laquelle il assurait qu'après la guerre terminée, il voulait rendre la Livonie à la Pologne, s'il faisait la conquête de cette province. L'avenir montrera la vérité de cette promesse !

Afin de consolider l'œuvre de la nouvelle élection de Stanislas, Charles XII conçut deux projets : le premier, de marcher au-devant d'Auguste, qui se trouvait à Iaroslaw-sur-le-San, où il pensait lui livrer une bataille décisive ; le second était de s'emparer de la ville de Léopol, où se trouvaient une place d'armes et les trésors gardés par les partisans d'Auguste.

Le roi de Suède quitta Warsovie le 19 juillet, passa par Radom et Sandomir. Le 6 août il quitta cette dernière ville et arriva à Iaroslaw, où était Auguste. Mais quand celui-ci apprit que le roi de Suède avançait, il fit une manœuvre savante. Il longea la rive droite de la Wistule, et vint avec vingt mille Saxons, Moskovites et Polonais, fondre sur Warsovie pour y enlever Stanislas. Ainsi, pendant que Charles entrait triomphant à Léopol le 6 septembre, Auguste attaquait Warsovie, qui capitula le 5 septembre.

Le roi Stanislas, apprenant la marche d'Auguste, et n'ayant pas de

forces suffisantes à lui opposer, renvoya sa famille à Posen. Dans ce voyage, sa fille, âgée d'un an, fut égarée par la négligence de sa nourrice, mais on finit par la retrouver dans une auge. Ce fut ce même enfant que la destinée, après de plus grandes vicissitudes, donna pour épouse à Louis XV, roi de France ! Quant à Stanislas, il alla trouver Charles XII. Arrivé à Lublin, et ne sachant quel parti prendre, il écrivit au roi de Suède pour savoir s'il devait, avec les troupes qui lui restaient, marcher sur Léopol. Cette lettre fut portée par Stanislas Poniatowski, colonel de la garde du roi. Poniatowski, attaché à la fortune des Sapieha, puis à celle du roi Stanislas, plus tard à celle de Charles XII, enfin à celle d'Auguste II, était père du roi Stanislas-Auguste et grand-père de l'illustre prince Joseph Poniatowski !

Dès que le roi Stanislas arriva à Léopol, où il fut reçu avec les plus grands honneurs, Charles conseilla à Stanislas de se rendre dans la Grande-Pologne, et lui-même marcha sur Warsovie, où il arriva le 28 octobre. La veille, Auguste se hâtait d'abandonner nuitamment cette ville, et se retirait jusqu'à Krakovie. Le 30 octobre, Charles quitta Warsovie, prit la route de Nowe-Miasto, comme s'il avait l'intention de poursuivre Auguste; mais de Nowe-Miasto il marcha à Kalisz, et là il s'unit le 6 novembre au roi Stanislas. Comme l'armée saxonne fuyait devant Charles, celui-ci porta son quartier général à Rawicz pour y passer l'hiver et se préparer à de nouveaux événements.

CHAPITRE XXV.

Auguste II part pour la Saxe. — Cruautés de Pierre Ier et de ses soldats en Pologne. — Nouvelles liaisons entre Auguste et Pierre. — Campagne victorieuse de Charles XII en Litvanie et en Wolynie. — Intrigues d'Auguste II. — Charles XII entre en Saxe en 1706. — Traité d'Alt-Ranstadt. — Auguste II renonce à la couronne de Pologne et reconnaît Stanislas. — Rapines russes en Pologne. — Manifeste du prince Michel Wiegniowiski. — Charles XII quitte la Saxe et ouvre la campagne de Moskou en 1708. — Son séjour à Smorgonie et à Radoszkowicze. — Bataille de Holowczyn gagnée. — Biographie de Mazeppa. — Bataille de Poltava perdue. — Rapprochement des prophéties relatives à Charles XII et à Napoléon Ier en 1708 et en 1812.

Charles XII, comme nous venons de le dire, avait établi son quartier général à Rawicz. Auguste, effrayé de ce voisinage, partit en toute hâte de Krakovie pour la Saxe, afin de faire une levée de troupes et aviser à la défense de ses Etats héréditaires.

L'absence d'Auguste lui devint préjudiciable ; ses partisans se découragèrent, et les confédérés de Sandomir déclarèrent, le 11 mai 1705, qu'ils s'unissaient aux confédérés de Warsovie en faveur de Stanislas Ier.

Le tzar Pierre Ier ne pouvait pas rester indifférent à des événements qui menaçaient si gravement sa politique envahissante. Campé sur le territoire polonais à Polotsk-sur-la-Dzwina, il lança le 3 juillet 1705 une violente protestation contre Stanislas. Puis, voulant convertir à l'orthodoxie schismatique russe les Grecs unis de Pologne qui reconnaissent l'autorité du pape, le tzar pénétra (le 12 juillet) avec sa soldatesque sauvage dans l'église cathédrale de Polotsk, au moment où les prêtres chantaient les vêpres. Pierre Ier menace, outrage ces fervents croyants ; il ne sait respecter ni le lieu saint ni le sacerdoce ; il demande, il ordonne que l'abjuration, l'apostasie soit immédiate. Les prêtres restent impassibles, et leur foi égale leur courage. Pierre, ne mettant plus de bornes à sa fureur, va profaner le saint ciboire; un des officiants arrête la main sacrilége, et alors le tzar tire son épée et en perce le cœur du saint défenseur de la religion du Christ ! Des cris d'horreur et de désespoir retentissent dans l'église, on s'agenouille, on prie, et les âmes s'élèvent à Dieu, qui juge et qui sauve !

Après ce crime, le patriotisme des Polonais devint encore plus ardent et leur foi plus vive. Les excès du tzar servent aussi l'accomplissement des projets de Charles XII. Le 27 juillet, la diète de Warsovie signa le nouvel acte de la déchéance d'Auguste. Le 18 août, Charles XII campait à Blonié, près Varsovie. Le 15 septembre, Stanislas faisait son entrée dans la capitale, et le 4 octobre s'accomplissait la cérémonie de son couronnement. Enfin le 28 novembre, la république de Pologne et la Suède signèrent un traité d'alliance.

Pendant les événements de Warsovie, Auguste fut invité par Pierre, qui se trouvait à Tykocin en Podlaquie, de se rendre auprès de lui. Auguste se mit secrètement en route, arriva à Tykocin, où dès la première entrevue avec le tzar il fut convenu qu'on attaquerait simultanément Charles et les partisans de Stanislas. Selon les dispositions prises, les Russes, les Saxons joints aux Polonais du parti d'Auguste, attaqueraient d'une part les Suédois et de l'autre les Polonais fidèles à la cause de la nation. Le génie de Charles XII déjoua le plan des deux criminels alliés, et malgré l'inégalité des forces, l'avantage resta au bon droit.

Dans un conseil de guerre tenu à Blonié, le roi Stanislas conseilla à Charles XII d'entrer en Saxe, car là était le foyer de discorde, la source des maux de la Pologne. Charles répondit : « Le moment n'est » pas encore arrivé, car dès que j'aurais tourné le dos, toutes les » forces ennemies tomberaient sur les Polonais. Il faut donc que » j'aille chercher les Moskovites; je reconnaîtrai par moi-même la » Litvanie, afin qu'elle se déclare pour Stanislas. Au reste, les évé» nements ultérieurs m'indiqueront le meilleur parti à prendre. »

Le 8 janvier 1706 Charles et Stanislas quittent Warsovie à la tête de vingt mille Suédo-Polonais, franchissent le Bug, battent Menschikoff, s'emparent de sa caisse militaire, passent près de Grodno, d'où les Russes se sauvent, et arrivé à Kamionka, Charles adresse le 8 février aux Litvaniens un manifeste où il dit : « Mes intentions vous » sont déjà connues; la Pologne a un roi national; un traité solennel » me lie à votre patrie; unissez-vous donc à vos frères, les Polonais, » pour combattre un ennemi commun. Pensez qu'Auguste se lia avec » le tzar pour l'oppression et le démembrement de votre république. » Je tiens des preuves en main qui constatent que le tzar n'attend » qu'après le moment de se dire grand-duc de Litvanie. Déjà il » inonde votre pays de ses troupes barbares, il le dévaste, il outrage » votre religion et votre nationalité. Unissez donc vos efforts à ceux » de votre roi Stanislas et aux miens, et profitez des circonstances » pour accomplir le bien de votre patrie. »

Sur ces entrefaites Auguste allait de ville en ville pour grossir son parti ; il reparut à Warsovie, puis à Krakovie où il avait encore quelques troupes russes et saxonnes ; puis il alla jusqu'à Nowogrodek en Litvanie. Mais tous ces voyages furent inutiles, car Charles XII parcourait la Litvanie, la Wolynie et partout on se déclarait en faveur de Stanislas.

Auguste, qui était incapable de comprendre un caractère comme celui de Charles XII, s'imagina que ce prince reviendrait au nord de la Litvanie, en le sachant plus que jamais soutenu par Pierre Ier. Mais Charles tint son plan si secret que personne ne sut de quel côté il allait se diriger ; lorsque le 17 juillet 1706, il quitte spontanément Dubno en Wolynie, franchit la Wistule à Pulawy, passe le 5 septembre la frontière saxonne, et le 20 il établit son quartier-général à Alt-Ranstadt, près Leipzig.

Quand Auguste pressentit qu'il pouvait perdre ses Etats héréditaires, il envoya secrètement des plénipotentiaires à Charles XII en l'assurant qu'il souscrirait à toutes les conditions qu'il lui plairait de lui imposer. En conséquence un traité fut conclu à Alt-Ranstadt, le 24 septembre 1706, portant en substance : « La renonciation d'Au» guste au trône de Pologne ; la reconnaissance de Stanislas pour » légitime roi ; la renonciation à toute alliance avec le tzar Pierre ; » la délivrance des princes Sobieski; la remise des prisonniers et dé» serteurs suédois ou polonais du parti national. »

Auguste s'empressa de se rendre en Saxe, alla au-devant de Charles XII ; ils se rencontrèrent le 17 décembre, et depuis ils restèrent en bonne harmonie. Le 22 décembre les princes Sobieski furent rendus à la liberté. Enfin la France, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, la Prusse et la Turquie reconnurent officiellement Stanislas roi de Pologne.

Revenons maintenant à la Pologne dont les maux se sont encore aggravés depuis ces derniers événements. Le trésor était épuisé et les moyens de défense presque nuls ; le pays n'avait donc pour le garder et le défendre que quelques troupes polonaises et un corps insuffisant de Suédois que Charles y avait laissé. Dans cet état de choses le tzar pensa que l'occasion était favorable pour tomber sur sa proie, et il se dirigea vers la Pologne à la tête de soixante mille hommes.

Avant cette nouvelle invasion, Pierre lança ses agents qui jetaient des brandons de discorde parmi les nobles polonais du parti d'Auguste, en leur parlant de faire l'élection d'un nouveau roi. En conséquence, le parti anti-national se forma en confédération sous la *protection* de Pierre !

Les confédérés s'assemblèrent à Lublin pour ouvrir la diète, le 23 mai 1707. Cette diète formée d'éléments russes, et agissant sous la pression du tzar, ne pouvait amener que des désastres. Le tzar triomphait en voyant l'inutilité de ces séances, et il voulait les prolonger afin de se donner le temps de mettre ses projets à exécution. Pendant que les nonces s'agitaient dans la confusion, Pierre donnait ordre à ses généraux de ravager indistinctement les châteaux, et d'opprimer ses amis comme ses adversaires. Alors les curiosités d'art, les bibliothèques, les tableaux, les statues qui ornaient les châteaux, jusqu'aux ornements des églises, tout fut enlevé. A Warsovie, Menschikoff, après avoir fait effacer dans le château royal les souvenirs historiques qui rappelaient l'ancienne gloire de la Pologne, fit enlever les autres richesses, et les envoya sous escorte à Moskou et à Pétersbourg. C'est avec les dépouilles de la Pologne, enlevées à cette époque ou plus tard, que se formèrent les cabinets d'art ou de curiosités de cette nouvelle capitale de la Russie !

Le tzar en déchaînant ses fureurs mentait à ses précédentes déclarations, lorsqu'au mois de juin il publia un manifeste violent contre le prince Michel Wisniowiecki, vice-grand-général de Litvanie. Le prince, qui avait été si coupable en soutenant le parti d'Auguste et de Pierre, ouvrit enfin les yeux et confessa ses torts dans une déclaration qu'il publia à Wilno au mois de juillet 1707. Cette pièce est d'autant plus remarquable qu'elle émane d'un personnage qui avait expérimenté les hommes et les choses; cette pièce reste à jamais

comme une grande et terrible leçon pour les générations présentes et futures !

Wisniowiecki, après avoir protesté de ses bonnes intentions envers la patrie, et assuré qu'il n'avait point agi par ambition, s'exprime ainsi : « Sans m'étendre beaucoup sur les motifs qui m'ont » déterminé à embrasser le parti de Sa Majesté le roi Stanislas Ier, je » dirai seulement que je tiens ce parti pour le parti le plus sage et le » plus prudent, et que je regarde cet événement comme un des plus » heureux qui aient pu arriver à la patrie. Les seuls qui y trouvent » à redire sont ceux qui haïssent la paix, en lui préférant une guerre » dont ils tirent du profit aux dépens de leurs concitoyens, gens qui » ne voient pas, ou qui ne veulent pas voir les effets qu'une amitié » trompeuse a produits de tout temps en Pologne.

» Qui osera soutenir qu'une seule des conditions dont on était » convenu avec Sa Majesté Tzarienne ait été accomplie ? Au lieu » d'amener un corps seulement de douze mille hommes, qui devait » être entretenu aux dépens de ce prince, il a inondé le royaume » d'une multitude effroyable de barbares qui ont dépeuplé le pays, » extorqué des vivres et de l'argent, portant partout le feu et la dé» solation. Les terres ont été pillées, les habitants massacrés, et de» puis le Slucz jusqu'à la Warta, les Kalmouks ont tout brûlé et » saccagé. Ils ont porté leurs mains sacriléges jusque sur les saints » sacrements et sur les tombeaux des morts.

» La noblesse a été réduite à la besace, quantité de femmes et de » filles ont été violées, et un grand nombre d'hommes tués ou ruinés » en leur santé. Les principaux d'entre les sénateurs ont perdu la » plus grande partie de leurs biens ; on a enlevé les dépôts, et au » delà de trois cents pièces de canon qui ont toutes été tirées de dif» férentes places. L'archevêque de Léopol a été envoyé prisonnier à » Moskou, en compagnie d'un grand nombre de Litvaniens mis dans » les fers. En un mot, il n'est presque pas possible d'exprimer les » horreurs et les cruautés qui ont été commises en Pologne par ces » barbares.

» Ajoutons encore un trait qui fera connaître la manière d'agir de » Sa Majesté Tzarienne : après avoir réduit sous son obéissance, à » l'aide de quelques rebelles et parjures, l'Ukraine, que l'on pourrait » appeler à juste titre le paradis de la Pologne, et s'étant mis en pos» session de la forteresse de Bialacerkiew, non content de ces ex» ploits, et d'avoir pris à force ouverte la ville de Bychow, il a me» nacé de faire subir le même sort aux provinces polonaises de la » Russie-Blanche.

» En effet, quelles autres vues peut avoir le tzar, en maltraitant » comme il fait la noblesse et les autres habitants des terres rus» siennes, jusqu'à se mettre en possession, sous différents prétextes, » de leurs terres, que se rendre maître des palatinats et d'y remplir » les charges vacantes par des Moskovites ? Si la perte de ces pro» vinces nous est sensible, à plus forte raison, nous ne pouvons nous » rappeler sans une indignation extrême les maux que les Polovtzes » nous ont causés de tout temps. Le sang innocent des sept martyrs » n'exciterait-il pas dans nos cœurs des mouvements de compassion ? » Où peut-on espérer une bonne issue d'une alliance cimentée » d'abord par l'effusion du sang des saints prêtres ? On nous a té» moigné quelquefois que l'on avait compassion de nous, on nous a » fait espérer bien des choses ; mais, en effet, on ne nous a point » donné la moindre satisfaction ; au contraire, l'impiété a été poussée » jusqu'à faire d'un temple, où reposait le corps d'un saint, un ar» senal ou quelque chose de pis.

» L'expérience du passé m'a rendu prévoyant, et bien que l'oppres» sion et les malheurs sous lesquels nous gémissons durassent tou» jours, j'ai fait voir en toute occasion mon penchant à la paix et à » l'union. Cette conduite m'a attiré la haine et l'envie du tzar, qui a » lâché contre moi un manifeste atroce.

» Par quel droit le tzar, de sa propre autorité et au mépris des lois » fondamentales de Pologne, déclare-t-il traître à la patrie un gentil» homme polonais, homme libre, dont les ancêtres ont fidèlement » servi la république, et qui s'est exposé lui-même, comme il con» vient à un homme d'honneur, pour le service de la patrie ?...

» Le tzar me fait un crime de ce que je ne me suis pas trouvé au » conseil tenu à Lublin ; mais qu'il sache que je ne voulais pas me » trouver parmi des serviteurs asservis à une honteuse obéissance, » et entourés de toute part de gens de guerre qui ne leur laissaient » aucune liberté...

» Le tzar m'impute de n'avoir pas consenti à lui livrer la forte» resse ; on n'a rien négligé pour me gagner, mais leurs offres ont été » vaines aussi bien que leurs menaces... Or, je demande qui des deux » est plus coupable, celui qui convoite ce qui est à autrui, ou bien » celui qui défend ce qui lui appartient ?

» Mais il s'en faut bien que je sois le seul contre lequel le tzar ait » déchargé sa mauvaise humeur. Plusieurs seigneurs, pour aimer trop » la liberté de la patrie, ont été chassés de l'héritage de leurs ancê» tres ; avec quelle insolence n'a-t-on pas exigé que l'armée de la » Litvanie se soumît à une puissance étrangère !...

» Je me crois obligé, concitoyens, de vous rappeler à tous en géné» ral et à chacun en particulier, ce que vous devez aux glorieux sou» venirs de vos ancêtres. Il arrivera, avec l'aide de Dieu, que sous » l'heureux règne du roi Stanislas Leszczynski, et avec le secours des » armes victorieuses de Sa Majesté Suédoise, les machinations de nos » ennemis se dissiperont, leurs projets seront renversés, la Républi» que sera maintenue dans sa liberté, et les frontières de ce royaume » se trouveront considérablement reculées.

» Pour moi, en particulier, je prends encore une fois Dieu à té» moin qu'aucun motif d'intérêt ne m'a porté à embrasser le parti » pour lequel je viens de me déclarer. Toutes les cruautés du tzar ne » seront pas capables de m'effrayer ou d'éteindre en moi l'amour de la » patrie. Ces menaces ne feront pas non plus, comme j'espère, d'im» pression sur la noblesse de Litvanie, à laquelle, en vertu des *arti» cles de guerre,* j'ordonne, avec plus de raison que ne le fait le tzar, » de se ranger au plus tôt sous leurs drapeaux, sous peine aux contre» venants de subir l'exécution militaire. »

Pierre Ier, qui n'avait pas réussi dans son projet de faire un nouveau roi de Pologne pour renverser Stanislas, et qui redoutait le retour de Charles XII, ordonna à ses hordes moskowites de piller encore une fois le pays. A chaque instant les plus tristes nouvelles parvenaient au roi Stanislas qui, pénétré de douleur, conjurait Charles de quitter au plus tôt la Saxe pour venir au secours de la Pologne.

Dans un dernier entretien, le 15 juillet 1707, Charles dit à Stanislas : « Allez chasser Pierre de la Pologne, en attendant que j'aille » moi-même le chasser de ses Etats. »

Stanislas quitta Alt-Ranstadt et vint en Pologne, où sa présence ranima les esprits. Après avoir purgé le pays des brigands qui l'infestaient, il alla à la rencontre des Moskovites, qu'il repoussa depuis Léopol jusqu'à Grodno.

Charles XII, qui comprenait la valeur de ses succès au cœur de l'Allemagne, y posa en maître ses conditions. Il se déclara le protecteur des protestants en Silésie, province qui appartenait alors à la maison d'Autriche. Il voulut que l'empereur Joseph II leur accordât les libertés et les priviléges établis par les traités de Westphalie, mais éludés par ceux de Ryswick. L'empereur souscrivit à toutes les volontés de Charles. L'internonce du pape, qui résidait à Vienne, exprima un vif mécontentement de ce qu'un empereur catholique immolait l'intérêt de sa propre religion à celui des *hérétiques.* Joseph II lui répondit en souriant : « Vous êtes bien heureux que le roi de » Suède ne m'ait pas proposé de me faire luthérien, car, s'il avait » voulu, je ne sais ce que j'aurais fait ! »

Charles XII, après avoir réorganisé et ravitaillé son armée en Saxe, se prépara à partir. En quittant Alt-Ranstadt, le 1er septembre 1707, il passa par Dresde, où il causa une grande surprise à Auguste, en allant le visiter. Le 19 septembre, il franchit la frontière polonaise, et le 15 novembre il établit son quartier général à Wienieç, non loin de la Wistule. Là, il fut rejoint par l'ambassadeur turk, qui l'assura que le sultan Mahmoud Ier l'appuierait contre le tzar, leur ennemi commun. L'ambassadeur se rendit ensuite auprès de Stanislas, qu'il complimenta sur son avénement au trône de Pologne.

Les bonnes dispositions de la Turquie flattaient les vues de Charles et le fortifiaient dans son projet de marcher vers la Moskovie, mais Stanislas le combattit, en disant : « A quoi bon aller chercher si loin » des ennemis qui s'avouent vaincus par la fuite ? La guerre depuis » sept ans n'a-t-elle pas fait assez de malheureux ? Vous avez détrôné » un roi ; vous en avez fait un autre ; croyez-moi, sire, restons chez » nous ; vous régnerez avec gloire sur vos sujets, tandis que je m'oc» cuperai à guérir les plaies de mon infortunée patrie ! »

Le roi de Suède répondit : « J'approuve fort que vous demeuriez » en Pologne ; mais songez que vous n'y seriez jamais tranquille, » ayant pour voisin cet injuste tzar, qui nous a fait la guerre sans » aucune raison. Ainsi, il faut que j'aille le détrôner. Je ne vois que » trop bien dans un avenir même peu éloigné. Je vous ai toujours dit » que la Suède, la Pologne et la Turquie, doivent être toujours en» semble et agir simultanément, si elles ne veulent pas tomber vic» times de l'avidité insatiable et cruelle du tzarisme moskovite. Au » reste, je compte que Jacques Sobieski sera toujours de nos amis : » croyez-vous qu'il ne ferait pas un bon tzar de Moskovie ? Il faut » profiter des fautes de Sigismond III, qui n'appuyait pas assez fran» chement l'élection de son fils Wladislas IV. »

Le 9 janvier 1708, Charles quitta son quartier général de Wienieç, franchit la Wistule à Wloçlawek, et, passant par des pays boisés et presque impraticables, il arriva inopinément à Grodno, où se trouvait encore Pierre Ier. Ce dernier, étourdi de cette apparition subite, s'enfuit jusqu'à Moskou pour s'y préparer à de nouveaux combats.

Charles le suivit par la route la plus directe, c'est-à-dire : Lida et Smorgonie. En arrivant à Dykszniany, il occupa le château qui appartenait à Wollodkowicz, fils de Christophe, palatin de Nowogrodek. Mais comme le parti national prenait de l'extension, le roi de Suède chercha un lieu plus vaste pour y recevoir tous les seigneurs polonais qui se groupaient autour de lui. En conséquence il s'établit à Radoszkowiczé. On distinguait parmi ces hommes zélés pour la cause du pays les : Jean Radziwill, palatin de Nowogrodek ; Michel Wisniowieçki, vice-grand-général de Litvanie ; Christophe Zawisza, palatin de Minsk ; Jean Sapieha, castellan de Minsk ; Jean Tyzenhauz, palatin de Mscislaw ; Nicolas Szemioth, castellan de Polotsk ; Iesman, fils de Christophe, castellan de Nowogrodek ; André Boreyko-Chodzko,

staroste d'Oszmiana; Joseph Sulistrowski, porte-enseigne d'Oszmiana; les Tyszkiewicz, Wankowicz, Reyten, Oskierka, Korsak, Odyniec, Mackiewicz, Sakowicz, Wolodzko et plusieurs autres. Enfin, après un séjour de trois mois à Radoszkowiczé, Charles se sépara de Stanislas, qui revint à Warsovie, et lui-même franchit la Berezyna, le 29 juin; en arrivant à Holowczyn, il y livra, le 14 juillet, une bataille aux Russes, qui furent battus. Le tzar Pierre, redoutant un si terrible adversaire, fit faire quelques propositions de paix par un gentilhomme polonais qui vint à l'armée suédoise. Charles répondit : « Je traiterai » avec le tzar à Moskou. » Quand on rapporta à Pierre cette réponse, il dit : « Mon frère Charles prétend faire toujours l'Alexandre, mais » je me flatte qu'il ne trouvera pas en moi un Darius ! »

Après la bataille de Holowczyn, le roi de Suède franchit le Dniéper à Mohilew, défit les Russes à Malatycze le 10 septembre, et arriva à Taraczyn. Plus l'armée suédoise avançait dans le pays moskovite, plus elle rencontrait d'obstacles. L'ennemi en se retirant détruisait tout, brûlait les villages et les moissons, dans le but d'affamer les Suédois. Charles crut devoir réunir un grand conseil de guerre, et l'on discuta si l'on marcherait sur Moskou ou sur Kiiow. Le comte Piper opina pour le retour en Litvanie, mais l'avis du roi prévalut, et on marcha vers l'Ukraine pour se joindre à l'attaman Mazeppa.

Ce Mazeppa, qui joue un rôle important au milieu de ces événements, était né dans le palatinat de Podolie. Reçu fort jeune encore parmi les pages du roi de Pologne Jean Kasimir, il devint amoureux de la femme du palatin Martin Kontski, grand maître d'artillerie de la couronne. L'amour du beau page fut heureux et tranquille pendant quelques instants, mais le mari trompé fut averti, et médita une épouvantable vengeance.

Mazeppa, surpris et arrêté, fut d'abord battu de verges, puis après l'avoir enduit de goudron et roulé dans le duvet, on le plaça sur le dos d'un cheval indompté, la tête attachée du côté de la queue, et on mit le fougueux animal en liberté. Le cheval avait été amené au palatin du fond de l'Ukraine, et aucun écuyer n'avait pu parvenir à le dompter. Devenu libre tout à coup, un instinct merveilleux le porta vers le pays de son origine, et après quelques jours d'une course non interrompue, il arriva épuisé de faim et de fatigue dans un bourg de l'Ukraine le jour du marché, où les paysans l'arrêtèrent.

Quelques Kosaks s'empressèrent de détacher Mazeppa et de panser ses blessures; il s'attacha à ses bienfaiteurs, adopta leur genre de vie, et se signala dans plusieurs rencontres contre les Tatars. La supériorité de ses lumières et son courage lui valurent bientôt une grande influence parmi les Kosaks; il devint leur chef, et le tzar, qui avait déjà subjugué les Kosaks, le fit attaman ou chef suprême.

Un jour étant à table à Moskou avec le tzar Pierre Ier, ce dernier lui proposa de discipliner les Kosaks et de les rendre plus soumis. Mazeppa répondit que la situation de l'Ukraine et le caractère de ses habitants étaient des obstacles insurmontables à toute pensée de civilisation. Pierre, échauffé par le vin, l'appela traître et le menaça de le faire empaler. Mazeppa ne répliqua pas, mais de retour en Ukraine il conçut le projet de se rendre indépendant. Pour arriver à son but, il voulut s'unir aux Polonais, et chercha secrètement à se liguer avec Charles XII.

Au mois d'octobre 1707, il écrivit donc au roi Stanislas une lettre pressante dans laquelle il lui offrait ses services, lui disant : « Que » les six à sept mille Moskovites qui étaient dans l'Ukraine seraient » facilement détruits, et qu'il en ferait un pont pour les Suédois; que » l'on ne devait point douter de sa sincérité, et qu'il était assez connu » que les Kosaks entre eux ne souhaitaient rien tant que de pouvoir » se soustraire à la domination infernale du tzar; qu'à la vérité ils se » l'étaient imposée eux-mêmes, mais que cela s'était fait dans un » temps où on les avait éblouis par la promesse qu'ils conserveraient » leur liberté, dont néanmoins ils ne jouissaient pas. »



Le général Jean-Henri Dombrowski (1755 ÷ 1818).

Le roi de Suède avait reçu avec plaisir cette offre; mais d'après ses instructions, le roi Stanislas dut répondre à Mazeppa qu'on lui ferait savoir quand il serait temps qu'il rompît ouvertement avec le tzar. Mais aujourd'hui (octobre 1708), Charles XII pensa que le moment était venu, et fit prévenir Mazeppa qu'il allait se joindre à lui. En effet, cette jonction eut lieu à Horki sur la Dziesna, non loin de Nowogrod-Siewierski. Malheureusement Mazeppa y parut plutôt comme fugitif que comme un allié puissant. Les Moskovites avaient découvert et prévenu ses desseins. Ils défirent les Kosaks, leurs villes furent réduites en cendres; les vivres que Mazeppa préparait pour les Suédois furent saisis; à peine put-il sauver quelques hommes et quelques chevaux chargés d'or et d'argent. Toutefois il apportait à Charles l'espérance de le soutenir par ses intelligences dans ces pays lointains. Mazeppa, par son influence sur les Kosaks, les attira par troupes dans le camp suédois; le despotisme russe avait puissamment aidé à cette désertion.

Charles espérait aussi que le général Lowenhaupt viendrait augmenter ses forces en amenant 15,000 Suédois avec des munitions de guerre et de bouche. Mais Lowenhaupt fut attaqué le 9 octobre 1708, au bourg de Liésna (dans le palatinat de Mscislaw) par 40,000 Moskovites commandés par Pierre. On se battit avec acharnement pendant trois jours. Les Russes perdirent 10,000 hommes, mais les Suédois en eurent autant hors de combat. Lowenhaupt rejoignit Charles avec 5,000 hommes, mais sans les munitions qui étaient impatiemment attendues.

Charles XII se trouva ainsi sans ressources, sans communications avec la Pologne et avec la Suède, entouré d'ennemis dans un pays dévasté par les Moskovites, et n'ayant pour le soutenir que son courage indomptable. L'hiver de 1709, mémorable par le froid extrême, acheva de ruiner l'armée suédoise déjà affaiblie. Vers le printemps le roi résolut d'assiéger Poltava, car le tzar avait fait de cette ville le siége de ses magasins. En s'emparant de Poltava, le roi pouvait attendre, dans l'abondance, les secours qui devaient lui arriver de Suède, de Livonie, de la Poméranie suédoise et de la Pologne; mais il lui fallait Poltava à tout prix, et il pressa le siége de cette place avec ardeur. Mazeppa, qui avait des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en serait bientôt le maître; l'espérance renaissait dans les rangs affaiblis de l'armée; les soldats regardaient la prise de Poltava comme la fin de toutes leurs misères.

Le 27 mai, Charles retournant dans son camp, reçut une balle russe dans le talon gauche. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé; il continua à donner tranquillement ses ordres, et demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses gens s'apercevant que le talon de la botte du roi était tout sanglant, courut chercher le chirurgien, qui lui déclara qu'en faisant de profondes incisions il sauverait la jambe du roi. « Travaillez donc tout à l'heure, taillez hardiment, ne » craignez rien. » Il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération eût été faite sur un autre.

En attendant, le tzar s'avançait au secours de Poltava, à la tête de 70,000 hommes. Le roi n'avait à lui opposer que 18,000 Suédois et 12,000 Polonais, Kosaks ou Allemands, privés de munitions. Néanmoins Charles résolut d'attaquer : il dirigea lui-même ses colonnes, porté sur un brancard, à la tête de l'infanterie. Ce fut le 8 juillet 1709. Le commencement de la bataille fut heureux; mais le général Creutz, qui devait tourner les Moskovites, s'égara; le tzar profita de cette circonstance et les Suédois furent complétement battus.



Le général Charles Kniaziewicz présentant au directoire français à Paris, le 8 mars 1799, les drapeaux pris sur les ennemis de la France.

Grâce à la présence d'esprit et au dévouement de deux Polonais, le général Stanislas Poniatowski et le colonel Zorzewski, Charles XII put franchir le Dnieper à Perewoloczna le 11 juillet, gagner les côtes de la mer Noire et arriver, le 29 juillet, à Bender en Bessarabie, où les Turks lui donnèrent l'hospitalité. Mazeppa, qui suivit Charles, mourut à Bender le 2 octobre.

Nous avons déjà dit que Charles XII, en ouvrant la campagne de Moskou en 1708, passa par Smorgonié où il s'était arrêté un mois entier, du 22 février au 22 mars. Maintenant nous croyons devoir citer un fait étrange qui se rapporte à la bataille de Poltava.

J. A. Nordberg, chapelain et confesseur de Charles, et qui ne le quittait pas dans ses expéditions, rapporte, dans un ouvrage relatif au roi, le fait suivant, qui se serait passé à Smorgonié. « Pendant que Sa Majesté s'arrêta en ce bourg, il arriva au quartier général un jeune homme qui était parti de Suède à la fin de l'année précédente. On sut bientôt que cet homme avait le don de prophétie. Il n'osa pourtant jamais se présenter sous ce titre-là devant le roi, qui n'aimait pas ces sortes de choses, comme il s'en est déclaré fort souvent, tant en Livonie qu'en Saxe et en Pologne. La curiosité fit que je cherchai une occasion pour m'entretenir en particulier avec ce voyageur. Son nom m'était connu, et je me souvenais que nous avions fait nos

études dans l'université d'Upsal. Dans la conversation, à laquelle M. Aurivilius, surintendant des églises de Carlstad, était présent, il donna à entendre qu'il avait des choses de la dernière importance à révéler au roi. Il se plaignit fortement de ce qu'on ne lui accordait pas la permission de le faire. Nous le priâmes de nous en dire quelque chose. Il ne le voulut pas d'abord; mais après beaucoup d'instances, il lâcha les paroles suivantes : « Il arrivera sous peu un grand » malheur. Le roi livrera bataille aux Moskovites; il la perdra. De tous » ceux qui ne seront pas tués sur la place, la plupart seront faits pri- » sonniers. Enfin toute l'armée périra. Le roi en échappera en vie. Il » se retirera en Turquie, mais avec si peu de monde, qu'il n'y aura, » outre lui, que trois ou quatre personnes à sa table. » Comme, au reste, il ne nous parlait que d'une clef qu'il croyait posséder, et avec laquelle il prétendait ouvrir ce que *les trônes, les prophéties et la nature ont de plus caché*, nous crûmes que cet homme pourrait bien ne pas avoir la tête trop saine. Ni mon collègue ni moi ne fîmes aucun cas de cette révélation, surtout après l'heureux succès de la bataille de Holowczyn, où les Moskovites furent battus à plate couture, le 14 juillet 1708. Mais que cette prophétie ait eu son accomplissement l'année suivante à Poltava, c'est une vérité incontestable. »

Je crois devoir citer ici un fait analogue relatif à Napoléon Ier, et qui s'est passé dans le même lieu, cent quatre ans plus tard, et précisément à l'occasion de l'expédition de Russie. On sait que ce fut le 5 décembre 1812 que l'empereur Napoléon remit le commandement de ses troupes au roi Murat ; cela devint une des causes fatales qui porta le dernier coup à l'armée en retraite. Or, aussitôt que l'armée française eut franchi le Niémen en juin 1812, des prophéties, ou des hommes doués de la seconde vue, annoncèrent la malheureuse issue de la campagne. La prophétie suivante est un fait qui m'est personnellement connu.

Dans le château de ma grand'mère maternelle, madame Victoire Kaminska-Dederko, à Oborek sur la Berezyna, se trouvait un vieux maître d'hôtel nommé Jean Halkowski. Au commencement de juillet, le lieutenant François Sznaydé (général en 1831) passa par Oborek, à la tête d'un peloton du 9e de lanciers polonais, attaché au corps du maréchal Davout. Toute ma famille eut une grande joie en revoyant les militaires polonais ; mais le maître d'hôtel devint sombre et triste à mesure qu'éclatait la satisfaction de tout le monde. On l'interrogea, et il finit par dire « que cette joie serait de » courte durée, que les triomphes des Français et des Polonais seront » suivis par des désastres inouïs, que l'armée sera perdue, que l'em- » pereur sera sauvé, mais que les Russes reviendront pour opprimer » de nouveau la Pologne ! » On taxa le pauvre Jean de visionnaire et de faux prophète ; hélas ! ces paroles étaient vraies ! Quand on lui demandait où il puisait ces prophéties, il répondait : « Je lis dans les astres, c'est toute ma science ! »

Dans ce même château de Smorgonié, occupé par Charles XII en 1708, ce roi eut aussi son prophète de malheur, comme nous l'avons dit plus haut ; c'était là aussi qu'en 1812 Napoléon Ier signa le décret en faveur de Joachim Murat !...

CHAPITRE XXVI.

Manifeste d'Auguste II en reprenant sa royauté en Pologne. — Le tzar Pierre Ier s'empare de la Livonie. — Conduite de l'Angleterre vis-à-vis de la Pologne et la Russie. — Nouvelles confédérations. — Diète muette de Warsovie de 1717. — L'influence russe désorganise la Pologne, et réduit son armée à dix-huit mille hommes. — Mort d'Auguste II en 1733.

Les résultats de la bataille de Poltava furent décisifs pour les destinées du nord-est de l'Europe. Depuis cette époque le tzarisme moskovite n'a cessé de marcher à pas de géant vers l'envahissement universel, vers l'absorption de la Suède, de la Pologne et de la Turquie. L'admirable politique de Charles XII fut renversée, et le détestable système russe prévalut. C'est depuis lors que Pierre Ier commença l'œuvre de son fameux *testament politique*, dont la pensée a été depuis exécutée ponctuellement par ses successeurs.

Pendant que les Polonais dignes de ce nom gémissaient sur la perte de la bataille de Poltava, que le roi Stanislas se réfugiait à Stettin, Auguste tout rayonnant de joie publiait à Dresde, le 8 août 1709, un long manifeste rempli de récriminations contre Charles XII et contre Stanislas Ier, et plein d'admiration pour Pierre Ier. Plus que jamais Auguste livrait la Pologne aux étreintes mortelles du tzar, en traçant les lignes suivantes dans le manifeste dont nous venons de parler ; il disait : « ... Nous sommes obligé de donner ici les louanges qui » sont si justement dues à la constance de notre ami et frère le grand » tzar de Moskovie... C'est pour cette fin, qu'après plusieurs négo- » ciations, nous avons renouvelé depuis quelque temps et serré » par de nouveaux nœuds l'amitié et l'alliance qu'il y avait entre » nous et Sa Majesté Tzarienne... Nous voulons ramener la tranquil- » lité dans notre royaume, ne pas abandonner la république et se- » conder notre fidèle allié Sa Majesté Tzarienne dans ses entrepri- » ses. » L'effet suivit les paroles ; les deux souverains se donnèrent rendez-vous à Thorn, où le tzar put s'assurer qu'Auguste approuverait toujours les mesures qui tendraient à affaiblir la Pologne, et qu'il se ferait le complice et l'exécuteur des volontés de Pierre.

Nos lecteurs connaissent les déclarations solennelles de Pierre Ier, de 1704, dans lesquelles il disait qu'il ne combattait les Suédois que dans le but de reconquérir la Livonie pour la rendre à la Pologne ; cependant, à l'époque qui nous occupe, 40,000 Russes, sous les ordres de Menschikoff et de Schérémétieff, envahirent cette province, et le tzar l'annexa à jamais à son empire. Auguste n'osa pas ou ne voulut pas rappeler les anciennes promesses, ni s'opposer aux prétentions nouvelles de Pierre !

Mais pendant que le tzar imposait sa domination sur les bords de la mer Baltique, il convoitait toujours les possessions de la mer Noire. Pour arriver à ses fins il ourdit tant d'intrigues contre la Turquie, que cette puissance dut déclarer la guerre. Pierre en profita aussitôt pour envahir la Moldavie. Il suivit la rive droite du Pruth pour aller attaquer le grand vizir. Mais celui-ci prit l'offensive et se porta au-devant des Moskovites avec tant de célérité, que le tzar se vit environné de toute part. Malheureusement pour les destinées futures de l'Europe, la tzarine Catherine Ire corrompit le grand vizir, et Pierre fut sauvé en signant avec la Turquie, le 21 juillet 1711, une paix qu'il annulera cependant bientôt !

A l'époque de la chute de Charles XII, et quand se fit le dernier traité avec la Turquie, la prépondérance de la Russie n'était plus douteuse. Que doit-on penser de l'aveuglement de l'Angleterre ? Cette puissance voyait les empiétements de la Russie ; les projets, les vues ambitieuses du tzar lui étaient connus en temps opportun : cependant, tout s'accomplit sans que le cabinet anglais y mît obstacle ! Voici la curieuse et prophétique dépêche écrite par Jacques Scott, ministre plénipotentiaire d'Angleterre en Pologne et en Saxe, et datée de Danzig le 6 juillet 1712 : « Sa Majesté Tzarienne, à présent » qu'elle est sûre de la paix avec la Porte, nourrit d'autres projets, » et beaucoup plus importants. Il est actuellement en marché avec » l'empereur d'Autriche pour entrer dans la grande alliance contre » la France, afin de poursuivre la guerre, si l'Angleterre s'en retire, » avec d'autres alliés et lui ; et c'est dans l'espoir qu'après avoir » réduit la France aux conditions voulues par l'empereur, le tzar » aurait sa récompense aux frais du pauvre roi de Suède et des Polo- » nais, c'est-à-dire qu'il retiendrait non-seulement la Livonie, mais » une partie de la Pologne, dont le partage, à ce qu'on dit, est sur » le tapis. Les Turks ne consentiraient pas, il est vrai, à ce projet ; » mais oseraient-ils rompre à la fois avec l'empereur et le tzar ? C'est » douteux... »

Le 14 mars 1713, étant à Dresde, Jacques Scott revient au même sujet, en adressant sa dépêche au cabinet anglais : « Une autre chose » qui peut sans doute arriver, après la ruine du roi de Suède, ce sera » une alliance entre l'empereur d'Autriche et le tzar... Je me rap- » pelle avoir écrit à Votre Seigneurie, l'année dernière, de Danzig, » sur le projet du partage de la Pologne, et je suis toujours de l'opi- » nion qu'on ne doit pas le considérer comme chimérique, si Leurs » Majestés Impériale et Tzarienne sont unies, et si elles parvien- » nent, ce dont je ne doute nullement, à faire entrer le nouveau roi » de Prusse dans leurs idées... En un mot, milord, quiconque ob- » serve la tournure des affaires ici, et sait apprécier le caractère de » leurs principaux meneurs, y trouvera des semences abondantes de » désordre et de troubles pour de longues années à venir. »

Quant à Auguste II, il poursuivait son système de duplicité. Il se liait tous les jours davantage avec le tzar et le roi de Prusse. L'ambassadeur moskovite devint une puissance en Pologne, et comme fait toute puissance usurpée, il commanda avec audace.

La fierté nationale ne put supporter longtemps cette arrogance. Les Polonais, mécontents à juste titre, se formèrent donc en confédérations et demandèrent les armes à la main le renvoi des troupes saxonnes et moskovites. Quatre principales confédérations se formèrent dans la Mazovie, le 10 octobre 1715, sous le maréchalat de Wladislas Gorzynski ; celle de la Petite-Pologne à Tarnogrod, le 20 novembre 1715, sous Stanislas Ledochowski ; celle de Litvanie à Wilno, le 23 mars 1716, sous Joseph Sulistrowski ; la quatrième enfin, de la Grande-Pologne, à Sroda, le 27 avril 1716.

Ces confédérations armées remirent les forces polonaises sur un pied respectable, montant à quatre-vingt mille hommes. Fleming, nommé commandant des troupes saxonnes, combattait les confédérés ; mais les Polonais eurent le dessus, et Auguste fut réduit à de fâcheuses extrémités. L'ambassadeur du tzar, Dolgoroukoff, intriguait avec tant d'habileté, qu'il persuada à Ledochowski et au conseil de la confédération que Pierre Ier prenait leur parti contre Auguste. Auguste, de son côté, joué par le même Dolgoroukoff, accepta avec empressement la médiation moskovite entre lui et les confédérés. Ces négociations traînaient en longueur sans rien conclure, bien entendu, à Rawa-Ruska, puis à Kazimiérz, puis à Lublin, puis à Praga, enfin à Warsovie.

En attendant l'ambassadeur moskovite préparait son œuvre, et quand il vit le moment favorable, il frappa le grand coup médité depuis longtemps par les tzars contre la nationalité polonaise. Pierre Ier avait su persuader à Auguste qu'avec une armée de quatre-vingt mille Polonais il ne pourrait jamais être sûr de sa couronne, quand

même il serait soutenu par la Russie. A son tour, Auguste, écho du tzar, chercha à insinuer à la noblesse polonaise que les Turks n'étaient plus redoutables depuis le traité de Karlovitz, et que la Suède ne devait plus inquiéter le repos des nations depuis la chute de Charles XII; qu'il suffisait à la Pologne d'avoir l'alliance de la Russie et d'être en bonne intelligence avec la Prusse et l'Autriche : qu'une fois ce grand résultat obtenu, la Pologne pourrait se passer d'une armée ruineuse pour le trésor.

Les négociations touchaient à leur terme le 30 janvier 1717. On annonça pour le 1er février l'ouverture d'une grande diète qu'on nommait *diète de pacification*. L'assemblée s'attendait à discuter les projets des réformes, et un des plus importants était celui qui regardait les finances. Mais, dès l'ouverture de la séance, les formalités d'usage furent l'objet d'une violation manifeste : le secrétaire de la diète eut besoin de sept heures de temps pour lire tous les projets qui avaient été déposés au bureau. L'assemblée voulut discuter, mais les soldats saxons et moskovites imposèrent silence; tous les articles proposés furent déclarés acceptés, et la diète fut close ! Depuis, elle fut nommée *diète muette*.

En conséquence des décisions de cette assemblée forcément muette, l'armée nationale fut réduite à dix-huit mille hommes, ce qui n'était pas en proportion avec un Etat qui comptait dix-huit millions d'habitants.

Lorsque la Pologne se désorganisait ainsi, Auguste conçut le projet de convoquer à Warsovie une diète extraordinaire, dans le but d'obtenir l'hérédité du trône pour sa famille; mais la mort le surprit à Warsovie, le 1er février 1733.

CHAPITRE XXVII.

Interrègne. — Stanislas Leszczynski est élu par le parti national, mais il est renversé par la Russie, la Prusse et l'Autriche, et remplacé par Auguste III. — Malheurs de la Pologne. — Mort d'Auguste III — Interrègne. — Nouvelles intrigues de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche; leurs déclarations mensongères. — Election factieuse de Stanislas-Auguste Poniatowski.

La mort d'Auguste amenant l'interrègne, le parti national polonais saisit cette circonstance pour rappeler Stanislas Ier au trône de Pologne. Depuis 1720, Stanislas, réfugié en France, était devenu en 1725 beau-père de Louis XV, qui avait épousé Marie Leszczynska. Ces liens donnaient aux Polonais le droit de compter sur l'aide de la France, dans l'intérêt de la politique des deux pays.

Une lettre que Louis XV écrivit le 6 juillet 1733 au primat de Pologne, était bien propre à entretenir les illusions des Polonais. Dans cette lettre il promettait « de joindre ses forces aux siennes pour réprimer les entreprises de ses voisins, et la maintenir dans la glorieuse prérogative de l'élection libre de ses rois. » Les mêmes assurances et plus positives avaient été données par Louis XV à Stanislas, et c'est ce qui l'avait décidé à se présenter comme candidat à la couronne.

La diète de convocation, ouverte le 27 avril 1733 et close le 23 mai, fixa le 26 août pour l'élection. Par une coïncidence singulière, ce jour-là même Stanislas quittait le château de Meudon, près Paris, et arrivait le 8 septembre à Warsovie. Il descendit chez le marquis de Monti, ambassadeur de France en Pologne, et voulut garder le plus strict incognito.

L'élection définitive était fixée au 11 septembre; le 10, Stanislas parut en public. Sa présence répandit une joie universelle dans la ville et dans le camp électoral de Wola. Le maréchal de la diète recueillit les suffrages, et trouva une unanimité qui n'avait pas de précédent dans l'histoire des diètes d'élection. Le 12 septembre, le primat annonça en ces termes la nouvelle élévation de Stanislas : « Comme » il a plu au Roi des rois que tous les suffrages soient unanimes en » faveur de Stanislas Leszczynski, je le proclame roi de Pologne et » grand-duc de Litvanie ! » Ensuite le roi jura les *pacta conventa*.

La dignité, le calme et l'unanimité de la diète dans ces événements, prouvent que les Polonais ne méritaient pas le titre d'*anarchistes* qui leur avait été donné par leurs trois voisins immédiats et même par le reste de l'Europe. En suivant leur propre impulsion, les Polonais auraient guéri les plaies du passé, et auraient introduit dans leur gouvernement toutes les réformes désirables; mais la Russie, la Prusse et l'Autriche veillaient sans cesse pour empêcher que la tranquillité, l'ordre et la grandeur pussent s'implanter solidement en Pologne!...

Afin de renverser l'élection si nationale et si spontanée de Stanislas Ier, l'empereur d'Autriche Charles VI déclara « que ce serait Fré- » déric-Auguste, fils d'Auguste II, qui devait être élu, parce qu'il » avait pour épouse l'archiduchesse Marie-Joséphine, fille de feu » l'empereur Joseph Ier. » La tzarine Anne déclara à son tour « qu'elle était décidée à appuyer d'autant plus énergiquement cette » élection, que l'avénement de Stanislas, dont la fille était reine de » France, était diamétralement opposée aux vues de la Russie, de » l'Autriche et de la Prusse. »

Pour que les menaces fussent suivies d'effet, et renverser l'élection du 12 septembre, vingt mille Moskovites, commandés par Lascy, arrivèrent jusqu'à Praga, dès le 29 septembre; ce qui n'empêchait pas l'Autriche et la Prusse de se tenir prêtes avec des armées de reserve.

L'armée polonaise, forte de huit mille hommes, repoussa si énergiquement cette nouvelle invasion, que les Moskovites ne purent pas franchir la Wistule ni entrer à Warsovie. Alors le général russe parvint à réunir, par corruption et par menaces, treize sénateurs et six cents gentilshommes pris au hasard, et dont il forma un camp d'élection à Kamien, village naguère célèbre par l'élection de Henri de Valois. Le 5 octobre 1733, le général Lascy fait proclamer Frédéric-Auguste III, roi de Pologne, qui accourut de Dresde, et le 9 novembre il jura les *pacta conventa*.

Le 2 octobre, Stanislas quittait Warsovie et se rendait à Danzig, ville fortifiée, où il espérait pouvoir tenir tête aux ennemis, et attendre les secours qui devaient lui arriver à la suite des promesses de la France. Les Russes et les Saxons marchèrent donc en avant, assiégèrent Danzig, qui, malgré son héroïque défense, dut capituler le 9 juillet 1734; mais avant sa reddition Stanislas se sauva miraculeusement, prit la route de Kœnigsberg où il finit par signer la renonciation à la couronne de Pologne, et revint en France, où en 1737 il prit possession des duchés de Lorraine et de Bar.

Auguste III était inepte, paresseux, gourmand et chasseur; avec de pareilles qualités ses ministres et les aventuriers russes, autrichiens ou prussiens gouvernaient la Pologne; et ce règne dura trente ans ! Quoique en état de paix, la Pologne, ouverte à quiconque voulait la traverser, était toujours inondée de troupes étrangères. On l'a comparée à une auberge où chacun entrait et sortait selon son bon plaisir. De là les déprédations, les exactions, les persécutions qui pesaient sur toutes les classes indistinctement.

Ainsi, en 1734, les troupes moskovites sous les ordres de Lascy franchirent la Pologne pour aller combattre les Français en guerre avec l'Autriche, à la suite de l'élection du roi Stanislas; mais quand ces troupes eurent traversé l'Allemagne, on leur donna ordre de rétrograder parce qu'il y avait un traité conclu entre les parties belligérantes; alors les troupes moskovites repassèrent par la Pologne pour se rendre à Kiiow.

En 1738 une autre armée moskovite, commandée par Munnich, traversa l'Ukraine et la Podolie pour aller combattre les Turks, et bien entendu elle s'approvisionnait gratuitement en Pologne.

En 1748, la Russie envoya à l'impératrice Marie-Thérèse une armée destinée à marcher contre la France. Cette armée franchit la Pologne, et quand la guerre de la succession d'Autriche fut terminée par le traité d'Aix-la-Chapelle, l'armée russe retourna encore par la Pologne.

En 1750, les Moskovites sous les ordres d'Apraxine furent envoyés au secours de Marie-Thérèse contre la Prusse, et ils commirent des excès inouïs en traversant la Pologne.

Enfin, à l'époque de la guerre de Sept ans (1756-1762), Frédéric II, roi de Prusse, attaquant ou attaqué, soutint ses campagnes en levant des troupes en Pologne, s'emparant des fourrages et inondant ce pays de fausse monnaie qu'il avait fait battre pour se procurer des ressources. A ce propos voici ce qu'il dit dans ses *Mémoires* : « Il est » vrai que l'altération des monnaies est un remède aussi violent que » préjudiciable, mais unique dans ces conjonctures pour soutenir » l'Etat. »

Au travers de tant de malheurs, beaucoup de Polonais s'occupaient sérieusement d'introduire des réformes capables de relever la Pologne; ils tentèrent cette œuvre dans les dernières années du règne d'Auguste III, et lorsque ce roi mourut en 1763, les Polonais crurent pouvoir profiter de l'interrègne pour mettre à exécution ces réformes. Mais la Russie était un obstacle invincible. Le cabinet de Pétersbourg, éminemment anarchique, terroriste et démagogique, quoique se couvrant des noms de monarchie et de conservatisme, voulut que la Pologne fût régie par ces principes subversifs de toute justice. En effet, dès le 6 novembre 1763, Catherine II donnait ses instructions à ses ambassadeurs Keyserling et Repnine, résidant à Warsovie. Il nous suffira de citer quelques passages de ces instructions pour voir jusqu'où peuvent aller l'ambition et l'audace autocratique.

Voici les principaux passages de cette pièce :

« L'interrègne en Pologne, et l'élection d'un nouveau roi, est l'évé- » nement le plus important pour l'intérêt réel de notre empire; il » touche à l'intégrité de nos frontières, et aux profits spéciaux qui » résultent de notre influence directe dans le système politique de » toute l'Europe... Nous voulons à grands pas hâter la réalisation de » nos vues...

» Malgré une si grande et si longue influence de la Russie dans le » gouvernement polonais, nos prédécesseurs n'ont pas réussi à obte- » nir de cette république la confirmation du titre impérial. Il faut » donc l'obtenir à présent, tant pour la dignité de notre couronne, » que pour notre propre honneur... Outre cela, l'intérêt direct de » notre empire exige que nous ayons en Kourlande un duc qui n'au- » rait aucun rapport direct avec les rois de Pologne, et qu'il dût » toute obligation à nous seule...

» Il est indispensable, tant pour nous que pour toutes les puissan- » ces voisines, que l'élection en Pologne ne se change pas en héré-

» dité, car ce premier pas serait le plus prompt à amener toutes les » autres réformes nuisibles à nos intérêts... En conséquence, nous » devons porter toute notre attention à ce que la forme actuelle du » gouvernement polonais soit maintenue intégralement; qu'on ne » change point la loi de l'unanimité dans les diètes, que la force » armée ne soit jamais augmentée; en cela repose la base princi- » pale des profits de notre empire, c'est par là que nous influerons » directement sur la politique européenne...

» Comme il est urgent que nous portions sur le trône de Pologne » un Piast à notre convenance, utile à nos intérêts réels, en un mot, » un homme qui ne dût son élévation qu'à nous seule; comme nous » trouvons dans la personne du comte Poniatowski, panetier de Lit- » vanie, toutes les conditions nécessaires à notre convenance, nous » avons donc résolu de l'élever au trône de Pologne...

» Quoique nous ayons ordonné tous les préparatifs de guerre; » quoiqu'une grande partie de nos forces militaires portées sur les » frontières soient prêtes à les franchir au premier avis, il importe » néanmoins à notre gloire et à celle de notre empire de montrer à » l'univers que la Russie, dans toutes les affaires les plus importantes, » sait négocier et agir seule sans secours de personne; qu'elle pos- » sède la prudence et la connaissance d'une véritable politique vis-à- » vis des puissances étrangères, et que ses forces physiques sont suf- » fisantes pour les appuyer au besoin et efficacement... Nous vou- » drions que l'élection de notre candidat se fît sans bruit, sans » guerre civile. Mais si, contrairement à nos prévisions, les affaires » prenaient une autre tournure, nous sommes décidée, avec une » persévérance inébranlable, à employer toutes les forces que la Pro- » vidence nous a confiées, et à terminer les affaires polonaises à notre » avantage...

» Il faut que dans les diétines les nonces élus soient tout à fait » dans nos intérêts. Il est donc important d'y avoir des émissaires » actifs et munis d'argent. Nous joignons, en conséquence, leur liste » pour chaque palatinat, telle que le comte Gurowski vient de la » fournir à notre conseiller intime Panine...

» Vous annoncerez au candidat nos intentions de le porter au trône; » il devra sentir que sans nous, un particulier n'aurait ni prétexte, » ni moyens d'y parvenir. Il en résulte que l'honneur et la recon- » naissance du candidat doivent être sérieusement engagés; que du- » rant tout le temps de son règne il envisagera l'intérêt de notre » empire comme le sien propre, et qu'il l'appuyera dans toutes les » circonstances possibles; qu'en conservant un attachement sincère » à notre personne, il accomplira toujours nos légitimes desseins...

» Il faut obtenir que la république tout entière, assemblée en » diète, demande notre intervention et notre solennelle garantie des » lois fondamentales, constitutions, priviléges, et libertés de la ré- » publique; et que, par un autre acte public et officiel, cette même » république nous témoigne sa reconnaissance d'avoir rétabli l'an- » cien duc de Kourlande...

» Il est présumable que les hommes envieux et jaloux de nos in- » térêts, et par conséquent hostiles à notre parti en ce pays, cher- » cheront à traverser nos démarches et à nous nuire, et chercheront » à élire un autre roi; alors, sans aucune déclaration préalable, nous » ordonnerons à nos troupes d'envahir en même temps sur tous les » points le territoire polonais; de regarder nos adversaires comme » rebelles, perturbateurs, et de détruire par le fer et par le feu leurs » biens et leurs propriétés. Dans ce cas nous nous concerterons avec » le roi de Prusse, et vous, de votre côté, vous vous entendrez avec » son ministre résidant à Warsovie. Enfin, si toutes ces mesures » n'étaient suffisantes, nous déclarons que nous ne poserons pas les ar- » mes que la Livonie polonaise et la Russie Blanche ne fussent déta- » chées et incorporées dans notre empire. En vous faisant savoir » d'avance notre résolution, nous vous recommandons le plus grand » secret... Vous assurerez à notre candidat que, dès qu'il sera sous » notre tutelle et notre protection, personne ne réussira à lui arra- » cher la couronne. »

Quelque secrètes que fussent ces instructions, il en transpira quelque chose dans le public; mais les sourdes rumeurs prenaient de la consistance par suite de la conduite arrogante des ambassadeurs russes, et on craignait pour l'avenir de la Pologne. Afin de détourner les soupçons, et pour rassurer le pays et l'Europe, Catherine eut recours à un mensonge officiel. Etant toujours d'accord avec la Prusse et l'Autriche, quand il s'agissait de jeter la désolation en Pologne, la tzarine s'entendit avec ses *fidèles* alliés pour publier simultanément trois déclarations.

Les déclarations russe et prussienne portent la date de décembre 1763, et celle de l'Autriche du mois de mars 1764; comme elles sont identiques quant à l'esprit et à la lettre, il suffit de donner ici le texte de la déclaration russe.

« Si jamais l'esprit de mensonge a pu inventer une fausseté complète, c'est lorsqu'on a audacieusement répandu que, dans le dessein que nous avons de soutenir l'élection d'un Piast, nous n'avions pour but que de nous faciliter les moyens d'envahir par son secours quelque morceau du territoire de la couronne de Pologne ou du grand-duché de Litvanie, pour le démembrer du royaume et le mettre sous notre domination par usurpation.

» Ce bruit si peu fondé et inventé aussi mal à propos tombe par lui-même, comme dénué de toute sorte de vraisemblance. Notre système et notre sentiment sont de rendre nos peuples heureux sans faire de conquêtes sur les étrangers. Nous sommes dans une entière persuasion que les vues des plus grands monarques doivent être toutes dirigées au bonheur et à la prospérité de leurs propres sujets. La justice et l'humanité sont la règle de notre conduite, ce sont elles qui nous ont placée sur ce trône, et sur qui nous fondons la réputation que nous attire la manière dont nous gouvernons notre empire.

» Nous devrions passer sous silence et entièrement mépriser de si fausses et de si basses imputations; mais afin que la vérité paraisse et que la pureté de nos intentions soit manifestée à toute la sérénissime république, et que l'erreur et le doute soient éclaircis vis-à-vis de ceux même qui sont le moins au fait des affaires, nous déclarons de la façon la plus solennelle que nous sommes sincèrement et constamment résolue de maintenir la république dans son état actuel, ses lois, ses libertés et ses maximes, comme aussi dans ses possessions, conformément au traité de 1686; et comme nous avons à cœur la conservation de l'intégrité de la couronne de Pologne et du grand-duché de Litvanie, nous sommes fort éloignée de permettre ou de souffrir qu'elle éprouve aucun détriment de la part de qui que ce soit.

» En même temps nous faisons connaître à tous que, par suite d'une véritable amitié et d'un bon voisinage avec la sérénissime république, nous souhaiterions qu'à la future élection de son roi, elle plaçât sur son trône un Piast, né en Pologne de père et de mère, et d'une véritable noblesse polonaise. Eh ! quel roi conviendrait mieux à la république et la gouvernerait mieux, selon ses droits et ses maximes, qu'un Polonais qui, ayant reçu pour ainsi dire avec la vie la connaissance des lois sous lesquelles il est né, élevé, s'y trouve accoutumé par une suite de devoir, de respect et d'obéissance ! Dans un pareil choix, l'intérêt véritable et naturel du pays se trouverait, sans être altéré par aucun mélange d'influence, de maximes et de liaisons étrangères qui ne saurait qu'apporter du préjudice à la république.

» Un roi choisi et pris dans le cœur de la nation ne saurait prudemment se proposer d'autre but que celui de rendre son royaume tranquille et heureux; alors les soupçons et toutes les inquiétudes que peut causer aux puissances voisines un prince étranger régnant sur les Polonais n'auraient plus lieu, et la confiance parfaite, l'amitié et le bon voisinage seraient assis sur les fondements les plus inébranlables. »

Comme on le voit, le langage des cabinets de Pétersbourg, de Berlin et de Vienne ne change jamais, il est constamment double, soit qu'il s'adresse à la Pologne, soit à l'Europe !

La diète de convocation s'assembla le 7 mai 1764. Des troupes russes entouraient la salle des séances, afin d'ôter toute liberté aux délibérations. Le parti national succomba donc sous la double action de la Russie et du parti anti-national. Que pouvait faire la diète d'élection avec de semblables précédents ? Cette diète fut moins nombreuse qu'elle ne l'avait été à aucune époque. Au lieu de cent mille gentilshommes, le camp de Wola n'en comptait que trois mille huit cents ! Soit découragement, soit menaces, sept provinces n'avaient pas envoyé leurs représentants.

Le 7 septembre 1764, Stanislas-Auguste Poniatowski fut élu. Mais quel roi ! C'est sous son règne que s'accompliront les trois démembrements et l'anéantissement politique de la Pologne !

CHAPITRE XXVIII.

Couronnement de Stanislas-Auguste Poniatowski. — Diète de 1766. — Diète extraordinaire de 1767. — Enlèvement des sénateurs polonais par la Russie. — Confédération de Bar. — Proclamation de Pulaski. — Lutte de cinq ans. — Opinion de Jean-Jacques Rousseau sur la confédération.

Après la diète d'élection, on procéda à la cérémonie du couronnement. Poniatowski l'avait fixé au 25 novembre 1764, jour de Sainte-Catherine, pour faire de cette solennité une sorte d'hommage à la tzarine, son ancienne maîtresse. La loi exigeait qu'il se fît couronner en costume polonais, mais il préféra une sorte d'habit théâtral et de mauvais goût; il avait une cuirasse, des culottes courtes, des brodequins; ses cheveux étaient poudrés, frisés, retenus par un catogant; un casque étincelant par-dessus tout cela, et c'est ainsi qu'il s'offrit à la risée publique.

Tel faible que fût le roi, il avait cependant au fond le désir de réformer quelques abus maintenus par les puissances voisines; ces idées de réforme étaient partagées avec lui par le parti que nous avons appelé anti-national; mais le roi, comme ce parti, voulait toujours agir avec le concours de la Russie; en conséquence, il était impossible d'atteindre à aucun résultat favorable.

C'est en présence de ces complications que s'ouvrit à Warsovie, le 6 octobre 1766, la diète ordinaire. La question des dissidents y fut débattue la première, et Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie, déclara coupables les dissidents parce qu'ils recherchaient la protection des puissances étrangères, et il demanda le renvoi immédiat de toutes les troupes moskovites et la dissolution de la confédération générale.

Comme la Russie avait le mal pour mission et s'opposait à toutes les formes parlementaires, les débats de la diète furent orageux, et rien ne fut conclu. Alors les dissidents eurent recours aux confédérations factieuses sous les auspices de la Russie et de la Prusse ; de leur côté les patriotes organisèrent plusieurs confédérations qui finirent par en former une seule en se réunissant à Radom le 23 juin 1767, sous la présidence de Charles-Stanislas Radziwill. La Russie, effrayée d'abord, eut bientôt recours à la menace, ensuite aux promesses fallacieuses, et parvint enfin à détourner de son but ce grand foyer de patriotisme qui se transporta à Warsovie. Repnine, ayant dans cette ville le roi, le sénat et le quartier-général des troupes moskovites, espérait pouvoir *sanctionner* toutes les propositions liberticides qu'il méditait de longue main pour la perte de la Pologne; à cet effet le roi, toujours complice, convoqua les nonces le 5 octobre 1767 pour une diète extraordinaire.

Une opposition ardente et généreuse se manifesta au début de la diète, et parmi ces hommes animés d'un véritable patriotisme il faut citer en première ligne Gaëtan Soltyk, évêque de Krakovie; Wenceslas Rzewuski, palatin de Krakovie, et Joseph-André Zaluski, évêque de Kiiovie. Dès que ces grands citoyens voulurent défendre les intérêts de la patrie, Repnine donna ordre aux troupes moskovites de ravager les terres de ceux qui osaient élever la voix en faveur de la Pologne; mais ce châtiment ne satisfaisait pas encore les haines de Repnine, et dans la nuit du 13 au 14 octobre on s'empara de la personne des patriotes que nous avons nommés, et on les envoya dans les déserts de la Moskovie.

La nouvelle de cet attentat répandit une consternation générale dans le pays ; le roi et le parti anti-national restèrent seuls impassibles; ainsi se termina la malheureuse diète le 5 mars 1768. La Russie, la Prusse et l'Autriche étaient satisfaites; le parti ennemi avait triomphé! Mais le parti national opprimé et jamais vaincu releva fièrement la tête après cette défaite, et Adam-Korwin Krasinski, évêque de Kamieniec-Podolski, organisa une nouvelle confédération qui devait envelopper dans ses réseaux toute la Pologne, comptant sur l'appui de la Turquie et de la France. Le mot d'ordre était : Combattre, mourir pour la foi, la liberté et l'indépendance de la Pologne.

L'évêque Krasinski, avant d'agir, voulait être assuré que la Turquie déclarerait la guerre à la Russie; mais il ne put retenir l'impatience des autres conjurés, qui lui objectaient l'oppression toujours croissante des ennemis et les exactions qui, en ruinant le pays, ôteraient aux Polonais tous les moyens d'agir. Entre deux écueils également dangereux le désespoir prévalut, et l'explosion éclata.

Parmi les conjurés les plus déterminés on distinguait Joseph Pulaski, staroste de Warka, qui avait trois fils et un neveu portant aussi le nom de Pulaski : tous cinq, assistés de Michel Krasinski, frère de l'évêque, et de François Potocki, palatin de Kiiovie, se rendirent en Podolie, et dans la petite ville de Bar ils formèrent définitivement, le 29 février 1768, la célèbre confédération. On y rédigea plusieurs manifestes. De son côté Joseph Pulaski, dans le but d'appeler aux armes tous les citoyens, fit, le 3 mai 1768, la proclamation suivante :

« Polonais ! grâces à vous, les perfides alliés de la Pologne en deviennent les ennemis déclarés. Depuis soixante ans, une guerre sourde et plus dangereuse que de sanglantes hostilités affaiblit et désole notre infortunée patrie ! Une peuplade sauvage et exécrable, qui ne peut être désarmée par la justice, fléchie par la soumission, touchée par les bienfaits, rassasiée par le pillage, a entrepris de nous subjuguer.

» Nous avons employé jusqu'ici toutes les vertus qui nous sont propres, un mélange inouï de déférence et de fermeté ; mais ceux qui nous ont donné ces grands exemples en sont devenus les déplorables victimes. Les vertus les plus saintes ont passé pour des crimes aux yeux de nos oppresseurs, et de généreux citoyens, nos pères et nos modèles, gémissent aujourd'hui dans des cachots inconnus chez cette nation barbare.

» Si jamais l'homme eut des devoirs à remplir, ce sont ceux qui nous forcent enfin de recourir aux armes. La république envahie, la religion outragée, un Etat souverain mis sous le joug, la justice qu'on offrait de nous rendre devenue un piége, le droit des gens foulé aux pieds, nos sénateurs enchaînés!... Non, je ne craindrai point de le dire, si les nations les plus serviles éprouvaient du souverain le plus légitime tant d'injustices et tant d'outrages, il n'en est point d'assez lâches pour les souffrir; l'univers entier applaudirait aux efforts de leur insurrection, et nous avons supporté ce qui dans les pays les plus assujettis justifierait la sédition et les révoltes.

» Mais quel est donc le tyran qui nous persécute, quelle est cette nation insolente qui nous brave ? Rappelons-nous, il en est temps, que ce vil peuple a toujours fui devant nos ancêtres, que ses souverains ont prêté hommage à nos rois ; que s'ils ont fondé au milieu des forêts et des déserts un nouvel empire, c'est qu'alors nous étions occupés par d'autres guerres dans l'intérêt de la civilisation européenne. Rappelons-nous que de simples gentilshommes polonais, pour venger leurs amis massacrés dans la capitale de ce nouvel Etat, à Moskou, assemblèrent leurs troupes domestiques et mirent en fuite le tzar et ses armées ; que peu d'années après, quelques-uns de nos pères, appelés dans cette cour perfide, y soutinrent tous les efforts des Moskovites mutinés contre eux, et n'en sortirent qu'après avoir réduit cette capitale en cendres.

» Il ne faut pas toutefois qu'un vain souvenir de gloire nous abuse, et nous dissimuler, en commençant une si généreuse entreprise, les avantages que les troupes moskovites ont à présent sur nous. Des officiers expérimentés, des soldats aguerris, une discipline sévère, une artillerie nombreuse, voilà, direz-vous, une supériorité effrayante! Non, mes braves concitoyens, vous ne le direz pas; vous sentez en vous-même de plus grands avantages, le courage personnel, l'honneur, dont le nom même est inconnu aux Moskovites, toutes les vertus auxquelles la discipline tâche en vain de suppléer.

» Un seul homme, maître de cette nation barbare, lui a donné quelque célébrité, et dans cette discipline rigoureuse, qui consiste à craindre plus ses officiers que ses ennemis, c'est le génie terrible de cet ancien despote qui vit encore parmi eux pour s'éteindre à leur premier revers. Aucun de ces Moskovites ne sait ce qu'il veut de nous; ils exécutent de vains projets tramés dans les alcoves et dans les bains d'une femme parricide et voluptueuse qui les gouverne; animaux dociles et féroces, qui, sans en espérer aucun avantage particulier, vainqueurs ou vaincus, n'agissent que par la crainte du fouet et des châtiments. Pour nous, tous frères et tous égaux, nous, que la patrie appelle également à sa délivrance, tout ce que nous défendons nous est commun, et tout nous est personnel.

» Nous commençons sans doute une pénible carrière, et ces premiers combats, où nous nous engageons, ne sont que le prélude de nos travaux. Ce serait même une erreur fatale que de nous attendre à trouver nos sentiments dans tous nos compatriotes. Chez les nations les plus vertueuses il se trouva toujours des âmes lâches qui en furent l'opprobre. Dans les temps immortels de la Grèce, le passage des Thermopyles ne fut ouvert que par la trahison. Plus de la moitié des Grecs avaient déjà cédé, quand quelques hommes généreux prirent la résolution de défendre leur liberté. Nous qui aspirons à la même gloire, attendons-nous aux mêmes obstacles, ou plutôt félicitons-nous de ce que les âmes lâches se joindront à nos ennemis, de ce qu'elles se rendront à elles-mêmes la justice sévère de se séparer d'avec nous.

» D'autres, qui se croient de zélés citoyens, nous font demander un grand secret. Que disent nos alliés ? quels secours nous ont-ils promis? Que devons-nous attendre de telle cour ou de telle autre? Comme si nous étions encore au temps de ces délibérations craintives; comme si la situation où nous sommes nous laissait encore le choix des partis et les négociations diplomatiques pour ressource! Le dessein de nous subjuguer étant pris, les combats sont devenus nécessaires. Ce siècle heureux est passé où la Pologne se trouvant liée au système général de l'Europe, si quelque puissance eût entrepris de nous conquérir, nous étions assurés d'un secours étranger. Pendant que sur la foi des événements anciens et d'une balance qui n'existe plus, la Pologne continuait d'attendre son salut du dehors, le joug de la Moskovie s'est appesanti de jour en jour, et désormais que peut importer à notre situation celle du reste de l'univers? Avons-nous besoin de secours ou de conseils pour savoir si nous voulons vivre libres ou mourir?

» Mais, quel que soit le nombre des citoyens corrompus ou timides, la Pologne compte encore assez de citoyens courageux pour être assurée de sa délivrance. Braves confédérés, c'est au nom de toutes les provinces que je suis chargé de vous donner cette assurance. Une nombreuse noblesse propre aux armes attend avec une généreuse impatience que nous allions prêter la main à ses premiers efforts.

» Le premier objet que nous ayons à nous proposer, c'est d'appuyer partout ces confédérations particulières; c'est de faire éclater tous les districts de proche en proche; et ceux qui se seront confédérés, prêtant ensuite la main à ceux de leur voisinage pour leur réunion, nous parviendrons ainsi à confédérer toute la république. Ce n'est donc point un désespoir aveugle qui nous conduit, c'est une résolution ferme, une espérance fondée, un juste sentiment de ce que nous sommes. Il doit laisser à la prudence toutes ses précautions et toutes ses vues... Aussi dois-je prévenir vos esprits sur les piéges que les Moskovites vont nous tendre, sur la mauvaise foi des accommodements qu'ils vont vous offrir. Laissez-moi vous rappeler que leurs propositions sont plus à craindre pour nous que leurs attaques. Plus de traité entre eux et nous. Après que, sous l'espoir de rétablir les anciennes lois, la nation a été séduite et trahie, quel autre traité reste-t-il que leur mort ou la nôtre?

» Félicitons-nous, chers citoyens, de ce que, par une destinée singulière, nous mourrons en nous vengeant. Catherine, cette femme ambitieuse et perfide, qui, ne croyant à aucune vertu, a cru de son intérêt de les feindre toutes, verra, par ce généreux dévouement, tous ses artifices démentis. Notre sang volontairement répandu déposera contre sa tyrannie, et cette fausse gloire, dont elle est si amoureuse, sera également flétrie par nos défaites ou par nos victoires! »

Ainsi on voyait la Pologne désarmée, dont le territoire, dans toute son étendue, était occupé par une armée ennemie, nombreuse, disciplinée et sans cesse recrutée; un peuple trahi par son roi et par quelques-uns de ses magnats, dans un pays sans forteresses et même

sans montagnes, cette défense naturelle de l'indépendance, se soulever de toutes parts, et attaquer à coups de sabre des batteries de canon. Dans cette lutte, Jean-Clément Branicki, le dernier de ce nom, Charles Radziwill, les Krasinski, Paç, Potocki, Sapieha, Mionczynski, Dzierzanowski, Sawa Calinski, Morawski, Materewski et tant d'autres se signalaient par leur dévouement. Les Pulaski, placés en première ligne, avaient donné des preuves multipliées d'un brillant courage. Joseph Pulaski mourut dans les fers ; un de ses fils était prisonnier en Moskovie ; deux autres Pulaski avaient été tués en Litvanie. Après cinq années d'une lutte continuelle et acharnée, Kasimir Pulaski, resté seul des cinq confédérés de la même famille, était devenu la terreur des Moskovites. Jamais homme de guerre n'eut une plus grande dextérité dans le maniement des armes. Infatigable, indomptable, toujours prêt à attaquer ou à défendre, il illustra tellement cette guerre nationale, que désormais son nom est resté attaché à la confédération de Bar comme la personnification des plus éminentes vertus patriotiques et guerrières. Lorsque la confédération succomba sous la pression étrangère et sous la trahison intérieure, Kasimir Pulaski mit son courage au service de la guerre de l'indépendance des Etats-Unis; il trouva une mort glorieuse au siége de Savannah, le 9 octobre 1779, et son nom s'unit à jamais à ceux de Washington, de Kosciuszko et de la Fayette.

Voici le jugement que porte J.-J. Rousseau sur cette confédération : « Il est certain que la confédération de Bar a sauvé l'honneur de » la patrie expirante. Il faut graver cette grande époque en caractères » sacrés dans tous les cœurs polonais. Je voudrais qu'on érigeât un » monument en sa mémoire, qu'on y mît les noms de tous les » confédérés, même de ceux qui, dans la suite, avaient pu trahir la » cause commune; une si grande action doit effacer les fautes de » toute la vie ; qu'on instituât une solennité périodique pour la célé» brer tous les dix ans avec une pompe non brillante et frivole, mais » simple, fière et républicaine ; qu'on y fît dignement, mais sans em» phase, l'éloge de ces vertueux citoyens qui ont l'honneur de souf» frir pour la patrie dans les fers de l'ennemi; qu'on accordât même » à leurs familles quelque privilége honorifique qui rappelât toujours » ce beau souvenir aux yeux du public. Je ne voudrais pourtant pas » qu'on se permît dans ces solennités aucune invective contre les » Russes, ni même qu'on en parlât. Ce serait trop les honorer. Ce » silence, le souvenir de leur barbarie, et l'éloge de ceux qui leur » ont résisté, diront d'eux tout ce qu'il en faut dire ; vous devez trop » les mépriser pour les haïr... Polonais ! vous ne ferez jamais en sorte » qu'il soit difficile à vos voisins d'entrer chez vous ; mais vous pou» vez faire en sorte qu'il leur soit difficile d'en sortir impunément, et » c'est à quoi vous devez mettre tous vos soins. Tout l'art humain ne » saurait empêcher l'action brusque du fort contre le faible ; mais il » peut se ménager des ressorts pour la réaction, et quand l'expérience » apprendra que la sortie de chez vous est si difficile, on deviendra » moins pressé d'y entrer. Une seule chose suffit pour rendre la Po» logne impossible à subjuguer, l'amour de la patrie et de la liberté, » animé par les vertus qui en sont inséparables. Tant que cet amour » brûlera dans les cœurs, il ne vous garantira pas, peut-être, d'un » joug passager, mais tôt ou tard il fera son explosion, secouera le » joug et vous rendra libres. Travaillez sans relâche, sans cesse, à » porter le patriotisme au plus haut degré dans tous les cœurs polo» nais. Enfin, si vous ne pouvez pas empêcher que vos voisins vous » engloutissent, faites au moins qu'ils ne puissent vous digérer. »

CHAPITRE XXIX.

Premier partage de la Pologne. — Diète de 1773; Reyten et les nonces opposants. — Diètes de 1776 et 1780. — Réformes et Code-Zamoyski. — Diète constituante de 1788-1792. — Constitution du 3 mai 1791. — Campagne de 1792. — Complot de Targowiça. — Diete de Grodno de 1793, et deuxième partage de la Pologne. — Insurrection de 1794; manifeste des patriotes. — Troisième partage de la Pologne. — Abdication du roi et sa mort à Pétersbourg en 1798.

La confédération de Bar dispersée, des milliers de patriotes envoyés en Sibérie, et le reste se réfugiant en Turquie, en France ou en Amérique, il n'y avait aucun prétexte de toucher à la Pologne. La Russie, la Prusse et l'Autriche, comme on le sait, protestaient en toute circonstance de leur volonté de ne pas démembrer ce pays. Néanmoins, ces protestations si solennelles furent méconnues, oubliées et désavouées de la manière la plus inique, et en pleine paix, sans aucun prétexte, les trois puissances publièrent en septembre 1772 des déclarations annonçant qu'elles partageaient la Pologne et s'emparaient des provinces à leur convenance. Après avoir accompli ce premier crime, elles y mirent le comble en demandant la sanction de leurs iniquités à une assemblée nationale polonaise. Par ordre des ambassadeurs des trois puissances copartageantes, Stanislas-Auguste, protestant toujours en paroles et par écrit, et acquiesçant à tout par le fait, convoqua pour le 8 février 1773 une diète à laquelle ne se rendirent qu'un très-petit nombre de représentants. Elle fut précédée de diétines orageuses, et ne s'ouvrit à Warsovie que le 19 avril 1773.

Cette journée à jamais mémorable dans les fastes de la Pologne allait montrer aux yeux de l'Europe une lutte désespérée entre la corruption et la vertu, entre la trahison et le patriotisme.

Selon le système de Catherine II, la salle des séances était entourée des troupes moskovites, mais les patriotes n'en tinrent aucun compte; ils protestèrent énergiquement contre les violences, et ils ne succombèrent que sous la force matérielle. Parmi ces patriotes l'histoire admire surtout Thadé Reyten, Samuel Korsak, Bohuszewicz, François Ierzmanowski, Oraczewski, Zaremba, Dunin, Penczkowski, Kozuchowski, Kurzeniecki, Bulharyn, Tymowski.

On voit que c'est par la violence que les trois puissances arrachèrent à la diète les traités de cession des territoires de la Pologne, et elles eurent l'impudeur de déclarer qu'elles étaient dans la *légalité*, ayant été secondées par la diète. Ensuite, pour restreindre encore plus le pouvoir royal et rendre ainsi l'anarchie perpétuelle, Catherine II institua une commission, sous le titre de *Conseil permanent*, qui, pendant tout le temps de son existence, gouverna la Pologne sous l'influence des ambassadeurs moskovites, en frappant surtout de désorganisation l'armée nationale et le trésor public.

Au milieu de ces malheurs politiques arriva la suppression des jésuites par le pape Clément XIV. Par suite de leur exil de la Pologne, l'Etat se trouva enrichi de sommes considérables, tant en immeubles qu'en capitaux. Ces fonds furent consacrés à l'éducation nationale ; des savants étrangers et régnicoles furent appelés à remplacer les jésuites, et depuis lors date la régénération des sciences, des lettres et des arts, qui brillèrent d'un si vif éclat vers la fin du règne de Stanislas-Auguste. Cette tendance vers les lumières entraina à sa suite d'autres bienfaits pour le pays; plusieurs citoyens puissants rivalisèrent de zèle pour améliorer l'état des paysans, pour doter les villes et les campagnes de beaux édifices, créèrent des banques, des fabriques, des manufactures et des canaux. Enfin, pendant la diète de 1776, on chargea André Zamoyski, ancien grand chancelier de la couronne, de préparer les bases d'un nouveau code. Parmi les collaborateurs de ce travail, on remarquait Szembek, Chreptowicz, Wybicki, Wengrzecki et Grocholski. Ce code, qui réformait les principaux abus, fut fait et imprimé aux frais de Zamoyski, et présenté à la sanction de la diète de 1780. Mais les agents moskovites, prussiens et autrichiens, abusant et corrompant quelques mauvais Polonais, parvinrent à annuler le code, et Zamoyski fut déclaré traître à la patrie et son œuvre brûlée par la main du bourreau ! Ainsi toujours et partout la majorité des Polonais tentait d'introduire des réformes salutaires, mais les puissances copartageantes mettaient obstacle au bonheur de la Pologne.

Toutefois cette œuvre patriotique ne fut pas perdue pour la république, et à l'époque de l'ouverture de la diète le 6 octobre 1788, les Polonais parvinrent à force d'union et d'unanimité dans leurs sentiments à accomplir des réformes importantes. Cette diète dura quatre ans, malgré les intrigues des trois puissances, qui cherchaient sans cesse à entraver ses travaux ; mais en dépit de toutes les difficultés, le 3 mai 1791, on proclama la constitution; le *conseil permanent*, le *liberum veto* et le *système électif* des rois furent abolis et le trône héréditaire décrété. Dans cette mémorable séance, il n'y eut que treize sénateurs ou nonces qui protestèrent contre cette constitution !

Mais pendant que l'Europe admirait et applaudissait à cet acte, que la Pologne commençait à se régénérer, et qu'elle établissait l'hérédité de la monarchie, la Russie, la Prusse et l'Autriche accusèrent la Pologne de *terrorisme* et de *démagogie*, et s'unirent pour renverser l'œuvre de la diète constituante. Pendant que la Prusse et l'Autriche envahissaient la France, sœur de la Pologne, les troupes russes se jetaient sur notre patrie. Ces troupes furent précédées par une confédération polonaise formée de treize individus à Targowiça le 14 mai 1792, sous les auspices de Catherine.

L'armée polonaise, commandée par Joseph Poniatowski, Thadé Kosciuszko, Michel Zabiello, et plusieurs autres chefs, combattit vaillamment contre les forces supérieures en nombre des envahisseurs; mais le roi, qui obéissait aux ordres de Catherine II, fit cesser la guerre, et consentit à désavouer sa participation aux travaux de la diète constituante.

Quoique Catherine et son favori Zouboff eussent promis solennellement de vive voix et par écrit, à Stanislas-Félix Potocki, maréchal de la confédération de Targowiça, que la Pologne ne serait point partagée; néanmoins, le 9 avril 1793, la Russie et la Prusse déclarèrent, par leurs ambassadeurs respectifs à Warsovie, qu'elles se partageaient de nouveau le pays. La cour de Vienne ne prit point part à ce second partage, parce qu'elle devait s'emparer de l'Alsace et de la Lorraine.

Enfin, en renouvelant la comédie de 1773, Catherine et Frédéric-Guillaume II ordonnèrent au roi Stanislas de convoquer une diète à Grodno pour *légitimer* leur envahissement.

Cette prétendue diète, entourée de baïonnettes et de canons moskovites, fut obligée de signer les traités que lui arrachait la force brutale. Nous devons consigner les noms des nonces qui bravèrent les menaces qui attaquaient leurs personnes et leurs biens : Thadé Skarzynski, nonce de Lomza; Denis Mikorski, nonce de Wyszogrod; Jean Krasnodembski, nonce de Liw; Antoine Karski, nonce de Ploçk; Ignace Goslawski, nonce de Sandomir; Simon Szydlowski,

nonce de Ciechanow; André Ciemniewski, nonce de Rozan; Vincent Galenzowski, nonce de Lublin; Grelawski, nonce de Sandomir; Ignace Plichta, nonce de Sochaczew; Joseph Kimbar, nonce d'Upita; Louis Chodzko, nonce d'Oszmiana.

A la séance du 17 juillet 1793, où on devait signer le traité de cession avec la Russie, Joseph Kimbar s'écria : « Il ne faut point céder » aux instances de l'ambassadeur russe, il faut se mettre au-dessus » de ses menaces. Les souffrances ne sont rien pour la vertu; elle » sait qu'il est de son essence de les mépriser, et, s'il le faut, de les » supporter toutes. Pourquoi donc s'effrayer tant, sire? On menace » de l'exil en Sibérie tous ceux qui oseraient défendre leur patrie, » tous ceux qui refuseraient de mettre le sceau à son anéantissement. » Allons donc en Sibérie! elle ne sera pas sans charmes pour nous; » ses déserts deviendront pour nous un Elysée; car tout, jusqu'à nos » ombres, tout nous y retracera notre vertu et notre dévouement à » la patrie!... »

Et à la séance du 2 septembre 1793, lorsqu'il s'agissait de signer le traité avec la Prusse, Louis Chodzko termina un remarquable discours par ces mots : « Eh bien, s'il est absolument nécessaire que » nous cédions à la violence, si le roi de Prusse est tellement avide » du territoire polonais, pour ma part je le lui accorde; mais je ne » lui en donne que six pieds, autant qu'il faut pour son enterrement. » Je veux aussi qu'on lui élève par-dessus un monument avec une » inscription qui constate à jamais, d'un côté les effets de l'antique » et proverbiale hospitalité polonaise, accordée même aux cendres du » plus perfide des hommes, et qui, d'un autre côté, témoigne aux » âges futurs à quelle époque et au milieu de quelles circonstances se » sont accomplis les événements funestes qui prouveront et l'éter- » nelle douleur de toute la Pologne, et notre constante opposition au » démembrement de notre infortunée république! »

Après que la diète de Grodno eut consenti à ce que l'armée polonaise et litvanienne fût réduite à quinze mille hommes et répartie dans les palatinats qui restaient encore à la république, les troupes moskovites tinrent garnison dans toutes les places. Cet état de choses était odieux aux Polonais, qui ne tardèrent pas à se soulever.

Au moment de cette insurrection sainte et légitime, les habitants de Krakovie publièrent, le 24 mars 1794, le manifeste suivant :

« L'état où se trouve actuellement la malheureuse Pologne est trop connu de l'univers. L'indignité des deux puissances voisines, et le crime des traîtres à la patrie, l'ont précipitée dans cet abime.

» Catherine II, qui, d'intelligence avec le parjure Frédéric-Guillaume II, a résolu d'extirper jusqu'au nom polonais, vient d'accomplir ses desseins iniques. Il n'est aucun genre de fausseté, de perfidie ou de trahison dont ces deux gouvernements ne se soient rendus coupables pour satisfaire leur ambition et leur cupidité. La tzarine, en se déclarant impudemment garante de l'intégrité, de l'indépendance et du bonheur de la Pologne, détachait et partageait son territoire, outrageait son indépendance et l'affligeait sans cesse de toutes sortes de fléaux.

» Mais lorsque la Pologne, lasse de porter son joug honteux, eut récupéré les droits de sa souveraineté, elle employa contre elle des traîtres à la patrie, elle appuya leur complot sacrilége de toute sa force armée, et ayant détourné avec artifice, de la défense du pays, le roi, auquel une diète légale et la nation avaient confié toutes leurs forces, elle a bientôt trahi honteusement ces mêmes traîtres. Etant, par de pareils subterfuges, devenue la maîtresse des destinées de la Pologne, elle invita Frédéric-Guillaume à prendre part aux dépouilles, afin de le récompenser de sa perfidie, pour avoir rompu le traité le plus solennel avec la république.

» Sous des prétextes imaginaires, dont la fausseté et l'impiété ne peuvent convenir qu'aux seuls tyrans, mais en effet pour satisfaire leur insatiable cupidité et étendre leur domination par l'envahissement des pays limitrophes, ces deux puissances, conjurées contre la Pologne, se sont emparées des possessions immémoriales et incontestables de la république; et pour cet effet elles ont obtenu, dans un congrès criminel, une prétendue approbation de leurs usurpations; elles ont forcé de prêter le serment de sujétion à l'esclavage, en imposant aux citoyens les charges les plus onéreuses. Ces puissances, ne connaissant qu'une volonté arbitraire, par un langage nouveau et inconnu dans le droit des gens, ont audacieusement assigné à l'existence de notre république un rang inférieur à toutes les autres puissances, en faisant voir clairement par là que les lois, autant que les limites des états indépendants, dépendent absolument de leur caprice, et qu'elles regardent le nord de l'Europe comme une proie destinée à la rapacité de leur despotisme.

» Le peu qui reste de la Pologne n'a pu encore parvenir à acheter l'amélioration de son sort au prix de tant de cruelles calamités. La tzarine, en cachant ses desseins ultérieurs, qui ne peuvent qu'être pernicieux aux puissances européennes, sacrifie en attendant la Pologne à sa vengeance barbare et implacable. Elle y foule aux pieds les droits les plus saints de la liberté, de la sûreté, de la propriété et des biens des citoyens; la pensée et le sentiment intérieur d'un honnête Polonais ne peuvent même être à l'abri de ses persécutions soupçonneuses, et elle tâche d'enchaîner jusqu'à la parole! Il n'y a que les traîtres à la patrie qui trouvent de l'indulgence auprès d'elle, pour qu'ils puissent impunément commettre toutes sortes de crimes. Aussi les biens et les revenus publics sont-ils devenus la proie de leur cupidité. Ils se sont emparés de la propriété de bons citoyens; ils se sont partagé entre eux les charges de l'État, comme s'ils pouvaient s'emparer de ses dépouilles parce que la patrie est subjuguée; et en usurpant avec impiété le nom de gouvernement national, esclaves d'une tyrannie étrangère, ils exécutent tout à leur gré.

Le *Conseil permanent*, dont l'établissement leur a été imposé par une usurpation étrangère, supprimé légalement par la volonté de la nation et nouvellement rétabli par les traîtres, franchit, sur l'ordre de l'ambassadeur moskovite, les limites du pouvoir qu'il avait bassement reçu de lui, en rétablissant, en refondant, en supprimant arbitrairement les constitutions qui venaient d'être promulguées et celles qui avaient été cassées. En un mot, le prétendu gouvernement de la nation, la liberté, la sûreté et la propriété des citoyens restent entre les mains des esclaves d'un serviteur de la tzarine, dont les troupes inondent le pays et servent de rempart à leur perversité.

» Foulés par ce poids immense de malheurs, soumis plutôt par la trahison que par la force des armes ennemies, privés de toute protection du gouvernement national; après avoir perdu la patrie, et avec elle la jouissance des droits les plus sacrés de la liberté, de la sûreté et de la propriété tant individuelle que celle de nos biens; trompés et devenus la risée de quelques gouvernements, et abandonnés des autres, nous Polonais, citoyens, habitants du palatinat de Krakovie, en sacrifiant à la patrie nos vies, comme l'unique bien que la tyrannie n'a pas daigné nous arracher, nous nous saisissons de ces moyens extrêmes et violents, que le désespoir nous suggère.

» Ayant ainsi la ferme résolution de périr et de nous ensevelir sous les ruines de notre pays, ou de délivrer la terre natale d'une oppression féroce et d'un joug plein d'opprobre, nous déclarons à la face du ciel et de tout le genre humain, et surtout des nations qui savent apprécier la liberté et la mettre au-dessus de tous les biens de l'univers, qu'en usant du droit incontestable de défense contre la tyrannie et contre l'oppression armée, nous réunissons dans un esprit de patriotisme, de civisme et de fraternité, toutes nos forces; et, persuadés que le succès de notre grande entreprise dépend surtout et le plus de notre étroite union, nous renonçons à tous les préjugés de l'opinion et des distinctions qui ont partagé ou qui ont pu séparer jusqu'à présent les citoyens, habitants d'une même terre et les fils d'une même patrie; et nous nous promettons mutuellement tous de n'épargner des sacrifices quelconques, mais au contraire d'user de tous les moyens que l'amour sacré de la liberté peut inspirer aux hommes que le désespoir a fait lever pour sa défense.

» Affranchir la Pologne des troupes étrangères, recouvrer et assurer l'intégrité de ses frontières, anéantir toute sorte d'usurpation tant intérieure qu'extérieure, consolider la liberté générale et sauvegarder l'indépendance de la république polonaise, tel est le but sacré de notre insurrection nationale. Pour que nous puissions l'atteindre efficacement, pour qu'un pouvoir énergique dirige la force nationale, après avoir attentivement considéré la situation actuelle de notre patrie et de ses habitants, nous avons cru nécessaire et indispensable de nommer un *généralissime de la force armée*, un *conseil national provisoire*, une *commission du bon ordre* dans notre palatinat, un *tribunal criminel suprême*, et un *tribunal criminel spécial* pour notre palatinat. Ainsi, d'après le vœu général, nous arrêtons ce qui suit :

» 1° Nous choisissons et reconnaissons, par le présent acte, Thadé Kosciuszko pour l'unique chef et directeur général de notre insurrection armée.

» 2° Ledit généralissime assemblera sur-le-champ *le conseil suprême national*. Nous confions à son zèle civique le choix des personnes dudit conseil, et son organisation. Le généralissime pourra toujours assister aux délibérations de ce conseil, comme membre actif.

» 3° C'est aux attributions du généralissime qu'appartiennent exclusivement la direction de la force armée, les nominations pour tous les grades militaires, et le moyen d'employer la force nationale contre les ennemis de la patrie et de notre insurrection. Dans tout cela le conseil national doit exécuter ses ordres et règlements sans y apporter aucun empêchement ni délai, comme venant d'un chef élu et nommé par la volonté nationale.

» 4° Si le généralissime Thadé Kosciuszko, en cas de maladie ou par quelque autre cause, était hors d'état de remplir par lui-même les devoirs de son importante charge, alors il nommera son suppléant, après s'être concerté avec le *conseil suprême national*. Dans le cas où le généralissime viendrait à mourir, ou à être fait prisonnier de guerre, le plus ancien officier général qui se trouvera alors dans le camp sera muni provisoirement de ces fonctions, en attendant que le conseil suprême national ait nommé à la place de Thadé Kosciuszko un autre chef. Dans ces deux cas le nouveau généralissime n'étant plus directement élu par le vœu de la nation, mais par celui du *conseil*, sera soumis à ses ordres.

» 5° Le *conseil suprême national* assignera au trésor public les fonds nécessaires pour entretenir la force armée et faire face à toutes les dépenses de la guerre et autres qu'il jugera indispensables pour faire réussir la cause de l'insurrection. En conséquence, il aura le droit

de statuer sur les impôts provisoires, sur la disposition et l'emploi des biens nationaux et de tous les fonds publics, ainsi que sur l'emprunt à faire tant dans le pays qu'à l'étranger. Il ordonnera le recrutement, pourvoira à tous les besoins de la force armée, tels que les armes, les munitions, l'habillement; il assurera au peuple et à l'armée les subsistances suffisantes; il veillera à ce que l'ordre et la sûreté ne soient point troublés; il écartera tous les obstacles et réprimera toutes les entreprises qui seraient contraires au but de notre insurrection. Il veillera à ce que la justice soit promptement et efficacement administrée. Il tâchera de procurer à notre nation l'appui et l'assistance des puissances étrangères amies. Enfin il s'occupera de la direction de l'opinion publique, de manière qu'au nom de la patrie tous les habitants de la Pologne soient prêts à faire les plus grands sacrifices. Tels sont les devoirs principaux que nous imposons au *conseil national*.

» 6° Nous créons dans notre palatinat une *commission du bon ordre*, qui sera organisée temporairement d'une manière particulière.

» 7° Le conseil suprême national déterminera l'organisation et la marche du tribunal criminel suprême, qui siégera auprès de lui.

» 8° Comme dans les circonstances actuelles nous ne sommes pas à même de choisir les membres tant du tribunal criminel suprême que de celui du palatinat, nous chargeons le conseil de faire choix de ces juges parmi les personnes qui, lors des dernières diétines libres, terriennes, et des élections des députés des villes, avaient été choisies pour les judicatures.

» 9° A ce tribunal sont dévolus tous les crimes contre la nation et toutes les actions contraires au but sacré de notre insurrection, ainsi que tous les délits commis contre le salut de la patrie. Tous ces crimes seront punis de mort.

» 10° Nous confions au généralissime le pouvoir d'établir des conseils de guerre, d'après les règlements et les coutumes militaires.

» 11° Nous déclarons solennellement qu'aucune des autorités provisoires que nous venons d'établir par le présent acte ne pourront, ni séparément, ni toutes prises ensemble, faire ou proclamer une constitution nationale quelconque. Toute entreprise de ce genre sera regardée par nous comme une usurpation semblable à celle contre laquelle nous nous levons actuellement, en sacrifiant nos existences.

» 12° Tous les pouvoirs temporaires qui viennent d'être créés par le présent acte existeront jusqu'à ce que le but de l'insurrection actuelle soit atteint, c'est-à-dire jusqu'à ce que le sol de toute la Pologne soit purgé des troupes étrangères, et que l'intégrité de ses frontières soit assurée. C'est de quoi le généralissime, conjointement avec le conseil suprême national, sera tenu d'avertir les citoyens, sous la responsabilité de leurs personnes et de leurs biens. C'est alors que la nation, représentée par ses nonces et ses députés, entendra le compte des travaux des autorités constituées temporairement, et témoignera publiquement sa reconnaissance envers les fils vertueux de la patrie, en récompensant, selon le mérite de chacun, et leurs travaux et leurs sacrifices. C'est alors aussi que la nation décidera de son sort et de celui des générations futures.

» 13° Nous engageons le généralissime et le conseil suprême national à instruire la nation par des adresses, rapports et proclamations fréquentes, du véritable état des affaires, sans lui cacher ni lui pallier même les événements les plus désastreux. Notre désespoir d'ailleurs est au comble, et l'amour de la patrie est sans bornes. Les malheurs les plus cruels, les difficultés les plus insurmontables ne sauraient affaiblir la vertu ni abattre le courage.



L'empereur Napoléon Ier honorant le courage et le patriotisme d'André Niegolewski à Somo-Sierra, le 30 novembre 1808.

» 14° Nous nous promettons mutuellement en particulier et à toute la nation polonaise en général, de la constance dans l'entreprise, de la fidélité pour les principes, de l'obéissance pour les autorités nationales créées en vertu de l'acte présent. Nous conjurons au nom de la patrie le généralissime et le conseil suprême national d'employer tous les moyens possibles capables de délivrer la nation polonaise de l'oppression extrême et de garantir l'intégrité de son territoire. Remettant entre leurs mains le pouvoir de disposer de nos personnes et de nos biens pendant que durera la lutte de la liberté contre le despotisme, de la justice contre l'oppression et contre la tyrannie, nous voulons qu'ils aient toujours présente à leur pensée cette grande vérité : *Le salut du peuple est la suprême loi !* »

Ce manifeste fut reçu avec enthousiasme dans toute la Pologne. Pendant dix mois Kosciuszko et ses généraux combattirent avec succès les Russes, les Prussiens et les Autrichiens; mais Kosciuszko étant fait prisonnier à la bataille de Macieïowice le 10 octobre, et Souvoroff ayant pris d'assaut Praga le 4 novembre et Warsovie par capitulation, la Pologne fut définitivement partagée. Stanislas-Auguste dut signer le 25 novembre 1795 son abdication, jour de la fête de Catherine *la Grande*, et jour anniversaire du couronnement du roi. Puis, après la mort de la tzarine, il partit pour Pétersbourg, où il mourut le 12 février 1798.

Paris, Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.


RUSSIE OCCIDENTALE
comprenant le Territoire
DE L'ANCIENNE POLOGNE
par A. H. Dufour
1855.
ECHELLES
Kilomètres
Werts de Russie
Limite de l'Ancienne Pologne
Limite de la Russie
Grande Route
Chemin de Fer
MER BALTIQUE
GOLFE DE FINLANDE
GOLFE DE RIGA
MER NOIRE
TURQUIE D'EUROPE
Gravé par Avril f.res Rue des Bernardins, 18. Paris.
Lith. Kaeppelin, Q. Voltaire 17.

LA POLOGNE RENAISSANTE.

(1795-1855.)

CHAPITRE PREMIER.

Emigration polonaise. — Dès l'année 1795 elle travaille pour la régénération de la patrie en Turquie et en France. — Lettre d'Oginski à Napoléon; réponse faite par Sulkowski. — Le général Dombrowski forme les légions polonaises en Italie. — Leurs travaux. — Légion polonaise sur le Danube sous le général Kniaziewicz, et celle de Saint-Domingue sous le général Iablonowski.

Au moment même où s'accomplissait l'anéantissement politique de la Pologne, commençait aussi sa renaissance par les efforts des Polonais émigrés. En effet, des hommes d'élite se condamnèrent à l'exil, afin de donner aux nations civilisées une protestation vivante contre le plus grand attentat dont l'histoire ait gardé le flétrissant souvenir. Dispersés de par le globe, ces pieux enfants de la Pologne, tout en se résignant courageusement au présent, travaillaient avec ardeur à préparer l'avenir; car il existe chez tous les peuples une foi mystérieuse, un espoir invincible, une conviction profonde et sympathique que la Pologne renaîtra de ses cendres. Plus l'usurpation étrangère fatigue la nation, la torture, fait d'efforts pour la dénationaliser, plus aussi les Polonais apportent de vigueur, de génie, de dévouement à la résistance, et plus aussi leurs annales enregistrent de martyrs de la foi patriotique. Souffrir et combattre semblent être dans la destinée de ce peuple victime; et il faudra bien qu'un jour justice soit faite, et que tant de sang versé pour la plus belle des causes n'ait pas été prodigué inutilement!



Mort du prince Joseph Poniatowski, en traversant l'Elster, près Leipzig, le 19 octobre 1813.

Entre toutes les puissances de l'Europe, trois surtout avaient été principalement lésées par l'anéantissement politique de la Pologne : la France, à laquelle les cours spoliatrices destinaient le même sort; la Suède et la Turquie, comme les voisines immédiates des envahisseurs agrandis. C'est du côté de ces Etats que les Polonais émigrés tournèrent leurs espérances. Les uns prirent la route de Constantinople, les autres celle de la Suède et de la France.

Déjà, dès le mois de septembre 1795, Joseph Wybiçki avait présenté à Caillard, ambassadeur français à Berlin, un mémoire pour la formation des légions polonaises et la reconnaissance d'une représentation civile de la Pologne, c'est-à-dire la continuation des séances de la diète constituante de 1788; mais le directoire français ne se prononça pas. En 1796, les circonstances semblaient être plus favorables pour la formation des légions, à la suite des victoires remportées en Italie par les armées françaises, commandées par Napoléon Bonaparte; alors les yeux des Polonais, quelque part qu'ils fussent, se tournèrent vers Napoléon. Michel-Cléophas Oginski, agent diplomatique à Constantinople, du *comité national polonais de Paris*, fut le premier qui, à cette occasion, écrivit à Napoléon une lettre datée du Bosphore, le 10 août 1796, et dans laquelle on remarque les passages suivants : « ..... Quinze millions de Polonais, jadis indépendants, au» jourd'hui victimes de la force des circonstances, fixent leurs regards » sur vous. Ils voudraient percer cette barrière qui les sépare de » vous pour partager vos dangers, pour vous couronner de nouveaux » lauriers, et pour ajouter à tous les titres que vous avez acquis celui » de *père des opprimés*. Ne perdez point de vue, citoyen général, » cette nation, que ses malheurs rendent intéressante, et qui ne » souffre que pour avoir voulu assurer la liberté et l'indépendance de » son pays. Vous êtes un de ceux dont la position doit ouvrir aux Polo» nais une voie pour secouer le joug odieux et avilissant qu'ils sup» portent avec impatience. Vous trouverez, comme citoyen français, » des motifs bien puissants pour les tirer de l'oppression, et votre zèle » patriotique, secondé de vos talents militaires, franchira les obstacles » qui s'y opposent. Non, il ne sera point dit que les Polonais soient » condamnés à porter les chaînes de l'esclavage aussi longtemps que » la France existera! Si l'identité des sentiments qui rapprochent les » deux nations ne nous garantissait cette certitude consolante, l'a» mitié et la confiance que nous portons aux Français ne nous méri» teraient-elles pas leurs soins fraternels et leur puissant appui? Hâ» tez-vous, citoyen général, de faire connaître à l'univers que la

» France fait consister sa gloire à protéger les faibles, et à assurer le » bonheur des peuples qui réclament sa protection; hâtez-vous de » combler nos vœux et nos espérances; rétablissez l'équilibre en Eu- » rope, en rendant la liberté et l'indépendance aux nations qui en ont » été privées, et faites en sorte que depuis le centre de l'Italie jus- » qu'aux sources du Borysthène, les peuples, rentrés dans leurs » droits, chérissent en vous l'ami de l'humanité et respectent le guer- » rier vainqueur... »

Joseph Sulkowski, aide de camp de Napoléon, fut chargé de donner une réponse à cette lettre. Il écrivit donc à Oginski le 18 septembre 1796, de Legnago, que Napoléon, après avoir lu la lettre ci-dessus, réfléchit pendant quelque temps, et dit : « Que dois-je » répondre?... Que puis-je promettre?... Ecrivez à votre compatriote » que j'aime les Polonais, et que j'en fais grand cas; que le partage » de la Pologne est un acte d'iniquité qui ne peut se soutenir; qu'a- » près avoir terminé la guerre en Italie, j'irai moi-même à la tête des » Français pour forcer les Russes à restituer la Pologne; mais dites- » lui aussi que les Polonais ne doivent pas se reposer sur des secours » étrangers; qu'ils doivent s'armer eux-mêmes, inquiéter les Russes, » entretenir une communication dans l'intérieur du pays. Toutes les » belles paroles qu'on leur contera n'aboutissent à rien. Je connais » le langage diplomatique et l'indolence des Turks. Une nation écrasée » par ses voisins ne peut se relever que les armes à la main. »

Dans ces quelques mots, Napoléon traça le programme de la restauration polonaise; mais il manqua au but qu'il s'était lui-même assigné. Pendant vingt ans, de 1795 à 1815, les Polonais restèrent fidèles à leur devoir et aux conseils de Napoléon. Dans cet espace de temps, ils perdirent sur tout le globe, et à l'ombre du drapeau tricolore, 500,000 hommes. Et tant de sacrifices restèrent stériles!...

Mais pendant qu'Oginski plaidait la cause de la Pologne auprès de Napoléon, deux patriotes polonais Kasimir de la Roche et Elie Tremo dirigeaient le général Jean-Henri Dombrowski sur Paris, où il arriva le 30 septembre 1796. Le 10 octobre, ce général présenta un mémoire au directoire français; mais la constitution de la république ne permettant pas de prendre à sa solde des troupes étrangères, Dombrowski fut envoyé en Italie, arriva à Milan le 2 décembre, y présenta à Napoléon son plan sur la formation des légions polonaises, et, le 9 janvier 1797, il signa une convention avec l'administration lombarde. Les Polonais gardèrent leur uniforme et le commandement dans leur langue, prirent la cocarde française et des contre-épaulettes aux couleurs de l'Italie, avec l'inscription: *Gli uomini liberi sono fratelli*. Le 20 janvier, Dombrowski publia en quatre langues une proclamation qui appelait ses compatriotes à combattre les ennemis de la Pologne partout où ils les trouveront.

Des milliers de Polonais arrivaient de la Pologne ou abandonnaient les rangs des armées autrichiennes où ils étaient forcément enrôlés. Subissant des privations, surmontant les obstacles, affrontant la mort, ils accouraient au rendez-vous de l'honneur; sans moyens d'existence, sans connaître aucune langue étrangère ni même la position géographique des pays, ils se présentaient pleins d'enthousiasme à l'appel de leur infortunée patrie.

Depuis, les légions polonaises se couvraient de gloire dans toute l'Italie. Dans la campagne de Naples de 1798, ils se sont tellement distingués, que le général en chef Championnet chargea le général Charles Kniaziewicz de présenter au directoire français les drapeaux conquis sur l'ennemi, et cette auguste cérémonie eut lieu dans la cour du palais du Luxembourg, le 18 ventôse an VII (8 mars 1799).

Lors de la campagne de 1799, les Polonais se signalèrent à la bataille de la Trebbia, le 19 juin, et à celle de Novi, le 15 août, ainsi qu'au siége de Peschiera en janvier 1801. Une autre légion polonaise formée sur les bords du Danube, sous les ordres de Kniaziewicz, décida la bataille de Hohenlinden du 3 décembre 1800. Enfin partout et toujours les Polonais rendaient les plus grands services aux Français; cependant lorsque la paix signée à Lunéville le 9 février 1801 termina la guerre, la Pologne non-seulement ne fut pas mentionnée, mais l'Autriche demanda que le nom des *légions polonaises* disparût des contrôles militaires de l'armée française, et le premier consul y consentit. D'autres malheurs en furent la conséquence; en effet, pendant qu'une partie des troupes polonaises étaient obligées d'entrer au service du nouveau roi d'Etrurie et plus tard de celui de Naples, 10,000 Polonais furent embarqués forcément à Gênes et à Livourne sous les ordre du général Wladislas Jablonowski, pour l'expédition meurtrière de Saint-Domingue. Ainsi finirent, après six ans de luttes et de travaux, les célèbres légions polonaises d'Italie, du Danube et de Saint-Domingue, si fidèles à leur cause adoptive et si mal récompensées de leur fidélité!

CHAPITRE II.

Campagne d'Austerlitz en 1805. — Campagne de Prusse et de Pologne en 1806-7. — Travaux des Polonais. — Entrevue de Tilsit. — Création du duché de Varsovie. — Entrevue d'Erfurt en 1808. — Napoléon en Espagne. — Bataille de Somo-Sierra.

Les coalitions liberticides formées contre la France ayant été repoussées à Zurich, à Marengo, à Hohenlinden avec l'aide des Polonais, se reformèrent en 1805. On pensait que les légions polonaises dispersées ou anéanties par les moyens que nous venons d'indiquer ne pourraient plus se rallier; mais les coalisés étaient dans l'erreur, et la coalition de 1805, vaincue à Austerlitz, trouva les Polonais qui renaissaient de leurs cendres, et leur action, quoique indirecte, fut encore puissante contre les ennemis de la France. En 1806 cette action fut plus énergique encore. Après les victoires d'Iéna et d'Auerstaëdt le 14 octobre et après l'entrée de Napoléon à Berlin, les Polonais se dévouèrent une fois de plus corps et âme pour la France et pour leur patrie. Dombrowski et Wybicki signèrent à Berlin même, le 3 novembre 1806, un appel à la nation polonaise; le 7, les troupes françaises entrèrent à Posen, et un mois plus tard 30,000 Polonais s'organisèrent en nouveaux régiments. Ni les prisons de la Russie ni les menaces de l'Autriche et de la Prusse ne purent empêcher l'émigration dans les provinces envahies par ces trois puissances.

Le 28 novembre, les Français entrèrent à Warsovie, où Joseph Poniatowski les reçut à bras ouverts. Le 27, Napoléon était déjà à Posen; dans la nuit du 18 au 19 décembre il arriva à Warsovie, le 14 janvier 1807 il organisa une commission suprême gouvernementale composée de Polonais, et les provinces reconquises sur la Prusse furent divisées en six départements.

Bientôt les nouveaux régiments polonais se distinguèrent à Tczewo (Dirschau), à Gniew (Mewe), à Grudziondz (Graudenz), et au siége de Gdansk (Danzig). Joseph Poniatowski dirigeait les dépôts, organisait et augmentait les nouveaux cadres, et en vertu du décret impérial du 6 avril 1807 on forma un magnifique régiment de chevau-légers de la garde impériale, composé de l'élite des Polonais, accourus des provinces de toute l'ancienne Pologne, comme représentants politiques et militaires de la patrie près la personne de l'empereur, qu'ils regardaient comme le restaurateur de ce pays. Le 3 mai 1807, la garde nationale de Warsovie fut décrétée; le faubourg de Praga fut fortifié, et la forteresse de Modlin s'élevait pour devenir une place de guerre de premier ordre.

La bataille de Friedland livrée le 14 juin 1807 termina la campagne. Un court armistice précéda le traité de paix conclu à Tilsit le 7 juillet avec la Russie et le 9 avec la Prusse. Cette dernière renonça à une partie de territoire polonais, mais garda le reste. On forma un petit grand-duché de Warsovie en le donnant au roi de Saxe, et, comme le disait Napoléon lui-même, *afin de ne pas offusquer l'Autriche, la Russie et la Prusse;* Napoléon céda même à Alexandre la province de Bialystok, arrachée du mince territoire du nouveau duché, au moment même où le tzar tremblait pour le reste de ses possessions polonaises. En effet, à cette époque, l'enthousiasme était au comble en Litvanie et dans les terres russiennes; une secrète confédération civile et militaire avait uni les patriotes les plus influents, et ils étaient si certains de la renaissance de leur pays que les théâtres même devaient représenter des pièces de circonstance; c'est alors que Jean Chodzko écrivit le *Passage du Niémen ou la Litvanie délivrée*, pièce en vers et qui fut représentée en 1812 sur les théâtres de Minsk, de Wilno et de Warsovie. Mais l'entrevue de Tilsit, où la générosité et les condescendaces de Napoléon furent extrêmes pour Alexandre, Frédéric-Guillaume et pour l'Autriche, écarta une nouvelle occasion de relever la Pologne.

Six ans plus tard, lorsque ces puissances laissaient voir leurs perfides intentions par une politique cauteleuse, Napoléon dit à Caulaincourt le 2 juillet 1813 : « Nous sommes des imbéciles, de grands » enfants qui jouons à la chapelle... Les alliés ne veulent pas traiter. » Ils ont mis en oubli ma conduite envers eux à Tilsit... Je pouvais » les écraser alors, et j'ai été magnanime... Ma clémence a été de la » niaiserie... Un écolier eût été plus habile que moi; il aurait mieux » profité des enseignements de l'histoire, il aurait su que ces races » dégénérées n'ont ni foi ni loi!... »

Le 22 juillet 1807 Napoléon signa, à Dresde, le statut constitutionnel du duché de Warsovie; le 20 novembre Frédéric-Auguste vint visiter Warsovie, où il publia plusieurs décrets servant de développement au statut. Le nouveau gouvernement consacra tous ses soins à l'armée; la conscription militaire fut décrétée le 9 mai 1808, et une magnifique armée fut organisée par les soins de Poniatowski et de Dombrowski. Malheureusement l'entrevue d'Erfurt en 1808 entre Napoléon et Alexandre eut un aussi fatal résultat que celle de Tilsit. Le tzar poussa Napoléon à la guerre d'Espagne, pour laisser la liberté à l'Autriche de préparer la guerre de 1809, et pour affaiblir le duché, il obtint que les plus beaux régiments polonais, connus depuis sous le nom des *légions de la Wistule*, seraient envoyés en Espagne. C'est dans cette guerre que les chevau-légers polonais de la garde impériale acquirent une réputation qui alla toujours grandissant jusqu'à l'année 1815, c'est-à-dire jusqu'à la journée de Waterloo!

Napoléon entrant en personne en Espagne avait hâte d'arriver le plus tôt possible à Madrid. Deux routes l'y conduisaient de Burgos, l'une par Valladolid, l'autre par Somo-Sierra; il suivit cette dernière. En arrivant au pied de Somo, l'infanterie et l'artillerie françaises engagèrent en vain un combat; alors Napoléon voulut examiner par lui-même la position. Les soldats du maréchal Victor duc

de Bellune se serraient en masse derrière une saillie, prêts à s'élancer dans la direction de la grande route ; le maréchal attendait que le 9e léger, les 86e et 24e de ligne qui commençaient à gravir les hauteurs de droite et de gauche en eussent atteint et suivi les crêtes, déposté les tirailleurs ennemis et attaqué de plein pied la masse espagnole sur sa position principale. Mais Napoléon, soit mépris des forces espagnoles, soit impatience, ne voulait pas attendre. Il était alors arrêté hors de la route au pied du versant gauche de l'espèce de vallée qui précède la Somo-Sierra, et dans cette position, il était exposé au feu des tirailleurs espagnols. Le colonel Piré, attaché à l'état-major d'Alexandre-Berthier, prince de Neufchâtel, fut envoyé en reconnaissance avec un escadron des chasseurs à cheval de la garde, eut quelques hommes tués, et revint en pensant que la position était inabordable de front pour la cavalerie; il envoya donc un officier à Napoléon pour lui dire que sur ce point la charge était impossible.

A cette nouvelle, l'empereur irrité frappa sur le pommeau de sa selle en s'écriant : *Impossible? impossible? je ne connais pas ce mot-là!... Eh bien, que les Polonais fassent la charge, il n'y a rien d'impossible pour eux*! Le général Wattier, qui était auprès de lui, chercha à le calmer, en lui faisant observer « que l'infanterie du duc de Bel- » lune, montant sur les flancs de la route, allait ébranler l'ennemi » et attirer ses feux : qu'alors on pourrait l'attaquer de front et qu'il » ne perdrait rien pour attendre. » Mais Napoléon continuait à s'agiter sur son cheval, et reprit avec l'accent de la colère : « *Impossible! impossible! je ne connais pas ce mot-là! Quoi! ma garde arrêtée devant des Espagnols, devant des bandes de paysans armés!* » En ce moment, quelques balles sifflèrent près de lui, et, par un mouvement naturel, plusieurs officiers français s'avancèrent pour l'en préserver. Le major Philippe de Ségur était un de ces officiers. Napoléon l'ayant remarqué lui dit : « Allez donc, Ségur, partez, faites charger les Es- » pagnols par des Polonais! » Le major part à l'instant, arrive auprès du 3e escadron de chevau-légers polonais, de service ce jour-là près de la personne de l'empereur, et dit qu'il faut charger sur-le-champ et à fond ; mais le colonel Piré l'interrompit par ces mots : « C'est impossible! » Le major Ségur réplique qu'on avait prévenu l'empereur, mais qu'il n'en croyait rien ; et Piré s'écrie : « Viens-y » donc seul avec moi, et vois si le diable, tout fait au feu qu'il est, pourrait mordre dessus! » En effet, 13,000 Espagnols étaient placés sur cet amphithéâtre de façon qu'aucun bataillon n'était masqué par l'autre, et que seize canons placés aux quatre batteries différentes étaient disposés à faire un feu croisé. Il y avait sur ce seul point quarante mille coups de fusils et quarante coups de canon à recevoir par minute. Les Polonais n'étaient pas encore armés de lances, Napoléon n'en voulait pas, et ce ne fut qu'à la fin de 1809, après la bataille de Wagram, qu'ils reçurent cette arme ; ils n'avaient donc à Somo-Sierra que leurs sabres et leurs excellents chevaux polonais.

Le 3e escadron polonais avait pour commandant Stokowski, mais il était absent; ce fut donc Jean Kozietulski, chef du 2e escadron, qui se mit à la tête du 3e, et prononça ces mots : « Compatriotes! » c'est pour la première fois que nous combattons sous les yeux de » l'empereur ; mais ici, comme partout ailleurs, nous combattons » pour la régénération de notre patrie. En avant donc! vive la Po- » logne! vive l'empereur, notre libérateur! »

L'escadron s'élance sans aucune hésitation, répète les cris de *vive la Pologne! vive l'empereur!* Les premières files sont renversées par les balles et les boulets; mais les Polonais sabrent les canonniers espagnols, et ne leur laissent pas le temps de recharger leurs pièces. Le manteau de Kozietulski est criblé de balles, mais il est sauvé par miracle pendant que tous les officiers sont tués et l'escadron décimé. André Niegolewski, le dernier officier survivant, s'empare de la dernière batterie, mais il reçoit onze blessures de balles et de baïonnette. En ce moment, l'infanterie française du duc de Bellune atteint les sommets des parois latérales du défilé, et la victoire est complète. Les autres chevau-légers et les chasseurs de la garde surviennent, mais la besogne la plus difficile était accomplie par le seul 3e escadron polonais. Les Espagnols se sauvèrent dans toutes les directions, et on les poursuivit jusqu'à Madrid.

Napoléon radieux suivit immédiatement les Polonais en répétant à plusieurs reprises : « N'avais-je pas raison de dire qu'il n'était rien « d'impossible aux Polonais! » Entouré de son état-major, il ôta son chapeau devant les morts et les survivants, en disant : *Honneur aux braves*! Parmi les décorations qu'il distribua, celle qu'il donna à André Niegolewski était des mieux méritées. Les maréchaux, les généraux, les officiers français s'empressèrent de complimenter les Polonais, et les soldats les embrassaient cordialement. Dès cet instant les chevau-légers polonais furent comptés parmi les régiments les plus braves de la vieille garde [1].

CHAPITRE III.

Campagne d'Allemagne et de Pologne en 1809. — Victoires des Français et des Polonais sur les Autrichiens. — Traité de Schonbrunn du 14 octobre 1809; les Polonais sont sacrifiés. — Campagne de Moskou en 1812. — La Pologne est encore une fois sacrifiée; joie d'Alexandre. — Retraite de Moskou; services rendus par les Polonais. — Campagne de 1813. — Mort de Joseph Poniatowski. — Campagnes de 1814 et 1815. — Waterloo. — Création du royaume de Warsovie.

Ce que l'Angleterre, la Russie et l'Autriche avaient prémédité en 1808 devait s'accomplir en 1809. En effet, ces puissances voyant Napoléon occupé avec l'Espagne, voyant les meilleures troupes françaises et polonaises engagées dans ce pays, l'Autriche leva le masque de sa constante perfidie, et déclara la guerre à la France. Mais le génie de Napoléon sut remédier à tout ; il quitte l'Espagne, ramène une partie de ses troupes, et avec lui les chevau-légers polonais, et à la suite de victoires plus admirables les unes que les autres, il occupe Vienne, et écrase les Autrichiens à Eckmuhl, à Essling, à Raab, à Wagram.

A la même époque, l'archiduc Ferdinand d'Este envahit le duché de Warsovie, sans déclaration de guerre préalable. Joseph Poniatowski, ministre de la guerre et commandant en chef, n'avait que 15,000 Polonais à opposer à 40,000 Autrichiens. Il prit position à Raszyn, à quatre lieues de Warsovie. Une bataille sanglante fut livrée le 19 avril 1809 ; le brave Cyprien Godebski y mourut glorieusement. Trois fois les Autrichiens renouvelèrent en vain leurs attaques pour débusquer les Polonais ; ceux-ci restèrent sur le champ de bataille jusqu'à dix heures du soir, mais il fallut songer au salut de la capitale.

A la suite d'une convention conclue avec l'archiduc, les Autrichiens occupèrent cependant Warsovie, et les Polonais, après avoir emporté toutes leurs munitions de guerre, s'établirent à Praga. Poniatowski porta son quartier général à Serock, et à la suite d'un conseil de guerre, les Polonais marchèrent vers le sud, et les plaines de Grochow, Radzymin, et surtout Gora sur la Wistule, furent témoins des succès qu'ils remportèrent sur les Autrichiens.

La victoire de Gora du 3 mai 1809, où Michel Sokolnicki et Julien Sierawski se couvrirent de gloire, ranima l'espoir des habitants de la Nouvelle-Galicie, envahie par l'Autriche depuis 1795. Dix jours après, le prince Joseph fit son entrée à Lublin. Les forteresses de Zamosc et de Sandomir furent emportées par les Polonais. Le 28 mai, Léopol, capitale de la Vieille-Galicie, envahie dès l'année 1772 par l'Autriche, retourna aux Polonais. L'occupation de cette province se fit au nom de Napoléon, et plusieurs nouveaux régiments s'organisèrent comme par enchantement.

Dans la Grande-Pologne, le général Dombrowski prit des mesures si énergiques, que les Autrichiens furent forcés de chercher leur salut dans la fuite, et abandonnèrent même Warsovie dans la nuit du 1er au 2 juin; leur retraite fut tellement subite, qu'ils n'eurent pas le temps de relever leurs postes : les femmes de la halle les désarmèrent le lendemain. Les dames polonaises quittèrent alors le deuil, qu'elles avaient porté constamment pendant les quarante jours de l'occupation de Warsovie par l'ennemi. Le 8, le conseil d'Etat et celui des ministres rentrèrent dans la capitale.

Après ces événements, les Autrichiens pensaient à s'assurer une retraite en Hongrie et se sauvaient dans toutes les directions. Le prince Joseph entra à Krakovie le 15 juillet. L'avant-garde polonaise s'était déjà portée sur la route de Vienne, pour donner la main aux Français, et écraser complétement les Autrichiens, lorsque arriva la nouvelle de l'armistice signé à Znaïm le 12 juillet, entre Napoléon Ier et François Ier, armistice fatal, parce qu'il sauvait l'Autriche.

Stanislas-Nalencz Malachowski et Ignace Potocki se rendirent sur-le-champ à Vienne pour plaider la cause de leur patrie; mais le traité de Schonnbrunn du 14 octobre 1809 fut conclu aux dépens des Polonais, et on leur arracha Léopol et toute la Galicie. Le tzar Alexandre, le prétendu allié de la France à cette époque, obtint pour lui l'arrondissement de Tarnopol : ainsi s'accomplit le *cinquième partage* de la Pologne! Le duché de Warsovie s'agrandissait, il est vrai, de deux millions d'habitants; mais il pouvait et devait s'agrandir de cinq millions de plus! Malgré ces appauvrissements, le duché put encore lever une armée de 60,000 hommes, car aucun sacrifice ne coûtait aux Polonais pour la régénération de la patrie.

De pareilles espérances saluaient le commencement de l'année 1812. L'Europe entière se préparait à des événements décisifs, et dans le conflit qui allait surgir, l'attention se tournait particulièrement vers la Pologne. Les Polonais devaient croire au rétablissement de leur

[1] Deux ouvrages récemment publiés par deux officiers supérieurs, témoins et acteurs de ces événements, renferment des détails intéressants relatifs aux guerres de l'empire. Le premier a pour titre : *Les Polonais à Somo-Sierra en Espagne en 1808; rectifications relatives à l'attaque de Somo-Sierra, décrite par les historiens français MM. Adolphe Thiers et Eugène Fieffé; suivies des opinions de Napoléon Ier sur la Pologne, émises à Sainte-Hélène.* Le second est intitulé : *La Pologne et les Polonais défendus contre les erreurs et les injustices des écrivains français MM. Thiers, Ségur, Lamartine.* Il est à désirer que plusieurs autres Polonais, qui ont survécu à ces événements, veuillent bien imiter un si noble et patriotique exemple, en publiant leurs souvenirs, en transmettant ainsi des matériaux pour les historiens polonais et français, présents et futurs.

patrie, et la force des choses devait amener Napoléon à réparer les fautes de 1797, 1800, 1805, 1807 et 1809.

Napoléon quitta Paris animé d'excellentes intentions pour la Pologne; mais à Dresde, l'Autriche et la Prusse traversèrent ces intentions, et Napoléon fléchit. Au lieu de passer par Warsovie, il prit la route de Kœnigsberg. Au moment de franchir le Niémen, il déclara que ses armées entraient sur un *territoire ennemi*. Les Litvaniens furent atterés de cette déclaration, et cependant une *confédération générale du royaume de Pologne*, formée à Warsovie le 26 juin 1812, et présidée par Adam-Kasimir Czartoryski, avait envoyé une députation à Napoléon, qui se trouvait à Wilno. L'empereur fit le 14 juillet une réponse décourageante; alors le désespoir des Polonais et des Litvaniens fut d'autant plus grand, qu'ils apprirent la joie que ressentit Alexandre en lisant le discours de Napoléon. En effet, après cette lecture, le tzar s'écria : « Maintenant je suis tranquille, et la Russie est sauvée ! » Malgré ce grave échec, les Polonais ne reculèrent devant aucun sacrifice; ils mirent sur pied 96,000 hommes: de nouveaux régiments se formaient en Litvanie, portant la suite des numéros des régiments du duché de Warsovie. Le général Romuald Giédroyç, ce digne vétéran de la confédération de Bar et de l'insurrection de 1794, sous Kosciuszko, présidait à cette formation comme inspecteur et organisateur de toute la force armée. Les troupes nationales, sous les ordres de Poniatowski, firent leur devoir admirablement comme à l'ordinaire; elles combattirent vaillamment à Mohylew, à Smolensk, à Borodino, et entrèrent à Moskou, qui avait été jadis occupée à plusieurs reprises par les Polonais victorieux.

La question polonaise n'ayant pas eu sa solution logique, et Alexandre repoussant la paix, Napoléon dut opérer sa retraite. Dans ce désastre immense les Polonais ont multiplié les preuves de leur infatigable dévouement; la division Dombrowski arrêta Tschitschagoff à Boryssow, sans quoi le passage de la Berezyna aurait été infranchissable. Les Polonais seuls ramenèrent leur artillerie jusqu'à Warsovie.

Quand les trahisons de l'Autriche et de la Prusse eurent permis à la Russie d'envahir le duché de Warsovie, les trois puissances copartageantes firent les offres les plus séduisantes à Poniatowski, retiré à Krakovie, pour qu'il abandonnât la cause de la France; mais il refusa tout; et avec 15,000 Polonais il rejoignit Napoléon à Zittau. Ce corps, placé à l'avant-garde, et malgré ses pertes, avait encore à la bataille de Leipzig 8,000 combattants; mais après trois jours de combat sanglant, il fut réduit à 800 hommes. Le 16 octobre 1813, Napoléon fit annoncer que dans le but d'attacher plus étroitement Poniatowski aux destinées de la France, il le nommait maréchal de l'empire. Le 18 octobre, les Français commencèrent à se retirer. Napoléon fit venir successivement les chefs de corps pour leur donner des ordres définitifs. Poniatowski dépeint à l'empereur sa position, et dit que de huit mille hommes qu'il avait sous ses ordres, il ne lui en reste que 800. « Huit cents braves valent huit mille hommes ! répondit » précipitamment l'empereur; eh bien, c'est à vous et aux vôtres, » prince Poniatowski, que je confie le soin de couvrir mon armée! » Et les Polonais, fidèles à l'honneur, remplirent cette suprême mission.

En quittant l'empereur, Poniatowski répète à ses soldats les paroles qu'il vient d'entendre et commence le combat. A ce moment Napoléon quitte la ville, franchit le pont de l'Elster, qu'on fait sauter derrière lui. Les Polonais sont écrasés par les boulets ennemis. Poniatowski arrive sur les bords de la Pleisse; alors quelques voix lui crient de se conserver pour l'avenir, mais Poniatowski répond avec calme : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à lui seul » que je le remettrai! » Sur ces entrefaites, il reçoit une balle dans la poitrine, et une autre au bras gauche; cependant il franchit la Pleisse. Arrivé sur les bords de l'Elster, accompagné de son aide de camp Hippolyte de Bléchamp, ils se jettent tous deux dans la rivière, et les flots les engloutissent! Quelques jours plus tard, le corps du prince Joseph fut retrouvé. Transporté d'abord à Warsovie, ensuite à Krakovie, on le déposa auprès des cendres de Sobieski.

Les Polonais prirent une part active à la campagne de 1814, et, à la suite du traité de Fontainebleau, un escadron polonais, commandé par le baron Paul Ierzmanowski, accompagna Napoléon à l'île d'Elbe.

Pendant que le congrès de Vienne se partageait l'Europe, Napoléon débarquait en France. Alors Alexandre créa le 3 mai 1815 un nouveau royaume de Pologne, essentiellement utile aux intérêts de la Russie; c'était le duché de Warsovie mutilé, moins la république de Krakovie, les salines de Wiéliczka, que l'Autriche obtint, et le grand-duché de Posen envahi de nouveau par la Prusse. Après ces actes iniques du *sixième* partage de la Pologne, le congrès de Vienne fut dissous, et les armées de la coalition se ruèrent de nouveau contre la France. Napoléon dut encore les combattre; mais arriva la fatale bataille de Waterloo, où les Polonais, fidèles jusqu'à l'infortune dans leur attachement pour la France, combattirent jusqu'à la dernière extrémité. Napoléon abdiqua, et fut mené captif à Sainte-Hélène. Le 27 novembre 1815, Alexandre signa la charte constitutionnelle, et le 24 décembre le royaume de Warsovie fut définitivement organisé.

CHAPITRE IV.

Conduite des trois puissances copartageantes envers la Pologne de 1815 à 1830 — Influence des révolutions de Paris et de Bruxelles en 1830 sur la révolution de Warsovie du 29 novembre. — Les Polonais sauvent la France et la Belgique en brisant la coalition de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche. — Manifeste de la diète de Pologne du 20 décembre 1830.

En créant ce simulacre de royaume de Pologne, en l'annexant, *l'incorporant à jamais* à l'empire russe, du consentement des cabinets européens, Alexandre avait atteint le but suprême de sa politique. Mais si dans les relations extérieures il ajoutait à son titre d'*empereur* celui de *roi de Pologne*, à l'intérieur il s'en défendait, se nommait seulement *tzar de Pologne*, et dans l'énumération officielle de tous ses titres, celui de roi de Pologne était placé en troisième ligne, c'est-à-dire après les tzarats de Kasan, d'Astrakhan, et suivis des tzarats de Sibérie et de Khersonèse-Taurique. Et l'Europe laissa faire!...

Si les traités de Vienne relatifs à la Pologne avaient été exécutés loyalement par la Russie, la Prusse et l'Autriche, ce pays aurait pu encore espérer dans l'avenir; mais, malgré les promesses officielles des trois puissances copartageantes, ces traités ont été violés dès les premiers jours de l'année 1816. Quant à Alexandre, il confia le pouvoir discrétionnaire des provinces polonaises à Nicolas Novossiltzoff, l'un des hommes les plus pervers, et au grand-duc Constantin Pavlovitsch, dont l'arbitraire monstrueux est connu de l'univers. Sous l'action délétère d'un pareil gouvernement, les Polonais donnaient au monde l'exemple de la concorde, de l'union et de la résignation, espérant que le jour de la réparation viendrait, et qu'ils puniraient les forfaits des tzars et leurs violations des promesses pour le maintien de leur nationalité. Ces espérances qui germaient dans les cœurs des Polonais devinrent tout à coup plus vives par les révolutions de Paris et de Bruxelles qui éclatèrent en 1830. Mais bientôt ils apprirent que Nicolas préparait une nouvelle coalition contre la France et contre la Belgique, et qu'à cet effet il faisait venir en Pologne des munitions de guerre, et donnait ordre à la banque de Warsovie de tenir prêtes des sommes considérables. Malgré ces préparatifs belliqueux, Nicolas était dans la perplexité : l'armée polonaise était forte de 40,000 hommes; mais pouvait-il la lancer contre les deux pays en révolution, ou devait-il la laisser en Pologne pendant que la Russie, la Prusse et l'Autriche se dirigeraient vers le Rhin et l'Escaut? Le tzar se trouvait entre deux écueils également dangereux : ou de voir les Polonais passer du côté des Français, ou de voir la Pologne se soulever derrière lui; il fut donc décidé qu'on disséminerait l'armée polonaise parmi les troupes de la coalition. Après cette résolution, Nicolas ordonna à Diebitsch d'exécuter cette mesure pour le 15 décembre 1830; mais le désespoir des Polonais devança cet ordre, et le 29 novembre 1830 la révolution éclata à Warsovie. Novossiltzoff et Constantin se sauvèrent lâchement. La jeunesse civile et militaire accomplit cette grande œuvre, et laissa aux plus expérimentés la direction de la révolution. Peu de jours après, la diète se réunit, déclara la révolution *nationale*, et dressa le 20 décembre 1830 un manifeste.

Nous donnons cette pièce remarquable, comme suite des manifestes précédents, à commencer par celui d'Étienne Batory, de 1579. Si quelques illusions restaient encore sur les intentions de la Russie, elles ne seraient plus possibles à la lecture de ces actes. Mais si la volonté du mal est immuable chez les tzars, le patriotisme des Polonais est impérissable, et on les trouve toujours sur la brèche pour la défense de leurs droits! Voici le manifeste du 20 décembre 1830 :

« Lorsqu'une nation, jadis libre et puissante, se voit forcée, par l'excès de ses maux, d'avoir recours au dernier de ses droits, au droit de repousser l'oppression par la force, elle se doit à elle-même, elle doit au monde de divulguer les motifs qui l'ont amenée à soutenir, les armes à la main, la plus sainte des causes. Les chambres de la diète ont senti cette nécessité, et, en adoptant l'esprit de la révolution du 29 novembre, en la reconnaissant nationale, elles ont résolu de justifier cette mesure aux yeux de l'Europe.

» On ne connaît que trop les infâmes machinations, les viles calomnies, les violences ouvertes et les trahisons secrètes qui ont accompagné les trois démembrements de l'ancienne Pologne; l'histoire, dont ils sont devenus la propriété, les a flétris du sceau du crime politique. Le deuil solennel que cette violence a répandu dans tout le pays a été religieusement gardé sans interruption, l'étendard sans tache n'a jamais cessé de flotter à la tête de la vaillante armée; et, dans son émigration militaire, le Polonais, transportant de pays en pays ses dieux pénates, criait vengeance contre leur violation, se laissant bercer par cette noble illusion qui, comme chaque grande pensée, n'a pas été déçue; il croyait, en combattant pour la cause de la liberté, combattre aussi pour sa propre patrie.

» Elle s'est relevée, cette patrie; et, quoique restreinte dans ses limites étroites, la Pologne a reçu des mains du héros du siècle sa langue, ses droits, ses libertés, dons précieux relevés encore par de plus grandes espérances. Depuis ce moment, sa cause est devenue la

nôtre, notre sang est devenu sa propriété; et lorsque ses alliés et le ciel même l'abandonnèrent, persévérants dans leur fidélité, les Polonais partagèrent les désastres du héros, et cette chute commune d'un grand homme et d'une nation malheureuse arracha l'estime involontaire aux vainqueurs eux-mêmes.

» Ce sentiment avait produit une impression trop vive, les souverains de l'Europe avaient promis, au milieu des combats, d'une manière trop solennelle, de donner au monde une paix durable, pour qu'en se partageant encore une fois nos dépouilles, le congrès de Vienne ne fit au moins en sorte d'adoucir les nouveaux outrages faits aux Polonais. Une nationalité et une liberté de commerce réciproque furent garanties à toutes les parties de l'ancienne Pologne, et celle que la lutte européenne avait trouvée indépendante, morcelée de trois côtés, reçut le titre de royaume, et fut mise sous la domination immédiate de l'empereur Alexandre, avec une charte séparée et la faculté d'être agrandie. En exécution de ces stipulations, il donna une constitution libérale au royaume, et fit entrevoir aux Polonais soumis à la domination russe l'espérance de se voir réunis sous peu à leurs frères. Ces dons, toutefois, n'étaient pas gratuits : il avait contracté des obligations antérieures envers nous; de notre côté, nous avions fait des sacrifices. Avant et durant la lutte décisive, les brillantes promesses faites aux Polonais soumis au sceptre d'Alexandre et les soupçons élevés sur les intentions de Napoléon avaient empêché plus d'un Polonais de se prononcer en sa faveur. En se proclamant roi Pologne, l'empereur de Russie avait été seulement fidèle à ses promesses. Mais cette nationalité, ces libertés qui devaient être le garant de la paix de l'Europe, on nous les a fait acheter au prix de notre indépendance, cette première condition de l'existence politique des nations, comme si une paix durable pouvait reposer sur l'asservissement d'une population de seize millions d'habitants; comme si les annales du monde ne nous apprenaient pas qu'après des siècles d'intervalle, les nations soumises parviennent à recouvrer l'indépendance à laquelle le Créateur Suprême les a appelées de tout temps, en les séparant des autres nations par leur langue et leurs coutumes; comme si cette leçon était perdue pour les gouvernements, que les peuples opprimés deviennent les alliés naturels de quiconque s'élève contre leurs oppresseurs.

» Mais ces conditions imposées arbitrairement n'ont pas même été remplies; les Polonais n'ont pas tardé à se convaincre que cette nationalité et ce titre de Pologne donné au royaume par l'empereur de Russie n'étaient qu'une amorce jetée à leurs frères, soumis à d'autres Etats, qu'une arme offensive contre ces mêmes Etats, et qu'une vaine chimère pour ceux auxquels ils avaient été garantis. Ils se sont convaincus qu'à l'abri de ces noms sacrés, on voulait réduire la nation à un abaissement, à une dégradation servile, et faire peser sur elle tous les fléaux qu'entraînent un long despotisme et la perte de la dignité de l'homme. Les mesures prises contre l'armée ont dévoilé pour la première fois ce plan mystérieux. Les outrages les plus sensibles, les peines les plus infamantes, les persécutions les plus recherchées, ordonnées par le commandant en chef sous prétexte de maintenir la discipline, tout avait pour but de détruire ce noble sentiment d'honneur, cette dignité nationale qui caractérisaient nos troupes. Les fautes les plus légères comme les plus graves, la seule prévention de culpabilité, considérées comme des crimes contre la discipline, et l'influence arbitraire du commandant en chef sur les conseils de guerre, rendaient ce dernier maître absolu de la vie et de l'honneur de chaque militaire. La nation a vu avec indignation des arrêts de ce conseil cassés plusieurs fois, jusqu'à ce qu'enfin ils eussent atteint le degré de sévérité qu'on leur avait tracé. Beaucoup ont donné leur démission; beaucoup, insultés personnellement par le commandant en chef, ont lavé dans leur propre sang l'outrage qu'on leur avait fait, pour montrer que ce n'était pas le manque de courage, mais bien la crainte de compromettre l'avenir de la patrie, qui avait retenu leur bras vengeur.

» La première diète du royaume, et le renouvellement solennel de de la promesse que les bienfaits de notre constitution s'étendraient à nos frères, qui devaient être réunis à nous, réveillèrent les espérances éteintes, et firent régner dans les chambres la modération, but unique de ces promesses. La liberté de la presse, la publicité des délibérations, ne furent tolérées que tant que se firent entendre les hymnes de reconnaissance élevés par un peuple subjugué en l'honneur de son puissant conquérant; mais lorsque après la diète on se livra dans les journaux à l'examen et à la discussion des affaires publiques, on introduisit aussitôt la censure la plus sévère; et, après la diète suivante, qui s'était proposé le même but que la première, on persécuta les représentants de la nation pour les opinions qu'ils avaient émises dans les chambres. Les Etats constitutionnels de l'Europe s'étonneront, lorsqu'ils apprendront des circonstances qu'on leur a soigneusement cachées; lorsqu'ils verront, d'une part, l'usage modéré qu'ont fait les Polonais de leur liberté, la vénération qu'ils avaient pour leur souverain, sa religion, ses coutumes, toujours respectées dans leurs discours; et, de l'autre, la mauvaise foi d'une autorité qui, non contente de les dépouiller de leurs droits, ose encore imputer l'horreur de cette violation à la liberté effrénée d'un peuple malheureux.

» La réunion sur une seule tête des couronnes d'autocrate et de roi constitutionnel était une de ces monstruosités politiques qui ne peuvent exister longtemps. Chacun prévoyait que le royaume de Pologne devait être pour la Russie un germe d'institutions libérales, ou succomber sous la main de fer de ses despotes. Cette question fut bientôt résolue. Il paraît que l'empereur Alexandre avait cru un moment pouvoir concilier toute l'étendue de son pouvoir despotique avec la popularité de nos lois libérales, et s'assurer par là une nouvelle influence sur les affaires de l'Europe. Mais il se convainquit bientôt que la liberté ne saurait jamais s'avilir jusqu'à devenir l'instrument aveugle du despotisme, et dès lors, au lieu d'en être le défenseur, il en devint le persécuteur. La Russie perdit toute espérance de voir un jour alléger, par son souverain, le joug qui pesait sur elle, et la Pologne devait être successivement dépouillée de tous ses priviléges. On ne tarda pas à mettre ce dessein à exécution. L'instruction publique fut corrompue : on organisa un système d'obscurantisme; on enleva au peuple tout moyen d'instruction; à un palatinat entier, sa représentation dans le conseil; aux chambres, la faculté de voter pour le budget; on imposa de nouvelles charges, on créa des monopoles propres à tarir la source des richesses nationales; et le trésor, grossi par ces mesures, devint la pâture d'une valetaille salariée, d'infâmes agents provocateurs et de vils espions. Au lieu des épargnes que la nation avait si souvent sollicitées, on augmentait continuellement d'une manière scandaleuse les pensions des employés, on y ajoutait d'énormes gratifications, on créait de nouvelles places, le tout dans l'unique but d'augmenter le nombre des satrapes du gouvernement.

» La calomnie, l'espionnage avaient pénétré jusque dans l'intérieur des familles, y avaient infecté de leur venin la liberté de la vie domestique, et l'antique hospitalité des Polonais était devenue un piége pour l'innocence. La liberté individuelle, solennellement garantie, était violée; les prisons encombrées; des conseils de guerre, nommés pour prononcer dans des cas civils, soumettaient à des peines infamantes des citoyens dont toute la faute était d'avoir voulu soustraire à la corruption l'esprit et le caractère de la nation. C'est en vain que quelques autorités, et les représentants du peuple traçaient au roi le tableau des abus commis en son nom; non-seulement ces abus n'étaient point réprimés, mais encore la responsabilité des ministres et des autorités administratives était paralysée par l'action immédiate du frère de l'empereur, et par l'effet du pouvoir discrétionnaire qui lui était confié. Cette autorité monstrueuse, source des plus grands abus qui puissent blesser la dignité personnelle de chaque individu, était devenue si frénétique, qu'elle osait faire comparaître devant elle, pour les accabler d'outrages, des citoyens de toutes conditions, et qu'elle allait même jusqu'à les assujettir publiquement à des travaux déshonorants et reservés aux forçats; comme si la Providence, en lui permettant de mettre le comble aux outrages faits à la nation, destinait cette même autorité à être l'instrument de notre soulèvement.

» Après tant d'affronts, après une violation si manifeste des garanties jurées, violation qu'aucun gouvernement légitime, dans aucun pays civilisé, ne se serait permise impunément, et qui, à plus forte raison, peut justifier notre soulèvement contre une autorité imposée par la force, qui ne pensera que cette autorité a rompu toute alliance avec la nation, qu'elle a fait peser sur elle le joug de l'esclavage, qu'elle lui a donné le droit de rompre à chaque instant ses chaînes et d'en forger des armes? Le tableau de nos désastres et de ceux de nos frères peut être superflu; mais la vérité nous défend de l'omettre.

» Les provinces anciennement incorporées à la Russie non-seulement ne furent point réunies au royaume, non-seulement nos anciens frères n'ont point été admis à la jouissance des institutions libérales stipulées par le congrès de Vienne; bien au contraire, les souvenirs nationaux éveillés en eux, d'abord par des promesses, par des encouragements, puis par une longue attente, devinrent un crime d'Etat, et le roi de Pologne fit poursuivre, dans les anciennes provinces de cet Etat, des Polonais qui avaient osé s'appeler Polonais. — La jeunesse des écoles fut particulièrement en butte aux persécutions : on arrachait de jeunes enfants du sein de leurs mères, on transportait en Sibérie les rejetons des premières familles, ou bien on les faisait entrer dans les rangs d'une soldatesque corrompue. Dans les actes administratifs et dans l'instruction publique, la langue polonaise fut supprimée; des oukases anéantissaient les tribunaux et le droit civil polonais; les abus de l'administration réduisaient à la misère les propriétaires fonciers, et, depuis l'avénement de Nicolas au trône, cet état de choses avait été toujours en empirant : et l'intolérance mettait tout en œuvre pour extirper le rit grec uni, et subjuguer de plus en plus le catholicisme.

» Dans le royaume, bien qu'aucune des libertés garanties par la constitution ne fût observée, ces libertés supprimées de fait n'existaient pas moins de droit; c'était justement cette existence de droit qu'il fallait saper. Alors on vit paraître cet article additionnel à la constitution qui, affichant une sollicitude spécieuse pour le maintien de la charte, détruisait une de ses principales dispositions, en enlevant aux chambres la publicité de leurs délibérations et l'appui de l'opinion publique, et qui devait surtout consacrer le principe qu'il

est permis de morceler à son gré le pacte fondamental, et par cela même d'abolir en entier la charte, comme il en avait aboli un article. C'est sous ces auspices que fut convoquée la diète de 1825, d'où l'on chercha, par tous les moyens, à écarter les plus intrépides défenseurs de nos libertés. Un nonce, qui venait prendre part à nos délibérations, fut enlevé de vive force, et, entouré de gendarmes, il fut retenu captif pendant cinq ans, jusqu'au moment où la révolution a éclaté. — Privée de ses forces, close, menacée de perdre la charte, séduite par les nouvelles promesses qu'on lui fit de réunir au royaume les anciennes provinces polonaises, la diète de 1825 suivit l'exemple de celle de 1818 ; mais ces promesses restèrent encore sans effet, et les pétitions qui sollicitaient le recouvrement de nos libertés furent repoussées.

» L'indignation générale des gens de bien, l'exaspération de la nation entière amenaient depuis longtemps l'orage, dont l'approche commençait à se manifester, lorsque la mort d'Alexandre, l'avénement de Nicolas au trône et le serment qu'il fit de maintenir la constitution, semblèrent nous promettre la cessation des abus et le retour de nos libertés. Cette espérance fut bientôt déçue ; car non-seulement les choses restèrent dans leur ancien état, mais même la révolution de Pétersbourg servit de prétexte pour emprisonner et soumettre à des enquêtes les citoyens les plus distingués du sénat, de la chambre des nonces, de l'armée et des autres classes. En peu de temps, les prisons de la capitale furent encombrées ; tous les jours de nouveaux édifices étaient destinés à recevoir des milliers de victimes, transportées de toutes les parties de l'ancienne Pologne, de celles même soumises aux gouvernements étrangers. — Sur le sol natal de la liberté on introduisit des tortures qui font frémir l'humanité, et la mort ou le suicide diminuait toujours le nombre des malheureuses victimes, quelquefois oubliées dans des cachots étroits et humides. Au mépris de toutes les lois, on créa un *comité d'enquête* composé de Russes et de Polonais, en grande partie militaires, qui, par la prolongation des tortures, par des promesses de pardon et des interrogatoires insidieux, ne cherchaient qu'à arracher aux prévenus l'aveu d'un crime imaginaire. — Ce ne fut qu'après une détention d'un an et demi que fut établie la haute cour nationale ; car, puisque au mépris de toutes les lois on avait commis le crime de prolonger les emprisonnements, au point que plusieurs victimes y avaient trouvé la mort, il fallait nécessairement rendre cette mesure légale. La conscience du sénat trompa cette attente, et les prévenus qui gémissaient depuis deux ans dans les cachots, furent presque à l'unanimité reconnus innocents du crime d'Etat. Cet arrêt fit disparaître dès lors toute différence entre les prévenus et les juges ; les premiers, malgré la sentence qui proclamait leur innocence, loin d'être élargis, furent transférés à Saint-Pétersbourg, où ils eurent à gémir dans les cachots des forteresses, et jusqu'ici ils ne sont pas tous rendus à leurs familles ; les seconds furent retenus pendant près d'une année à Warsovie, pour s'être montrés juges indépendants. On arrêta la publication et l'exécution de la sentence, qu'on soumit à l'examen des autorités administratives ; et quand enfin, par un reste d'égards pour l'Europe, on se vit forcé de la publier, un ministre porta l'audace jusqu'à dégrader la majesté nationale en réprimandant, au nom du souverain, la plus haute magistrature de l'Etat dans l'exercice de sa plus haute attribution.

» C'est après de tels actes que l'empereur Nicolas résolut de se faire couronner roi de Pologne. Les représentants de la nation, convoqués, furent les témoins muets de cette cérémonie et des nouveaux serments qui furent bientôt encore violés ; car aucun abus ne fut supprimé, pas même le pouvoir discrétionnaire. — Le jour même du couronnement, le sénat fut rempli de nouveaux membres qui ne possédaient point les qualités requises par la constitution, unique garantie de l'indépendance de leurs votes. Un emprunt illégal et l'aliénation des domaines nationaux avaient pour but de mobiliser et de rendre disponibles les immenses propriétés foncières de l'Etat ; mais la Providence a voulu que les sommes considérables provenant de l'exécution partielle de ce plan, fussent soustraites à la dilapidation pour servir aujourd'hui à l'armement de notre nation.

» Enfin, la dernière consolation qui, sous le règne d'Alexandre, faisait supporter aux Polonais leur infortune, l'espérance de se voir réunis à leurs frères leur fut enlevée par l'empereur Nicolas. Dès ce moment, tous les liens furent rompus ; le feu sacré qu'il était défendu depuis longtemps d'allumer sur les autels de la patrie couvait secrètement dans les cœurs des gens de bien. Une seule pensée leur était commune : qu'il ne leur convenait pas de supporter plus longtemps un tel asservissement ! Mais c'est l'autorité elle-même qui a rapproché le moment de l'explosion. — A la suite de bruits qui se confirmaient de plus en plus au sujet d'une guerre contre la liberté des peuples, des ordres furent donnés pour mettre sur pied de guerre l'armée polonaise, destinée à une marche prochaine, et, à sa place, les armées russes devaient inonder le pays ; les sommes considérables provenant de l'emprunt et de l'aliénation des domaines nationaux, mises en dépôt à la banque de Warsovie, devaient couvrir les frais de cette guerre meurtrière pour la liberté. Les arrestations recommencèrent ; chaque moment était précieux ; il y allait de notre armée, de notre trésor, de nos ressources, de notre honneur national, qui se refusait à porter aux autres peuples des fers dont il a lui-même horreur, et à combattre contre la liberté de ses anciens compagnons d'armes. Chacun partageait ce sentiment, mais le cœur de la nation, le foyer de l'enthousiasme, cette intrépide jeunesse de l'école militaire et de l'université, ainsi qu'une grande partie de la brave garnison de Warsovie et beaucoup de citoyens, résolurent de donner le signal du soulèvement. Une étincelle électrique embrasa dans un moment l'armée, la capitale, tout le pays. La nuit du 29 novembre fut éclairée par les feux de la liberté ; dans un seul jour la capitale délivrée ; dans quelques jours toutes les divisions de l'armée unies par la même pensée ; les forteresses occupées, la nation armée, le frère de l'empereur se reposant avec les troupes russes sur la générosité des Polonais, et ne devant son salut qu'à cette seule mesure : voilà les actes héroïques de cette révolution, noble et pure comme l'enthousiasme de la jeunesse qui l'a enfantée.

» La nation polonaise s'est relevée de son abaissement et de sa dégradation avec la ferme résolution de ne plus se courber sous le joug de fer qu'elle vient de briser, et de ne déposer les armes de ses ancêtres qu'après avoir reconquis son indépendance et sa puissance, seule garantie de ses libertés ; qu'après s'être assuré la jouissance de ces mêmes libertés, qu'elle réclame par un double droit comme un héritage honorable de ses pères, comme un besoin pressant du siècle ; enfin, qu'après s'être réunie à ses frères, soumis au joug du cabinet de Pétersbourg, les avoir délivrés et les avoir fait participer à ses libertés et à son indépendance.

» Nous n'avons été influencés par aucune haine nationale contre les Russes, qui, comme nous, sont d'origine slave ; au contraire, dans les premiers moments, nous nous plaisions à nous consoler de la perte de notre indépendance, en pensant que, bien que notre réunion sous un même sceptre fût nuisible à nos intérêts, elle pourrait néanmoins faire participer une population de quarante millions d'hommes à la jouissance des libertés constitutionnelles, qui, dans tout le monde civilisé, étaient également devenues un besoin pour les gouvernants comme pour les gouvernés.

» Convaincus que notre liberté et notre indépendance, loin d'avoir jamais été hostiles vis-à-vis des Etats limitrophes, ont au contraire servi, dans tous les temps, d'équilibre et de bouclier à l'Europe, et peuvent lui être aujourd'hui plus utiles que jamais, nous comparaissons en présence des souverains et des nations, avec la certitude que la voix de la politique et de l'humanité se feront également entendre en notre faveur.

» Si même, dans cette lutte, dont nous ne nous dissimulons pas les dangers, nous devions combattre seuls pour l'intérêt de tous, pleins de confiance en la sainteté de notre cause, en notre propre valeur et en l'assistance de l'Eternel, nous combattrons jusqu'au dernier soupir pour la liberté ! — Et si la Providence a destiné cette terre à un asservissement perpétuel, si, dans cette dernière lutte, la liberté de la Pologne doit succomber sous les ruines de ses villes et les cadavres de ses défenseurs, notre ennemi ne régnera que sur des déserts, et tout bon Polonais emportera en mourant cette consolation, que, si le Ciel ne lui a pas permis de sauver sa propre patrie, il a du moins, par ce combat à mort, mis à couvert pour un moment les libertés de l'Europe menacée. »

Les vérités prophétiques du manifeste rappelaient les mots des antiques victimes menées aux cirques de Rome et qui disaient aux Césars : *Morituri te salutant :* ceux qui vont mourir te saluent ! Les sentiments des Polonais furent compris des nations de l'Europe, mais les cabinets qui auraient dû seconder la Pologne restèrent sourds à l'appel d'un peuple ami.

Pendant que le tzar Nicolas repoussait tout accommodement et se refusait à toute concession, les cabinets européens, pour couvrir leur pusillanimité, disaient aux Polonais qu'il n'y avait pas moyen de les secourir, car on ne pouvait pas négocier avec une nation en puissance d'un roi qui en même temps était empereur de Russie ; mais que, si la Pologne devenait indépendante, sa position serait plus nette, et qu'alors on pourrait intervenir. En conséquence du refus de Nicolas et des encouragements venus de l'Occident, les Polonais déclarèrent la déchéance des tzars du trône de Pologne, et cette auguste et nationale résolution fut proclamée par la diète tout entière ; composée de sénateurs-palatins, sénateurs-castellans, évêques-sénateurs, nonces terriens des districts, et députés des villes et arrondissements de chaque palatinat.

Voici l'acte de cette déchéance, sanctionné à Warsovie, dans la séance du 25 janvier 1831 :

« Les conventions les plus sacrées sont autant inviolables qu'elles » sont mutuellement et fidèlement observées par les deux parties. » Nos longues souffrances sont connues du monde entier. Les fran- » chises jurées par deux souverains, violées tant de fois, délient en » ce jour la nation polonaise de la fidélité qu'elle devait au mo- » narque régnant. Les paroles de l'empereur Nicolas disent que le » premier coup de canon que nous tirerons sera le signal de la des- » truction totale de la Pologne. Ces paroles, en nous ôtant tout es- » poir d'obtenir justice, ne nous laissent qu'un noble désespoir.

» En conséquence, le peuple polonais, représenté par la diète, dé- » clare : qu'il est indépendant et qu'il a le droit de disposer de la

» couronne en faveur de celui qu'il jugera digne de la porter, et qui
» lui présentera les garanties les plus solennelles et les plus religieuses pour le maintien de la foi et du pacte jurés.

Adam-Georges CZARTORYSKI, *sénateur-palatin*, *président du Sénat.*

Wladislas-Rawicz OSTROWSKI, *nonce de Piotrkow*, *du palatinat de Kalisz*, *maréchal de la chambre des nonces.*

Julien-Ursin NIEMCEWICZ, *sénateur-castellan*, *secrétaire du sénat.*

Xavier CZARNOCKI, *député de Stanislawow*, *du palatinat de Mazovie*, *secrétaire de la chambre des nonces.*

AUGUSTOWSKI Jean, nonce de Dombrowa, du palatinat d'Augustow.
BACZYNSKI Cyprien, nonce de Sandomir, pal. de Sandomir.
BARTOCHOWSKI Kasimir, nonce d'Ostrzeszow, pal. de Kalisz.
BARZYKOWSKI Stanislas, nonce d'Ostrolenka, pal. de Ploçk.
BERNATOWICZ Alexandre, nonce de Jampol, pal. de Podolie.
BIEDRZYÇKI Xavier, député de Piotrkow, pal de Kalisz.
BIELINSKI Jean-Wladislas, sénateur-castellan.
BIELSKI Ignace, nonce de Krasnostaw, pal. de Lublin.
BIENIEÇKI Louis, nonce de Wengrow, pal. de Podlaquie.
BIENKOWSKI Antoine, sénateur-castellan.
BIERNAÇKI Aloïs, député de Siéradz, pal. de Kalisz.
BNINSKI Alexandre, sénateur-castellan.
BREZA Eugène, nonce de Slonim, pal. de Grodno.
BRINKEN Joseph, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
BRONIKOWSKI Adam, sénateur-castellan.
BUKOWSKI Jean, nonce d'Olkusz, pal. de Krakovie.
BYKOWSKI Antoine, nonce de Lomza, pal. d'Augustow.
CHARZEWSKI Jean, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
CHELMICKI Vincent, nonce de Prasnysz, pal. de Ploçk.
CHOBRZYNSKI Albert, député d'Ostrolenka, pal. de Ploçk.
CHODECKI Albert, député de Lenczyça, pal. de Mazovie.
CHOMENTOWSKI François, député de Sandomir, pal. de Sandomir.
CHRZANOWSKI Joseph, nonce de Tomaszow, pal. de Lublin.
CIESZKOWSKI Paul, député de Krasnystaw, pal. de Lublin.
CISSOWSKI Marian, nonce de Lipno, pal. de Ploçk.
DEMBOWSKI Léon, sénateur-castellan.
DEMBOWSKI Ignace-Ielita, député de Ploçk, pal. de Ploçk.
DESKUR André, nonce de Kozienice, pal. de Sandomir.
DOLINSKI Félix, nonce de Krasnik, pal. de Lublin.
DOMBROWSKI François, nonce de Lenczyça, pal. de Mazovie.
DZIENCIELSKI Marcellin, évêque de Lublin, sénateur.
FALTZ Ernest, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
FLORYANOWICZ Jean, député de Maryampol, pal. d'Augustow.
FRYTSCH Adam, député de Lublin, pal. de Lublin.
GAWRONSKI Vincent, nonce de Kalwavy, pal. d'Augustow.
GLISZCZYNSKI Antoine, sénateur-castellan.
GLISZCZYNSKI Jean-Nepomuç, nonce de Konin, pal. de Kalisz.
GODEBSKI Xavier, nonce de Luçk, pal. de Wolynie.
GOLYNSKI Hyacinthe, nonce de Kamieniec, pal. de Podolie.
GOSTKOWSKI Michel, nonce de Stobniça, pal. de Krakovie.
GRABOWSKI François, sénateur-palatin.
GRATKOWSKI Jean, nonce de Konskié, pal. de Sandomir.
GROMBCZEWSKI Paul, nonce de Pultusk, pal. de Ploçk.
GUMOWSKI Félix, député de Lukow, pal. de Podlaquie.
HLUSZNIEWICZ Antoine, nonce de Boryszow, pal. de Minsk.
JABLONOWSKI Joseph, nonce de Lubartow, pal. de Lublin.
JABLONOWSKI Maximilien, sénateur-palatin.
JAKSZEWICZ Antoine, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
JASINSKI Théodore, nonce de Wlodawa, pal. de Podlaquie.
JELOWICKI Alexandre, nonce de Hayssyn, pal. de Podolie.
JEZIERSKI Constantin, nonce de Blonié, pal. de Mazovie.
JEZIERSKI Stanislas, nonce de Sienniça, pal. de Mazovie.
KACZKOWSKI Stanislas, nonce de Sieradz, pal. de Kalisz.
KARWOWSKI Jean-Joachim, nonce de Bialystok, pal. de Bialystok.
KASZYÇ Joseph, nonce de Nowogrodek, pal. de Grodno.
KIENIEWICZ Félix, nonce de Mozyr, pal. de Minsk.
KISIELNIÇKI François, nonce de Biebrza, pal. d'Augustow.
KLIMONTOWICZ Jacques, député d'Augustow, pal. d'Augustow.
KOCHANOWSKI Michel, sénateur castellan.
KOLYSKO Adam, nonce d'Upita, pal. de Wilno.
KOZLOWSKI Gaëtan, député de Ploçk, pal. de Ploçk.
KOZMIAN Gaëtan, sénateur castellan.
KRASINSKI Joseph, sénateur castellan.
KRETKOWSKI Joseph, nonce de Kowal, pal. de Mazovie.
KRUSZEWSKI Antoine, député de Lomza, pal. d'Augustow.
KRUSZEWSKI Vincent, député de Seyny, pal. d'Augustow.
KRYSINSKI Dominique, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
KUCZEWSKI Jean, député de Lublin, pal. de Lublin.
LEDOCHOWSKI Jean, nonce de Jendrzeïow, pal. de Krakovie.
LEDOCHOWSKI Joseph, nonce de Staszow, pal. de Sandomir.
LELEWEL Joachim, nonce de Zelechow, pal. de Podlaquie.
LEMPIÇKI Louis, sénateur castellan.
LEWINSKI François-Xavier, sénateur castellan.
LIBISZEWSKI Antoine, nonce d'Opatow, pal. de Sandomir.
LOPACINSKI Alexandre, nonce de Dzisna, pal. de Minsk.
LUBIENSKI Pierre, sénateur-castellan.
LUBIENSKI Thomas, sénateur-castellan.
LUBOMIRSKI Joseph, sénateur-castellan.
LUNIEWSKI Victor, nonce de Szydlow, pal. de Krakovie.
LUSZCZEWSKI Adam, nonce de Sochaczew, pal. de Mazovie.
LUTOSTANSKI Louis, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
MALACHOWSKI Gustave, nonce de Szydlowieç, pal. de Sandomir.
MALACHOWSKI Joseph, nonce de Radzyn, pal. de Podlaquie.
MALACHOWSKI Louis, sénateur-castellan.
MALACHOWSKI Stanislas, sénateur-castellan.
MALINOWSKI Jacques, nonce de Radomysl, pal. de Kiiovie.
MANUGIEWICZ Nicolas, évêque d'Augustow, sénateur.
MARKOWSKI Félix, nonce de Siedlcé, pal. de Podlaquie.
MAZURKIEWICZ André, député de Zamosç, pal. de Lublin.
MENCINSKI Albert, sénateur-castellan.
MIERZEÏEWSKI Caliste, député de Biala, pal. de Podlaquie.
MIONCZYNSKI Ignace, sénateur-palatin.
MIONCZYNSKI Stanislas, député de Konin, pal. de Kalisz.
MODLINSKI Joseph, nonce de Radzieiow, pal. de Mazovie.
MORAWSKI Théophile, nonce de Kalisz, pal. de Kalisz.
MORAWSKI Théodore, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
MOROZEWICZ Caliste, nonce de Lublin, pal. de Lublin.
MORZKOWSKI Augustin, député de Rawa, pal. de Mazovie.
MORZKOWSKI Ignace, nonce de Radomsko, pal. de Kalisz.
MOSTOWSKI Thadé, sénateur-palatin.
MOZALSKI Jean-Kanty, député de Kielce, pal. de Krakovie.
NAKWASKI François, sénateur-castellan.
NAKWASKI Henri, nonce de Braçlaw, pal. de Podolie.
NIEMCEWICZ Charles-Ursin, nonce de Brzesc-Litewski, pal. de Grodno.
NIEMOIOWSKI Bonaventure, nonce de Warta, pal. de Kalisz.
NIESIOLOWSKI Xavier, sénateur-castellan.
NOWAKOWSKI Stanislas, nonce de Stobniça, pal. de Krakovie.
OBNISKI François, député de Siedlcé, pal. de Podlaquie.
OKENCKI Jacques, nonce de Rawa, pal. de Mazovie.
OLIZAR Narcisse, sénateur-castellan.
OSTROWSKI Albert, sénateur-castellan.
OSTROWSKI Antoine-Rawicz, sénateur-castellan.
PAÇ Louis, sénateur-castellan.
PIETKIEWICZ Louis, nonce de Wilkomierz, pal. de Wilno.
PIETKIEWIZ Valérien, nonce de Sluçk, pal. de Minsk.
PIOTROWSKI Jacques, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
PIOTROWSKI Michel, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
PLATER Louis, sénateur-castellan.
PLATER César, nonce de Wilno, pal. de Wilno.
PLATER Wladislas, nonce de Wileyka, pal. de Minsk.
PLICHTA Antoine, nonce de Brzeziny, pal. de Mazovie.
POLETYLLO Aloïs, nonce de Chelm, pal. de Lublin.
POLETYLLO Jean, sénateur-castellan.
POSTURZYNSKI Jean, député de Radom, pal. de Sandomir.
POTOÇKI Herman-Pilawita, nonce de Machnowka, pal. de Kiiovie.
POTOÇKI Joseph, nonce de Bielsk, pal. de Bialystok.
POTOÇKI Michel, sénateur-castellan.
PRAZMOWSKI Adam, évêque de Ploçk, sénateur.
PRZECISZEWSKI Antoine, nonce de Rosienié, pal. de Wilno.
PSTROKONSKI Raphaël, nonce de Szadek, pal. de Kalisz.
PUSZTYNIKA Jean, député de Radom, pal. de Sandomir.
RADONSKI Martin, nonce de Pyzdry, pal. de Kalisz.
RADZIWILL Michel, sénateur-palatin.
REMBIELINSKI Victor, sénateur-castellan.
REMBOWSKI Antoine, député de Kalisz, pal. de Kalisz.
ROSTWOROWSKI Jean-Nepomuç, nonce de Czersk, pal. de Mazovie.
ROZENWERTH Joseph, nonce de Tarnogrod, pal. de Lublin.
RULIKOWSKI Vincent, sénateur-castellan.
SABBATYN Xavier, nonce d'Olgopol, pal. de Podolie.
SIERAKOWSKI Gaëtan, sénateur-castellan.
SKORKOWSKI Charles-Sarius, évêque de Krakovie, sénateur.
SLASKI Théodore, nonce de Kielcé, pal. de Krakovie.
SLUBIÇKI Augustin, sénateur-castellan.
SLUBIÇKI Eugène, nonce de Brzesc-Kuïawski, pal. de Mazovie.
SOLTYK François, sénateur-castellan.
SOLTYK Romain, nonce de Konskié, pal. de Sandomir.
SOLTYK Stanislas, sénateur-castellan.
SOLTYK Wladislas, député de Miechow, pal. de Krakovie.
STARZENSKI Joseph, nonce de Tykocin, pal. d'Augustow.
STARZYNSKI Ignace, nonce de Zgierz, pal. de Mazovie.
STOIOWSKI Jean, nonce de Lelow, pal. de Krakovie.
SUCHECKI Florian, nonce de Wiélun, pal. de Kalisz.
SUCHODOLSKI Antoine, nonce de Soleç, palatin de Sandomir.
SWIDZINSKI Constantin, nonce d'Opoczno, pal. de Sandomir.
SWINIARSKI Etienne, nonce de Stanislawow, pal. de Mazovie.

Swirski Joseph, nonce de Hrubieszow, pal. de Lublin.
Szaniecki Jean-Olrych, député de Stobniça, pal. de Krakovie.
Szymanowski Alexandre, nonce de Warsovie, pal. de Mazovie.
Szymczykiewicz Jean, nonce de Piliça, pal. de Krakovie.
Szymonski Sébastien, député de Pistrkow, pal. de Kalisz.
Tarnowski Jean-Amor, sénateur-castellan.
Tchorzewski Daniel, nonce de Human, pal. de Kiiovie.
Tomaszewski Joseph-Boncza, nonce de Lipowieç, pal. de Kiiovie.
Trzcinski François, nonce d'Orlow, pal. de Mazovie.
Turski Jean, nonce de Ploçk, pal. de Ploçk.
Tymowski Thomas-Kanterbury, nonce de Czenstochow, pal. de Kalisz.
Tyszkiewicz Thadé, sénateur-castellan.
Tyszkiewicz Vincent, nonce de Skwira, pal. de Kiiovie.
Walchnowski André, nonce de Szydlow, pal. de Krakovie.
Walewski Ferdinand-Kolonna, nonce de Miechow, pal. de Krakovie.
Zaleski François, nonce de Lukow, pal. de Podlaquie.
Zambrzyçki Louis, nonce de Braslaw, pal. de Wilno.
Zarczynski Aimé, nonce de Winniça, pal. de Podolie.
Zawadzki Antoine, député de Sochaczew, pal. de Mazovie.
Zawadzki Wladislas, nonce de Biala, pal. de Podlaquie.
Zelinski Ignace, député de Sandomir, pal. de Sandomir.
Ziemiençki Joseph, député de Wiélun, pal. de Kalisz.
Zienkowicz Joseph, nonce d'Oszmiana, pal. de Wilno.
Zwan Valentin, député de Gostynin, pal. de Mazovie.
Zwierkowski Valentin, député de Warsovie, pal. de Mazovie.

Ces noms, que nous avons rangés par ordre alphabétique, contiennent les signatures ou les adhésions à cet acte. Les *treize* membres qui se sont abstenus de signer ou d'adhérer sont :

Gostkowski Joseph, nonce de Krakovie, palatinat de Krakovie.
Grabowski Stanislas, sénateur-palatin.
Grabowski Thomas, sénateur-castellan.



Déchéance du tzar Nicolas Ier du trône de Pologne, à la séance de la diète du 25 janvier 1831 à Warsovie.

Walewski Michel-Kolonna, nonce de Skalmierz, pal. de Krakovie.
Waszkiewicz Vincent, député de Brzesc-Kuïawski, pal. de Mazovie.
Wenglinski Albert, député de Hrubieszow, pal. de Lublin.
Wengrzeçki Stanislas, senateur-castellan.
Wenzyk François, sénateur-castellan.
Wenzyk Ignace, nonce de Losiça, pal. de Podlaquie.
Wichlinski Pierre, sénateur-castellan.
Wieloglowski Gaspard, sénateur-castellan.
Wielopolski Alexandre, nonce de Grodno, pal. de Grodno.
Wieszczyçki Rodolphe, nonce de Gostynin, pal. de Mazovie.
Wiszniewski Simon, sénateur-castellan.
Wiszniewski Joseph, député de Kalwary, pal. d'Augustow.
Witkowski Clément, député de Mlawa, pal. de Ploçk.
Witkowski Constantin, nonce de Mlawa, pal. de Ploçk.
Wodzicki Stanislas, sénateur-palatin.
Wodzinski Mathias, sénateur-castellan.
Wolowski François, député de Warsovie, pal. de Mazovie.
Worcell Stanislas-Gabriel, nonce de Rowno, pal. de Wolynie.
Wozniçki Michel, sénateur-castellan.
Wyszynski Thomas, nonce de Zamosc, pal. de Lublin.
Zaleski Bogdan, nonce de Taraszcza, pal. de Kiiovie.

Gutkowski Jean-Marcel, évêque de Podlaquie, sénateur.
Jablonski François, député d'Olkusz, pal. de Krakovie.
Jezierski Jean, nonce de Garwolin, pal. de Podlaquie.
Krasinski Vincent, sénateur-palatin.
Potoçki Alexandre, sénateur-castellan.
Sobolewski Valentin, sénateur-palatin.
Starzynski Ignace, nonce de Zgierz, pal. de Mazovie.
Walewski Alexandre, sénateur-castellan.
Wielopolski Jean, sénateur-castellan.
Zamoyski Stanislas, sénateur-palatin, président du sénat.

Par un rapprochement étrange, le nombre *treize* se retrouve aux époques marquées par l'influence directe de la Russie en Pologne. Ainsi, lors de la factieuse élection d'Auguste II, à Warsovie, en 1697, *treize* sénateurs portèrent les votes sur le protégé du tzar Pierre Ier. Lors de l'élection d'Auguste III, à Praga, en 1733, *treize* sénateurs seulement donnèrent leurs voix à l'élu de la tzarine Anna-Yvanovna. En 1764, les plus actifs partisans de Stanislas-Auguste, l'élu de la tzarine Catherine, étaient aussi au nombre de *treize*. A la séance de la diète du 3 mai 1791, les principaux opposants à la constitution étaient au nombre de *treize* sénateurs ou nonces. Le premier noyau de la confédération de Targowiça, en 1792, se composait aussi de *treize* individus. En 1794, à l'époque de la révolution, il y eut, tant

à Wilno qu'à Warsovie, *treize* exécutions d'hommes politiques, coupables de leur dévouement à la Russie.

L'acte de la déchéance de 1831 fut communiqué aux cabinets de l'Occident; il n'y avait donc aucun prétexte à temporiser, à hésiter; alors ces cabinets prétendirent qu'ils entendaient par intervention, *intervention purement diplomatique*, que c'était tous leurs moyens d'action auprès de la cour de Pétersbourg; mais que cette voie de conciliation leur était fermée, puisque les Polonais avaient prononcé la déchéance des tzars!...

Malgré les mécomptes, malgré l'absence de tout secours, malgré les hostilités plus ou moins patentes de la Prusse et de l'Autriche, les Polonais soutinrent une lutte victorieuse pendant dix mois consécutifs; ils prouvaient au monde qu'ils méritaient l'aide et la protection des puissances amies. Abandonnés de tous, ils allaient triompher après des combats sanglants, quand la Russie effrayée pensa que le moment était venu d'entamer des négociations qui avaient pour but de promettre, de tromper et de trahir. Ainsi la Pologne ne



Mort du général Joseph Sowinski à Wola, près Warsovie, le 7 septembre 1831.

succomba pas sous les forces militaires de la Russie, mais sous la triple action de la diplomatie moskovite. En effet, lorsqu'en septembre 1831, la Pologne tombait, elle avait 80,000 hommes de troupes et un trésor considérable, tandis que la Russie n'avait que 100,000 hommes et un trésor épuisé!...

A l'attaque de Warsovie les Russes eurent près de trente mille hommes hors de combat; on voit donc que cette capitale aurait pu se défendre si le généralissime polonais n'eût commandé la retraite pour faire *régner l'ordre à Warsovie!* Ainsi la trahison était consommée!

Parmi les traits de courage qui se multiplièrent dans la révolution du 29 novembre, un des plus beaux faits est certainement la mort héroïque du général Joseph Sowinski. Quand le fort de Wola fut enlevé par les Russes, Sowinski se retira dans la chapelle, s'adossa au maître-autel et se défendit avec un fusil, mais bientôt il succomba sous les baïonnettes moskovites. Cet illustre vétéran des guerres de Napoléon avait perdu une jambe à la bataille de la Moskova, à Borodino, le 7 septembre 1812, et il mourut glorieusement dix-huit ans après, jour pour jour, en défendant la plus sainte des causes.

Depuis 1832 le tzar Nicolas n'eut plus qu'une pensée: dénationaliser d'abord, et ensuite assimiler la Pologne à l'empire russe. L'émigration fut la conséquence de ces menaces, et les Polonais se répandirent sur tout le globe pour protester et pour attendre le moment de reconquérir leur patrie. En 1833 et en 1846 ils tentèrent de nouvelles insurrections; il y eut des victimes et des martyrs. En 1848, la chute de Louis-Philippe et la proclamation de la république à Paris semblaient ouvrir une nouvelle ère à la nationalité polonaise. Les Polonais se dévouèrent encore une fois; mais la république du 24 février abandonna les peuples qu'elle avait surexcités.

Au grand parlement de Francfort, les Allemands semblaient d'abord être favorables à la Pologne. Les Polonais du pays et ceux de l'émigration en France y envoyèrent des représentants pour plaider la cause de leur patrie. Parmi les premiers, Wladislas Niegolewski se fit remarquer par ses talents, son patriotisme et son activité; il parvint à attirer l'attention de l'Allemagne sur la question polonaise en la faisant voir sous son véritable jour, et il mérita le titre honorable d'*advocatus patriæ;* mais le parti libéral allemand dut s'effacer sous les efforts de la réaction, contraire aux intérêts de la Pologne.

Ailleurs, c'est-à-dire en Italie, en Hongrie et en Transylvanie, les Polonais défendirent les peuples opprimés contre la soldatesque des deux puissances copartageantes. Pendant que la légion polonaise combattait vaillamment en Hongrie, le général Joseph Bem acquérait en Transylvanie une réputation européenne, et son nom seul était la terreur des Autrichiens et des Russes. Le tzar mit sa tête à prix sans l'obtenir, lorsqu'à la suite de la trahison, la Hongrie succomba, et Bem fut obligé de chercher asile en Turquie, et lorsque la Russie exigeait son extradition, le sultan déclara que Bem s'étant fait musulman, ne pouvait plus être livré à la Russie. Bem n'était devenu musulman que de nom, et pour calmer les susceptibilités de Nicolas, le sultan consentit à assigner à ce général, Alep pour résidence. A ce moment le tzar élaborait déjà ses projets envahissants contre la Turquie; il redoutait que Bem ne reparût sur le Danube; il cherchait donc à paralyser l'action future d'un ennemi plus redoutable qu'une armée, quand tout à coup le monde apprit que le héros polonais était mort subitement dans la journée du 10 décembre 1850!

Dans ce tableau de la Pologne politique, civile et militaire, nous ne pouvons pas oublier comme complément la *Pologne industrielle*, c'est-à-dire les aptitudes, les richesses et le rôle que la force des choses assigne à ce pays, à l'Exposition universelle actuelle de Paris. A cet effet, nous reproduisons l'article dû à la plume patriotique de M. Christin Ostrowski, article inséré dans le *Siècle*, journal dévoué

à la défense de la cause polonaise, par l'organe de M. L. Havin, directeur politique, et M. Léon Plée, rédacteur en chef. M. Léon Plée s'est déjà attiré la reconnaissance de la Pologne dans un ouvrage intitulé le *Passé d'un grand peuple*, publié en 1847, et qui est rempli des plus nobles et des plus généreuses sympathies. Nous donnons de ce livre un passage remarquable, qui porte le caractère d'une prophétie accomplie :

« ... Qu'est-ce au fond que l'empire russe ? C'est l'ancien et vague empire des Scythes, pas davantage ! Cyrus a trouvé le terme de ses expéditions dans ce dernier, Napoléon dans le premier. Les choses n'ont pas changé. La Scythie ne peut pas être conquise. Mais, à peine de mourir, l'Occident ne doit pas supporter qu'elle déborde sur elle.

» Déborde-t-elle, oui ou non? Qu'est-ce qui la sépare de l'Occident? Rien. Elle touche à l'Allemagne; elle convoite Constantinople; elle va peser par deux points sur les pays civilisés; elle va nous envahir sur deux lignes immenses. Est-ce vrai, oui ou non? Est-ce vrai en Europe, est-ce vrai en Asie, où elle touche aux possessions de la Carthage moderne? Est-ce vrai en Amérique, où elle s'avance et va trouver aussi la race anglaise. Possède-t-elle, oui ou non, la plus forte part du globe? Demandez à tous les précis de géographie. Est-elle ambitieuse, est-elle modérée? demandez à son passé. Porte-t-elle avec soi la civilisation? demandez à la Pologne.

» Une question de vie ou de mort se dresse donc pour l'Europe occidentale, pour l'Europe civilisée. L'attentat de 1846 sur Krakovie n'a pas fait faire de progrès à cette question. Il a fixé l'attention sur elle : il s'agit d'être ou ne pas être ; non pas demain, après-demain, dans un siècle, mais à un jour qui vient, qui viendra si on ne l'éloigne indéfiniment.

» La nécessité mettra donc les armes aux mains de l'Europe occidentale, et fera ce que n'auront pu faire les grandes idées. Le premier soin de l'Europe occidentale, en prenant les armes, sera de relever la Pologne; le premier soin de la Scythie, en se préparant pour la défense, ce sera d'essayer de se faire des alliés de ses esclaves d'aujourd'hui, en brisant leurs chaînes.

» Or, la victoire peut-elle être douteuse? L'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Italie, l'Espagne, la catholicisme, la civilisation, le droit, la justice, l'ordre, l'humanité, la philosophie, la liberté se laisseront-elles battre par la Scythie?

» Par la raison que nous sommes chrétiens, et dans notre bon sens, nous ne le croyons pas.

» Emigrés polonais, vous pouvez donc espérer comme vous espérez, sentir votre patrie comme vous la sentez, la toucher du regard et du cœur comme vous la touchez. Vous pouvez préparer la reconstruction du temple et le renouvellement des anciens livres, car la nécessité, le *salus suprema lex esto*, veulent que le temple soit reconstruit, que les livres ne soient plus un souvenir. Entre vous et la Scythie, entre être ou ne pas être, l'Europe, qui sera appelée à décider, choisira nécessairement pour elle et pour vous. Que dis-je? Elle a choisi, et si la guerre contre les ennemis de l'Occident n'a pas encore fait entendre la voix terrible du canon, elle n'en existe pas moins sourde et implacable. La Pologne est rétablie dans tous les cœurs justes, libres et sensés. Encore un pas, elle le sera sur ce territoire, dont chaque place a été marquée par un sacrifice au devoir et à la liberté. »

Voici maintenant les principaux passages de l'article de M. Christin Ostrowski sur l'*exposition polonaise* :

« Quelque modeste que soit le contingent fourni par l'industrie polonaise à l'exposition de Paris, nous devons cependant y constater sa présence, soit que ses produits portent la désignation autrichienne, pour la Galicie, ou la désignation prussienne, pour le grand-duché de Posen. La Russie seule, parmi tous les Etats de l'Europe, a brillé par son absence complète à ce grand concours de la civilisation moderne, et la malheureuse province, échue depuis 1815 à sa tutelle, c'est-à-dire au moins les trois quarts de la Pologne démembrée, a dû nécessairement s'abstenir à l'exemple de la métropole. Ce n'est donc que pour une portion très-minime de son territoire, que la Pologne a pu se faire représenter, et encore sous un nom apocryphe qui lui est tout aussi étranger et peu sympathique que celui de la Russie. Ajoutons-y que les circonstances actuelles, dont le poids se fait ressentir dans toute son étendue, ont considérablement amoindri son mouvement industriel, en l'excluant presque tout entière de ce concours fraternel des nations ; que ses grandes fabriques, fondées durant sa période d'indépendance restreinte, de 1815 à 1830, sont pour la plupart tombées ou même fatalement anéanties : comme par exemple la ville de Zgierz, naguère florissante, qui envoyait des draps polonais jusqu'aux frontières de la Chine, aujourd'hui ruinée, dépeuplée ; car le tzar a fait déporter tous les fabricants dans l'intérieur de la Russie, et enrôler tous les ouvriers dans les régiments du Kaukase... Quant aux draps de prix, les bures grossières fabriquées par les mougiks lui suffiront amplement pour vêtir ses soldats et ses officiers. Il en est de même des fabriques de drap d'Ozorkow, de Tomaszow, de Rawa; des usines de Bobrza, de Bialogon, de Kielcé, etc.

Il ne faut donc pas s'étonner si ce pays, jadis un des plus productifs du monde entier, désigné dès le XVe siècle du nom de *grenier de l'Europe*, n'ait pu révéler son existence que par quelques échantillons attestant sa grandeur déchue et sa fécondité tarie par l'esclavage. La Pologne entière, unie, ne se trouve pas parmi les peuples de l'Europe, elle ne peut donc se trouver à l'exposition universelle. Quoi qu'il en soit, recueillons avec soin, avec dévotion, cette étincelle de sa vie inextinguible, comme un indice certain de ce qu'elle deviendra dans l'avenir, dès qu'elle sera rendue à la liberté, à la civilisation, à elle-même; dès qu'elle aura cessé d'enfanter pour la mort, de nourrir ses ennemis, d'enrichir ses spoliateurs et ses bourreaux...

» Nous voyons d'abord les magnifiques échantillons envoyés par les deux provinces de Galicie et de Posen, et que nous regrettons de ne pas voir assemblés en faisceau, comme on l'a fait pour les produits de l'Algérie, afin de pouvoir apprécier d'un coup-d'œil leurs qualités et les comparer avec ceux des autres contrées. Nous les réunirons toutefois dans cette rapide énumération.

» Ce sont d'abord les minerais de fer, les fontes et les fers forgés de l'est des Karpates, envoyés par la *chambre de commerce de Léopol;* le soufre brut et raffiné des mines de Swoszowicé, près de Krakovie; le naphte, le goudron et l'asphalte de Fustanowicé; le bois d'orme de la *Société d'économie rurale de Léopol;* la térébenthine de Rzemien, près de Tarnow; celle de Milkow, près de Zolkiew; les fèves, le chènevis et les grains de trèfle de Bolozowicé, près de Stanislawow; le tabac de semence hollandaise de Chomiakowka, près de Czortkow, la laine fine de la *Société rurale de Léopol;* le miel et la cire de Boryszkowicé, près de Czortkow; les liqueurs de Léopol; le lin de Borki. Puis, en fait de produits manufacturés, l'appareil pour l'évaporation du jus de sucre par retour de la vapeur de Dolainski, à Vienne; les machines agricoles et l'affût pour marine d'Ernest Bludowski; les fils de laine teints et non teints de Lisowicé, près de Czorkow; les treillis à sacs de Przeworsk, près de Rzeszow, et enfin ces vêtements, qui attirent à la fois nos regards et nos cœurs, désignés dans le catalogue sous le numéro 1516, comme suit : « Habit » national de paysan dit *sukmana* fait de drap ordinaire de Galicie. » Drap ordinaire, si l'on veut, mais quel merveilleux travail! quel luxe de broderies en ruban de laine colorée sur fond blanc ou brun foncé!...

Remarquons que la tranche méridionale de la Galicie, celle qui longe les Karpates, a exposé bien plus de produits que l'autre, avoisinant la Wistule et le San, comme si le souffle empesté de la Russie inculte et déserte tarissait jusque chez ses voisins les sources de la production, secondée par le travail et l'intelligence humaine. « Où mon cheval a passé, l'herbe cesse de croître, les champs deviennent stériles! » disait Attila; et le barbare avait trois fois raison. Le despotisme russe tient en même temps du simoun du Sahara et de l'hiver de Sibérie : il renverse les villes, tue les habitants et pétrifie les cadavres.

» Les produits du grand-duché de Posen, sans doute à cause de la situation particulière de la Prusse en face des puissances de l'Occident, sont beaucoup moins nombreux et moins variés que ceux de la Galicie; il serait difficile de les classer dans un ordre systématique ; on les croirait plutôt jetés au hasard et à la dérobée sur les étalages de l'Exposition comme les épaves d'un naufrage. Signalons toutefois les douves de chêne de Posen, le froment blanc, les laines brutes et lavées de Laszyzywieç, le sulfate d'ammoniaque extrait de la tourbe, et le *guano de Posen*, extrait des cheveux, de la corne, des cuirs, des chiffons, etc., etc.; la bière d'orge de Danzig, les pontons portatifs de toile à voile gommée de F. Oswiecimski, à Berlin; les soies grèges et dévidées de Paradyz près de Miedzyrzeç (Meseritz); les tapis de pelleterie de Leszno (Lissa), et enfin l'ambre jaune de Danzig, travaillé en bijoux, colliers, bouquins et autres objets dont nos villageoises font un si grand cas...

» Les arts d'agrément n'ont pas été non plus oubliés : beaucoup d'excellents pianos, signés par des facteurs polonais, ont été envoyés à l'exposition. Citons en première ligne celui de Wiszniewski jeune, de Danzig...

» Voilà pour les produits des deux provinces polonaises, énumérés d'une manière toute sommaire et nécessairement incomplète. Ajoutons-y que les faux polonaises, qui occupent le sommet de la pyramide des instruments aratoires dans l'annexe, quoique les plus courtes, sont réputées les meilleures; que les farines, les blés en gerbes, et surtout les laines provenant de notre industrie agricole, sont, de l'aveu de tous, de premier ordre, et ne souffrent aucune comparaison.

» A côté de ces envois de la Pologne elle-même se trouvent les produits exposés par les réfugiés établis sur tous les points de l'Europe, et qui n'ont pas voulu rester étrangers à son mouvement industriel. Ce sont d'abord les pianos de M. Jastrzembski, facteur du roi des Belges, parmi lesquels nous avons remarqué un piano droit transpositeur en palissandre, de six octaves trois quarts, richement sculpté et garni de bronzes d'un goût exquis, et qui lui a déjà valu la *price-medal* à l'exposition de Londres.

» L'horlogerie de Patek, de Genève, est digne de sa réputation européenne. Ses montres microscopiques pour lorgnons, bracelets, colliers et flacons de senteur, sont des chefs-d'œuvre de précision, de délicatesse et de bon goût. Ses chronomètres de poche ont toute la régularité des grandes montres de marine.

» M. Netrebski, ancien élève de l'école centrale de Paris, a inventé une machine à vapeur à cylindre mobile et oscillant d'une simplicité remarquable.

» Les modèles d'estampes, de gravures sur bois, d'imprimés et de lithographies sur papier non préparé de l'invention d'Adam Pilinski, à Paris, sont, pour la composition comme pour le fini, dignes des plus grands éloges, ainsi que les dessins de Lubienski pour impressions sur étoffes. La verrière de madame Hermanowska, de Troyes, peinte en émail, est d'un dessin irréprochable.

» Parmi les produits de l'Algérie, les oranges, les fèves, les pavots, les farines de blé tendre et dur, etc., de M. Kaczanowski, frappent tous les yeux par leur magnificence, leur éclat, leur maturité. Un fils d'agriculteur polonais ne pouvait plus noblement employer son temps, son activité, son intelligence, que d'offrir en hommage à la France des fruits tirés du sein de cette terre conquise sur le désert et fécondée aussi par le sang polonais.

» Citons encore pour mémoire le plan de drainage de Koscieski, au Bois-le-Houx; le compteur à l'usage des usines de M. Gaiewski, à Corbeil; les tissus imperméables et les mesures linéaires sur rubans de M. Dybowski, à Charonne; les impressions sur châles, mérinos, foulards, crêpes de Chine, de Stanowicz, à Paris; les chocolats et dragées de Lemanski, à Reims; les fils de laine, draps de castors et cuirs de Witkowski, à Vire; les armures, coffres et ornements anciens, reproduits en fer et en acier par Wendeski; les papiers de luxe et de bureau, les étiquettes gaufrées de F. Appelt, et enfin les machines ingénieuses à compter de M. Joseph Baranowski, à Paris. »

ROIS DE POLOGNE.

DYNASTIE DES LECHS.

Lech Ier.	550-655
Wizimir Ier.	655-695
XII Palatins.	695-700
Krakus Ier.	700-728
Lech II.	728-750
Wanda.	750-760
XII Palatins.	760-770
Leszek Ier ou Przemyslas.	770-804
Leszek II.	804-810
Leszek III.	810-825
Popiel Ier.	825-830
Popiel II.	830-860

DYNASTIE DES PIASTS.

Piast, régent pour son fils Ziémowit.	860-884
Ziémowit.	884-894
Leszek Ier (IV).	894-913
Ziémomysl.	914-958
Miéczyslas Ier.	958-992
Boleslas Ier le Grand.	992-1025
Miéczyslas II.	1025-1034
INTERRÈGNE.	1034-1040
Kazimir Ier.	1040-1058
Boleslas II le Hardi.	1058-1080
INTERRÈGNE.	1080-1081
Wladislas Ier Herman.	1081-1102
Boleslas III Bouche de travers.	1102-1139
Wladislas II.	1139-1148
Boleslas IV le Frisé.	1149-1173
Miéczyslas III le Vieux 1°.	1173-1177
Kasimir II le Juste 1°.	1177-1189
Miéczyslas II le Vieux 2°.	1190
Kasimir II le Juste 2°.	1191-1194
Leszek II (V) le Blanc 1°.	1195-1200
Miéczyslas III le Vieux 3°.	1200-1201
INTERRÈGNE.	1202
Wladislas III Jambes déliées.	1203-1206
Leszek II (V) le Blanc 2°	1206-1227
Boleslas V le Pudique (avec la régence).	1227-1238
Boleslas V le Pudique (seul)	1229-1279
Leszek III (VI) le Noir.	1380-1289
INTERRÈGNE.	1289
Boleslas VI.	1289
Henry Ier le Probe.	1290
Wladislas IV le Nain 1°.	1290
Przémyslas Ier 1°.	1290-1291
Wenceslas Ier de Bohême 1°.	1291-1295
Przémyslas Ier 2°.	1295-1296
Wladislas IV le Nain 2°.	1296-1300
Wenceslas Ier de Bohême 2°.	1300-1305
Wladislas Ier (IV) le Nain 3°.	1305-1333
Kasimir Ier (III) le Grand.	1333-1370
Louis Ier de Hongrie	1370-1382
INTERRÈGNE.	1382-1384
Hedwige	1384-1386

DYNASTIE DES JAGELLONS.

Wladislas II (V) Jagellon-Olgerdovitsch.	1386-1434
Wladislas III (VI) le Varnénien.	1434-1444
INTERRÈGNE.	1444-1447
Kasimir II (IV).	1447-1492
Jean Ier-Albert.	1492-1501
Alexandre Ier.	1501-1506
Sigismond Ier le Vieux.	1506-1548
Sigismond II-Auguste Ier.	1548-1572

ROIS ÉLECTIFS.

INTERRÈGNE.	1572-1573
Henri II Valois.	1573-1574
INTERRÈGNE.	1574-1575
Etienne Ier Batory.	1575-1586
INTERRÈGNE.	1587
Sigismond III Wasa.	1587-1632
INTERRÈGNE.	1632
Wladislas IV (VII) Wasa.	1632-1648
INTERRÈGNE.	
Jean II-Kasimir III (V) Vasa.	1648-1668
INTERRÈGNE.	1668-1669
Michel Ier Wisniowiecki	1669-1673
INTERRÈGNE.	1673-1674
Jean III Sobieski.	1674-1696
INTERRÈGNE.	1696-1697
Frédéric Ier-Auguste II 1°	1697-1704
Stanislas Ier Leszczynski 1°.	1704-1709
Frédéric Ier-Auguste II 2°.	1709-1733
Stanislas Ier Leszczynski 2°.	1733
Frédéric II-Auguste III.	1733-1763
INTERRÈGNE.	1763-1764
Stanislas II-Auguste IV Poniatowski.	1764-1795

ANÉANTISSEMENT POLITIQUE (Légions).	1796-1806
Frédéric III-Auguste V, grand-duc de Varsovie (imposé).	1807-1814
Alexandre Ier (II), tzar de Russie (s'imposant, ou Samozvaniétz).	1815-1825
Nicolas Ier, tzar de Russie (s'imposant).	1825-1855
(Déchéance de Nicolas en 1831.)	
Alexandre II, (III) tzar de Russie (s'imposant).	1855-....

Au commencement de cet ouvrage, nous avons dit que la Pologne était le plus ancien Etat des peuples slaves, qu'il présentait le tableau d'une civilisation avancée, et celui de la vie politique et intellectuelle dans tout son développement. Nous avons compris que pour compléter la valeur de ces assertions, il faudrait donner des preuves à l'appui, et notre cadre restreint s'y refuse; mais pour suppléer, nous donnons ici la liste chronologique des principaux personnages qui ont marqué dans toutes les branches des connaissances humaines en Pologne. En citant leurs noms, prénoms, années de naissance et de mort, on sera à même de faire des recherches dans les biographies, les encyclopédies, les bibliographies, et dans les histoires de la littérature polonaise. Cette liste renferme les noms des Polonais, des Polonaises et des étrangers naturalisés en Pologne. Les personnages qui figurent ici appartiennent à toutes les classes de la société et à différentes religions; mais le mérite et les talents les rendent égaux devant la postérité.

Les Slaves qui entourent la Pologne devraient suivre notre exemple, et donner aussi la liste de leurs célébrités; on jugerait alors quel est l'avenir qui attend la Pologne, et par la force des choses et des dates, on en arriverait à conclure qu'il serait plus historique, plus utile et plus glorieux d'établir un *Pan-Polonisme* libéral qu'un *Pan-Slavisme* despotique tzaro-moskovite, dont on parle tant!...

Si les guerriers polonais ne figurent pas dans notre nomenclature patriotique, c'est que leur nombre est trop considérable, et que nous leur réservons une place dans un plus vaste espace.

The chief glory of every people arises from its authors. (Samuel JOHNSON.)

SCIENCES.

Théologie, Controverse, Sermons.

Jordan.	930-1001
Radzyn.	940-1006
Gozdawa (Simon).	960-1129
Prawdzic (François).	1120-198
Fulko ou Pelka.	1190-258
Tarnawski (Janus).	1205-282
Romka (Jean).	1230-301
Swinka (Jacques).	1240-313
Opalinski (Jean-Lodzia).	1270-346
Wronski (Janislas).	1280-367
Bogoria-Skotnicki (Jaroslas).	1276-376
Zawisza de Kurozwenki.	1298-380
Stoykon (Stanislas).	1330-395
Mathieu de Krakovie).	1335-406
Plichta (Jacques).	1340-407
Tromba (Nicolas).	1345-422
Kurdwanowski (Jacques).	1340-425
Skarbimir (Stanislas).	1355-425
Jastrzembieç (Albert).	1360-436
Blonski (Nicolas).	1370-445
Zatorski (Paul).	1380-450
Lasocki (Nicolas).	1385-450
Elgot-Wieniawita (Jean).	1380-452
Galka (André).	1390-455
Strzempinski (Thomas).	1380-460
Kanty (Jean).	1397-473
Kazimirski (Jean).	1410-487
Narbutt (Albert).	1435-506
Dobczycki (Jean).	1440-507
Czepel (Nicolas).	1442-518
Radziwill (Albert Ier).	1478-519
Sakrau-Oswiecimski (Jean).	1431-521
Radziwill (Nicolas IV).	1470-546
Nowopolski (Albert).	1508-558
Kozminski (Benoit).	1497-559
Laski (Jean).	1495-560
Bialobrzeski (Martin).	1500-570
Lwowczyk ou Léopolita (J.).	1527-572
Iserels (Moïse).	1540-573
Sekłucyan (Jean).	1495-578
Koszutski de Zarnowica (G.).	1500 579
Hosius (Stanislas).	1503-579
Protasewicz (Valérien).	1504-579
Izraël (Georges).	1500-580
Gorski (Jacques).	1525-583
Woroniecki (Jacques).	1530-588
Warszewicki (Stanislas).	1527-591
Prazmowski (André).	1518-592

Sokolowski (Stanislas).	1536-592
Nideçki (André).	1530-593
Budzynski (Stanislas).	1533-593
Wuiek (Jacques).	1540-597
Niemoiewski (Jean).	1520-598
Rahoza (Michel).	1530-598
Laterna (Martin).	1553-598
Wereszczynski (Joseph).	1550-599
Budny (Simon).	1540-600
Socin (Faustin).	1539-604
Nikowski (Simon).	1540-605
Lilia (Pierre).	1546-606
Budny (Bieniasz).	1546-606
Terleçki (Cyrille).	1540-607
Czechowicz (Martin).	1540-608
Turnowski (Sim.-Th.).	1544-608
Giédroyç (Melchior).	1545-608
Wolan (André).	1530-610
Lasiçki (Jean).	1540-610
Treter (Thomas).	1550-610
Lubomlczyk (Séverin).	1535-612
Skarga-Pawenzki (Pierre).	1536-612
Rybinski (Mathias).	1566-612
Padniewski (Stanislas).	1540-613
Pociey (Hipace).	1545-613
Powodowski (Jérôme).	1547-613
Zoltowski (Mathias).	1574-614
Schoen (André).	1540-616
Grodzicki (Stanislas).	1541-615
Laszcz (Martin).	1551-615
Gorski (Simon).	1568-616
Krainski (Christophe).	1556-618
Paç (Nicolas).	1570-619
Smiglecki (Martin).	1572-619
Zebrowski (Félix).	1580-619
Slupeçki (Samuel).	1540-620
Sawiçki (Gaspard).	1542-620
Zamoyski (Georges).	1550-620
Borkowski (Olbracht).	1550-620
Biskupski (Pierre).	1560-620
Schmalz (Valentin).	1572-622
Lubieniecki (André).	1551-623
Radziwill (Christophe III-N.).	1607-623
Tyszkiewicz (Janus).	1544-624
Zygrowski (Jean).	1574-624
Moskorzewski (Jérôme).	1545-625
Wargocki (André).	1546-625
Zawadzki (Georges).	1548-625
Dambrowski (Samuel).	1577-625
Kiszka (Stanislas).	1570-626
Turnowski (Jean).	1557-629
Szyszkowski (Martin).	1565-630
Wollowicz (Eustache).	1568-630
Arciszewski (Elie).	1570-630
Ambroski (Mathias).	1580-630
Rudomina (André).	1558-631
Szyrwind (Constantin).	1560-631
Lubienieçki (Stanislas) aîné.	1559-633
Mikolaiewski (Daniel).	1560-633
Smotrycki (Mélèce).	1568-633
Crellius (Jean).	1590-633
Olszewski (Jacques).	1560-634
Birkowski (Fabien).	1566-636
Rudzki (Joseph-Wenzyk).	1560-637
Bzowski (Abraham).	1567-637
Sieninski (Jacques).	1568-638
Zaslawski (Alexandre).	1565-640
Kisiel (Eustache).	1570-640
Wadowita (Martin).	1567-641
Rupniewski (Joachim).	1570-643
Szembek (Frédéric).	1570-644
Makowski (Jean).	1588-644
Bembus (Mathieu).	1565-645
Oborski (Thomas).	1572-646
Bloski (Mathias).	1580-646
Dzialynski (Gaspard).	1582-646
Miiakowski (Hyacinthe).	1585-648
Wengierski (André).	1600-649
Sakowicz (Cassius).	1564-650
Paprocki (Bartholomée).	1570-650
Lubienski (Mathias).	1572-652
Lenczycki (Nicolas).	1574-651
Zamoyski (Jean).	1585-655
Siélawa (Anastase).	1590-655
Radziwill (Albert).	1590-656
Ruar (Martin).	1600-657
Sanguszko (Jérôme).	1603-657
Parczewski (Pierre).	1605-659
Schlichting (Jonas).	1592-661
Zawisza (Jean).	1605-661
Bodoçki (Laurent).	1607-661
Druzbiçki (Gaspard).	1591-662
Kochanowski (André-Alex.)	1618-667
Tyzenhauz (Gaspard).	1620-669
Komenski (Jean-Amor).	1592-671
Radziwill (Nicolas XV-F.).	1659-672
Czartoryski (Florian).	1605-673
Lubienieçki (Stanislas) cadet.	1623-675
Markiewicz (Jean).	1606-676
Lanckoronski (Vespasien).	1610-677
Wiszowaty (André).	1608-678
Arnold de Leszno (Nicolas).	1618-680
Sandius (Christophe).	1644-680
Makowski (Simon).	1615-683
Susza (Jacques).	1605-685
Mlodzianowski (Thomas).	1610-686
Arnold (Nicolas).	1630-690
Baranowicz (Lazare).	1630-693
Rutka (Théophile).	1623-700
Oginski (Louis-Charles).	1640-718
Moneta (Jean).	1659-735
Horain (Alexandre).	1660-735
Kulczynski (Ignace).	1665-741
Ichiel de Minsk.	1680-750
Bem (Godefroi).	1680-750
Liebelt (Daniel).	1690-750
Puzyna (Joseph).	1695-751
Izrael de Zamosc.	1690-758
Czartoryski (Théodore).	1705-767
Wollowicz (Antoine).	1700-769
Jaroszewicz (Florian).	1700-770
Wysocki (Samuel).	1706-771
Niegolewski (Bernard).	1715-776
Czerniewicz (Stanislas).	1728-785
Chodzko (Ignace-Boreyko).	1720-787
Wodzinski (Gabriel).	1725-787
Kalinski (Guillaume).	1747-789
Garnysz (Mathias).	1748-789
Gaon (Elie).	1723-793
Lachowski (Sébastien).	1730-794
Friese (Christophe-Théoph.)	1717-795
Karpowicz (Michel).	1744-805
Kossakowski (Jean-Nepomuc).	1755-808
Mencinski (Albert-Joseph).	1743-813
Starzenski (Hyacinthe).	1750-816
Pomorzkant (Athanase).	1736-823
Hryniewiecki (Modeste).	1758-823
Chodani (Jean-Kanty).	1774-823
Golanski (Philippe de Neri).	1751-824
Gorzenski (Thimothée).	1743-825
Bielski (Simon).	1745-826
Sosnowski (Platon).	1800-827
Wolicki (Théophile).	1760-829
Cieciszowski (Gaspard).	1745-831
Dauksza.	1798-831
Niegolewski (Jean-Nepomuc).	1743-834
Falkowski (Jacques).	1778-836
Giédroyç (Joseph-Arnolphe).	1754-838
Nosewicz.	1780-840
Dunin (Martin).	1774-842
Trynkowski (Stanislas).	1806-842
Choloniewski (Stanislas).	1791-846
Ryllo (Maximilien).	1802-848
Falkowski.	1774-848
Skorkowski (Charles-Sarius).	1767-851
Szumborski (Philip.-Félicien).	1771-851
Dmochowski (Kasimir).	1779-851
Bloçki (Nicolas).	1785-851
Szymanski (Paul).	1781-852
Antoniewicz (Charles).	1807-852
Laski (Martin).	1799-853
Sztach (Ignace).	1797-854
Wasilowski (Thomas).	1800-854

Philosophie, Mathématiques, Astronomie, Médecine, Chimie, Physique, Histoire naturelle, Agronomie, Art militaire.

Ciolek ou Vitellio (Erasme).	1210-285
Nicolas de Posen.	1300-365
Radliçki (Jean).	1320-392
Koth (Vincent).	1370-448
Olkuski (Martin).	1400-475
Sanocki (Grégoire).	1404-479
Koffski (Vincent).	1418-488
Grodziçki (Laurent).	1420-495
Chotkowski (Pierre).	1430-497
Brudzewski (Albert).	1445-497
Welss (Jean).	1430-498
Mochinger (Martin).	1440-500
Glogowczyk (Jean).	1440-507
Zaleski (Jacques).	1450-515
Grodziçki (Mathias).	1450-517
Stobniçki (Jean).	1450-520
Radunszyç (Antoine).	1460-520
Miechowita (Mathias).	1474-523
Pieczychowski (Léonard).	1470-525
Bodermann (Thomas).	1460-530
Szamotulski (Mathieu).	1460-532
Wroclawczyk (Michel).	1444-534
Okuski (Martin).	1460-540
Noskowski (Lucas).	1470-540
Kobylinski (André-Pierre).	1480-543
Kopernik (Nicolas).	1473-543
Tektander (Joseph).	1480-543
Wedeliçki (Pierre).	1480-545
Hoffen (Jean).	1485-548
Mymer (François).	1490-548
Lowiçki (Simon).	1480-550
Sabin (Bartholomé).	1480-556
Reszka (Valentin).	1460-557
Falimirski (Etienne).	1490-560
Tarnowski (Jean-Amor).	1490-561
Prokopowicz (Nicolas).	1488-564
Nowopolski (Albert).	1494-564
Pierre de Posen.	1500-568
Strus ou Struth (Joseph).	1510-568
Spiczynski (Jérôme).	1515-570
Grzepski (Stanislas).	1526-572
Iserels (Moïse).	1540-573
Siennik (Martin).	1500-575
Lazarowicz (Félix).	1510-575
Goski (Gaspard).	1515-578
Kwiatkowski (Martin).	1520-580
Szneberger (Antoine).	1525-581
Chrosciewski (Stanislas).	1530-585
Szeliga (Albert).	1540-585
Mikan (Etienne).	1540-586
Urzendowski (Martin).	1530-590
Krzyzanowski (André).	1530-590
Sabinka (Stanislas).	1535-590
Slowaçki (Pierre).	1540-590
Malinski (Gaspard).	1540-590
Barski (Mathias).	1553-591
Krzyzanowski (André).	1562-599
Oczko (Albert).	1536-600
Umiastowski (Pierre)	1555-600
Piotrkowczyk (Melchior).	1560-600
Simonius.	1562-600
Widawczyk (Valentin).	1565-601
Latosz (Jean).	1530-605
Bernat-Krakowski.	1530-606
Pistor-Nidecki (Jean)	1540-608
Syrenski (Simon).	1539-611
Dorohostayski (Christophe).	1562-611
Oczko (Vincent).	1560-612
Zebrowski (Félix).	1550-613
Januszowski (Jean).	1550-613
Radziwill (Nicolas XI).	1589-614
Tydycki (François).	1554-617
Fontani (Valentin).	1536-618
Dybowieçki (Stanislas).	1550-618
Elhaf (Adam-Joachim).	1555-618
Niedzwieçki (Jean).	1555-620
Borek (Albert).	1560-620
Possel (Joachim).	1565-624
Slizien (Alexandre).	1595-625
Moskorzewski (Jérôme).	1596-625
Krysinski (Salomon).	1540-626
Petrycy (Sébastien).	1550-626
Birkowski (Simon).	1574-626
Macionzek (Jean).	1560-629
Czyachowski (Pierre).	1550-630
Burski (Adam).	1550-630
Zawadzki (Stanislas).	1552-630
Chmielniçki (Martin).	1559-632
Sendigovius.	1556-635
Syxt (Erasme).	1560-635
Kirsten (Pierre).	1577-640
Zoltowski (Jean-Woyslas).	1596-640
Petrycy (Jean-Innocent).	1565-641
Naymanowicz (Jacques).	1583-641
Joanniçki (Gabriel).	1568-645
Smieszkowicz (Laurent).	1565-646
Sendziwoy (Michel).	1566-646
Pipan (Georges).	1567-648
Wonieyski (Mathias).	1575-648
Sleszkowski (Sébastien).	1577-648
Sapalski (Christophe).	1580-648
Freytag (Adam).	1608-650
Arciszewski (Paul).	1590-651
Matezy (Jean).	1570-652
Naymanowicz (Christophe).	1580-652
Siémiénowicz (Kasimir).	1590-652
Solski (Gaspard).	1580-653
Beckher (Daniel).	1594-655
Arciszewski (Christophe).	1592-656
Mochinger (Georges).	1595-656
Boym (Michel).	1596-659
Lettow (Mathias).	1593-660
Szulç (Jérôme).	1610-660
Ochoçki (Gabriel).	1615-660
Meyzner (Christophe).	1602-667
Zorawski (Nicolas).	1610-670
Bobowski (Albert).	1600-675
Johnstone-Szamotulski (Jean).	1603-675
Seger (Georges).	1628-678
Szulç (Simon).	1612-679
Hewelke (Jean).	1611-687
Solski (Stanislas).	1620-690
Meninski (François).	1623-690
Schmidt (Jean).	1624-690
Makowski (Simon-Stanislas).	1630-690
Blank (Daniel).	1618-691
Tylkowski (Albert).	1634-695
Danilkowicz (Mathias).	1630-700
Morawski (Jean).	1631-700
Lopacki (Hyacinthe).	1640-700
Gottwald (Christophe).	1645-700
Durosz (Venceslas)	1640-704
Zaïonczkowicz (Jean).	1650-717
Ben-Jozef (Jonathan).	1670-730
Erndtel (Henri-Christin).	1670-734
Messerschmitz (Daniel).	1685-735
Rzonczynski (Gabriel).	1670-737
Kulmus (Jean-Adam).	1689-745
Radziwill (Martin Ier-Nicolas).	1705-750
Izrael de Zamosç.	1690-758
Radziwill (Albert VI).	1717-760
Lelewel (Henri).	1695-763
Wadowski (Stanislas).	1690-769
Wolff (Abraham-Emmanuel).	1690-770
Moronski (Jacques-Jean).	1695-770
Mizler (Laurent).	1700-770
Dunczewski (Stanislas).	1701-770
Neyfeld-Zdunski (Jér.-Ern.).	1725-773
Samson de Slonim.	1710-780
Ustrzycki (Sébastien-André).	1739-783
Czempinski (Jean).	1721-786
Badurski (André).	1740-789
Woyda (Charles).	1720-790
Orlowski (André-Jean).	1731-790
Gaon (Elie).	1723-793
Krupinski (André).	1740-793
Szaster (Jean).	1741-793
Lazowski (Joseph).	1730-794
Kluk (Christophe).	1739-796
Ladowski (Remi).	1738-798
Sulkowski (Joseph).	1774-798
Jaskiewicz (Jean).	1730-800
Maïmon (Salomon).	1754-800
Rogalinski (Joseph).	1728-802
Osinski (Joseph).	1738-802
Zaborowski (Ignace).	1754-803
Gagatkiewicz (Valentin).	1750-805
Potulicki (Michel).	1756-805
Markiewicz (Onuphre).	1740-807
Chlebowski (Christop.-Guill.)	1754-807
Scheidt (François).	1759-807
Hube (Michel-Jean).	1737-808
Kortum (Charles).	1749-808
Satanow (Isaac).	1740-809
Poczobut-Odlanicki (Martin).	1728-810
Filipeçki (Joseph).	1757-810
Czech (Joseph).	1762-810
Bystrzyçki (Jean).	1772-810
Nikuta (Martin).	1732-812
Perzyna (Louis).	1740-812
Sapieha (Alexandre).	1773-812
Gawronski (André).	1740-813
Symonowicz (Roman).	1750-813
Lafontaine (Léopold).	1756-813
Jarmund (Maurice).	1786-815
Niszkowski (Frédéric).	1774-816
Przeczytanski.	1750-817
Szymkiewicz (Jacques).	1760-818
Narwoysz (François).	1742-819
Briotet (Jacques).	1746-819
Bergonzoni (Michel).	1748-819
Lefin (Mendel de Satanow).	1750-820
Lernet (Jean).	1760-820
Niemczewski (Zacharie).	1766-820
Luczynski (Jean).	1780-820
Sieradzki (Elie).	1782-821
Trzcinski (André).	1750-823
Becu (Auguste).	1771-824
Sawiczewski (Joseph).	1762-825
Staszic (Stanislas).	1755-826
Dombrowski (Antoine).	1760-826
Herberski (Vincent).	1784-826
Arnold (Georges-Christophe).	1747-827
Dziarkowski (Hyacinthe-Aug.).	1750-827
Boïanus (Louis-Henri).	1776-827
Freyer (Jean-Théophile).	1778-828
Markowski (Joseph).	1758-829
Sniadecki (Jean).	1756-830
Gorzkowski.	1770-830
Wozniakowski (Ign.-Jacq.).	1779-831
Zakrzewski (Martin).	1803-831
Boduszynski (Georges-Albert).	1768-832

Skrodzki (Joseph).	1787-832
Woyciechowski (Joseph).	1790-832
Magier (Antoine).	1762-837
Brandt (François).	1777-837
Sniadecki (André).	1768-838
Wroniecki (Antoine).	1770-838
Chodkiewicz (Alexandre).	1776-838
Bielkiewicz (Adam).	1780-840
Wisniewski (Vincent).	1784-840
Porcyanko (Constantin).	1780-841
Besser (Willibald).	1770-842
Frank (Joseph).	1771-842
Krochmal (Nachman).	1777-842
Kuczkowski (Thomas).	1770-843
Kostecki (François).	1760-844
Rudnicki (Adam-Antoine).	1780-844
Hreczyna (Grégoire).	1796-844
Stern (Abraham).	1775-845
Stummer (Jean-Baptiste)	1784-845
Iundzill (Boniface).	1761-846
Wolff (Auguste-Ferdinand).	1762-846
Marcinkowski (Charles).	1800-846
Starzynski (Alphonse).	1805-846
Brandt (Jean-Frédéric).	1812-846
Garbinski (Gaëtan).	1786-847
Lelewel (Jean-Paul).	1795-847
Walter (Philippe).	1811-847
Polinski (Michel-Pelka).	1784-848
Skolimowski (Raphaël).	1785-848
Arminski (François).	1790-848
Prondzynski (Ignace).	1792-850
Sznaydé (François).	1792-850
Bem-Gluchowski (Joseph).	1794-850
Ney ou Nowotny (Charles).	1809-850
Bentkowski (Alfred-Félix).	1813-850
Boguslawski.	1789-851
Frter (Isaac).	1790-851
Hechel (Frédéric).	1795-851
Famulski (André).	1803-851
Nosarzewski (Ignace).	1773-852
Estreicher (Aloïs-Raphaël).	1784-852
Krzyzanowski (Adrien).	1787-852
Malcz (Guillaume).	1795-852
Wronski (Hoëné).	1779-853
Tyzenhauz (Constantin).	1789-853
Reinhardt (Charles).	1690-853
Zenowicz (Georges-Despot).	1782-854
Stolzman (Charles-Théophile).	1793-854
Kozlowski (Aloïs-Caliste).	1806-854

Droit, Législation, Jurisprudence, Politique, Diplomatie, Polémique, Économie politique.

Dunin (Pierre de Skrzynno).	1130-195
Gowork (Jean-Rawicz).	1149-202
Koscielecki (Nicolas).	1199-250
Plichta.	1210-300
Moskorzowski (Pakos'as).	1230-317
Kalinowski (Jean).	1235-330
Ostrowski (Christin).	1240-331
Radziwill (Woyszund).	1356-412
Sunigayllo (Simon).	1350-420
Laskary-Goslawicki (André).	1355-426
Gastold (Jean).	1360-429
Konieçpolski (Jacques).	1365-430
Dolenga (Paul-Wladimir).	1360-435
Spytek de Melsztyn.	1362-435
Ostrorog (Sendziwoy).	1364-439
Oscik (Grégoire).	1368-440
Chodzko (André-Boreyko).	1369-440
Lassocki (Nicolas).	1380-450
Olesnicki (Zbignée) aîné.	1388-455
Kmita (Dobieslas).	1405-478
Jastrzembiec de Rytwiany (J.).	1410-480
Chodkiewicz (Jér.-Boreyko).	1415-482
Dombrowski (Nicolas).	1418-483
Czapski (Hugues).	1420-489
Dzialynski (Nicolas).	1425-490
Olesnicki (Zbignée) cadet.	1420-493
Bonaccorsi (Philippe-Callim.).	1437-496
Ostrorog (Jean).	1440-499
Tarnowski (Jean-Amor).	1442-500
Radziwill (Pierre).	1430-500
Radziwill (Nicolas II).	1398-509
Dombrowski (Jean).	1440-515
Zaborowski (Stanislas).	1450-520
Ciolek ou Vitellius (Erasme).	1450-522
Radziwill (Nicolas III).	1470-522
Radziwill (Jean II).	1474-522
Pilecki (Nicolas).	1475-523
Laski (Jean).	1456-531
Szydlowiecki (Christophe).	1465-532
Balinski (Jean).	1468-532
Jaskier (Nicolas).	1456-535
Tomicki (Pierre).	1455-535
Niegolewski (Jean).	1468-536
Tomicki (Stanislas).	1460-539
Dzialynski (Nicolas).	1465-544
Taszycki (Nicolas).	1480-550
Szamotulski (Grégoire).	1480-550
Macieiowski (Samuel).	1498-550
Kmita (Pierre).	1510-551
Radziwill (Jean IV).	1516-551
Przyluski (Jacques).	1480-554
Boratynski (Pierre).	1485-558
Ocieski (Jean).	1490-563
Radziwill (Nicolas VI).	1515-565
Gorski (Stanislas).	1494-567
Czartoryski (Alexandre).	1495-570
Padniewski (Philippe).	1495-572
Szemioth (Melchior).	1498-572
Naruszewicz (Jean-Nicolas).	1498-573
Turobinski (Jean).	1511-575
Chodkiewicz (Jean-Boreyko).	1512-579
Zenowicz (Georges-Despot).	1515-579
Czartoryski (Alexandre).	1515-580
Herburt (Jean).	1520-580
Wollowicz (Eustache).	1530-584
Dzialynski (Jean).	1532-585
Walewski (Adam-Nicolas).	1518-587
Modrzewski (André).	1520-587
Zolkiewski (Stan. de Zolkiew).	1524-588
Firley (Nicolas).	1525-588
Sierakowski (Jean).	1509-589
Potulicki (Pierre).	1510-589
Szafranieç (Stanislas).	1515-690
Pszonka (Stanislas).	1520-590
Uchanski (Paul).	1530-590
Myszkowski (Pierre).	1505-591
Kryski (Stanislas).	1500-592
Tenczynski (André)	1500-593
Opalinski (André).	1504-593
Wilkanowski (Albert).	1505-593
Kostka (Christophe).	1506-594
Koscielecki (Jean).	1510-595
Kostka (Pierre).	1525-595
Litwin (Nicolas).	1525-596
Rozrazewski (Jérôme).	1530-600
Kaszowski.	1530-600
Lonczynski (Jean).	1535-600
Radziwill (Georges III).	1556-600
Firley (Nicolas).	1540-601
Haraburda (Nicolas).	1540-602
Karnkowski (Stanislas).	1520-603
Tarnowski (Jean).	1525-603
Solikowski (Jean-Démétrius).	1539-603
Lesniowolski (Martin).	1540-603
Zamoyski (Jean-Sarius).	1541-605
Warszewicki (Christophe).	1542-605
Goslicki (Laurent).	1535-607
Stadnicki (André).	1520-608
Macieiowski (Bernard).	1539-608
Pstrokonski (Mathias).	1525-609
Oginski (Bogdan-de Kozielsk).	1545-610
Potocki (Jean de Potok).	1550-611
Krasinski (Jean-André).	1550-612
Dresner (Thomas).	1550-613
Januszowski (Jean).	1550-613
Krasinski (Stanislas).	1552-613
Czarodzki (Grégoire).	1540-614
Konopacki (Mathias).	1545-614
Zamoyski (Jean-Grzymalczyk).	1548-614
Zawisza (Christophe).	1540-615
Zenowicz (Christophe-Despot).	1540-615
Woyna (Gabriel).	1540-615
Skrobiszewski (Jacques).	1545-615
Woyna (Benoit).	1525-616
Wodynski (Jean).	1530-616
Tyszkiewicz (Théod.-Skumin).	1531-616
Radziwill (Nicolas III-Chr.)	1549-616
Sieniawski (Adam-Jérôme).	1540-616
Tylicki (Pierre).	1543-616
Warszycki (Stanislas).	1543-616
Niemoïewski (Georges).	1550-616
Tenczynski (Gabriel).	1550-617
Kryski (Félix).	1550-617
Krzystanowicz (Stanislas).	1577-617
Smogulecki (Mathias).	1578-617
Lanckoronski (Stanislas).	1585-617
Dzialynski (Stanislas).	1570-618
Grudzinski (Stanislas).	1575-618
Siemaszko (Nicolas).	1576-618
Szczerbiç (Paul).	1563-619
Smiglecki (Martin).	1572-619
Sluszka (Christophe).	1535-620
Tyszkiewicz (Théod.-Skumin).	1540-620
Swoszowski (Jean).	1540-620
Wolodkowicz (Jean-Chrys.).	1545-620
Niemoïewski (Stanislas).	1570-620
Janidlowski (Jacques).	1568-620
Rudnicki (Simon).	1560-621
Ostrorog (Jean-Kanty).	1550-622
Talwosz (Adam).	1535-624
Danilowicz (Nicolas).	1540-624
Gembicki (Laurent).	1540-624
Sapieha (Nicolas).	1545-626
Niemoïowski (Mathias).	1550-626
Zbarazski (Chr.-Korybut).	1580-627
Mielzynski (Lucas).	1582-627
Olesnicki (Nicolas).	1550-629
Zenowicz (Christophe-Despot).	1548-630
Wolski (Nicolas).	1550-630
Kosobudzki (Adam).	1560-630
Wollowicz (Eustache).	1565-630
Lipski (André).	1550-631
Grochowski (Achacius).	1550-632
Kolaczkowski (Nicolas).	1556-632
Walewski (Adam-Colonna).	1557-632
Siemek (Gaspard).	1560-632
Krasiçki (Martin).	1658-632
Wapowski (Jan-Stanislas).	1550-633
Strawinski (Balcer).	1555-633
Baranowski (Jean).	1556-633
Sapieha (Léon).	1557-633
Zolkiewski (Jean).	1560-633
Zegocki (Martin).	1570-634
Nowodworski (Adam).	1575-634
Wiesiolowski (Nicolas).	1578-634
Niegolewski (Mathias).	1687-634
Sapieha (Jean-Stanislas).	1575-635
Chreptowicz (G.-Littawor).	1576-635
Leszczynski (Raphaël).	1560-636
Ligenza (Nicolas).	1560-637
Korycinski (André).	1562-637
Tenczynski (Jean).	1555-638
Konarski (Samuel).	1565-638
Wiesiolowski (Christophe).	1560-638
Wenzyk (Jean).	1570-638
Zamoyski (Thomas).	1584-638
Sanguszko (Simon-Lubart).	1585-638
Rakowski (Jean-Albert).	1560-639
Lisieçki (André).	1565-639
Plichta (Valentin).	1567-639
Madalinski (Albert).	1570-640
Sokolinski (Jean-Druçki).	1570-640
Czartoryski (Nicolas).	1570-640
Giédroyç (Martin).	1572-640
Paç (Etienne).	1573-640
Elzanowski (Lucas).	1575-640
Lubienski (Stanislas).	1577-640
Zawadzki (Jean).	1585-640
Tyszkiewicz (Janus).	1590-642
Zadzik (Jacques).	1570-642
Tryzna (Martin).	1565-643
Dzialynski (Paul).	1570-643
Korsak (Joseph).	1572-645
Fredro (Jacques-Maximilien).	1575-646
Rudomina (Jean).	1578-646
Sobieski (J. de Sobieszany).	1580-646
Niegolewski (Jean).	1591-648
Szoldrski (André).	1583-650
Chodkiewicz (Chr.-Boreyko).	1590-650
Zawadzki (Théodore).	1595-650
Ossolinski (Georges).	1595-650
Moszynski (André).	1590-653
Opalinski (Lucas).	1574-654
Radziwill (Alexandre Ier-L.).	1594-654
Radziwill (Albert IV-Stan.).	1593-656
Gembicki (Pierre).	1585-657
Sapieha (Léon-Kasimir).	1585-659
Koniecpolski (Alexandre).	1590-659
Chodkiewicz (Jean-Boreyko).	1580-661
Wolodkowicz (Christophe).	1585-661
Opalinski (Lucas).	1582-662
Potoçki (Stanislas de Potok).	1585-667
Paç (Pierre).	1600-670
Wilczek (François).	1605-670
Krasinski (Gabriel-Korvin).	1610-673
Buzenski (Stanislas).	1600-676
Olszowski (André).	1595-677
Fredro (André-Maximilien).	1595-679
Iesman (Christophe).	1610-680
Radziwill (Michel Ier-Kasimir).	1625-680
Kopeç (Jean-Charles).	1628-680
Wielhorski (Georges).	1610-684
Dzialynski (Sigismond).	1612-685
Hartknoch (Jean-Christophe).	1615-687
Radziwill (Georges VIII-J.).	1668-689
Czartoryski (Michel).	1660-692
Los (Stanislas).	1660-694
Radziwill (Dominique Ier-N.)	1643-697
Breza (Albert-Constantin),	1645-698
Zawadzki (Kasimir).	1630-700
Dzieduszycki (François).	1630-700
Chwalkowski (Nicolas).	1635-700
Sluszka (Joseph-Boguslas).	1634-701
Lubomirski (Stanislas-Hérac.).	1630-702
Dombski (Sigismond).	1632-704
Ledochowski (François).	1635-704
Zalaszowski (Nicolas).	1631-705
Radzieïowski (Michel).	1645-705
Ladowski (Mathias).	1640-710
Niegolewski (Mathias).	1654-712
Bronisz (Pierre).	1648-720
Krosnowski (Nicolas).	1650-723
Ledochowski (Stanislas).	1648-725
Przezdziecki.	1650-728
Chomentowski (Stanislas).	1658-728
Mycielski (Alexandre).	1650-729
Raczynski (Michel).	1660-729
Jablonowski (Jean-Stanislas).	1650-731
Wielopolski (François).	1655-732
Biélinski (François).	1660-732
Mycielski (Mathias).	1665-738
Niezabytowski (Boguslas).	1670-739
Pociey (Alexandre).	1665-740
Chroscinski (Albert).	1670-740
Radziwill (Michel V-Kasimir).	1702-740
Czartoryski (Kasimir).	1670-741
Szczytt (Joseph).	1735-750
Radziwill (Nicolas XVIII-Ig.).	1736-750
Mycielski (Joseph).	1678-750
Chodzko (And.-Michel-Bor.).	1678-752
Sapieha (Jean-Frédéric).	1680-752
Radziwill (Georges IX).	1721-754
Zaluski (Stanislas-André).	1680-758
Wessel (Théodore).	1685-760
Walewski (Joseph).	1690-760
Ladowski (Martin).	1690-760
Abramowicz (André).	1675-762
Poniatowski (Stan.-Ciolek).	1677-762
Wodzicki (Michel).	1688-764
Leszczynski (Stan de Leszno).	1674-766
Zeglicki (Arnolphe).	1696-766
Lubienski (Wladislas).	1703-766
Gizycki (Bartholomée).	1700-768
Plater (Constantin-Louis).	1705-769
Sanguszko (Joseph-Lubart).	1706-769
Drohoïowski (Joseph).	1705-769
Chwalkowski (Georges).	1700-770
Romer (Alexandre).	1700-771
Braniçki (J.-C. de Ruszcza).	1688-771
Wielopolski (Jean).	1700-773
Konarski (Stanislas).	1700-773
Lonçki (Adam).	1705-773
Lengnich (Godefroi).	1689-774
Granowski (Kasimir).	1690-774
Morski (Antoine).	1695-775
Czartoryski (Michel-Frédéric).	1696-775
Zyberg (Josaphat-Jean).	1698-777
Rzewuski (Joseph-Wenceslas).	1705-779
Wielhorski (Michel).	1710-780
Prozor (Joseph).	1740-780
Reyten (Thadé).	1742-780
Kamienski (Adolphe).	1737-781
Mielzynski (Joseph).	1738-781
Czartoryski (Aug.-Alex.).	1697-782
Oginski (André de Kozielsk).	1720-783
Lonçki (Adam).	1723-783
Ledochowski (François).	1725-783
Mokronoski (André).	1713-784
Popiel (Joseph).	1715-785
Bystrzonowski (Gaëtan).	1716-785
Loyko (Félix).	1740-786
Poplawski (Antoine).	1739-786
Soltyk (Gaëtan).	1715-788
Grocholski (Martin).	1740-789
Trzeciak (Michel).	1745-789
Radziwill (Charles III-Stan.).	1734-790
Mycielski (Joseph).	1740-790
Skrzetuski (Vincent).	1745-791
Kwilecki (Jean).	1745-792
Zamoyski (André).	1716-792
Sulkowski (Antoine).	1718-794
Grabowski (Thadé).	1740-794
Zoltowski (Marcel).	1732-795
Szembek (Christophe-Hilaire).	1723-797
Sapieha (Kasimir-Nestor).	1750-797
Szybinski (Dominique).	1723-799
Dederko (Kasimir).	1735-800
Bohuszewicz.	1740-800
Ierzmanowski (François).	1737-802
Zakrzewski (Ign.-Wyssogota).	1744-802
Bulharyn.	1745-802
Ostrowski (Théodore).	1750-802
Kimbar (Joseph).	1760-802
Mikorski (Denis).	1762-803

Chodzko (Kasimir-Boreyko).	1740-804
Krasinski (Adam-Korwin).	1720-805
Tyszkiewicz (Louis-Skumin).	1720-805
Rzewuski (Séverin).	1745-805
Potocki (Stanislas-Félix).	1750-805
Mniszech (Michel-Vandalin).	1748-806
Komarzewski (Jean).	1740-808
Radziminski (Joseph).	1740-808
Malachowski (Stan.-Nalencz).	1736-809
Zwierkowski (Ignace).	1750-809
Piattoli (Scipion).	1750-809
Potocki (Ignace).	1751-809
Borkowski (Jean).	1720-810
Olizar.	1740-810
Niegolewski (Apollinaire).	1784-810
Chreptowicz (J.-Littawor).	1717-812
Wodzinski (Charles).	1738-812
Olizar (Joseph-Kalassant).	1748-812
Kollontay (Hugues).	1750-812
Luszczewski (Jean-Paul).	1764-812
Czaçki (Thadé).	1765-813
Steiner (Christin-Théophile).	1746-814
Korsak (Samuel).	1740-815
Dzieduszyçki (Valérien).	1745-815
Stroynowski (Jérôme).	1752-815
Wawrzeçki (Thomas).	1740-816
Bialopiotrowicz (Georges).	1740-816
Olizar (Philippe de Néri).	1753-816
Ostrowski (Thomas-Rawicz).	1739-817
Kilinski (Jean).	1755-817
Niegolewski (Félicien).	1748-818
Matuszewiç (Thadé).	1755-819
Linowski (Alexandre).	1763-821
Oldakowski (Ignace).	1785-821
Wybiçki (Joseph).	1747-822
Czartoryski (Adam-Kasimir).	1733-823
Badeni (Martin).	1750-824
Iezierski (Hyacinthe).	1750-826
Brzostowski (Paul-Xavier).	1739-827
Nakwaski (Cyprien).	1744-827
Surowiecki (Laurent).	1769-827
Komorowski (Joseph).	1791-827
Sobolewski (Ignace).	1770-828
Kicinski (Pie).	1752-828
Prozor (Charles).	1750-828
Bielinski (Pierre).	1754-829
Lelewel (Charles).	1743-830
Sobolewski (Valentin).	1760-830
Soroka (Georges-Skalnik).	1750-831
Jelowiçki (Venceslas).	1773-831
Kozlowski (Joseph).	1798-831
Sobanski (Michel).	1755-832
Malewski (Simon).	1759-832
Niemoïowski (Vincent).	1784-832
Soltyk (Stanislas).	1751-833
Batowski (Alexandre).	1751-833
Boreyko (Wenceslas).	1753-833
Poniatowski (Stan.-Ciolek).	1754-833
Oginski (Michel-Cléophas).	1765-833
Zawisza (Arthur-Czarny).	1800-833
Horodyski (André).	1765-835
Niemoïowski (Bonaventure)	1787-835
La Roche (Kasimir de).	1765-836
Litwinski Vincent).	1785-837
Plater (Philippe).	1790-839
Konarski (Simon).	1800-839
Hubé (Michel).	1780-840
Dzierzkowski (Joseph).	1780-840
Bandtkie (Jean-Vincent).	1783-840
Rudzki (François-Skarbek).	1766-842
Danilowicz (Ignace).	1768-843
Chodzko (Louis-Boreyko).	1769-843
Lagowski (Pierre-Ludomir).	1774-843
Wolowski (François).	1789-843
Jlinski (Auguste).	1764-844
Ostrowski (Antoine-Rawicz).	1781-845
Zaluski (Charles).	1794-845
Moszczenski (Alex.-Ezéchiel).	1759-846
Wieloglowski (Gaspard).	1769-846
Slotwinski (Constantin).	1790-846
Rembielinski (Victor).	1783-847
Sobanski (Isidore).	1796-847
Wisniowski (Théophile).	1807-847
Kapuscinski (Joseph).	1807-847
Romer (Michel).	1770-848
Lubienski (Félix).	1756-848
Wodzinski (Mathias).	1782-848
Jelowiçki (Eduard).	1803-848
Rychter (Ignace-Loyola).	1790-849
Wasilewski (Thadé).	1800-850
Wierzbolowicz (Charles).	1770-851
Radziecki (Dominique).	1775-851
Chodzko (Jean-Boreyko).	1776-851
Trudzinski (Jean).	1799-851
Wilkonski (Clément).	1803-851
Morawski (Théophile).	1793-854
Jakubowski (Henri).	1803-854
Stempowski (Léon).	1791-855
Zan (Thomas).	1795-855
Alcyato (Jean).	1810-855

BEAUX-ARTS.

Architecture, Sculpture, Peinture, Gravure, Musique.

(*a.* veut dire architecture, *s.* sculpture, *p.* peinture, *g.* gravure, *m.* musique.)

Wolcner (Octavien), *a.*	1103-170
Tyczko de Posen, *p.*	1270-340
Arler (Pierre), *a.*	1300-375
Martin de Krakovie, *p.*	1310-380
Wenzyk (Jacques), *p.*	1350-410
Schilder (Jacques), *p.*	1360-420
Durink (Stanislas), *p.*	1370-430
Wenceslas de Tenczyn, *s.*	1380-450
Martin de Sroda, *p.*	1390-450
Woytko, *p.*	1395-450
Nicolas de Warsovie, *p. s.*	1390-455
Pierre de Warsovie, *p.*	1400-460
Grégoire de Krakovie, *s.*	1410-470
Jacques de Posen, *p.*	1410-470
Drwal (Jean), *p.*	1420-477
Oleski (Stanislas), *p.*	1430-480
Wielki (Jean), *p.*	1420-490
Mathias de Krakovie, *p.*	1430-499
Goray (Jean), *p.*	1430-510
Huber (Georges), *s.*	1435-512
Martin de Krakovie, *p.*	1450-515
Nicolas de Krakovie, *p.*	1440-516
Michel de Krakovie, *p.*	1450-520
Pierre de Biecz, *s.*	1460-520
Wielowski (Jean), *p.*	1455-530
Sues (Jean), *p.*	1460-530
Adam, *p.*	1480-530
Stoss ou Stwosz (Wit), *a. p. gr.*	1447-533
Grabowski (Stanislas), *p.*	1465-535
Stoss ou Stwosz (Stanislas), *s.*	1465-540
André, *a. p.*	1470-540
Swach (Stanislas), *p.*	1480-540
Martin de Lublin, *p.*	1485-540
Janda (Jean), *s.*	1460-544
Teplar (Stanislas), *p.*	1470-545
Bartholomée, *p.*	1480-550
Jean de Krakovie, *s.*	1490-550
Burkath (Jean), *p.*	1495-550
Szczyrba (Stanislas), *p.*	1480-552
Baczkowska (Dorothée), *p.*	1500-552
Dziwak-Wunderlich (P.), *p.*	1500-553
Bari (Pierre), *p.*	1490-555
Baczkowski (Mathias), *p.*	1490-560
Ostrowski (Martin), *p.*	1495-560
Chebda (Stanislas), *p.*	1500-560
Kwiatonowski (Christophe), *p.*	1500-560
Styrzon (Mathias), *p.*	1490-565
Canavesi (Jérôme), *s.*	1495-570
Siékiéra (Paul), *p.*	1500-570
Copikowicz (Jacques), *p.*	1503-570
Bochwicz (Simon), *fondeur.*	1505-570
Szamotulski (Wenceslas), *m.*	1530-573
Stuba (Denis), *p.*	1515-580
Michalowicz (Jean), *a. s.*	1520-580
Litwinek (Jean), *p.*	1535-590
Haller (Justin), *s.*	1530-600
Szwankowski (Jean), *p.*	1530-600
Grodecki (Wenceslas), *g.*	1549-600
Brandt (Jean), *m.*	1540-601
Cebulski (Pierre), *p.*	1550-610
Treter (Thomas), *p. g.*	1558-612
Kurç (Gaspard), *p.*	1550-615
Moller (Antoine), *p.*	1580-615
Paszkowski (Mathias), *p.*	1548-617
Dluski (Janus), *a.*	1550-620
Sniadecki (François), *p.*	1570-620
Niderland (Jacques), *m.*	1575-620
Troschell (Jacques), *p.*	1583-624
Maliskiewicz (Albert), *p.*	1570-630
Claboni (Chr.-Franç.), *m*	1570-630
Makowski (Thomas), *g.*	1575-630
Porembski (Lucas), *p.*	1594-637
Engelhard (Jean), *g.*	1585-640
Ziarnko (Jacques), *g.*	1590-640
Plominski (Albert), *p.*	1595-640
Buçki (Guillaume), *m.*	1601-643
Dzwonowski (Zacharie), *p.*	1580-650
Campana (Hyacinthe), *p*	1600-650
Dolabella (Thomas), *p.*	1570-650
Polak (Martin-Théophile), *p.*	1580-650
Mieszkowicz (Jacques), *p.*	1590-650
Surmacki (Jean), *g.*	1595-650
Piontkowski (Simon) *m.*	1610-653
Morawa (Mathias), *p. g.*	1590-655
Miltwitz (Bartholomé), *p.*	1595-656
Blechowski (Martin), *p.*	1600-660
Chmielowicz (Samuel), *p.*	1602-660
Cieszynski (Laurent), *p.*	1604-660
Fores (Joseph), *p.*	1600-661
Danckerts (Pierre), *p.*	1603-661
Lexycki (François), *p.*	1600-668
Proszowski (J.-C.), *p.*	1599-670
Szymonowicz (Grégoire), *p. g.*	1600-670
Ranisch (Augustin), *p.*	1600-670
Benetti (François), *p.*	1603-670
Boy (Adolphe), *p.*	1600-677
Krepel (Balthazar), *m.*	1610-680
Lisiewski (Grégoire), *p.*	1615-680
Adamowicz (Thomas), *p.*	1620-680
Schultz (Dominique), *p. g.*	1620-680
Bencheimer (Jean), *g.*	1630-680
Berchhoff (Jean-Gothard), *p.*	1610-685
Schultz (Daniel-Georges), *p.*	1630-686
Jeziorkowski de Kalisz (K.), *s.*	1620-690
Czernnig (Jean), *g.*	1625-690
Schroeder (Nathaniel), *p. g.*	1630-690
Loggan (David), *g.*	1635-690
Niebalowicz (Michel), *g.*	1640-690
Beber (Pierre), *a.*	1630-695
Stech (André), *p.*	1630-697
Ranisch (Bartholomé), *g.*	1625-700
Milinski (Jean), *p.*	1630-700
Salomon de Danzig, *p.*	1630-700
Monti (Innocent), *p.*	1630-700
Liszka Jean-Christophe), *p.*	1632-700
Trzycki (Alexandre), *p.*	1632-700
Afayta (Isidore), *a.*	1635-700
Palloni (Michel-Ange), *p.*	1637-701
Tyllmann, *p. a.*	1640-703
Eleuter-Semiginowski (G.), *p.*	1660-705
Falk (Jérémie), *g.*	1629-709
Swach (Antoine), *p. s. g.*	1656-709
Derpowicz (Albert), *g.*	1640-710
Bazile de Léopol, *p.*	1650-710
Reyzner (Jean), *p.*	1660-710
Rozykowski (Martin), *s.*	1645-713
Proszowski (Faustin), *p.*	1650-715
Hankis (Georges), *s.*	1653-715
Ubielski, *p.*	1645-717
Nowakowski (Antoine), *g.*	1650-720
Zawalski (Stanislas), *p.*	1655-720
Wengrzynowicz (Antoine), *g.*	1650-721
Cisowski (Kasimir), *p.*	1670-726
Lubienieçki (Christophe), *p.*	1659-729
Lubienieçki (Théodore), *p. g.*	1653-730
Filipowicz (Jean), *g.*	1670-730
Thun (Melchior), *p.*	1672-737
Siarczynski (Jean-Kanty), *g.*	1660-740
Swach (Adam), *p. g.*	1668-740
Mock (Jean-Samuel), *p.*	1680-740
Mazurkiewicz (Benoît), *p.*	1690-740
Manyoçki (Adam), *p.*	1673-741
Altamonti (Martin), *p.*	1657-745
Hoffmann (Jean-Benoît), *p.*	1668-745
Liszewski (Georges), *p.*	1674-750
Szybal (Gaspard), *p.*	1680-750
Bartnicki (R.-S.), *p.*	1690-750
Mylius (J.-F.), *g.*	1695-750
Molitor (Jean-Pierre), *p.*	1700-756
Goebel (Jean-Emm.), *p. g.*	1720-759
Ahorn (André), *p.*	1690-760
Pelczynski (Pierre), *p.*	1700-760
Konicz ou Kuntze (Thadé), *p.*	1690-770
Pawlowski (Benoît), *p.*	1695-770
Leybowicz, *g.*	1700-770
Zukowski (M.), *g.*	1705-770
Golembiowski (Paul). *p.*	1710-770
Radwanski (André), *p.*	1711-770
Czechowicz (Simon), *p.*	1689-775
Smuglewicz (Lucas), *p.*	1709-780
Bellotto-Canaletto (Bern.), *p.*	1724-780
Kriger (Jean), *g.*	1733-780
Chodowieçki (Godefroy), *p.*	1728-781
Liszewska (Anna-Doroth.), *p.*	1722-782
Liszewska (Anna-Rosine), *p.*	1716-783
Switkowski (Pierre), *a.*	1720-786
Wolucki (Charles), *p.*	1740-790
Mirys (Sylvestre), *p.*	1700-790
Ayrer (Justin), *p.*	1704-790
Schroeder (Ephraïm), *a.*	1727-790
Molitor (François-Ignace), *p.*	1740-790
Potoçka-Czaçka (Béate), *p.*	1760-790
Kado (Michel), *a.*	1768-791
Brygierski (Antoine), *p.*	1722-791
Czapski (Antoine), *p.*	1720-792
Hübel (Lucas), *p.*	1722-793
Aygner (Charles), *s.*	1770-793
Liszewski (Christop.-Fréd.), *p.*	1725-794
Albertrandy (Antoine), *p*	1732-795
Oefele (François-Ignace), *p.*	1721-797
Gucewicz (Laurent), *a.*	1753-798
Mniszech-Potoçka (Joséph.), *p.*	1770-798
Stroinski (Stanislas), *p.*	1725-799
Molitor (Pierre-François), *p.*	1730-800
Closse, *p.*	1740-800
Bielawski, *p.*	1740-800
Stankiewicz (Robert), *p.*	1742-800
Groell (C.), *g.*	1750-800
Chodowieçki (Daniel), *p. g.*	1726-801
Kubinski (Charles), *p.*	1740-802
Oginski (Michel-Kasimir), *m.*	1731-803
Gruber (Gabriel), *a.*	1738-805
Marteau (Louis), *p.*	1740-805
Smuglewicz (François), *p.*	1745-807
Tokarski (Mathieu), *p.*	1747-807
Regulski (Jean), *g.*	1760-807
Skotnicki (Michel), *p.*	1775-808
Estreicher (Dominique), *p.*	1750-809
Courtin, *p.*	1750-810
Smuglewicz (Antoine), *p.*	1750-810
Glowacki (Antoine), *p.*	1750-811
Bechon (Charles), *p.*	1732-812
Bacciarelli née Richter (F.), *p.*	1735-812
Choynicki (Joseph), *p.*	1750-812
Gutowski (Albert), *p*	1753-812
Szulç (Michel), *a.*	1772-812
Lesserowicz (Vincent), *p.*	1745-812
Plonski (Michel), *p. g.*	1782-812
Topolski (Mathias), *p.*	1767-813
Brunelly (Charles-Victor), *p.*	1779-813
Dolinski (Lucas), *p.*	1750-814
Barszcz, *p.*	1750-814
Smuglewicz (Lucien), *p.*	1755-815
Plersch (Jean-Théophile), *p.*	1732-817
Bacciarelli (Marcellus), *p.*	1731-818
Pelikan (François), *p.*	1770-818
Padarewski (François), *p.*	1759-819
Chodowieçka-Henry (Sophie).	1764-819
Grassy (Joseph), *p.*	1768-820
Aygner (Pierre), *a.*	1780-820
Bourgeois de Pierres (F.), *p.*	1750-820
Byczkowski, *p.*	1750-820
Kamienski (Mathias), *m.*	1734-821
Kosinski (Joseph), *p.*	1753-821
Jaszczold (Albert), *p. a.*	1763-821
Lintzsay (Jean), *a.*	1759-822
Reyhan (Joseph), *p.*	1762-822
Kurczynski (Stanislas), *p.*	1780-822
Sierakowski (Sébastien), *a.*	1770-824
Lenski (Jos,-Fr.-Stanislas), *p.*	1760-825
Cercha (Ezéchiel), *p.*	1760-825
Ayres (Pierre), *p.*	1770 825
Sokolowski (Jacques), *p.*	1784-825
Olexinski (François), *p.*	1758-826
Miszewski (Jules), *p.*	1795-826
Bereza, *p.*	1770-827
Angelis (Nicolas de), *p.*	1788-828
Stefani (Jean), *m.*	1746-829
Frey (Jean-Zacharie), *p.*	1771-829
Fuhrmann (Louis), *p.*	1774-829
Norblin (Jean-Pierre), *p.*	1745-830
Lampi (Jean-Baptiste), *p.*	1751-830
Auvigny (Charles d'), *p.*	1760-830
Gladysz (Jean), *p.*	1762-830
Borowski (Gaspard), *p.*	1770-830
Engerth (Joseph), *p.*	1770-830
Oleszkiewicz (Joseph), *p.*	1777-830
Karczewski (Julien), *p.*	1802-830
Kozlowski (Joseph), *m.*	1757-831
Sierakowski (Joseph), *p. g.*	1765-831
Peszka (Joseph), *p.*	1767-831
Molinari (Alexandre), *p.*	1772-831
Wolowska-Szymanowska (Marie), *m.*	1780-831
Raïeçka-Gault, *p.*	1760-832
Kopff (Jean), *p.*	1763-832
Orlowski (Alexandre), *p. g.*	1777-832
Brodowski (Antoine), *p.*	1784-832
Oginski (Michel-Cléophas), *m.*	1765-833
Pitschmann (Jos.-Franç.), *p.*	1758-834

Sonntag (Joseph), *p.* 1786-834
Rustem (Jean), *p.* 1760-835
Stachowicz (Michel), *p.* 1768-835
Baccelli (Mathieu), *p.* 1769-835
Choinski (Eustache), *p.* 1814-836
Richter (Joseph), *p.* 1780-837
Liszewska (Frédériq.-Julie), *p.* 1767-837
Bachmatowicz (Kasimir), *p.* 1808-837
Dombrowski (Ant.-Sam.), *p.* 1774-838
Haar, *p.* 1780-838
Guzikow, *m.* 1785-838
Taubert (Gustave), *p.* 1754-839
Stokalski (Charles), *p.* 1794-839
Bielkiewicz, *p. m.* 1770-840

Damel (Jean), *p.* 1780-840
Oborski (Alexandre), *p.* 1779-841
Paszkowska (Véronique), *p.* 1766-842
Wankowicz (Valentin), *p.* 1800-842
Lukasiewicz (Thadé), *p.* 1805-842
Kukiewicz (Constantin), *p.* 1812-842
Krogulski (Joseph), *m.* 1815-842
Byczkowski (Titus), *p.* 1805-843
Kondratowicz (Daniel), *p.* 1765-844
Sapalski (Félix), *p.* 1770-844
Lange (Antoine), *p.* 1779-844
Paszkiewicz (Joseph), *p.* 1781-844
Jarmusiewicz (Jean), *p. m.* 1781-844
Blank (Antoine), *p.* 1785-844

Danielski (Jean-Népomuc.), *p.* 1790-844
Lebioda (Michel), *p.* 1790-845
Kokular (Alexandre), *p.* 1793-846
Minter (Charles-Frédéric), *p.* 1780-847
Rouget (Nicolas), *p.* 1781-847
Glowącki (Jean-Népomuc.), *p.* 1802-847
Chylewski (Michel), *p.* 1787-848
Brodowski (Thadé), *p.* 1821-848
Hoppen (Charles), *p.* 1798-849
Kasprzycki (Vincent), *p.* 1802-849
Chopin (Frédéric), *m.* 1810-849
Kielisinski (Gaëtan-Vinc.), *g.* 1810-849
Borowski (Vincent), *m.* 1774-850
Lukaszewicz (Joseph), *p.* 1789-850

Monti (Nicolas), *p.* 1790-850
Woykowski (Antoine), *m.* 1818-850
Borowski (Vincent). 1760-851
Kurowski (Joseph-Simon), *p.* 1809-851
Miechowicz (François), *a.* 1783-852
Lampi (François), *p.* 1783-852
Grabowski (Stanislas), *m.* 1791-852
Nidecki (Thomas), *m.* 1807-852
Duchnowski (Jean), *s.* 1810-852
Ienike (Emile), *m.* 1815-852
Elsner (Joseph), *m.* 1770-854
Tatarkiewicz (Jacques), *s.* 1798-854
Klemczynski (Théod.-Jul.). 1810-854
Michalowski (Pierre), *p.* 1804-855

LITTÉRATURE.

Poésie, Théâtre, Romans, Contes.

Ciolek (Stanislas). 1360-438
Galka (André). 1390-450
Krosnianiń (Paul). 1450-515
Krzycki (André). 1483-537
Kromer (André). 1518-538
Wrobel (Valentin). 1510-540
Janięki (Clément). 1516-543
Dantyszek (Jean). 1485-545
Rey (Nicolas). 1515-569
Kozminczyk (Benoit). 1518-569
Padniewski (Philippe). 1520-572
Samborczyk (Grégoire). 1505-573
Semp-Szarzynski (Nicolas). 1560-581
Trzyciski (André) 1510-584
Kochanowski (Jean). 1530-584
Woluçki (André). 1558-588
Lwowczyk ou Léopolita (M.). 1520-589
Woynowski (Jérémie). 1535-600
Brant (Jean). 1540-601
Zbylitowski (André). 1545-605
Klonowicz (Sébastien). 1551-608
Niegoszewski (Stanislas). 1550-610
Rybinski (Jean). 1540-610
Grochowski (Stanislas) aîné. 1560-612
Rybinski (Mathias). 1566-612
Grochowski (Stanislas) cadet. 1530-615
Slaski (Simon). 1535-615
Kochanowski (Pierre). 1566-620
Kmita (Jean). 1570-621
Miaskowski (Gaspard). 1560-625
Szymonowicz (Simon). 1558-629
Zimorowicz (Simon). 1604-629
Sulkowski (Nicolas). 1590-630

Wrzesnianin (Bartholomé). 1600-630
Kmiciç (Nicolas). 1608-632
Gembicki (Jacques). 1569-633
Kolakowski (Stanislas). 1570-633
Witkowski (Stanislas). 1575-635
Otwinowski (Valérien). 1580-638
Sarbiewski (Mathias-Kasimir). 1595-640
Tyszkiewicz (Alex.-Skumin). 1596-640
Zebrowski (Jacques). 1598-640
Cynerski (Jean). 1598-641
Grochowski (Stanislas). 1560-644
Chelchowski (Henri). 1600-645
Rudomina (Jean). 1560-646
Wittelliusz (Jacques). 1565-648
Libicki (Jean). 1600-650
Opalinski (Christophe). 1580-655
Slonkowicz (Martin). 1595-660
Twardowski (Samuel). 1600-660
Rudnicki (Jacques-Przemyslas). 1605-660
Zrzenczycki (Jean). 1610-660
Gawinski (Jean). 1630-680
Biezanowski (Stanislas). 1632-693
Bardzinski (Alain), *l.* 1640-706
Wisniowiecka-Radziwill (Urs.). 1690-750
Kowalska-Druzbaçka (Elisab.). 1680-760
Wengierski (Thomas-Gaëtan). 1755-787
Jasinski (Jacques). 1770-794
Minasowicz (Joseph). 1718-796
Naruszewicz (Adam-Stanislas). 1733-796
Krasicki (Ignace). 1734-801
Szostowicz (Urbain). 1735-797
Krasinska (Françoise). 1742-796
Szymanowski (Joseph). 1748-801

Tanski (Ignace). 1751-805
Kniaznin (François-Denis). 1850-807
Dmochowski (Franç.-Xavier). 1762-808
Bielawski (Joseph). 1739-809
Godebski (Cypr.-Godziemba). 1765-809
Drozdowski (Jean). 1759-810
Lubienska (Thècle). 1760-810
Radziwill-Mostowska (Anna). 1750-810
Wolski (Constantin). 1762-810
Nagurczewski (Ignace). 1725-811
Chominski (Xavier). 1750-811
Trembeçki (Stanislas). 1727-812
Reklewski (Vincent). 1785-812
Tymienieçki (Constantin). 1767-814
Korsak (Raymond). 1767-817
Lenkiewicz (Victor). 1796-818
Przybylski (Hiacynthe-Gilles). 1756-819
Felinski (Aloïs). 1771-820
Molski (Martin). 1750-822
Zolkowski (Aloïs). 1777-822
Brykczynski (Joseph). 1790-823
Karpinski (François). 1741-825
Zablocki (François). 1754-825
Tomaszewski (Dizmas-Boncza). 1740-826
Jakubowski (Vincent). 1751-826
Malczewski (Antoine). 1792-826
Lipinski (Joseph). 1764-828
Zaborowski (Timon). 1799-828
Boguslawski (Albert). 1752-829
Woronicz (Jean-Paul). 1757-829
Wyszkowski (Michel). 1770-829
Frankowski (François). 1798-830
Truskulawska (Agnès). 1755-831

Bronikowski (Alexandre). 1783-833
Brodzinski (Kasimir). 1791-835
Bernatowicz (Félix). 1770-836
Niemcewicz (Julien-Ursin). 1758-841
Werowski (Ignace). 1783-841
Borkowski (Joseph). 1790-843
Kruszynski (Jean). 1773-845
Kropinski (Louis). 1775-845
Tanska-Hoffmann (Clément.). 1794-845
Magnuszewski (Dominique). 1810-845
Kandya (Eizik). 1776-846
Kicinski (Brunon). 1797-846
Wasilewski (Edmond). 1814-846
Szydlowski (Ignace). 1780-846
Witwiçki (Etienne). 1800-847
Holownia-Sawaraçka (Carol.). 1820-847
Dmuszewski (Louis). 1782-847
Wenzyk (François). 1770-848
Wodzicka-Mycielska (Carol.). 1800-849
Chrzanowski (Stanislas). 1790-849
Minasowicz (Joseph-Denis). 1792-849
Slowaçki (Jules). 1809-849
Zyglinski (François). 1815-849
Tymowski (Th.-Canterbury). 1790-850
Groza (Alexandre). 1800-850
Skotniçki (Marcel). 1805-850
Chodzko (Jean-Boreyko). 1776-851
Barszczewski (Jean). 1794-851
Kraiewska-Nakwaska (Anna). 1779-851
Wilkonski (Auguste). 1805-852
Czartoryska-Würtemberg (M.) 1768-854
Kaminski (Jean-Népomucène). 1777-855
Zan (Thomas). 1795-855

Philologie, Grammaire, Dictionnaire, Bibliographie, Journaux, Encyclopédie, Collectionnistes, Histoire de la littérature.

Jastrzembieç (Albert). 1340-436
Parkosz (Jacques). 1390-450
Tabor (Albert). 1435-507
Korwin (Albert). 1468-520
Zaborowski (Stanislas). 1470-520
Ursin (Jean). 1460-525
Skoryna (François). 1465-525
Glaber (André). 1480-540
Jlowski (Stanislas). 1490-556
Maslowski (François). 1530-560
Stoinski (Jean). 1525-591
Nidecki (André). 1530-593
Niedzwieçki (Jean). 1563-613
Romer (Adam). 1565-616
Herburt (Félix). 1570-620
Golinski (Bazile). 1545-625
Roter (Jérémie). 1570-630
Szyrwind (Constantin). 1565-631
Knapski (Grégoire). 1580-638
Tryzna (Martin). 1570-643
Starowolski (Simon). 1585-656
Murzynowski (Albert). 1590 658
Radyminski (Martin). 1610-664
Lauxmin (Sigismond). 1600-665
Piotrowski (Lucas). 1604-678
Dobracki (Mathias). 1620-681
Zyzani (Etienne). 1640-700

Radziwill (Charles I[er] Stanis.). 1665-719
Olof (Ephraïm). 1685-735
Braun (David). 1664-737
Lilienthal (Michel). 1686-750
Troç (Abraham). 1705-760
Chmielowski (Benoit). 1700-763
Kleczewski (Stanislas). 1715-780
Janoçki (Jean-Daniel). 1720-786
Chodzko (Ignace-Borcyko). 1720-787
Wlodek (Ignace). 1730-789
Pisanski. 1730-790
Bohomolec (François). 1728-790
Luskina (Ignace). 1730-793
Piramowicz (Grégoire). 1735-801
Nowaczynski (Thadé). 1717-794
Pilchowski (David). 1735-802
Kamienski (Gaëtan). 1758-805
Hurwitz (Zalkind). 1738-812
Slowaçki (Euzèbe). 1772-814
Kopczynski (Onuphre). 1735-817
Hulewicz (Benoit). 1750-817
Bohusz (Xavier-Michel). 1746-820
Przezdziecka-Radziwill (Hél.). 1752-821
Potoçki (Stanislas-Kostka). 1757-821
Antonowicz (Julien). 1770-822
Czartoryski (Adam-Kasimir). 1733-823
Czerwinski (Ignace-Lubicz). 1755-826

Groddeck (Godefroi-Ernest). 1762-825
Bielski (Simon). 1745-826
Ossolinski (Joseph-Maximil.). 1748-826
Cassius (Jean-Louis). 1744-827
Golanski (Philippe-Néri). 1760-830
Juszynski (Jérôme). 1770-830
Soltykowicz (Joseph). 1770-831
Rzewuski (Wenceslas). 1780-831
Chiarini (Louis). 1789-831
Uiazdowski (Thomas). 1790-833
Zukowski (Simon). 1782-834
Podczaszynski (Michel). 1798-835
Szemioth (Alexandre). 1801-835
Fleming-Czartoryska (Isab.). 1746-835
Kontrym (Kasimir). 1776-836
Krolikowski (Joseph-François). 1781-839
Sobolewski (Louis). 1770-840
Mrozinski (Joseph). 1770-840
Sierakowski (Joseph). 1758-840
Szumski (Thomas). 1760-840
Osinski (Aloïs). 1760-842
Mostowski (Thadé). 1766-842
Jakubowicz (Antoine). 1789-842
Dmochowski (Franç. de Sales). 1801-844
Rychter (Ignace-Loyola). 1804-845
Bobrowski (Florian). 1775-846
Anastazewicz (Basile). 1775-846

Borowski (Léon). 1770-846
Chlendowski (Valentin). 1775-846
Dembowski (Edouard). 1810-846
Linde (Samuel-Théophile). 1771-847
Ciampi (Sébastien). 1769-847
Müller (Stanislas). 1786-847
Lukaszewicz (Leslas). 1786-847
Jezowski (Joseph-Mathias). 1785-847
Hlebowicz (Antoine). 1790-847
Maiorkiewicz. 1820-847
Szymanski (Maximilien). 1790-848
Zaleski (Wenceslas d'Olesko). 1780-849
Jagiello (Ignace). 1784-849
Rudomina (Jean-Gualbert). 1780-849
Lubomirski (Henry). 1780-850
Woyciechowicz (Joseph). 1793-850
Regulski (Joseph). 1773-851
Maieranowski (Constantin). 1795-851
Pawlikowski (Jean-Gualbert). 1780-852
Bentkowski (Felix). 1780-852
Plater (Joseph). 1796-852
Bronikowski (Xavier). 1797-852
Muczkowski (Antoine). 1807-852
Jastrzembski (Louis). 1810-852
Macewicz (Constantin). 1790-853
Cichowski (Adolphe). 1794-854
Mrongowiusz (Christop.-Cél.). 1764-855

HISTOIRE.

Histoire, Biographie, Héraldique, Numismatique, Géographie, Statistique, Voyages.

Gallus ou Gawel (Martin). 1050-120
Nestor. 1056-136
Cholewa (Mathieu). 1105-167
Kadlubek (Vincent). 1160-223
Baszko (Godzislas). 1205-275
Karpin (Jean de Plan). 1205-280
Strzepski (Martin). 1210-280
Dzierzwa. 1220-290
Dusburg (Pierre). 1270-330

Ianko de Gnièzne. 1320-390
Dombrowka (Jean). 1395-472
Dlugosz ou Longinus (Jean). 1415-480
Eschenloer (Pierre). 1410-481
Miechowita (Mathieu). 1456-523
Wapowski (Bernard). 1460-535
Decius (Louis). 1490-548
Chwalczewski (Stanislas). 1506-549
Grodecki (Barth.). 1510-558

Orzechowski (Stanislas). 1513-566
Gorski (Stanislas). 1489-569
Bielski (Martin). 1497-576
Gorski (Jacques). 1525-585
Kromer (Martin). 1512-589
Orzelski (Swientoslas). 1549-590
Sarnicki (Stanis'as). 1535-593
Reszka (Stanislas). 1533-600
Stryïkowski (Mathias). 1547-600

Bielski (Joachim). 1540-600
Solikowski (Jean-Démétrius). 1539-603
Gornicki (Lucas). 1530-604
Pistor (Jean). 1550-608
Guagnin (Alexandre). 1538-614
Paprocki (Barthold). 1545-614
Cellarius (André). 1556-616
Zolkiewski (Stanislas). 1547-620
Kluwer (Philippe). 1580-623

Kwiatkowski (Martin).	1590-630
Lipski (André).	1590-631
Prochnicki (Jean-André).	1560-633
Lesniowski (Jean).	1570-633
Swiencicki (André).	1565-635
Petrycy (Jean-Innocent).	1570 641
Piasecki (Paul).	1583-649
Nakielski (Samuel).	1584-651
Okolski (Simon).	1590-654
Paprocki (Lucas).	1595-657
Kosson (Sylvestre).	1600-657
Twardowski (Samuel).	1600-660
Pruszcz (Hyacinthe).	1600-662
Rudawski (Jean-Laurent).	1600-670
Kobierzycki (Stanislas).	1502-676
Grondzki (Samuel).	1610-676
Koïalowicz (Albert).	1609-677
Zimorowicz (Joseph-Barthol).	1597-680
Heidenstein (Rainold).	1610-680
Pastor (Joachim).	1630-681
Passek (Jean-Chrysostôme).	1612-690
Doenhoff (Jean-Kasimir).	1630-697
Kochowski (Vespasien),	1632-699
Zaluski (André-Chrysostôme).	1650-711
Zawadzki (Ignace).	1651-712
Lauterbach (Sam.-Fréd.)	1660-727
Przebendowski (Georges).	1639-729
Niesiecki (Gaspard).	1685-743
Lubienski (Wladislas).	1680-753
Hilzen (Jean-Auguste).	1690-760
Dogiel (Mathias).	1715-760
Lengnich (Godefroy).	1689-774
Zaluski (Joseph-André).	1701-774
Jablonowski (Joseph-Alex).	1712-777
Rzepnicki (François).	1710-780
Loyko (Félix).	1740-786
Beniowski (Maurice-Auguste)	1741-786
Mikosza (Joseph).	1740-787
Wyrwicz (Charles).	1717-793
Forster (Georges) fils.	1755-794
Naruszewicz (Adam-Stan.).	1733-796
Forster (Jean-Reinhold) père.	1729-798
Kuropatnicki (André).	1760-800
Waga (Théodore).	1749-801
Albertrandy (Jean).	1731-808
Czacki (Thadé).	1765-813
Potocki (Jean).	1757-815
Kraiewski (Michel-Démétrius).	1746-817
Dombrowski (Jean-Henri).	1755-818
Czarnocki (Jacques) [Chodakowski Zorian].	1784-825
Siestrzencewicz-Bohusz (S.).	1730-826
Maleszewski (Pierre).	1767-828
Siarczynski (François).	1758-829
Oginski (Michel-Cléophas).	1765-833
Mochnacki (Maurice).	1804-834
Maïewski (Val.-Skorochod).	1764-835
Bandtkie (Georges-Samuel).	1768-836
Swiencki (Thomas).	1774-837
Straszewicz (Joseph).	1800-838
Niemcewicz (Julien-Ursin).	1758-841
Gadon (Vladimir).	1775-842
Soltyk (Roman).	1791-843
Wylezynski (Thadé-Constant.).	1794-844
Onacewicz (Ignace).	1780-845
Krasinski (Joseph).	1770-845
Raczynski (Edouard).	1786-845
Plater (Louis).	1774-846
Lux (Kasimir).	1780-846
Bloch (Samson de Zamosc).	1786-846
Ginzburg (Marc-Aaron).	1788-846
Brinken (Jules).	1792-846
Nendzynski (Alexis).	1800-846
Golembiowski (Lucas).	1769-849
Slowaczynski (André).	1803-850
Plater (Stanislas).	1782-851
Kwiatkowski (Gaëtan).	1770-852
Gawarecki (Vincent-Hipp.).	1788-852
Paprocki (Abraham).	1814-852
Kownacki (Hippolyte).	1761-854
Zagorski (Ignace).	1788-854
Golembiowski (Séverin).	1820-854
Zaydler (Bernard).	1790-855
Moraczewski (André).	1802-855



Le général Joseph Bem (1794 † 1850).

Les envahissements et les démembrements de la Pologne, accomplis par les trois puissances copartageantes, donnent actuellement :

	Habitants.	Revenus annuels en francs.	Contingents militaires.
A la Russie.	20,000,000	360,000,000	270,000
A l'Autriche.	6,000,000	160,000,000	70,000
A la Prusse.	4,000,000	80,000,000	60,000
Total général. . .	30,000,000	600,000,000	400,000

La couleur rouge sur la carte ci-jointe représente les possessions polono-litvaniennes aux époques de leurs plus grandes extensions.
La couleur verte représente la Pologne de 1772, à l'époque de son premier partage.

FIN DE L'HISTOIRE DE POLOGNE.

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

LA

FRANCE ILLUSTRÉE

GÉOGRAPHIE, HISTOIRE, ADMINISTRATION ET STATISTIQUE,

105
Cartes Géographiques
COLORIÉES
DRESSÉES
Par A.-H. DUFOUR.

PAR

V.-A. MALTE-BRUN.

105
Livraisons de texte.
310 VIGNETTES
GRAVÉES
Par J. BEST.

Divisée et publiée par Départements, Provinces, Cours Impériales, Divisions Militaires, Archevêchés.

EN VENTE :

DÉPARTEMENTS.

1re Série.

- 1 CHER ... » 40
- 2 NORD ... » 40
- 3 SEINE-ET-MARNE ... » 40
- 4 LOIRET ... » 40
- 5 PAS-DE-CALAIS ... » 40

2e Série.

- 6, 7 RHONE, *plan de Lyon* ... » 80
- 8 DOUBS ... » 40
- 9 BAS-RHIN ... » 40
- 10 OISE ... » 40

3e Série.

- 11 HAUT-RHIN ... » 40
- 12 INDRE-ET-LOIRE ... » 40
- 13, 14 SEINE INFÉRIEURE, *pl. Havre.* » 80
- 15 CHARENTE-INFÉRIEURE ... » 40

4e Série.

- 16, 17, 18 SEINE-ET-OISE, *plans de Versailles, Saint-Germain* ... 1 20
- 19 LOIRE-INFÉRIEURE ... » 40
- 20 INDRE ... » 40

5e Série.

- 21, 22 EURE, *plan de Louviers* ... » 80
- 23 AISNE ... » 40
- 24 NIÈVRE ... » 40
- 25 AIN ... » 40

6e Série.

- 26, 27 BOUCHES-DU-RHONE, *plan de Marseille* ... » 80
- 28 CALVADOS ... » 40
- 29 YONNE ... » 40
- 30 CORSE ... » 40

7e Série.

- 31, 32 GIRONDE, *plan de Bordeaux* ... » 80
- 33 EURE-ET-LOIR ... » 40
- 34 ORNE ... » 40
- 35 ILLE-ET-VILAINE ... » 40

8e Série.

- 36 SAONE-ET-LOIRE ... » 40
- 37 LOT ... » 40
- 38 SOMME ... » 40
- 39 MANCHE ... » 40
- 40 DROME ... » 40

9e Série.

- 41 ISÈRE ... » 40
- 42 CHARENTE ... » 40
- 43 MORBIHAN ... » 40
- 44 LOIR-ET-CHER ... » 40
- 45 ALLIER ... » 40

10e Série.

- 46 COTES-DU-NORD ... » 40
- 47 ARIÉGE ... » 40
- 48 FINISTÈRE ... » 40
- 49 HAUTES-ALPES ... » 40
- 50 BASSES-PYRÉNÉES ... » 40

11e Série.

- 51 MARNE ... » 40
- 52 HAUTE-VIENNE ... » 40
- 53 TARN ... » 40
- 54 AUBE ... » 40
- 55 MAINE-ET-LOIRE ... » 40

12e Série.

- 56 PYRÉNÉES-ORIENTALES ... » 40
- 57 BASSES-ALPES ... » 40
- 58 AUDE ... » 40
- 59 HAUTE-MARNE ... » 40
- 60 DORDOGNE ... » 40

DÉPARTEMENTS.

13e Série.

- 61, 62 COTE-D'OR, *plan de Dijon* ... » 80
- 63 VAUCLUSE ... » 40
- 64 ARDENNES ... » 40
- 65 MAYENNE ... » 40

14e Série.

- 66 SARTHE ... » 40
- 67 VIENNE ... » 40
- 68 HÉRAULT ... » 40
- 69 LOT-ET-GARONNE ... » 40
- 70 CREUSE ... » 40

15e Série.

- 71 HAUTE-LOIRE ... » 40
- 72 GERS ... » 40
- 73 VENDÉE ... » 40
- 74 LANDES ... » 40
- 75 DEUX-SÈVRES ... » 40

16e Série.

- 76 CORRÈZE ... » 40
- 77, 78 HAUTE-GARONNE, *pl. Toulouse.* » 80
- 79 VAR ... » 40
- 80 JURA ... » 40

17e Série.

- 81 LOIRE ... » 40
- 82 GARD ... » 40
- 83 VOSGES ... » 40
- 84 HAUTE-SAONE ... » 40
- 85 ARDÈCHE ... » 40

18e Série.

- 86 TARN-ET-GARONNE ... » 40
- 87 MEURTHE ... » 40
- 88 LOZÈRE ... » 40
- 89 HAUTES-PYRÉNÉES ... » 40
- 90 CANTAL ... » 40

19e Série.

- 91 MOSELLE ... » 40
- 92 PUY-DE-DOME ... » 40
- 93 MEUSE ... » 40
- 94 AVEYRON ... » 40
- 95 COLONIES D'AMÉRIQUE ... » 40

20e Série.

- 96 COLONIES D'ASIE, D'AFRIQUE ... » 40
- 97 ALGÉRIE ... » 40
- 98, 99, 100 SEINE, *pl. de Paris, Environs.* 1 20

21e Série.

- 101 LA FRANCE, *Géographie*, Carte physique ... » 40
- 102 LA FRANCE, *Histoire*, Carte par Provinces et Départements ... » 40
- 103 LA FRANCE, *Littérature*, Carte des communications ... » 40
- 104, 105 LA FRANCE, *Industrie*, Carte générale (double) ... » 80

PROVINCES.

- ALGÉRIE. (Algérie) ... » 40
- ALSACE, Bas-Rhin, Haut-Rhin ... » 90
- ANGOUMOIS, Charente ... » 40
- ANJOU, Maine-et-Loire ... » 40
- ARTOIS, Pas-de-Calais ... » 40
- AUNIS, SAINTONGE, Charente-Inférieure » 40
- AUVERGNE, Puy-de-Dôme, Cantal ... » 90
- BÉARN, Basses-Pyrénées ... » 40
- BERRY, Cher, Indre ... » 90
- BOURBONNAIS, Allier ... » 40
- BOURGOGNE, Côte-d'Or, Yonne, Saône-et-Loire, Ain ... 2 10
- BRETAGNE, Ille-et-Vilaine, Côtes-du-Nord, Finistère, Morbihan, Loire-Inférieure ... 2 10
- CHAMPAGNE, Aube, Haute-Marne, Marne, Ardennes ... 1 70

PROVINCES.

- COLONIES FRANÇAISES, colonies d'Amérique, colonies d'Asie et d'Afrique ... » 90
- COMTAT VENAISSIN, Vaucluse ... » 40
- COMTÉ DE FOIX, Ariége ... » 40
- CORSE, Corse ... » 40
- DAUPHINÉ, Isère, Drôme, Hautes-Alpes. 1 30
- FLANDRE, Nord ... » 40
- FRANCHE-COMTÉ, Doubs, Jura, Haute-Saône ... 1 30
- GASCOGNE, Landes, Gers, Hautes-Pyrénées ... 1 30
- GUYENNE, Gironde, Lot, Dordogne, Aveyron, Tarn-et-Garonne, Lot-et-Garonne . 2 90
- ILE-DE-FRANCE, Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Oise, Aisne ... 3 70
- LANGUEDOC, Haute-Garonne, Tarn, Aude, Hérault, Gard, Lozère, Haute-Loire, Ardeche ... 3 70
- LIMOUSIN, Haute-Vienne, Corrèze ... » 90
- LORRAINE, Meurthe, Moselle, Meuse, Vosges ... 1 70
- LYONNAIS, Rhône, Loire ... 1 30
- MAINE ET PERCHE, Sarthe, Mayenne ... » 90
- MARCHE, Creuse ... » 40
- NIVERNAIS, Nièvre ... » 40
- NORMANDIE, Seine-Inférieure, Eure, Calvados, Orne, Manche ... 2 90
- ORLÉANAIS, Loiret, Eure-et-Loir, Loir-et-Cher ... 1 30
- PICARDIE, Somme ... » 40
- POITOU, Vienne, Vendée, Deux-Sèvres .. 1 30
- PROVENCE, Bouches-du-Rhône, Var, Basses-Alpes ... 1 70
- ROUSSILLON, Pyrénées-Orientales ... » 40
- TOURAINE, Indre-et-Loire ... » 40

COURS IMPÉRIALES.

- AGEN, Gers, Lot, Lot-et-Garonne ... 1 30
- AIX, Basses-Alpes, Bouches-du-Rhône, Var. 1 70
- AMIENS, Aisne, Oise, Somme ... 1 30
- ANGERS, Maine-et-Loire, Mayenne, Sarthe ... 1 30
- BASTIA, Corse ... » 40
- BESANÇON, Doubs, Jura, Haute-Saône .. 1 30
- BORDEAUX, Charente, Dordogne, Gironde. 1 70
- BOURGES, Cher, Indre, Nièvre ... 1 30
- CAEN, Calvados, Manche, Orne ... 1 30
- COLMAR, Bas-Rhin, Haut-Rhin ... » 90
- DIJON, Côte-d'Or, Saône-et-Loire, Haute-Marne ... 1 70
- DOUAI, Nord, Pas-de-Calais ... » 90
- GRENOBLE, Hautes-Alpes, Drôme, Isère. 1 30
- LIMOGES, Corrèze, Creuse, Haute-Vienne. 1 30
- LYON, Ain, Loire, Rhône ... 1 70
- METZ, Ardennes, Moselle ... » 90
- MONTPELLIER, Aude, Aveyron, Hérault, Pyrénées-Orientales ... 1 70
- NANCY, Meurthe, Meuse, Vosges ... 1 30
- NIMES, Ardèche, Gard, Lozère, Vaucluse. 1 70
- ORLÉANS, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Loiret ... 1 30
- PARIS, Aube, Eure-et-Loir, Marne, Seine, Seine-et-Marne, Seine-et-Oise, Yonne ... 4 50
- PAU, Landes, Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées ... 1 30
- POITIERS, Charente-Inférieure, Deux-Sèvres, Vendée, Vienne ... 1 70
- RENNES, Côtes-du-Nord, Finistère, Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Morbihan ... 2 10
- RIOM, Allier, Cantal, Haute-Loire, Puy-de-Dôme ... 1 70
- ROUEN, Eure, Seine-Inférieure ... 1 70
- TOULOUSE, Ariége, Haute-Garonne, Tarn, Tarn-et-Garonne ... 2 10
- ALGER, Algérie ... » 40

DIVISIONS MILITAIRES

- 1re *Division.* PARIS, Seine, Seine-et-Oise, Oise, Seine-et-Marne, Aube, Yonne, Loiret, Eure-et-Loir ... 4 90
- 2e *Division.* ROUEN, Seine-Inférieure, Eure, Calvados, Orne ... 2 50
- 3e *Division.* LILLE, Nord, Pas-de-Calais, Somme ... 1 30
- 4e *Division.* CHALONS-SUR-MARNE, Marne, Aisne, Ardennes ... 1 30
- 5e *Division.* METZ, Moselle, Meuse, Meurthe, Vosges ... 1 70
- 6e *Division.* STRASBOURG, Bas-Rhin, Haut-Rhin ... » 90
- 7e *Division.* BESANÇON, Doubs, Jura, Côte-d'Or, Haute-Marne, Haute-Saône. 2 50
- 8e *Division.* LYON, Rhône, Loire, Saône-et-Loire, Ain, Isère, Hautes-Alpes, Drôme, Ardèche ... 3 70
- 9e *Division.* MARSEILLE, Bouches-du-Rhône, Var, Basses-Alpes, Vaucluse. 2 10
- 10e *Division.* MONTPELLIER, Hérault, Aveyron, Lozère, Gard ... 1 70
- 11e *Division.* PERPIGNAN, Pyrénées-Orientales, Ariége, Aude ... 1 30
- 12e *Division.* TOULOUSE, Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne, Lot, Tarn ... 2 10
- 13e *Division.* BAYONNE, Basses-Pyrénées, Landes, Gers, Hautes-Pyrénées ... 1 70
- 14e *Division.* BORDEAUX, Gironde, Charente-Inférieure, Charente, Dordogne, Lot-et-Garonne ... » 50
- 15e *Division.* NANTES, Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Deux-Sèvres, Vendée. 1 70
- 16e *Division.* RENNES, Ille-et-Vilaine, Morbihan, Finistère, Côtes-du-Nord, Manche, Mayenne ... 2 50
- 17e *Division.* BASTIA, Corse ... » 40
- 18e *Division.* TOURS, Indre-et-Loire, Sarthe, Loir-et-Cher, Vienne ... 1 70
- 19e *Division.* BOURGES, Cher, Nièvre, Allier, Indre ... 1 70
- 20e *Division.* CLERMONT-FERRAND, Puy-de-Dôme, Haute-Loire, Cantal ... 1 30
- 21e *Division.* LIMOGES, Haute-Vienne, Creuse, Corrèze ... 1 30

ARCHEVÊCHÉS.

- PARIS, Seine, Eure-et-Loir, Seine-et-Marne, Loiret, Loir-et-Cher, Seine-et-Oise ... 4 10
- LYON, Rhône, Saône-et-Loire, Haute-Marne, Côte-d'Or, Jura, Isère ... 3 30
- ROUEN, Seine Inférieure, Calvados, Eure, Orne, Manche ... 2 90
- SENS, Yonne, Aube, Nièvre, Allier ... 1 70
- REIMS, Ardennes, Aisne, Marne, Oise, Somme ... 2 10
- TOURS, Indre-et-Loire, Sarthe, Mayenne, Maine-et-Loire, Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Finistère, Morbihan, Côtes-du-Nord. 3 70
- BOURGES, Cher, Indre, Puy-de-Dôme, Creuse, Haute-Vienne, Haute-Loire, Corrèze, Cantal ... 3 30
- ALBY, Tarn, Aveyron, Lot, Lozère, Pyrénées Orientales ... 2 10
- BORDEAUX, Gironde, Lot-et-Garonne, Charente, Vienne, Deux-Sèvres, Dordogne, Charente-Inférieure, Vendée ... 3 70
- AUCH, Gers, Landes, Hautes-Pyrénées, Basses-Pyrénées ... 1 70
- TOULOUSE, Haute-Garonne, Tarn-et-Garonne, Ariége, Aude ... 2 10
- AIX, Bouches-du-Rhône, Var, Basses-Alpes, Hautes-Alpes, Corse ... 2 50
- BESANÇON, Doubs, Haute-Saône, Bas-Rhin, Haut-Rhin, Moselle, Meuse, Ain, Vosges, Meurthe ... 3 70
- AVIGNON, Vaucluse, Gard, Drôme, Ardèche, Hérault ... 2 10
- CAMBRAI, Nord, Pas-de-Calais ... » 90

ON PEUT TOUJOURS SOUSCRIRE AU CHOIX :

1° Par LIVRAISON contenant le Département et la Carte coloriée. 40 c. — 2° Par SÉRIE de cinq Départements. 2 fr. 10 c. — 3° Par VOLUME contenant vingt Départements. 8 fr. — 4° Par PROVINCE. — 5° Par COURS IMPÉRIALES. — 6° Par DIVISIONS MILITAIRES. — 7° Par ARCHEVÊCHÉS.

L'Ouvrage complet : *Le Texte* broché en 2 vol., prix : 21 fr. — *L'Atlas* broché en 1 vol., prix : 21 fr. — *Le Texte et l'Atlas réunis* forment 3 vol. in-8°, prix : 42 fr.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 31.

PUBLICATIONS POPULAIRES ILLUSTRÉES

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

PANTHÉON POPULAIRE.

LA FONTAINE.
FABLES illustrées .... • 90

FLORIAN.
FABLES .... • 50

MOLIÈRE.
ŒUVRES complètes .... 4 •
Dito ornées de 10 gravures sur acier. 5 •

RACINE.
ŒUVRES illustrées 2 50

CORNEILLE.
ŒUVRES illustrées 2 50

REGNARD.
ŒUVRES illustrées 1 90
VOYAGES .... • 70

BOILEAU.
ŒUVRES illustrées .... • 90

VOLTAIRE.
HISTOIRE DE CHARLES XII .... • 70

BOITARD.
LE JARDIN DES PLANTES .... 4 •

LA BÉDOLLIÈRE.
LES FABULISTES POPULAIRES .... • 70
LE DERNIER ROBINSON .... • 30

CHALLAMEL.
HISTOIRE DE FRANCE .... 4 •
On vend séparément :
HISTOIRE DE NAPOLÉON 1 10
HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION 1 10
HISTOIRE DE PARIS 1 10
HISTOIRE DE FRANCE 1 10

BRILLAT-SAVARIN.
PHYSIOLOGIE DU GOUT 1 10

L. GARNERAY.
VOYAGES ET AVENTURES 1 50
CAPTIVITÉ .... • 90

LA FONTAINE, etc.
LE LIVRE DE LA JEUNESSE, illustré par Bertall, Foulquier .... 4 •

LAS CASES.
MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE, 1 volume .... 4 •

O'MÉARA.
MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE, (2e série) .... 4 •
On vend séparément :
NAPOLÉON EN EXIL 2 10
BATAILLES DE NAPOLÉON 2 10

HOFFMANN.
CONTES FANTASTIQUES 1 10
CONTES NOCTURNES 1 10
L'ÉLIXIR DU DIABLE 1 10
CONTES DES FRÈRES SÉRAPION 1 10
Le tout broché en un vol... 4 •

DANIEL DE FOÉ.
ROBINSON CRUSOÉ 1 30

STOWE.
LA CASE DU PÈRE TOM 1 50
Dito édition de luxe .... 8 •
Dito édition des cabinets, in-8° .... 3 •
Dito petite édition de luxe, in-12 (grav.) 2
FLEUR DE MAI .... • 50

HILDRETH.
L'ESCLAVE BLANC 1 10

MONTOLIEU.
LE ROBINSON SUISSE 1 90

WALTER SCOTT.
QUENTIN DURWARD 1 30
ROB-ROY 1 10
IVANHOÉ 1 30
LE CAPITAINE DALGETTY .... • 70
Premier volume, broché.... 4 •
LA FIANCÉE DE LAMMERMOOR .... • 90
LE PURITAIN 1 10
LA PRISONNIÈRE D'ÉDIMBOURG 1 30
LE PIRATE 1 10
Deuxième volume, broché. 4 •
LA JOLIE FILLE DE PERTH 1 30

LES ROBINSON.
LIVRE DE LA JEUNESSE. (2e série). 4 •

LÉON PLÉE.
ABD-EL-KADER 1 10

PERRAULT, etc.
LE CABINET DES FÉES 1 10

DESBAROLLES.
DEUX ARTISTES EN ESPAGNE 1 10

MICHIELS.
LA TRAITE DES NÈGRES .... • 90

MAYNE REID.
LES CHASSEURS DE CHEVELURES. 1 30
LES TIRAILLEURS AU MEXIQUE ... 1 10
LE DÉSERT .... • 90
LES CHASSEURS DE BISONS 1 10
Premier volume, broché... 4 •
PRAIRIES ET FORÊTS VIERGES ... • 90
LES JEUNES VOYAGEURS .... • 90

MISS CUMMING.
L'ALLUMEUR DE RÉVERBÈRES 1 50

SOLON ROBINSON.
LES MYSTÈRES DE NEW-YORK .... • 90

RAOUL BOURDIER.
MÉMOIRES DE BARNUM 1 30

GENOUX.
HISTOIRE DE SAVOIE 1 50

PERCY ST-JOHN.
LE ROBINSON DU NORD 1 10

STEPHENS.
LUXE ET MISÈRE 1 10

HISTOIRE DE LA GUERRE D'ORIENT.

LAMARCHE.
LES TURCS ET LES RUSSES. (1re série). 1 30

KAUFMANN.
LA RUSSIE ET L'EUROPE. (2e série). 1 30

LA BÉDOLLIÈRE.
SÉBASTOPOL .... (3e série). 1 30

RAOUL BOURDIER.
LA CRIMÉE .... (4e série). • 70

LA BÉDOLLIÈRE.
NICOLAS Ier .... (5e série). 1 30
SIXIÈME SÉRIE (*sous presse*) .... • ••

CHODZKO.
HISTOIRE DE LA POLOGNE 1 50

CHRONIQUES POPULAIRES.

CHRONIQUES DE L'ŒIL DE BŒUF. 8 •
MÉMOIRES DE GABRIELLE 2 10
MÉMOIRES DU CARDINAL DUBOIS.. 2 10
MÉMOIRES DE MADAME DU BARRI. 4 •

RELIURES ILLUSTRÉES.

(Toile, dorees sur tranche.)
MOLIÈRE. Œuvres complètes, 1 volume. 6 •
Dito avec gravures sur acier .... 7 •
CORNEILLE ET RACINE (réunis) .... 7 •

STOWE.
LA CASE DU PÈRE TOM, luxe .... 10 •
Dito édition des cabinets .... 4 •
Dito édition portative .... 3 •

AUTEURS DIVERS.
LE LIVRE DE LA JEUNESSE .... 6 •
LES ROBINSON, 1 volume .... 6 •

LAS CASES.
MÉMORIAL DE SAINTE-HÉLÈNE, 2 volumes reliés en 1 .... 10 •

CHALLAMEL.
HISTOIRE DE FRANCE, 1 volume .... 6 •

BOITARD.
LE JARDIN DES PLANTES, 1 volume. 6 •

WALTER SCOTT.
ŒUVRES choisies, 2 volumes .... 12 •

COOPER.
ŒUVRES COMPLÈTES, 6 volumes ... 36 •

PAUL DE KOCK.
ŒUVRES COMPLÈTES, 6 volumes ... 36 •

LA BÉDOLLIÈRE.
HISTOIRE DE LA GUERRE D'ORIENT 1 beau volume .... 6 •

TOUCHARD LAFOSSE.
CHRONIQUES, 2 volumes .... 12 •

LA FRANCE ILLUSTRÉE.

Géographie, Histoire, Administration et Statistique.
Par V. A. MALTE-BRUN.
Cent cinq Cartes géographiques coloriées, dressées par Dufour; trois cent di[x] gravures, par J. Best.
On peut toujours souscrire au choix :
1° Par livraison contenant le département et la carte coloriée .... • 40
2° Par série de cinq départements 2 10
3° Par volume contenant vingt départements 8 •
4° Par provinces
5° Par Cours impériales
6° Par Divisions militaires
7° Par Archevêchés
L'ouvrage complet, le texte broché en deux volumes .... 21 •
L'atlas cartonné en 1 volume .... 21 •
Le texte et l'atlas réunis forment 5 vol. in-8° 42 •

ROMANS POPULAIRES.

COOPER.
LE DERNIER DES MOHICANS .... • 90
LES PIONNIERS .... • 70
LE CORSAIRE ROUGE .... • 90
FLEUR DES BOIS .... • 90
L'ESPION .... • 90
LA VIE D'UN MATELOT .... • 30
Premier volume, broché... 4 •
LE PILOTE .... • 90
SUR MER ET SUR TERRE .... • 90
LUCIE HARDINGE .... • 90
LE ROBINSON AMÉRICAIN .... • 90
L'ONTARIO .... • 90
Deuxième volume, broché. 4 •
CHRISTOPHE COLOMB 1 10
L'ÉCUMEUR DE MER .... • 90
LE BRAVO .... • 90
ŒIL DE FAUCON .... • 90
PRÉCAUTION .... • 70
Troisième volume, broché. 4 •
LE BOURREAU DE BERNE .... • 90
LE COLON D'AMÉRIQUE .... • 90
LA PRAIRIE .... • 90
LIONEL LINCOLN .... • 90
LE PAQUEBOT .... • 90
Quatrième volume, broché. 4 •
ÈVE EFFINGHAM .... • 90
FEU FOLLET .... • 90
LE CAMP DES PAÏENS .... • 90
LES DEUX AMIRAUX .... • 90
LES LIONS DE MER .... • 90
Cinquième volume, broché. 4 •
SATANSTOÉ .... • 90
LE PORTE-CHAINE 1 10
RAVENSNEST .... • 90
LES MŒURS DU JOUR .... • 90
MONIKINS .... • 70
Sixième volume, broché... 4 •

PAUL DE KOCK.
MONSIEUR DUPONT .... • 90
MON VOISIN RAYMOND 1 10
LA FEMME, LE MARI ET L'AMANT. 1 10
L'ENFANT DE MA FEMME .... • 50
GEORGETTE .... • 90
Premier volume, broché... 4 •
LE BARBIER DE PARIS 1 10
MADELEINE .... • 90
LE COCU 1 10
UN BON ENFANT .... • 90
UN HOMME A MARIER .... • 50
Deuxième volume, broché. 4 •
GUSTAVE LE MAUVAIS SUJET, *suivi de* EDMOND ET SA COUSINE. • 90
ANDRÉ LE SAVOYARD 1 30
LA PUCELLE DE BELLEVILLE 1 10
UN TOURLOUROU 1 10
Troisième volume, broché. 4 •
LA MAISON BLANCHE 1 30
FRÈRE JACQUES 1 10
ZIZINE 1 10
NI JAMAIS NI TOUJOURS .... • 90
Quatrième volume, broché. 4 •
SŒUR ANNE 1 30
UN JEUNE HOMME CHARMANT 1 10
JEAN 1 10
CONTES ET CHANSONS .... • 90
Cinquième volume, broché. 4 •
UNE FÊTE AUX ENVIRONS DE PARIS • 30
LA LAITIÈRE DE MONTFERMEIL ... 1 30
L'HOMME DE LA NATURE 1 10
MOUSTACHE 1 10
NOUVELLES .... • 70
Sixième volume, broché... 4 •

PIGAULT-LEBRUN.
ANGÉLIQUE ET JEANNETON .... • 50
LA FOLIE ESPAGNOLE .... • 90
MONSIEUR BOTTE .... • 90
LE GARÇON SANS SOUCI .... • 70
L'OFFICIEUX .... • 70
Premier volume, broché... 4 •
LES BARONS DE FELSHEIM .... • 90
L'HOMME A PROJETS 1 10
FANCHETTE ET HONORINE 1 10
MON ONCLE THOMAS 1 10
MONSIEUR DE KINGLIN .... • 30
Deuxième volume, broché. 4 •
FAMILLE LUCEVAL 1 10
MACÉDOINE .... • 90
ADÉLAÏDE DE MÉRAN .... • 90
LA MOUCHE 1 10
VIE ET AVENTURES DE PIGAULT . • 50
Troisième volume, broché. 4 •
MÉTUSKO .... • 30
JÉROME .... • 90
MONSIEUR MARTIN .... • 70
THÉODORE .... • 30
L'ÉGOISME .... • 70
ADÈLE D'ABLIGNY .... • 30
CONTES A MON PETIT-FILS .... • 70
THÉATRE .... • 90
Quatrième volume, broché. 4 •

AUGUSTE RICARD.
LE VIVEUR .... • 90
LE CARÊME DE MA TANTE .... • 70
LA SAGE-FEMME .... • 90
LA GRISETTE .... • 90
LE MARCHAND DE COCO 1 10
Premier volume, broché... 4 •
LE PORTIER .... • 90
LES ÉTRENNES DE MON ONCLE ... • 50
LE COCHER DE FIACRE .... • 90
LA VIVANDIÈRE .... • 70
L'OUVREUSE DE LOGES .... • 90
LE CHAUFFEUR .... • 70
Deuxième volume, broché. 4 •
LA DILIGENCE .... • 90
LE FORÇAT LIBÉRÉ .... • 90
AINÉE ET CADETTE .... • 90
NI L'UN NI L'AUTRE .... • 90
CELUI QU'ON AIME .... • 90
Troisième volume, broché. 4 •
LA CHAUSSÉE-D'ANTIN .... • 90
COMME ON GATE SA VIE .... • 90
MAISON A CINQ ÉTAGES .... • 90

CAPITAINE MARRYAT.
PIERRE SIMPLE .... • 90
JAPHET .... • 90
JACOB FIDÈLE .... • 90
RATTLIN LE MARIN .... • 90
LE VIEUX COMMODORE .... • 90
Premier volume, broché... 4 •
LE PACHA .... • 90
L'ASPIRANT .... • 90
LE VAISSEAU FANTOME .... • 90
LE CHIEN DIABLE .... • 90
LE PIRATE .... • 90
Deuxième volume, broché. 4 •
PAUVRE JACK .... • 90

ALPHONSE KARR.
CLOTILDE, ROSE ET JEAN .... • 90
LA FAMILLE ALAIN .... • 90
FEU BRESSIER 1 10
VENDREDI SOIR .... • 50
EINERLEY .... • 70
UNE VÉRITÉ PAR SEMAINE .... • 50
Premier volume, broché... 4 •
UN HOMME FORT EN THÈME .... • 90

HIPPOLYTE CASTILLE.
LES OISEAUX DE PROIE .... • 90
L'ASCALANTE 1 10
LE MARKGRAVE .... • 70
LES COMPAGNONS DE LA MORT ... • 90
LE CONTREBANDIER .... • 50
LA CHASSE AUX CHIMÈRES .... • 50
Premier volume, broché... 4 •

MARIE AYCARD.
LE COMTE DE HORN .... • 90
WILLIAM VERNON .... • 70
LA SAUREL .... • 70
Mlle POTAIN .... • 70
M. ET Mme SAINTOT .... • 50
Mme DE LINANT 1 30
Premier volume, broché... 4 •

STENDHAL.
LE ROUGE ET LE NOIR 1 50
LA CHARTREUSE DE PARME 1 50
PHYSIOLOGIE DE L'AMOUR .... • 90
L'ABBESSE DE CASTRO .... • 50
Le tout broché en un volume 4 •

MAX. PERRIN.
LA FAMILLE TRICOT .... • 90
LE PRÊTRE ET LA DANSEUSE .... • 70
LA PERMISSION DE DIX HEURES.. • 90
MAUVAISES TÊTES .... • 90

CH. DICKENS.
LES VOLEURS DE LONDRES .... • 90
NICOLAS NICKLEBY 1 50
LE MARCHAND D'ANTIQUITÉS 1 10

LOUISE COLET.
LA JEUNESSE DE MIRABEAU .... • 50
FOLLES ET SAINTES .... • 70
Mme HOFFMAN TANSKA .... • 70
Mme DUCHATELET .... • 50

VICTOR DUCANGE.
AGATHE .... • 70
ALBERT .... • 70

PAUL DE MUSSET.
LE BRACELET .... • 50
LAUZUN .... • 90

COMTESSE DASH.
LE JEU DE LA REINE .... • 70
L'ÉCRAN .... • 50

A. DE LAVERGNE.
LA CIRCASSIENNE .... • 70

A. ROMIEU.
LE MOUSSE .... • 50

GENOUX.
MÉMOIRES D'UN ENFANT DE LA SAVOIE .... • 70

JULES LECOMTE.
BRAS DE FER .... • 90

CH. SAINT-MAURICE.
GILBERT .... • 90

OUVRAGES CULINAIRES.

LE CUISINIER de la ville et de la campagne, par Viart, Fouret et Delan. 23e édition, augmentée par Bernardi, officier de bouche. 1 fort volume in-8° orné de 13 planches .... 4 •
L'ÉCUYER TRANCHANT, ou l'art de découper et servir à table, par Bernardi, officier de bouche. 1 volume orné de 24 planches sur acier .... 4 •
LE GLACIER IMPÉRIAL ou l'art de faire et d'employer la glace pour toute espèce d'aliments et de rafraichissements, par Bernardi. 1 vol. orné de 6 planches. 1 50

ATLAS POPULAIRE

Par A.-H. DUFOUR.
700 Cartes géographiques coloriées à 20 centimes.
EN VENTE :
TURQUIE D'EUROPE .... • 20
TURQUIE D'ASIE .... • 20
MER BALTIQUE .... • 20
LA CRIMÉE .... • 20
PLAN DE SÉBASTOPOL .... • 20
SARDAIGNE ET PIÉMONT .... • 20
NOUVEAU PLAN DE PARIS, cart.. • 50

NOUVEAU GUIDE DE PARIS ET SES ENVIRONS, cartonné en toile, avec deux cartes par Dufour 1 50

Paris. Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.